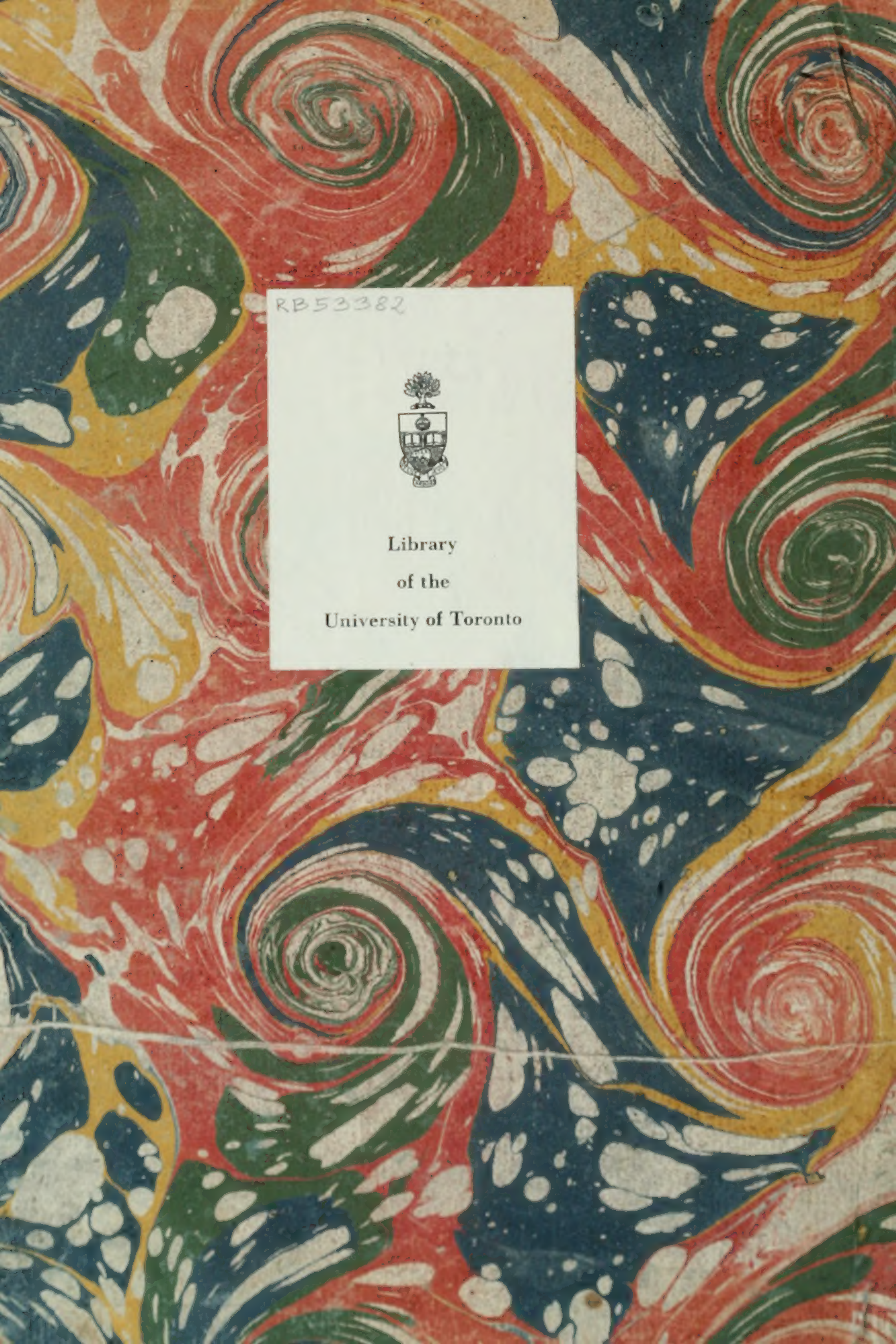
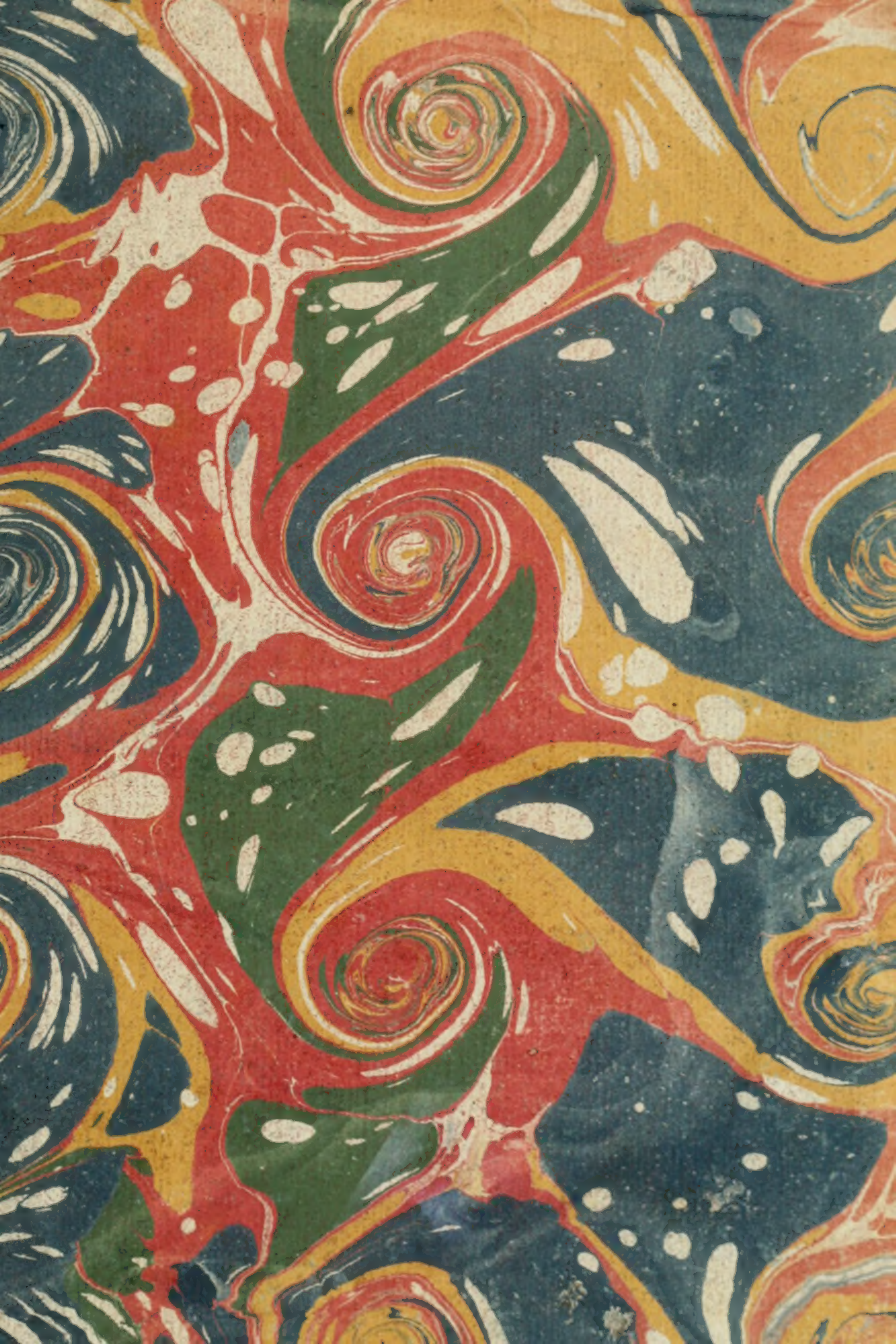
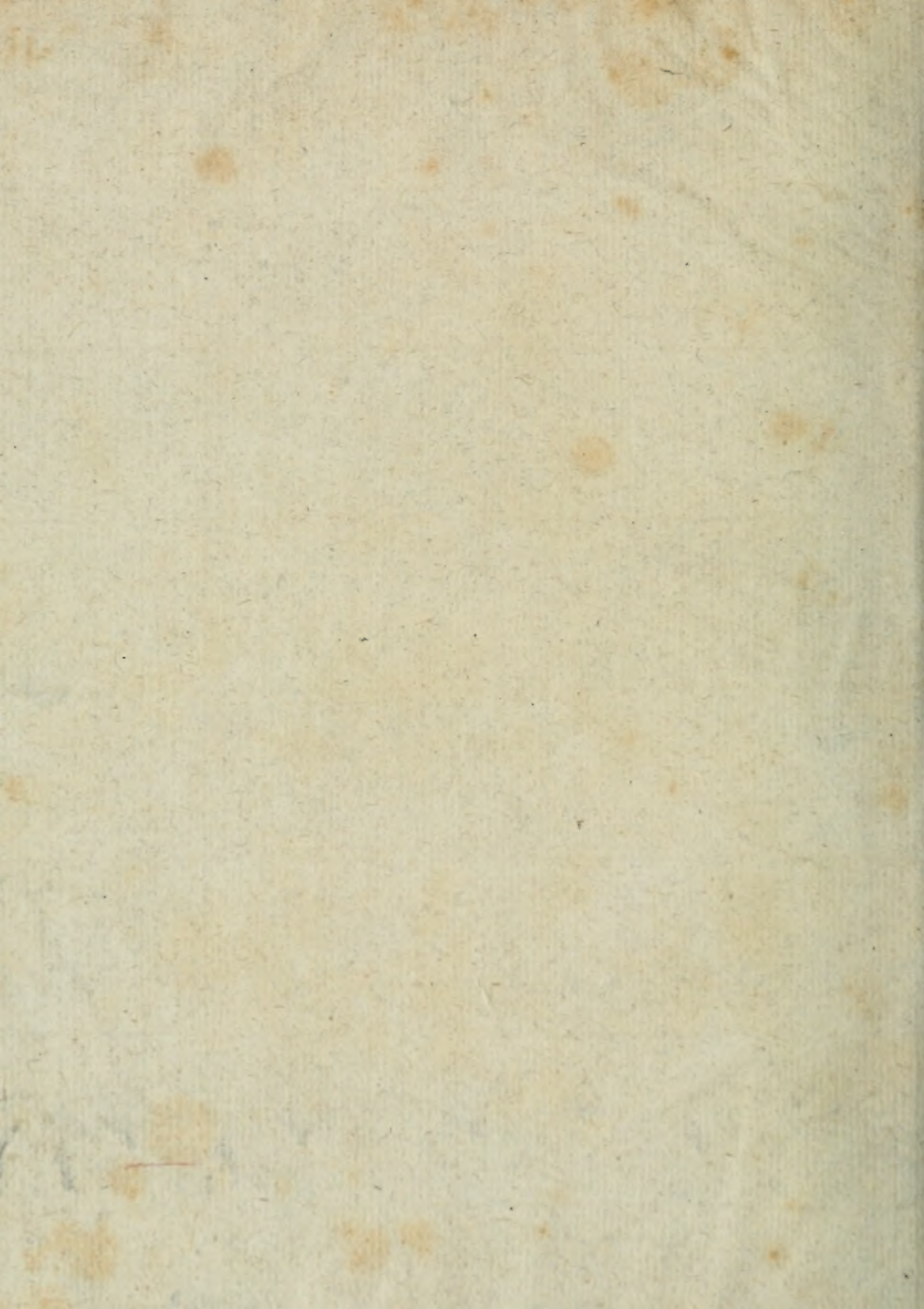




RB53382
Library
of the
University of Toronto



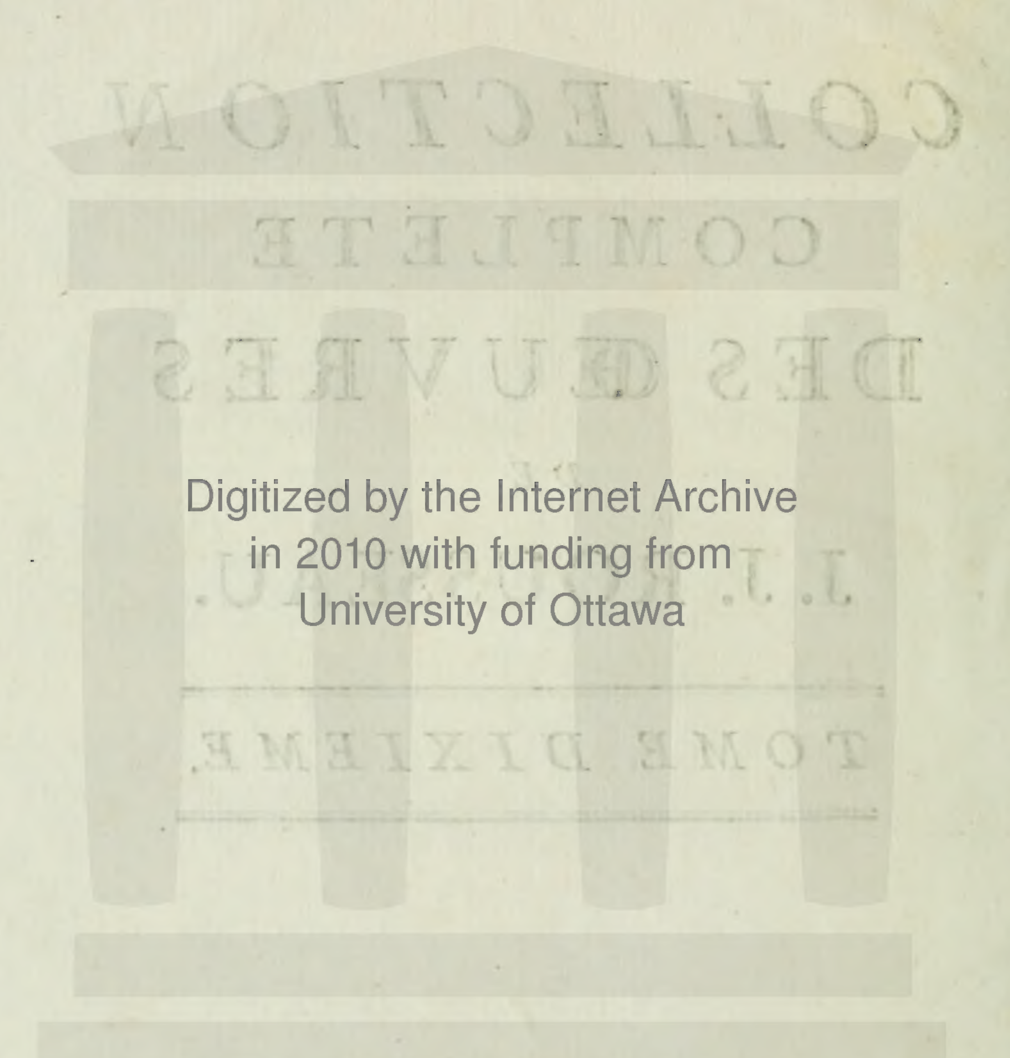


COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES

DE

J. J. ROUSSEAU.

TOME DIXIEME.



COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU,
Citoyen de Geneve.

TOME DIXIEME.

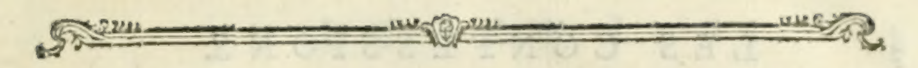
Contenant la premiere Partie des *Mémoires* composée des Confessions & des Rêveries du Promeneur Solitaire.



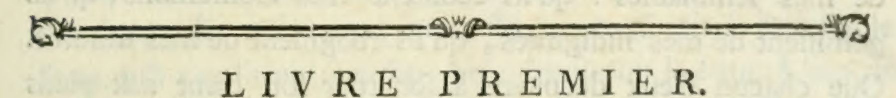
A GENEVE.

M. DCC. LXXXII.


SUSCIPERE ET
EX
BIBLIOTHECA FIDEICOMM



LES CONFESSIONS *DE* J. J. ROUSSEAU.



LIVRE PREMIER.

JE forme une entrepriſe qui n'eut jamais d'exemple, & dont l'exécution n'aura point d'imitateur. Je veux montrer à mes ſemblables un homme dans toute la vérité de la nature; & cet homme, ce ſera moi.

Moi ſeul. Je ſens mon cœur & je connois les hommes. Je ne ſuis fait comme aucun de ceux que j'ai vus; j'oſe croire n'être fait comme aucun de ceux qui exiſtent. Si je ne vaux pas mieux, au moins je ſuis autre. Si la nature a bien ou mal fait de briſer le moule dans lequel elle m'a jetté, c'eſt ce dont on ne peut juger qu'après m'avoir lu.

Que la trompette du jugement dernier ſonne quand elle voudra; je viendrai ce livre à la main me préſenter devant le ſouverain Juge. Je dirai hautement: voilà ce que j'ai fait, ce que j'ai penſé, ce que je fus. J'ai dit le bien & le mal avec la même franchiſe. Je n'ai rien tû de mauvais, rien ajouté de bon, & s'il m'eſt arrivé d'employer quelque orne-

ment indifférent, ce n'a jamais été que pour remplir un vide occaſionné par mon défaut de mémoire ; j'ai pu ſuppoſer vrai ce que je ſavois avoir pu l'être, jamais ce que je ſavois être faux. Je me ſuis montré tel que je fus, mépriſable & vil quand je l'ai été, bon, généreux, ſublime, quand je l'ai été : j'ai dévoilé mon intérieur tel que tu l'as vu toi-même. Être éternel, raſſemble autour de moi l'innombrable foule de mes ſemblables : qu'ils écoutent mes Confeſſions, qu'ils gémiſſent de mes indignités, qu'ils rougiſſent de mes miſeres. Que chacun d'eux découvre à ſon tour ſon cœur aux pieds de ton trône avec la même ſincérité, & puis qu'un ſeul te diſe, s'il l'oſe ; *je fus meilleur que cet homme-là.*

Je ſuis né à Geneve en 1712 d'*Iſaac Rouſſeau* Citoyen & de *Suſanne Bernard* Citoyenne ; un bien fort médiocre, à partager entre quinze enfans ayant réduit preſqu'à rien la portion de mon pere, il n'avoit pour ſubſiſter que ſon métier d'Horloger, dans lequel il étoit, à la vérité, fort habile. Ma mere, fille du Miniſtre *Bernard*, étoit plus riche ; elle avoit de la ſageſſe & de la beauté : ce n'étoit pas ſans peine que mon pere l'avoit obtenue. Leurs amours avoient commencé preſque avec leur vie : dès l'âge de huit à neuf ans ils ſe promenoient enſemble tous les ſoirs ſur la Treille ; à dix ans ils ne pouvoient plus ſe quitter. La ſympathie, l'accord des ames affermit en eux le ſentiment qu'avoit produit l'habitude. Tous deux, nés tendres & ſenſibles, n'attendoient que le moment de trouver dans un autre la même diſpoſition, ou plutôt ce moment les attendoit eux-mêmes, & chacun d'eux jetta ſon cœur dans le premier qui s'ouvrit pour le

recevoir. Le ſort qui ſembloit contrarier leur paſſion ne fit que l'animer. Le jeune amant ne pouvant obtenir ſa maîtreſſe, ſe conſumoit de douleur ; elle lui conſeilla de voyager pour l'oublier. Il voyagea ſans fruit & revint plus amoureux que jamais. Il retrouva celle qu'il aimoit tendre & fidelle. Après cette épreuve il ne reſtoit qu'à s'aimer toute la vie ; ils le jurerent, & le Ciel bénit leur ſerment.

Gabriel Bernard, frere de ma mere, devint amoureux d'une des ſœurs de mon pere ; mais elle ne conſentit à épouſer le frere qu'à condition que ſon frere épouſeroit la ſœur. L'amour arrangea tout, & les deux mariages ſe firent le même jour. Ainſi mon oncle étoit le mari de ma tante, & leurs enfans furent doublement mes couſins-germains. Il en naquit un de part & d'autre au bout d'une année ; enſuite il fallut encore ſe ſéparer.

Mon oncle *Bernard* étoit Ingénieur : il alla ſervir dans l'Empire & en Hongrie ſous le Prince Eugene. Il ſe diſtingua au ſiége & à la bataille de Belgrade. Mon pere, après la naiſſance de mon frere unique, partit pour Conſtantinople où il étoit appellé, & devint horloger du Sérail. Durant ſon abſence, la beauté de ma mere, ſon eſprit, ſes talens (*), lui attirerent des hommages. M. de la Cloſure, Réſident de France, fut des

(*) Elle en avoit de trop brillans pour ſon état ; le Miniſtre ſon pere qui l'adoroit, ayant pris grand ſoin de ſon éducation. Elle deſſinoit, elle chantoit, elle s'accompagnoit du Théorbe, elle avoit de la lecture & faiſoit des vers paſſables. En voici qu'elle fit impromptu dans l'abſence de ſon frere & de ſon mari, ſe promenant avec ſa belle-ſœur & leurs deux enfans, ſur un propos que quelqu'un lui tint à leur ſujet.

Ces deux Meſſieurs qui ſont abſens
Nous ſont chers de bien des manieres ;
Ce ſont nos amis, nos amans,
Ce ſont nos maris & nos freres,
Et les peres de ces enfans.

plus empreſſés à lui en offrir. Il falloit que ſa paſſion fût vive ; puiſqu'au bout de trente ans je l'ai vu s'attendrir en me parlant d'elle. Ma mere avoit plus que de la vertu pour s'en défendre, elle aimoit tendrement ſon mari ; elle le preſſa de revenir. Il quitta tout & revint. Je fus le triſte fruit de ce retour. Dix mois après, je naquis infirme & malade ; je coûtai la vie à ma mere, & ma naiſſance fut le premier de mes malheurs.

Je n'ai pas ſu comment mon pere ſupporta cette perte ; mais je ſais qu'il ne s'en conſola jamais. Il croyoit la revoir en moi, ſans pouvoir oublier que je la lui avois ôtée ; jamais il ne m'embraſſa que je ne ſentiſſe à ſes ſoupirs, à ſes convulſives étreintes, qu'un regret amer ſe mêloit à ſes careſſes ; elles n'en étoient que plus tendres. Quand il me diſoit : Jean-Jaques, parlons de ta mere ; je lui diſois ; hé bien, mon pere, nous allons donc pleurer ; & ce mot ſeul lui tiroit déjà des larmes. Ah ! diſoit-il en gémiſſant ; rends-la moi, conſole-moi d'elle, remplis le vide qu'elle a laiſſé dans mon ame. T'aimerois-je ainſi ſi tu n'étois que mon fils ? Quarante ans après l'avoir perdue, il eſt mort dans les bras d'une ſeconde femme, mais le nom de la premiere à la bouche, & ſon image au fond du cœur.

Tels furent les auteurs de mes jours. De tous les dons que le Ciel leur avoit départis, un cœur ſenſible eſt le ſeul qu'ils me laiſſerent ; mais il avoit fait leur bonheur, & fit tous les malheurs de ma vie.

J'étois né preſque mourant ; on eſpéroit peu de me conſerver. J'apportai le germe d'une incommodité que les ans ont renforcée, & qui maintenant ne me donne quelquefois des re-

lâches que pour me laisser souffrir plus cruellement d'une autre façon. Une sœur de mon pere, fille aimable & sage, prit si grand soin de moi qu'elle me sauva. Au moment où j'écris ceci elle est encore en vie, soignant à l'âge de quatre-vingts ans un mari plus jeune qu'elle, mais usé par la boisson. Chere tante, je vous pardonne de m'avoir fait vivre, & je m'afflige de ne pouvoir vous rendre à la fin de vos jours les tendres soins que vous m'avez prodigués au commencement des miens. J'ai aussi ma mie Jaqueline encore vivante, saine & robuste. Les mains qui m'ouvrirent les yeux à ma naissance pourront me les fermer à ma mort.

Je sentis avant de penser; c'est le sort commun de l'humanité. Je l'éprouvai plus qu'un autre. J'ignore ce que je fis jusqu'à cinq ou six ans: je ne sais comment j'appris à lire; je ne me souviens que de mes premieres lectures & de leur effet sur moi: c'est le tems d'où je date sans interruption la conscience de moi-même. Ma mere avoit laissé des Romans. Nous nous mîmes à les lire après soupé, mon pere & moi. Il n'étoit question d'abord que de m'exercer à la lecture par des livres amusans; mais bientôt l'intérêt devint si vif que nous lisions tour-à-tour sans relâche, & passions les nuits à cette occupation. Nous ne pouvions jamais quitter qu'à la fin du volume. Quelquefois mon pere, entendant le matin les hirondelles, disoit tout honteux: allons nous coucher, je suis plus enfant que toi.

En peu de tems j'acquis par cette dangereuse méthode, non-seulement une extrême facilité à lire & à m'entendre, mais une intelligence unique à mon âge sur les passions. Je n'avois aucune idée des choses, que tous les sentimens m'é-

toient déjà connus. Je n'avois rien conçu; j'avois tout senti. Ces émotions confuses que j'éprouvai coup sur coup n'altéroient point la raison que je n'avois pas encore; mais elles m'en formerent une d'une autre trempe, & me donnerent de la vie humaine des notions bizarres & romanesques, dont l'expérience & la réflexion n'ont jamais bien pu me guérir.

Les Romans finirent avec l'été de 1719. L'hiver suivant ce fut autre chose. La bibliothéque de ma mere épuisée, on eut recours à la portion de celle de son pere qui nous étoit échue. Heureusement il s'y trouva de bons livres; & cela ne pouvoit gueres être autrement; cette bibliothéque ayant été formée par un Ministre, à la vérité, & savant même; car c'étoit la mode alors, mais homme de goût & d'esprit. L'histoire de l'Eglise & de l'Empire par Le Sueur, le discours de Bossuet sur l'histoire universelle, les hommes illustres de Plutarque, l'histoire de Venise par Nani, les métamorphoses d'Ovide, La Bruyere, les mondes de Fontenelle, ses Dialogues des morts, & quelques tomes de Moliere, furent transportés dans le cabinet de mon pere, & je les lui lisois tous les jours durant son travail. J'y pris un goût rare & peut-être unique à cet âge. Plutarque sur-tout devint ma lecture favorite. Le plaisir que je prenois à le relire sans cesse me guérit un peu des Romans, & je préférai bientôt Agésilas, Brutus, Aristide, à Orondate, Artamene & Juba. De ces intéressantes lectures, des entretiens qu'elles occasionnoient entre mon pere & moi se forma cet esprit libre & républicain, ce caractere indomptable & fier, impatient de joug & de servitude qui m'a tourmenté tout le tems de ma vie, dans les situations les moins

propres à lui donner l'essor. Sans cesse occupé de Rome & d'Athenes; vivant, pour ainsi dire avec leurs grands hommes, né moi-même Citoyen d'une République, & fils d'un pere dont l'amour de la patrie étoit la plus forte passion, je m'en enflammois à son exemple; je me croyois Grec ou Romain; je devenois le personnage dont je lisois la vie: le récit des traits de constance & d'intrépidité qui m'avoient frappé me rendoit les yeux étincelans & la voix forte. Un jour que je racontois à table l'aventure de Scevola, on fut effrayé de me voir avancer & tenir la main sur un réchaud pour représenter son action.

J'avois un frere plus âgé que moi de sept ans. Il apprenoit la profession de mon pere. L'extrême affection qu'on avoit pour moi le faisoit un peu négliger, & ce n'est pas cela que j'approuve. Son éducation se sentit de cette négligence. Il prit le train du libertinage, même avant l'âge d'être un vrai libertin. On le mit chez un autre maître, d'où il faisoit des escapades, comme il en avoit fait de la maison paternelle. Je ne le voyois presque point: à peine puis-je dire avoir fait connoissance avec lui: mais je ne laissois pas de l'aimer tendrement, & il m'aimoit autant qu'un polisson peut aimer quelque chose. Je me souviens qu'une fois que mon pere le châtioit rudement & avec colere, je me jettai impétueusement entre deux l'embrassant étroitement. Je le couvris ainsi de mon corps recevant les coups qui lui étoient portés, & je m'obstinai si bien dans cette attitude qu'il fallut enfin que mon pere lui fît grace, soit désarmé par mes cris & mes larmes, soit pour ne pas me maltraiter plus que lui. Enfin mon frere tourna

ſi mal qu'il s'enfuit & diſparut tout-à-fait. Quelques tems après on ſut qu'il étoit en Allemagne. Il n'écrivit pas une ſeule fois. On n'a plus eu de ſes nouvelles depuis ce tems-là, & voilà comment je ſuis demeuré fils unique.

Si ce pauvre garçon fut élevé négligemment, il n'en fut pas ainſi de ſon frere, & les enfans des Rois ne ſauroient être ſoignés avec plus de zele que je le fus durant mes premiers ans, idolâtré de tout ce qui m'environnoit, & toujours, ce qui eſt bien plus rare, traité en enfant chéri, jamais en enfant gâté. Jamais une ſeule fois, juſqu'à ma ſortie de la maiſon paternelle on ne m'a laiſſé courir ſeul dans la rue avec les autres enfans : jamais on n'eut à réprimer en moi ni à ſatisfaire aucune de ces fantaſques humeurs qu'on impute à la nature, & qui naiſſent toutes de la ſeule éducation. J'avois les défauts de mon âge ; j'étois babillard, gourmand, quelquefois menteur. J'aurois volé des fruits, des bonbons, de la mangeaille ; mais jamais je n'ai pris plaiſir à faire du mal, du dégât, à charger les autres, à tourmenter de pauvres animaux. Je me ſouviens pourtant d'avoir une fois piſſé dans la marmite d'une de nos voiſines appellée Madame *Clot*, tandis qu'elle étoit au prêche. J'avoue même que ce ſouvenir me fait encore rire, parce que Madame *Clot*, bonne femme au demeurant, étoit bien la vieille la plus grognon que je connus de ma vie. Voilà la courte & véridique hiſtoire de tous mes méfaits enfantins.

Comment ſerois-je devenu méchant, quand je n'avois ſous les yeux que des exemples de douceur, & autour de moi que les meilleures gens du monde ? Mon pere, ma tante,

ma

ma mie, mes parens, nos amis, nos voiſins, tout ce qui m'environnoit ne m'obéiſſoit pas à la vérité, mais m'aimoit; & moi je les aimois de même. Mes volontés étoient ſi peu excitées & ſi peu contrariées qu'il ne me venoit pas dans l'eſprit d'en avoir. Je puis jurer que juſqu'à mon aſſerviſſement ſous un maître, je n'ai pas ſu ce que c'étoit qu'une fantaiſie. Hors le tems que je paſſois à lire ou écrire auprès de mon pere, & celui où ma mie me menoit promener, j'étois toujours avec ma tante, à la voir broder, à l'entendre chanter, aſſis ou debout à côté d'elle, & j'étois content. Son enjouement, ſa douceur, ſa figure agréable, m'ont laiſſé de ſi fortes impreſſions, que je vois encore ſon air, ſon regard, ſon attitude; je me ſouviens de ſes petits propos careſſans : je dirois comment elle étoit vêtue & coiffée, ſans oublier les deux crochets que ſes cheveux noirs faiſoient ſur ſes tempes, ſelon la mode de ce tems-là.

Je ſuis perſuadé que je lui dois le goût ou plutôt la paſſion pour la muſique qui ne s'eſt bien développée en moi que long-tems après. Elle ſavoit une quantité prodigieuſe d'airs & de chanſons qu'elle chantoit avec un filet de voix fort douce. La ſérénité d'ame de cette excellente fille éloignoit d'elle & de tout ce qui l'environnoit la rêverie & la triſteſſe. L'attrait que ſon chant avoit pour moi fut tel que non-ſeulement pluſieurs de ſes chanſons me ſont toujours reſtées dans la mémoire; mais qu'il m'en revient même, aujourd'hui que je l'ai perdue, qui, totalement oubliées depuis mon enfance, ſe retracent à meſure que je vieillis, avec un charme que je ne puis exprimer. Diroit-on que moi, vieux radoteur, rongé

de ſoucis & de peines , je me ſurprends quelquefois à pleurer comme un enfant en marmotant ces petits airs d'une voix déjà caſſée & tremblante ? Il y en a un ſur-tout, qui m'eſt bien revenu tout entier , quant à l'air ; mais la ſeconde moitié des paroles s'eſt conſtamment refuſée à tous mes efforts pour me la rappeller, quoiqu'il m'en revienne confuſément les rimes. Voici le commencement, & ce que j'ai pu me rappeller du reſte.

Tircis, je n'oſe
Ecouter ton Chalumeau
Sous l'Ormeau ;
Car on en cauſe
Déjà dans notre hameau.
. . . .
. . . . un Berger
. . . . s'engager
. . . . ſans danger ;
Et toujours l'épine eſt ſous la roſe.

Je cherche où eſt le charme attendriſſant que mon cœur trouve à cette chanſon : c'eſt un caprice auquel je ne comprends rien ; mais il m'eſt de toute impoſſibilité de la chanter juſqu'à la fin, ſans être arrêté par mes larmes. J'ai cent fois projetté d'écrire à Paris pour faire chercher le reſte des paroles, ſi tant eſt que quelqu'un les connoiſſe encore. Mais je ſuis preſque ſûr que le plaiſir que je prends à me rappeller cet air s'évanouiroit en partie , ſi j'avois la preuve que d'autres que ma pauvre tante *Suſon* l'ont chanté.

Telles furent les premieres affections de mon entrée à la vie ; ainſi commençoit à ſe former ou à ſe montrer en moi

ce cœur à la fois si fier & si tendre, ce caractere efféminé, mais pourtant indomptable, qui, flottant toujours entre la foiblesse & le courage, entre la mollesse & la vertu, m'a jusqu'au bout mis en contradiction avec moi-même, & a fait que l'abstinence & la jouissance, le plaisir & la sagesse, m'ont également échappé.

Ce train d'éducation fut interrompu par un accident dont les suites ont influé sur le reste de ma vie. Mon pere eut un démêlé avec un M. *G****., Capitaine en France, & apparenté dans le Conseil. Ce *G****., homme insolent & lâche, saigna du nez, & pour se venger accusa mon pere d'avoir mis l'épée à la main dans la ville. Mon pere qu'on voulut envoyer en prison, s'obstinoit à vouloir que, selon la loi, l'accusateur y entrât aussi bien que lui. N'ayant pu l'obtenir, il aima mieux sortir de Geneve & s'expatrier pour le reste de sa vie, que de céder sur un point où l'honneur & la liberté lui paroissoient compromis.

Je restai sous la tutelle de mon oncle *Bernard* alors employé aux fortifications de Geneve. Sa fille aînée étoit morte, mais il avoit un fils de même âge que moi. Nous fûmes mis ensemble à Bossey en pension chez le Ministre *Lambercier*, pour y apprendre, avec le latin, tout le menu fatras dont on l'accompagne sous le nom d'éducation.

Deux ans passés au village adoucirent un peu mon âpreté romaine, & me ramenerent à l'état d'enfant. A Geneve où l'on ne m'imposoit rien, j'aimois l'application, la lecture; c'étoit presque mon seul amusement. A Bossey le travail me fit aimer les jeux qui lui servoient de relâche. La campagne

étoit pour moi ſi nouvelle que je ne pouvois me laſſer d'en jouir. Je pris pour elle un goût ſi vif qu'il n'a jamais pu s'éteindre. Le ſouvenir des jours heureux que j'y ai paſſés m'a fait regretter ſon ſéjour & ſes plaiſirs dans tous les âges; juſqu'à celui qui m'y a ramené. M. *Lambercier* étoit un homme fort raiſonnable, qui, ſans négliger notre inſtruction, ne nous chargeoit point de devoirs extrêmes. La preuve qu'il s'y prenoit bien eſt que, malgré mon averſion pour la gêne, je ne me ſuis jamais rappellé avec dégoût mes heures d'étude, & que, ſi je n'appris pas de lui beaucoup de choſes, ce que j'appris je l'appris ſans peine, & n'en ai rien oublié.

La ſimplicité de cette vie champêtre me fit un bien d'un prix ineſtimable en ouvrant mon cœur à l'amitié. Juſqu'alors je n'avois connu que des ſentimens élevés, mais imaginaires. L'habitude de vivre enſemble dans un état paiſible m'unit tendrement à mon couſin *Bernard*. En peu de tems j'eus pour lui des ſentimens plus affectueux que ceux que j'avois eu pour mon frere, & qui ne ſe ſont jamais effacés. C'étoit un grand garçon fort efflanqué, fort fluet, auſſi doux d'eſprit que foible de corps, & qui n'abuſoit pas trop de la prédilection qu'on avoit pour lui dans la maiſon, comme fils de mon tuteur. Nos travaux, nos amuſemens, nos goûts étoient les mêmes; nous étions ſeuls; nous étions de même âge; chacun des deux avoit beſoin d'un camarade: nous ſéparer étoit en quelque ſorte nous anéantir. Quoique nous euſſions peu d'occaſions de faire preuve de notre attachement l'un pour l'autre, il étoit extrême, & non-ſeulement nous ne pouvions vivre un inſtant ſéparés, mais nous n'imaginions pas que nous puſſions jamais

l'être. Tous deux d'un esprit facile à céder aux caresses, complaisans quand on ne vouloit pas nous contraindre, nous étions toujours d'accord sur tout. Si, par la faveur de ceux qui nous gouvernoient, il avoit sur moi quelque ascendant sous leurs yeux, quand nous étions seuls j'en avois un sur lui qui rétablissoit l'équilibre. Dans nos études, je lui soufflois sa leçon quand il hésitoit; quand mon thême étoit fait, je lui aidois à faire le sien, & dans nos amusemens mon goût plus actif lui servoit toujours de guide. Enfin nos deux caracteres s'accordoient si bien, & l'amitié qui nous unissoit étoit si vraie, que dans plus de cinq ans que nous fûmes presque inséparables tant à Bossey qu'à Geneve, nous nous battîmes souvent, je l'avoue; mais jamais on n'eut besoin de nous séparer, jamais une de nos querelles ne dura plus d'un quart-d'heure, & jamais une seule fois nous ne portâmes l'un contre l'autre aucune accusation. Ces remarques sont, si l'on veut, puériles, mais il en résulte pourtant un exemple peut-être unique, depuis qu'il existe des enfans.

La maniere dont je vivois à Bossey me convenoit si bien, qu'il ne lui a manqué que de durer plus long-tems pour fixer absolument mon caractere. Les sentimens tendres, affectueux, paisibles en faisoient le fond. Je crois que jamais individu de notre espece n'eut naturellement moins de vanité que moi. Je m'élevois par élans à des sentimens sublimes; mais je retombois aussi-tôt dans ma langueur. Etre aimé de tout ce qui m'approchoit étoit le plus vif de mes desirs. J'étois doux, mon cousin l'étoit; ceux qui nous gouvernoient l'étoient eux-mêmes. Pendant deux ans entiers je ne fus ni témoin, ni vic-

time d'un ſentiment violent. Tout nourriſſoit dans mon cœur les diſpoſitions qu'il reçut de la nature. Je ne connoiſſois rien d'auſſi charmant que de voir tout le monde content de moi & de toute choſe. Je me ſouviendrai toujours qu'au temple répondant au catéchiſme, rien ne me troubloit plus quand il m'arrivoit d'héſiter, que de voir ſur le viſage de Mlle. *Lambercier* des marques d'inquiétude & de peine. Cela ſeul m'affligeoit plus que la honte de manquer en public, qui m'affectoit pourtant extrémement : car quoique peu ſenſible aux louanges, je le fus toujours beaucoup à la honte, & je puis dire ici que l'attente des reprimandes de Mlle. *Lambercier* me donnoit moins d'alarmes que la crainte de la chagriner.

Cependant elle ne manquoit pas au beſoin de ſévérité, non plus que ſon frere : mais comme cette ſévérité, preſque toujours juſte, n'étoit jamais emportée, je m'en affligeois & ne m'en mutinois point. J'étois plus fâché de déplaire que d'être puni, & le ſigne du mécontentement m'étoit plus cruel que la peine afflictive. Il eſt embarraſſant de m'expliquer mieux, mais cependant il le faut. Qu'on changeroit de méthode avec la jeuneſſe, ſi l'on voyoit mieux les effets éloignés de celle qu'on emploie toujours indiſtinctement, & ſouvent indiſcretement ! La grande leçon qu'on peut tirer d'un exemple auſſi commun que funeſte, me fait reſoudre à le donner.

Comme Mlle. *Lambercier* avoit pour nous l'affection d'une mere, elle en avoit auſſi l'autorité, & la portoit quelquefois juſqu'à nous infliger la punition des enfans, quand nous l'avions méritée. Aſſez long-tems elle s'en tint à la menace, & cette menace d'un châtiment tout nouveau pour moi me ſem-

bloit très-effrayante ; mais après l'exécution je la trouvai moins terrible à l'épreuve que l'attente ne l'avoit été, & ce qu'il y a de plus bizarre est que ce châtiment m'affectionna davantage encore à celle qui me l'avoit imposé. Il falloit même toute la vérité de cette affection & toute ma douceur naturelle pour m'empêcher de chercher le retour du même traitement en le méritant : car j'avois trouvé dans la douleur, dans la honte même, un mélange de sensualité qui m'avoit laissé plus de desir que de crainte de l'éprouver derechef par la même main. Il est vrai que, comme il se méloit sans doute à cela quelque instinct précoce du sexe, le même châtiment reçu de son frere, ne m'eût point du tout paru plaisant. Mais de l'humeur dont il étoit, cette substitution n'étoit gueres à craindre, & si je m'abstenois de mériter la correction, c'étoit uniquement de peur de fâcher Mlle. *Lambercier*; car tel est en moi l'empire de la bienveillance, & même de celle que les sens ont fait naître, qu'elle leur donna toujours la loi dans mon cœur.

Cette récidive que j'éloignois sans la craindre arriva sans qu'il y eût de ma faute; c'est-à-dire, de ma volonté, & j'en profitai, je puis dire, en sureté de conscience. Mais cette seconde fois fut aussi la derniere : car Mlle. *Lambercier* s'étant sans doute apperçue à quelque signe que ce châtiment n'alloit pas à son but, déclara qu'elle y renonçoit & qu'il la fatiguoit trop. Nous avions jusques-là couché dans sa chambre, & même en hiver quelquefois dans son lit. Deux jours après on nous fit coucher dans une autre chambre, & j'eus désormais l'honneur dont je me serois bien passé d'être traité par elle en grand garçon.

Qui croiroit que ce châtiment d'enfant reçu à huit ans par la main d'une fille de trente a décidé de mes goûts, de mes desirs, de mes passions, de moi pour le reste de ma vie, & cela précisément dans le sens contraire à ce qui devoit s'ensuivre naturellement ? En même tems que mes sens furent allumés, mes desirs prirent si bien le change, que, bornés à ce que j'avois éprouvé ils ne s'aviserent point de chercher autre chose. Avec un sang brûlant de sensualité presque dès ma naissance je me conservai pur de toute souillure jusqu'à l'âge où les tempéramens les plus froids & les plus tardifs se développent. Tourmenté long-tems, sans savoir de quoi, je dévorois d'un œil ardent les belles personnes; mon imagination me les rappelloit sans cesse; uniquement pour les mettre en œuvre à ma mode, & en faire autant de Demoiselles *Lambercier.*

Même après l'âge nubile, ce goût bizarre toujours persistant, & porté jusqu'à la dépravation, jusqu'à la folie, m'a conservé les mœurs honnêtes qu'il sembleroit avoir dû m'ôter. Si jamais éducation fut modeste & chaste, c'est assurément celle que j'ai reçue. Mes trois tantes n'étoient pas seulement des personnes d'une sagesse exemplaire, mais d'une réserve que depuis long-tems les femmes ne connoissent plus. Mon pere homme de plaisir, mais galant à la vieille mode, n'a jamais tenu près des femmes qu'il aimoit le plus, des propos dont une vierge eût pu rougir, & jamais on n'a poussé plus loin que dans ma famille & devant moi le respect qu'on doit aux enfans. Je ne trouvai pas moins d'attention chez M. *Lambercier* sur le même article, & une fort bonne servante y fut

mise

mise à la porte, pour un mot un peu gaillard qu'elle avoit prononcé devant nous. Non-seulement je n'eus jusqu'à mon adolescence aucune idée distincte de l'union des sexes; mais jamais cette idée confuse ne s'offrit à moi que sous une image odieuse & dégoûtante. J'avois pour les filles publiques une horreur qui ne s'est jamais effacée; je ne pouvois voir un débauché sans dédain, sans effroi même : car mon aversion pour la débauche alloit jusques-là, depuis qu'allant un jour au petit Sacconex par un chemin creux, je vis des deux côtés des cavités dans la terre où l'on me dit que ces gens-là faisoient leurs accouplemens. Ce que j'avois vu de ceux des chiennes me revenoit aussi toujours à l'esprit en pensant aux autres, & le cœur me soulevoit à ce seul souvenir.

Ces préjugés de l'éducation, propres par eux-mêmes à retarder les premieres explosions d'un tempérament combustible, furent aidés, comme j'ai dit, par la diversion que firent sur moi les premieres pointes de la sensualité. N'imaginant que ce que j'avois senti, malgré des effervescences de sang très-incommodes, je ne savois porter mes desirs que vers l'espece de volupté qui m'étoit connue, sans aller jamais jusqu'à celle qu'on m'avoit rendue haïssable, & qui tenoit de si près à l'autre, sans que j'en eusse le moindre soupçon. Dans mes sottes fantaisies, dans mes érotiques fureurs, dans les actes extravagans auxquels elles me portoient quelquefois, j'empruntois imaginairement le secours de l'autre sexe, sans penser jamais qu'il fût propre à nul autre usage qu'à celui que je brûlois d'en tirer.

Non-seulement donc c'est ainsi qu'avec un tempérament

très-ardent, très-lascif, très-précoce, je passai toutefois l'âge de puberté sans desirer, sans connoître d'autres plaisirs des sens que ceux dont Mlle. *Lambercier* m'avoit très-innocemment donné l'idée; mais quand enfin le progrès des ans m'eût fait homme, c'est encore ainsi que ce qui devoit me perdre me conserva. Mon ancien goût d'enfant, au lieu de s'évanouir s'associa tellement à l'autre que je ne pus jamais l'écarter des desirs allumés par mes sens; & cette folie, jointe à ma timidité naturelle m'a toujours rendu très-peu entreprenant près des femmes, faute d'oser tout dire ou de pouvoir tout faire; l'espece de jouissance dont l'autre n'étoit pour moi que le dernier terme ne pouvant être usurpée par celui qui la desire, ni devinée par celle qui peut l'accorder. J'ai ainsi passé ma vie à convoiter & me taire auprès des personnes que j'aimois le plus. N'osant jamais déclarer mon goût je l'amusois du moins par des rapports qui m'en conservoient l'idée. Etre aux genoux d'une maîtresse impérieuse, obéir à ses ordres, avoir des pardons à lui demander, étoient pour moi de très-douces jouissances, & plus ma vive imagination m'enflammoit le sang, plus j'avois l'air d'un amant transi. On conçoit que cette maniere de faire l'amour n'amene pas des progrès bien rapides, & n'est pas fort dangereuse à la vertu de celles qui en sont l'objet. J'ai donc fort peu possédé, mais je n'ai pas laissé de jouir beaucoup à ma maniere; c'est-à-dire, par l'imagination. Voilà comment mes sens, d'accord avec mon humeur timide & mon esprit romanesque, m'ont conservé des sentimens purs & des mœurs honnêtes, par les mêmes goûts qui, peut-être avec un peu plus d'effronterie, m'auroient plongé dans les plus brutales voluptés.

J'ai fait le premier pas & le plus pénible dans le labyrinthe obscur & fangeux de mes confessions. Ce n'est pas ce qui est criminel qui coûte le plus à dire, c'est ce qui est ridicule & honteux. Dès-à-présent je suis sûr de moi, après ce que je viens d'oser dire, rien ne peut plus m'arrêter. On peut juger de ce qu'ont pu me coûter de semblables aveux, sur ce que dans tout le cours de ma vie, emporté quelquefois près de celles que j'aimois par les fureurs d'une passion qui m'ôtoit la faculté de voir, d'entendre, hors de sens, & saisi d'un tremblement convulsif dans tout mon corps; jamais je n'ai pu prendre sur moi de leur déclarer ma folie, & d'implorer d'elles dans la plus intime familiarité la seule faveur qui manquoit aux autres. Cela ne m'est jamais arrivé qu'une fois dans l'enfance avec un enfant de mon âge; encore fut-ce elle qui en fit la premiere proposition.

En remontant de cette sorte aux premieres traces de mon être sensible, je trouve des élémens qui, semblant quelquefois incompatibles, n'ont pas laissé de s'unir pour produire avec force un effet uniforme & simple, & j'en trouve d'autres qui, les mêmes en apparence, ont formé par le concours de certaines circonstances de si différentes combinaisons, qu'on n'imagineroit jamais qu'ils eussent entr'eux aucun rapport. Qui croiroit, par exemple, qu'un des ressorts les plus vigoureux de mon ame fût trempé dans la même source d'où la luxure & la mollesse ont coulé dans mon sang? Sans quitter le sujet dont je viens de parler on en va voir sortir une impression bien différente.

J'étudiois un jour seul ma leçon dans la chambre conti-

gue à la cuisine. La servante avoit mis sécher à la plaque les peignes de Mlle. *Lambercier.* Quand elle revint les prendre, il s'en trouva un dont tout un côté de dents étoit brisé. A qui s'en prendre de ce dégât ? personne autre que moi n'étoit entré dans la chambre. On m'interroge; je nie d'avoir touché le peigne. M. & Mlle. *Lambercier* se réunissent ; m'exhortent, me pressent, me menacent ; je persiste avec opiniâtreté ; mais la conviction étoit trop forte, elle l'emporta sur toutes mes protestations, quoique ce fût la premiere fois qu'on m'eût trouvé tant d'audace à mentir. La chose fut prise au sérieux ; elle méritoit de l'être. La méchanceté, le mensonge, l'obstination parurent également dignes de punition : mais pour le coup ce ne fut pas par Mlle. *Lambercier* qu'elle me fut infligée. On écrivit à mon oncle *Bernard* ; il vint. Mon pauvre cousin étoit chargé d'un autre délit non moins grave : nous fûmes enveloppés dans la même exécution. Elle fut terrible. Quand, cherchant le remede dans le mal même, on eût voulu pour jamais amortir mes sens dépravés, on n'auroit pu mieux s'y prendre. Aussi me laisserent-ils en repos pour long-tems.

On ne put m'arracher l'aveu qu'on exigeoit. Repris à plusieurs fois, & mis dans l'état le plus affreux, je fus inébranlable. J'aurois souffert la mort & j'y étois résolu. Il fallut que la force même cédât au diabolique entêtement d'un enfant ; car on n'appella pas autrement ma constance. Enfin je sortis de cette cruelle épreuve en pieces, mais triomphant.

Il y a maintenant près de cinquante ans de cette aventure,

& je n'ai pas peur d'être puni derechef pour le même fait. Hé bien, je déclare à la face du Ciel que j'en étois innocent, que je n'avois ni caſſé ni touché le peigne, que je n'avois pas approché de la plaque, & que je n'y avois pas même ſongé. Qu'on ne me demande pas comment ce dégât ſe fit; je l'ignore, & ne puis le comprendre; ce que je ſais très-certainement, c'eſt que j'en étois innocent.

Qu'on ſe figure un caractere timide & docile dans la vie ordinaire, mais ardent, fier, indomptable dans les paſſions; un enfant toujours gouverné par la voix de la raiſon, toujours traité avec douceur, équité, complaiſance; qui n'avoit pas même l'idée de l'injuſtice, & qui, pour la premiere fois, en éprouve une ſi terrible, de la part préciſément des gens qu'il chérit & qu'il reſpecte le plus. Quel renverſement d'idées! quel déſordre de ſentimens! quel bouleverſement dans ſon cœur, dans ſa cervelle, dans tout ſon petit être intelligent & moral! Je dis qu'on s'imagine tout cela, s'il eſt poſſible; car pour moi, je ne me ſens pas capable de démêler, de ſuivre la moindre trace de ce qui ſe paſſoit alors en moi.

Je n'avois pas encore aſſez de raiſon pour ſentir combien les apparences me condamnoient, & pour me mettre à la place des autres. Je me tenois à la mienne, & tout ce que je ſentois, c'étoit la rigueur d'un châtiment effroyable pour un crime que je n'avois pas commis. La douleur du corps, quoique vive, m'étoit peu ſenſible, je ne ſentois que l'indignation, la rage, le déſeſpoir. Mon couſin, dans un cas à peu près ſemblable, & qu'on avoit puni d'une faute in-

volontaire comme d'un acte prémédité, se mettoit en fureur à mon exemple, & se montoit, pour ainsi dire, à mon unisson. Tous deux dans le même lit nous nous embrassions avec des transports convulsifs, nous étouffions; & quand nos jeunes cœurs un peu soulagés, pouvoient exhaler leur colere, nous nous levions sur notre séant, & nous nous mettions tous deux à crier cent fois de toute notre force: *Carnifex*, *Carnifex*, *Carnifex*!

Je sens en écrivant ceci que mon pouls s'éleve encore; ces momens me seront toujours présens, quand je vivrois cent mille ans. Ce premier sentiment de la violence & de l'injustice est resté si profondément gravé dans mon ame, que toutes les idées qui s'y rapportent me rendent ma premiere émotion; & ce sentiment, relatif à moi dans son origine, a pris une telle consistance en lui-même, & s'est tellement détaché de tout intérêt personnel, que mon cœur s'enflamme au spectacle ou au récit de toute action injuste, quel qu'en soit l'objet & en quelque lieu qu'elle se commette, comme si l'effet en retomboit sur moi. Quand je lis les cruautés d'un tyran féroce, les subtiles noirceurs d'un fourbe de prêtre, je partirois volontiers pour aller poignarder ces misérables, dussai-je cent fois y périr. Je me suis souvent mis en nage, à poursuivre à la course, ou à coups de pierre un coq, une vache, un chien, un animal que j'en voyois tourmenter un autre, uniquement parce qu'il se sentoit le plus fort. Ce mouvement peut m'être naturel, & je crois qu'il l'est; mais le souvenir profond de la premiere injustice que j'ai soufferte y fut trop long-tems & trop fortement lié, pour ne l'avoir pas beaucoup renforcé.

Là fut le terme de la sérénité de ma vie enfantine. Dès ce moment je cessai de jouir d'un bonheur pur, & je sens aujourd'hui même que le souvenir des charmes de mon enfance s'arrête-là. Nous restâmes encore à Bossey quelques mois. Nous y fûmes comme on nous représente le premier homme encore dans le paradis terrestre, mais ayant cessé d'en jouir. C'étoit en apparence la même situation, & en effet une toute autre maniere d'être. L'attachement, le respect, l'intimité, la confiance, ne lioient plus les éleves à leurs guides ; nous ne les regardions plus comme des Dieux qui lisoient dans nos cœurs : nous étions moins honteux de mal faire, & plus craintifs d'être accusés : nous commencions à nous cacher, à nous mutiner, à mentir. Tous les vices de notre âge corrompoient notre innocence & enlaidissoient nos jeux. La campagne même perdit à nos yeux cet attrait de douceur & de simplicité qui va au cœur. Elle nous sembloit déserte & sombre ; elle s'étoit comme couverte d'un voile qui nous en cachoit les beautés. Nous cessâmes de cultiver nos petits jardins, nos herbes, nos fleurs. Nous n'allions plus gratter légérement la terre & crier de joie, en découvrant le germe du grain que nous avions semé. Nous nous dégoûtâmes de cette vie ; on se dégoûta de nous ; mon oncle nous retira, & nous nous séparâmes de M. & Mlle. *Lambercier* rassasiés les uns des autres, & regrettant peu de nous quitter.

Près de trente ans se sont passés depuis ma sortie de *Bossey* sans que je m'en sois rappellé le séjour d'une maniere agréable par des souvenirs un peu liés : mais depuis qu'ayant passé l'âge mûr je décline vers la vieillesse, je sens que ces mêmes sou-

venirs renaissent, tandis que les autres s'effacent, & se gravent dans ma mémoire avec des traits dont le charme & la force augmentent de jour en jour; comme si sentant déjà la vie qui s'échappe, je cherchois à la resaisir par ses commencemens. Les moindres faits de ce tems-là me plaisent par cela seul qu'ils sont de ce tems-là. Je me rappelle toutes les circonstances des lieux, des personnes, des heures. Je vois la servante ou le valet agissant dans la chambre, une hirondelle entrant par la fenêtre, une mouche se poser sur ma main, tandis que je récitois ma leçon; je vois tout l'arrangement de la chambre où nous étions; le cabinet de M. *Lambercier* à main droite, une estampe représentant tous les Papes, un barometre, un grand calendrier; des framboisiers qui, d'un jardin fort élevé, dans lequel la maison s'enfonçoit sur le derriere, venoient ombrager la fenêtre, & passoient quelquefois jusqu'en dedans. Je sais bien que le lecteur n'a pas grand besoin de savoir tout cela; mais j'ai besoin, moi, de le lui dire. Que n'osé-je lui raconter de même toutes les petites anecdotes de cet heureux âge, qui me font encore tressaillir d'aise quand je me les rappelle. Cinq ou six sur-tout... composons. Je vous fais grace des cinq, mais j'en veux une, une seule; pourvu qu'on me la laisse conter le plus longuement qu'il me sera possible pour prolonger mon plaisir.

Si je ne cherchois que le vôtre, je pourrois choisir celle du derriere de Mlle. *Lambercier*, qui, par une malheureuse culbute au bas du pré, fut étalé tout en plein devant le Roi de Sardaigne à son passage; mais celle du noyer de la terrasse est plus amusante pour moi qui fus acteur, au lieu que je ne fus

ſus que ſpectateur de la culbute, & j'avoue que je ne trouvai pas le moindre mot pour rire à un accident qui, bien que comique en lui-même, m'alarmoit pour une perſonne que j'aimois comme une mere, & peut-être plus.

O vous, lecteurs curieux de la grande hiſtoire du noyer de la terraſſe, écoutez-en l'horrible tragédie, & vous abſtenez de frémir ſi vous pouvez!

Il y avoit hors la porte de la cour une terraſſe à gauche en entrant ſur laquelle on alloit ſouvent s'aſſeoir l'après-midi, mais qui n'avoit point d'ombre. Pour lui en donner M. *Lambercier* y fit planter un noyer. La plantation de cet arbre ſe fit avec ſolemnité. Les deux penſionnaires en furent les parrains, & tandis qu'on combloit le creux, nous tenions l'arbre chacun d'une main, avec des chants de triomphe. On fit pour l'arroſer une eſpece de baſſin tout autour du pied. Chaque jour, ardens ſpectateurs de cet arroſement, nous nous confirmions mon couſin & moi, dans l'idée très-naturelle qu'il étoit plus beau de planter un arbre ſur la terraſſe, qu'un drapeau ſur la brêche; & nous réſolûmes de nous procurer cette gloire, ſans la partager avec qui que ce fût.

Pour cela, nous allâmes couper une bouture d'un jeune ſaule, & nous la plantâmes ſur la terraſſe, à huit ou dix pieds de l'auguſte noyer. Nous n'oubliâmes pas de faire auſſi un creux autour de notre arbre: la difficulté étoit d'avoir de quoi le remplir; car l'eau venoit d'aſſez loin, & on ne nous laiſſoit pas courir pour en aller prendre. Cependant il en falloit abſolument pour notre ſaule. Nous employâmes toutes ſortes de ruſes pour lui en fournir durant quelques jours, & cela nous

réuſſit ſi bien que nous le vîmes bourgeonner & pouſſer de petites feuilles dont nous meſurions l'accroiſſement d'heure en heure; perſuadés, quoiqu'il ne fût pas à un pied de terre, qu'il ne tarderoit pas à nous ombrager.

Comme notre arbre, nous occupant tout entiers, nous rendoit incapables de toute application, de toute étude, que nous étions comme en délire, & que ne ſachant à qui nous en avions, on nous tenoit de plus court qu'auparavant; nous vîmes l'inſtant fatal où l'eau nous alloit manquer, & nous nous déſolions dans l'attente de voir notre arbre périr de ſécchereſſe. Enfin la néceſſité, mere de l'induſtrie, nous ſuggéra une invention pour garantir l'arbre & nous d'une mort certaine: ce fut de faire par-deſſous terre une rigole qui conduisît ſecrétement au ſaule une partie de l'eau dont on arroſoit le noyer. Cette entrepriſe, exécutée avec ardeur, ne réuſſit pourtant pas d'abord. Nous avions ſi mal pris la pente que l'eau ne couloit point. La terre s'ébouloit & bouchoit la rigole; l'entrée ſe rempliſſoit d'ordures; tout alloit de travers. Rien ne nous rebuta. *Omnia vincit labor improbus.* Nous creuſâmes davantage la terre & notre baſſin pour donner à l'eau ſon écoulement; nous coupâmes des fonds de boîtes en petites planches étroites, dont les unes miſes de plat à la file, & d'autres poſées en angle des deux côtés ſur celles-là nous firent un canal triangulaire pour notre conduit. Nous plantâmes à l'entrée de petits bouts de bois minces & à claire-voie qui, faiſant une eſpece de grillage ou de crapaudine, retenoient le limon & les pierres, ſans boucher le paſſage à l'eau. Nous recouvrîmes ſoigneuſement notre ouvrage de terre bien foulée,





Un Aqueduc s'écrioit-il en brisant tout, un Aqueduc, un Aqueduc!

& le jour où tout fut fait, nous attendîmes dans des transes d'espérance & de crainte l'heure de l'arrosement. Après des siecles d'attente cette heure vint enfin : M. *Lambercier* vint aussi à son ordinaire assister à l'opération, durant laquelle nous nous tenions tous deux derriere lui pour cacher notre arbre, auquel très-heureusement il tournoit le dos.

A peine achevoit-on de verser le premier sceau d'eau que nous commençâmes d'en voir couler dans notre bassin. A cet aspect la prudence nous abandonna ; nous nous mimes à pousser des cris de joie qui firent retourner M. *Lambercier*, & ce fut dommage : car il prenoit grand plaisir à voir comment la terre du noyer étoit bonne & buvoit avidement son eau. Frappé de la voir se partager entre deux bassins, il s'écrie à son tour, regarde, apperçoit la friponnerie, se fait brusquement apporter une pioche, donne un coup, fait voler deux ou trois éclats de nos planches, & criant à pleine tête : *un aqueduc*, *un aqueduc!* il frappe de toutes parts des coups impitoyables, dont chacun portoit au milieu de nos cœurs. En un moment les planches, le conduit, le bassin, le saule, tout fut détruit, tout fut labouré; sans qu'il y eût durant cette expédition terrible, nul autre mot prononcé, sinon l'exclamation qu'il répétoit sans cesse. *Un aqueduc*, s'écrioit-il en brisant tout, *un aqueduc*, *un aqueduc!*

On croira que l'aventure finit mal pour les petits architectes. On se trompera : tout fut fini. M. *Lambercier* ne nous dit pas un mot de reproche, ne nous fit pas plus mauvais visage, & ne nous en parla plus ; nous l'entendîmes même un peu après rire auprès de sa sœur à gorge déployée ; car le rire de M. *Lam-*

bercier s'entendoit de loin ; & ce qu'il y eut de plus étonnant encore, c'est que, passé le premier saisissement, nous ne fûmes pas nous-mêmes fort affligés. Nous plantâmes ailleurs un autre arbre, & nous nous rappellions souvent la catastrophe du premier, en répétant entre nous avec emphase, *un aqueduc, un aqueduc !* Jusques-là j'avois eu des accès d'orgueil par intervalles quand j'étois Aristide ou Brutus. Ce fut ici mon premier mouvement de vanité bien marquée. Avoir pu construire un aqueduc de nos mains, avoir mis une bouture en concurrence avec un grand arbre me paroissoit le suprême degré de la gloire. A dix ans j'en jugeois mieux que César à trente.

L'idée de ce noyer & la petite histoire qui s'y rapporte m'est si bien restée ou revenue, qu'un de mes plus agréables projets dans mon voyage de Geneve en 1754, étoit d'aller à Bossey revoir les monumens des jeux de mon enfance, & sur-tout le cher noyer qui devoit alors avoir déjà le tiers d'un siecle. Je fus si continuellement obsédé, si peu maître de moi-même, que je ne pus trouver le moment de me satisfaire. Il y a peu d'apparence que cette occasion renaisse jamais pour moi. Cependant je n'en ai pas perdu le desir avec l'espérance ; & je suis presque sûr, que si jamais, retournant dans ces lieux chéris j'y retrouvois mon cher noyer encore en être, je l'arroserois de mes pleurs.

De retour à Geneve, je passai deux ou trois ans chez mon oncle en attendant qu'on résolût ce que l'on feroit de moi. Comme il destinoit son fils au génie, il lui fit apprendre un peu de dessin & lui enseignoit les élémens d'Euclide.

J'apprenois tout cela par compagnie, & j'y pris goût, surtout au dessein. Cependant on délibéroit si l'on me feroit horloger, procureur ou ministre. J'aimois mieux être ministre, car je trouvois bien beau de prêcher. Mais le petit revenu du bien de ma mere, à partager entre mon frere & moi, ne suffisoit pas pour pousser mes études. Comme l'âge où j'étois ne rendoit pas ce choix bien pressant encore, je restois en attendant chez mon oncle, perdant à peu près mon tems, & ne laissant pas de payer, comme il étoit juste, une assez forte pension.

Mon oncle, homme de plaisir, ainsi que mon pere, ne savoit pas comme lui se captiver pour ses devoirs, & prenoit assez peu de soin de nous. Ma tante étoit une dévote un peu piétiste, qui aimoit mieux chanter les pseaumes que veiller à notre éducation. On nous laissoit presque une liberté entiere dont nous n'abusâmes jamais. Toujours inséparables, nous nous suffisions l'un à l'autre, & n'étant point tentés de fréquenter les polissons de notre âge, nous ne primes aucune des habitudes libertines que l'oisiveté nous pouvoit inspirer. J'ai même tort de nous supposer oisifs, car de la vie nous ne le fûmes moins, & ce qu'il y avoit d'heureux étoit que tous les amusemens dont nous nous passionnions successivement nous tenoient ensemble occupés dans la maison, sans que nous fussions même tentés de descendre à la rue. Nous faisions des cages, des flûtes, des volans, des tambours, des maisons, des *équiffles*, des arbalêtes. Nous gâtions les outils de mon bon vieux grand-pere, pour faire des montres à son imitation. Nous avions sur-tout un goût de pré-

férence, pour barbouiller du papier, deſſiner, laver, enluminer, faire un dégât de couleurs. Il vint à Geneve un charlatan Italien, appellé *Gamba-corta*; nous allâmes le voir une fois, & puis nous n'y voulûmes plus aller : mais il avoit des marionettes, & nous nous mîmes à faire des marionettes; ſes marionettes jouoient des manieres de comédies, & nous fîmes des comédies pour les nôtres. Faute de pratiques nous contrefaiſions du goſier la voix de polichinelle, pour jouer ces charmantes comédies que nos pauvres bons parens avoient la patience de voir & d'entendre. Mais mon oncle *Bernard* ayant un jour lu dans la famille un très-beau ſermon de ſa façon, nous quittâmes les comédies, & nous nous mîmes à compoſer des ſermons. Ces détails ne ſont pas fort intéreſſans, je l'avoue; mais ils montrent à quel point il falloit que notre premiere éducation eût été bien dirigée pour que, maîtres preſque de notre tems & de nous dans un âge ſi tendre, nous fuſſions ſi peu tentés d'en abuſer. Nous avions ſi peu beſoin de nous faire des camarades, que nous en négligions même l'occaſion. Quand nous allions nous promener nous regardions en paſſant leurs jeux ſans convoitiſe, ſans ſonger même à y prendre part. L'amitié rempliſſoit ſi bien nos cœurs, qu'il nous ſuffiſoit d'être enſemble, pour que les plus ſimples goûts fiſſent nos délices.

A force de nous voir inſéparables on y prit garde; d'autant plus que mon couſin étant très-grand & moi très-petit, cela faiſoit un couple aſſez plaiſamment aſſorti. Sa longue figure effilée, ſon petit viſage de pomme cuite, ſon air mou, ſa démarche nonchalante excitoient les enfans à ſe moquer de lui. Dans

le patois du pays on lui donna le ſurnom de *Barná Bredanna*, & ſi-tôt que nous ſortions nous n'entendions que *Barná Bredanna* tout autour de nous. Il enduroit cela plus tranquillement que moi. Je me fâchai, je voulus me battre; c'étoit ce que les petits coquins demandoient. Je battis, je fus battu. Mon pauvre couſin me ſoutenoit de ſon mieux; mais il étoit foible, d'un coup de poing on le renverſoit. Alors je devenois furieux. Cependant quoique j'attrapaſſe force horions, ce n'étoit pas à moi qu'on en vouloit, c'étoit à *Barná Bredanna*, mais j'augmentai tellement le mal par ma mutine colere, que nous n'oſions plus ſortir qu'aux heures où l'on étoit en claſſe, de peur d'être hués & ſuivis par les écoliers.

Me voilà déjà redreſſeur des torts. Pour être un paladin dans les formes il ne me manquoit que d'avoir une Dame; j'en eus deux. J'allois de tems en tems voir mon pere à Nion, petite ville du pays de Vaud où il s'étoit établi. Mon pere étoit fort aimé, & ſon fils ſe ſentoit de cette bienveillance. Pendant le peu de ſéjour que je faiſois près de lui, c'étoit à qui me fêteroit. Une Madame de *Vulſon* ſur-tout me faiſoit mille careſſes; & pour y mettre le comble, ſa fille me prit pour ſon galant. On ſent ce que c'eſt qu'un galant d'onze ans, pour une fille de vingt-deux. Mais toutes ces friponnes ſont ſi aiſes de mettre ainſi de petites poupées en avant pour cacher les grandes, ou pour les tenter par l'image d'un jeu qu'elles ſavent rendre attirant. Pour moi qui ne voyois point entre elle & moi de diſconvenance, je pris la choſe au ſérieux; je me livrai de tout mon cœur, ou plutôt de toute ma tête; car je n'étois gueres amoureux que par-là, quoique je le fuſſe à la folie,

& que mes transports, mes agitations, mes fureurs donnassent des scenes à pâmer de rire.

Je connois deux sortes d'amours très-distincts, très-réels, & qui n'ont presque rien de commun; quoique très-vifs l'un & l'autre; & tous deux différens de la tendre amitié. Tout le cours de ma vie s'est partagé entre ces deux amours de si diverses natures, & je les ai même éprouvés tous deux à la fois; car, par exemple, au moment dont je parle, tandis que je m'emparois de Mlle. de *Vulson* si publiquement & si tyranniquement que je ne pouvois souffrir qu'aucun homme approchât d'elle, j'avois avec une petite Mlle. *Goton* des tête-à-têtes assez courts mais assez vifs, dans lesquels elle daignoit faire la maîtresse d'école, & c'étoit tout; mais ce tout, qui en effet étoit tout pour moi, me paroissoit le bonheur suprême, & sentant déjà le prix du mystere, quoique je n'en susse user qu'en enfant, je rendois à Mlle. de *Vulson*, qui ne s'en doutoit gueres, le soin qu'elle prenoit de m'employer à cacher d'autres amours. Mais à mon grand regret mon secret fut découvert ou moins bien gardé de la part de ma petite maîtresse d'école que de la mienne; car on ne tarda pas à nous séparer.

C'étoit en vérité une singuliere personne que cette petite Mlle. *Goton*. Sans être belle elle avoit une figure difficile à oublier, & que je me rappelle encore; souvent beaucoup trop pour un vieux fou. Ses yeux sur-tout n'étoient pas de son âge, ni sa taille ni son maintien. Elle avoit un petit air imposant & fier, très-propre à son rôle, & qui en avoit occasionné la premiere idée entre nous. Mais ce qu'elle avoit de plus bizarre

étoit

étoit un mélange d'audace & de réserve difficile à concevoir. Elle se permettoit avec moi les plus grandes privautés sans jamais m'en permettre aucune avec elle ; elle me traitoit exactement en enfant. Ce qui me fait croire, ou qu'elle avoit déjà cessé de l'être, ou qu'au contraire elle l'étoit encore assez elle-même pour ne voir qu'un jeu dans le péril auquel elle s'exposoit.

J'étois tout entier pour ainsi dire à chacune de ces deux personnes, & si parfaitement qu'avec aucune des deux il ne m'arrivoit jamais de songer à l'autre. Mais du reste rien de semblable en ce qu'elles me faisoient éprouver. J'aurois passé ma vie entiere avec Mlle. de *Vulson* sans songer à la quitter ; mais en l'abordant ma joie étoit tranquille & n'alloit pas à l'émotion. Je l'aimois sur-tout en grande compagnie, les plaisanteries, les agaceries, les jalousies mêmes m'attachoient, m'intéressoient ; je triomphois avec orgueil de ses préférences, près des grands rivaux qu'elle paroissoit maltraiter. J'étois tourmenté ; mais j'aimois ce tourment. Les applaudissemens, les encouragemens, les ris m'échauffoient, m'animoient. J'avois des emportemens, des saillies ; j'étois transporté d'amour dans un cercle. Tête-à-tête j'aurois été contraint, froid, peut-être ennuyé. Cependant je m'intéressois tendrement à elle, je souffrois quand elle étoit malade : j'aurois donné ma santé pour rétablir la sienne, & notez que je savois très-bien par expérience ce que c'étoit que maladie, & ce que c'étoit que santé. Absent d'elle j'y pensois, elle me manquoit ; présent, ses caresses m'étoient douces au cœur, non aux sens. J'étois impunément familier avec elle ; mon imagination ne me demandoit

que ce qu'elle m'accordoit : cependant je n'aurois pu ſupporter de lui en voir faire autant à d'autres. Je l'aimois en frere ; mais j'en étois jaloux en amant.

Je l'euſſe été de Mlle. *Goton* en Turc, en furieux, en tigre, ſi j'avois ſeulement imaginé qu'elle pût faire à un autre le même traitement qu'elle m'accordoit ; car cela même étoit une grace qu'il falloit demander à genoux. J'abordois Mlle. de *Vulſon* avec un plaiſir très-vif, mais ſans trouble ; au lieu qu'en voyant ſeulement Mlle. *Goton*, je ne voyois plus rien ; tous mes ſens étoient bouleverſés. J'étois familier avec la premiere, ſans avoir de familiarités ; au contraire j'étois auſſi tremblant qu'agité devant la ſeconde, même au fort des plus grandes familiarités. Je crois que ſi j'avois reſté trop long-tems avec elle je n'aurois pu vivre ; les palpitations m'auroient étouffé. Je craignois également de leur déplaire, mais j'étois plus complaiſant pour l'une & plus obéiſſant pour l'autre. Pour rien au monde je n'aurois voulu fâcher Mlle. de *Vulſon*, mais ſi Mlle. *Goton* m'eût ordonné de me jetter dans les flammes, je crois qu'à l'inſtant j'aurois obéi.

Mes amours ou plutôt mes rendez-vous avec celle-ci durerent peu, très-heureuſement pour elle & pour moi. Quoique mes liaiſons avec Mlle. de *Vulſon* n'euſſent pas le même danger, elles ne laiſſerent pas d'avoir auſſi leur cataſtrophe, après avoir un peu plus long-tems duré. Les fins de tout cela devoient toujours avoir l'air un peu romaneſque & donner priſe aux exclamations. Quoique mon commerce avec Mlle. de *Vulſon* fût moins vif, il étoit plus attachant peut-être. Nos ſéparations ne ſe faiſoient jamais ſans larmes, & il eſt ſingulier dans quel

vide accablant je me sentois plongé après l'avoir quittée. Je ne pouvois parler que d'elle, ni penser qu'à elle, mes regrets étoient vrais & vifs : mais je crois qu'au fond ces héroïques regrets n'étoient pas tous pour elle, & que, sans que je m'en apperçusse, les amusemens dont elle étoit le centre y avoient leur bonne part. Pour tempérer les douleurs de l'absence, nous nous écrivions des lettres d'un pathétique à faire fendre les rochers. Enfin j'eus la gloire qu'elle n'y put plus tenir & qu'elle vint me voir à Geneve. Pour le coup la tête acheva de me tourner; je fus ivre & fou les deux jours qu'elle y resta. Quand elle partit, je voulois me jetter dans l'eau après elle, & je fis long-tems retentir l'air de mes cris. Huit jours après elle m'envoya des bonbons & des gants; ce qui m'eût paru fort galant, si je n'eusse appris en même tems qu'elle étoit mariée, & que ce voyage dont il lui avoit plû de me faire honneur, étoit pour acheter ses habits de noces. Je ne décrirai pas ma fureur, elle se conçoit. Je jurai dans mon noble courroux de ne plus revoir la perfide, n'imaginant pas pour elle de plus terrible punition. Elle n'en mourut pas, cependant; car vingt ans après étant allé voir mon pere, & me promenant avec lui sur le lac, je demandai qui étoient des Dames que je voyois dans un bateau peu loin du nôtre. Comment me dit mon pere en souriant, le cœur ne te le dit-il pas ? Ce sont tes anciennes amours; c'est Madame *Cristin*, c'est Mlle. de *Vulson*. Je tressaillis à ce nom presque oublié : mais je dis aux bateliers de changer de route; ne jugeant pas, quoique j'eusse assez beau jeu pour prendre alors ma revanche, que ce fût la peine d'être parjure, & de renouveller une querelle de vingt ans avec une femme de quarante.

Ainſi ſe perdoit en niaiſeries le plus précieux tems de mon enfance, avant qu'on eût décidé de ma deſtination. Après de longues délibérations pour ſuivre mes diſpoſitions naturelles, on prit enfin le parti pour lequel j'en avois le moins, & l'on me mit chez M. *Maſſeron*, greffier de la ville, pour apprendre ſous lui, comme diſoit M. *Bernard*, l'utile métier de grapignan. Ce ſurnom me déplaiſoit ſouverainement; l'eſpoir de gagner force écus par une voie ignoble flattoit peu mon humeur hautaine ; l'occupation me paroiſſoit ennuyeuſe, inſupportable ; l'aſſiduité , l'aſſujettiſſement acheverent de m'en rebuter, & je n'entrois jamais au greffe qu'avec une horreur qui croiſſoit de jour en jour. M. *Maſſeron*, de ſon côté, peu content de moi, me traitoit avec mépris, me reprochant ſans ceſſe mon engourdiſſement, ma bêtiſe; me répétant tous les jours que mon oncle l'avoit aſſuré, *que je ſavois*, *que je ſavois*, tandis que dans le vrai je ne ſavois rien; qu'il lui avoit promis un joli garçon, & qu'il ne lui avoit donné qu'un âne. Enfin je fus renvoyé du greffe ignominieuſement pour mon ineptie, & il fut prononcé par les clercs de M. *Maſſeron* que je n'étois bon qu'à mener la lime.

Ma vocation ainſi déterminée, je fus mis en apprentiſſage ; non toutefois chez un horloger, mais chez un graveur. Les dédains du greffier m'avoient extrêmement humilié, & j'obéis ſans murmure. Mon maître appellé M. *Ducommun* étoit un jeune homme ruſtre & violent, qui vint à bout en très-peu de tems de ternir tout l'éclat de mon enfance, d'abrutir mon caractere aimant & vif, & de me réduire par l'eſprit ainſi

que par la fortune à mon véritable état d'apprentif. Mon latin, mes antiquités, mon histoire, tout fut pour long-tems oublié : je ne me souvenois pas même qu'il y eût eu des Romains au monde. Mon pere, quand je l'allois voir, ne trouvoit plus en moi son idole; je n'étois plus pour les Dames le galant *Jean-Jaques*, & je sentois si bien moi-même que M. & Mlle. *Lambercier* n'auroient plus reconnu en moi leur éleve, que j'eus honte de me représenter à eux, & ne les ai plus revus depuis lors. Les goûts les plus vils, la plus basse polissonnerie succéderent à mes aimables amusemens, sans m'en laisser même la moindre idée. Il faut que malgré l'éducation la plus honnête, j'eusse un grand penchant à dégénérer; car cela se fit très-rapidement, sans la moindre peine, & jamais César si précoce ne devint si promptement Laridon.

Le métier ne me déplaisoit pas en lui-même; j'avois un goût vif pour le dessein; le jeu du burin m'amusoit assez, & comme le talent du graveur pour l'horlogerie est très-borné, j'avois l'espoir d'en atteindre la perfection. J'y serois parvenu, peut-être, si la brutalité de mon maître & la gêne excessive ne m'avoient rebuté du travail. Je lui dérobois mon tems, pour l'employer en occupations du même genre, mais qui avoient pour moi l'attrait de la liberté. Je gravois des especes de médailles pour nous servir à moi & à mes camarades d'ordre de Chevalerie. Mon maître me surprit à ce travail de contrebande, & me roua de coups, disant que je m'exerçois à faire de la fausse monnoie, parce que nos médailles avoient les armes de la République. Je puis bien jurer que je n'avois nulle idée de la fausse monnoie, & très-peu

de la véritable. Je ſavois mieux comment ſe faiſoient les As romains que nos pieces de trois ſous.

La tyrannie de mon maître finit par me rendre inſupportable le travail que j'aurois aimé, & par me donner des vices que j'aurois haïs, tels que le menſonge, la fainéantiſe, le vol. Rien ne m'a mieux appris la différence qu'il y a de la dépendance filiale à l'eſclavage ſervile, que le ſouvenir des changemens que produiſit en moi cette époque. Naturellement timide & honteux, je n'eus jamais plus d'éloignement pour aucun défaut que pour l'effronterie. Mais j'avois joui d'une liberté honnête qui ſeulement s'étoit reſtreinte juſques-là par degrés, & s'évanouit enfin tout-à-fait. J'étois hardi chez mon pere, libre chez M. *Lambercier*, diſcret chez mon oncle; je devins craintif chez mon maître, & dès-lors je fus un enfant perdu. Accoutumé à une égalité parfaite avec mes ſupérieurs dans la maniere de vivre, à ne pas connoître un plaiſir qui ne fût à ma portée, à ne pas voir un mets dont je n'euſſe ma part, à n'avoir pas un deſir que je ne témoignaſſe, à mettre enfin tous les mouvemens de mon cœur ſur mes levres, qu'on juge de ce que je dus devenir dans une maiſon où je n'oſois pas ouvrir la bouche, où il falloit ſortir de table au tiers du repas, & de la chambre auſſi-tôt que je n'y avois rien à faire, où ſans ceſſe enchaîné à mon travail, je ne voyois qu'objets de jouiſſances pour d'autres & de privations pour moi ſeul, où l'image de la liberté du maître & des compagnons augmentoit le poids de mon aſſujettiſſement, où, dans les diſputes ſur ce que je ſavois le mieux, je n'oſois ouvrir la bouche, où tout enfin ce que je voyois devenoit pour mon cœur un

objet de convoitise, uniquement parce que j'étois privé de tout. Adieu l'aisance, la gaîté, les mots heureux qui jadis souvent dans mes fautes m'avoient fait échapper au châtiment. Je ne puis me rappeller sans rire qu'un soir chez mon pere, étant condamné pour quelque espiéglerie à m'aller coucher sans souper, & passant par la cuisine avec mon triste morceau de pain, je vis & flairai le rôti tournant à la broche. On étoit autour du feu; il fallut en passant saluer tout le monde. Quand la ronde fut faite, lorgnant du coin de l'œil ce rôti qui avoit si bonne mine & qui sentoit si bon, je ne pus m'abstenir de lui faire aussi la révérence & de lui dire d'un ton piteux : *adieu rôti.* Cette saillie de naïveté parut si plaisante qu'on me fit rester à souper. Peut-être eût-elle eu le même bonheur chez mon maître, mais il est sûr qu'elle ne m'y seroit pas venue, ou que je n'aurois osé m'y livrer.

Voilà comment j'appris à convoiter en silence, à me cacher, à dissimuler, à mentir & à dérober, enfin; fantaisie qui jusqu'alors ne m'étoit pas venue, & dont je n'ai pu depuis lors bien me guérir. La convoitise & l'impuissance menent toujours là. Voilà pourquoi tous les laquais sont fripons, & pourquoi tous les apprentifs doivent l'être; mais dans un état égal & tranquille, où tout ce qu'ils voient est à leur portée, ces derniers perdent en grandissant ce honteux penchant. N'ayant pas eu le même avantage, je n'en ai pu tirer le même profit.

Ce sont presque toujours de bons sentimens mal dirigés qui font faire aux enfans le premier pas vers le mal. Malgré les privations & les tentations continuelles, j'avois demeuré

plus d'un an chez mon maître ſans pouvoir me réſoudre à rien prendre, pas même des choſes à manger. Mon premier vol fut une affaire de complaiſance; mais il ouvrit la porte à d'autres, qui n'avoient pas une ſi louable fin.

Il y avoit chez mon maître un compagnon appellé M. *Verrat*, dont la maiſon, dans le voiſinage, avoit un jardin aſſez éloigné qui produiſoit de très-belles aſperges. Il prit envie à M. *Verrat*, qui n'avoit pas beaucoup d'argent, de voler à ſa mere des aſperges dans leur primeur, & de les vendre pour faire quelques bons déjeûnés. Comme il ne vouloit pas s'expoſer lui-même & qu'il n'étoit pas fort ingambe, il me choiſit pour cette expédition. Après quelques cajoleries préliminaires qui me gagnerent d'autant mieux que je n'en voyois pas le but, il me la propoſa comme une idée qui lui venoit ſur le champ. Je diſputai beaucoup, il inſiſta. Je n'ai jamais pu réſiſter aux careſſes; je me rendis. J'allois tous les matins moiſſonner les plus belles aſperges; je les portois au Molard, où quelque bonne femme qui voyoit que je venois de les voler, me le diſoit pour les avoir à meilleur compte. Dans ma frayeur je prenois ce qu'elle vouloit bien me donner; je le portois à M. *Verrat*. Cela ſe changeoit promptement en un déjeûné dont j'étois le pourvoyeur, & qu'il partageoit avec un autre camarade; car pour moi très-content d'en avoir quelque bribe, je ne touchois pas même à leur vin.

Ce petit manege dura pluſieurs jours ſans qu'il me vînt même à l'eſprit de voler le voleur, & de dîmer ſur M. *Verrat* le produit de ſes aſperges. J'exécutois ma friponnerie avec la plus grande fidélité; mon ſeul motif étoit de complaire à celui

qui

qui me la faifoit faire. Cependant fi j'euffe été furpris, que de coups, que d'injures, quels traitemens cruels n'euffai-je point effuyés, tandis que le miférable en me démentant eût été cru fur fa parole, & moi doublement puni pour avoir ofé le charger, attendu qu'il étoit compagnon, & que je n'étois qu'apprentif. Voilà comment en tout état le fort coupable fe fauve aux dépens du foible innocent.

J'appris ainfi qu'il n'étoit pas fi terrible de voler que je l'avois cru, & je tirai bientôt fi bon parti de ma fcience, que rien de ce que je convoitois n'étoit à ma portée en fureté. Je n'étois pas abfolument mal nourri chez mon maître, & la fobriété ne m'étoit pénible qu'en la lui voyant fi mal garder. L'ufage de faire fortir de table les jeunes gens quand on y fert ce qui les tente le plus, me paroît très-bien entendu pour les rendre auffi friands que fripons. Je devins en peu de tems l'un & l'autre, & je m'en trouvois fort bien pour l'ordinaire, quelquefois fort mal, quand j'étois furpris.

Un fouvenir qui me fait frémir encore & rire tout à la fois, eft celui d'une chaffe aux pommes qui me coûta cher. Ces pommes étoient au fond d'une dépenfe, qui par une jaloufie élevée recevoit du jour de la cuifine. Un jour que j'étois feul dans la maifon, je montai fur la may pour regarder dans le jardin des Hefpérides ce précieux fruit dont je ne pouvois approcher. J'allai chercher la broche pour voir fi elle y pourroit atteindre : elle étoit trop courte. Je l'alongeai par une autre petite broche qui fervoit pour le menu gibier ; car mon maître aimoit la chaffe. Je piquai plufieurs fois fans fuccès ; enfin je fentis avec tranfport que j'amenois une pomme. Je tirai

très-doucement : déjà la pomme touchoit à la jaloufie ; j'étois prêt à la faifir. Qui dira ma douleur ? La pomme étoit trop groffe ; elle ne put paffer par le trou. Que d'inventions ne mis-je point en ufage pour la tirer ? Il fallut trouver des fupports pour tenir la broche en état, un couteau affez long pour fendre la pomme, une latte pour la foutenir. A force d'adreffe & de tems je parvins à la partager, efpérant tirer enfuite les pieces l'une après l'autre. Mais à peine furent-elles féparées qu'elles tomberent toutes deux dans la dépenfe. Lecteur pitoyable, partagez mon affliction !

Je ne perdis point courage ; mais j'avois perdu beaucoup de tems. Je craignois d'être furpris ; je renvoye au lendemain une tentative plus heureufe ; & je me remets à l'ouvrage tout auffi tranquillement que fi je n'avois rien fait, fans fonger aux deux témoins indifcrets qui dépofoient contre moi dans la dépenfe.

Le lendemain retrouvant l'occafion belle, je tente un nouvel effai. Je monte fur mes trétaux, j'alonge la broche, je l'ajufte, j'étois prêt à piquer....... malheureufement le dragon ne dormoit pas ; tout-à-coup la porte de la dépenfe s'ouvre ; mon maître en fort, croife les bras, me regarde, & me dit : courage...... La plume me tombe des mains.

Bientôt à force d'effuyer de mauvais traitemens, j'y devins moins fenfible ; ils me parurent enfin une forte de compenfation du vol, qui me mettoit en droit de le continuer. Au lieu de retourner les yeux en arriere & de regarder la punition, je les portois en avant & je regardois la vengeance. Je jugeois que me battre comme fripon, c'étoit m'autorifer

à l'être. Je trouvois que voler & être battu alloient ensemble, & constituoient en quelque sorte un état, & qu'en remplissant la partie de cet état qui dépendoit de moi, je pouvois laisser le soin de l'autre à mon maître. Sur cette idée je me mis à voler plus tranquillement qu'auparavant. Je me disois ; qu'en arrivera-t-il, enfin ? Je serai battu. Soit : je suis fait pour l'être.

J'aime à manger sans être avide ; je suis sensuel & non pas gourmand. Trop d'autres goûts me distraisent de celui-là. Je ne me suis jamais occupé de ma bouche que quand mon cœur étoit oisif, & cela m'est si rarement arrivé dans ma vie que je n'ai gueres eu le tems de songer aux bons morceaux. Voilà pourquoi je ne bornai pas long-tems ma friponnerie au comestible, je l'étendis bientôt à tout ce qui me tentoit, & si je ne devins pas un voleur en forme, c'est que je n'ai jamais été beaucoup tenté d'argent. Dans le cabinet commun mon maître avoit un autre cabinet à part, qui fermoit à clef ; je trouvai le moyen d'en ouvrir la porte & de la refermer sans qu'il y parût. Là je mettois à contribution ses bons outils, ses meilleurs desseins, ses empreintes, tout ce qui me faisoit envie, & qu'il affectoit d'éloigner de moi. Dans le fond ces vols étoient bien innocens, puisqu'ils n'étoient faits que pour être employés à son service ; mais j'étois transporté de joie d'avoir ces bagatelles en mon pouvoir ; je croyois voler le talent avec ses productions. Du reste il y avoit dans des boîtes des recoupes d'or & d'argent, de petits bijoux, des pieces de prix, de la monnoie. Quand j'avois quatre ou cinq sous dans ma poche, c'étoit beaucoup ; cependant loin de toucher à rien de tout cela, je ne me souviens pas même d'y avoir jetté de ma

F 2

vie un regard de convoitise. Je le voyois avec plus d'effroi que de plaisir. Je crois bien que cette horreur du vol de l'argent & de ce qui en produit me venoit en grande partie de l'éducation. Il se mêloit à cela des idées secretes d'infamie, de prison, de châtiment, de potence, qui m'auroient fait frémir si j'avois été tenté; au lieu que mes tours ne me sembloient que des espiégleries, & n'étoient pas autre chose en effet. Tout cela ne pouvoit valoir que d'être bien étrillé par mon maître; & d'avance je m'arrangeois là-dessus.

Mais encore une fois, je ne convoitois pas même assez pour avoir à m'abstenir; je ne sentois rien à combattre. Une seule feuille de beau papier à dessiner me tentoit plus que l'argent pour en payer une rame. Cette bizarrerie tient à une des singularités de mon caractere; elle a eu tant d'influence sur ma conduite, qu'il importe de l'expliquer.

J'ai des passions très-ardentes, & tandis qu'elles m'agitent rien n'égale mon impétuosité; je ne connois plus ni ménagement, ni respect, ni crainte, ni bienséance; je suis cynique, effronté, violent, intrépide: il n'y a ni honte qui m'arrête, ni danger qui m'effraye. Hors le seul objet qui m'occupe l'univers n'est plus rien pour moi; mais tout cela ne dure qu'un moment, & le moment qui suit me jette dans l'anéantissement. Prenez-moi dans le calme je suis l'indolence & la timidité même: tout m'effarouche, tout me rebute, une mouche en volant me fait peur; un mot à dire, un geste à faire épouvante ma paresse, la crainte & la honte me subjuguent à tel point, que je voudrois m'éclipser aux yeux de tous les mortels. S'il faut agir je ne sais que faire; s'il faut parler je ne sais que dire;

ſi l'on me regarde je ſuis décontenancé. Quand je me paſſionne, je ſais trouver quelquefois ce que j'ai à dire; mais dans les entretiens ordinaires je ne trouve rien, rien du tout; ils me ſont inſupportables par cela ſeul que je ſuis obligé de parler.

Ajoutez qu'aucun de mes goûts dominans ne conſiſte en choſes qui s'achetent. Il ne me faut que des plaiſirs purs, & l'argent les empoiſonne tous. J'aime, par exemple, ceux de la table; mais ne pouvant ſouffrir, ni la gêne de la bonne compagnie, ni la crapule du cabaret, je ne puis les goûter qu'avec un ami, car ſeul, cela ne m'eſt pas poſſible: mon imagination s'occupe alors d'autre choſe, & je n'ai pas le plaiſir de manger. Si mon ſang allumé me demande des femmes, mon cœur ému me demande encore plus de l'amour. Des femmes à prix d'argent perdroient pour moi tous leurs charmes; je doute même s'il ſeroit en moi d'en profiter. Il en eſt ainſi de tous les plaiſirs à ma portée: s'ils ne ſont gratuits je les trouve inſipides. J'aime les ſeuls biens qui ne ſont à perſonne qu'au premier qui ſait les goûter.

Jamais l'argent ne me parut une choſe auſſi précieuſe qu'on la trouve. Bien plus; il ne m'a même jamais paru fort commode; il n'eſt bon à rien par lui-même; il faut le transformer pour en jouir; il faut acheter, marchander, ſouvent être dupe, bien payer, être mal ſervi. Je voudrois une choſe bonne dans ſa qualité: avec mon argent je ſuis ſûr de l'avoir mauvaiſe. J'achete cher un œuf frais, il eſt vieux; un beau fruit, il eſt verd; une fille, elle eſt gâtée. J'aime le bon vin; mais où en prendre? Chez un marchand de vin? Comme que je faſſe il

m'empoifonnera. Veux-je abfolument être bien fervi ? Que de foins, que d'embarras ! avoir des amis, des correfpondans, donner des commiffions, écrire, aller, venir, attendre, & fouvent au bout être encore trompé. Que de peine avec mon argent ! je la crains plus que je n'aime le bon vin.

Mille fois durant mon apprentiffage & depuis, je fuis forti dans le deffein d'acheter quelque friandife. J'approche de la boutique d'un pâtiffier ; j'apperçois des femmes au comptoir ; je crois déjà les voir rire & fe moquer entr'elles du petit gourmand. Je paffe devant une fruitiere, je lorgne du coin de l'œil de belles poires, leur parfum me tente ; deux ou trois jeunes gens tout près de-là me regardent ; un homme qui me connoît eft devant fa boutique ; je vois de loin venir une fille ; n'eft-ce point la fervante de la maifon ? Ma vue courte me fait mille illufions. Je prends tous ceux qui paffent pour des gens de ma connoiffance : par-tout je fuis intimidé, retenu par quelque obftacle : mon defir croît avec ma honte, & je rentre enfin comme un fot, dévoré de convoitife, ayant dans ma poche de quoi la fatisfaire, & n'ayant ofé rien acheter.

J'entrerois dans les plus infipides détails, fi je fuivois dans l'emploi de mon argent, foit par moi foit par d'autres, l'embarras, la honte, la répugnance, les inconvéniens, les dégoûts de toute efpece que j'ai toujours éprouvés. A mefure qu'avançant dans ma vie le lecteur prendra connoiffance de mon humeur, il fentira tout cela fans que je m'appefantiffe à le lui dire.

Cela compris, on comprendra fans peine une de mes prétendues contradictions ; celle d'allier une avarice prefque fordide avec le plus grand mépris pour l'argent. C'eft un meuble pour

moi ſi peu commode, que je ne m'aviſe pas même de deſirer celui que je n'ai pas, & que quand j'en ai je le garde long-tems ſans le dépenſer, faute de ſavoir l'employer à ma fantaiſie : mais l'occaſion commode & agréable ſe préſente-t-elle? j'en profite ſi bien que ma bourſe ſe vide avant que je m'en ſois apperçu. Du reſte, ne cherchez pas en moi le tic des avares, celui de dépenſer pour l'oſtentation; tout au contraire, je dépenſe en ſecret & pour le plaiſir : loin de me faire gloire de dépenſer je m'en cache. Je ſens ſi bien que l'argent n'eſt pas à mon uſage, que je ſuis preſque honteux d'en avoir, encore plus de m'en ſervir. Si j'avois eu jamais un revenu ſuffiſant pour vivre commodément, je n'aurois point été tenté d'être avare, j'en ſuis très-ſûr. Je dépenſerois tout mon revenu ſans chercher à l'augmenter, mais ma ſituation précaire me tient en crainte. J'adore la liberté : j'abhorre la gêne, la peine, l'aſſujettiſſement. Tant que dure l'argent que j'ai dans ma bourſe, il aſſure mon indépendance, il me diſpenſe de m'intriguer pour en trouver d'autre; néceſſité que j'eus toujours en horreur : mais de peur de le voir finir je le choye : l'argent qu'on poſſede eſt l'inſtrument de la liberté; celui qu'on pourchaſſe eſt celui de la ſervitude. Voilà pourquoi je ſerre bien & ne convoite rien.

Mon déſintéreſſement n'eſt donc que pareſſe; le plaiſir d'avoir ne vaut pas la peine d'acquérir; & ma diſſipation n'eſt encore que pareſſe : quand l'occaſion de dépenſer agréablement ſe préſente, on ne peut trop la mettre à profit. Je ſuis moins tenté de l'argent que des choſes, parce qu'entre l'argent & la poſſeſſion deſirée il y a toujours un interme-

diaire, au lieu qu'entre la chofe même & fa jouiffance il n'y en a point. Je vois la chofe, elle me tente; fi je ne vois que le moyen de l'acquérir, il ne me tente pas. J'ai donc été fripon, & quelquefois je le fuis encore de bagatelles qui me tentent & que j'aime mieux prendre que demander. Mais, petit ou grand, je ne me fouviens pas d'avoir pris de ma vie un liard à perfonne; hors une feule fois, il n'y a pas quinze ans, que je volai fept livres dix fous. L'aventure vaut la peine d'être contée; car il s'y trouve un concours impayable d'effronterie & de bêtife, que j'aurois peine moi-même à croire s'il regardoit un autre que moi.

C'étoit à Paris. Je me promenois avec M. de *Francueil* au Palais-Royal, fur les cinq heures. Il tire fa montre, la regarde, & me dit; allons à l'Opéra : je le veux bien; nous allons. Il prend deux billets d'amphithéâtre, m'en donne un, & paffe le premier avec l'autre; je le fuis, il entre. En entrant après lui, je trouve la porte embarraffée. Je regarde; je vois tout le monde debout, je juge que je pourrai bien me perdre dans cette foule, ou du moins laiffer fuppofer à M. de *Francueil* que j'y fuis perdu. Je fors, je reprends ma contre-marque, puis mon argent; & je m'en vais, fans fonger qu'à peine avois-je atteint la porte que tout le monde étoit affis, & qu'alors M. de *Francueil* voyoit clairement que je n'y étois plus.

Comme jamais rien ne fut plus éloigné de mon humeur que ce trait-là, je le note, pour montrer qu'il y a des momens d'une efpece de délire, où il ne faut point juger des hommes par leurs actions. Ce n'étoit pas précifément voler

cet

cet argent; c'étoit en voler l'emploi; moins c'étoit un vol, plus c'étoit une infamie.

Je ne finirois pas ces détails si je voulois suivre toutes les routes par lesquelles durant mon apprentissage je passai de la sublimité de l'héroïsme à la bassesse d'un vaurien. Cependant en prenant les vices de mon état il me fut impossible d'en prendre tout-à-fait les goûts. Je m'ennuyois des amusemens de mes camarades, & quand la trop grande gêne m'eut aussi rebuté du travail je m'ennuyai de tout. Cela me rendit le goût de la lecture que j'avois perdu depuis longtems. Ces lectures, prises sur mon travail devinrent un nouveau crime, qui m'attira de nouveaux châtimens. Ce goût irrité par la contrainte devint passion, bientôt fureur. *La Tribu*, fameuse loueuse de livres m'en fournissoit de toute espece. Bons & mauvais tout passoit, je ne choisissois point; je lisois tout avec une égale avidité. Je lisois à l'établi, je lisois en allant faire mes messages, je lisois à la garderobe & m'y oubliois des heures entieres, la tête me tournoit de la lecture, je ne faisois plus que lire. Mon maitre m'épioit, me surprenoit, me battoit, me prenoit mes livres. Que de volumes furent déchirés, brûlés, jettés par les fenêtres! Que d'ouvrages resterent dépareillés chez *la Tribu!* Quand je n'avois plus de quoi la payer, je lui donnois mes chemises, mes cravates, mes hardes; mes trois sous d'étrennes tous les dimanches lui étoient réguliérement portés.

Voilà donc, me dira-t-on l'argent devenu nécessaire. Il est vrai; mais ce fut quand la lecture m'eut ôté toute activité. Livré tout entier à mon nouveau goût je ne faisois plus que

lire, je ne volois plus. C'eſt encore ici une de mes différences caractériſtiques. Au fort d'une certaine habitude d'être, un rien me diſtrait, me change, m'attache, enfin me paſſionne; & alors tout eſt oublié. Je ne ſonge plus qu'au nouvel objet qui m'occupe. Le cœur me battoit d'impatience de feuilleter le nouveau livre que j'avois dans la poche; je le tirois auſſitôt que j'étois ſeul & ne ſongeois plus à fouiller le cabinet de mon maître. J'ai même peine à croire que j'euſſe volé quand même j'aurois eu des paſſions plus coûteuſes. Borné au moment préſent, il n'étoit pas dans mon tour d'eſprit de m'arranger ainſi pour l'avenir. *La Tribu* me faiſoit crédit, les avances étoient petites, & quand j'avois empoché mon livre, je ne ſongeois plus à rien. L'argent qui me venoit naturellement paſſoit de même à cette femme, & quand elle devenoit preſſante, rien n'étoit plutôt ſous ma main que mes propres effets. Voler par avance étoit trop de prévoyance, & voler pour payer n'étoit pas même une tentation.

A force de querelles, de coups, de lectures dérobées & mal choiſies, mon humeur devint taciturne, ſauvage, ma tête commençoit à s'altérer, & je vivois en vrai loup-garou. Cependant ſi mon goût ne me préſerva pas des livres plats & fades, mon bonheur me préſerva des livres obſcenes & licencieux; non que *la Tribu*, femme à tous égards très-accommodante, ſe fît un ſcrupule de m'en prêter. Mais pour les faire valoir elle me les nommoit avec un air de myſtere, qui me forçoit préciſément à les refuſer, tant par dégoût que par honte, & le haſard ſeconda ſi bien mon humeur pudique, que j'avois plus de trente ans avant que j'euſſe jetté les yeux ſur aucun de ces dangereux livres.

En moins d'un an j'épuisai la mince boutique de *la Tribu*, & alors je me trouvai dans mes loisirs cruellement désœuvré. Guéri de mes goûts d'enfant & de polisson par celui de la lecture, & même par mes lectures, qui, bien que sans choix & souvent mauvaises, ramenoient pourtant mon cœur à des sentimens plus nobles que ceux que m'avoit donné mon état. Dégoûté de tout ce qui étoit à ma portée, & sentant trop loin de moi tout ce qui m'auroit tenté, je ne voyois rien de possible qui pût flatter mon cœur. Mes sens émus depuis longtems me demandoient une jouissance dont je ne savois pas même imaginer l'objet. J'étois aussi loin du véritable que si je n'avois point eu de sexe, & déjà pubere & sensible, je pensois quelquefois à mes folies, mais je ne voyois rien au-delà. Dans cette étrange situation mon inquiete imagination prit un parti qui me sauva de moi-même & calma ma naissante sensualité. Ce fut de se nourrir des situations qui m'avoient intéressé dans mes lectures, de les rappeller, de les varier, de les combiner, de me les approprier tellement que je devinsse un des personnages que j'imaginois, que je me visse toujours dans les positions les plus agréables selon mon goût, enfin que l'état fictif où je venois à bout de me mettre me fît oublier mon état réel dont j'étois si mécontent. Cet amour des objets imaginaires & cette facilité de m'en occuper acheverent de me dégoûter de tout ce qui m'entouroit, & déterminerent ce goût pour la solitude, qui m'est toujours resté depuis ce tems-là. On verra plus d'une fois dans la suite les effets bizarres de cette disposition si misanthrope & si sombre en apparence, mais qui vient en effet d'un cœur trop affectueux, trop aimant, trop

tendre, qui, faute d'en trouver d'existans qui lui ressemblent est forcé de s'alimenter de fictions. Il me suffit, quant à présent, d'avoir marqué l'origine & la premiere cause d'un penchant qui a modifié toutes mes passions, & qui, les contenant par elles-mêmes, m'a toujours rendu paresseux à faire, par trop d'ardeur à desirer.

J'atteignis ainsi ma seizieme année, inquiet, mécontent de tout & de moi, sans goûts de mon état, sans plaisirs de mon âge, dévoré de desirs dont j'ignorois l'objet, pleurant sans sujet de larmes, soupirant sans savoir de quoi; enfin caressant tendrement mes chimeres, faute de rien voir autour de moi qui les valût. Les dimanches mes camarades venoient me chercher après le préche pour aller m'ébattre avec eux. Je leur aurois volontiers échappé si j'avois pu : mais une fois en train dans leurs jeux, j'étois plus ardent & j'allois plus loin qu'aucun autre; difficile à ébranler & à retenir. Ce fut-là de tout tems ma disposition constante. Dans nos promenades hors de la ville j'allois toujours en avant sans songer au retour, à moins que d'autres n'y songeassent pour moi. J'y fus pris deux fois; les portes furent fermées avant que je pusse arriver. Le lendemain je fus traité comme on s'imagine, & la seconde fois il me fut promis un tel accueil pour la troisieme, que je résolus de ne m'y pas exposer. Cette troisieme fois si redoutée arriva pourtant. Ma vigilance fut mise en défaut par un maudit Capitaine appellé M. *Minutoli*, qui fermoit toujours la porte où il étoit de garde une demi-heure avant les autres. Je revenois avec deux camarades. A demi-lieue de la ville j'entends sonner la retraite; je double

le pas; j'entends battre la caisse, je cours à toutes jambes; j'arrive essoufflé, tout en nage : le cœur me bat; je vois de loin les soldats à leur poste; j'accours, je crie d'une voix étouffée. Il étoit trop tard. A vingt pas de l'avancée, je vois lever le premier pont. Je frémis en voyant en l'air ces cornes terribles, sinistre & fatal augure du sort inévitable que ce moment commençoit pour moi.

Dans le premier transport de ma douleur je me jettai sur le glacis, & mordis la terre. Mes camarades riant de leur malheur prirent à l'instant leur parti. Je pris aussi le mien, mais ce fut d'une autre maniere. Sur le lieu même je jurai de ne retourner jamais chez mon maître; & le lendemain, quand, à l'heure de la découverte ils rentrerent en ville, je leur dis adieu pour jamais, les priant seulement d'avertir en secret mon cousin *Bernard* de la résolution que j'avois prise, & du lieu où il pourroit me voir encore une fois.

A mon entrée en apprentissage, étant plus séparé de lui, je le vis moins. Toutefois durant quelque tems nous nous rassemblions les dimanches : mais insensiblement chacun prit d'autres habitudes, & nous nous vîmes plus rarement. Je suis persuadé que sa mere contribua beaucoup à ce changement. Il étoit, lui, un garçon *du haut*; moi, chétif apprentif, je n'étois plus qu'un enfant *de St. Gervais*. Il n'y avoit plus entre nous d'égalité malgré la naissance; c'étoit déroger que de me fréquenter. Cependant les liaisons ne cesserent point tout-à-fait entre nous, & comme c'étoit un garçon d'un bon naturel, il suivoit quelquefois son cœur malgré les leçons de sa mere. Instruit de ma résolution, il accourut

non pour m'en diffuader ou la partager, mais pour jetter par de petits préfens quelque agrément dans ma fuite; car mes propres reffources ne pouvoient me mener fort loin. Il me donna entr'autres une petite épée dont j'étois fort épris, & que j'ai portée jufqu'à Turin, où le befoin m'en fit défaire, & où je me la paffai, comme on dit, au travers du corps. Plus j'ai réfléchi depuis à la maniere dont il fe conduifit avec moi dans ce moment critique, plus je me fuis perfuadé qu'il fuivit les inftructions de fa mere & peut-être de fon pere; car il n'eft pas poffible que de lui-même il n'eût fait quelque effort pour me retenir, ou qu'il n'eût été tenté de me fuivre : mais point. Il m'encouragea dans mon deffein plutôt qu'il ne m'en détourna : puis quand il me vit bien réfolu, il me quitta fans beaucoup de larmes. Nous ne nous fommes jamais écrit ni revus; c'eft dommage. Il étoit d'un caractere effentiellement bon : nous étions faits pour nous aimer.

Avant de m'abandonner à la fatalité de ma deftinée, qu'on me permette de tourner un moment les yeux fur celle qui m'attendoit naturellement, fi j'étois tombé dans les mains d'un meilleur maître. Rien n'étoit plus convenable à mon humeur ni plus propre à me rendre heureux, que l'état tranquille & obfcur d'un bon artifan, dans certaines claffes fur-tout, telle qu'eft à Geneve celle des graveurs. Cet état, affez lucratif pour donner une fubfiftance aifée, & pas affez pour mener à la fortune, eût borné mon ambition pour le refte de mes jours, & me laiffant un loifir honnête pour cultiver des goûts modérés, il m'eût contenu dans ma fphere fans m'offrir aucun moyen d'en fortir. Ayant une imagination affez

riche pour orner de ses chimeres tous les états, assez puissante pour me transporter, pour ainsi dire, à mon gré de l'un à l'autre, il m'importoit peu dans lequel je fusse en effet. Il ne pouvoit y avoir si loin du lieu où j'étois au premier château en Espagne, qu'il ne me fût aisé de m'y établir. De cela seul il suivoit que l'état le plus simple, celui qui donnoit le moins de tracas & de soins, celui qui laissoit l'esprit le plus libre, étoit celui qui me convenoit le mieux, & c'étoit précisément le mien. J'aurois passé dans le sein de ma religion, de ma patrie, de ma famille & de mes amis, une vie paisible & douce, telle qu'il la falloit à mon caractere, dans l'uniformité d'un travail de mon goût, & d'une société selon mon cœur. J'aurois été bon chrétien, bon citoyen, bon pere de famille, bon ami, bon ouvrier, bon homme en toutes choses. J'aurois aimé mon état, je l'aurois honoré peut-être; & après avoir passé une vie obscure & simple, mais égale & douce, je serois mort paisiblement dans le sein des miens. Bientôt oublié, sans doute, j'aurois été regretté du moins aussi long-tems qu'on se seroit souvenu de moi.

Au lieu de cela....... quel tableau vais-je faire? Ah! n'anticipons point sur les miseres de ma vie, je n'occuperai que trop mes lecteurs de ce triste sujet.

Fin du premier Livre.



LES CONFESSIONS DE J. J. ROUSSEAU.



LIVRE SECOND.

Autant le moment où l'effroi me suggéra le projet de fuir m'avoit paru triste, autant celui où je l'exécutai me parut charmant. Encore enfant, quitter mon pays, mes parens, mes appuis, mes ressources, laisser un apprentissage à moitié fait sans savoir mon métier assez pour en vivre ; me livrer aux horreurs de la misere sans voir aucun moyen d'en sortir ; dans l'âge de la foiblesse & de l'innocence m'exposer à toutes les tentations du vice & du désespoir ; chercher au loin les maux, les erreurs, les piéges, l'esclavage & la mort, sous un joug bien plus inflexible que celui que je n'avois pu souffrir ; c'étoit-là ce que j'allois faire, c'étoit la perspective que j'aurois dû envisager. Que celle que je me peignois étoit différente ! L'indépendance que je croyois avoir acquise étoit le seul sentiment qui m'affectoit. Libre & maître de moi-même, je croyois pouvoir tout faire, atteindre à tout : je n'avois qu'à m'élancer pour m'élever & voler dans les airs. J'entrois avec

sécurité

ſécurité dans le vaſte eſpace du monde ; mon mérite alloit le remplir : à chaque pas j'allois trouver des feſtins, des tréſors, des aventures, des amis prêts à me ſervir, des maîtreſſes empreſſées à me plaire : en me montrant j'allois occuper de moi l'univers : non pas pourtant l'univers tout entier ; je l'en diſpenſois en quelque ſorte, il ne m'en falloit pas tant. Une ſociété charmante me ſuffiſoit ſans m'embarraſſer du reſte. Ma modération m'inſcrivoit dans une ſphere étroite mais délicieuſement choiſie, où j'étois aſſuré de régner. Un ſeul château bornoit mon ambition. Favori du ſeigneur & de la dame, amant de la demoiſelle, ami du frere & protecteur des voiſins, j'étois content ; il ne m'en falloit pas davantage.

En attendant ce modeſte avenir, j'errai quelques jours autour de la ville, logeant chez des payſans de ma connoiſſance, qui tous me reçurent avec plus de bonté que n'auroient fait des urbains. Ils m'accueilloient, me logeoient, me nourriſſoient trop bonnement pour en avoir le mérite. Cela ne pouvoit pas s'appeller faire l'aumône ; ils n'y mettoient pas aſſez l'air de la ſupériorité.

A force de voyager & de parcourir le monde, j'allai juſqu'à Confignon, terres de Savoye, à deux lieues de Geneve. Le curé s'appelloit M. de *Pontverre*. Ce nom fameux dans l'hiſtoire de la République me frappa beaucoup. J'étois curieux de voir comment étoient faits les deſcendans des gentilshommes de la cuiller. J'allai voir M. de *Pontverre*. Il me reçut bien, me parla de l'héréſie de Geneve, de l'autorité de la ſainte mere Egliſe, & me donna à dîner. Je trouvai peu de choſes à répondre à des argumens qui finiſſoient ainſi, &

je jugeai que des curés chez qui l'on dînoit si bien valoient tout au moins nos ministres. J'étois certainement plus savant que M. de *Pontverre*, tout gentilhomme qu'il étoit ; mais j'étois trop bon convive pour être si bon théologien ; & son vin de Frangi, qui me parut excellent, argumentoit si victorieusement pour lui, que j'aurois rougi de fermer la bouche à un si bon hôte. Je cédois donc, ou du moins je ne résistois pas en face. A voir les ménagemens dont j'usois on m'auroit cru faux ; on se fût trompé. Je n'étois qu'honnête, cela est certain. La flatterie, ou plutôt la condescendance n'est pas toujours un vice, elle est plus souvent une vertu, sur-tout dans les jeunes gens. La bonté avec laquelle un homme nous traite, nous attache à lui ; ce n'est pas pour l'abuser qu'on lui cede, c'est pour ne pas l'attrister, pour ne pas lui rendre le mal pour le bien. Quel intérêt avoit M. de *Pontverre* à m'accueillir, à me bien traiter, à vouloir me convaincre ? Nul autre que le mien propre. Mon jeune cœur se disoit cela. J'étois touché de reconnoissance & de respect pour le bon prêtre. Je sentois ma supériorité ; je ne voulois pas l'en accabler pour prix de son hospitalité. Il n'y avoit point de motif hypocrite à cette conduite : je ne songeois point à changer de religion ; & bien loin de me familiariser si vîte avec cette idée, je ne l'envisageois qu'avec une horreur qui devoit l'écarter de moi pour long-tems ; je voulois seulement ne point fâcher ceux qui me caressoient dans cette vue ; je voulois cultiver leur bienveillance & leur laisser l'espoir du succès en paroissant moins armé que je ne l'étois en effet. Ma faute en cela ressembloit à la coquetterie des honnêtes femmes, qui quelquefois pour parvenir à

leurs fins, ſavent, ſans rien permettre ni rien promettre, faire eſpérer plus qu'elles ne veulent tenir.

La raiſon, la pitié, l'amour de l'ordre exigeoient aſſurément que loin de ſe prêter à ma folie, on m'éloignât de ma perte où je courois, en me renvoyant dans ma famille. C'eſt-là ce qu'auroit fait ou tâché de faire tout homme vraiment vertueux. Mais quoique M. de *Pontverre* fût un bon homme, ce n'étoit aſſurément pas un homme vertueux. Au contraire, c'étoit un dévot qui ne connoiſſoit d'autre vertu que d'adorer les images & de dire le roſaire; une eſpece de miſſionnaire qui n'imaginoit rien de mieux pour le bien de la foi, que de faire des libelles contre les miniſtres de Geneve. Loin de penſer à me renvoyer chez moi il profita du deſir que j'avois de m'en éloigner, pour me mettre hors d'état d'y retourner, quand même il m'en prendroit envie. Il y avoit tout à parier qu'il m'envoyoit périr de miſere ou devenir un vaurien. Ce n'étoit point-là ce qu'il voyoit. Il voyoit une ame ôtée à l'héréſie & rendue à l'Egliſe. Honnête homme ou vaurien, qu'importoit cela pourvu que j'allaſſe à la meſſe? Il ne faut pas croire, au reſte, que cette façon de penſer ſoit particuliere aux catholiques; elle eſt celle de toute religion dogmatique où l'on fait l'eſſentiel, non de faire, mais de croire.

Dieu vous appelle, me dit M. de *Pontverre*. Allez à Annecy; vous y trouverez une bonne dame bien charitable, que les bienfaits du Roi mettent en état de retirer d'autres ames de l'erreur dont elle eſt ſortie elle-même. Il s'agiſſoit de madame de *Warens*, nouvelle convertie, que les prêtres forçoient en effet de partager avec la canaille qui venoit vendre ſa

foi, une penſion de deux mille francs que lui donnoit le roi de Sardaigne. Je me ſentois fort humilié d'avoir beſoin d'une bonne dame bien charitable. J'aimois fort qu'on me donnât mon néceſſaire, mais non pas qu'on me fît la charité, & une dévote n'étoit pas pour moi fort attirante. Toutefois preſſé par M. de *Pontverre*, par la faim qui me talonnoit; bien aiſe auſſi de faire un voyage & d'avoir un but, je prends mon parti, quoiqu'avec peine, & je pars pour Annecy. J'y pouvois être aiſément en un jour; mais je ne me preſſois pas, j'en mis trois. Je ne voyois pas un château à droite ou à gauche, ſans aller chercher l'aventure que j'étois ſûr qui m'y attendoit. Je n'oſois entrer dans le château, ni heurter; car j'étois fort timide. Mais je chantois ſous la fenêtre qui avoit le plus d'apparence, fort ſurpris, après m'être long-tems époumonné, de ne voir paroître ni dames ni demoiſelles qu'attirât la beauté de ma voix, ou le ſel de mes chanſons; vu que j'en ſavois d'admirables que mes camarades m'avoient appriſes, & que je chantois admirablement.

J'arrive enfin; je vois madame de *Warens*. Cette époque de ma vie a décidé de mon caractere; je ne puis me réſoudre à la paſſer légérement. J'étois au milieu de ma ſeizieme année. Sans être ce qu'on appelle un beau garçon, j'étois bien pris dans ma petite taille; j'avois un joli pied, la jambe fine, l'air dégagé, la phyſionomie animée, la bouche mignonne, les ſourcils & les cheveux noirs, les yeux petits & même enfoncés, mais qui lançoient avec force le feu dont mon ſang étoit embraſé. Malheureuſement je ne ſavois rien de tout cela, & de ma vie il ne m'eſt arrivé de ſonger à



ma figure, que lorſqu'il n'étoit plus tems d'en tirer parti. Ainſi j'avois avec la timidité de mon âge celle d'un naturel très-aimant, toujours troublé par la crainte de déplaire. D'ailleurs, quoique j'euſſe l'eſprit aſſez orné, n'ayant jamais vu le monde je manquois totalement de manieres; & mes connoiſſances loin d'y ſuppléer, ne ſervoient qu'à m'intimider davantage, en me faiſant ſentir combien j'en manquois.

Craignant donc que mon abord ne prévînt pas en ma faveur, je pris autrement mes avantages, & je fis une belle lettre en ſtyle d'orateur, où, couſant des phraſes des livres avec des locutions d'apprentif, je déployois toute mon éloquence pour capter la bienveillance de madame de *Warens*. J'enfermai la lettre de M. de *Pontverre* dans la mienne, & je partis pour cette terrible audience. Je ne trouvai point madame de *Warens;* on me dit qu'elle venoit de ſortir pour aller à l'égliſe. C'étoit le jour des Rameaux de l'année 1728. Je cours pour la ſuivre: je la vois, je l'atteins, je lui parle.... je dois me ſouvenir du lieu; je l'ai ſouvent depuis mouillé de mes larmes & couvert de mes baiſers. Que ne puis-je entourer d'un baluſtre d'or cette heureuſe place! que n'y puis-je attirer les hommages de toute la terre! Quiconque aime à honorer les monumens du ſalut des hommes n'en devroit approcher qu'à genoux.

C'étoit un paſſage derriere ſa maiſon, entre un ruiſſeau à main droite qui la ſéparoit du jardin, & le mur de la cour à gauche, conduiſant par une fauſſe porte à l'égliſe des Cordeliers. Prête à entrer dans cette porte, madame de *Warens* ſe retourne à ma voix. Que devins-je à cette vue! Je m'étois

figuré une vieille dévote bien réchignée : la bonne dame de M. de *Pontverre* ne pouvoit être autre choſe à mon avis. Je vois un viſage pétri de graces, de beaux yeux bleus pleins de douceur, un teint éblouiſſant, le contour d'une gorge enchantereſſe. Rien n'échappa au rapide coup-d'œil du jeune proſélyte; car je devins à l'inſtant le ſien ; ſûr qu'une religion prêchée par de tels miſſionnaires ne pouvoit manquer de mener en paradis. Elle prend en ſouriant la lettre que je lui préſente d'une main tremblante, l'ouvre, jette un coup-d'œil ſur celle de M. de *Pontverre*, revient à la mienne qu'elle lit toute entiere, & qu'elle eût relue encore, ſi ſon laquais ne l'eût avertie qu'il étoit tems d'entrer. Eh! mon enfant, me dit-elle d'un ton qui me fit treſſaillir, vous voilà courant le pays bien jeune ; c'eſt dommage, en vérité. Puis ſans attendre ma réponſe, elle ajouta : allez chez moi m'attendre ; dites qu'on vous donne à déjeûner : après la meſſe j'irai cauſer avec vous.

Louiſe-Eléonore de *Warens* étoit une demoiſelle de la Tour de Pil, noble & ancienne famille de Vevay ville du pays de Vaud. Elle avoit épouſé fort jeune M. de *Warens* de la maiſon de *Loys*, fils aîné de M. de *Villardin* de Lauſanne. Ce mariage, qui ne produiſit point d'enfans, n'ayant pas trop réuſſi ; madame de *Warens* pouſſée par quelque chagrin domeſtique, prit le tems que le roi Victor-Amédée étoit à Evian pour paſſer le lac & venir ſe jetter aux pieds de ce Prince ; abandonnant ainſi ſon mari, ſa famille & ſon pays, par une étourderie aſſez ſemblable à la mienne, & qu'elle a eu tout le tems de pleurer auſſi. Le Roi, qui aimoit à faire le zélé catholique, la prit ſous ſa protection, lui donna une pen-

ſion de quinze cents livres de Piémont, ce qui étoit beaucoup pour un prince auſſi peu prodigue, & voyant que ſur cet accueil on l'en croyoit amoureux, il l'envoya à Annecy, eſcortée par un détachement de ſes Gardes, où, ſous la direction de *Michel Gabriel de Bernex* Evêque titulaire de Geneve, elle fit abjuration au couvent de la Viſitation.

Il y avoit ſix ans qu'elle y étoit quand j'y vins, & elle en avoit alors vingt-huit, étant née avec le ſiecle. Elle avoit de ces beautés qui ſe conſervent, parce qu'elles ſont plus dans la phyſionomie que dans les traits; auſſi la ſienne étoit-elle encore dans tout ſon premier éclat. Elle avoit un air careſſant & tendre, un regard très-doux, un ſourire angélique, une bouche à la meſure de la mienne, des cheveux cendrés d'une beauté peu commune, & auxquels elle donnoit un tour négligé qui la rendoit très-piquante. Elle étoit petite de ſtature, courte même, & ramaſſée un peu dans ſa taille, quoique ſans difformité. Mais il étoit impoſſible de voir une plus belle tête, un plus beau ſein, de plus belles mains, & de plus beaux bras.

Son éducation avoit été fort mêlée. Elle avoit ainſi que moi perdu ſa mere dès ſa naiſſance, & recevant indifféremment des inſtructions comme elles s'étoient préſentées, elle avoit appris un peu de ſa gouvernante, un peu de ſon pere, un peu de ſes maîtres, & beaucoup de ſes amans; ſur-tout d'un M. de *Tavel*, qui, ayant du goût & des connoiſſances, en orna la perſonne qu'il aimoit. Mais tant de genres différens ſe nuiſirent les uns aux autres, & le peu d'ordre qu'elle y mit empêcha que ſes diverſes études n'étendiſſent la juſteſſe naturelle de ſon eſprit. Ainſi quoiqu'elle eût quelques principes de phi-

losophie & de physique, elle ne laissa pas de prendre le goût que son pere avoit pour la médecine empyrique & pour l'alchymie; elle faisoit des élixirs, des teintures, des baumes, des magisteres, elle prétendoit avoir des secrets. Les charlatans profitant de sa foiblesse s'emparerent d'elle, l'obsédèrent, la ruinerent, & consumerent au milieu des fourneaux & des drogues son esprit, ses talens & ses charmes, dont elle eût pu faire les délices des meilleures sociétés.

Mais si de vils fripons abuserent de son éducation mal dirigée pour obscurcir les lumieres de sa raison, son excellent cœur fut à l'épreuve & demeura toujours le même; son caractere aimant & doux, sa sensibilité pour les malheureux, son inépuisable bonté, son humeur gaie, ouverte & franche ne s'altérerent jamais; & même aux approches de la vieillesse, dans le sein de l'indigence, des maux, des calamités diverses, la sérénité de sa belle ame lui conserva jusqu'à la fin de sa vie toute la gaîté de ses plus beaux jours.

Ses erreurs lui vinrent d'un fond d'activité inépuisable qui vouloit sans cesse de l'occupation. Ce n'étoient pas des intrigues de femmes qu'il lui falloit, c'étoit des entreprises à faire & à diriger. Elle étoit née pour les grandes affaires. A sa place madame de *Longueville* n'eût été qu'une tracassiere; à la place de madame de *Longueville* elle eût gouverné l'Etat. Ses talens ont été déplacés, & ce qui eût fait sa gloire dans une situation plus élevée a fait sa perte dans celle où elle a vécu. Dans les choses qui étoient à sa portée elle étendoit toujours son plan dans sa tête & voyoit toujours son objet en grand. Cela faisoit qu'employant des moyens proportionnés à ses vues plus

qu'à

qu'à ses forces, elle échouoit par la faute des autres, & son projet venant à manquer elle étoit ruinée où d'autres n'auroient presque rien perdu. Ce goût des affaires qui lui fit tant de maux, lui fit du moins un grand bien dans son asyle monastique, en l'empêchant de s'y fixer pour le reste de ses jours comme elle en étoit tentée. La vie uniforme & simple des Religieuses, leur petit cailletage de parloir, tout cela ne pouvoit flatter un esprit toujours en mouvement, qui, formant chaque jour de nouveaux systêmes, avoit besoin de liberté pour s'y livrer. Le bon Evêque de *Bernex*, avec moins d'esprit que *François de Sales*, lui ressembloit sur bien des points, & Madame de *Warens* qu'il appelloit sa fille, & qui ressembloit à Madame de *Chantal* sur beaucoup d'autres, eût pu lui ressembler encore dans sa retraite, si son goût ne l'eût détournée de l'oisiveté d'un couvent. Ce ne fut point manque de zele si cette aimable femme ne se livra pas aux menues pratiques de dévotion qui sembloit convenir à une nouvelle convertie vivant sous la direction d'un Prélat. Quel qu'eût été le motif de son changement de religion, elle fut sincere dans celle qu'elle avoit embrassée. Elle a pu se repentir d'avoir commis la faute, mais non pas desirer d'en revenir. Elle n'est pas seulement morte bonne catholique, elle a vécu telle de bonne foi, & j'ose affirmer, moi qui pense avoir lu dans le fond de son ame, que c'étoit uniquement par aversion pour les simagrées qu'elle ne faisoit point en public la dévote. Elle avoit une piété trop solide pour affecter de la dévotion. Mais ce n'est pas ici le lieu de m'étendre sur ses principes; j'aurai d'autres occasions d'en parler.

Que ceux qui nient la ſympathie des ames expliquent, s'ils peuvent, comment de la premiere entrevue, du premier mot, du premier regard, Madame de *Warens* m'inſpira, non-ſeulement le plus vif attachement, mais une confiance parfaite, & qui ne s'eſt jamais démentie. Suppoſons que ce que j'ai ſenti pour elle fût véritablement de l'amour; ce qui paroîtra tout au moins douteux à qui ſuivra l'hiſtoire de nos liaiſons; comment cette paſſion fut-elle accompagnée dès ſa naiſſance des ſentimens qu'elle inſpire le moins; la paix du cœur, le calme, la ſérénité, la ſécurité, l'aſſurance? Comment en approchant pour la premiere fois d'une femme aimable, polie, éblouiſſante; d'une Dame d'un état ſupérieur au mien, dont je n'avois jamais abordé la pareille, de celle dont dépendoit mon ſort en quelque ſorte par l'intérêt plus ou moins grand qu'elle y prendroit; comment, dis-je, avec tout cela me trouvai-je à l'inſtant auſſi libre, auſſi à mon aiſe, que ſi j'euſſe été parfaitement ſûr de lui plaire? Comment n'eus-je pas un moment d'embarras, de timidité, de gêne? Naturellement honteux, décontenancé, n'ayant jamais vu le monde, comment pris-je avec elle du premier jour, du premier inſtant les manieres faciles, le langage tendre, le ton familier que j'avois dix ans après, lorſque la plus grande intimité l'eut rendu naturel? A-t-on de l'amour, je ne dis pas ſans deſirs, j'en avois; mais ſans inquiétude, ſans jalouſie? Ne veut-on pas au moins apprendre de l'objet qu'on aime ſi l'on eſt aimé? C'eſt une queſtion qu'il ne m'eſt pas plus venue dans l'eſprit de lui faire une fois en ma vie, que de me demander à moi-même ſi je m'aimois, & jamais elle n'a été plus curieuſe avec moi. Il y

eut certainement quelque chose de singulier dans mes sentimens pour cette charmante femme, & l'on y trouvera dans la suite des bizarreries auxquelles on ne s'attend pas.

Il fut question de ce que je deviendrois, & pour en causer plus à loisir elle me retint à dîner. Ce fut le premier repas de ma vie où j'eusse manqué d'appétit, & sa femme-de-chambre qui nous servoit, dit aussi que j'étois le premier voyageur de mon âge & de mon étoffe qu'elle en eût vu manquer. Cette remarque, qui ne me nuisit pas dans l'esprit de sa maîtresse, tomboit un peu à plomb sur un gros manan qui dînoit avec nous, & qui dévora lui tout seul un repas honnête pour six personnes. Pour moi j'étois dans un ravissement qui ne me permettoit pas de manger. Mon cœur se nourrissoit d'un sentiment tout nouveau dont il occupoit tout mon être : il ne me laissoit des esprits pour nulle autre fonction.

Madame de *Warens* voulut savoir les détails de ma petite histoire ; je retrouvai pour la lui conter, tout le feu que j'avois perdu chez mon maître. Plus j'intéressois cette excellente ame en ma faveur, plus elle plaignoit le sort auquel j'allois m'exposer. Sa tendre compassion se marquoit dans son air, dans son regard, dans ses gestes. Elle n'osoit m'exhorter à retourner à Geneve. Dans sa position c'eût été un crime de léze-catholicité, & elle n'ignoroit pas combien elle étoit surveillée & combien ses discours étoient pesés. Mais elle me parloit d'un ton si touchant de l'affliction de mon pere, qu'on voyoit bien qu'elle eût approuvé que j'allasse le consoler. Elle ne savoit pas combien sans y songer elle plaidoit contre elle-même. Outre que ma résolution étoit prise comme je crois l'avoir dit ;

plus je la trouvois éloquente, perfuafive, plus fes difcours m'alloient au cœur, & moins je pouvois me réfoudre à me détacher d'elle. Je fentois que retourner à Geneve étoit mettre entr'elle & moi une barriere prefque infurmontable, à moins de revenir à la démarche que j'avois faite, & à laquelle mieux valoit me tenir tout d'un coup. Je m'y tins donc. Madame de *Warens* voyant fes efforts inutiles ne les pouffa pas jufqu'à fe compromettre: mais elle me dit avec un regard de commifération. Pauvre petit, tu dois aller où Dieu t'appelle; mais quand tu feras grand tu te fouviendras de moi. Je crois qu'elle ne penfoit pas elle-même que cette prédiction s'accompliroit fi cruellement.

La difficulté reftoit toute entiere. Comment fubfifter fi jeune hors de mon pays? A peine à la moitié de mon apprentiffage j'étois bien loin de favoir mon métier. Quand je l'aurois fu je n'en aurois pu vivre en Savoye, pays trop pauvre pour avoir des arts. Le manan qui dînoit pour nous, forcé de faire une paufe pour repofer fa mâchoire, ouvrit un avis qu'il difoit venir du Ciel, & qui, à juger par les fuites venoit bien plutôt du côté contraire. C'étoit que j'allaffe à Turin, où, dans un Hofpice établi pour l'inftruction des cathécumenes, j'aurois, dit-il, la vie temporelle & fpirituelle, jufqu'à ce qu'entré dans le fein de l'Eglife je trouvaffe par la charité des bonnes ames une place qui me convint. A l'égard des frais du voyage, continua mon homme, fa Grandeur Monfeigneur l'Evêque, ne manquera pas, fi Madame lui propofe cette fainte œuvre, de vouloir charitablement y pourvoir, & Madame la Baronne qui eft fi charitable, dit-il en s'inclinant fur fon affiette, s'empreffera furement d'y contribuer auffi.

Je trouvois toutes ces charités bien dures ; j'avois le cœur serré, je ne disois rien, & Madame de *Warens*, sans saisir ce projet avec autant d'ardeur qu'il étoit offert, se contenta de répondre que chacun devoit contribuer au bien selon son pouvoir & qu'elle en parleroit à Monseigneur : mais mon diable d'homme, qui craignit qu'elle n'en parlât pas à son gré, & qui avoit son petit intérêt dans cette affaire, courut prévenir les aumôniers, & embaucha si bien les bons prêtres, que quand Madame de *Warens*, qui craignoit pour moi ce voyage en voulut parler à l'Evêque, elle trouva que c'étoit une affaire arrangée, & il lui remit à l'instant l'argent destiné pour mon petit viatique. Elle n'osa insister pour me faire rester : j'approchois d'un âge où une femme du sien ne pouvoit décemment vouloir retenir un jeune homme auprès d'elle.

Mon voyage étant ainsi réglé par ceux qui prenoient soin de moi, il fallut bien me soumettre, & c'est même ce que je fis sans beaucoup de répugnance. Quoique Turin fût plus loin que Geneve, je jugeai qu'étant la capitale, elle avoit avec Annecy des relations plus étroites qu'une ville étrangere d'état & de religion, & puis, partant pour obéir à Madame de *Warens*, je me regardois comme vivant toujours sous sa direction ; c'étoit plus que vivre à son voisinage. Enfin l'idée d'un grand voyage flattoit ma manie ambulante qui déjà commençoit à se déclarer. Il me paroissoit beau de passer les monts à mon âge, & de m'élever au-dessus de mes camarades de toute la hauteur des Alpes. Voir du pays est un appât auquel un Genevois ne résiste gueres : je donnai donc mon consentement. Mon manan devoit partir dans deux jours avec sa

femme. Je leur fus confié & recommandé. Ma bourſe leur fut remiſe renforcée par Madame de *Warens*, qui de plus me donna ſecrétement un petit pécule auquel elle joignit d'amples inſtructions, & nous partîmes le mercredi Saint.

Le lendemain de mon départ d'Annecy, mon pere y arriva courant à ma piſte avec un M. *Rival* ſon ami, horloger comme lui, homme d'eſprit, bel-eſprit même, qui faiſoit des vers mieux que la *Motte* & parloit preſque auſſi bien que lui, de plus, parfaitement honnête homme, mais dont la littérature déplacée n'aboutit qu'à faire un de ſes fils comédien.

Ces Meſſieurs virent Madame de *Warens*, & ſe contenterent de pleurer mon ſort avec elle, au lieu de me ſuivre & de m'atteindre, comme ils l'auroient pu facilement, étant à cheval & moi à pied. La même choſe étoit arrivée à mon oncle *Bernard*. Il étoit venu à Confignon, & de-là, ſachant que j'étois à Annecy, il s'en retourna à Geneve. Il ſembloit que mes proches conſpiraſſent avec mon étoile pour me livrer au deſtin qui m'attendoit. Mon frere s'étoit perdu par une ſemblable négligence, & ſi bien perdu qu'on n'a jamais ſu ce qu'il étoit devenu.

Mon pere n'étoit pas ſeulement un homme d'honneur; c'étoit un homme d'une probité ſure & il avoit une de ces ames fortes qui font les grandes vertus. De plus, il étoit bon pere, ſur-tout pour moi. Il m'aimoit très-tendrement mais il aimoit auſſi ſes plaiſirs, & d'autres goûts avoient un peu attiédi l'affection paternelle depuis que je vivois loin de lui. Il s'étoit remarié à Nion, & quoique ſa femme ne fût plus en âge de me donner des freres, elle avoit des parens: cela faiſoit une

autre famille, d'autres objets, un nouveau ménage, qui ne rappelloit plus si souvent mon souvenir. Mon pere vieillissoit & n'avoit aucun bien pour soutenir sa vieillesse. Nous avions mon frere & moi quelque bien de ma mere dont le revenu devoit appartenir à mon pere durant notre éloignement. Cette idée ne s'offroit pas à lui directement & ne l'empêchoit pas de faire son devoir, mais elle agissoit sourdement sans qu'il s'en apperçût lui-même, & ralentissoit quelquefois son zele qu'il eût poussé plus loin sans cela. Voilà, je crois, pourquoi, venu d'abord à Annecy sur mes traces, il ne me suivit pas jusqu'à Chambéri où il étoit moralement sûr de m'atteindre. Voilà pourquoi encore l'étant allé voir souvent depuis ma fuite, je reçus toujours de lui des caresses de pere, mais sans grands efforts pour me retenir.

Cette conduite d'un pere dont j'ai si bien connu la tendresse & la vertu, m'a fait faire des réflexions sur moi-même, qui n'ont pas peu contribué à me maintenir le cœur sain. J'en ai tiré cette grande maxime de morale, la seule peut-être d'usage dans la pratique, d'éviter les situations qui mettent nos devoirs en opposition avec nos intérêts, & qui nous montrent notre bien dans le mal d'autrui : sûr que dans de telles situations, quelque sincere amour de la vertu qu'on y porte, on foiblit tôt ou tard sans s'en appercevoir, & l'on devient injuste & méchant dans le fait, sans avoir cessé d'être juste & bon dans l'ame.

Cette maxime fortement imprimée au fond de mon cœur & mise en pratique, quoiqu'un peu tard, dans toute ma conduite, est une de celles qui m'ont donné l'air le plus bizarre & le

plus fou dans le public & sur-tout parmi mes connoissances. On m'a imputé de vouloir être original & faire autrement que les autres. En vérité je ne songeois gueres à faire ni comme les autres ni autrement qu'eux. Je desirois sincérement de faire ce qui étoit bien. Je me dérobois de toute ma force à des situations qui me donnassent un intérêt contraire à l'intérêt d'un autre homme, & par conséquent un desir secret quoiqu'involontaire du mal de cet homme-là.

Il y a deux ans que Mylord *Maréchal* me voulut mettre dans son testament. Je m'y opposai de toute ma force. Je lui marquai que je ne voudrois pour rien au monde me savoir dans le testament de qui que ce fût, & beaucoup moins dans le sien. Il se rendit; maintenant il veut me faire une pension viagere, & je ne m'y oppose pas. On dira que je trouve mon compte à ce changement: cela peut être. Mais ô mon bienfaiteur & mon pere, si j'ai le malheur de vous survivre je sais qu'en vous perdant j'ai tout à perdre, & que je n'ai rien à gagner.

C'est-là, selon moi, la bonne philosophie, la seule vraiment assortie au cœur humain. Je me pénetre chaque jour davantage de sa profonde solidité, & je l'ai retournée de différentes manieres dans tous mes derniers écrits; mais le public qui est frivole ne l'y a pas su remarquer. Si je survis assez à cette entreprise consommée pour en reprendre une autre, je me propose de donner dans la suite de l'Emile un exemple si charmant & si frappant de cette même maxime que mon lecteur soit forcé d'y faire attention. Mais c'est assez de réflexions pour un voyageur; il est tems de reprendre ma route.

Je

Je la fis plus agréablement que je n'aurois dû m'y attendre, & mon manan ne fut pas si bourru qu'il en avoit l'air. C'étoit un homme entre deux âges, portant en queue ses cheveux noirs grisonnans; l'air grenadier, la voix forte, assez gai, marchant bien, mangeant mieux, & qui faisoit toute sorte de métiers faute d'en savoir aucun. Il avoit proposé, je crois, d'établir à Annecy, je ne sais quelle manufacture. Madame de *Warens* n'avoit pas manqué de donner dans le projet, & c'étoit pour tâcher de le faire agréer au Ministre, qu'il faisoit, bien défrayé, le voyage de Turin. Notre homme avoit le talent d'intriguer en se fourrant toujours avec les prêtres, &, faisant l'empressé pour les servir, il avoit pris à leur école un certain jargon dévot dont il usoit sans cesse, se piquant d'être un grand prédicateur. Il savoit même un passage latin de la bible, & c'étoit comme s'il en avoit su mille, parce qu'il le répétoit mille fois le jour. Du reste, manquant rarement d'argent quand il en savoit dans la bourse des autres. Plus adroit pourtant que fripon, & qui, débitant d'un ton de racoleur ses capucinades, ressembloit à l'hermite *Pierre*, prêchant la croisade le sabre au côté.

Pour Madame *Sabran* son épouse, c'étoit une assez bonne femme, plus tranquille le jour que la nuit. Comme je couchois toujours dans leur chambre, ses bruyantes insomnies m'éveilloient souvent, & m'auroient éveillé bien davantage si j'en avois compris le sujet. Mais je ne m'en doutois pas même, & j'étois sur ce chapitre d'une bêtise qui a laissé à la seule nature tout le soin de mon instruction.

Je m'acheminois gaîment avec mon dévot guide & sa femil-

lante compagne. Nul accident ne troubla mon voyage; j'étois dans la plus heureuse situation de corps & d'esprit où j'aye été de mes jours. Jeune, vigoureux, plein de santé, de sécurité, de confiance en moi & aux autres, j'étois dans ce court mais précieux moment de la vie où sa plénitude expansive étend pour ainsi dire notre être par toutes nos sensations, & embellit à nos yeux la nature entiere du charme de notre existence. Ma douce inquiétude avoit un objet qui la rendoit moins errante & fixoit mon imagination. Je me regardois comme l'ouvrage, l'éleve, l'ami, presque l'amant de Madame de *Warens*. Les choses obligeantes qu'elle m'avoit dites, les petites caresses qu'elle m'avoit faites, l'intérêt si tendre qu'elle avoit paru prendre à moi, ses regards charmans qui me sembloient pleins d'amour parce qu'ils m'en inspiroient; tout cela nourrissoit mes idées durant la marche, & me faisoit rêver délicieusement. Nulle crainte, nul doute sur mon sort ne troubloit ces rêveries. M'envoyer à Turin c'étoit, selon moi, s'engager à m'y faire vivre, à m'y placer convenablement. Je n'avois plus de souci sur moi-même; d'autres s'étoient chargés de ce soin. Ainsi je marchois légerement allégé de ce poids; les jeunes desirs, l'espoir enchanteur, les brillants projets remplissoient mon ame. Tous les objets que je voyois me sembloient les garans de ma prochaine félicité. Dans les maisons j'imaginois des festins rustiques; dans les prés de folâtres jeux; le long des eaux, les bains, des promenades, la pêche; sur les arbres des fruits délicieux, sous leur ombre de voluptueux têtes-à-têtes, sur les montagnes des cuves de lait & de crême, une oisiveté charmante, la paix, la simplicité, le plaisir d'aller sans

ſavoir où. Enfin rien ne frappoit mes yeux ſans porter à mon cœur quelque attrait de jouiſſance. La grandeur, la variété, la beauté réelle du ſpectacle rendoit cet attrait digne de la raiſon; la vanité même y méloit ſa pointe. Si jeune, aller en Italie, avoir déjà vu tant de pays, ſuivre *Annibal* à travers les monts me paroiſſoit une gloire au-deſſus de mon âge. Joignez à tout cela des ſtations fréquentes & bonnes, un grand appétit & de quoi le contenter: car en vérité ce n'étoit pas la peine de m'en faire faute, & ſur le diné de M. *Sabran* le mien ne paroiſſoit pas.

Je ne me ſouviens pas d'avoir eu dans tout le cours de ma vie d'intervalle plus parfaitement exempt de ſoucis & de peine, que celui des ſept ou huit jours que nous mimes à ce voyage; car le pas de Madame *Sabran* ſur lequel il falloit régler le nôtre n'en fit qu'une longue promenade. Ce ſouvenir m'a laiſſé le goût le plus vif pour tout ce qui s'y rapporte, ſur-tout pour les montagnes & les voyages pédeſtres. Je n'ai voyagé à pied que dans mes beaux jours, & toujours avec délices. Bientôt les devoirs, les affaires, un bagage à porter m'ont forcé de faire le Monſieur & de prendre des voitures, les ſoucis rongeans, les embarras, la gêne y ſont montés avec moi, & dès-lors, au lieu qu'auparavant dans mes voyages je ne ſentois que le plaiſir d'aller, je n'ai plus ſenti que le beſoin d'arriver. J'ai cherché long-tems à Paris deux camarades du même goût que moi, qui vouluſſent conſacrer chacun cinquante louis de ſa bourſe & un an de ſon tems à faire enſemble à pied le tour de l'Italie, ſans autre équipage qu'un garçon qui portât avec nous un ſac de nuit. Beaucoup de gens

se sont présentés enchantés de ce projet en apparence : mais au fond le prenant tous pour un pur château en Espagne dont on cause en conversation sans vouloir l'exécuter en effet. Je me souviens que parlant avec passion de ce projet avec *Diderot* & *Grimm*, je leur en donnai enfin la fantaisie. Je crus une fois l'affaire faite ; mais le tout se réduisit à vouloir faire un voyage par écrit, dans lequel *Grimm* ne trouvoit rien de si plaisant que de faire faire à *Diderot* beaucoup d'impiétés, & de me faire fourrer à l'inquisition à sa place.

Mon regret d'arriver si vîte à Turin fut tempéré par le plaisir de voir une grande ville, & par l'espoir d'y faire bientôt une figure digne de moi ; car déjà les fumées de l'ambition me montoient à la tête ; déjà je me regardois comme infiniment au-dessus de mon ancien état d'apprentif; j'étois bien loin de prévoir que dans peu j'allois être fort au-dessous.

Avant que d'aller plus loin je dois au lecteur mon excuse ou ma justification tant sur les menus détails où je viens d'entrer que sur ceux où j'entrerai dans la suite, & qui n'ont rien d'intéressant à ses yeux. Dans l'entreprise que j'ai faite de me montrer tout entier au public, il faut que rien de moi ne lui reste obscur ou caché ; il faut que je me tienne incessamment sous ses yeux, qu'il me suive dans tous les égaremens de mon cœur, dans tous les recoins de ma vie; qu'il ne me perde pas de vue un seul instant, de peur que, trouvant dans mon récit la moindre lacune, le moindre vide, & se demandant qu'a-t-il fait durant ce tems-là, il ne m'accuse de n'avoir pas voulu tout dire. Je donne assez de prise à la malignité des hommes par mes récits sans lui en donner encore par mon silence.

Mon petit pécule étoit parti ; j'avois jasé, & mon indiscrétion ne fut pas pour mes conducteurs à pure perte. Madame *Sabran* trouva le moyen de m'arracher jusqu'à un petit ruban glacé d'argent que Madame de *Warens* m'avoit donné pour ma petite épée, & que je regrettai plus que tout le reste : l'épée même eût resté dans leurs mains si je m'étois moins obstiné. Ils m'avoient fidellement défrayé dans la route, mais ils ne m'avoient rien laissé. J'arrive à Turin sans habits, sans argent, sans linge, & laissant très-exactement à mon seul mérite tout l'honneur de la fortune que j'allois faire.

J'avois des lettres, je les portai ; & tout de suite je fus mené à l'hospice des cathécumenes, pour y être instruit dans la religion pour laquelle on me vendoit ma subsistance. En entrant je vis une grosse porte à barreaux de fer, qui dès que je fus passé, fut fermée à double tour sur mes talons. Ce début me parut plus imposant qu'agréable & commençoit à me donner à penser, quand on me fit entrer dans une assez grande piece. J'y vis pour tout meuble un autel de bois surmonté d'un grand crucifix au fond de la chambre, & autour, quatre ou cinq chaises aussi de bois qui paroissoient avoir été cirées, mais qui seulement étoient luisantes à force de s'en servir & de les frotter. Dans cette salle d'assemblée étoient quatre ou cinq affreux bandits, mes camarades d'instruction, & qui sembloient plutôt des archers du Diable que des aspirans à se faire enfans de Dieu. Deux de ces coquins étoient des Esclavons qui se disoient Juifs & Maures, & qui comme ils me l'avouerent, passoient leur vie à courir l'Espagne & l'Italie, embrassant le christianisme & se faisant baptiser, par-

tout où le produit en valoit la peine. On ouvrit une autre porte de fer, qui partageoit en deux un grand balcon régnant sur la cour. Par cette porte entrerent nos sœurs les cathécumenes, qui comme moi s'alloient régénérer, non par le baptême, mais par une solemnelle abjuration. C'étoient bien les plus grandes salopes & les plus vilaines coureuses qui jamais aient empuanti le bercail du Seigneur. Une seule me parut jolie & assez intéressante. Elle étoit à-peu-près de mon âge, peut-être un an ou deux de plus. Elle avoit des yeux fripons qui rencontroient quelquefois les miens. Cela m'inspira quelque desir de faire connoissance avec elle; mais pendant près de deux mois qu'elle demeura encore dans cette maison où elle étoit depuis trois, il me fut absolument impossible de l'accoster; tant elle étoit recommandée à notre vieille geoliere & obsédée par le saint missionnaire qui travailloit à sa conversion avec plus de zele que de diligence. Il falloit qu'elle fut extrêmement stupide, quoiqu'elle n'en eût pas l'air; car jamais instruction ne fut plus longue. Le saint homme ne la trouvoit toujours point en état d'abjurer; mais elle s'ennuya de sa clôture, & dit qu'elle vouloit sortir, chrétienne ou non. Il fallut la prendre au mot tandis qu'elle consentoit encore à l'être, de peur qu'elle ne se mutinât & qu'elle ne le voulût plus.

La petite communauté fut assemblée en l'honneur du nouveau venu. On nous fit une courte exhortation, à moi pour m'engager à répondre à la grace que Dieu me faisoit, aux autres pour les inviter à m'accorder leurs prieres & à m'édifier par leurs exemples. Après quoi, nos vierges étant ren-

trées dans leur clôture, j'eus le tems de m'étonner tout à mon aise de celle où je me trouvois.

Le lendemain matin on nous assembla de nouveau pour l'instruction, & ce fut alors que je commençai à réfléchir pour la premiere fois sur le pas que j'allois faire, & sur les démarches qui m'y avoient entraîné.

J'ai dit, je répete, & je répéterai peut-être une chose dont je suis tous les jours plus pénétré; c'est que si jamais enfant reçut une éducation raisonnable & saine, ç'a été moi. Né dans une famille que ses mœurs distinguoient du peuple, je n'avois reçu que des leçons de sagesse & des exemples d'honneur de tous mes parens. Mon pere quoique homme de plaisir avoit non-seulement une probité sure, mais beaucoup de religion. Galant homme dans le monde & chrétien dans l'intérieur, il m'avoit inspiré de bonne heure les sentimens dont il étoit pénétré. De mes trois tantes, toutes sages & vertueuses, les deux aînées étoient dévotes, & la troisieme, fille à la fois pleine de graces, d'esprit & de sens, l'étoit peut-être encore plus qu'elles, quoiqu'avec moins d'ostentation. Du sein de cette estimable famille je passai chez M. *Lambercier*, qui, bien qu'homme d'Eglise & prédicateur, étoit croyant en dedans, & faisoit presque aussi bien qu'il disoit. Sa sœur & lui cultiverent par des instructions douces & judicieuses les principes de piété qu'ils trouverent dans mon cœur. Ces dignes gens employerent pour cela des moyens si vrais, si discrets, si raisonnables, que loin de m'ennuyer au sermon, je n'en sortois jamais sans être intérieurement touché & sans faire des résolutions de bien vivre auxquelles je manquois rarement

en y penſant. Chez ma tante *Bernard* la dévotion m'ennuyoit un peu plus parce qu'elle en faiſoit un métier. Chez mon maître je n'y penſois plus gueres, ſans pourtant penſer différemment. Je ne trouvai point de jeunes gens qui me pervertiſſent. Je devins poliſſon, mais non libertin.

J'avois donc de la religion tout ce qu'un enfant à l'âge où j'étois en pouvoit avoir. J'en avois même davantage, car pourquoi déguiſer ici ma penſée? Mon enfance ne fut point d'un enfant. Je ſentis, je penſai toujours en homme. Ce n'eſt qu'en grandiſſant que je ſuis rentré dans la claſſe ordinaire, en naiſſant j'en étois ſorti. L'on rira de me voir me donner modeſtement pour un prodige. Soit; mais quand on aura bien ri, qu'on trouve un enfant qu'à ſix ans les romans attachent, intéreſſent, tranſportent, au point d'en pleurer à chaudes larmes; alors je ſentirai ma vanité ridicule, & je conviendrai que j'ai tort.

Ainſi quand j'ai dit qu'il ne falloit point parler aux enfans de religion ſi l'on vouloit qu'un jour ils en euſſent, & qu'ils étoient incapables de connoître Dieu, même à notre maniere, j'ai tiré mon ſentiment de mes obſervations, non de ma propre expérience : je ſavois qu'elle ne concluoit rien pour les autres. Trouvez des J. J. *Rouſſeau* à ſix ans & parlez leur de Dieu à ſept, je vous réponds que vous ne courez aucun riſque.

On ſent, je crois, qu'avoir de la religion pour un enfant, & même pour un homme, c'eſt ſuivre celle où il eſt né. Quelquefois on en ôte, rarement on y ajoute; la foi dogmatique eſt un fruit de l'éducation. Outre ce principe commun

qui

qui m'attachoit au culte de mes peres, j'avois l'averſion particuliere à notre ville pour le catholiciſme, qu'on nous donnoit pour une affreuſe idolâtrie, & dont on nous peignoit le clergé ſous les plus noires couleurs. Ce ſentiment alloit ſi loin chez moi qu'au commencement je n'entrevoyois jamais le dedans d'une Egliſe, je ne rencontrois jamais un prêtre en ſurplis, je n'entendois jamais la ſonnette d'une proceſſion ſans un frémiſſement de terreur & d'effroi qui me quitta bientôt dans les villes, mais qui ſouvent m'a repris dans les paroiſſes de campagne, plus ſemblables à celles où je l'avois d'abord éprouvé. Il eſt vrai que cette impreſſion étoit ſinguliérement contraſtée par le ſouvenir des careſſes que les curés des environs de Geneve font volontiers aux enfans de la ville. En même tems que la ſonnette du viatique me faiſoit peur, la cloche de la meſſe & de vêpres me rappelloit un déjeûné, un goûté, du beurre frais, des fruits, du laitage. Le bon dîné de M. de *Pontverre* avoit produit encore un grand effet. Ainſi je m'étois aiſément étourdi ſur tout cela. N'enviſageant le papiſme que par ſes liaiſons avec les amuſemens & la gourmandiſe, je m'étois apprivoiſé ſans peine avec l'idée d'y vivre; mais celle d'y entrer ſolemnellement ne s'étoit préſentée à moi qu'en fuyant & dans un avenir éloigné. Dans ce moment il n'y eut plus moyen de prendre le change: je vis avec l'horreur la plus vive l'eſpece d'engagement que j'avois pris & ſa ſuite inévitable. Les futurs néophytes que j'avois autour de moi n'étoient pas propres à ſoutenir mon courage par leur exemple, & je ne pus me diſſimuler que la ſainte œuvre que j'allois faire n'étoit au fond que l'action d'un bandit. Tout

jeune encore je sentis que quelque religion qui fût la vraie j'allois vendre la mienne, & que, quand même je choisirois bien, j'allois au fond de mon cœur mentir au Saint Esprit, & mériter le mépris des hommes. Plus j'y pensois, plus je m'indignois contre moi-même, & je gémissois du sort qui m'avoit amené là, comme si ce sort n'eût pas été mon ouvrage. Il y eut des momens où ces réflexions devinrent si fortes que si j'avois un instant trouvé la porte ouverte, je me serois certainement évadé; mais il ne me fut pas possible, & cette résolution ne tint pas non plus bien fortement.

Trop de desirs secrets la combattoient pour ne la pas vaincre. D'ailleurs l'obstination du dessein formé de ne pas retourner à Geneve; la honte, la difficulté même de repasser les monts; l'embarras de me voir loin de mon pays sans amis, sans ressources; tout cela concouroit à me faire regarder comme un repentir tardif les remords de ma conscience; j'affectois de me reprocher ce que j'avois fait pour excuser ce que j'allois faire. En aggravant les torts du passé, j'en regardois l'avenir comme une suite nécessaire. Je ne me disois pas; rien n'est fait encore & tu peux être innocent si tu veux; mais je me disois: gémis du crime dont tu t'es rendu coupable, & que tu t'es mis dans la nécessité d'achever.

En effet, quelle rare force d'ame ne me falloit-il point à mon âge, pour révoquer tout ce que jusques-là j'avois pu promettre ou laisser espérer, pour rompre les chaînes que je m'étois données, pour déclarer avec intrépidité que je voulois rester dans la religion de mes peres, au risque de tout ce qui en pouvoit arriver? Cette vigueur n'étoit pas de mon

âge, & il eſt peu probable qu'elle eût eu un heureux ſuccès. Les choſes étoient trop avancées pour qu'on voulût en avoir le démenti, & plus ma réſiſtance eût été grande, plus de maniere ou d'autre on ſe fût fait une loi de la ſurmonter.

Le ſophiſme qui me perdit eſt celui de la plupart des hommes, qui ſe plaignent de manquer de force quand il eſt déjà trop tard pour en uſer. La vertu ne nous coûte que par notre faute, & ſi nous voulions être toujours ſages, rarement aurions-nous beſoin d'être vertueux. Mais des penchans faciles à ſurmonter nous entraînent ſans réſiſtance : nous cédons à des tentations légeres dont nous mépriſons le danger. Inſenſiblement nous tombons dans des ſituations périlleuſes dont nous pouvions aiſément nous garantir, mais dont nous ne pouvons plus nous tirer ſans des efforts héroïques qui nous effrayent, & nous tombons enfin dans l'abyme, en diſant à Dieu : pourquoi m'as-tu fait ſi foible ? Mais malgré nous il répond à nos conſciences ; je t'ai fait trop foible pour ſortir du gouffre, parce que je t'ai fait aſſez fort pour n'y pas tomber.

Je ne pris pas préciſément la réſolution de me faire catholique : mais voyant le terme encore éloigné, je pris le tems de m'apprivoiſer à cette idée, & en attendant je me figurois quelque événement imprévu qui me tireroit d'embarras. Je réſolus pour gagner du tems de faire la plus belle défenſe qu'il me ſeroit poſſible. Bientôt ma vanité me diſpenſa de ſonger à ma réſolution, & dès que je m'apperçus que j'embarraſſois quelquefois ceux qui vouloient m'inſtruire, il ne m'en fallut pas davantage pour chercher à les terraſſer tout-à-fait.

Je mis même à cette entreprise un zele bien ridicule : car tandis qu'ils travailloient sur moi je voulus travailler sur eux. Je croyois bonnement qu'il ne falloit que les convaincre, pour les engager à se faire protestans.

Ils ne trouverent donc pas en moi tout-à-fait autant de facilité qu'ils en attendoient, ni du côté des lumieres ni du côté de la volonté. Les protestans sont généralement mieux instruits que les catholiques. Cela doit être : la doctrine des uns exige la discussion, celle des autres la soumission. Le catholique doit adopter la décision qu'on lui donne, le protestant doit apprendre à se décider. On savoit cela; mais on n'attendoit ni de mon état ni de mon âge de grandes difficultés pour des gens exercés. D'ailleurs, je n'avois point fait encore ma premiere communion, ni reçu les instructions qui s'y rapportent : on le savoit encore; mais on ne savoit pas qu'en revanche j'avois été bien instruit chez M. *Lambercier* ; & que de plus, j'avois par devers moi un petit magasin fort incommode à ces Messieurs dans l'histoire de l'Eglise & de l'Empire que j'avois apprise presque par cœur chez mon pere, & depuis à-peu-près oubliée, mais qui me revint, à mesure que la dispute s'échauffoit.

Un vieux prêtre, petit, mais assez vénérable, nous fit en commun la premiere conférence. Cette conférence étoit pour mes camarades un catéchisme plutôt qu'une controverse, & il avoit plus à faire à les instruire qu'à résoudre leurs objections. Il n'en fut pas de même avec moi. Quand mon tour vint, je l'arrêtai sur tout, je ne lui sauvai pas une des difficultés que je pus lui faire. Cela rendit la conférence fort lon-

gue & fort ennuyeuse pour les assistans. Mon vieux prêtre parloit beaucoup, s'échauffoit, battoit la campagne, & se tiroit d'affaire en disant qu'il n'entendoit pas bien le françois. Le lendemain de peur que mes indiscretes objections ne scandalisassent mes camarades, on me mit à part dans une autre chambre avec un autre prêtre plus jeune, beau parleur, c'est-à-dire, faiseur de longues phrases & content de lui si jamais docteur le fut. Je ne me laissai pourtant pas trop subjuguer à sa mine imposante, & sentant qu'après tout je faisois ma tâche, je me mis à lui répondre avec assez d'assurance & à le bourrer par-ci par-là du mieux que je pus. Il croyoit m'assommer avec Saint Augustin, Saint Grégoire & les autres Peres, & il trouvoit avec une surprise incroyable que je maniois tous ces Peres-là presque aussi légérement que lui; ce n'étoit pas que je les eusse jamais lus, ni lui peut-être; mais j'en avois retenu beaucoup de passages tirés de mon Le Sueur; & si-tôt qu'il m'en citoit un, sans disputer sur la citation je lui ripostois par un autre du même Pere, & qui souvent l'embarrassoit beaucoup. Il l'emportoit pourtant à la fin, par deux raisons. L'une qu'il étoit le plus fort, & que me sentant pour ainsi dire à sa merci, je jugeois très-bien quelque jeune que je fusse, qu'il ne falloit pas le pousser à bout; car je voyois assez que le vieux petit prêtre n'avoit pris en amitié ni mon érudition ni moi. L'autre raison étoit que le jeune avoit de l'étude & que je n'en avois point. Cela faisoit qu'il mettoit dans sa maniere d'argumenter une méthode que je ne pouvois pas suivre, & que, si-tôt qu'il se sentoit pressé d'une objection imprévue, il la remettoit au lendemain, disant que

je ſortois du ſujet préſent. Il rejettoit même quelquefois toutes mes citations, ſoutenant qu'elles étoient fauſſes, & s'offrant à m'aller chercher le livre, me défioit de les y trouver. Il ſentoit qu'il ne riſquoit pas grand'choſe, & qu'avec toute mon érudition d'emprunt, j'étois trop peu exercé à manier les livres, & trop peu latiniſte pour trouver un paſſage dans un gros volume, quand même je ſerois aſſuré qu'il y eſt. Je le ſoupçonne même d'avoir uſé de l'infidélité dont il accuſoit les Miniſtres, & d'avoir fabriqué quelquefois des paſſages pour ſe tirer d'une objection qui l'incommodoit.

Mais enfin le ſéjour de l'hoſpice me devenant chaque jour plus déſagréable, & n'appercevant pour en ſortir qu'une ſeule voie, je m'empreſſai de la prendre autant que juſques-là je m'étois efforcé de l'éloigner.

Les deux Africains avoient été baptiſés en grande cérémonie, habillés de blanc de la tête aux pieds pour repréſenter la candeur de leur ame régénérée. Mon tour vint un mois après; car il fallut tout ce tems-là pour donner à mes directeurs l'honneur d'une converſion difficile, & l'on me fit paſſer en revue tous les dogmes pour triompher de ma nouvelle docilité.

Enfin, ſuffiſamment inſtruit & ſuffiſamment diſpoſé au gré de mes maîtres, je fus mené proceſſionnellement à l'égliſe métropolitaine de St. Jean pour y faire une abjuration ſolemnelle, & recevoir les acceſſoires du baptême, quoiqu'on ne me rebaptiſât pas réellement : mais comme ce ſont à-peu-près les mêmes cérémonies, cela ſert à perſuader au peuple

que les proteſtans ne ſont pas chrétiens. J'étois revêtu d'une certaine robe griſe, garnie de brandebourgs blancs & deſtinée pour ces ſortes d'occaſions. Deux hommes portoient devant & derriere moi des baſſins de cuivre ſur leſquels ils frappoient avec une clef, & où chacun mettoit ſon aumône au gré de ſa dévotion ou de l'intérêt qu'il prenoit au nouveau converti. Enfin rien du faſte catholique ne fut omis pour rendre la ſolemnité plus édifiante pour le public, & plus humiliante pour moi. Il n'y eut que l'habit blanc qui m'eût été fort utile, & qu'on ne me donna pas comme au Maure, attendu que je n'avois pas l'honneur d'être Juif.

Ce ne fut pas tout. Il fallut enſuite aller à l'inquiſition recevoir l'abſolution du crime d'héréſie & rentrer dans le ſein de l'Egliſe avec la même cérémonie, à laquelle Henri IV fut ſoumis par ſon Ambaſſadeur. L'air & les manieres du très-révérend pere inquiſiteur, n'étoient pas propres à diſſiper la terreur ſecrete qui m'avoit ſaiſi en entrant dans cette maiſon. Après pluſieurs queſtions ſur ma foi, ſur mon état, ſur ma famille, il me demanda bruſquement ſi ma mere étoit damnée. L'effroi me fit réprimer le premier mouvement de mon indignation; je me contentai de répondre que je voulois eſpérer qu'elle ne l'étoit pas, & que Dieu avoit pu l'éclairer à ſa derniere heure. Le moine ſe tut, mais il fit une grimace qui ne me parut point du tout un ſigne d'approbation.

Tout cela fait; au moment où je penſois être enfin placé ſelon mes eſpérances, on me mit à la porte avec un peu plus de vingt francs en petite monnoie qu'avoit produit ma quête. On me recommanda de vivre en bon chretien, d'être fidelle

à la grace ; on me ſouhaita bonne fortune, on ferma ſur moi la porte, & tout diſparut.

Ainſi s'éclipſerent en un inſtant toutes mes grandes eſpérances, & il ne me reſta de la démarche intéreſſée que je venois de faire, que le ſouvenir d'avoir été apoſtat & dupe tout à la fois. Il eſt aiſé de juger quelle bruſque révolution dut ſe faire dans mes idées, lorſque de mes brillans projets de fortune, je me vis tomber dans la plus complete miſere, & qu'après avoir délibéré le matin ſur le choix du palais que j'habiterois, je me vis le ſoir réduit à coucher dans la rue. On croira que je commençai par me livrer à un déſeſpoir d'autant plus cruel, que le regret de mes fautes devoit s'irriter en me reprochant que tout mon malheur étoit mon ouvrage. Rien de tout cela. Je venois pour la premiere fois de ma vie d'être enfermé pendant plus de deux mois. Le premier ſentiment que je goûtai fut celui de la liberté que j'avois recouvrée. Après un long eſclavage, redevenu maître de moi-même & de mes actions, je me voyois au milieu d'une grande ville abondante en reſſources, pleine de gens de condition, dont mes talens & mon mérite ne pouvoient manquer de me faire accueillir ſi-tôt que j'en ſerois connu. J'avois, de plus, tout le tems d'attendre, & vingt francs que j'avois dans ma poche, me ſembloient un tréſor qui ne pouvoit s'épuiſer. J'en pouvois diſpoſer à mon gré, ſans rendre compte à perſonne. C'étoit la premiere fois que je m'étois vu ſi riche. Loin de me livrer au découragement & aux larmes, je ne fis que changer d'eſpérances ; & l'amour-propre n'y perdit rien. Jamais je ne me ſentis tant de confiance & de ſécurité : je croyois déjà ma fortune

fortune faite, & je trouvois beau de n'en avoir l'obligation qu'à moi seul.

La premiere chose que je fis, fut de satisfaire ma curiosité en parcourant toute la ville, quand ce n'eût été que pour faire un acte de ma liberté. J'allai voir monter la garde; les instrumens militaires me plaisoient beaucoup. Je suivis des processions; j'aimois le faux-bourdon des prêtres. J'allai voir le palais du Roi : j'en approchois avec crainte; mais voyant d'autres gens entrer, je fis comme eux, on me laissa faire. Peut-être dus-je cette grace au petit paquet que j'avois sous le bras. Quoi qu'il en soit, je conçus une grande opinion de moi-même en me trouvant dans ce palais : déjà je m'en regardois presque comme un habitant. Enfin, à force d'aller & venir, je me lassai, j'avois faim, il faisoit chaud; j'entrai chez une marchande de laitage : on me donna de la giuncà, du lait caillé, & avec deux grisses de cet excellent pain de Piémont que j'aime plus qu'aucun autre, je fis pour mes cinq ou six sols un des bons dînés que j'aye faits de mes jours.

Il fallut chercher un gîte. Comme je savois déjà assez de piémontois pour me faire entendre, il ne me fut pas difficile à trouver, & j'eus la prudence de le choisir, plus selon ma bourse que selon mon goût. On m'enseigna dans la rue du Pô la femme d'un soldat, qui retiroit à un sou par nuit des domestiques hors de service. Je trouvai chez elle un grabat vide & je m'y établis. Elle étoit jeune, & nouvellement mariée, quoiqu'elle eût déjà cinq ou six enfans. Nous couchâmes tous dans la même chambre, la mere, les enfans, les hôtes, &

cela dura de cette façon tant que je restai chez elle. Au demeurant c'étoit une bonne femme, jurant comme un charretier, toujours débraillée & décoiffée, mais douce de cœur, officieuse, qui me prit en amitié, & qui même me fut utile.

Je passai plusieurs jours à me livrer uniquement au plaisir de l'indépendance & de la curiosité. J'allois errant dedans & dehors la ville, furetant, visitant tout ce qui me paroissoit curieux & nouveau, & tout l'étoit pour un jeune homme sortant de sa niche, qui n'avoit jamais vu de capitale. J'étois sur-tout fort exact à faire ma cour & j'assistois réguliérement tous les matins à la messe du Roi. Je trouvois beau de me voir dans la même chapelle avec ce Prince & sa suite : mais ma passion pour la Musique, qui commençoit à se déclarer, avoit plus de part à mon assiduité que la pompe de la Cour qui bientôt vue & toujours la même ne frappe pas long-tems. Le roi de Sardaigne avoit alors la meilleure symphonie de l'Europe. Somis, Desjardins, les Bezuzzi y brilloient alternativement. Il n'en falloit pas tant pour attirer un jeune homme que le jeu du moindre instrument, pourvu qu'il fût juste, transportoit d'aise. Du reste, je n'avois pour la magnificence qui frappoit mes yeux qu'une admiration stupide & sans convoitise. La seule chose qui m'intéressât dans tout l'éclat de la cour, étoit de voir s'il n'y auroit point là quelque jeune princesse qui méritât mon hommage, & avec laquelle je pusse faire un roman.

Je faillis en commencer un dans un état moins brillant, mais où, si je l'eusse mis à fin, j'aurois trouvé des plaisirs mille fois plus délicieux.

Quoique je vécusse avec beaucoup d'économie, ma bourse in-

ſenſiblement s'épuiſoit. Cette économie au reſte étoit moins l'effet de la prudence que d'une ſimplicité de goût que même aujourd'hui l'uſage des grandes tables n'a point altéré. Je ne connoiſſois pas, & je ne connois pas encore de meilleure chere que celle d'un repas ruſtique. Avec du laitage, des œufs, des herbes, du fromage, du pain bis & du vin paſſable, on eſt toujours ſûr de me bien régaler; mon bon appétit fera le reſte quand un maître-d'hôtel & des laquais autour de moi ne me raſſaſieront pas de leur importun aſpect. Je faiſois alors de beaucoup meilleurs repas avec ſix ou ſept ſols de dépenſe que je ne les ai fait depuis à ſix ou ſept francs. J'étois donc ſobre faute d'être tenté de ne pas l'être; encore ai-je tort d'appeller tout cela ſobriété; car j'y mettois toute la ſenſualité poſſible. Mes poires, ma giuncà, mon fromage, mes griſſes, & quelques verres d'un gros vin de Montferrat à couper par tranches, me rendoient le plus heureux des gourmands. Mais encore avec tout cela pouvoit-on voir la fin de vingt livres. C'étoit ce que j'appercevois plus ſenſiblement de jour en jour, & malgré l'étourderie de mon âge, mon inquiétude ſur l'avenir alla bientôt juſqu'à l'effroi. De tous mes châteaux en Eſpagne, il ne me reſta que celui de chercher une occupation qui me fît vivre, encore n'étoit-il pas facile à réaliſer. Je ſongeai à mon ancien métier; mais je ne le ſavois pas aſſez pour aller travailler chez un maître, & les maîtres même n'abondoient pas à Turin. Je pris donc en attendant mieux le parti d'aller m'offrir de boutique en boutique pour graver un chiffre ou des armes ſur de la vaiſſelle, eſpérant tenter les gens par le bon marché en me mettant à leur diſcrétion. Cet expédient ne fut pas fort

heureux. Je fus presque par-tout éconduit, & ce que je trouvois à faire étoit si peu de chose, qu'à peine y gagnai-je quelques repas. Un jour cependant passant d'assez bon matin dans la contrà nova, je vis à travers les vîtres d'un comptoir une jeune marchande de si bonne grace & d'un air si attirant, que malgré ma timidité près des dames, je n'hésitai pas d'entrer & de lui offrir mon petit talent. Elle ne me rebuta point, me fit asseoir, conter ma petite histoire, me plaignit, me dit d'avoir bon courage, & que les bons chrétiens ne m'abandonneroient pas : puis, tandis qu'elle envoyoit chercher chez un orfevre du voisinage les outils dont j'avois dit avoir besoin, elle monta dans sa cuisine & m'apporta elle-même à déjeûner. Ce début me parut de bon augure; la suite ne le démentit pas. Elle parut contente de mon petit travail; encore plus de mon petit babil quand je me fus un peu rassuré : car elle étoit brillante & parée, & malgré son air gracieux, cet éclat m'en avoit imposé. Mais son accueil plein de bonté, son ton compatissant, ses manieres douces & caressantes me mirent bientôt à mon aise. Je vis que je réussissois, & cela me fit réussir davantage. Mais quoiqu'Italienne & trop jolie pour n'être pas un peu coquette, elle étoit pourtant si modeste, & moi si timide qu'il étoit difficile que cela vînt si-tôt à bien. On ne nous laissa pas le tems d'achever l'aventure. Je ne m'en rappelle qu'avec plus de charmes les courts momens que j'ai passés auprès d'elle; & je puis dire y avoir goûté dans leurs prémices les plus doux ainsi que les plus purs plaisirs de l'amour.

C'étoit une brune extrêmement piquante, mais dont le bon naturel peint sur son joli visage rendoit la vivacité touchante.

Elle s'appelloit Madame *Basile*. Son mari plus âgé qu'elle & passablement jaloux la laissoit durant ses voyages sous la garde d'un commis trop maussade pour être séduisant, & qui ne laissoit pas d'avoir des prétentions pour son compte qu'il ne montroit gueres que par sa mauvaise humeur. Il en prit beaucoup contre moi, quoique j'aimasse à l'entendre jouer de la flûte, dont il jouoit assez bien. Ce nouvel Egiste grognoit toujours quand il me voyoit entrer chez sa dame : il me traitoit avec un dédain qu'elle lui rendoit bien. Il sembloit même qu'elle se plût pour le tourmenter à me caresser en sa présence, & cette sorte de vengeance, quoique fort de mon goût, l'eût été bien plus dans le tête-à-tête. Mais elle ne la poussoit pas jusques-là ou du moins ce n'étoit pas de la même maniere. Soit qu'elle me trouvât trop jeune, soit qu'elle ne sût point faire les avances, soit qu'elle voulût sérieusement être sage, elle avoit alors une sorte de réserve qui n'étoit pas repoussante, mais qui m'intimidoit sans que je susse pourquoi. Quoique je ne me sentisse pas pour elle ce respect aussi vrai que tendre que j'avois pour Madame de *Warens*, je me sentois plus de crainte & bien moins de familiarité. J'étois embarrassé, tremblant, je n'osois la regarder, je n'osois respirer auprès d'elle; cependant je craignois plus que la mort de m'en éloigner. Je dévorois d'un œil avide tout ce que je pouvois regarder sans être apperçu : les fleurs de sa robe, le bout de son joli pied, l'intervalle d'un bras ferme & blanc qui paroissoit entre son gant & sa manchette, & celui qui se faisoit quelquefois entre son tour de gorge & son mouchoir. Chaque objet ajoutoit à l'impression des autres. A force de regarder ce que je pouvois

voir & même au-delà, mes yeux ſe troubloient, ma poitrine s'oppreſſoit, ma reſpiration d'inſtant en inſtant plus embarraſſée me donnoit beaucoup de peine à gouverner, & tout ce que je pouvois faire étoit de filer ſans bruit des ſoupirs fort incommodes dans le ſilence où nous étions aſſez ſouvent. Heureuſement Madame *Baſile* occupée à ſon ouvrage, ne s'en appercevoit pas à ce qu'il me ſembloit. Cependant je voyois quelquefois par une ſorte de ſympathie ſon fichu ſe renfler aſſez fréquemment. Ce dangereux ſpectacle achevoit de me perdre, & quand j'étois prêt à céder à mon tranſport, elle m'adreſſoit quelque mot d'un ton tranquille qui me faiſoit rentrer en moi-même à l'inſtant.

Je la vis pluſieurs fois ſeule de cette maniere, ſans que jamais un mot, un geſte, un regard même trop expreſſif marquât entre nous la moindre intelligence. Cet état, très-tourmentant pour moi, faiſoit cependant mes délices, & à peine dans la ſimplicité de mon cœur pouvois-je imaginer pourquoi j'étois ſi tourmenté. Il paroiſſoit que ces petits tête-à-têtes ne lui déplaiſoient pas non plus; du moins elle en rendoit les occaſions aſſez fréquentes; ſoin bien gratuit aſſurément de ſa part pour l'uſage qu'elle en faiſoit, & qu'elle m'en laiſſoit faire.

Un jour qu'ennuyée des ſots colloques du commis, elle avoit monté dans ſa chambre, je me hâtai dans l'arriere-boutique où j'étois d'achever ma petite tâche & je la ſuivis. Sa chambre étoit entr'ouverte; j'y entrai ſans être apperçu. Elle brodoit près d'une fenêtre ayant en face le côté de la chambre oppoſé à la porte. Elle ne pouvoit me voir entrer,

ni m'entendre, à caufe du bruit que des chariots faifoient dans la rue. Elle fe mettoit toujours bien : ce jour-là fa parure approchoit de la coquetterie. Son attitude étoit gracieufe, fa tête un peu baiffée laiffoit voir la blancheur de fon cou, fes cheveux relevés avec élégance étoient ornés de fleurs. Il régnoit dans toute fa figure un charme que j'eus le tems de confidérer, & qui me mit hors de moi. Je me jettai à genoux à l'entrée de la chambre en tendant les bras vers elle d'un mouvement paffionné, bien fûr qu'elle ne pouvoit m'entendre, & ne penfant pas qu'elle pût me voir : mais il y avoit à la cheminée une glace qui me trahit. Je ne fais quel effet ce tranfport fit fur elle ; elle ne me regarda point, ne me parla point ; mais tournant à demi la tête, d'un fimple mouvement de doigt elle me montra la natte à fes pieds. Treffaillir, pouffer un cri, m'élancer à la place qu'elle m'avoit marquée ne fut pour moi qu'une même chofe : mais ce qu'on auroit peine à croire eft que dans cet état je n'ofai rien entreprendre au-delà, ni dire un feul mot, ni lever les yeux fur elle, ni la toucher même dans une attitude auffi contrainte, pour m'appuyer un inftant fur fes genoux. J'étois muet, immobile ; mais non pas tranquille affurément : tout marquoit en moi l'agitation, la joie, la reconnoiffance, les ardens defirs incertains dans leur objet, & contenus par la frayeur de déplaire fur laquelle mon jeune cœur ne pouvoit fe raffurer.

Elle ne paroiffoit ni plus tranquille ni moins timide que moi. Troublée de me voir là, interdite de m'y avoir attiré, & commençant à fentir toute la conféquence d'un figne parti

ſans doute avant la réflexion, elle ne m'accueilloit ni ne me repouſſoit; elle n'ôtoit pas les yeux de deſſus ſon ouvrage; elle tâchoit de faire comme ſi elle ne m'eût pas vu à ſes pieds, mais toute ma bêtiſe ne m'empêchoit pas de juger qu'elle partageoit mon embarras, peut-être mes deſirs, & qu'elle étoit retenue par une honte ſemblable à la mienne, ſans que cela me donnât la force de la ſurmonter. Cinq ou ſix ans qu'elle avoit de plus que moi, devoient, ſelon moi, mettre de ſon côté toute la hardieſſe, & je me diſois que puiſqu'elle ne faiſoit rien pour exciter la mienne elle ne vouloit pas que j'en euſſe. Même encore aujourd'hui je trouve que je penſois juſte, & ſurement elle avoit trop d'eſprit pour ne pas voir qu'un novice tel que moi avoit beſoin, non-ſeulement d'être encouragé, mais d'être inſtruit.

Je ne ſais comment eût fini cette ſcene vive & muette, ni combien de tems j'aurois demeuré immobile dans cet état ridicule & délicieux, ſi nous n'euſſions été interrompus. Au plus fort de mes agitations, j'entendis ouvrir la porte de la cuiſine qui touchoit la chambre où nous étions, & Madame *Baſile* alarmée me dit vivement de la voix & du geſte; levez-vous, voici *Roſina*. En me levant en hâte, je ſaiſis une main qu'elle me tendoit, & j'y appliquai deux baiſers brûlans, au ſecond deſquels je ſentis cette charmante main ſe preſſer un peu contre mes levres. De mes jours je n'eus un ſi doux moment: mais l'occaſion que j'avois perdue ne revint plus, & nos jeunes amours en reſterent là.

C'eſt peut-être pour cela même que l'image de cette aimable femme eſt reſtée empreinte au fond de mon cœur en traits

ſi

ſi charmans. Elle s'y eſt même embellie à meſure que j'ai mieux connu le monde & les femmes. Pour peu qu'elle eut eu d'expérience, elle s'y fût priſe autrement pour animer un petit garçon : mais ſi ſon cœur étoit foible il étoit honnête ; elle cedoit involontairement au penchant qui l'entraînoit, c'étoit ſelon toute apparence ſa premiere infidélité, & j'aurois peut-être eu plus à faire à vaincre ſa honte, que la mienne. Sans en être venu-là j'ai goûté près d'elle des douceurs inexprimables. Rien de tout ce que m'a fait ſentir la poſſeſſion des femmes ne vaut les deux minutes que j'ai paſſées à ſes pieds ſans même oſer toucher à ſa robe. Non, il n'y a point de jouiſſances pareilles à celles que peut donner une honnête femme qu'on aime : tout eſt faveur auprès d'elle. Un petit ſigne du doigt, une main légérement preſſée contre ma bouche ſont les ſeules faveurs que je reçus jamais de Madame *Baſile*, & le ſouvenir de ces faveurs ſi légeres me transporte encore en y penſant.

Les deux jours ſuivans j'eus beau guetter un nouveau tête-à-tête; il me fut impoſſible d'en trouver le moment, & je n'apperçus de ſa part aucun ſoin pour le ménager. Elle eut même le maintien, non plus froid, mais plus retenu qu'à l'ordinaire, & je crois qu'elle évitoit mes regards de peur de ne pouvoir aſſez gouverner les ſiens. Son maudit commis fut plus déſolant que jamais. Il devint même railleur, goguenard; il me dit que je ferois mon chemin près des dames. Je tremblois d'avoir commis quelque indiſcrétion, & me regardant déjà comme d'intelligence avec elle, je voulus couvrir du myſtere un goût qui juſqu'alors n'en avoit pas grand beſoin. Cela me rendit

plus circonſpect à ſaiſir les occaſions de le ſatisfaire, & à force de les vouloir ſures, je n'en trouvai plus du tout.

Voici encore une autre folie romaneſque dont jamais je n'ai pu me guérir, & qui, jointe à ma timidité naturelle, a beaucoup démenti les prédictions du commis. J'aimois trop ſincérement, trop parfaitement, j'oſe dire, pour pouvoir aiſément être heureux. Jamais paſſions ne furent en même tems plus vives & plus pures que les miennes; jamais amour ne fut plus tendre, plus vrai, plus déſintéreſſé. J'aurois mille fois ſacrifié mon bonheur à celui de la perſonne que j'aimois; ſa réputation m'étoit plus chere que ma vie, & jamais pour tous les plaiſirs de la jouiſſance je n'aurois voulu compromettre un moment ſon repos. Cela m'a fait apporter tant de ſoins, tant de ſecret, tant de précaution dans mes entrepriſes que jamais aucune n'a pu réuſſir. Mon peu de ſuccès près des femmes eſt toujours venu de les trop aimer.

Pour revenir au flûteur Egiſte, ce qu'il y avoit de ſingulier étoit qu'en devenant plus inſupportable, le traître ſembloit devenir plus complaiſant. Dès le premier jour que ſa dame m'avoit pris en affection, elle avoit ſongé à me rendre utile dans le magaſin. Je ſavois paſſablement l'arithmétique; elle lui avoit propoſé de m'apprendre à tenir les livres: mais mon bourru reçut très-mal la propoſition, craignant peut-être d'être ſupplanté. Ainſi tout mon travail, après mon burin, étoit de tranſcrire quelques comptes & mémoires, de mettre au net quelques livres & de traduire quelques lettres de commerce d'italien en françois. Tout-d'un-coup mon homme s'aviſa de revenir à la propoſition faite & rejettée, & dit qu'il

m'apprendroit les comptes à parties doubles, & qu'il vouloit me mettre en état d'offrir mes services à M. *Basile*, quand il seroit de retour. Il y avoit dans son ton, dans son air, je ne sais quoi de faux, de malin, d'ironique qui ne me donnoit pas de la confiance. Madame *Basile*, sans attendre ma réponse, lui dit séchement que je lui étois obligé de ses offres, qu'elle espéroit que la fortune favoriseroit enfin mon mérite, & que ce seroit grand dommage qu'avec tant d'esprit je ne fusse qu'un commis.

Elle m'avoit dit plusieurs fois qu'elle vouloit me faire faire une connoissance qui pourroit m'être utile. Elle pensoit assez sagement pour sentir qu'il étoit tems de me détacher d'elle. Nos muettes déclarations s'étoient faites le jeudi. Le dimanche elle donna un díné où je me trouvai; & où se trouva aussi un Jacobin de bonne mine auquel elle me présenta. Le moine me traita très-affectueusement, me félicita sur ma conversion, & me dit plusieurs choses sur mon histoire qui m'apprirent qu'elle la lui avoit détaillée: puis me donnant deux petits coups d'un revers de main sur la joue, il me dit d'être sage, d'avoir bon courage, & de l'aller voir, que nous causerions plus à loisir ensemble. Je jugeai par les égards que tout le monde avoit pour lui que c'étoit un homme de considération, & par le ton paternel qu'il prenoit avec Madame *Basile* qu'il étoit son confesseur. Je me rappelle bien aussi que sa décente familiarité étoit mêlée de marques d'estime & même de respect pour sa pénitente qui me firent alors moins d'impression qu'elles ne m'en font aujourd'hui. Si j'avois eu plus d'intelligence, combien j'eusse été touché d'avoir pu ren-

N 2

dre ſenſible une jeune femme reſpectée par ſon confeſſeur!

La table ne ſe trouva pas aſſez grande pour le nombre que nous étions. Il en fallut une petite où j'eus l'agréable tête-à-tête de monſieur le commis. Je n'y perdis rien du côté des attentions & de la bonne chere; il y eut bien des aſſiettes envoyées à la petite table dont l'intention n'étoit ſurement pas pour lui. Tout alloit très-bien juſques-là; les femmes étoient fort gaies, les hommes fort galans, Madame *Baſile* faiſoit ſes honneurs avec une grace charmante. Au milieu du diné l'on entend arrêter une chaiſe à la porte, quelqu'un monte; c'eſt M. *Baſile.* Je le vois comme s'il entroit actuellement, en habit d'écarlate à boutons d'or; couleur que j'ai priſe en averſion depuis ce jour-là. M. *Baſile* étoit un grand & bel homme, qui ſe préſentoit très-bien. Il entre avec fracas, & de l'air de quelqu'un qui ſurprend ſon monde, quoiqu'il n'y eût là que de ſes amis. Sa femme lui ſaute au cou, lui prend les mains, lui fait mille careſſes qu'il reçoit ſans les lui rendre. Il ſalue la compagnie, on lui donne un couvert, il mange. A peine avoit-on commencé de parler de ſon voyage, que jettant les yeux ſur la petite table, il demande d'un ton ſévere ce que c'eſt que ce petit garçon qu'il apperçoit là. Madame *Baſile* le lui dit tout naïvement. Il demande ſi je loge dans la maiſon? On lui dit que non. Pourquoi non? reprend-il groſſiérement: puiſqu'il s'y tient le jour, il peut bien y reſter la nuit. Le moine prit la parole, & après un éloge grave & vrai de Madame *Baſile*, il fit le mien en peu de mots; ajoutant que loin de blâmer la pieuſe charité de ſa femme, il devoit s'empreſſer d'y prendre part; puiſque rien n'y paſſoit les bornes de la

diſcrétion. Le mari répliqua d'un ton d'humeur dont il cachoit la moitié, contenu par la préſence du moine, mais qui ſuffit pour me faire ſentir qu'il avoit des inſtructions ſur mon compte, & que le commis m'avoit ſervi de ſa façon.

A peine étoit-on hors de table, que celui-ci dépêché par ſon bourgeois, vint en triomphe me ſignifier de ſa part de ſortir à l'inſtant de chez lui & de n'y remettre les pieds de ma vie. Il aſſaiſonna ſa commiſſion de tout ce qui pouvoit la rendre inſultante & cruelle. Je partis ſans rien dire, mais le cœur navré, moins de quitter cette aimable femme, que de la laiſſer en proie à la brutalité de ſon mari. Il avoit raiſon, ſans doute, de ne vouloir pas qu'elle fût infidelle; mais quoique ſage & bien née, elle étoit italienne, c'eſt-à-dire, ſenſible & vindicative, & il avoit tort, ce me ſemble, de prendre avec elle les moyens les plus propres à s'attirer le malheur qu'il craignoit.

Tel fut le ſuccès de ma premiere aventure. Je voulus eſſayer de repaſſer deux ou trois fois dans la rue, pour revoir au moins celle que mon cœur regrettoit ſans ceſſe : mais au lieu d'elle je ne vis que ſon mari & le vigilant commis, qui m'ayant apperçu, me fit avec l'aune de la boutique un geſte plus expreſſif qu'attirant. Me voyant ſi bien guetté, je perdis courage & n'y paſſai plus. Je voulus aller voir au moins le patron qu'elle m'avoit ménagé. Malheureuſement je ne ſavois pas ſon nom. Je rôdai pluſieurs fois inutilement autour du couvent pour tâcher de le rencontrer. Enfin d'autres événemens m'ôterent les charmans ſouvenirs de Madame *Baſile*, & dans peu je l'oubliai ſi bien qu'auſſi ſimple & auſſi novice qu'a-

paravant, je ne reſtai pas même affriandé de jolies femmes.

Cependant ſes libéralités avoient un peu remonté mon petit équipage ; très-modeſtement toutefois, & avec la précaution d'une femme prudente, qui regardoit plus à la propreté qu'à la parure, & qui vouloit m'empêcher de ſouffrir, & non pas me faire briller. Mon habit que j'avois apporté de Geneve étoit bon & portable encore ; elle y ajouta ſeulement un chapeau & quelque linge. Je n'avois point de manchettes ; elle ne voulut point m'en donner, quoique j'en euſſe bonne envie. Elle ſe contenta de me mettre en état de me tenir propre, & c'eſt un ſoin qu'il ne fallut pas me recommander, tant que je parus devant elle.

Peu de jours après ma cataſtrophe, mon hôteſſe qui, comme j'ai dit, m'avoit pris en amitié, me dit qu'elle m'avoit peut-être trouvé une place, & qu'une dame de condition vouloit me voir. A ce mot, je me crus tout de bon dans les hautes aventures, car j'en revenois toujours là. Celle-ci ne ſe trouva pas auſſi brillante que je me l'étois figurée. Je fus chez cette dame avec le domeſtique qui lui avoit parlé de moi. Elle m'interrogea, m'examina ; je ne lui déplus pas ; & tout de ſuite j'entrai à ſon ſervice, non pas tout-à-fait en qualité de favori, mais en qualité de laquais. Je fus vêtu de la couleur de ſes gens : la ſeule diſtinction fut qu'ils portoient l'éguillette, & qu'on ne me la donna pas : comme il n'y avoit point de galons à ſa livrée, cela faiſoit à-peu-près un habit bourgeois. Voilà le terme inattendu auquel aboutirent enfin toutes mes grandes eſpérances.

Madame la Comteſſe de *Vercellis*, chez qui j'entrai, étoit

veuve & fans enfans, fon mari étoit piémontois; pour elle, je l'ai toujours crue favoyarde, ne pouvant imaginer qu'une piémontoife parlât fi bien françois & eût un accent fi pur. Elle étoit entre deux âges, d'une figure fort noble, d'un efprit orné, aimant la littérature françoife, & s'y connoiffant. Elle écrivoit beaucoup, & toujours en françois. Ses lettres avoient le tour & presque la grace de celles de Madame de *Sévigné ;* on auroit pu s'y tromper à quelques-unes. Mon principal emploi, & qui ne me déplaifoit pas, étoit de les écrire fous fa dictée; un cancer au fein, qui la faifoit beaucoup fouffrir, ne lui permettant plus d'écrire elle-même.

Madame de *Vercellis* avoit, non-feulement beaucoup d'efprit, mais une ame élevée & forte. J'ai fuivi fa derniere maladie, je l'ai vue fouffrir & mourir fans jamais marquer un inftant de foibleffe, fans faire le moindre effort pour fe contraindre, fans fortir de fon rôle de femme, & fans fe douter qu'il y eût à cela de la philofophie, mot qui n'étoit pas encore à la mode, & qu'elle ne connoiffoit même pas dans le fens qu'il porte aujourd'hui. Cette force de caractere alloit quelquefois jufqu'à la fécherefle. Elle m'a toujours paru auffi peu fenfible pour autrui que pour elle-même, & quand elle faifoit du bien aux malheureux, c'étoit pour faire ce qui étoit bien en foi, plutôt que par une véritable commifération. J'ai un peu éprouvé de cette infenfibilité pendant les trois mois que j'ai paffés auprès d'elle. Il étoit naturel qu'elle prît en affection un jeune homme de quelque efpérance qu'elle avoit inceffamment fous les yeux, & qu'elle fongeât, fe fentant mourir, qu'après elle il auroit befoin de fecours & d'ap-

pui : cependant, ſoit qu'elle ne me jugeât pas digne d'une attention particuliere, ſoit que les gens qui l'obſédoient ne lui aient permis de ſonger qu'à eux, elle ne fit rien pour moi.

Je me rappelle pourtant fort bien qu'elle avoit marqué quelque curioſité de me connoître. Elle m'interrogeoit quelquefois; elle étoit bien aiſe que je lui montraſſe les lettres que j'écrivois à Madame de *Warens*, que je lui rendiſſe compte de mes ſentimens. Mais elle ne s'y prenoit aſſurément pas bien pour les connoître en ne me montrant jamais les ſiens. Mon cœur aimoit à s'épancher pourvu qu'il ſentît que c'étoit dans un autre. Des interrogations ſeches & froides, ſans aucun ſigne d'approbation ni de blâme ſur mes réponſes, ne me donnoient aucune confiance. Quand rien ne m'apprenoit ſi mon babil plaiſoit ou déplaiſoit j'étois toujours en crainte, & je cherchois moins à montrer ce que je penſois qu'à ne rien dire qui pût me nuire. J'ai remarqué depuis que cette maniere ſeche d'interroger les gens pour les connoître, eſt un tic aſſez commun chez les femmes qui ſe piquent d'eſprit. Elles s'imaginent qu'en ne laiſſant point paroître leur ſentiment, elles parviendront à mieux pénétrer le vôtre; mais elles ne voyent pas qu'elles ôtent par-là le courage de le montrer. Un homme qu'on interroge commence par cela ſeul à ſe mettre en garde, & s'il croit que, ſans prendre à lui un véritable intérêt, on ne veut que le faire jaſer, il ment, ou ſe tait, ou redouble d'attention ſur lui-même, & aime encore mieux paſſer pour un ſot que d'être dupe de votre curioſité. Enfin c'eſt toujours un mauvais moyen de lire dans le cœur des autres que d'affecter de cacher le ſien.

Madame

Madame de *Vercellis* ne m'a jamais dit un mot qui sentît l'affection, la pitié, la bienveillance. Elle m'interrogeoit froidement, je répondois avec réserve. Mes réponses étoient si timides qu'elle dût les trouver basses & s'en ennuya. Sur la fin elle ne me questionnoit plus, ne me parloit plus que pour son service. Elle me jugea moins sur ce que j'étois, que sur ce qu'elle m'avoit fait, & à force de ne voir en moi qu'un laquais, elle m'empêcha de lui paroître autre chose.

Je crois que j'éprouvai dès-lors ce jeu malin des intérêts cachés qui m'a traversé toute ma vie, & qui m'a donné une aversion bien naturelle pour l'ordre apparent qui les produit. Madame de *Vercellis* n'ayant point d'enfans, avoit pour héritier son neveu le comte de la *Roque* qui lui faisoit assiduement sa cour. Outre cela ses principaux domestiques qui la voyoient tirer à sa fin ne s'oublioient pas, & il y avoit tant d'empressés autour d'elle, qu'il étoit difficile qu'elle eût du tems pour penser à moi. A la tête de sa maison étoit un nommé M. *Lorenzy*, homme adroit, dont la femme encore plus adroite, s'étoit tellement insinuée dans les bonnes graces de sa maîtresse, qu'elle étoit plutôt chez elle sur le pied d'une amie que d'une femme à ses gages. Elle lui avoit donné pour femme de chambre une niece à elle, appellée Mlle. *Pontal*, fine mouche, qui se donnoit des airs de demoiselle suivante & aidoit sa tante à obséder si bien leur maîtresse qu'elle ne voyoit que par leurs yeux & n'agissoit que par leurs mains. Je n'eus pas le bonheur d'agréer à ces trois personnes: je leur obéissois, mais je ne les servois pas; je n'imaginois pas qu'outre le service de notre commune maîtresse je dusse être encore le valet de ses valets.

J'étois d'ailleurs une efpece de perfonnage inquiétant pour eux. Ils voyoient bien que je n'étois pas à ma place; ils craignoient que Madame ne le vît auffi, & que ce qu'elle feroit pour m'y mettre ne diminuât leurs portions; car ces fortes de gens, trop avides pour être juftes, regardent tous les legs qui font pour d'autres comme pris fur leur propre bien. Ils fe réunirent donc pour m'écarter de fes yeux. Elle aimoit à écrire des lettres; c'étoit un amufement pour elle dans fon état; ils l'en dégoûterent & l'en firent détourner par le médecin en la perfuadant que cela la fatiguoit. Sous prétexte que je n'entendois pas le fervice, on employoit au lieu de moi deux gros manans de porteurs de chaifes autour d'elle: enfin l'on fit fi bien que quand elle fit fon teftament, il y avoit huit jours que je n'étois entré dans fa chambre. Il eft vrai qu'après cela j'y entrai comme auparavant, & j'y fus même plus affidu que perfonne: car les douleurs de cette pauvre femme me déchiroient, la conftance avec laquelle elle les fouffroit me la rendoit extrêmement refpectable & chere, & j'ai bien verfé dans fa chambre des larmes finceres, fans qu'elle ni perfonne s'en apperçût.

Nous la perdîmes enfin. Je la vis expirer. Sa vie avoit été celle d'une femme d'efprit & de fens; fa mort fut celle d'un fage. Je puis dire qu'elle me rendit la religion catholique aimable par la férénité d'ame avec laquelle elle en remplit les devoirs, fans négligence & fans affectation. Elle étoit naturellement férieufe. Sur la fin de fa maladie elle prit une forte de gaîté trop égale pour être jouée, & qui n'étoit qu'un contrepoids donné par la raifon même, contre la triftefle de fon état.

Elle ne garda le lit que les deux derniers jours, & ne cessa de s'entretenir paisiblement avec tout le monde. Enfin ne parlant plus, & déjà dans les combats de l'agonie, elle fit un gros pet. Bon dit-elle en se retournant, femme qui pette n'est pas morte. Ce furent les derniers mots qu'elle prononça.

Elle avoit légué un an de leurs gages à ses bas domestiques; mais n'étant point couché sur l'état de sa maison je n'eus rien. Cependant le comte de la *Roque* me fit donner trente livres & me laissa l'habit neuf que j'avois sur le corps, & que M. *Lorenzy* vouloit m'ôter. Il promit même de chercher à me placer & me permit de l'aller voir. J'y fus deux ou trois fois sans pouvoir lui parler. J'étois facile à rebuter, je n'y retournai plus. On verra bientôt que j'eus tort.

Que n'ai-je achevé tout ce que j'avois à dire de mon séjour chez Madame de *Vercellis !* Mais, bien que mon apparente situation demeurât la même, je ne sortis pas de sa maison comme j'y étois entré. J'en emportai les longs souvenirs du crime & l'insupportable poids des remords dont au bout de quarante ans ma conscience est encore chargée, & dont l'amer sentiment, loin de s'affoiblir, s'irrite à mesure que je vieillis. Qui croiroit que la faute d'un enfant pût avoir des suites aussi cruelles? C'est de ces suites plus que probables que mon cœur ne sauroit se consoler. J'ai peut-être fait périr dans l'opprobre & dans la misere une fille aimable, honnête, estimable, & qui surement valoit beaucoup mieux que moi.

Il est bien difficile que la dissolution d'un ménage n'entraîne un peu de confusion dans la maison, & qu'il ne s'égare bien des choses. Cependant, telle étoit la fidelité des domestiques,

& la vigilance de M. & Madame *Lorenzy*, que rien ne se trouva de manque sur l'inventaire. La seule Mlle. *Pontal* perdit un petit ruban couleur de rose & argent déjà vieux. Beaucoup d'autres meilleures choses étoient à ma portée ; ce ruban seul me tenta, je le volai, & comme je ne le cachois gueres on me le trouva bientôt. On voulut savoir où je l'avois pris. Je me trouble, je balbutie, & enfin je dis en rougissant, que c'est *Marion* qui me l'a donné. *Marion* étoit une jeune mauriennoise, dont Madame de *Vercellis* avoit fait sa cuisiniere, quand, cessant de donner à manger, elle avoit renvoyé la sienne, ayant plus besoin de bons bouillons que de ragoûts fins. Non-seulement *Marion* étoit jolie, mais elle avoit une fraîcheur de coloris qu'on ne trouve que dans les montagnes, & sur-tout un air de modestie & de douceur qui faisoit qu'on ne pouvoit la voir sans l'aimer. D'ailleurs bonne fille, sage, & d'une fidélité à toute épreuve. C'est ce qui surprit quand je la nommai. L'on n'avoit gueres moins de confiance en moi qu'en elle, & l'on jugea qu'il importoit de vérifier lequel étoit le fripon des deux. On la fit venir ; l'assemblée étoit nombreuse, le comte de la *Roque* y étoit. Elle arrive, on lui montre le ruban, je la charge effrontément ; elle reste interdite, se tait, me jette un regard qui auroit désarmé les démons & auquel mon barbare cœur résiste. Elle nie enfin avec assurance, mais sans emportement, m'apostrophe, m'exhorte à rentrer en moi-même, à ne pas déshonorer une fille innocente qui ne m'a jamais fait de mal ; & moi avec une impudence infernale je confirme ma déclaration & lui soutiens en face qu'elle m'a donné le ruban. La pauvre fille se mit à pleurer, & ne me dit

que ces mots. Ah *Rousseau!* je vous croyois un bon caractere. Vous me rendez bien malheureuse, mais je ne voudrois pas être à votre place. Voilà tout. Elle continua de se défendre avec autant de simplicité que de fermeté, mais sans se permettre jamais contre moi la moindre invective. Cette modération comparée à mon ton décidé lui fit tort. Il ne sembloit pas naturel de supposer d'un côté une audace aussi diabolique, & de l'autre une aussi angélique douceur. On ne parut pas se décider absolument, mais les préjugés étoient pour moi. Dans le tracas où l'on étoit on ne se donna pas le tems d'approfondir la chose, & le comte de la *Roque* en nous renvoyant tous deux se contenta de dire que la conscience du coupable vengeroit assez l'innocent. Sa prédiction n'a pas été vaine; elle ne cesse pas un seul jour de s'accomplir.

J'ignore ce que devint cette victime de ma calomnie; mais il n'y a pas d'apparence qu'elle ait après cela trouvé facilement à se bien placer. Elle emportoit une imputation cruelle à son honneur de toutes manieres. Le vol n'étoit qu'une bagatelle, mais enfin c'étoit un vol, & qui pis est, employé à séduire un jeune garçon; enfin le mensonge & l'obstination ne laissoient rien à espérer de celle en qui tant de vices étoient réunis. Je ne regarde pas même la misere & l'abandon comme le plus grand danger auquel je l'aye exposée. Qui sait, à son âge, où le découragement de l'innocence avilie a pu la porter. Eh! si le remords d'avoir pu la rendre malheureuse est insupportable, qu'on juge de celui d'avoir pu la rendre pire que moi.

Ce souvenir cruel me trouble quelquefois & me bouleverse au point de voir dans mes insomnies cette pauvre fille venir me

reprocher mon crime, comme s'il n'étoit commis que d'hier. Tant que j'ai vécu tranquille il m'a moins tourmenté, mais au milieu d'une vie orageuse il m'ôte la plus douce consolation des innocens persécutés; il me fait bien sentir ce que je crois avoir dit dans quelque ouvrage, que le remords s'endort durant un destin prospere & s'aigrit dans l'adversité. Cependant je n'ai jamais pu prendre sur moi de décharger mon cœur de cet aveu dans le sein d'un ami. La plus étroite intimité ne me l'a jamais fait faire à personne, pas même à Madame de *Warens.* Tout ce que j'ai pu faire a été d'avouer que j'avois à me reprocher une action atroce, mais jamais je n'ai dit en quoi elle consistoit. Ce poids est donc resté jusqu'à ce jour sans allégement sur ma conscience, & je puis dire que le desir de m'en délivrer en quelque sorte a beaucoup contribué à la résolution que j'ai prise d'écrire mes confessions.

J'ai procédé rondement dans celle que je viens de faire, & l'on ne trouvera surement pas que j'aye ici pallié la noirceur de mon forfait. Mais je ne remplirois pas le but de ce livre si je n'exposois en même tems mes dispositions intérieures, & que je craignisse de m'excuser en ce qui est conforme à la vérité. Jamais la méchanceté ne fut plus loin de moi que dans ce cruel moment, & lorsque je chargeai cette malheureuse fille, il est bizarre mais il est vrai que mon amitié pour elle en fut la cause. Elle étoit présente à ma pensée; je m'excusai sur le premier objet qui s'offrit. Je l'accusai d'avoir fait ce que je voulois faire & de m'avoir donné le ruban parce que mon intention étoit de le lui donner. Quand je la vis paroître ensuite mon cœur fut déchiré, mais la présence de tant

de monde ſut plus forte que mon repentir. Je craignois peu la punition, je ne craignois que la honte ; mais je la craignois plus que la mort, plus que le crime, plus que tout au monde. J'aurois voulu m'enfoncer, m'étouffer dans le centre de la terre: l'invincible honte l'emporta ſur tout, la honte ſeule fit mon impudence, & plus je devenois criminel, plus l'effroi d'en convenir me rendoit intrépide. Je ne voyois que l'horreur d'être reconnu, déclaré publiquement, moi préſent, voleur, menteur, calomniateur. Un trouble univerſel m'ôtoit tout autre ſentiment. Si l'on m'eût laiſſé revenir à moi-même, j'aurois infailliblement tout déclaré. Si M. de la *Roque* m'eût pris à part, qu'il m'eût dit ; ne perdez pas cette pauvre fille. Si vous êtes coupable avouez-le moi ; je me ſerois jetté à ſes pieds dans l'inſtant; j'en ſuis parfaitement ſûr. Mais on ne fit que m'intimider quand il falloit me donner du courage. L'âge eſt encore une attention qu'il eſt juſte de faire. A peine étois-je ſorti de l'enfance, ou plutôt j'y étois encore. Dans la jeuneſſe les véritables noirceurs ſont plus criminelles encore que dans l'âge mûr ; mais ce qui n'eſt que foibleſſe l'eſt beaucoup moins, & ma faute au fond n'étoit gueres autre choſe. Auſſi ſon ſouvenir m'afflige-t-il moins à cauſe du mal en lui-même, qu'à cauſe de celui qu'il a dû cauſer. Il m'a même fait ce bien de me garantir pour le reſte de ma vie de tout acte tendant au crime par l'impreſſion terrible qui m'eſt reſtée du ſeul que j'aye jamais commis; & je crois ſentir que mon averſion pour le menſonge me vient en grande partie du regret d'en avoir pu faire un auſſi noir. Si c'eſt un crime qui puiſſe être expié, comme j'oſe le croire, il doit l'être par tant de malheurs dont

la fin de ma vie est accablée, par quarante ans de droiture & d'honneur dans des occasions difficiles, & la pauvre *Marion* trouve tant de vengeurs en ce monde, que quelque grande qu'ait été mon offense envers elle, je crains peu d'en emporter la coulpe avec moi. Voilà ce que j'avois à dire sur cet article. Qu'il me soit permis de n'en reparler jamais.

Fin du second Livre.



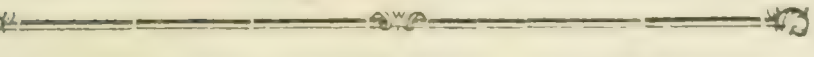


LES

CONFESSIONS

DE

J. J. ROUSSEAU.



LIVRE TROISIEME.

SORTI de chez Madame de *Vercellis* à-peu-près comme j'y étois entré, je retournai chez mon ancienne hôtesse, & j'y restai cinq ou six semaines, durant lesquelles la santé, la jeunesse & l'oisiveté me rendirent souvent mon tempérament importun. J'étois inquiet, distrait, rêveur; je pleurois, je soupirois, je desirois un bonheur dont je n'avois pas d'idée, & dont je sentois pourtant la privation. Cet état ne peut se décrire & peu d'hommes même le peuvent imaginer; parce que la plupart ont prévenu cette plénitude de vie, à la fois tourmentante & délicieuse qui dans l'ivresse du desir donne un avant-goût de la jouissance. Mon sang allumé remplissoit incessamment mon cerveau de filles & de femmes, mais n'en sentant pas le véritable usage, je les occupois bizarrement en idée à mes fantaisies sans en savoir rien faire de plus; & ces idées tenoient mes sens dans une activité très-incommode, dont par bonheur elles ne m'apprenoient point à me délivrer. J'aurois

donné ma vie pour retrouver un quart-d'heure une demoiſelle *Goton*. Mais ce n'étoit plus le tems où les jeux de l'enfance alloient-là comme d'eux-mêmes. La honte, compagne de la conſcience du mal, étoit venue avec les années; elle avoit accru ma timidité naturelle au point de la rendre invincible, & jamais ni dans ce tems-là ni depuis, je n'ai pu parvenir à faire une propoſition laſcive, que celle à qui je la faiſois ne m'y ait en quelque ſorte contraint par ſes avances, quoique ſachant qu'elle n'étoit pas ſcrupuleuſe, & preſque aſſuré d'être pris au mot.

Mon ſéjour chez Madame de *Vercellis*, m'avoit procuré quelques connoiſſances que j'entretenois dans l'eſpoir qu'elles pourroient m'être utiles. J'allois voir quelquefois entr'autres un abbé ſavoyard appellé M. *Gaime*, précepteur des enfans du comte de *Mellarede*. Il étoit jeune encore, & peu répandu, mais plein de bon ſens, de probité, de lumieres & l'un des plus honnêtes hommes que j'aye connus. Il ne me fut d'aucune reſſource pour l'objet qui m'attiroit chez lui; il n'avoit pas aſſez de crédit pour me placer; mais je trouvai près de lui des avantages plus précieux qui m'ont profité toute ma vie; les leçons de la ſaine morale, & les maximes de la droite raiſon. Dans l'ordre ſucceſſif de mes goûts & de mes idées, j'avois toujours été trop haut ou trop bas; *Achille* ou *Therſite*, tantôt héros & tantôt vaurien. M. *Gaime* prit le ſoin de me mettre à ma place & de me montrer à moi-même ſans m'épargner ni me décourager. Il me parla très-honorablement de mon naturel & de mes talens; mais il ajouta qu'il en voyoit naître les obſtacles qui m'empêcheroient d'en tirer parti, de ſorte qu'ils

devoient, selon lui, bien moins me servir de degrés pour monter à la fortune que de ressources pour m'en passer. Il me fit un tableau vrai de la vie humaine dont je n'avois que de fausses idées ; il me montra comment dans un dessin contraire l'homme sage peut toujours tendre au bonheur & courir au plus près du vent pour y parvenir, comment il n'y a point de vrai bonheur sans sagesse, & comment la sagesse est de tous les états. Il amortit beaucoup mon admiration pour la grandeur, en me prouvant que ceux qui dominoient les autres, n'étoient ni plus sages ni plus heureux qu'eux. Il me dit une chose qui m'est souvent revenue à la mémoire, c'est que si chaque homme pouvoit lire dans les cœurs de tous les autres, il y auroit plus de gens qui voudroient descendre que de ceux qui voudroient monter. Cette réflexion dont la vérité frappe, & qui n'a rien d'outré m'a été d'un grand usage dans le cours de ma vie pour me faire tenir à ma place paisiblement. Il me donna les premieres vraies idées de l'honnête, que mon génie ampoulé n'avoit saisi que dans ses excès. Il me fit sentir que l'enthousiasme des vertus sublimes étoit peu d'usage dans la société ; qu'en s'élançant trop haut, on étoit sujet aux chûtes, que la continuité des petits devoirs toujours bien remplis ne demandoit pas moins de force que les actions héroïques, qu'on en tiroit meilleur parti pour l'honneur & pour le bonheur, & qu'il valoit infiniment mieux avoir toujours l'estime des hommes, que quelquefois leur admiration.

Pour établir les devoirs de l'homme il falloit bien remonter à leurs principes. D'ailleurs le pas que je venois de faire, & dont mon état présent étoit la suite, nous conduisoit à parler

de religion. L'on conçoit déjà que l'honnête M. *Gaime* est, du moins en grande partie l'original du Vicaire Savoyard. Seulement la prudence l'obligeant à parler avec plus de réserve, il s'expliqua moins ouvertement sur certains points; mais au reste ses maximes, ses sentimens, ses avis furent les mêmes; & jusqu'au conseil de retourner dans ma patrie, tout fut comme je l'ai rendu depuis au public. Ainsi sans m'étendre sur des entretiens dont chacun peut voir la substance, je dirai que ses leçons, sages, mais d'abord sans effet, furent dans mon cœur un germe de vertu & de religion qui ne s'y étouffa jamais, & qui n'attendoit pour fructifier que les soins d'une main plus chérie.

Quoiqu'alors ma conversion fût peu solide, je ne laissois pas d'être ému. Loin de m'ennuyer de ses entretiens, j'y pris goût à cause de leur clarté, de leur simplicité, & surtout d'un certain intérêt de cœur dont je sentois qu'ils étoient pleins. J'ai l'ame aimante, & je me suis toujours attaché aux gens, moins à proportion du bien qu'ils m'ont fait que de celui qu'ils m'ont voulu, & c'est sur quoi mon tact ne me trompe gueres. Aussi je m'affectionnois véritablement à M. *Gaime*, j'étois pour ainsi dire son second disciple, & cela me fit pour le moment même l'inestimable bien de me détourner de la pente au vice, où m'entraînoit mon oisiveté.

Un jour que je ne pensois à rien moins, on vint me chercher de la part du comte de la *Roque*. A force d'y aller & de ne pouvoir lui parler, je m'étois ennuyé, je n'y allois plus: je crus qu'il m'avoit oublié, ou qu'il lui étoit resté de mauvaises impressions de moi. Je me trompois. Il avoit été témoin plus

d'une fois du plaisir avec lequel je remplissois mon devoir auprès de sa tante; il le lui avoit même dit, & il m'en reparla quand moi-même je n'y songeois plus. Il me reçut bien, me dit que sans m'amuser de promesses vagues il avoit cherché à me placer, qu'il avoit réussi, qu'il me mettoit en chemin de devenir quelque chose, que c'étoit à moi de faire le reste; que la maison où il me faisoit entrer étoit puissante & considérée, que je n'avois pas besoin d'autres protecteurs pour m'avancer, & que, quoique traité d'abord en simple domestique, comme je venois de l'être, je pouvois être assuré que si l'on me jugeoit par mes sentimens & par ma conduite au-dessus de cet état, on étoit disposé à ne m'y pas laisser. La fin de ce discours démentit cruellement les brillantes espérances que le commencement m'avoit données. Quoi! toujours laquais? me dis-je en moi-même avec un dépit amer que la confiance effaça bientôt. Je me sentois trop peu fait pour cette place pour craindre qu'on m'y laissât.

Il me mena chez le Comte de *Gouvon* premier écuyer de la reine, & chef de l'illustre maison de *Solar*. L'air de dignité de ce respectable vieillard me rendit plus touchante l'affabilité de son accueil. Il m'interrogea avec intérêt & je lui répondis avec sincérité. Il dit au Comte de la *Roque* que j'avois une physionomie agréable & qui promettoit de l'esprit, qu'il lui paroissoit qu'en effet je n'en manquois pas, mais que ce n'étoit pas là tout, & qu'il falloit voir le reste. Puis se tournant vers moi; mon enfant, me dit-il, presqu'en toutes choses les commencemens sont rudes; les vôtres ne le seront pourtant pas beaucoup. Soyez sage & cherchez à plaire ici à tout le monde;

voilà quant à présent votre unique emploi. Du reste, ayez bon courage ; on veut prendre soin de vous. Tout de suite il passa chez la Marquise de *Breil* sa belle-fille, & me présenta à elle, puis à l'abbé de *Gouvon* son fils. Ce début me parut de bon augure. J'en savois assez déjà pour juger qu'on ne fait pas tant de façon à la réception d'un laquais. En effet on ne me traita pas comme tel. J'eus la table de l'Office ; on ne me donna point d'habit de livrée, & le Comte de *Favria*, jeune étourdi, m'ayant voulu faire monter derriere son carrosse, son grand-pere défendit que je montasse derriere aucun carrosse & que je suivisse personne hors de la maison. Cependant je servois à table, & je faisois à-peu-près au dedans le service d'un laquais ; mais je le faisois en quelque façon librement, sans être attaché nommément à personne. Hors quelques lettres qu'on me dictoit, & des images que le Comte de *Favria* me faisoit découper, j'étois presque le maître de tout mon tems dans la journée. Cette épreuve dont je ne m'appercevois pas étoit assurément très-dangereuse ; elle n'étoit pas même fort humaine ; car cette grande oisiveté pouvoit me faire contracter des vices que je n'aurois pas eus sans cela.

Mais c'est ce qui très-heureusement n'arriva point. Les leçons de M. *Gaime* avoient fait impression sur mon cœur, & j'y pris tant de goût que je m'échappois quelquefois pour aller les entendre encore. Je crois que ceux qui me voyoient sortir ainsi furtivement ne devinoient gueres où j'allois. Il ne se peut rien de plus sensé que les avis qu'il me donna sur ma conduite. Mes commencemens furent admirables ; j'étois d'une assiduité, d'une attention, d'un zele qui charmoient tout le

monde. L'abbé *Gaime* m'avoit sagement averti de modérer cette premiere ferveur, de peur qu'elle ne vînt à se relâcher & qu'on n'y prît garde. Votre début, me dit-il, est la regle de ce qu'on exigera de vous : tâchez de vous ménager de quoi faire plus dans la suite, mais gardez-vous de faire jamais moins.

Comme on ne m'avoit gueres examiné sur mes petits talens & qu'on ne me supposoit que ceux que m'avoit donné la nature, il ne paroissoit pas, malgré ce que le Comte de *Gouvon* m'avoit pu dire, qu'on songeât à tirer parti de moi. Des affaires vinrent à la traverse, & je fus à-peu-près oublié. Le Marquis de *Breil*, fils du Comte de *Gouvon*, étoit alors Ambassadeur à Vienne. Il survint des mouvemens à la Cour, qui se firent sentir dans la famille, & l'on y fut quelques semaines dans une agitation qui ne laissoit gueres le tems de penser à moi. Cependant jusques-là je m'étois peu relâché. Une chose me fit du bien & du mal, en m'éloignant de toute dissipation extérieure, mais en me rendant un peu plus distrait sur mes devoirs.

Mademoiselle de *Breil* étoit une jeune personne à-peu-près de mon âge, bien faite, assez belle, très-blanche, avec des cheveux très-noirs, &, quoique brune, portant sur son visage cet air de douceur des blondes auquel mon cœur n'a jamais résisté. L'habit de Cour, si favorable aux jeunes personnes, marquoit sa jolie taille, dégageoit sa poitrine & ses épaules, & rendoit son teint encore plus éblouissant par le deuil qu'on portoit alors. On dira que ce n'est pas à un domestique de s'appercevoir de ces choses là; j'avois tort, sans

doute, mais je m'en appercevois toutefois, & même je n'étois pas le seul. Le maître-d'hôtel & les valets-de-chambre en parloient quelquefois à table avec une grossiéreté qui me faisoit cruellement souffrir. La tête ne me tournoit pourtant pas au point d'être amoureux tout de bon. Je ne m'oubliois point; je me tenois à ma place, & mes desirs même ne s'émancipoient pas. J'aimois à voir Mademoiselle de *Breil*, à lui entendre dire quelques mots qui marquoient de l'esprit, du sens, de l'honnêteté; mon ambition bornée au plaisir de la servir n'alloit point au-delà de mes droits. A table j'étois attentif à chercher l'occasion de les faire valoir. Si son laquais quittoit un moment sa chaise, à l'instant on m'y voyoit établi : hors de-là je me tenois vis-à-vis d'elle; je cherchois dans ses yeux ce qu'elle alloit demander, j'épiois le moment de changer son assiette. Que n'aurois-je point fait pour qu'elle daignât m'ordonner quelque chose, me regarder, me dire un seul mot; mais point ; j'avois la mortification d'être nul pour elle ; elle ne s'appercevoit pas même que j'étois là. Cependant son frere qui m'adressoit quelquefois la parole à table, m'ayant dit je ne sais quoi de peu obligeant, je lui fis une réponse si fine & si bien tournée qu'elle y fit attention & jetta les yeux sur moi. Ce coup-d'œil qui fut court ne laissa pas de me transporter. Le lendemain l'occasion se présenta d'en obtenir un second & j'en profitai. On donnoit ce jour-là un grand diné, où pour la premiere fois je vis avec beaucoup d'étonnement le maître-d'hôtel servir l'épée au côté & le chapeau sur la tête. Par hasard on vint à parler de la devise de la maison de *Solar* qui étoit sur la tapisserie avec les armoiries.

Tel

Tel fiert qui ne tue pas. Comme les Piémontois ne ſont pas pour l'ordinaire conſommés dans la langue françoiſe, quelqu'un trouva dans cette deviſe une faute d'orthographe, & dit qu'au mot *fiert* il ne falloit point de *t*.

Le vieux comte de *Gouvon* alloit répondre, mais ayant jetté les yeux ſur moi, il vit que je ſouriois ſans oſer rien dire : il m'ordonna de parler. Alors je dis que je ne croyois pas que le *t* fût de trop ; que *fiert* étoit un vieux mot françois qui ne venoit pas du nom *ferus* fier, menaçant ; mais du verbe *ferit* il frappe, il bleſſe. Qu'ainſi la deviſe ne me paroiſſoit pas dire, tel menace, mais *tel frappe qui ne tue pas.*

Tout le monde me regardoit & ſe regardoit ſans rien dire. On ne vit de la vie un pareil étonnement. Mais ce qui me flatta davantage fut de voir clairement ſur le viſage de Mademoiſelle de *Breil* un air de ſatisfaction. Cette perſonne ſi dédaigneuſe daigna me jetter un ſecond regard qui valoit tout au moins le premier ; puis tournant les yeux vers ſon grand-papa, elle ſembloit attendre avec une ſorte d'impatience la louange qu'il me devoit, & qu'il me donna en effet ſi pleine & entiere & d'un air ſi content que toute la table s'empreſſa de faire chorus. Ce moment fut court, mais délicieux à tous égards. Ce fut un de ces momens trop rares qui replacent les choſes dans leur ordre naturel & vengent le mérite avili des outrages de la fortune. Quelques minutes après, Mademoiſelle de *Breil* levant derechef les yeux ſur moi me pria d'un ton de voix auſſi timide qu'affable de lui donner à boire. On juge que je ne la fis pas attendre. Mais en approchant je fus ſaiſi d'un tel tremblement qu'ayant trop rempli le verre je répandis une partie de

l'eau ſur l'aſſiette & même ſur elle. Son frere me demanda étourdiment pourquoi je tremblois ſi fort. Cette queſtion ne ſervit pas à me raſſurer, & Mademoiſelle de *Breil* rougit juſqu'au blanc des yeux.

Ici finit le roman; où l'on remarquera, comme avec Madame *Baſile* & dans toute la ſuite de ma vie que je ne ſuis pas heureux dans la concluſion de mes amours. Je m'affectionnai inutilement à l'antichambre de Madame de *Breil;* je n'obtins plus une ſeule marque d'attention de la part de ſa fille. Elle ſortoit & entroit ſans me regarder, & moi j'oſois à peine jetter les yeux ſur elle. J'étois même ſi bête & ſi mal-adroit qu'un jour qu'elle avoit en paſſant laiſſé tomber ſon gant; au lieu de m'élancer ſur ce gant que j'aurois voulu couvrir de baiſers, je n'oſai ſortir de ma place, & je laiſſai ramaſſer le gant par un gros butor de valet que j'aurois volontiers écraſé. Pour achever de m'intimider, je m'apperçus que je n'avois pas le bonheur d'agréer à Madame de *Breil.* Non-ſeulement elle ne m'ordonnoit rien, mais elle n'acceptoit jamais mon ſervice, & deux fois me trouvant dans ſon antichambre elle me demanda d'un ton fort ſec ſi je n'avois rien à faire? Il fallut renoncer à cette chere antichambre: j'en eus d'abord du regret; mais les diſtractions vinrent à la traverſe, & bientôt je n'y penſai plus.

J'eus de quoi me conſoler du dédain de Madame de *Breil* par les bontés de ſon beau-pere, qui s'apperçut enfin que j'étois là. Le ſoir du diné dont j'ai parlé, il eut avec moi un entretien d'une demi-heure, dont il parut content & dont je fus enchanté. Ce bon vieillard quoiqu'homme d'eſprit, en avoit moins que Madame de *Vercellis*, mais il avoit plus d'entrailles, & je

réussis mieux auprès de lui. Il me dit de m'attacher à l'abbé de *Gouvon* son fils, qui m'avoit pris en affection, que cette affection si j'en profitois pouvoit m'être utile, & me faire acquérir ce qui me manquoit pour les vues qu'on avoit sur moi. Dès le lendemain matin je volai chez M. l'abbé. Il ne me reçut point en domestique; il me fit asseoir au coin de son feu, & m'interrogeant avec la plus grande douceur, il vit bientôt que mon éducation, commencée sur tant de choses, n'étoit achevée sur aucune. Trouvant sur-tout que j'avois peu de latin, il entreprit de m'en enseigner davantage. Nous convînmes que je me rendrois chez-lui tous les matins, & je commençai dès le lendemain. Ainsi par une de ces bizarreries qu'on trouvera souvent dans le cours de ma vie, en même tems au-dessus & au-dessous de mon état, j'étois disciple & valet dans la même maison, & dans ma servitude j'avois cependant un précepteur d'une naissance à ne l'être que des enfans des Rois.

M. l'abbé de *Gouvon* étoit un cadet destiné par sa famille à l'épiscopat, & dont par cette raison l'on avoit poussé les études, plus qu'il n'est ordinaire aux enfans de qualité. On l'avoit envoyé à l'université de Sienne, où il avoit resté plusieurs années, & dont il avoit rapporté une assez forte dose de cruscantisme pour être à-peu-près à Turin ce qu'étoit jadis à Paris l'abbé de *Dangeau*. Le dégoût de la théologie l'avoit jetté dans les belles-lettres, ce qui est très-ordinaire en Italie à ceux qui courent la carriere de la prélature. Il avoit bien lu les poetes; il faisoit passablement des vers latins & italiens. En un mot, il avoit le goût qu'il falloit pour former le mien, & mettre quelque choix dans le fatras dont je m'étois farci la tête. Mais

ſoit que mon babil lui eût fait quelque illuſion ſur mon ſavoir, ſoit qu'il ne pût ſupporter l'ennui du latin élémentaire, il me mit d'abord beaucoup trop haut, & à peine m'eut-il fait traduire quelques fables de Phedre qu'il me jetta dans Virgile où je n'entendois preſque rien. J'étois deſtiné, comme on verra dans la ſuite, à rapprendre ſouvent le latin, & à ne le ſavoir jamais. Cependant je travaillois avec aſſez de zele, & M. l'Abbé me prodiguoit ſes ſoins avec une bonté dont le ſouvenir m'attendrit encore. Je paſſois avec lui une bonne partie de la matinée, tant pour mon inſtruction que pour ſon ſervice: non pour celui de ſa perſonne, car il ne ſouffrit jamais que je lui en rendiſſe aucun, mais pour écrire ſous ſa dictée & pour copier, & ma fonction de ſecrétaire me fut plus utile que celle d'écolier. Non-ſeulement j'appris ainſi l'Italien dans ſa pureté, mais je pris du goût pour la littérature & quelque diſcernement des bons livres qui ne s'acquéroit pas chez *la Tribu*, & qui me ſervit beaucoup dans la ſuite, quand je me mis à travailler ſeul.

Ce tems fut celui de ma vie où ſans projets romaneſques, je pouvois le plus raiſonnablement me livrer à l'eſpoir de parvenir. M. l'Abbé, très-content de moi, le diſoit à tout le monde, & ſon pere m'avoit pris dans une affection ſi ſinguliere que le Comte de *Favria* m'apprit qu'il avoit parlé de moi au Roi. Madame de *Breil* elle-même avoit quitté pour moi ſon air mépriſant. Enfin je devins une eſpece de favori dans la maiſon, à la grande jalouſie des autres domeſtiques, qui, me voyant honoré des inſtructions du fils de leur maitre, ſentoient bien que ce n'étoit pas pour reſter long-tems leur égal.

Autant que j'ai pu juger des vues qu'on avoit ſur moi par quelques mots lâchés à la volée, & auxquels je n'ai réfléchi qu'après coup, il m'a paru que la maiſon de Solar voulant courir la carriere des ambaſſades, & peut-être s'ouvrir de loin celle du miniſtere, auroit été bien aiſe de ſe former d'avance un ſujet qui eût du mérite & des talens, & qui dépendant uniquement d'elle, eût pu dans la ſuite obtenir ſa confiance & la ſervir utilement. Ce projet du Comte de *Gouvon* étoit noble, judicieux, magnanime, & vraiment digne d'un grand ſeigneur bienfaiſant & prévoyant : mais outre que je n'en voyois pas alors toute l'étendue, il étoit trop ſenſé pour ma tête, & demandoit un trop long aſſujettiſſement. Ma folle ambition ne cherchoit la fortune qu'à travers les aventures ; & ne voyant point de femme à tout cela, cette maniere de parvenir me paroiſſoit lente, pénible & triſte ; tandis que j'aurois dû la trouver d'autant plus honorable & ſure que les femmes ne s'en méloient pas, l'eſpece de mérite qu'elles protégent ne valant aſſurément pas celui qu'on me ſuppoſoit.

Tout alloit à merveilles. J'avois obtenu, preſque arraché l'eſtime de tout le monde : les épreuves étoient finies & l'on me regardoit généralement dans la maiſon comme un jeune homme de la plus grande eſpérance, qui n'étoit pas à ſa place & qu'on s'attendoit d'y voir arriver. Mais ma place n'étoit pas celle qui m'étoit aſſignée par les hommes, & j'y devois parvenir par des chemins bien différens. Je touche à un de ces traits caractériſtiques qui me ſont propres, & qu'il ſuffit de préſenter au lecteur, ſans y ajouter de réflexion.

Quoiqu'il y eût à Turin beaucoup de nouveaux convertis de

mon espece, je ne les aimois pas, & n'en avois jamais voulu voir aucun. Mais j'avois vu quelques Genevois qui ne l'étoient pas; entr'autres un M. *Muſſard* ſurnommé tord-gueule, peintre en miniature & un peu mon parent. Ce M. *Muſſard* déterra ma demeure chez le Comte de *Gouvon*, & vint m'y voir avec un autre Genevois appellé *Bâcle*, dont j'avois été camarade durant mon apprentiſſage. Ce *Bâcle* étoit un garçon très-amuſant, très-gai, plein de ſaillies bouffonnes que ſon âge rendoit agréables. Me voilà tout d'un coup engoué de M. *Bâcle*, mais engoué au point de ne pouvoir le quitter. Il alloit partir bientôt pour s'en retourner à Geneve. Quelle perte j'allois faire! J'en ſentis bien toute la grandeur. Pour mettre du moins à profit le tems qui m'étoit laiſſé, je ne le quittois plus, ou plutôt il ne me quittoit pas lui-même, car la tête ne me tourna pas d'abord au point d'aller hors de l'hôtel paſſer la journée avec lui ſans congé: mais bientôt voyant qu'il m'obſédoit entiérement on lui défendit la porte, & je m'échauffai ſi bien qu'oubliant tout hors mon ami *Bâcle*, je n'allois ni chez M. l'Abbé ni chez M. le Comte, & l'on ne me voyoit plus dans la maiſon. On me fit des réprimandes que je n'écoutai pas. On me menaça de me congédier. Cette menace fut ma perte; elle me fit entrevoir qu'il étoit poſſible que *Bâcle* ne s'en allât pas ſeul. Dès-lors je ne vis plus d'autre plaiſir, d'autre ſort, d'autre bonheur que celui de faire un pareil voyage, & je ne voyois à cela que l'ineffable félicité du voyage, au bout duquel, pour ſurcroît, j'entrevoyois Madame de *Warens*, mais dans un éloignement immenſe; car pour retourner à Geneve, c'eſt à quoi je ne penſai jamais. Les monts, les prés, les bois, les

ruiſſeaux, les villages ſe ſuccédoient ſans fin & ſans ceſſe avec de nouveaux charmes ; ce bienheureux trajet ſembloit devoir abſorber ma vie entiere. Je me rappellois avec délices combien ce même voyage m'avoit paru charmant en venant. Que devoit-ce être lorſqu'à tout l'attrait de l'indépendance, ſe joindroit celui de faire route avec un camarade de mon âge, de mon goût & de bonne humeur, ſans gêne, ſans devoir, ſans contrainte, ſans obligation d'aller ou reſter que comme il nous plairoit? Il falloit être fou pour ſacrifier une pareille fortune à des projets d'ambition d'une exécution lente, difficile, incertaine, & qui, les ſuppoſant réaliſés un jour ne valoient pas dans tout leur éclat un quart-d'heure de vrai plaiſir & de liberté dans la jeuneſſe.

Plein de cette ſage fantaiſie je me conduiſis ſi bien que je vins à bout de me faire chaſſer, & en vérité ce ne fut pas ſans peine. Un ſoir comme je rentrois, le maître-d'hôtel me ſignifia mon congé de la part de M. le Comte. C'étoit préciſément ce que je demandois; car ſentant malgré moi l'extravagance de ma conduite, j'y ajoutois pour m'excuſer l'injuſtice & l'ingratitude, croyant mettre ainſi les gens dans leur tort, & me juſtifier à moi-même un parti pris par néceſſité. On me dit de la part du Comte de *Favria* d'aller lui parler le lendemain matin avant mon départ, & comme on voyoit que la tête m'ayant tourné j'étois capable de n'en rien faire, le maître-d'hôtel remit après cette viſite à me donner quelque argent qu'on m'avoit deſtiné & qu'aſſurément j'avois fort mal gagné : car, ne voulant pas me laiſſer dans l'état de valet on ne m'avoit pas fixé de gages.

Le Comte de *Favria*, tout jeune & tout étourdi qu'il étoit,

me tint en cette occaſion les diſcours les plus ſenſés, & j'oſerois preſque dire, les plus tendres; tant il m'expoſa d'une maniere flatteuſe & touchante les ſoins de ſon oncle & les intentions de ſon grand-pere. Enfin, après m'avoir mis vivement devant les yeux tout ce que je ſacrifiois pour courir à ma perte, il m'offrit de faire ma paix, exigeant pour toute condition que je ne viſſe plus ce petit malheureux qui m'avoit ſéduit.

Il étoit ſi clair qu'il ne diſoit pas tout cela de lui-même, que malgré mon ſtupide aveuglement je ſentis toute la bonté de mon vieux maître & j'en fus touché: mais ce cher voyage étoit trop empreint dans mon imagination pour que rien pût en balancer le charme. J'étois tout-à-fait hors de ſens, je me raffermis, je m'endurcis, je fis le fier, & je répondis arrogamment que puiſqu'on m'avoit donné mon congé je l'avois pris, qu'il n'étoit plus tems de s'en dédire, & que, quoiqu'il pût m'arriver en ma vie, j'étois bien réſolu de ne jamais me faire chaſſer deux fois d'une maiſon. Alors ce jeune homme, juſtement irrité, me donna les noms que je méritois, me mit hors de ſa chambre par les épaules, & me ferma la porte aux talons. Moi, je ſortis triomphant comme ſi je venois d'emporter la plus grande victoire, & de peur d'avoir un ſecond combat à ſoutenir, j'eus l'indignité de partir, ſans aller remercier M. l'Abbé de ſes bontés.

Pour concevoir juſqu'où mon délire alloit dans ce moment, il faudroit connoître à quel point mon cœur eſt ſujet à s'échauffer ſur les moindres choſes & avec quelle force il ſe plonge dans l'imagination de l'objet qui l'attire, quelque vain que ſoit quelquefois cet objet. Les plans les plus bizarres, les plus enfantins,

fantins, les plus foux, viennent careffer mon idée favorite & me montrer de la vraifemblance à m'y livrer. Croiroit-on qu'à près de dix-neuf ans on puiffe fonder fur une phiole vide la fubfiftance du refte de fes jours? Or écoutez.

L'abbé de *Gouvon* m'avoit fait préfent il y avoit quelques femaines d'une petite fontaine de héron fort jolie, & dont j'étois tranfporté. A force de faire jouer cette fontaine & de parler de notre voyage, nous penfâmes, le fage *Bacle* & moi, que l'une pourroit bien fervir à l'autre & le prolonger. Qu'y avoit-il dans le monde d'auffi curieux qu'une fontaine de héron? Ce principe fut le fondement fur lequel nous bâtîmes l'édifice de notre fortune. Nous devions dans chaque village affembler les payfans autour de notre fontaine, & là les repas & la bonne chere devoient nous tomber avec d'autant plus d'abondance que nous étions perfuadés l'un & l'autre que les vivres ne coûtent rien à ceux qui les recueillent, & que quand ils n'en gorgent pas les paffans, c'eft pure mauvaife volonté de leur part. Nous n'imaginions par-tout que feftins & noces, comptant que fans rien débourfer que le vent de nos poumons & l'eau de notre fontaine, elle pouvoit nous défrayer en Piémont, en Savoye, en France & par tout le monde. Nous faifions des projets de voyage qui ne finiffoient point, & nous dirigions d'abord notre courfe au nord, plutôt pour le plaifir de paffer les Alpes, que pour la néceffité fuppofée de nous arrêter enfin quelque part.

Tel fut le plan fur lequel je me mis en campagne, abandonnant fans regret mon protecteur, mon précepteur, mes études, mes efpérances & l'attente d'une fortune prefque affu-

rée, pour commencer la vie d'un vrai vagabond. Adieu la capitale, adieu la Cour, l'ambition, la vanité, l'amour, les belles & toutes les grandes aventures dont l'eſpoir m'avoit amené l'année précédente. Je pars avec ma fontaine & mon ami *Bâcle*, la bourſe légérement garnie, mais le cœur ſaturé de joie & ne ſongeant qu'à jouir de cette ambulante félicité à laquelle j'avois tout-à-coup borné mes brillans projets.

Je fis cet extravagant voyage preſque auſſi agréablement toutefois que je m'y étois attendu, mais non pas tout-à-fait de la même maniere; car bien que notre fontaine amuſât quelques momens dans les cabarets les hôteſſes & leurs ſervantes, il n'en falloit pas moins payer en ſortant. Mais cela ne nous troubloit gueres & nous ne ſongions à tirer parti tout de bon de cette reſſource que quand l'argent viendroit à nous manquer. Un accident nous en évita la peine; la fontaine ſe caſſa près de Bramant, & il en étoit tems; car nous ſentions ſans oſer nous le dire qu'elle commençoit à nous ennuyer. Ce malheur nous rendit plus gais qu'auparavant, & nous rîmes beaucoup de notre étourderie, d'avoir oublié que nos habits & nos ſouliers s'uſeroient, ou d'avoir cru les renouveller avec le jeu de notre fontaine. Nous continuâmes notre voyage auſſi allégrement que nous l'avions commencé, mais filant un peu plus droit vers le terme, où notre bourſe tariſſante nous faiſoit une néceſſité d'arriver.

A Chambéri je devins penſif, non ſur la ſottiſe que je venois de faire: jamais homme ne prit ſi-tôt ni ſi bien ſon parti ſur le paſſé; mais ſur l'accueil qui m'attendoit chez Madame

de *Warens ;* car j'envisageois exactement sa maison comme ma maison paternelle. Je lui avois écrit mon entrée chez le Comte de *Gouvon ;* elle savoit sur quel pied j'y étois, & en m'en félicitant elle m'avoit donné des leçons très-sages sur la maniere dont je devois correspondre aux bontés qu'on avoit pour moi. Elle regardoit ma fortune comme assurée si je ne la détruisois pas par ma faute. Qu'alloit-elle dire en me voyant arriver? Il ne me vint pas même à l'esprit qu'elle pût me fermer sa porte; mais je craignois le chagrin que j'allois lui donner; je craignois ses reproches plus durs pour moi que la misere. Je résolus de tout endurer en silence, & de tout faire pour l'appaiser. Je ne voyois plus dans l'univers qu'elle seule: vivre dans sa disgrace étoit une chose qui ne se pouvoit pas.

Ce qui m'inquiétoit le plus étoit mon compagnon de voyage dont je ne voulois pas lui donner le surcroît, & dont je craignois de ne pouvoir me débarrasser aisément. Je préparai cette séparation en vivant assez froidement avec lui la derniere journée. Le drôle me comprit; il étoit plus fou que sot. Je crus qu'il s'affecteroit de mon inconstance; j'eus tort; mon ami *Bâcle* ne s'affectoit de rien. A peine en entrant à Annecy avions-nous mis le pied dans la ville, qu'il me dit; te voilà chez toi, m'embrassa, me dit adieu, fit une pirouette, & disparut. Je n'ai jamais plus entendu parler de lui. Notre connoissance & notre amitié durerent en tout environ six semaines, mais les suites en dureront autant que moi.

Que le cœur me battit en approchant de la maison de Madame de *Warens !* mes jambes trembloient sous moi, mes yeux se couvroient d'un voile, je ne voyois rien, je n'enten-

dois rien, je n'aurois reconnu perſonne; je fus contraint de m'arrêter plusieurs fois pour reſpirer & reprendre mes ſens. Etoit-ce la crainte de ne pas obtenir les ſecours dont j'avois beſoin qui me troubloit à ce point? A l'âge où j'étois, la peur de mourir de faim donne-t-elle de pareilles alarmes? Non, non, je le dis avec autant de vérité que de fierté; jamais en aucun tems de ma vie il n'appartint à l'intérêt ni à l'indigence de m'épanouir ou de me ſerrer le cœur. Dans le cours d'une vie inégale & mémorable par ſes viciſſitudes, ſouvent ſans aſyle & ſans pain, j'ai toujours vu du même œil l'opulence & la miſere. Au beſoin j'aurois pu mendier ou voler comme un autre, mais non pas me troubler pour en être réduit là. Peu d'hommes ont autant gémi que moi, peu ont autant verſé de pleurs dans leur vie, mais jamais la pauvreté ni la crainte d'y tomber ne m'ont fait pouſſer un ſoupir ni répandre une larme. Mon ame à l'épreuve de la fortune n'a connu de vrais biens ni de vrais maux que ceux qui ne dépendent pas d'elle, & c'eſt quand rien ne m'a manqué pour le néceſſaire que je me ſuis ſenti le plus malheureux des mortels.

A peine parus-je aux yeux de Madame de *Warens* que ſon air me raſſura. Je treſſaillis au premier ſon de ſa voix, je me précipite à ſes pieds, & dans les tranſports de la plus vive joie je colle ma bouche ſur ſa main. Pour elle, j'ignore ſi elle avoit ſu de mes nouvelles, mais je vis peu de ſurpriſe ſur ſon viſage, & je n'y vis aucun chagrin. Pauvre petit, me dit-elle d'un ton careſſant, te revoilà donc? Je ſavois bien que tu étois trop jeune pour ce voyage; je ſuis bien

aiſe au moins qu'il n'ait pas auſſi mal tourné que j'avois craint. Enſuite elle me fit conter mon hiſtoire, qui ne fut pas longue, & que je lui fis très-fidellement, en ſupprimant cependant quelques articles; mais au reſte ſans m'épargner ni m'excuſer.

Il fut queſtion de mon gîte. Elle conſulta ſa femme-de-chambre. Je n'oſois reſpirer durant cette délibération, mais quand j'entendis que je coucherois dans la maiſon j'eus peine à me contenir, & je vis porter mon petit paquet dans la chambre qui m'étoit deſtinée, à-peu-près comme *St. Preux* vit remiſer ſa chaiſe chez Madame de *Wolmar*. J'eus pour ſurcroît le plaiſir d'apprendre que cette faveur ne ſeroit point paſſagere, & dans un moment où l'on me croyoit attentif à toute autre choſe, j'entendis qu'elle diſoit: on dira ce qu'on voudra, mais puiſque la providence me le renvoye, je ſuis déterminée à ne pas l'abandonner.

Me voilà donc enfin établi chez elle. Cet établiſſement ne fut pourtant pas encore celui dont je date les jours heureux de ma vie, mais il ſervit à le préparer. Quoique cette ſenſibilité de cœur qui nous fait vraiment jouir de nous ſoit l'ouvrage de la nature & peut-être un produit de l'organiſation, elle a beſoin de ſituations qui la développent. Sans ces cauſes occaſionnelles, un homme né très-ſenſible ne ſentiroit rien, & mourroit ſans avoir connu ſon être. Tel à-peu-près j'avois été juſqu'alors, & tel j'aurois toujours été peut-être, ſi je n'avois jamais connu Madame de *Warens*, ou ſi même l'ayant connue, je n'avois pas vécu aſſez long-tems auprès d'elle pour contracter la douce habitude des ſentimens affectueux qu'elle

m'infpira. J'oferai le dire; qui ne fent que l'amour ne fent pas ce qu'il y a de plus doux dans la vie. Je connois un autre fentiment, moins impétueux peut-être, mais plus délicieux mille fois, qui quelquefois eft joint à l'amour & qui fouvent en eft féparé. Ce fentiment n'eft pas non plus l'amitié feule; il eft plus voluptueux, plus tendre; je n'imagine pas qu'il puiffe agir pour quelqu'un du même fexe; du moins je fus ami fi jamais homme le fut, & je ne l'éprouvai jamais près d'aucun de mes amis. Ceci n'eft pas clair, mais il le deviendra dans la fuite; les fentimens ne fe décrivent bien que par leurs effets.

Elle habitoit une vieille maifon, mais affez grande pour avoir une belle piece de réferve dont elle fit fa chambre de parade, & qui fut celle où l'on me logea. Cette chambre étoit fur le paffage dont j'ai parlé où fe fit notre premiere entrevue, & au-delà du ruiffeau & des jardins on découvroit la campagne. Cet afpect n'étoit pas pour le jeune habitant une chofe indifférente. C'étoit depuis Boffey, la premiere fois que j'avois du verd devant mes fenêtres. Toujours mafqué par des murs, je n'avois eu fous les yeux que des toits ou le gris des rues. Combien cette nouveauté me fut fenfible & douce! elle augmenta beaucoup mes difpofitions à l'attendriffement. Je faifois de ce charmant payfage encore un des bienfaits de ma chere patronne: il me fembloit qu'elle l'avoit mis là tout exprès pour moi; je m'y plaçois paifiblement auprès d'elle; je la voyois par-tout entre les fleurs & la verdure; fes charmes & ceux du printems fe confondoient à mes yeux. Mon cœur jufqu'alors comprimé fe trouvoit plus au large dans cet efpace, & mes foupirs s'exhaloient plus librement parmi ces vergers.

On ne trouvoit pas chez Madame de *Warens* la magnificence que j'avois vue à Turin, mais on y trouvoit la propreté, la décence, & une abondance patriarcale avec laquelle le faste ne s'allie jamais. Elle avoit peu de vaisselle d'argent, point de porcelaine, point de gibier dans sa cuisine, ni dans sa cave de vins étrangers ; mais l'une & l'autre étoient bien garnies au service de tout le monde, & dans des tasses de fayance elle donnoit d'excellent café. Quiconque la venoit voir, étoit invité à dîner avec elle ou chez elle, & jamais ouvrier, messager ou passant ne sortoit sans manger ou boire. Son domestique étoit composé d'une femme-de-chambre fribourgeoise assez jolie appellée *Merceret*, d'un valet de son pays appellé *Claude Anet* dont il sera question dans la suite, d'une cuisiniere & de deux porteurs de louage quand elle alloit en visite, ce qu'elle faisoit rarement. Voilà bien des choses pour deux mille livres de rente ; cependant son petit revenu bien ménagé eût pu suffire à tout cela, dans un pays où la terre est très-bonne & l'argent très-rare. Malheureusement l'économie ne fut jamais sa vertu favorite ; elle s'endettoit, elle payoit ; l'argent faisoit la navette & tout alloit.

La maniere dont son ménage étoit monté étoit précisément celle que j'aurois choisie ; on peut croire que j'en profitois avec plaisir. Ce qui m'en plaisoit moins étoit qu'il falloit rester très-long-tems à table. Elle supportoit avec peine la premiere odeur du potage & des mets. Cette odeur la faisoit presque tomber en défaillance, & ce dégoût duroit long-tems. Elle se remettoit peu-à-peu, causoit, & ne mangeoit point. Ce n'étoit qu'au bout d'une demi-heure qu'elle essayoit le premier

morceau. J'aurois dîné trois fois dans cet intervalle : mon repas étoit fait long-tems avant qu'elle eût commencé le sien. Je recommençois de compagnie ; ainsi je mangeois pour deux, & ne m'en trouvois pas plus mal. Enfin je me livrois d'autant plus au doux sentiment du bien-être que j'éprouvois auprès d'elle, que ce bien-être dont je jouissois n'étoit mêlé d'aucune inquiétude sur les moyens de le soutenir. N'étant point encore dans l'étroite confidence de ses affaires, je les supposois en état d'aller toujours sur le même pied. J'ai retrouvé les mêmes agrémens dans sa maison par la suite ; mais, plus instruit de sa situation réelle, & voyant qu'ils anticipoient sur ses rentes, je ne les ai plus goûtés si tranquillement. La prévoyance a toujours gâté chez moi la jouissance. J'ai vu l'avenir à pure perte : je n'ai jamais pu l'éviter.

Dès le premier jour la familiarité la plus douce s'établit entre nous au même degré où elle a continué tout le reste de sa vie. *Petit* fut mon nom, *Maman* fut le sien, & toujours nous demeurâmes *Petit* & *Maman*, même quand le nombre des années en eut presque effacé la différence entre nous. Je trouve que ces deux noms rendent à merveille l'idée de notre ton, la simplicité de nos manieres & sur-tout la relation de nos cœurs. Elle fut pour moi la plus tendre des meres qui jamais ne chercha son plaisir mais toujours mon bien ; & si les sens entrerent dans mon attachement pour elle, ce n'étoit pas pour en changer la nature, mais pour le rendre seulement plus exquis, pour m'enivrer du charme d'avoir une Maman jeune & jolie qu'il m'étoit délicieux de caresser ; je dis, caresser au pied de la lettre ; car jamais elle n'imagina de m'é-

pargner

pargner les baiſers ni les plus tendres careſſes maternelles, & jamais il n'entra dans mon cœur d'en abuſer. On dira que nous avons pourtant eu à la fin des relations d'une autre eſpece; j'en conviens, mais il faut attendre; je ne puis tout dire à la fois.

Le coup-d'œil de notre premiere entrevue fut le ſeul moment vraiment paſſionné qu'elle m'ait jamais fait ſentir; encore ce moment fut-il l'ouvrage de la ſurpriſe. Mes regards indiſcrets n'alloient jamais furetant ſous ſon mouchoir, quoiqu'un embonpoint mal caché dans cette place eût bien pu les y attirer. Je n'avois ni tranſports ni deſirs auprès d'elle: j'étois dans un calme raviſſant, jouiſſant ſans ſavoir de quoi. J'aurois ainſi paſſé ma vie & l'éternité même ſans m'ennuyer un inſtant. Elle eſt la ſeule perſonne avec qui je n'ai jamais ſenti cette ſéchereſſe de converſation qui me fait un ſupplice du devoir de la ſoutenir. Nos tête-à-têtes étoient moins des entretiens qu'un babil intariſſable qui pour finir avoit beſoin d'être interrompu. Loin de me faire une loi de parler, il falloit plutôt m'en faire une de me taire. A force de méditer ſes projets elle tomboit ſouvent dans la rêverie. Hé bien, je la laiſſois rêver; je me taiſois, je la contemplois, & j'étois le plus heureux des hommes. J'avois encore un tic fort ſingulier. Sans prétendre aux faveurs du tête-à-tête, je le recherchois ſans ceſſe, & j'en jouiſſois avec une paſſion qui dégénéroit en fureur, quand des importuns venoient le troubler. Si-tôt que quelqu'un arrivoit, homme ou femme, il n'importoit pas, je ſortois en murmurant, ne pouvant ſouffrir de reſter en tiers auprès d'elle. J'allois compter les minutes dans ſon antichambre,

maudiſſant mille fois ces éternels viſiteurs, & ne pouvant concevoir ce qu'ils avoient tant à dire, parce que j'avois à dire encore plus.

Je ne ſentois toute la force de mon attachement pour elle que quand je ne la voyois pas. Quand je la voyois je n'étois que content; mais mon inquiétude en ſon abſence alloit au point d'être douloureuſe. Le beſoin de vivre avec elle me donnoit des élans d'attendriſſement qui ſouvent alloient juſqu'aux larmes. Je me ſouviendrai toujours qu'un jour de grande fête, tandis qu'elle étoit à vêpres, j'allai me promener hors de la ville, le cœur plein de ſon image & du deſir ardent de paſſer mes jours auprès d'elle. J'avois aſſez de ſens pour voir que quant à préſent cela n'étoit pas poſſible, & qu'un bonheur que je goûtois ſi bien ſeroit court. Cela donnoit à ma rêverie une triſteſſe qui n'avoit pourtant rien de ſombre & qu'un eſpoir flatteur tempéroit. Le ſon des cloches qui m'a toujours ſinguliérement affecté, le chant des oiſeaux, la beauté du jour, la douceur du payſage, les maiſons éparſes & champêtres dans leſquelles je plaçois en idée notre commune demeure, tout cela me frappoit tellement d'une impreſſion vive, tendre, triſte & touchante, que je me vis comme en extaſe tranſporté dans cet heureux tems & dans cet heureux ſéjour, où mon cœur poſſédant toute la félicité qui pouvoit lui plaire, la goûtoit dans des raviſſemens inexprimables, ſans ſonger même à la volupté des ſens. Je ne me ſouviens pas de m'être élancé jamais dans l'avenir avec plus de force & d'illuſion que je fis alors; & ce qui m'a frappé le plus dans le ſouvenir de cette rêverie quand elle s'eſt réaliſée,

c'eſt d'avoir retrouvé des objets tels exactement que je les avois imaginés. Si jamais rêve d'un homme éveillé eut l'air d'une viſion prophétique, ce fut aſſurément celui-là. Je n'ai été déçu que dans ſa durée imaginaire ; car les jours & les ans & la vie entiere s'y paſſoient dans une inaltérable tranquillité, au lieu qu'en effet tout cela n'a duré qu'un moment. Hélas ! mon plus conſtant bonheur fut en ſonge. Son accompliſſement fut preſque à l'inſtant ſuivi du réveil.

Je ne finirois pas ſi j'entrois dans le détail de toutes les folies que le ſouvenir de cette chere Maman me faiſoit faire, quand je n'étois plus ſous ſes yeux. Combien de fois j'ai baiſé mon lit en ſongeant qu'elle y avoit couché, mes rideaux, tous les meubles de ma chambre en ſongeant qu'ils étoient à elle, que ſa belle main les avoit touchés, le plancher même ſur lequel je me proſternois en ſongeant qu'elle y avoit marché. Quelquefois même en ſa préſence il m'échappoit des extravagances que le plus violent amour ſeul ſembloit pouvoir inſpirer. Un jour à table, au moment qu'elle avoit mis un morceau dans ſa bouche, je m'écrie que j'y vois un cheveu ; elle rejette le morceau ſur ſon aſſiette, je m'en ſaiſis avidement & l'avale. En un mot, de moi à l'amant le plus paſſionné il n'y avoit qu'une différence unique, mais eſſentielle, & qui rend mon état preſque inconcevable à la raiſon.

J'étois revenu d'Italie, non tout-à-fait comme j'y étois allé ; mais comme peut-être jamais à mon âge on n'en eſt revenu. J'en avois rapporté non ma virginité, mais mon pucelage. J'avois ſenti le progrès des ans ; mon tempérament inquiet s'étoit enfin déclaré, & ſa premiere éruption très-involontaire,

m'avoit donné ſur ma ſanté des alarmes qui peignent mieux que toute autre choſe l'innocence dans laquelle j'avois vécu juſqu'alors. Bientôt raſſuré j'appris ce dangereux ſupplément qui trompe la nature & ſauve aux jeunes gens de mon humeur beaucoup de déſordres aux dépens de leur ſanté, de leur vigueur, & quelquefois de leur vie. Ce vice que la honte & la timidité trouvent ſi commode, a de plus un grand attrait pour les imaginations vives; c'eſt de diſpoſer pour ainſi dire à leur gré de tout le ſexe, & de faire ſervir à leurs plaiſirs la beauté qui les tente ſans avoir beſoin d'obtenir ſon aveu. Séduit par ce funeſte avantage je travaillois à détruire la bonne conſtitution qu'avoit rétablie en moi la nature, & à qui j'avois donné le tems de ſe bien former. Qu'on ajoute à cette diſpoſition le local de ma ſituation préſente; logé chez une jolie femme, careſſant ſon image au fond de mon cœur, la voyant ſans ceſſe dans la journée; le ſoir entouré d'objets qui me la rappellent, couché dans un lit où je ſais qu'elle a couché. Que de ſtimulans! tel lecteur qui ſe les repréſente me regarde déjà comme à demi mort. Tout au contraire; ce qui devoit me perdre fut précisément ce qui me ſauva, du moins pour un tems. Enivré du charme de vivre auprès d'elle, du deſir ardent d'y paſſer mes jours, abſente ou préſente je voyois toujours en elle une tendre mere, une ſœur chérie, une délicieuſe amie, & rien de plus. Je la voyois toujours ainſi, toujours la même, & ne voyois jamais qu'elle. Son image toujours préſente à mon cœur n'y laiſſoit place à nulle autre; elle étoit pour moi la ſeule femme qui fût au monde, & l'extrême douceur des ſentimens qu'elle m'inſpiroit ne laiſſant pas à mes ſens le tems de s'éveiller

pour d'autres, me garantissoit d'elle & de tout son sexe. En un mot, j'étois sage parce que je l'aimois. Sur ces effets que je rends mal, dise qui pourra de quelle espece étoit mon attachement pour elle. Pour moi tout ce que j'en puis dire est que s'il paroît déjà fort extraordinaire, dans la suite il le paroîtra beaucoup plus.

Je passois mon tems le plus agréablement du monde, occupé des choses qui me plaisoient le moins. C'étoient des projets à rédiger, des mémoires à mettre au net, des recettes à transcrire; c'étoient des herbes à trier, des drogues à piler, des alambics à gouverner. Tout à travers tout cela venoient des foules de passans, de mendians, de visites de toute espece. Il falloit entretenir tout à la fois un soldat, un apothicaire, un chanoine, une belle dame, un frere lay. Je pestois, je grommelois, je jurois, je donnois au diable toute cette maudite cohue. Pour elle qui prenoit tout en gaîté, mes fureurs la faisoient rire aux larmes, & ce qui la faisoit rire encore plus étoit de me voir d'autant plus furieux que je ne pouvois moi-même m'empêcher de rire. Ces petits intervalles où j'avois le plaisir de grogner étoient charmans, & s'il survenoit un nouvel importun durant la querelle, elle en savoit encore tirer parti pour l'amusement en prolongeant malicieusement la visite, & me jettant des coups-d'œil pour lesquels je l'aurois volontiers battue. Elle avoit peine à s'abstenir d'éclater en me voyant contraint & retenu par la bienséance lui faire des yeux de possédé, tandis qu'au fond de mon cœur & même en dépit de moi, je trouvois tout cela très-comique.

Tout cela, sans me plaire en soi, m'amusoit pourtant, parce

qu'il faisoit partie d'une maniere d'être qui m'étoit charmante. Rien de ce qui se faisoit autour de moi, rien de tout ce qu'on me faisoit faire n'étoit selon mon goût, mais tout étoit selon mon cœur. Je crois que je serois parvenu à aimer la médecine, si mon dégoût pour elle n'eût fourni des scenes folâtres qui nous égayoient sans cesse : c'est peut-être la premiere fois que cet art a produit un pareil effet. Je prétendois connoître à l'odeur un livre de médecine, & ce qu'il y a de plaisant est que je m'y trompois rarement. Elle me faisoit goûter des plus détestables drogues. J'avois beau fuir ou vouloir me défendre; malgré ma résistance & mes horribles grimaces, malgré moi & mes dents ; quand je voyois ces jolis doigts barbouillés s'approcher de ma bouche, il falloit finir par l'ouvrir & sucer. Quand tout son petit ménage étoit rassemblé dans la même chambre, à nous entendre courir & crier au milieu des éclats de rire, on eût cru qu'on y jouoit quelque farce, & non pas qu'on y faisoit de l'opiate ou de l'élixir.

Mon tems ne se passoit pourtant pas tout entier à ces polissonneries. J'avois trouvé quelques livres dans la chambre que j'occupois: le Spectateur, Puffendorff, St. Evremond, la Henriade. Quoique je n'eusse plus mon ancienne fureur de lecture, par désœuvrement je lisois un peu de tout cela. Le Spectateur sur-tout me plut beaucoup & me fit du bien. M. l'abbé de *Gouvon* m'avoit appris à lire moins avidement & avec plus de réflexion; la lecture me profitoit mieux. Je m'accoutumois à réfléchir sur l'élocution, sur les constructions élégantes; je m'exerçois à discerner le françois pur de mes idiomes provinciaux. Par exemple, je fus corrigé d'une faute d'or-

thographe que je faiſois avec tous nos Genevois par ces deux vers de la Henriade.

Soit qu'un ancien reſpect pour le ſang de leurs maîtres,
Parlât encore pour lui dans le cœur de ces traîtres:

Ce mot *parlât* qui me frappa, m'apprit qu'il falloit un *t* à la troiſieme perſonne du ſubjonctif; au lieu qu'auparavant je l'écrivois & prononçois *parla*, comme le préſent de l'indicatif.

Quelquefois je cauſois avec Maman de mes lectures; quelquefois je liſois auprès d'elle; j'y prenois grand plaiſir; je m'exerçois à bien lire, & cela me fut utile auſſi. J'ai dit qu'elle avoit l'eſprit orné. Il étoit alors dans toute ſa fleur. Pluſieurs gens de lettres s'étoient empreſſés à lui plaire, & lui avoient appris à juger des ouvrages d'eſprit. Elle avoit, ſi je puis parler ainſi, le goût un peu proteſtant; elle ne parloit que de Bayle & faiſoit grand cas de St. Evremond, qui depuis longtems étoit mort en France. Mais cela n'empêchoit pas qu'elle ne connût la bonne littérature & qu'elle n'en parlât fort bien. Elle avoit été élevée dans des ſociétés choiſies, & venue en Savoye encore jeune, elle avoit perdu dans le commerce charmant de la nobleſſe du pays, ce ton maniéré du pays de Vaud où les femmes prennent le bel eſprit pour l'eſprit du monde, & ne ſavent parler que par épigrammes.

Quoiqu'elle n'eût vu la Cour qu'en paſſant, elle y avoit jetté un coup-d'œil rapide qui lui avoit ſuffi pour la connoître. Elle s'y conſerva toujours des amis, & malgré de ſecretes jalouſies, malgré les murmures qu'excitoient ſa conduite & ſes dettes, elle n'a jamais perdu ſa penſion. Elle avoit l'expe-

rience du monde, & l'efprit de réflexion qui fait tirer parti de cette expérience. C'étoit le fujet favori de fes converfations, & c'étoit précifément, vu mes idées chimériques, la forte d'inftruction dont j'avois le plus grand befoin. Nous lifions enfemble la Bruyere: il lui plaifoit plus que la Rochefoucault, livre trifte & défolant, principalement dans la jeuneffe où l'on n'aime pas à voir l'homme comme il eft. Quand elle moralifoit, elle fe perdoit quelquefois un peu dans les efpaces; mais en lui baifant de tems en tems la bouche ou les mains je prenois patience, & fes longueurs ne m'ennuyoient pas.

Cette vie étoit trop douce pour pouvoir durer. Je le fentois & l'inquiétude de la voir finir étoit la feule chofe qui en troubloit la jouiffance. Tout en folâtrant Maman m'étudioit, m'obfervoit, m'interrogeoit, & bâtiffoit pour ma fortune force projets dont je me ferois bien paffé. Heureufement ce n'étoit pas le tout de connoître mes penchans, mes goûts, mes petits talens, il falloit trouver ou faire naître les occafions d'en tirer parti, & tout cela n'étoit pas l'affaire d'un jour. Les préjugés même qu'avoit conçus la pauvre femme en faveur de mon mérite reculoient les momens de le mettre en œuvre, en la rendant plus difficile fur le choix des moyens; enfin tout alloit au gré de mes defirs, grace à la bonne opinion qu'elle avoit de moi; mais il en fallut rabattre, & dès-lors, adieu la tranquillité. Un de fes parens appellé M. d'*Aubonne* la vint voir. C'étoit un homme de beaucoup d'efprit, intrigant, génie à projets comme elle, mais qui ne s'y ruinoit pas, une efpece d'aventurier. Il venoit de propofer au Cardinal de Fleury un plan de lotterie très-compofée, qui n'avoit pas été goûté. Il

alloit

alloit le propofer à la Cour de Turin où il fut adopté & mis en exécution. Il s'arrêta quelque tems à Annecy & y devint amoureux de Madame l'Intendante, qui étoit une perfonne fort aimable, fort de mon goût, & la feule que je viffe avec plaifir chez Maman. M. d'*Aubonne* me vit, fa parente lui parla de moi, il fe chargea de m'examiner, de voir à quoi j'étois propre, & s'il me trouvoit de l'étoffe, de chercher à me placer.

Madame de *Warens* m'envoya chez lui deux ou trois matins de fuite, fous prétexte de quelque commiffion, & fans me prévenir de rien. Il s'y prit très-bien pour me faire jafer, fe familiarifa avec moi, me mit à mon aife autant qu'il étoit poffible, me parla de niaiferies & de toutes fortes de fujets. Le tout fans paroître m'obferver, fans la moindre affectation, & comme fi, fe plaifant avec moi, il eût voulu converfer fans gêne. J'étois enchanté de lui. Le réfultat de fes obfervations fut que malgré ce que promettoient mon extérieur & ma phyfionomie animée, j'étois, finon tout-à-fait inepte, au moins un garçon de peu d'efprit, fans idées, prefque fans acquis, très-borné en un mot à tous égards, & que l'honneur de devenir quelque jour Curé de village étoit la plus haute fortune à laquelle je duffe afpirer. Tel fut le compte qu'il rendit de moi à Madame de *Warens*. Ce fut la feconde ou troifieme fois que je fus ainfi jugé; ce ne fut pas la derniere, & l'arrêt de M. *Mafferon* a fouvent été confirmé.

La caufe de ces jugemens tient trop à mon caractere, pour n'avoir pas ici befoin d'explication: car en confcience, on fent bien que je ne puis fincérement y foufcrire, & qu'avec toute

l'impartialité poſſible, quoiqu'aient pu dire Mrs. *Maſſeron*, d'*Aubonne*, & beaucoup d'autres, je ne les ſaurois prendre au mot.

Deux choſes preſque inalliables s'uniſſent en moi ſans que j'en puiſſe concevoir la maniere. Un tempérament très-ardent, des paſſions vives, impétueuſes, & des idées lentes à naître, embarraſſées, & qui ne ſe préſentent jamais qu'après-coup. On diroit que mon cœur & mon eſprit n'appartiennent pas au même individu. Le ſentiment plus prompt que l'éclair vient remplir mon ame, mais au lieu de m'éclairer il me brûle & m'éblouit. Je ſens tout & je ne vois rien. Je ſuis emporté, mais ſtupide; il faut que je ſois de ſang-froid pour penſer. Ce qu'il y a d'étonnant eſt que j'ai cependant le tact aſſez ſûr, de la pénétration, de la fineſſe même, pourvu qu'on m'attende; je fais d'excellens impromptus à loiſir; mais ſur le tems je n'ai jamais rien fait ni dit qui vaille. Je ferois une fort jolie converſation par la poſte, comme on dit que les Eſpagnols jouent aux échecs. Quand je lus le trait d'un Duc de Savoye qui ſe retourna, faiſant route, pour crier; *à votre gorge, marchand de Paris*, je dis, me voilà.

Cette lenteur de penſer jointe à cette vivacité de ſentir, je ne l'ai pas ſeulement dans la converſation, je l'ai même ſeul & quand je travaille. Mes idées s'arrangent dans ma tête avec la plus incroyable difficulté. Elles y circulent ſourdement; elles y fermentent juſqu'à m'émouvoir, m'échauffer, me donner des palpitations; & au milieu de toute cette émotion je ne vois rien nettement; je ne ſaurois écrire un ſeul mot, il faut que j'attende. Inſenſiblement ce grand mouvement s'appaiſe,

ce cahos se débrouille ; chaque chose vient se mettre à sa place, mais lentement & après une longue & confuse agitation. N'avez-vous point vu quelquefois l'opéra en Italie ? Dans les changemens de scene il régne sur ces grands théâtres un désordre désagréable, & qui dure assez long-tems : toutes les décorations sont entre-mêlées ; on voit de toutes parts un tiraillement qui fait peine ; on croit que tout va renverser. Cependant peu-à-peu tout s'arrange, rien ne manque, & l'on est tout surpris de voir succéder à ce long tumulte un spectacle ravissant. Cette manœuvre est à-peu-près celle qui se fait dans mon cerveau quand je veux écrire. Si j'avois su premiérement attendre, & puis rendre dans leur beauté les choses qui s'y sont ainsi peintes, peu d'Auteurs m'auroient surpassé.

De-là vient l'extrême difficulté que je trouve à écrire. Mes manuscrits raturés, barbouillés, mêlés, indéchiffrables, attestent la peine qu'ils m'ont coûtée. Il n'y en a pas un qu'il ne m'ait fallu transcrire quatre ou cinq fois avant de le donner à la presse. Je n'ai jamais pu rien faire la plume à la main vis-à-vis d'une table & de mon papier : c'est à la promenade au milieu des rochers & des bois, c'est la nuit dans mon lit & durant mes insomnies que j'écris dans mon cerveau, l'on peut juger avec quelle lenteur, sur-tout pour un homme absolument dépourvu de mémoire verbale, & qui de la vie n'a pu retenir six vers par cœur. Il y a telle de mes périodes que j'ai tournée & retournée cinq ou six nuits dans ma tête avant qu'elle fût en état d'être mise sur le papier. De-là vient encore que je réussis mieux aux ouvrages qui demandent du travail, qu'à ceux qui veulent être faits avec une certaine légéreté,

comme les lettres ; genre dont je n'ai jamais pu prendre le ton, & dont l'occupation me met au ſupplice. Je n'écris point de lettres ſur les moindres ſujets qui ne me coûtent des heures de fatigue, ou ſi je veux écrire de ſuite ce qui me vient, je ne ſais ni commencer ni finir, ma lettre eſt un long & confus verbiage ; à peine m'entend-on quand on la lit.

Non-ſeulement les idées me coûtent à rendre, elles me coûtent même à recevoir. J'ai étudié les hommes & je me crois aſſez bon obſervateur. Cependant je ne ſais rien voir de ce que je vois ; je ne vois bien que ce que je me rappelle, & je n'ai de l'eſprit que dans mes ſouvenirs. De tout ce qu'on dit, de tout ce qu'on fait, de tout ce qui ſe paſſe en ma préſence, je ne ſens rien, je ne pénetre rien. Le ſigne extérieur eſt tout ce qui me frappe. Mais enſuite tout cela me revient : je me rappelle le lieu, le tems, le ton, le regard, le geſte, la circonſtance, rien ne m'échappe. Alors ſur ce qu'on a fait ou dit, je trouve ce qu'on a penſé, & il eſt rare que je me trompe.

Si peu maître de mon eſprit, ſeul avec moi-même, qu'on juge de ce que je dois être dans la converſation, où, pour parler à propos, il faut penſer à la fois & ſur le champ à mille choſes. La ſeule idée de tant de convenances dont je ſuis ſûr d'oublier au moins quelqu'une, ſuffit pour m'intimider. Je ne comprends pas même comment on oſe parler dans un cercle : car à chaque mot il faudroit paſſer en revue tous les gens qui ſont là : il faudroit connoître tous leurs caracteres, ſavoir leurs hiſtoires, pour être ſûr de ne rien dire qui puiſſe offenſer quelqu'un. Là-deſſus ceux qui vivent dans le monde ont un grand avantage : ſachant mieux ce qu'il faut taire, ils ſont plus ſurs

de ce qu'ils disent : encore leur échappe-t-il souvent des balourdises. Qu'on juge de celui qui tombe là des nues ! il lui est presque impossible de parler une minute impunément. Dans le tête-à-tête il y a un autre inconvénient que je trouve pire ; la nécessité de parler toujours. Quand on vous parle, il faut répondre, & si l'on ne dit mot, il faut relever la conversation. Cette insupportable contrainte m'eût seule dégoûté de la société. Je ne trouve point de gêne plus terrible que l'obligation de parler sur le champ & toujours. Je ne sais si ceci tient à ma mortelle aversion pour tout assujettissement ; mais c'est assez qu'il faille absolument que je parle pour que je dise une sottise infailliblement.

Ce qu'il y a de plus fatal est qu'au lieu de savoir me taire quand je n'ai rien à dire, c'est alors que pour payer plutôt ma dette j'ai la fureur de vouloir parler. Je me hâte de balbutier promptement des paroles sans idées, trop heureux quand elles ne signifient rien du tout. En voulant vaincre ou cacher mon ineptie, je manque rarement de la montrer.

Je crois que voilà de quoi faire assez comprendre comment n'étant pas un sot, j'ai cependant souvent passé pour l'être, même chez des gens en état de bien juger : d'autant plus malheureux que ma physionomie & mes yeux promettent davantage, & que cette attente frustrée rend plus choquante aux autres ma stupidité. Ce détail qu'une occasion particuliere a fait naître n'est pas inutile à ce qui doit suivre. Il contient la clef de bien des choses extraordinaires qu'on m'a vu faire, & qu'on attribue à une humeur sauvage que je n'ai point. J'aimerois la société comme un autre, si je n'étois sûr de m'y

montrer non-feulement à mon défavantage, mais tout autre que je ne fuis. Le parti que j'ai pris d'écrire & de me cacher eft précifément celui qui me convenoit. Moi préfent on n'auroit jamais fu ce que je valois, on ne l'auroit pas foupçonné même; & c'eft ce qui eft arrivé à Madame *Dupin*, quoique femme d'efprit, & quoique j'aye vécu dans fa maifon plufieurs années. Elle me l'a dit bien des fois elle-même depuis ce tems-là. Au refte, tout ceci fouffre de certaines exceptions, & j'y reviendrai dans la fuite.

La mefure de mes talens ainfi fixée, l'état qui me convenoit ainfi défigné, il ne fut plus queftion pour la feconde fois que de remplir ma vocation. La difficulté fut que je n'avois pas fait mes études & que je ne favois pas même affez de latin pour être prêtre. Madame de *Warens* imagina de me faire inftruire au féminaire pendant quelque tems. Elle en parla au fupérieur; c'étoit un lazarifte appellé M. *Gros*, bon petit homme à moitié borgne, maigre, grifon, le plus fpirituel & le moins pédant lazarifte que j'aye connu; ce qui n'eft pas beaucoup dire, à la vérité.

Il venoit quelquefois chez Maman qui l'accueilloit, le careffoit, l'agaçoit même, & fe faifoit quelquefois lacer par lui, emploi dont il fe chargeoit affez volontiers. Tandis qu'il étoit en fonction, elle couroit par la chambre de côté & d'autre faifant tantôt ceci tantôt cela. Tiré par le lacet Monfieur le Supérieur fuivoit en grondant, & difant à tout moment; mais Madame, tenez-vous donc. Cela faifoit un fujet affez pittorefque.

M. *Gros* fe prêta de bon cœur au projet de Maman. Il fe

contenta d'une penſion très-modique & ſe chargea de l'inſtruction. Il ne fut queſtion que du conſentement de l'Evêque, qui non-ſeulement l'accorda, mais qui voulut payer la penſion. Il permit auſſi que je reſtaſſe en habit laïque, juſqu'à ce qu'on pût juger par un eſſai du ſuccès qu'on devoit eſpérer.

Quel changement! Il fallut m'y ſoumettre. J'allai au ſéminaire comme j'aurois été au ſupplice. La triſte maiſon qu'un ſéminaire; ſur-tout pour qui ſort de celle d'une aimable femme. J'y portai un ſeul livre que j'avois prié Maman de me prêter, & qui me fut d'une grande reſſource. On ne devinera pas quelle ſorte de livre c'étoit : un livre de muſique. Parmi les talens qu'elle avoit cultivés la muſique n'avoit pas été oubliée. Elle avoit de la voix, chantoit paſſablement & jouoit un peu du clavecin. Elle avoit eu la complaiſance de me donner quelques leçons de chant, & il fallut commencer de loin, car à peine ſavois-je la muſique de nos pſeaumes. Huit ou dix leçons de femme & fort interrompues, loin de me mettre en état de ſolfier ne m'apprirent pas le quart des ſignes de la muſique. Cependant j'avois une telle paſſion pour cet art, que je voulus eſſayer de m'exercer ſeul. Le livre que j'emportai n'étoit pas même des plus faciles; c'étoient les cantates de *Clerambault*. On concevra quelle fut mon application & mon obſtination, quand je dirai que ſans connoître ni tranſpoſition ni quantité, je parvins à déchiffrer & chanter ſans faute le premier récitatif & le premier air de la cantate d'*Alphée & Aréthuſe*; & il eſt vrai que cet air eſt ſcandé ſi juſte, qu'il ne faut que réciter les vers avec leur meſure pour y mettre celle de l'air.

Il y avoit au séminaire un maudit lazariste qui m'entreprit & qui me fit prendre en horreur le latin qu'il vouloit m'enseigner. Il avoit des cheveux plats, gras & noirs, un visage de pain d'épice, une voix de buffle, un regard de chat-huant, des crins de sanglier au lieu de barbe; son sourire étoit sardonique; ses membres jouoient comme les poulies d'un manequin : j'ai oublié son odieux nom; mais sa figure effrayante & doucereuse m'est bien restée, & j'ai peine à me la rappeller sans frémir. Je crois le rencontrer encore dans les corridors, avançant gracieusement son crasseux bonnet quarré pour me faire signe d'entrer dans sa chambre, plus affreuse pour moi qu'un cachot. Qu'on juge du contraste d'un pareil maître pour le disciple d'un abbé de Cour!

Si j'étois resté deux mois à la merci de ce monstre, je suis persuadé que ma tête n'y auroit pas résisté. Mais le bon M. *Gros* qui s'apperçut que j'étois triste, que je ne mangeois pas, que je maigrissois, devina le sujet de mon chagrin; cela n'étoit pas difficile. Il m'ôta des griffes de ma bête, & par un autre contraste encore plus marqué me remit au plus doux des hommes. C'étoit un jeune abbé Faucigneran, appellé M. *Gâtier* qui faisoit son séminaire & qui par complaisance pour M. *Gros*, & je crois, par humanité, vouloit bien prendre sur ses études le tems qu'il donnoit à diriger les miennes. Je n'ai jamais vu de physionomie plus touchante que celle de M. *Gâtier*. Il étoit blond & sa barbe tiroit sur le roux. Il avoit le maintien ordinaire aux gens de sa province, qui sous une figure épaisse cachent tous beaucoup d'esprit; mais ce qui se marquoit vraiment en lui étoit une ame sensible, affectueuse,

aimante.

aimante. Il y avoit dans ses grands yeux bleus un mélange de douceur, de tendresse & de tristesse, qui faisoit qu'on ne pouvoit le voir sans s'intéresser à lui. Aux regards, au ton de ce pauvre jeune homme, on eût dit qu'il prévoyoit sa destinée, & qu'il se sentoit né pour être malheureux.

Son caractere ne démentoit point sa physionomie. Plein de patience & de complaisance, il sembloit plutôt étudier avec moi que m'instruire. Il n'en falloit pas tant pour me le faire aimer, son prédécesseur avoit rendu cela très-facile. Cependant malgré tout le tems qu'il me donnoit, malgré toute la bonne volonté que nous y mettions l'un & l'autre, & quoiqu'il s'y prît très-bien, j'avançai peu en travaillant beaucoup. Il est singulier qu'avec assez de conception je n'ai jamais pu rien apprendre avec des maîtres, excepté mon pere & M. *Lambercier*. Le peu que je sais de plus, je l'ai appris seul, comme on verra ci-après. Mon esprit impatient de toute espece de joug ne peut s'asservir à la loi du moment. La crainte même de ne pas apprendre m'empêche d'être attentif. De peur d'impatienter celui qui me parle, je feins d'entendre; il va en avant & je n'entends rien. Mon esprit veut marcher à son heure, il ne peut se soumettre à celle d'autrui.

Le tems des ordinations étant venu, M. *Gâtier* s'en retourna diacre dans sa province. Il emporta mes regrets, mon attachement, ma reconnoissance. Je fis pour lui des vœux qui n'ont pas été plus exaucés que ceux que j'ai faits pour moi-même. Quelques années après j'appris qu'étant vicaire dans une paroisse il avoit fait un enfant à une fille, la seule dont avec un cœur très-tendre il eût jamais été amoureux. Ce fut un scan-

dale effroyable dans un diocèſe adminiſtré très - ſévérement. Les Prêtres, en bonne regle, ne doivent faire des enfans qu'à des femmes mariées. Pour avoir manqué à cette loi de convenance il fut mis en priſon, diffamé, chaſſé. Je ne ſais s'il aura pu dans la ſuite rétablir ſes affaires ; mais le ſentiment de ſon infortune profondément gravé dans mon cœur me revint quand j'écrivis l'Emile, & réuniſſant M. *Gâtier* avec M. *Gaime*, je fis de ces deux dignes prêtres l'original du Vicaire Savoyard. Je me flatte que l'imitation n'a pas déshonoré ſes modeles.

Pendant que j'étois au ſéminaire, M. d'*Aubonne* fut obligé de quitter Annecy. M * * *. s'aviſa de trouver mauvais qu'il fît l'amour à ſa femme. C'étoit faire comme le chien du jardinier ; car quoique Madame * * *. fût aimable, il vivoit fort mal avec elle : & la traitoit ſi brutalement qu'il fut queſtion de ſéparation. M * * *. étoit un vilain homme, noir comme une taupe, fripon comme une chouette, & qui à force de vexations, finit par ſe faire chaſſer lui-même. On dit que les Provençaux ſe vengent de leurs ennemis par des chanſons ; M. d'*Aubonne* ſe vengea du ſien par une comédie : il envoya cette piece à Madame de *Warens* qui me la fit voir. Elle me plut & me fit naître la fantaiſie d'en faire une pour eſſayer ſi j'étois en effet auſſi bête que l'auteur l'avoit prononcé : mais ce ne fut qu'à Chambéri que j'exécutai ce projet en écrivant l'*Amant de lui-même*. Ainſi quand j'ai dit dans la préface de cette piece que je l'avois écrite à dix-huit ans, j'ai menti de quelques années.

C'eſt à-peu-près à ce tems-ci que ſe rapporte un événe-

ment peu important en lui-même, mais qui a eu pour moi des suites, & qui a fait du bruit dans le monde quand je l'avois oublié. Toutes les semaines j'avois une fois la permission de sortir, je n'ai pas besoin de dire quel usage j'en faisois. Un dimanche que j'étois chez Maman, le feu prit à un bâtiment des Cordeliers attenant à la maison qu'elle occupoit. Ce bâtiment où étoit leur four étoit plein jusqu'au comble de fascines seches. Tout fut embrasé en très-peu de tems. La maison étoit en grand péril & couverte par les flammes que le vent y portoit. On se mit en devoir de déménager en hâte & de porter les meubles dans le jardin, qui étoit vis-à-vis mes anciennes fenêtres & au-delà du ruisseau dont j'ai parlé. J'étois si troublé que je jettois indifféremment par la fenêtre tout ce qui me tomboit sous la main, jusqu'à un gros mortier de pierre qu'en tout autre tems j'aurois eu peine à soulever : j'étois prêt à y jetter de même une grande glace, si quelqu'un ne m'eût retenu. Le bon Evêque qui étoit venu voir Maman ce jour-là ne resta pas, non plus, oisif. Il l'emmena dans le jardin où il se mit en prieres avec elle & tous ceux qui étoient là, en sorte qu'arrivant quelque tems après je vis tout le monde à genoux & m'y mis comme les autres. Durant la priere du saint homme le vent changea, mais si brusquement & si à propos que les flammes qui couvroient la maison & entroient déjà par les fenêtres furent portées de l'autre côté de la cour, & la maison n'eut aucun mal. Deux ans après, M. de *Bernex* étant mort, les Antonins, ses anciens confreres commencerent à recueillir les pieces qui pouvoient servir à sa béatification. A la priere du P. *Boudet* je joignis à

ces pieces une atteſtation du fait que je viens de rapporter, en quoi je fis bien; mais en quoi je fis mal, ce fut de donner ce fait pour un miracle. J'avois vu l'Evéque en priere, & durant ſa priere j'avois vu le vent changer, & même très-à propos: voilà ce que je pouvois dire & certifier: mais qu'une de ces deux choſes fût la cauſe de l'autre, voilà ce que je ne devois pas atteſter, parce que je ne pouvois le ſavoir. Cependant autant que je puis me rappeller mes idées, alors ſincérement catholique, j'étois de bonne foi. L'amour du merveilleux ſi naturel au cœur humain, ma vénération pour ce vertueux Prélat, l'orgueil ſecret d'avoir peut-être contribué moi-même au miracle, aiderent à me ſéduire, & ce qu'il y a de ſûr eſt que ſi ce miracle eût été l'effet des plus ardentes prieres, j'aurois bien pu m'en attribuer ma part.

Plus de trente ans après, lorſque j'eus publié les *Lettres de la montagne*, M. *Fréron* déterra ce certificat, je ne ſais comment, & en fit uſage dans ſes feuilles. Il faut avouer que la découverte étoit heureuſe & l'à-propos me parut à moi-même très-plaiſant.

J'étois deſtiné à être le rebut de tous les états. Quoique M. *Gâtier* eût rendu de mes progrès le compte le moins défavorable qu'il lui fût poſſible, on voyoit qu'ils n'étoient pas proportionnés à mon travail, & cela n'étoit pas encourageant pour me faire pouſſer mes études. Auſſi l'Evêque & le Supérieur ſe rebuterent-ils, & on me rendit à Madame de *Warens* comme un ſujet qui n'étoit pas même bon pour être prêtre; au reſte aſſez bon garçon, diſoit-on, & point vicieux; ce qui fit que malgré tant de préjugés rebutans ſur mon compte, elle ne m'abandonna pas.

Je rapportai chez elle en triomphe son livre de musique dont j'avois tiré si bon parti. Mon air d'Alphée & Aréthuse étoit à-peu-près tout ce que j'avois appris au séminaire. Mon goût marqué pour cet art lui fit naître la pensée de me faire musicien. L'occasion étoit commode. On faisoit chez elle au moins une fois la semaine de la musique, & le maître de musique de la cathédrale qui dirigeoit ce petit concert venoit la voir très-souvent. C'étoit un Parisien nommé M. le *Maître*, bon compositeur, fort vif, fort gai, jeune encore, assez bien fait, peu d'esprit, mais au demeurant très-bon homme. Maman me fit faire sa connoissance; je m'attachois à lui, je ne lui déplaisois pas: on parla de pension; l'on en convint. Bref, j'entrai chez lui, & j'y passai l'hiver d'autant plus agréablement que la maîtrise n'étant qu'à vingt pas de la maison de Maman, nous étions chez elle en un moment, & nous y soupions très-souvent ensemble.

On jugera bien que la vie de la maîtrise toujours chantante & gaie, avec les musiciens & les enfans de chœur, me plaisoit plus que celle du séminaire avec les peres de St. Lazare. Cependant cette vie, pour être plus libre, n'en étoit pas moins égale & réglée. J'étois fait pour aimer l'indépendance & pour n'en abuser jamais. Durant six mois entiers, je ne sortis pas une seule fois que pour aller chez Maman ou à l'église, & je n'en fus pas même tenté. Cet intervalle est un de ceux où j'ai vécu dans le plus grand calme, & que je me suis rappellés avec le plus de plaisir. Dans les situations diverses où je me suis trouvé, quelques-uns ont été marqués par un tel sentiment de bien-être, qu'en les remémorant j'en suis affecté comme si

j'y étois encore. Non-ſeulement je me rappelle les tems, les lieux, les perſonnes, mais tous les objets environnans la température de l'air, ſon odeur, ſa couleur, une certaine impreſſion locale qui ne s'eſt fait ſentir que là, & dont le ſouvenir vif m'y tranſporte de nouveau. Par exemple, tout ce qu'on répétoit à la maîtriſe, tout ce qu'on chantoit au chœur, tout ce qu'on y faiſoit, le bel & noble habit des Chanoines, les chaſubles des Prêtres, les mitres des chantres, la figure des muſiciens, un vieux charpentier boiteux qui jouoit de la contrebaſſe, un petit abbé blondin qui jouoit du violon, le lambeau de ſoutane qu'après avoir poſé ſon épée, M. le *Maître* endoſſoit par-deſſus ſon habit laïque, & le beau ſurplis fin dont il en couvroit les loques pour aller au chœur: l'orgueil avec lequel j'allois, tenant ma petite flûte à bec m'établir dans l'orcheſtre à la tribune, pour un petit bout de récit que M. le *Maître* avoit fait exprès pour moi: le bon diné qui nous attendoit enſuite, le bon appétit qu'on y portoit; ce concours d'objets vivement retracé m'a cent fois charmé dans ma mémoire, autant & plus que dans la réalité. J'ai gardé toujours une affection tendre pour un certain air du *Conditor alme ſyderum* qui marche par jambes; parce qu'un dimanche de l'Avent j'entendis de mon lit chanter cette hymne avant le jour ſur le perron de la cathédrale, ſelon un rite de cette Egliſe-là. Mlle. *Merceret* femme-de-chambre de Maman ſavoit un peu de muſique: je n'oublierai jamais un petit mottet *afferte* que M. le *Maître* me fit chanter avec elle & que ſa maîtreſſe écoutoit avec tant de plaiſir. Enfin tout juſqu'à la bonne ſervante *Perrine* qui étoit ſi bonne fille & que les enfans de

chœur faisoient tant endéver, tout dans les souvenirs de ces tems de bonheur & d'innocence revient souvent me ravir & m'attrister.

Je vivois à Annecy depuis près d'un an sans le moindre reproche; tout le monde étoit content de moi. Depuis mon départ de Turin je n'avois point fait de sottise, & je n'en fis point tant que je fus sous les yeux de Maman. Elle me conduisoit, & me conduisoit toujours bien; mon attachement pour elle étoit devenu ma seule passion, & ce qui prouve que ce n'étoit pas une passion folle c'est que mon cœur formoit ma raison. Il est vrai qu'un seul sentiment absorbant pour ainsi dire toutes mes facultés, me mettoit hors d'état de rien apprendre; pas même la musique, bien que j'y fisse tous mes efforts. Mais il n'y avoit point de ma faute; la bonne volonté y étoit toute entiere, l'assiduité y étoit. J'étois distrait, réveur, je soupirois; qu'y pouvois-je faire? Il ne manquoit à mes progrès rien qui dépendît de moi; mais pour que je fisse de nouvelles folies, il ne falloit qu'un sujet qui vînt me les inspirer. Ce sujet se présenta; le hasard arrangea les choses, & comme on verra dans la suite, ma mauvaise tête en tira parti.

Un soir du mois de Février qu'il faisoit bien froid, comme nous étions tous autour du feu, nous entendîmes frapper à la porte de la rue. *Perrine* prend sa lanterne, descend, ouvre: un jeune homme entre avec elle, monte, se présente d'un air aisé, & fait à M. le *Maître* un compliment court & bien tourné, se donnant pour un musicien françois que le mauvais état de ses finances forçoit de vicarier pour passer son chemin. A ce mot de musicien françois le cœur tressaillit au bon le

Maître; il aimoit passionnément son pays & son art. Il accueillit le jeune passager, lui offrit le gîte dont il paroissoit avoir grand besoin & qu'il accepta sans beaucoup de façon. Je l'examinai tandis qu'il se chauffoit & qu'il jasoit en attendant le soupé. Il étoit court de stature mais large de quarrure; il avoit je ne sais quoi de contrefait dans sa taille sans aucune difformité particuliere; c'étoit pour ainsi dire un bossu à épaules plates, mais je crois qu'il boitoit un peu. Il avoit un habit noir plutôt usé que vieux, & qui tomboit par pieces, une chemise très-fine & très-sale, de belles manchettes d'effilé, des guêtres dans chacune desquelles il auroit mis ses deux jambes, & pour se garantir de la neige un petit chapeau à porter sous le bras. Dans ce comique équipage il y avoit pourtant quelque chose de noble que son maintien ne démentoit pas; sa physionomie avoit de la finesse & de l'agrément, il parloit facilement & bien, mais très-peu modestement. Tout marquoit en lui un jeune débauché qui avoit eu de l'éducation & qui n'alloit pas gueusant comme un gueux, mais comme un fou. Il nous dit qu'il s'appelloit *Venture de Villeneuve*, qu'il venoit de Paris, qu'il s'étoit égaré dans sa route, & oubliant un peu son rôle de musicien, il ajouta qu'il alloit à Grenoble voir un parent qu'il avoit dans le parlement.

Pendant le soupé on parla de musique, & il en parla bien. Il connoissoit tous les grands virtuoses, tous les ouvrages célebres, tous les acteurs, toutes les actrices, toutes les jolies femmes, tous les grands seigneurs. Sur tout ce qu'on disoit il paroissoit au fait; mais à peine un sujet étoit-il entamé qu'il brouilloit l'entretien par quelque polissonnerie qui faisoit rire &

oublier

oublier ce qu'on avoit dit. C'étoit un ſamedi; il y avoit le lendemain muſique à la cathédrale. M. le *Maître* lui propoſe d'y chanter; *très-volontiers;* lui demande quelle eſt ſa partie? *La Haute-contre*, & il parle d'autre choſe. Avant d'aller à l'égliſe on lui offrit ſa partie à prévoir; il n'y jetta pas les yeux. Cette gaſconade ſurprit le *Maître*: vous verrez, me dit-il à l'oreille, qu'il ne ſait pas une note de muſique. J'en ai grand'peur, lui répondis-je. Je les ſuivis très-inquiet. Quand on commença, le cœur me battit d'une terrible force; car je m'intéreſſois beaucoup à lui.

J'eus bientôt de quoi me raſſurer. Il chanta ſes deux récits avec toute la juſteſſe & tout le goût imaginables, & qui plus eſt avec une très-jolie voix. Je n'ai gueres eu de plus agréable ſurpriſe. Après la meſſe M. *Venture* reçut des complimens à perte de vue des chanoines & des muſiciens, auxquels il répondoit en poliſſonnant, mais toujours avec beaucoup de grace. M. le *Maître* l'embraſſa de bon cœur; j'en fis autant: il vit que j'étois bien aiſe, & cela parut lui faire plaiſir.

On conviendra je m'aſſure, qu'après m'être engoué de M. *Bacle*, qui tout compté n'étoit qu'un manan, je pouvois m'engouer de M. *Venture* qui avoit de l'éducation, des talens, de l'eſprit, de l'uſage du monde, & qui pouvoit paſſer pour un aimable débauché. C'eſt auſſi ce qui m'arriva, & ce qui ſeroit arrivé, je penſe, à tout autre jeune homme à ma place, d'autant plus facilement encore qu'il auroit eu un meilleur tact pour ſentir le mérite, & un meilleur goût pour s'y attacher: car *Venture* en avoit, ſans contredit, & il en avoit ſur-tout un bien rare à ſon âge, celui de n'être point preſſé de montrer

ſon acquis. Il eſt vrai qu'il ſe vantoit de beaucoup de choſes qu'il ne ſavoit point; mais pour celles qu'il ſavoit & qui étoient en aſſez grand nombre, il n'en diſoit rien: il attendoit l'occaſion de les montrer; il s'en prévaloit alors ſans empreſſement, & cela faiſoit le plus grand effet. Comme il s'arrêtoit après chaque choſe ſans parler du reſte, on ne ſavoit plus quand il auroit tout montré. Badin, folâtre, inépuiſable, ſéduiſant dans la converſation, ſouriant toujours & ne riant jamais, il diſoit du ton le plus élégant les choſes les plus groſſieres & les faiſoit paſſer. Les femmes mêmes les plus modeſtes s'étonnoient de ce qu'elles enduroient de lui. Elles avoient beau ſentir qu'il falloit ſe fâcher, elles n'en avoient pas la force. Il ne lui falloit que des filles perdues; & je ne crois pas qu'il fût fait pour avoir des bonnes fortunes, mais il étoit fait pour mettre un agrément infini dans la ſociété des gens qui en avoient. Il étoit difficile qu'avec tant de talens agréables, dans un pays où l'on s'y connoît & où on les aime, il reſtât borné longtems à la ſphere des muſiciens.

Mon goût pour M. *Venture*, plus raiſonnable dans ſa cauſe fut auſſi moins extravagant dans ſes effets, quoique plus vif & plus durable que celui que j'avois pris pour M. *Bacle*. J'aimois à le voir, à l'entendre, tout ce qu'il faiſoit me paroiſſoit charmant, tout ce qu'il diſoit me ſembloit des oracles: mais mon engouement n'alloit point juſqu'à ne pouvoir me ſéparer de lui. J'avois à mon voiſinage un bon préſervatif contre cet excès. D'ailleurs trouvant ſes maximes très-bonnes pour lui, je ſentois qu'elles n'étoient pas à mon uſage; il me falloit une autre ſorte de volupté dont il n'avoit pas l'idée & dont je n'o-

fois même lui parler, bien sûr qu'il se seroit moqué de moi. Cependant j'aurois voulu allier cet attachement avec celui qui me dominoit. J'en parlois à Maman avec transport; le *Maître* lui en parloit avec éloges. Elle consentit qu'on le lui amenât : mais cette entrevue ne réussit point du tout : il la trouva précieuse; elle le trouva libertin, & s'alarmant pour moi d'une aussi mauvaise connoissance, non-seulement elle me défendit de le lui ramener, mais elle me peignit si fortement les dangers que je courois avec ce jeune homme, que je devins un peu plus circonspect à m'y livrer, &, très-heureusement pour mes mœurs & pour ma tête, nous fûmes bientôt séparés.

M. le *Maître* avoit les goûts de son art; il aimoit le vin. A table, cependant il étoit sobre; mais en travaillant dans son cabinet il falloit qu'il bût. Sa servante le savoit si bien que sitôt qu'il préparoit son papier pour composer & qu'il prenoit son violoncelle, son pot & son verre arrivoient l'instant d'après, & le pot se renouvelloit de tems à autre. Sans jamais être absolument ivre, il étoit presque toujours pris de vin, & en vérité c'étoit dommage, car c'étoit un garçon essentiellement bon, & si gai que Maman ne l'appelloit que *petit-chat.* Malheureusement il aimoit son talent, travailloit beaucoup, & buvoit de même. Cela prit sur sa santé & enfin sur son humeur; il étoit quelquefois ombrageux, & facile à offenser. Incapable de grossiéreté, incapable de manquer à qui que ce fût, il n'a jamais dit une mauvaise parole, même à un de ses enfans de chœur. Mais il ne falloit pas non plus lui manquer, & cela étoit juste. Le mal étoit qu'ayant peu d'esprit il ne discernoit pas les tons & les caracteres, & prenoit souvent la mouche sur rien.

L'ancien chapitre de Geneve où jadis tant de Princes & d'Evêques ſe faiſoient un honneur d'entrer, a perdu dans ſon exil ſon ancienne ſplendeur, mais il a conſervé ſa fierté. Pour pouvoir y être admis, il faut toujours être gentilhomme ou docteur de Sorbonne, & s'il eſt un orgueil pardonnable après celui qui ſe tire du mérite perſonnel, c'eſt celui qui ſe tire de la naiſſance. D'ailleurs tous les prêtres qui ont des laïques à leurs gages les traitent d'ordinaire avec aſſez de hauteur. C'eſt ainſi que les chanoines traitoient ſouvent le pauvre le *Maître*. Le chantre ſur-tout, appellé M. l'abbé de *Vidonne*, qui, du reſte étoit un très-galant homme, mais trop plein de ſa nobleſſe, n'avoit pas toujours pour lui les égards que méritoient ſes talens, & l'autre n'enduroit pas volontiers ces dédains. Cette année ils eurent durant la ſemaine ſainte un démêlé plus vif qu'à l'ordinaire dans un dîné de régle que l'Evêque donnoit aux chanoines, & où le *Maître* étoit toujours invité. Le chantre lui fit quelque paſſe-droit & lui dit quelque parole dure, que celui-ci ne put digérer. Il prit ſur le champ la réſolution de s'enfuir la nuit ſuivante, & rien ne put l'en faire démordre, quoique Madame de *Warens*, à qui il alla faire ſes adieux n'épargnât rien pour l'appaiſer. Il ne put renoncer au plaiſir de ſe venger de ſes tyrans, en les laiſſant dans l'embarras aux fêtes de Pâques, tems où l'on avoit le plus grand beſoin de lui. Mais ce qui l'embarraſſoit lui-même, étoit ſa muſique qu'il vouloit emporter, ce qui n'étoit pas facile. Elle formoit une caiſſe aſſez groſſe & fort lourde, qui ne s'emportoit pas ſous le bras.

Maman fit ce que j'aurois fait & ce que je ferois encore à

ſa place. Après bien des efforts inutiles pour le retenir, le voyant réſolu de partir comme que ce fut, elle prit le parti de l'aider en tout ce qui dépendoit d'elle. J'oſe dire qu'elle le devoit. Le *Maître* s'étoit conſacré, pour ainſi dire à ſon ſervice. Soit en ce qui tenoit à ſon art, ſoit en ce qui tenoit à ſes ſoins, il étoit entiérement à ſes ordres, & le cœur avec lequel il les ſuivoit, donnoit à ſa complaiſance un nouveau prix. Elle ne faiſoit donc que rendre à un ami dans une occaſion eſſentielle ce qu'il faiſoit pour elle en détail depuis trois ou quatre ans; mais elle avoit une ame qui pour remplir de pareils devoirs n'avoit pas beſoin de ſonger que c'en étoient pour elle. Elle me fit venir, m'ordonna de ſuivre M. le *Maître* au moins juſqu'à Lyon, & de m'attacher à lui auſſi long-tems qu'il auroit beſoin de moi. Elle m'a depuis avoué que le deſir de m'éloigner de *Venture* étoit entré pour beaucoup dans cet arrangement. Elle conſulta Claude *Anet* ſon fidelle domeſtique pour le tranſport de la caiſſe. Il fut d'avis qu'au lieu de prendre à Annecy une bête de ſomme qui nous feroit infailliblement découvrir, il falloit quand il ſeroit nuit porter la caiſſe à bras juſqu'à une certaine diſtance, & louer enſuite un âne dans un village pour la tranſporter juſqu'à Seyſſel, où étant ſur terres de France nous n'aurions plus rien à riſquer. Cet avis fut ſuivi: nous partimes le même ſoir à ſept heures, & Maman, ſous prétexte de payer ma dépenſe groſſit la petite bourſe du pauvre petit-chat d'un ſurcroit qui ne lui fut pas inutile. Claude *Anet*, le jardinier & moi, portâmes la caiſſe comme nous pûmes juſqu'au premier village, où un âne nous relaya, & la même nuit nous nous rendîmes à Seyſſel.

Je crois avoir déjà remarqué qu'il y a des tems où je suis si peu semblable à moi-même, qu'on me prendroit pour un autre homme de caractere tout opposé. On en va voir un exemple. M. *Reydelet* curé de Seyssel étoit chanoine de St. Pierre, par conséquent de la connoissance de M. le *Maître*, & l'un des hommes dont il devoit le plus se cacher. Mon avis fut au contraire d'aller nous présenter à lui, & lui demander gîte sous quelque prétexte, comme si nous étions là du consentement du chapitre. Le *Maître* goûta cette idée qui rendoit sa vengeance moqueuse & plaisante. Nous allâmes donc effrontément chez M. *Reydelet*, qui nous reçut très-bien. Le *Maître* lui dit qu'il alloit à Bellay à la priere de l'Evêque diriger sa musique aux fêtes de Pâques, qu'il comptoit repasser dans peu de jours, & moi à l'appui de ce mensonge j'en enfilai cent autres si naturels que M. *Reydelet* me trouvant joli garçon, me prit en amitié & me fit mille caresses. Nous fûmes bien régalés, bien couchés, M. *Reydelet* ne savoit quelle chere nous faire; & nous nous séparâmes les meilleurs amis du monde, avec promesse de nous arrêter plus long-tems au retour. A peine pûmes-nous attendre que nous fussions seuls pour commencer nos éclats de rire, & j'avoue qu'ils me reprennent encore en y pensant; car on ne sauroit imaginer une espiéglerie mieux soutenue ni plus heureuse. Elle nous eût égayés durant toute la route, si M. le *Maître* qui ne cessoit de boire & de battre la campagne, n'eût été attaqué deux ou trois fois d'une atteinte à laquelle il devenoit très-sujet, & qui ressembloit fort à l'épilepsie. Cela me jetta dans des embarras qui m'effrayerent, & dont je pensai bientôt à me tirer comme je pourrois.

Nous allâmes à Bellay passer les fêtes de Pâques comme nous l'avions dit à M. *Reydelet;* & quoique nous n'y fussions point attendus, nous fûmes reçus du maître de musique & accueillis de tout le monde avec grand plaisir. M. le *Maître* avoit de la considération dans son art & la méritoit. Le maître de musique de Bellay se fit honneur de ses meilleurs ouvrages & tâcha d'obtenir l'approbation d'un si bon juge : car outre que le *Maître* étoit connoisseur, il étoit équitable, point jaloux, & point flagorneur. Il étoit si supérieur à tous ces maîtres de musique de province, & ils le sentoient si bien eux-mêmes, qu'ils le regardoient moins comme leur confrere, que comme leur chef.

Après avoir passé très-agréablement quatre ou cinq jours à Bellay, nous en repartîmes & continuâmes notre route, sans aucun accident que ceux dont je viens de parler. Arrivés à Lyon nous fûmes loger à Notre-Dame de pitié, & en attendant la caisse, qu'à la faveur d'un autre mensonge nous avions embarquée sur le Rhône par les soins de notre bon patron M. *Reydelet*, M. le *Maître* alla voir ses connoissances, entr'autres le Pere *Caton*, cordelier, dont il sera parlé dans la suite, & l'Abbé *Dortan* comte de Lyon. L'un & l'autre le reçurent bien, mais ils le trahirent, comme on verra tout-à-l'heure ; son bonheur s'étoit épuisé chez M. *Reydelet.*

Deux jours après notre arrivée à Lyon, comme nous passions dans une petite rue non loin de notre auberge, le *Maître* fut surpris d'une de ses atteintes, & celle-là fut si violente que j'en fus saisi d'effroi. Je fis des cris, appellai du secours, nommai son auberge & suppliai qu'on l'y fît porter ; puis tandis qu'on s'assembloit & s'empressoit autour d'un homme tombé sans

ſentiment & écumant au milieu de la rue, il fut délaiſſé du ſeul ami ſur lequel il eût dû compter. Je pris l'inſtant où perſonne ne ſongeoit à moi, je tournai le coin de la rue & je diſparus. Graces au Ciel j'ai fini ce troiſieme aveu pénible; s'il m'en reſtoit beaucoup de pareils à faire, j'abandonnerois le travail que j'ai commencé.

De tout ce que j'ai dit juſqu'à préſent, il en eſt reſté quelques traces dans les lieux où j'ai vécu; mais ce que j'ai à dire dans le livre ſuivant eſt preſque entiérement ignoré. Ce ſont les plus grandes extravagances de ma vie, & il eſt heureux qu'elles n'aient pas plus mal fini. Mais ma tête montée au ton d'un inſtrument étranger étoit hors de ſon diapaſon; elle y revint d'elle-même, & alors je ceſſai mes folies, ou du moins j'en fis de plus accordantes à mon naturel. Cette époque de ma jeuneſſe eſt celle dont j'ai l'idée la plus confuſe. Rien preſque ne s'y eſt paſſé d'aſſez intéreſſant à mon cœur pour m'en retracer vivement le ſouvenir, & il eſt difficile que dans tant d'allées & venues, dans tant de déplacemens ſucceſſifs, je ne faſſe pas quelques tranſpoſitions de tems ou de lieu. J'écris abſolument de mémoire, ſans monumens, ſans matériaux qui puiſſent me la rappeller. Il y a des événemens de ma vie qui me ſont auſſi préſens que s'ils venoient d'arriver; mais il y a des lacunes & des vides que je ne peux remplir qu'à l'aide de récits auſſi confus que le ſouvenir qui m'en eſt reſté. J'ai donc pu faire des erreurs quelquefois & j'en pourrai faire encore ſur des bagatelles, juſqu'au tems où j'ai de moi des renſeignemens plus ſurs; mais en ce qui importe vraiment au ſujet je ſuis aſſuré d'être exact & fidelle, comme je tâcherai

toujours

toujours de l'être en tout : voilà sur quoi l'on peut compter.

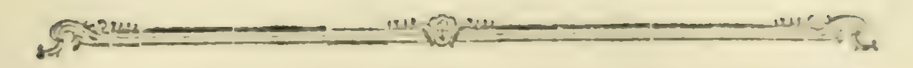
Si-tôt que j'eus quitté M. le *Maître* ma résolution fut prise, & je repartis pour Annecy. La cause & le mystere de notre départ m'avoit donné un grand intérêt pour la sureté de notre retraite ; & cet intérêt m'occupant tout entier avoit fait diversion durant quelques jours à celui qui me rappelloit en arriere : mais dès que la sécurité me laissa plus tranquille le sentiment dominant reprit sa place. Rien ne me flattoit, rien ne me tentoit, je n'avois de desir pour rien que pour retourner auprès de Maman. La tendresse & la vérité de mon attachement pour elle avoit déraciné de mon cœur tous les projets imaginaires, toutes les folies de l'ambition. Je ne voyois plus d'autre bonheur que celui de vivre auprès d'elle, & je ne faisois pas un pas sans sentir que je m'éloignois de ce bonheur. J'y revins donc aussi-tôt que cela me fut possible. Mon retour fut si prompt & mon esprit si distrait que, quoique je me rappelle avec tant de plaisir tous mes autres voyages, je n'ai pas le moindre souvenir de celui-là. Je ne m'en rappelle rien du tout, sinon mon départ de Lyon & mon arrivée à Annecy. Qu'on juge sur-tout si cette derniere époque a dû sortir de ma mémoire ! en arrivant je ne trouvai plus Madame de *Warens* : elle étoit partie pour Paris.

Je n'ai jamais bien su le secret de ce voyage. Elle me l'auroit dit, j'en suis très-sûr, si je l'en avois pressée ; mais jamais homme ne fut moins curieux que moi du secret de ses amis. Mon cœur uniquement occupé du présent en remplit toute sa capacité, tout son espace, &, hors les plaisirs passés qui font désormais mes uniques jouissances, il n'y reste pas un coin de

vide pour ce qui n'eſt plus. Tout ce que j'ai cru d'entrevoir dans le peu qu'elle m'en a dit eſt, que dans la révolution cauſée à Turin par l'abdication du roi de Sardaigne, elle craignit d'être oubliée & voulut, à la faveur des intrigues de M. d'*Aubonne*, chercher le même avantage à la Cour de France, où elle m'a ſouvent dit qu'elle l'eût préféré ; parce que la multitude des grandes affaires fait qu'on n'y eſt pas ſi déſagréablement ſurveillé. Si cela eſt, il eſt bien étonnant qu'à ſon retour on ne lui ait pas fait plus mauvais viſage, & qu'elle ait toujours joui de ſa penſion ſans aucune interruption. Bien des gens ont cru qu'elle avoit été chargée de quelque commiſſion ſecrete, ſoit de la part de l'Evêque qui avoit alors des affaires à la Cour de France, où il fut lui-même obligé d'aller, ſoit de la part de quelqu'un plus puiſſant encore, qui ſut lui ménager un heureux retour. Ce qu'il y a de ſûr, ſi cela eſt, eſt que l'ambaſſadrice n'étoit pas mal choiſie, & que, jeune & belle encore, elle avoit tous les talens néceſſaires pour ſe bien tirer d'une négociation.

Fin du troiſieme Livre.





LES

CONFESSIONS

DE

J. J. ROUSSEAU.

LIVRE QUATRIEME.

J'ARRIVE & je ne la trouve plus. Qu'on juge de ma ſurpriſe & de ma douleur! C'eſt alors que le regret d'avoir lâchement abandonné M. le *Maître* commença de ſe faire ſentir. Il fut plus vif encore quand j'appris le malheur qui lui étoit arrivé. ſa caiſſe de Muſique qui contenoit toute ſa fortune, cette précieuſe caiſſe ſauvée avec tant de fatigue, avoit été ſaiſie en arrivant à Lyon par les ſoins du Comte *Dortan* à qui le chapitre avoit fait écrire pour le prévenir de cet enlévement furtif. Le *Maître* avoit en vain réclamé ſon bien, ſon gagne-pain, le travail de toute ſa vie. La propriété de cette caiſſe étoit tout au moins ſujette à litige; il n'y en eut point. L'affaire fut décidée à l'inſtant même par la loi du plus fort, & le pauvre le *Maître* perdit ainſi le fruit de ſes talens, l'ouvrage de ſa jeuneſſe, & la reſſource de ſes vieux jours.

Il ne manqua rien au coup que je reçus, pour le rendre accablant. Mais j'étois dans un âge où les grands chagrins ont

peu de prise, & je me forgeai bientôt des consolations. Je comptois avoir dans peu des nouvelles de Madame de *Warens*, quoique je ne susse pas son adresse, & qu'elle ignorât que j'étois de retour; & quant à ma désertion, tout bien compté, je ne la trouvois pas si coupable. J'avois été utile à M. le *Maître* dans sa retraite; c'étoit le seul service qui dépendît de moi. Si j'avois resté avec lui en France je ne l'aurois pas guéri de son mal, je n'aurois pas sauvé sa caisse, je n'aurois fait que doubler sa dépense, sans lui pouvoir être bon à rien. Voilà comment alors je voyois la chose; je la vois autrement aujourd'hui. Ce n'est pas quand une vilaine action vient d'être faite qu'elle nous tourmente; c'est quand long-tems après on se la rappelle; car le souvenir ne s'en éteint point.

Le seul parti que j'avois à prendre pour avoir des nouvelles de Maman, étoit d'en attendre : car où l'aller chercher à Paris, & avec quoi faire le voyage? Il n'y avoit point de lieu plus sûr qu'Annecy pour savoir tôt ou tard où elle étoit. J'y restai donc. Mais je me conduisis assez mal. Je n'allai point voir l'Évêque qui m'avoit protégé & qui me pouvoit protéger encore. Je n'avois plus ma patronne auprès de lui & je craignois les réprimandes sur notre évasion. J'allai moins encore au séminaire. M. *Gros* n'y étoit plus. Je ne vis personne de ma connoissance : j'aurois pourtant bien voulu aller voir Madame l'Intendante, mais je n'osai jamais. Je fis plus mal que tout cela. Je retrouvai M. *Venture*, auquel malgré mon enthousiasme je n'avois pas même pensé depuis mon départ. Je le retrouvai brillant & fêté dans tout Annecy; les Dames se l'arrachoient. Ce succès acheva de me tourner la tête. Je ne vis plus

rien que M. *Venture*, & il me fit preſque oublier Madame de *Warens*. Pour profiter de ſes leçons plus à mon aiſe, je lui propoſai de partager avec moi ſon gite ; il y conſentit. Il étoit logé chez un cordonnier, plaiſant & bouffon perſonnage, qui dans ſon patois n'appelloit pas ſa femme autrement que *ſalopiere* ; nom qu'elle méritoit aſſez. Il avoit avec elle des priſes que *Venture* avoit ſoin de faire durer en paroiſſant vouloir faire le contraire. Il leur diſoit d'un ton froid & dans ſon accent provençal des mots qui faiſoient le plus grand effet ; c'étoient des ſcenes à pâmer de rire. Les matinées ſe paſſoient ainſi ſans qu'on y ſongeât. A deux ou trois heures nous mangions un morceau. *Venture* s'en alloit dans ſes ſociétés où il ſoupoit, & moi j'allois me promener ſeul, méditant ſur ſon grand mérite, admirant, convoitant ſes rares talens, & maudiſſant ma mauſſade étoile qui ne m'appelloit point à cette heureuſe vie. Eh que je m'y connoiſſois mal ! la mienne eût été cent fois plus charmante ſi j'avois été moins bête & ſi j'en avois ſu mieux jouir.

Madame de *Warens* n'avoit emmené qu'*Anet* avec elle ; elle avoit laiſſé *Merceret*, ſa femme-de-chambre dont j'ai parlé. Je la trouvai occupant encore l'appartement de ſa maîtreſſe. Mademoiſelle *Merceret* étoit une fille un peu plus âgée que moi, non pas jolie, mais aſſez agréable, une bonne fribourgeoiſe ſans malice, & à qui je n'ai connu d'autre défaut que d'être quelquefois un peu mutine avec ſa maîtreſſe. Je l'allois voir aſſez ſouvent ; c'étoit une ancienne connoiſſance, & ſa vue m'en rappelloit une plus chere qui me la faiſoit aimer. Elle avoit pluſieurs amies, entr'autres une Mademoiſelle

Giraud genevoise, qui pour mes péchés s'avisa de prendre du goût pour moi. Elle pressoit toujours *Merceret* de m'amener chez elle ; je m'y laissois mener parce que j'aimois assez *Merceret*, & qu'il y avoit là d'autres jeunes personnes que je voyois volontiers. Pour Mademoiselle *Giraud* qui me faisoit toutes sortes d'agaceries, on ne peut rien ajouter à l'aversion que j'avois pour elle. Quand elle approchoit de mon visage son museau sec & noir barbouillé de tabac d'Espagne, j'avois peine à m'abstenir d'y cracher. Mais je prenois patience ; à cela près, je me plaisois fort au milieu de toutes ces filles, & soit pour faire leur cour à Mademoiselle *Giraud*, soit pour moi-même, toutes me fétoient à l'envi. Je ne voyois à tout cela que de l'amitié. J'ai pensé depuis qu'il n'eût tenu qu'à moi d'y voir davantage : mais je ne m'en avisois pas, je n'y pensois pas.

D'ailleurs des couturieres, des filles de chambre, de petites marchandes ne me tentoient gueres. Il me falloit des Demoiselles. Chacun a ses fantaisies, ç'a toujours été la mienne, & je ne pense pas comme Horace sur ce point-là. Ce n'est pourtant pas du tout la vanité de l'état & du rang qui m'attire ; c'est un teint mieux conservé, de plus belles mains, une parure plus gracieuse, un air de délicatesse & de propreté sur toute la personne, plus de goût dans la maniere de se mettre & de s'exprimer, une robe plus fine & mieux faite, une chaussure plus mignonne, des rubans, de la dentelle, des cheveux mieux ajustés. Je préférerois toujours la moins jolie ayant plus de tout cela. Je trouve moi-même cette préférence très-ridicule ; mais mon cœur la donne malgré moi.

Hé bien cet avantage se présentoit encore, & il ne tint encore qu'à moi d'en profiter. Que j'aime à tomber de tems en tems sur les momens agréables de ma jeunesse! Ils m'étoient si doux; ils ont été si courts, si rares, & je les ai goûtés à si bon marché! Ah! leur seul souvenir rend encore à mon cœur une volupté pure dont j'ai besoin pour ranimer mon courage, & soutenir les ennuis du reste de mes ans.

L'aurore un matin me parut si belle que m'étant habillé précipitamment, je me hâtai de gagner la campagne pour voir lever le soleil. Je goûtai ce plaisir dans tout son charme; c'étoit la semaine après la St. Jean. La terre dans sa plus grande parure étoit couverte d'herbe & de fleurs; les rossignols presque à la fin de leur ramage sembloient se plaire à le renforcer: tous les oiseaux faisant en concert leurs adieux au printems, chantoient la naissance d'un beau jour d'été, d'un de ces beaux jours qu'on ne voit plus à mon âge, & qu'on n'a jamais vus dans le triste sol où j'habite aujourd'hui.

Je m'étois insensiblement éloigné de la ville, la chaleur augmentoit, & je me promenois sous des ombrages dans un vallon le long d'un ruisseau. J'entends derriere moi des pas de chevaux & des voix de filles qui sembloient embarrassées, mais qui n'en rioient pas de moins bon cœur. Je me retourne, on m'appelle par mon nom, j'approche, je trouve deux jeunes personnes de ma connoissance, Mademoiselle de *G****. & Mademoiselle *Galley*, qui n'étant pas d'excellentes cavalieres ne savoient comment forcer leurs chevaux à passer le ruisseau. Mademoiselle de *G****. étoit une jeune Bernoise fort aimable, qui par quelque folie de son âge ayant été jettée hors de son

pays avoit imité Madame de *Warens*, chez qui je l'avois vue quelquefois; mais n'ayant pas eu une penſion comme elle, elle avoit été trop heureuſe de s'attacher à Mademoiſelle *Galley*, qui, l'ayant priſe en amitié avoit engagé ſa mere à la lui donner pour compagne, juſqu'à ce qu'on la pût placer de quelque façon. Mademoiſelle *Galley* d'un an plus jeune qu'elle, étoit encore plus jolie; elle avoit je ne ſais quoi de plus délicat, de plus fin; elle étoit en même tems très-mignonne & très-formée, ce qui eſt pour une fille le plus beau moment. Toutes deux s'aimoient tendrement, & leur bon caractere à l'une & à l'autre ne pouvoit qu'entretenir long-tems cette union, ſi quelque amant ne venoit pas la déranger. Elles me dirent qu'elles alloient à Toune, vieux château appartenant à Madame *Galley*; elles implorerent mon ſecours pour faire paſſer leurs chevaux, n'en pouvant venir à bout elles ſeules; je voulus fouetter les chevaux, mais elles craignoient pour moi les ruades, & pour elles les haut-le-corps. J'eus recours à un autre expédient: je pris par la bride le cheval de Mademoiſelle *Galley*, puis le tirant après moi, je traverſai le ruiſſeau ayant de l'eau juſqu'à mi-jambes, & l'autre cheval ſuivit ſans difficulté. Cela fait, je voulus ſaluer ces Demoiſelles & m'en aller comme un benêt: elles ſe dirent quelques mots tout bas, & Mademoiſelle *G****. s'adreſſant à moi; non pas, non pas, me dit-elle, on ne nous échappe pas comme cela. Vous vous êtes mouillé pour notre ſervice, & nous devons en conſcience avoir ſoin de vous ſécher: il faut s'il vous plait venir avec nous, nous vous arrêtons priſonnier. Le cœur me battoit, je regardois Mademoiſelle *Galley*: oui, oui, ajouta-t-elle en riant de ma

mine

mine effarée, prisonnier de guerre; montez en croupe derriere elle, nous voulons rendre compte de vous. Mais, Mademoiselle, je n'ai point l'honneur d'être connu de Madame votre mere; que dira-t-elle en me voyant arriver? Sa mere, reprit Mademoiselle de *G****, n'est pas à Toune, nous sommes seules: nous revenons ce soir, & vous reviendrez avec nous.

L'effet de l'électricité n'est pas plus prompt que celui que ces mots firent sur moi. En m'élançant sur le cheval de Mademoiselle de *G****. je tremblois de joie, & quand il fallut l'embrasser pour me tenir, le cœur me battoit si fort qu'elle s'en apperçut; elle me dit que le sien lui battoit aussi par la frayeur de tomber; c'étoit presque dans ma posture, une invitation de vérifier la chose; je n'osai jamais, & durant tout le trajet, mes deux bras lui servirent de ceinture, très-serrée, à la vérité; mais sans se déplacer un moment. Telle femme qui lira ceci me souffletteroit volontiers, & n'auroit pas tort.

La gaîté du voyage & le babil de ces filles, aiguiserent tellement le mien, que jusqu'au soir & tant que nous fûmes ensemble, nous ne déparlâmes pas un moment. Elles m'avoient mis si bien à mon aise, que ma langue parloit autant que mes yeux, quoiqu'elle ne dît pas les mêmes choses. Quelques instans seulement quand je me trouvois tête-à-tête avec l'une ou l'autre l'entretien s'embarrassoit un peu; mais l'absente revenoit bien vîte, & ne nous laissoit pas le tems d'éclaircir cet embarras.

Arrivés à Toune, & moi bien séché, nous déjeûnâmes. Ensuite il fallut procéder à l'importante affaire de préparer le dîné. Les deux Demoiselles tout en cuisinant, baisoient de tems en

tems les enfans de la grangere, & le pauvre marmiton regardoit faire en rongeant son frein. On avoit envoyé des provisions de la ville, & il y avoit de quoi faire un très-bon dîné, sur-tout en friandises; mais malheureusement on avoit oublié du vin. Cet oubli n'étoit pas étonnant pour des filles qui n'en buvoient gueres; mais j'en fus fâché, car j'avois un peu compté sur ce secours pour m'enhardir. Elles en furent fâchées aussi, par la même raison peut-être, mais je n'en crois rien. Leur gaîté vive & charmante étoit l'innocence même, & d'ailleurs qu'eussent-elles fait de moi entr'elles deux? Elles envoyerent chercher du vin par-tout aux environs; on n'en trouva point, tant les paysans de ce canton sont sobres & pauvres. Comme elles m'en marquoient leur chagrin, je leur dis de n'en pas être si fort en peine, & qu'elles n'avoient pas besoin de vin pour m'enivrer. Ce fut la seule galanterie que j'osai leur dire de la journée; mais je crois que les friponnes voyoient de reste que cette galanterie étoit une vérité.

Nous dînâmes dans la cuisine de la grangere, les deux amies assises sur des bancs aux deux côtés de la longue table, & leur hôte entr'elles deux sur une escabelle à trois pieds. Quel dîné! Quel souvenir plein de charmes! Comment pouvant à si peu de frais goûter des plaisirs si purs & si vrais, vouloir en rechercher d'autres? Jamais soupé des petites-maisons de Paris n'approcha de ce repas, je ne dis pas seulement pour la gaîté, pour la douce joie; mais je dis pour la sensualité.

Après le dîné nous fîmes une économie. Au lieu de prendre le café qui nous restoit du déjeûné, nous le gardâmes pour le goûté avec de la crême & des gâteaux qu'elles avoient ap-





Que mes levres ne ſont-elles des ceriſes! Comme je les leur ietterois ainſi de bon cœur!

portés, & pour tenir notre appétit en haleine, nous allâmes dans le verger achever notre dessert avec des cerises. Je montai sur l'arbre & je leur en jettois des bouquets dont elles me rendoient les noyaux à travers les branches. Une fois Mademoiselle *Galley* avançant son tablier & reculant la tête, se présentoit si bien, & je visai si juste, que je lui fis tomber un bouquet dans le sein; & de rire. Je me disois en moi-même: que mes levres ne sont-elles des cerises! comme je les leur jetterois ainsi de bon cœur!

La journée se passa de cette sorte à folâtrer avec la plus grande liberté, & toujours avec la plus grande décence. Pas un seul mot équivoque, pas une seule plaisanterie hasardée; & cette décence nous ne nous l'imposions point du tout, elle venoit toute seule, nous prenions le ton que nous donnoient nos cœurs. Enfin ma modestie, d'autres diront ma sottise fut telle que la plus grande privauté qui m'échappa fut de baiser une seule fois la main de Mademoiselle *Galley*. Il est vrai que la circonstance donnoit du prix à cette légere faveur. Nous étions seuls, je respirois avec embarras, elle avoit les yeux baissés. Ma bouche au lieu de trouver des paroles s'avisa de se coller sur sa main, qu'elle retira doucement, après qu'elle fut baisée, en me regardant d'un air qui n'étoit point irrité. Je ne sais ce que j'aurois pu lui dire: son amie entra, & me parut laide en ce moment.

Enfin elles se souvinrent qu'il ne falloit pas attendre la nuit pour rentrer en ville. Il ne nous restoit que le tems qu'il falloit pour arriver de jour, & nous nous hâtâmes de partir, en nous distribuant comme nous étions venus. Si j'avois osé, j'aurois

transposé cet ordre ; car le regard de Mademoiselle *Galley* m'avoit vivement ému le cœur ; mais je n'osai rien dire, & ce n'étoit pas à elle de le proposer. En marchant nous disions que la journée avoit tort de finir ; mais loin de nous plaindre qu'elle eût été courte, nous trouvâmes que nous avions eu le secret de la faire longue par tous les amusemens dont nous avions su la remplir.

Je les quittai à-peu-près au même endroit où elles m'avoient pris. Avec quel regret nous nous séparâmes ! Avec quel plaisir nous projettâmes de nous revoir ! Douze heures passées ensemble nous valoient des siecles de familiarité. Le doux souvenir de cette journée ne coûtoit rien à ces aimables filles ; la tendre union qui régnoit entre nous trois valoit des plaisirs plus vifs, & n'eût pu subsister avec eux : nous nous aimions sans mystere & sans honte, & nous voulions nous aimer toujours ainsi. L'innocence des mœurs a sa volupté qui vaut bien l'autre, parce qu'elle n'a point d'intervalle, & qu'elle agit continuellement. Pour moi je sais que la mémoire d'un si beau jour me touche plus, me charme plus, me revient plus au cœur que celle d'aucuns plaisirs que j'aye goûtés en ma vie. Je ne savois pas trop bien ce que je voulois à ces deux charmantes personnes, mais elles m'intéressoient beaucoup toutes deux. Je ne dis pas que si j'eusse été le maître de mes arrangemens, mon cœur se seroit partagé ; j'y sentois un peu de préférence. J'aurois fait mon bonheur d'avoir pour maîtresse Mademoiselle de *G****, mais à choix je crois que je l'aurois mieux aimée pour confidente. Quoi qu'il en soit, il me sembloit en les quittant que je ne pour-

rois plus vivre ſans l'une & ſans l'autre. Qui m'eût dit que je ne les reverrois de ma vie, & que là finiroient nos éphémeres amours ?

Ceux qui liront ceci ne manqueront pas de rire de mes aventures galantes, en remarquant qu'après beaucoup de préliminaires, les plus avancées finiſſent par baiſer la main. O mes lecteurs, ne vous y trompez pas! J'ai peut-être eu plus de plaiſir dans mes amours en finiſſant par cette main baiſée, que vous n'en aurez jamais dans les vôtres, en commençant tout au moins par-là.

Venture qui s'étoit couché fort tard la veille, rentra peu de tems après moi. Pour cette fois je ne le vis pas avec le même plaiſir qu'à l'ordinaire, & je me gardai de lui dire comment j'avois paſſé ma journée. Ces Demoiſelles m'avoient parlé de lui avec peu d'eſtime, & m'avoient paru mécontentes de me ſavoir en ſi mauvaiſes mains ; cela lui fit tort dans mon eſprit : d'ailleurs tout ce qui me diſtraiſoit d'elles ne pouvoit que m'être déſagréable. Cependant il me rappella bientôt à lui & à moi en me parlant de ma ſituation. Elle étoit trop critique pour pouvoir durer. Quoique je dépenſaſſe très-peu de choſe, mon petit pécule achevoit de s'épuiſer ; j'étois ſans reſſource. Point de nouvelles de Maman ; je ne ſavois que devenir, & je ſentois un cruel ſerrement de cœur, de voir l'ami de Mademoiſelle *Galley* réduit à l'aumône.

Venture me dit qu'il avoit parlé de moi à Monſieur le Juge-Mage, qu'il vouloit m'y mener dîner le lendemain, que c'étoit un homme en état de me rendre ſervice par ſes amis ; d'ailleurs une bonne connoiſſance à faire, un homme d'eſprit &

de lettres, d'un commerce fort agréable, qui avoit des talens & qui les aimoit; puis mêlant à son ordinaire aux choses les plus sérieuses la plus mince frivolité, il me fit voir un joli couplet venu de Paris, sur un air d'un opéra de *Mouret* qu'on jouoit alors. Ce couplet avoit plû si fort à Monsieur *Simon*, (c'étoit le nom du Juge-Mage,) qu'il vouloit en faire un autre en réponse sur le même air : il avoit dit à *Venture* d'en faire aussi un, & la folie prit à celui-ci de m'en faire faire un troisieme; afin, disoit-il, qu'on vît les couplets arriver le lendemain, comme les brancards du Roman comique.

La nuit ne pouvant dormir, je fis comme je pus mon couplet; pour les premiers vers que j'eusse faits ils étoient passables, meilleurs même, ou du moins faits avec plus de goût qu'ils n'auroient été la veille; le sujet roulant sur une situation fort tendre, à laquelle mon cœur étoit déjà tout disposé. Je montrai le matin mon couplet à *Venture*, qui le trouvant joli le mit dans sa poche, sans me dire s'il avoit fait le sien. Nous allâmes dîner chez Monsieur *Simon*, qui nous reçut bien. La conversation fut agréable; elle ne pouvoit manquer de l'être entre deux hommes d'esprit, à qui la lecture avoit profité. Pour moi, je faisois mon rôle; j'écoutois & je me taisois. Ils ne parlerent de couplet ni l'un ni l'autre; je n'en parlai point non plus, & jamais, que je sache, il n'a été question du mien.

Monsieur *Simon* parut content de mon maintien : c'est à-peu-près tout ce qu'il vit de moi dans cette entrevue. Il m'avoit déjà vu plusieurs fois chez Madame de *Warens*, sans faire une grande attention à moi. Ainsi c'est depuis ce dîné que

je puis dater sa connoissance, qui ne me servit de rien pour l'objet qui me l'avoit fait faire, mais dont je tirai dans la suite d'autres avantages qui me font rappeller sa mémoire avec plaisir.

J'aurois tort de ne pas parler de sa figure, que, sur sa qualité de Magistrat, & sur le bel esprit dont il se piquoit, on n'imagineroit pas si je n'en disois rien. M. le Juge-Mage *Simon* n'avoit assurément pas deux pieds de haut. Ses jambes droites, menues & même assez longues, l'auroient agrandi si elles eussent été verticales; mais elles posoient de biais comme celles d'un compas très-ouvert. Son corps étoit non-seulement court, mais mince & en tout sens d'une petitesse inconcevable. Il devoit paroître une sauterelle quand il étoit nud. Sa tête, de grandeur naturelle avec un visage bien formé, l'air noble, d'assez beaux yeux, sembloit une tête postiche qu'on auroit plantée sur un moignon. Il eut pu s'exempter de faire de la dépense en parure; car sa grande perruque seule l'habilloit parfaitement de pied en cap.

Il avoit deux voix toutes differentes qui s'entremêloient sans cesse dans sa conversation, avec un contraste d'abord très-plaisant, mais bientôt très-désagréable. L'une étoit grave & sonore; c'étoit, si j'ose ainsi parler, la voix de sa tête. L'autre, claire, aiguë & perçante, étoit la voix de son corps. Quand il s'écoutoit beaucoup, qu'il parloit très-posément, qu'il ménageoit son haleine, il pouvoit parler toujours de sa grosse voix; mais pour peu qu'il s'animât & qu'un accent plus vif vint se présenter, cet accent devenoit comme le sifflement d'une clef, & il avoit toute la peine du monde à reprendre sa basse.

Avec la figure que je viens de peindre, & qui n'eſt point chargée, M. *Simon* étoit galant, grand conteur de fleurettes, & pouſſoit juſqu'à la coquetterie le ſoin de ſon ajuſtement. Comme il cherchoit à prendre ſes avantages, il donnoit volontiers ſes audiences du matin dans ſon lit; car quand on voyoit ſur l'oreiller une belle tête, perſonne n'alloit s'imaginer que c'étoit-là tout. Cela donnoit lieu quelquefois à des ſcenes dont je ſuis ſûr que tout Annecy ſe ſouvient encore.

Un matin qu'il attendoit dans ce lit ou plutôt ſur ce lit les plaideurs, en belle coiffe de nuit bien fine & bien blanche, ornée de deux groſſes bouffettes de ruban couleur de roſe, un payſan arrive, heurte à la porte. La ſervante étoit ſortie. M. le Juge-Mage entendant redoubler, crie, *entrez* : & cela, comme dit un peu trop fort, partit de ſa voix aiguë. L'homme entre, il cherche d'où vient cette voix de femme, & voyant dans ce lit une cornette, une fontange, il veut reſſortir en faiſant à Madame de grandes excuſes. M. *Simon* ſe fâche & n'en crie que plus clair. Le payſan, confirmé dans ſon idée & ſe croyant inſulté, lui chante pouille, lui dit qu'apparemment elle n'eſt qu'une coureuſe, & que M. le Juge-Mage ne donne gueres bon exemple chez lui. Le Juge-Mage furieux & n'ayant pour toute arme que ſon pot-de-chambre, alloit le jetter à la tête de ce pauvre homme, quand ſa gouvernante arriva.

Ce petit nain ſi diſgracié dans ſon corps par la nature, en avoit été dédommagé du côté de l'eſprit : il l'avoit naturellement agréable, & il avoit pris ſoin de l'orner. Quoiqu'il fût à ce qu'on diſoit, aſſez bon Juriſconſulte, il n'aimoit pas ſon

métier,

métier. Il s'étoit jetté dans la belle littérature, & il y avoit réussi. Il en avoit pris sur-tout cette brillante superficie, cette fleur qui jette de l'agrément dans le commerce, même avec les femmes. Il savoit par cœur tous les petits traits des *ana* & autres semblables : il avoit l'art de les faire valoir, en contant avec intérêt, avec mystere & comme une anecdote de la veille, ce qui s'étoit passé il y avoit soixante ans. Il savoit la musique, & chantoit agréablement de sa voix d'homme : enfin il avoit beaucoup de jolis talens pour un magistrat. A force de cajoler les Dames d'Annecy, il s'étoit mis à la mode parmi elles ; elles l'avoient à leur suite comme un petit sapajou. Il prétendoit même à des bonnes fortunes, & cela les amusoit beaucoup. Une Madame d'*Epagny*, disoit que pour lui la derniere faveur étoit de baiser une femme au genou.

Comme il connoissoit les bons livres & qu'il en parloit volontiers, sa conversation étoit non-seulement amusante, mais instructive. Dans la suite, lorsque j'eus pris du goût pour l'étude, je cultivai sa connoissance & je m'en trouvai très-bien. J'allois quelquefois le voir de Chambéri où j'étois alors. Il louoit, animoit mon émulation, & me donnoit pour mes lectures de bons avis dont j'ai souvent fait mon profit. Malheureusement dans ce corps si fluet, logeoit une ame très-sensible. Quelques années après, il eut je ne sais quelle mauvaise affaire qui le chagrina, & il en mourut. Ce fut dommage ; c'étoit assurément un bon petit homme, dont on commençoit par rire, & qu'on finissoit par aimer. Quoique sa vie ait été peu liée à la mienne, comme j'ai reçu de lui des

leçons utiles, j'ai cru pouvoir par reconnoiſſance lui conſacrer un petit ſouvenir.

Si-tôt que je fus libre, je courus dans la rue de Mademoiſelle *Galley*, me flattant de voir entrer ou ſortir quelqu'un ou du moins ouvrir quelque fenêtre. Rien ; pas un chat ne parut, & tout le tems que je fus là, la maiſon demeura auſſi cloſe que ſi elle n'eût point été habitée. La rue étoit petite & déſerte, un homme s'y remarquoit : de tems en tems quelqu'un paſſoit, entroit ou ſortoit au voiſinage. J'étois fort embarraſſé de ma figure ; il me ſembloit qu'on devinoit pourquoi j'étois là, & cette idée me mettoit au ſupplice : car j'ai toujours préféré à mes plaiſirs l'honneur & le repos de celles qui m'étoient cheres.

Enfin las de faire l'amant eſpagnol & n'ayant point de guitarre, je pris le parti d'aller écrire à Mademoiſelle de *G****. J'aurois préféré d'écrire à ſon amie ; mais je n'oſois, & il convenoit de commencer par celle à qui je devois la connoiſſance de l'autre & avec qui j'étois plus familier. Ma lettre faite, j'allai la porter à Mademoiſelle *Giraud*, comme j'en étois convenu avec ces Demoiſelles en nous ſéparant. Ce furent elles qui me donnerent cet expédient. Mademoiſelle *Giraud* étoit contre-pointiere, & travaillant quelquefois chez Madame *Galley*, elle avoit l'entrée de ſa maiſon. La meſſagere ne me parut pourtant pas trop bien choiſie ; mais j'avois peur ſi je faiſois des difficultés ſur celle-là, qu'on ne m'en propoſât point d'autre. De plus, je n'oſai dire qu'elle vouloit travailler pour ſon compte. Je me ſentois humilié qu'elle oſât ſe croire pour moi du même ſexe que ces Demoiſelles. Enfin

j'aimois mieux cet entrepôt-là que point, & je m'y tins à tout risque.

Au premier mot la *Giraud* me devina : cela n'étoit pas difficile. Quand une lettre à porter à de jeunes filles n'auroit pas parlé d'elle-même, mon air sot & embarrassé m'auroit seul décelé. On peut croire que cette commission ne lui donna pas grand plaisir à faire : elle s'en chargea toutefois & l'exécuta fidellement. Le lendemain matin je courus chez elle & j'y trouvai ma réponse. Comme je me pressai de sortir pour l'aller lire & baiser à mon aise! Cela n'a pas besoin d'être dit; mais ce qui en a besoin davantage, c'est le parti que prit Mademoiselle *Giraud*, & où j'ai trouvé plus de délicatesse & de modération que je n'en aurois attendu d'elle. Ayant assez de bon sens pour voir qu'avec ses trente-sept ans, ses yeux de lievre, son nez barbouillé, sa voix aigre & sa peau noire, elle n'avoit pas beau jeu contre deux jeunes personnes pleines de graces & dans tout l'éclat de la beauté, elle ne voulut ni les trahir ni les servir, & aima mieux me perdre que de me ménager pour elles.

Il y avoit déjà quelque tems que la *Merceret* n'ayant aucune nouvelle de sa maîtresse, songeoit à s'en retourner à Fribourg; elle l'y détermina tout-à-fait. Elle fit plus; elle lui fit entendre qu'il seroit bien que quelqu'un la conduisit chez son pere, & me proposa. La petite *Merceret* à qui je ne déplaisois pas non plus, trouva cette idée fort bonne à exécuter. Elles m'en parlerent dès le même jour comme d'une affaire arrangée, & comme je ne trouvois rien qui me déplût dans cette maniere de disposer de moi, j'y consentis, regardant

ce voyage comme une affaire de huit jours tout au plus. La *Giraud* qui ne penſoit pas de même arrangea tout. Il fallut bien avouer l'état de mes finances. On y pourvut : la *Merceret* ſe chargea de me défrayer, & pour regagner d'un côté ce qu'elle dépenſoit de l'autre, à ma priere on décida qu'elle enverroit devant ſon petit bagage, & que nous irions à pied à petites journées. Ainſi fut fait.

Je ſuis fâché de faire tant de filles amoureuſes de moi. Mais comme il n'y a pas de quoi être bien vain du parti que j'ai tiré de toutes ces amours-là, je crois pouvoir dire la vérité ſans ſcrupule. La *Merceret*, plus jeune & moins déniaiſée que la *Giraud*, ne m'a jamais fait des agaceries auſſi vives; mais elle imitoit mes tons, mes accens, rediſoit mes mots, avoit pour moi les attentions que j'aurois dû avoir pour elle, & prenoit toujours grand ſoin, comme elle étoit fort peureuſe, que nous couchaſſions dans la même chambre : identité qui ſe borne rarement là dans un voyage, entre un garçon de vingt ans & une fille de vingt-cinq.

Elle s'y borna pourtant cette fois. Ma ſimplicité fut telle que quoique la *Merceret* ne fût pas déſagréable, il ne me vint pas même à l'eſprit durant tout le voyage, je ne dis pas la moindre tentation galante, mais même la moindre idée qui s'y rapportât, & quand cette idée me ſeroit venue, j'étois trop ſot pour en ſavoir profiter. Je n'imaginois pas comment une fille & un garçon parvenoient à coucher enſemble ; je croyois qu'il falloit des ſiecles pour préparer ce terrible arrangement. Si la pauvre *Merceret* en me défrayant comptoit ſur quelque équivalent, elle en fut la dupe, & nous arri-

vâmes à Fribourg exactement comme nous étions partis d'Annecy.

En passant à Geneve je n'allai voir personne ; mais je fus prêt à me trouver mal sur les ponts. Jamais je n'ai vu les murs de cette heureuse ville, jamais je n'y suis entré sans sentir une certaine défaillance de cœur qui venoit d'un excès d'attendrissement. En même tems que la noble image de la liberté m'élevoit l'ame, celles de l'égalité, de l'union, de la douceur des mœurs me touchoient jusqu'aux larmes, & m'inspiroient un vif regret d'avoir perdu tous ces biens. Dans quelle erreur j'étois, mais qu'elle étoit naturelle ! Je croyois voir tout cela dans ma patrie, parce que je le portois dans mon cœur.

Il falloit passer à Nion. Passer sans voir mon bon pere ! Si j'avois eu ce courage, j'en serois mort de regret. Je laissai la *Merceret* à l'auberge & je l'allai voir à tout risque. Eh ! Que j'avois tort de le craindre ! Son ame à mon abord s'ouvrit aux sentimens paternels dont elle étoit pleine. Que de pleurs nous versâmes en nous embrassant ! Il crut d'abord que je revenois à lui. Je lui fis mon histoire & je lui dis ma résolution. Il la combattit foiblement. Il me fit voir les dangers auxquels je m'exposois, me dit que les plus courtes folies étoient les meilleures. Du reste, il n'eut pas même la tentation de me retenir de force, & en cela je trouve qu'il eut raison ; mais il est certain qu'il ne fit pas pour me ramener tout ce qu'il auroit pu faire, soit qu'après le pas que j'avois fait il jugeât lui-même que je n'en devois pas revenir, soit qu'il fût embarrassé peut-être à savoir ce qu'à mon âge il

pourroit faire de moi. J'ai su depuis qu'il eut de ma compagne de voyage une opinion bien injuste & bien éloignée de la vérité, mais du reste assez naturelle. Ma belle-mere, bonne femme, un peu mielleuse, fit semblant de vouloir me retenir à souper. Je ne restai point; mais je leur dis que je comptois m'arrêter avec eux plus long-tems au retour, & je leur laissai en dépôt mon petit paquet que j'avois fait venir par le bateau, & dont j'étois embarrassé. Le lendemain je partis de bon matin, bien content d'avoir vu mon pere & d'avoir osé faire mon devoir.

Nous arrivâmes heureusement à Fribourg. Sur la fin du voyage les empressemens de Mademoiselle *Merceret* diminuerent un peu. Après notre arrivée elle ne me marqua plus que de la froideur, & son pere, qui ne nageoit pas dans l'opulence, ne me fit pas non plus un bien grand accueil; j'allai loger au cabaret. Je les fus voir le lendemain; ils m'offrirent à dîner, je l'acceptai. Nous nous séparâmes sans pleurs, je retournai le soir à ma gargotte, & je repartis le surlendemain de mon arrivée, sans trop savoir où j'avois dessein d'aller.

Voilà encore une circonstance de ma vie où la providence m'offroit précisément ce qu'il me falloit pour couler des jours heureux. La *Merceret* étoit une très-bonne fille, point brillante, point belle, mais point laide non plus; peu vive, fort raisonnable à quelques petites humeurs près, qui se passoient à pleurer, & qui n'avoient jamais de suite orageuse. Elle avoit un vrai goût pour moi; j'aurois pu l'épouser sans peine, & suivre le métier de son pere. Mon goût pour la musique me l'auroit fait

aimer. Je me ferois établi à Fribourg, petite ville peu jolie, mais peuplée de très-bonnes gens. J'aurois perdu sans doute de grands plaisirs; mais j'aurois vécu en paix jusqu'à ma derniere heure, & je dois savoir mieux que personne qu'il n'y avoit pas à balancer sur ce marché.

Je revins, non pas à Nion, mais à Lausanne. Je voulois me rassasier de la vue de ce beau lac qu'on voit là dans sa plus grande étendue. La plupart de mes secrets motifs déterminans n'ont pas été plus solides. Des vues éloignées ont rarement assez de force pour me faire agir. L'incertitude de l'avenir m'a toujours fait regarder les projets de longue exécution comme des leurres de dupe. Je me livre à l'espoir comme un autre, pourvu qu'il ne me coûte rien à nourrir; mais s'il faut prendre long-tems de la peine, je n'en fais plus. Le moindre petit plaisir qui s'offre à ma portée me tente plus que les joies du paradis. J'excepte pourtant le plaisir que la peine doit suivre : celui-là ne me tente pas, parce que je n'aime que des jouissances pures, & que jamais on n'en a de telles quand on sait qu'on s'apprête un repentir.

J'avois grand besoin d'arriver en quelque lieu que ce fût, & le plus proche étoit le mieux; car m'étant égaré dans ma route je me trouvai le soir à Moudon, où je dépensai le peu qui me restoit, hors dix creutzer qui partirent le lendemain à la dinée, & arrivé le soir à un petit village auprès de Lausanne, j'y entrai dans un cabaret sans un sou pour payer ma couchée, & sans savoir que devenir. J'avois grand'faim; je fis bonne contenance & je demandai à souper comme si j'eusse eu de quoi bien payer. J'allai me coucher sans songer à rien,

je dormis tranquillement, & après avoir déjeûné le matin & compté avec l'hôte, je voulus pour ſept batz à quoi montoit ma dépenſe lui laiſſer ma veſte en gage. Ce brave homme la refuſa ; il me dit que graces au Ciel il n'avoit jamais dépouillé perſonne, qu'il ne vouloit pas commencer pour ſept batz, que je gardaſſe ma veſte & que je le payerois quand je pourrois. Je fus touché de ſa bonté ; mais moins que je ne devois l'être & que je ne l'ai été depuis en y repenſant. Je ne tardai gueres à lui renvoyer ſon argent avec des remerciemens par un homme ſûr : mais quinze ans après repaſſant par Lauſanne à mon retour d'Italie, j'eus un vrai regret d'avoir oublié le nom du cabaret & de l'hôte. Je l'aurois été voir. Je me ſerois fait un vrai plaiſir de lui rappeller ſa bonne œuvre, & de lui prouver qu'elle n'avoit pas été mal placée. Des ſervices plus importans ſans doute, mais rendus avec plus d'oſtentation, ne m'ont pas parus ſi dignes de reconnoiſſance que l'humanité ſimple & ſans éclat de cet honnête homme.

En approchant de Lauſanne je rêvois à la détreſſe où je me trouvois, aux moyens de m'en tirer ſans aller montrer ma miſere à ma belle-mere, & je me comparois dans ce pélerinage pédeſtre à mon ami *Venture* arrivant à Annecy. Je m'échauffai ſi bien de cette idée, que, ſans ſonger que je n'avois ni ſa gentilleſſe ni ſes talens, je me mis en tête de faire à Lauſanne le petit *Venture*, d'enſeigner la muſique que je ne ſavois pas, & de me dire de Paris où je n'avois jamais été. En conſéquence de ce beau projet, comme il n'y avoit point là de maîtriſe où je puſſe vicarier, & que d'ailleurs je n'avois garde d'aller me fourrer parmi les gens de l'art, je commençai

mençai par m'informer d'une petite auberge où l'on pût être assez bien & à bon marché. On m'enseigna un nommé *Perrotet*, qui tenoit des pensionnaires. Ce *Perrotet* se trouva être le meilleur homme du monde, & me reçut fort bien. Je lui contai mes petits mensonges comme je les avois arrangés. Il me promit de parler de moi & de tâcher de me procurer des écoliers; il me dit qu'il ne me demanderoit de l'argent que quand j'en aurois gagné. Sa pension étoit de cinq écus blancs; ce qui étoit peu pour la chose, mais beaucoup pour moi. Il me conseilla de ne me mettre d'abord qu'à la demi-pension, qui consistoit pour le dîné en une bonne soupe & rien de plus, mais bien à souper le soir. J'y consentis. Ce pauvre *Perrotet* me fit toutes ces avances du meilleur cœur du monde, & n'épargnoit rien pour m'être utile.

Pourquoi faut-il qu'ayant trouvé tant de bonnes gens dans ma jeunesse j'en trouve si peu dans un âge avancé, leur race est-elle épuisée? Non; mais l'ordre où j'ai besoin de les chercher aujourd'hui n'est plus le même où je les trouvois alors. Parmi le peuple où les grandes passions ne parlent que par intervalles les sentimens de la nature se font plus souvent entendre. Dans les états plus élevés ils sont étouffés absolument, & sous le masque du sentiment il n'y a jamais que l'intérêt ou la vanité qui parle.

J'écrivis de Lausanne à mon pere qui m'envoya mon paquet & me marqua d'excellentes choses dont j'aurois dû mieux profiter. J'ai déjà noté des momens de délire inconcevables où je n'étois plus moi-même. En voici encore un des plus marqués. Pour comprendre à quel point la tête me tournoit alors,

à quel point je m'étois pour ainsi dire venturisé, il ne faut que voir combien tout à la fois j'accumulai d'extravagances. Me voilà maître à chanter sans savoir déchiffrer un air; car quand les six mois que j'avois passés avec le *Maître* m'auroient profité, jamais ils n'auroient pu suffire; mais outre cela j'apprenois d'un maître, c'en étoit assez pour apprendre mal. Parisien de Geneve & catholique en pays protestant, je crus devoir changer mon nom ainsi que ma religion & ma patrie. Je m'approchois toujours de mon grand modele autant qu'il m'étoit possible. Il s'étoit appellé *Venture* de Villeneuve; moi je fis l'anagramme du nom de *Rousseau* dans celui de *Vaussore*, & je m'appellai *Vaussore* de Villeneuve. *Venture* savoit la composition, quoiqu'il n'en eût rien dit; moi sans la savoir je m'en vantai à tout le monde, & sans pouvoir noter le moindre vaudeville, je me donnai pour compositeur. Ce n'est pas tout: ayant été présenté à Monsieur de *Treytorens* professeur en droit, qui aimoit la musique & faisoit des concerts chez lui; je voulus lui donner un échantillon de mon talent, & je me mis à composer une piece pour son concert aussi effrontément que si j'avois su comment m'y prendre. J'eus la constance de travailler pendant quinze jours à ce bel ouvrage, de le mettre au net, d'en tirer les parties & de les distribuer avec autant d'assurance que si ç'eût été un chef-d'œuvre d'harmonie. Enfin, ce qu'on aura peine à croire, & qui est très-vrai, pour couronner dignement cette sublime production, je mis à la fin un joli menuet qui couroit les rues, & que tout le monde se rappelle peut-être encore sur ces paroles jadis si connues.

Quel caprice !
Quelle injuſtice !
Quoi, ta Clarice
Trahiroit tes feux ? &c.

Venture m'avoit appris cet air avec la baſſe ſur d'autres paroles, à l'aide deſquelles je l'avois retenu. Je mis donc à la fin de ma compoſition ce menuet & ſa baſſe en ſupprimant les paroles, & je le donnai pour être de moi, tout auſſi réſolument que ſi j'avois parlé à des habitans de la lune.

On s'aſſemble pour exécuter ma piece. J'explique à chacun le genre du mouvement, le goût de l'exécution, les renvois des parties ; j'étois fort affairé. On s'accorde pendant cinq ou ſix minutes qui furent pour moi cinq ou ſix ſiecles. Enfin tout étant prêt, je frappe avec un beau rouleau de papier ſur mon pupitre magiſtral les cinq ou ſix coups du *prenez garde à vous*. On fait ſilence, je me mets gravement à battre la meſure, on commence.... non, depuis qu'il exiſte des opera françois, de la vie on n'ouït un ſemblable charivari. Quoi qu'on eût pu penſer de mon prétendu talent, l'effet fut pire que tout ce qu'on ſembloit attendre. Les muſiciens étouffoient de rire ; les auditeurs ouvroient de grands yeux & auroient bien voulu fermer les oreilles ; mais il n'y avoit pas moyen. Mes bourreaux de ſymphoniſtes qui vouloient s'égayer racloient à percer le tympan d'un quinze-vingt. J'eus la conſtance d'aller toujours mon train, ſuant, il eſt vrai à groſſes gouttes ; mais retenu par la honte, n'oſant m'enfuir & tout planter là. Pour ma conſolation j'entendois autour de moi les aſſiſtans ſe dire à leur oreille ou plutôt à la mienne. L'un, il n'y a rien là de

ſupportable ; un autre, quelle muſique enragée ? Un autre, quel diable de ſabat ? Pauvre *Jean-Jaques ;* dans ce cruel moment tu n'eſpérois gueres qu'un jour devant le Roi de France & toute ſa Cour, tes ſons exciteroient des murmures de ſurpriſe & d'applaudiſſement, & que dans toutes les loges autour de toi les plus aimables femmes ſe diroient à demi-voix : quels ſons charmans ! quelle muſique enchantereſſe ! Tous ces chants-là vont au cœur.

Mais ce qui mit tout le monde de bonne humeur fut le menuet. A peine en eut-on joué quelques meſures, que j'entendis partir de toutes parts les éclats de rire. Chacun me félicitoit ſur mon joli goût de chant ; on m'aſſuroit que ce menuet feroit parler de moi, & que je méritois d'être chanté par-tout. Je n'ai pas beſoin de dépeindre mon angoiſſe, ni d'avouer que je la méritois bien.

Le lendemain l'un de mes ſymphoniſtes appellé *Lutold* vint me voir, & fut aſſez bon homme pour ne pas me féliciter ſur mon ſuccès. Le profond ſentiment de ma ſottiſe, la honte, le regret, le déſeſpoir de l'état où j'étois réduit, l'impoſſibilité de tenir mon cœur fermé dans ſes grandes peines, me firent ouvrir à lui ; je lâchai la bonde à mes larmes, & au lieu de me contenter de lui avouer mon ignorance, je lui dis tout, en lui demandant le ſecret qu'il me promit, & qu'il me garda comme on peut le croire. Dès le même ſoir tout Lauſanne ſut qui j'étois, & ce qui eſt remarquable, perſonne ne m'en fit ſemblant, pas même le bon *Perrotet*, qui pour tout cela ne ſe rebuta pas de me loger & de me nourrir.

Je vivois, mais bien triſtement. Les ſuites d'un pareil debut

ne firent pas pour moi de Lauſanne un ſéjour fort agréable. Les écoliers ne ſe préſentoient pas en foule ; pas une ſeule écoliere, & perſonne de la ville. J'eus en tout deux ou trois gros Teutches auſſi ſtupides que j'étois ignorant, qui m'ennuyoient à mourir & qui dans mes mains ne devinrent pas de grands croque-notes. Je fus appellé dans une ſeule maiſon où un petit ſerpent de fille ſe donna le plaiſir de me montrer beaucoup de muſique dont je ne pus pas lire une note, & qu'elle eut la malice de chanter enſuite devant M. le maitre pour lui montrer comment cela s'exécutoit. J'étois ſi peu en état de lire un air de premiere vue, que dans le brillant concert dont j'ai parlé, il ne me fut pas poſſible de ſuivre un moment l'exécution pour ſavoir ſi l'on jouoit bien ce que j'avois ſous les yeux, & que j'avois compoſé moi-même.

Au milieu de tant d'humiliations j'avois des conſolations très-douces, dans les nouvelles que je recevois de tems en tems des deux charmantes amies. J'ai toujours trouvé dans le ſexe une grande vertu conſolatrice, & rien n'adoucit plus mes afflictions dans mes diſgraces que de ſentir qu'une perſonne aimable y prend intérêt. Cette correſpondance ceſſa pourtant bientôt après, & ne fut jamais renouée ; mais ce fut ma faute. En changeant de lieu je négligeai de leur donner mon adreſſe, & forcé par la néceſſité de ſonger continuellement à moi-même, je les oubliai bientôt entiérement.

Il y a long-tems que je n'ai parlé de ma pauvre Maman ; mais ſi l'on croit que je l'oubliois auſſi, l'on ſe trompe fort. Je ne ceſſois de penſer à elle & de deſirer de la retrouver, non-ſeulement pour le beſoin de ma ſubſiſtance, mais bien plus pour

le besoin de mon cœur. Mon attachement pour elle, quelque vif, quelque tendre qu'il fût, ne m'empêchoit pas d'en aimer d'autres; mais ce n'étoit pas de la même façon. Toutes devoient également ma tendresse à leurs charmes, mais elle tenoit uniquement à ceux des autres & ne leur eût pas survécu; au lieu que Maman pouvoit devenir vieille & laide sans que je l'aimasse moins tendrement. Mon cœur avoit pleinement transmis à sa personne l'hommage qu'il fit d'abord à sa beauté, & quelque changement qu'elle éprouvât, pourvu que ce fût toujours elle, mes sentimens ne pouvoient changer. Je sais bien, que je lui devois de la reconnoissance; mais en vérité je n'y songeois pas. Quoi qu'elle eût fait ou n'eût pas fait pour moi, c'eût été toujours la même chose. Je ne l'aimois ni par devoir ni par intérêt, ni par convenance; je l'aimois parce que j'étois né pour l'aimer. Quand je devenois amoureux de quelque autre, cela faisoit distraction, je l'avoue, & je pensois moins souvent à elle; mais j'y pensois avec le même plaisir, & jamais, amoureux ou non, je ne me suis occupé d'elle sans sentir qu'il ne pouvoit y avoir pour moi de vrai bonheur dans la vie, tant que j'en serois séparé.

N'ayant point de ses nouvelles depuis si long-tems, je ne crus jamais que je l'eusse tout-à-fait perdue, ni qu'elle eût pu m'oublier. Je me disois; elle saura tôt ou tard que je suis errant, & me donnera quelque signe de vie; je la retrouverai, j'en suis certain. En attendant c'étoit une douceur pour moi d'habiter son pays, de passer dans les rues où elle avoit passé, devant les maisons où elle avoit demeuré, & le tout

par conjecture; car une de mes ineptes bizarreries étoit de n'oser m'informer d'elle, ni prononcer son nom sans la plus absolue nécessité. Il me sembloit qu'en la nommant je disois tout ce qu'elle m'inspiroit, que ma bouche révéloit le secret de mon cœur, que je la compromettois en quelque sorte. Je crois même qu'il se méloit à cela quelque frayeur qu'on ne me dît du mal d'elle. On avoit parlé beaucoup de sa démarche, & un peu de sa conduite. De peur qu'on n'en dît pas ce que je voulois entendre, j'aimois mieux qu'on n'en parlât point du tout.

Comme mes écoliers ne m'occupoient pas beaucoup, & que sa ville natale n'étoit qu'à quatre lieues de Lausanne, j'y fis une promenade de deux ou trois jours, durant lesquels la plus douce émotion ne me quitta point. L'aspect du lac de Geneve & de ses admirables côtes eut toujours à mes yeux un attrait particulier que je ne saurois expliquer, & qui ne tient pas seulement à la beauté du spectacle, mais à je ne sais quoi de plus intéressant qui m'affecte & m'atendrit. Toutes les fois que j'approche du Pays-de-Vaud, j'éprouve une impression composée du souvenir de Madame de *Warens* qui y est née, de mon pere qui y vivoit, de Mlle. de *Vulson* qui y eut les prémices de mon cœur, de plusieurs voyages de plaisir que j'y fis dans mon enfance, & ce me semble, de quelque autre cause encore plus secrete & plus forte que tout cela. Quand l'ardent desir de cette vie heureuse & douce qui me fuit & pour laquelle j'étois né vient enflammer mon imagination, c'est toujours au Pays-de-Vaud, près du lac, dans des campagnes charmantes qu'elle se fixe. Il me faut

abſolument un verger au bord de ce lac & non pas d'un autre ; il me faut un ami ſûr, une femme aimable, une vache & un petit bateau. Je ne jouirai d'un bonheur parfait ſur la terre que quand j'aurai tout cela. Je ris de la ſimplicité avec laquelle je ſuis allé plaſieurs fois dans ce pays-là uniquement pour y chercher ce bonheur imaginaire. J'étois toujours ſurpris d'y trouver les habitans, ſur-tout les femmes d'un tout autre caractere que celui que j'y cherchois. Combien cela me ſembloit diſparate ! Le pays & le peuple dont il eſt couvert ne m'ont jamais paru faits l'un pour l'autre.

Dans ce voyage de Vevay, je me livrois en ſuivant ce beau rivage à la plus douce mélancolie. Mon cœur s'élançoit avec ardeur à mille félicités innocentes, je m'attendriſſois, je ſoupirois & pleurois comme un enfant. Combien de fois m'arrêtant pour pleurer à mon aiſe, aſſis ſur une groſſe pierre, je me ſuis amuſé à voir tomber mes larmes dans l'eau ?

J'allai à Vevay loger à la Clef, & pendant deux jours que j'y reſtai ſans voir perſonne je pris pour cette ville un amour qui m'a ſuivi dans tous mes voyages, & qui m'y a fait établir enfin les Héros de mon roman. Je dirois volontiers à ceux qui ont du goût & qui ſont ſenſibles : allez à Vevay, viſitez le pays, examinez les ſites, promenez-vous ſur le lac, & dites ſi la nature n'a pas fait ce beau pays pour une *Julie*, pour une *Claire* & pour un *St. Preux* ; mais ne les y cherchez pas. Je reviens à mon hiſtoire.

Comme j'étois catholique & que je me donnois pour tel, je ſuivois ſans myſtere & ſans ſcrupule le culte que j'avois embraſſé. Les dimanches quand il faiſoit beau j'allois à la meſſe

à

à Aſſens à deux lieues de Lauſanne. Je faiſois ordinairement cette courſe avec d'autres catholiques, ſur-tout avec un brodeur Pariſien, dont j'ai oublié le nom. Ce n'étoit pas un Pariſien comme moi, c'étoit un vrai Pariſien de Paris, un archipariſien du bon Dieu, bon homme comme un Champenois. Il aimoit ſi fort ſon pays qu'il ne voulut jamais douter que j'en fuſſe, de peur de perdre cette occaſion d'en parler. M. de Crouzas, Lieutenant-Baillival, avoit un jardinier de Paris auſſi; mais moins complaiſant, & qui trouvoit la gloire de ſon pays compromiſe à ce qu'on oſât ſe donner pour en être lorſqu'on n'avoit pas cet honneur. Il me queſtionnoit de l'air d'un homme ſûr de me prendre en faute, & puis ſourioit malignement. Il me demanda une fois ce qu'il y avoit de remarquable au marché-neuf. Je battis la campagne, comme on peut croire. Après avoir paſſé vingt ans à Paris, je dois à préſent connoître cette ville. Cependant ſi l'on me faiſoit aujourd'hui pareille queſtion, je ne ſerois pas moins embarraſſé d'y répondre, & de cet embarras on pourroit auſſi-bien conclure que je n'ai jamais été à Paris. Tant lors-même qu'on rencontre la vérité, l'on eſt ſujet à ſe fonder ſur des principes trompeurs!

Je ne ſaurois dire exactement combien de tems je demeurai à Lauſanne. Je n'apportai pas de cette ville des ſouvenirs bien rappellans. Je ſais ſeulement que n'y trouvant pas à vivre, j'allai de-là à Neufchâtel & que j'y paſſai l'hiver. Je réuſſis mieux dans cette derniere ville; j'y eus des écoliers, & j'y gagnai de quoi m'acquitter avec mon bon ami *Perrotet*, qui m'avoit fidellement envoyé mon petit bagage, quoique je lui reduſſe aſſez d'argent.

J'apprenois insensiblement la musique en l'enseignant. Ma vie étoit assez douce; un homme raisonnable eût pu s'en contenter : mais mon cœur inquiet me demandoit autre chose. Les dimanches & les jours où j'étois libre j'allois courir les campagnes & les bois des environs, toujours errant, rêvant, soupirant, & quand j'étois une fois sorti de la ville je n'y rentrois plus que le soir. Un jour étant à Boudry j'entrai pour dîner dans un cabaret : j'y vis un homme à grande barbe avec un habit violet à la grecque, un bonnet fourré, l'équipage & l'air assez noble, & qui souvent avoit peine à se faire entendre, ne parlant qu'un jargon presque indéchiffrable, mais plus ressemblant à l'Italien qu'à nulle autre langue. J'entendois presque tout ce qu'il disoit & j'étois le seul ; il ne pouvoit s'énoncer que par signes avec l'hôte & les gens du pays. Je lui dis quelques mots en Italien qu'il entendit parfaitement; il se leva & vint m'embrasser avec transport. La liaison fut bientôt faite, & dès ce moment je lui servis de truchement. Son dîné étoit bon, le mien étoit moins que médiocre ; il m'invita de prendre part au sien , je fis peu de façons. En buvant & baragouinant nous achevâmes de nous familiariser, & dès la fin du repas nous devinmes inséparables. Il me conta qu'il étoit Prélat grec, & Archimandrite de Jérusalem ; qu'il étoit chargé de faire une quête en Europe pour le rétablissement du saint Sepulcre. Il me montra de belles patentes de la Czarine & de l'Empereur ; il en avoit de beaucoup d'autres Souverains. Il étoit assez content de ce qu'il avoit amassé jusqu'alors ; mais il avoit eu des peines incroyables en Allemagne, n'entendant pas un mot d'Allemand, de Latin ni

de François, & réduit à son Grec, au Turc & à la langue Franque pour toute ressource; ce qui ne lui en produisoit pas beaucoup dans le pays où il s'étoit enfourné. Il me proposa de l'accompagner pour lui servir de secrétaire & d'interprete. Malgré mon petit habit violet nouvellement acheté & qui ne cadroit pas mal avec mon nouveau poste, j'avois l'air si peu étoffé qu'il ne me crut pas difficile à gagner, & il ne se trompa point. Notre accord fut bientôt fait; je ne demandois rien, & il promettoit beaucoup. Sans caution, sans sureté, sans connoissance, je me livre à sa conduite, & dès le lendemain me voilà parti pour Jérusalem.

Nous commençâmes notre tournée par le canton de Fribourg, où il ne fit pas grand'chose. La dignité épiscopale ne permettoit pas de faire le mendiant & de quêter aux particuliers; mais nous présentâmes sa commission au Sénat, qui lui donna une petite somme. De-là nous fûmes à Berne. Nous logeâmes au Faucon, bonne auberge alors, où l'on trouvoit bonne compagnie. La table étoit nombreuse & bien servie. Il y avoit long-tems que je faisois mauvaise chere; j'avois grand besoin de me refaire; j'en avois l'occasion, & j'en profitai. Monseigneur l'Archimandrite étoit lui-même un homme de bonne compagnie, aimant assez à tenir table, gai, parlant bien pour ceux qui l'entendoient, ne manquant pas de certaines connoissances, & plaçant son érudition grecque avec assez d'agrément. Un jour cassant au dessert des noisettes, il se coupa le doigt fort avant, & comme le sang sortoit avec abondance, il montra son doigt à la compagnie, & dit en riant : *mirate, signori; questo è sangue Pelasgo.*

A Berne mes fonctions ne lui furent pas inutiles, & je ne m'en tirai pas aussi mal que j'avois craint. J'étois bien plus hardi & mieux parlant que je n'aurois été pour moi-même. Les choses ne se passerent pas aussi simplement qu'à Fribourg. Il fallut de longues & fréquentes conférences avec les premiers de l'Etat, & l'examen de ses titres ne fut pas l'affaire d'un jour. Enfin tout étant en regle, il fut admis à l'audience du Sénat. J'entrai avec lui comme son interpréte, & l'on me dit de parler. Je ne m'attendois à rien moins, & il ne m'étoit pas venu dans l'esprit qu'après avoir long-tems conféré avec les membres, il fallût s'adresser au Corps comme si rien n'eût été dit. Qu'on juge de mon embarras ! Pour un homme aussi honteux, parler, non-seulement en public, mais devant le Sénat de Berne, & parler impromptu sans avoir une seule minute pour me préparer ; il y avoit là de quoi m'anéantir. Je ne fus pas même intimidé. J'exposai succinctement & nettement la commission de l'Archimandrite. Je louai la piété des Princes qui avoient contribué à la collecte qu'il étoit venu faire. Piquant d'émulation celle de Leurs Excellences, je dis qu'il n'y avoit pas moins à esperer de leur munificence accoutumée, & puis tâchant de prouver que cette bonne œuvre en étoit également une pour tous les chrétiens sans distinction de secte, je finis par promettre les bénédictions du Ciel à ceux qui voudroient y prendre part. Je ne dirai pas que mon discours fit effet ; mais il est sûr qu'il fut goûté, & qu'au sortir de l'audience l'Archimandrite reçut un présent fort honnête, & de plus, sur l'esprit de son secrétaire, des complimens dont j'eus l'agréable emploi d'être le truchement ; mais

que je n'osai lui rendre à la lettre. Voilà la seule fois de ma vie que j'aye parlé en public & devant un souverain, & la seule fois aussi peut-être que j'aye parlé hardiment & bien. Quelle différence dans les dispositions du même homme ! Il y a trois ans qu'étant allé voir à Yverdun mon vieux ami M. *Roguin*, je reçus une députation pour me remercier de quelques livres que j'avois donnés à la bibliothéque de cette ville. Les Suisses sont grands harangueurs ; ces Messieurs me haranguerent. Je me crus obligé de répondre ; mais je m'embarrassai tellement dans ma réponse, & ma tête se brouilla si bien que je restai court & me fis moquer de moi. Quoique timide naturellement, j'ai été hardi quelquefois dans ma jeunesse, jamais dans mon âge avancé. Plus j'ai vu le monde, moins j'ai pu me faire à son ton.

Partis de Berne nous allâmes à Soleurre ; car le dessein de l'Archimandrite étoit de reprendre la route d'Allemagne, & de s'en retourner par la Hongrie ou par la Pologne, ce qui faisoit une route immense ; mais comme chemin faisant sa bourse s'emplissoit plus qu'elle ne se vidoit, il craignoit peu les détours. Pour moi qui me plaisois presque autant à cheval qu'à pied, je n'aurois pas mieux demandé que de voyager ainsi toute ma vie : mais il étoit écrit que je n'irois pas si loin.

La premiere chose que nous fîmes arrivant à Soleurre, fut d'aller saluer M. l'Ambassadeur de France. Malheureusement pour mon Evêque cet Ambassadeur étoit le Marquis de *Bonac* qui avoit été Ambassadeur à la Porte, & qui devoit être au fait de tout ce qui regardoit le St. Sépulcre. L'Archimandrite eut une audience d'un quart-d'heure où je ne fus pas admis,

parce que M. l'Ambaſſadeur entendoit la langue Franque & parloit l'Italien du moins auſſi bien que moi. A la ſortie de mon Grec je voulus le ſuivre ; on me retint : ce fut mon tour. M'étant donné pour Pariſien, j'étois comme tel ſous la juriſdiction de Son Excellence. Elle me demanda qui j'étois, m'exhorta de lui dire la vérité ; je le lui promis en lui demandant une audience particuliere qui me fut accordée. M. l'Ambaſſadeur m'emmena dans ſon cabinet dont il ferma ſur nous la porte, & là, me jettant à ſes pieds, je lui tins parole. Je n'aurois pas moins dit quand je n'aurois rien promis ; car un continuel beſoin d'épanchement met à tout moment mon cœur ſur mes levres, & après m'être ouvert ſans réſerve au muſicien *Lutold*, je n'avois garde de faire le myſtérieux avec le Marquis de *Bonac*. Il fut ſi content de ma petite hiſtoire & de l'effuſion de cœur avec laquelle il vit que je l'avois contée, qu'il me prit par la main, entra chez Madame l'Ambaſſadrice, & me préſenta à elle en lui faiſant un abregé de mon recit. Madame de *Bonac* m'accueillit avec bonté & dit qu'il ne falloit pas me laiſſer aller avec ce moine Grec. Il fut réſolu que je reſterois à l'hôtel en attendant qu'on vît ce qu'on pourroit faire de moi. Je voulus aller faire mes adieux à mon pauvre Archimandrite, pour lequel j'avois conçu de l'attachement : on ne me le permit pas. On envoya lui ſignifier mes arrêts, & un quart-d'heure après je vis arriver mon petit ſac. M. de la *Martiniere* ſecrétaire d'ambaſſade fut en quelque façon chargé de moi. En me conduiſant dans la chambre qui m'étoit deſtinée, il me dit : cette chambre a été occupée ſous le Comte *Du Luc* par un homme célebre, du même nom que vous.

Il ne tient qu'à vous de le remplacer de toutes manieres, & de faire dire un jour : *Rousseau* premier, *Rousseau* second. Cette conformité, qu'alors je n'espérois guere, eût moins flatté mes desirs, si j'avois pu prévoir à quel prix je l'acheterois un jour.

Ce que m'avoit dit M. de la *Martiniere* me donna de la curiosité. Je lus les ouvrages de celui dont j'occupois la chambre, & sur le compliment qu'on m'avoit fait, croyant avoir du goût pour la poésie, je fis pour mon coup d'essai une cantate à la louange de Madame de *Bonac.* Ce goût ne se soutint pas. J'ai fait de tems en tems de médiocres vers ; c'est un exercice assez bon pour se rompre aux inversions élégantes & apprendre à mieux écrire en prose ; mais je n'ai jamais trouvé dans la poésie françoise assez d'attrait pour m'y livrer tout-à-fait.

M. de la *Martiniere* voulut voir de mon style & me demanda par écrit le même détail que j'avois fait à M. l'Ambassadeur. Je lui écrivis une longue lettre que j'apprends avoir été conservée par M. de *Marianne*, qui étoit attaché depuis longtems au Marquis de *Bonac*, & qui depuis a succédé à M. de la *Martiniere* sous l'ambassade de M. de *Courteilles.* J'ai prié M. de *Malesherbes* de tâcher de me procurer une copie de cette lettre. Si je puis l'avoir par lui ou par d'autres on la trouvera dans le recueil qui doit accompagner mes Confessions.

L'expérience que je commençois d'avoir, modéroit peu-à-peu mes projets romanesques, & par exemple, non-seulement je ne devins point amoureux de Madame de *Bonac* ;

mais je ſentis d'abord que je ne pouvois faire un grand chemin dans la maiſon de ſon mari. M. de la *Martiniere* en place, & M. de *Marianne*, pour ainſi dire, en ſurvivance, ne me laiſſoient eſpérer pour toute fortune qu'un emploi de ſous-ſecrétaire qui ne me tentoit pas infiniment. Cela fit que quand on me conſulta ſur ce que je voulois faire, je marquai beaucoup d'envie d'aller à Paris. M. l'Ambaſſadeur goûta cette idée qui tendoit au moins à le débarraſſer de moi. M. de *Merveilleux* ſecrétaire, interpréte de l'ambaſſade, dit que ſon ami M. *Godard*, Colonel Suiſſe au ſervice de France, cherchoit quelqu'un pour mettre auprès de ſon neveu qui entroit fort jeune au ſervice, & penſa que je pourrois lui convenir. Sur cette idée aſſez légérement priſe mon départ fut réſolu, & moi qui voyois un voyage à faire & Paris au bout, j'en fus dans la joie de mon cœur. On me donna quelques lettres, cent francs pour mon voyage accompagnés de force bonnes leçons, & je partis.

Je mis à ce voyage une quinzaine de jours que je peux compter parmi les heureux de ma vie. J'étois jeune, je me portois bien, j'avois aſſez d'argent, beaucoup d'eſpérance, je voyageois à pied, & je voyageois ſeul. On ſeroit étonné de me voir compter un pareil avantage, ſi déjà l'on n'avoit dû ſe familiariſer avec mon humeur. Mes douces chimeres me tenoient compagnie, & jamais la chaleur de mon imagination n'en enfanta de plus magnifiques. Quand on m'offroit quelque place vide dans une voiture, ou que quelqu'un m'accoſtoit en route, je rechignois de voir renverſer la fortune dont je bâtiſſois l'édifice en marchant. Cette fois mes idées étoient martiales. J'allois

lois m'attacher à un militaire & devenir militaire moi-même ; car on avoit arrangé que je commencerois par être cadet. Je croyois déjà me voir en habit d'officier avec un beau plumet blanc. Mon cœur s'enfloit à cette noble idée. J'avois quelque teinture de géométrie & de fortifications ; j'avois un oncle ingénieur ; j'étois en quelque sorte enfant de la balle. Ma vue courte offroit un peu d'obstacle, mais qui ne m'embarrassoit pas ; & je comptois bien à force de sang-froid & d'intrépidité suppléer à ce défaut. J'avois lu que le Maréchal *Schomberg* avoit la vue très-courte ; pourquoi le Maréchal *Rousseau* ne l'auroit-il pas ? Je m'échauffois tellement sur ces folies que je ne voyois plus que troupes, remparts, gabions, batteries, & moi au milieu du feu & de la fumée, donnant tranquillement mes ordres la lorgnette à la main. Cependant quand je passois dans des campagnes agréables, que je voyois des bocages & des ruisseaux ; ce touchant aspect me faisoit soupirer de regret ; je sentois au milieu de ma gloire que mon cœur n'étoit pas fait pour tant de fracas, & bientôt, sans savoir comment, je me retrouvois au milieu de mes cheres bergeries, renonçant pour jamais aux travaux de Mars.

Combien l'abord de Paris démentit l'idée que j'en avois ! La décoration extérieure que j'avois vue à Turin, la beauté des rues, la symétrie & l'alignement des maisons me faisoient chercher à Paris autre chose encore. Je m'étois figuré une ville aussi belle que grande, de l'aspect le plus imposant, où l'on ne voyoit que de superbes rues, des palais de marbre & d'or. En entrant par le fauxbourg St. Marceau je ne vis que

de petites rues ſales & puantes, de vilaines maiſons noires; l'air de la mal-propreté, de la pauvreté; des mendians, des charretiers, des ravaudeuſes, des crieuſes de tiſanne & de vieux chapeaux. Tout cela me frappa d'abord à tel point que tout ce que j'ai vu depuis à Paris de magnificence réelle, n'a pu détruire cette premiere impreſſion, & qu'il m'en eſt reſté toujours un ſecret dégoût pour l'habitation de cette capitale. Je puis dire que tout le tems que j'y ai vécu dans la ſuite, ne fut employé qu'à y chercher des reſſources pour me mettre en état d'en vivre éloigné. Tel eſt le fruit d'une imagination trop active qui exagere par-deſſus l'exagération des hommes, & voit toujours plus que ce qu'on lui dit. On m'avoit tant vanté Paris que je me l'étois figuré comme l'ancienne Babylone, dont je trouverois peut-être autant à rabattre, ſi je l'avois vue, du portrait que je m'en ſuis fait. La même choſe m'arriva à l'Opéra où je me preſſai d'aller le lendemain de mon arrivée; la même choſe m'arriva dans la ſuite à Verſailles, dans la ſuite encore en voyant la mer, & la même choſe m'arrivera toujours en voyant des ſpectacles qu'on m'aura trop annoncés: car il eſt impoſſible aux hommes & difficile à la nature elle-même de paſſer en richeſſe mon imagination.

A la maniere dont je fus reçu de tous ceux pour qui j'avois des lettres, je crus ma fortune faite. Celui à qui j'étois le plus recommandé & qui me careſſa le moins étoit M. de *Surbeck* retiré du ſervice & vivant philoſophiquement à Bagneux, où je fus le voir plusieurs fois & où jamais il ne m'offrit un verre d'eau. J'eus plus d'accueil de Madame de *Merveilleux* belle-ſœur de l'Interpréte, & de ſon neveu Officier aux Gardes.

Non-ſeulement la mere & le fils me reçurent bien, mais ils m'offrirent leur table dont je profitai ſouvent durant mon ſéjour à Paris. Madame de *Merveilleux* me parut avoir été belle, ſes cheveux étoient d'un beau noir & faiſoient à la vieille mode le crochet ſur ſes tempes. Il lui reſtoit ce qui ne périt point avec les attraits, un eſprit très-agréable. Elle me parut goûter le mien, & fit tout ce qu'elle put pour me rendre ſervice; mais perſonne ne la ſeconda, & je fus bientôt déſabuſé de tout ce grand intérêt qu'on avoit paru prendre à moi. Il faut pourtant rendre juſtice aux François; ils ne s'épuiſent point tant qu'on dit en proteſtations, & celles qu'ils font ſont preſque toujours ſinceres; mais ils ont une maniere de paroître s'intéreſſer à vous qui trompe plus que des paroles. Les gros complimens des Suiſſes n'en peuvent impoſer qu'à des ſots. Les manieres des François ſont plus ſéduiſantes en cela même qu'elles ſont plus ſimples; on croiroit qu'ils ne vous diſent pas tout ce qu'ils veulent faire. pour vous ſurprendre plus agréablement. Je dirai plus; ils ne ſont point faux dans leurs démonſtrations; ils ſont naturellement officieux, humains, bienveillans, & même, quoi qu'on en diſe, plus vrais qu'aucune autre nation; mais ils ſont légers & volages. Ils ont en effet le ſentiment qu'ils vous témoignent; mais ce ſentiment s'en va comme il eſt venu. En vous parlant ils ſont pleins de vous; ne vous voyent-ils plus, ils vous oublient. Rien n'eſt permanent dans leur cœur: tout eſt chez eux l'œuvre du moment.

Je fus donc beaucoup flatté & peu ſervi. Ce Colonel *Godard* au neveu duquel on m'avoit donné, ſe trouva être un

vilain vieux avare, qui, quoique tout cousu d'or, voyant ma détresse, me voulut avoir pour rien. Il prétendoit que je fusse auprès de son neveu une espece de valet sans gages, plutôt qu'un vrai gouverneur. Attaché continuellement à lui, & par-là dispensé du service, il falloit que je vécusse de ma paye de cadet, c'est-à-dire, de soldat, & à peine consentoit-il à me donner l'uniforme; il auroit voulu que je me contentasse de celui du régiment. Madame de *Merveilleux* indignée de ses propositions, me détourna elle-même de les accepter; son fils fut du même sentiment. On cherchoit autre chose, & l'on ne trouvoit rien. Cependant je commençois d'être pressé, & cent francs sur lesquels j'avois fait mon voyage ne pouvoient me mener bien loin. Heureusement je reçus de la part de M. l'Ambassadeur encore une petite remise qui me fit grand bien, & je crois qu'il ne m'auroit pas abandonné si j'eusse eu plus de patience: mais languir, attendre, solliciter, sont pour moi choses impossibles. Je me rebutai, je ne parus plus, & tout fut fini. Je n'avois pas oublié ma pauvre Maman; mais comment la trouver? où la chercher? Madame de *Merveilleux* qui savoit mon histoire m'avoit aidé dans cette recherche, & long-tems inutilement. Enfin elle m'apprit que Madame de *Warens* étoit repartie il y avoit plus de deux mois, mais qu'on ne savoit si elle étoit allée en Savoye ou à Turin, & que quelques personnes la disoient retournée en Suisse. Il ne m'en fallut pas davantage pour me déterminer à la suivre, bien sûr qu'en quelque lieu qu'elle fût je la trouverois plus aisément en province que je n'avois pu faire à Paris.

Avant de partir j'exerçai mon nouveau talent poétique dans

une épître au Colonel *Godard*, où je le drapai de mon mieux. Je montrai ce barbouillage à Madame de *Merveilleux* qui, au lieu de me cenſurer comme elle auroit dû faire, rit beaucoup de mes ſarcaſmes, de même que ſon fils, qui, je crois, n'aimoit pas M. *Godard*, & il faut avouer qu'il n'étoit pas aimable. J'étois tenté de lui envoyer mes vers, ils m'y encouragerent : j'en fis un paquet à ſon adreſſe, & comme il n'y avoit point alors à Paris de petite poſte, je le mis dans ma poche, & le lui envoyai d'Auxerre en paſſant. Je ris quelquefois encore en ſongeant aux grimaces qu'il dût faire en liſant ce panégyrique où il étoit peint trait pour trait. Il commençoit ainſi :

Tu croyois, vieux Penard, qu'une folle manie
D'élever ton neveu m'inſpireroit l'envie.

Cette petite piece mal faite, à la vérité, mais qui ne manquoit pas de ſel, & qui annonçoit du talent pour la ſatire, eſt cependant le ſeul écrit ſatirique qui ſoit ſorti de ma plume. J'ai le cœur trop peu haineux pour me prévaloir d'un pareil talent ; mais je crois qu'on peut juger par quelques écrits polémiques faits de tems à autre pour ma défenſe, que ſi j'avois été d'humeur batailleuſe, mes aggreſſeurs auroient eu rarement les rieurs de leur côté.

La choſe que je regrette le plus dans les détails de ma vie dont j'ai perdu la mémoire, eſt de n'avoir pas fait des journaux de mes voyages. Jamais je n'ai tant penſé, tant exiſté, tant vécu, tant été moi, ſi j'oſe ainſi dire, que dans ceux que j'ai fait ſeul & à pied. La marche a quelque choſe qui anime

& avive mes idées : je ne puis presque penser quand je reste en place ; il faut que mon corps soit en branle pour y mettre mon esprit. La vue de la campagne, la succession des aspects agréables, le grand air, le grand appétit, la bonne santé que je gagne en marchant, la liberté du cabaret, l'éloignement de tout ce qui me fait sentir ma dépendance, de tout ce qui me rappelle à ma situation ; tout cela dégage mon ame, me donne une plus grande audace de penser, me jette en quelque sorte dans l'immensité des êtres pour les combiner, les choisir, me les approprier à mon gré sans gêne & sans crainte. Je dispose en maître de la nature entiere ; mon cœur errant d'objet en objet, s'unit, s'identifie à ceux qui le flattent, s'entoure d'images charmantes ; s'enivre de sentimens délicieux. Si pour les fixer je m'amuse à les décrire en moi-même ; quelle vigueur de pinceau, quelle fraîcheur de coloris, quelle énergie d'expression je leur donne ! On a, dit-on, trouvé de tout cela dans mes ouvrages, quoiqu'écrits vers le déclin de mes ans. O ! si l'on eût vu ceux de ma premiere jeunesse, ceux que j'ai faits durant mes voyages, ceux que j'ai composés & que je n'ai jamais écrits..... Pourquoi, direz-vous ne les pas écrire ? Et pourquoi les écrire, vous répondrai-je : pourquoi m'ôter le charme actuel de la jouissance, pour dire à d'autres que j'avois joui ? Que m'importoient des lecteurs, un public & toute la terre, tandis que je plânois dans le Ciel ? D'ailleurs portois-je avec moi du papier, des plumes ? Si j'avois pensé à tout cela rien ne me seroit venu. Je ne prévoyois pas que j'aurois des idées ; elles viennent quand il leur plaît, non quand il me plaît. Elles ne viennent point, ou elles viennent en foule ; elles

m'accablent de leur nombre & de leur force. Dix volumes par jour n'auroient pas suffi. Où prendre du tems pour les écrire? En arrivant je ne songeois qu'à bien dîner. En partant je ne songeois qu'à bien marcher. Je sentois qu'un nouveau paradis m'attendoit à la porte, je ne songeois qu'à l'aller chercher.

Jamais je n'ai si bien senti tout cela que dans le retour dont je parle. En venant à Paris je m'étois borné aux idées relatives à ce que j'y allois faire. Je m'étois élancé dans la carriere où j'allois entrer, & je l'avois parcourue avec assez de gloire; mais cette carriere n'étoit pas celle où mon cœur m'appelloit, & les êtres réels nuisoient aux êtres imaginaires. Le Colonel *Godard* & son neveu figuroient mal avec un héros tel que moi. Graces au Ciel j'étois maintenant délivré de tous ces obstacles: je pouvois m'enfoncer à mon gré dans le pays des chimeres, car il ne restoit que cela devant moi. Aussi je m'y égarai si bien que je perdis réellement plusieurs fois ma route, & j'eusse été fort fâché d'aller plus droit; car sentant qu'à Lyon j'allois me retrouver sur la terre, j'aurois voulu n'y jamais arriver.

Un jour entr'autres m'étant à dessein détourné pour voir de près un lieu qui me parut admirable; je m'y plûs si fort & j'y fis tant de tours que je me perdis enfin tout-à-fait. Après plusieurs heures de course inutile, las & mourant de soif & de faim, j'entrai chez un paysan dont la maison n'avoit pas belle apparence, mais c'étoit la seule que je visse aux environs. Je croyois que c'étoit comme à Geneve ou en Suisse, où tous les habitans à leur aise sont en état d'exercer l'hospitalité. Je priai celui-ci de me donner à dîner en payant. Il

m'offrit du lait écrêmé & de gros pain d'orge, en me disant que c'étoit tout ce qu'il avoit. Je buvois ce lait avec délices & je mangeois ce pain, paille & tout; mais cela n'étoit pas fort restaurant pour un homme épuisé de fatigue. Ce paysan qui m'examinoit jugea de la vérité de mon histoire par celle de mon appétit. Tout de suite après avoir dit qu'il voyoit bien (*) que j'étois un bon jeune honnête homme qui n'étois pas là pour le vendre, il ouvrit une petite trappe à côté de sa cuisine, descendit, & revint un moment après avec un bon pain bis de pur froment, un jambon très-appétissant quoiqu'entamé, & une bouteille de bon vin dont l'aspect me réjouit le cœur plus que tout le reste. On joignit à cela une omelette assez épaisse, & je fis un dîné tel qu'autre qu'un piéton n'en connut jamais. Quand ce vint à payer, voilà son inquiétude & ses craintes qui le reprennent; il ne vouloit point de mon argent, il le repoussoit avec un trouble extraordinaire, & ce qu'il y avoit de plaisant étoit que je ne pouvois imaginer de quoi il avoit peur. Enfin il prononça en frémissant ces mots terribles de commis & de rats-de-cave. Il me fit entendre qu'il cachoit son vin à cause des aides, qu'il cachoit son pain à cause de la taille, & qu'il seroit un homme perdu si l'on pouvoit se douter qu'il ne mourût pas de faim. Tout ce qu'il me dit à ce sujet, & dont je n'avois pas la moindre idée, me fit une impression qui ne s'effacera jamais. Ce fut-là le germe de cette haine inextinguible qui se développa depuis dans mon cœur contre les vexations qu'éprouve le malheureux

(*) Apparemment je n'avois pas encore alors la physionomie qu'on m'a donnée depuis dans mes portraits.

peuple

peuple & contre ſes oppreſſeurs. Cet homme quoique aiſé, n'oſoit manger le pain qu'il avoit gagné à la ſueur de ſon front, & ne pouvoit éviter ſa ruine qu'en montrant la même miſere qui régnoit autour de lui. Je ſortis de ſa maiſon auſſi indigné qu'attendri, & déplorant le ſort de ces belles contrées à qui la nature n'a prodigué ſes dons que pour en faire la proie des barbares publicains.

Voilà le ſeul ſouvenir bien diſtinct qui me reſte de ce qui m'eſt arrivé durant ce voyage. Je me rappelle ſeulement encore qu'en approchant de Lyon je fus tenté de prolonger ma route pour aller voir les bords du Lignon ; car parmi les romans que j'avois lus avec mon pere, l'Aſtrée n'avoit pas été oubliée, & c'étoit celui qui me revenoit au cœur le plus fréquemment. Je demandai la route du Forez, & tout en cauſant avec une hôteſſe, elle m'apprit que c'étoit un bon pays de reſſource pour les ouvriers, qu'il y avoit beaucoup de forges, & qu'on y travailloit fort bien en fer. Cet éloge calma tout-à-coup ma curioſité romaneſque, & je ne jugeai pas à propos d'aller chercher des Dianes & des Sylvandres chez un peuple de forgerons. La bonne femme qui m'encourageoit de la ſorte m'avoit ſurement pris pour un garçon ſerrurier.

Je n'allois pas tout-à-fait à Lyon ſans vue. En arrivant j'allai voir aux Chaſottes Mlle. du *Chatelet*, amie de Madame de *Warens*, & pour laquelle elle m'avoit donné une lettre quand je vins avec M. le *Maître* : ainſi c'étoit une connoiſſance déjà faite. Mlle. du *Chatelet* m'apprit qu'en effet ſon amie avoit paſſé à Lyon, mais qu'elle ignoroit ſi elle avoit pouſſé ſa route juſqu'en Piémont, & qu'elle étoit incertaine elle-même en

partant si elle ne s'arrêteroit point en Savoye : que si je voulois elle écriroit pour en avoir des nouvelles, & que le meilleur parti que j'eusse à prendre étoit de les attendre à Lyon. J'acceptai l'offre : mais je n'osai dire à Mlle. du *Châtelet* que j'étois pressé de la réponse, & que ma petite bourse épuisée ne me laissoit pas en état de l'attendre long-tems. Ce qui me retint n'étoit pas qu'elle m'eût mal reçu. Au contraire, elle m'avoit fait beaucoup de caresses, & me traitoit sur un pied d'égalité qui m'ôtoit le courage de lui laisser voir mon état, & de descendre du rôle de bonne compagnie à celui d'un malheureux mendiant.

Il me semble de voir assez clairement la suite de tout ce que j'ai marqué dans ce livre. Cependant je crois me rappeller dans le même intervalle un autre voyage de Lyon dont je ne puis marquer la place & où je me trouvai déjà fort à l'étroit : le souvenir des extrémités où j'y fus réduit, ne contribue pas à m'en rappeller agréablement la mémoire. Si j'avois été fait comme un autre, que j'eusse eu le talent d'emprunter & de m'endetter à mon cabaret, je me serois aisément tiré d'affaire; mais c'est à quoi mon inaptitude égaloit ma répugnance ; & pour imaginer à quel point vont l'une & l'autre, il suffit de savoir qu'après avoir passé presque toute ma vie dans le mal-être, & souvent prêt à manquer de pain, il ne m'est jamais arrivé une seule fois de me faire demander de l'argent par un créancier sans lui en donner à l'instant même. Je n'ai jamais su faire des dettes criardes, & j'ai toujours mieux aimé souffrir que devoir.

C'étoit souffrir assurément que d'être réduit à passer la nuit

dans la rue, & c'eſt ce qui m'eſt arrivé pluſieurs fois à Lyon. J'aimois mieux employer quelques ſous qui me reſtoient à payer mon pain que mon gîte, parce qu'après tout je riſquois moins de mourir de ſommeil que de faim. Ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt que dans ce cruel état je n'étois ni inquiet ni triſte. Je n'avois pas le moindre ſouci ſur l'avenir, & j'attendois les réponſes que devoit recevoir Mlle. du *Châtelet*, couchant à la belle étoile, & dormant étendu par terre ou ſur un banc auſſi tranquillement que ſur un lit de roſes. Je me ſouviens même d'avoir paſſé une nuit délicieuſe hors de la ville dans un chemin qui côtoyoit le Rhône ou la Saône, car je ne me rappelle pas lequel des deux. Des jardins élevés en terraſſe bordoient le chemin du côté oppoſé. Il avoit fait très-chaud ce jour-là; la ſoirée étoit charmante; la roſée humectoit l'herbe flétrie; point de vent, une nuit tranquille; l'air étoit frais ſans être froid; le ſoleil après ſon coucher avoit laiſſé dans le ciel des vapeurs rouges dont la réflexion rendoit l'eau couleur de roſe; les arbres des terraſſes étoient chargés de roſſignols qui ſe répondoient de l'un à l'autre. Je me promenois dans une ſorte d'extaſe, livrant mes ſens & mon cœur à la jouiſſance de tout cela, & ſoupirant ſeulement un peu du regret d'en jouir ſeul. Abſorbé dans ma douce rêverie, je prolongeai fort avant dans la nuit ma promenade ſans m'appercevoir que j'étois las. Je m'en apperçus enfin. Je me couchai voluptueuſement ſur la tablette d'une eſpece de niche ou de fauſſe-porte enfoncée dans un mur de terraſſe: le ciel de mon lit étoit formé par les têtes des arbres; un roſſignol étoit précisément au-deſſus de moi; je m'endormis à ſon chant:

mon ſommeil fut doux, mon réveil le fut davantage. Il étoit grand jour : mes yeux en s'ouvrant virent l'eau, la verdure, un payſage admirable. Je me levai, me ſecouai, la faim me prit, je m'acheminai gaîment vers la ville, réſolu de mettre à un bon déjeûné deux pieces de ſix blancs qui me reſtoient encore. J'étois de ſi bonne humeur que j'allois chantant tout le long du chemin, & je me ſouviens même, que je chantois une cantate de Batiſtin, intitulée les *bains de Thomery* que je ſavois par cœur. Que bénit ſoit le bon Batiſtin & ſa bonne cantate qui m'a valu un meilleur déjeûné que celui ſur lequel je comptois, & un dîné bien meilleur encore, ſur lequel je n'avois point compté du tout. Dans mon meilleur train d'aller & de chanter, j'entends quelqu'un derriere moi, je me retourne, je vois un Antonin qui me ſuivoit, & qui paroiſſoit m'écouter avec plaiſir. Il m'accoſte, me ſalue, me demande ſi je ſais la muſique. Je réponds, *un peu*, pour faire entendre beaucoup. Il continue à me queſtionner : je lui conte une partie de mon hiſtoire. Il me demande ſi je n'ai jamais copié de la muſique ? Souvent, lui dis-je, & cela étoit vrai; ma meilleure maniere de l'apprendre étoit d'en copier. Eh bien, me dit-il, venez avec moi ; je pourrai vous occuper quelques jours durant leſquels rien ne vous manquera, pourvu que vous conſentiez à ne pas ſortir de la chambre. J'acquieſçai très-volontiers, & je le ſuivis.

Cet Antonin s'appelloit M. *Rolichon* ; il aimoit la muſique, il la ſavoit, & chantoit dans de petits concerts qu'il faiſoit avec ſes amis. Il n'y avoit rien là que d'innocent & d'honnête; mais ce goût dégénéroit apparemment en fureur dont

il étoit obligé de cacher une partie. Il me conduisit dans une petite chambre que j'occupai & où je trouvai beaucoup de musique qu'il avoit copiée. Il m'en donna d'autre à copier, particuliérement la cantate que j'avois chantée, & qu'il devoit chanter lui-même dans quelques jours. J'en demeurai là trois ou quatre, à copier tout le tems où je ne mangeois pas ; car de ma vie je ne fus si affamé ni mieux nourri. Il apportoit mes repas lui-même de leur cuisine, & il falloit qu'elle fût bonne, si leur ordinaire valoit le mien. De mes jours je n'eus tant de plaisir à manger, & il faut avouer aussi que ces lippées me venoient fort à propos, car j'étois sec comme du bois. Je travaillois presque d'aussi bon cœur que je mangeois, & ce n'est pas peu dire. Il est vrai que je n'étois pas aussi correct que diligent. Quelques jours après M. *Rolichon* que je rencontrai dans la rue, m'apprit que mes parties avoient rendu la musique inexécutable; tant elles s'étoient trouvées pleines d'omissions, de duplications & de transpositions. Il faut avouer que j'ai choisi là dans la suite le métier du monde auquel j'étois le moins propre. Non que ma note ne fût belle, & que je ne copiasse fort nettement; mais l'ennui d'un long travail me donne des distractions si grandes, que je passe plus de tems à gratter qu'à noter, & que si je n'apporte la plus grande attention à collationner mes parties, elles font toujours manquer l'exécution. Je fis donc très-mal en voulant bien faire, & pour aller vîte j'allois tout de travers. Cela n'empêcha pas M. *Rolichon* de me bien traiter jusqu'à la fin & de me donner encore en sortant un petit écu que je ne méritois gueres & qui me remit tout-à-fait en pied : car peu de jours

après je reçus des nouvelles de Maman qui étoit à Chambéri, & de l'argent pour l'aller joindre, ce que je fis avec transport. Depuis lors mes finances ont souvent été fort courtes; mais jamais assez pour être obligé de jeûner. Je marque cette époque avec un cœur sensible aux soins de la Providence. C'est la derniere fois de ma vie que j'ai senti la misere & la faim.

Je restai à Lyon sept ou huit jours encore pour attendre les commissions dont Maman avoit chargé Mlle. du *Châtelet*, que je vis durant ce tems-là plus assiduement qu'auparavant, ayant le plaisir de parler avec elle de son amie, & n'étant plus distrait par ces cruels retours sur ma situation qui me forçoient de la cacher. Mlle. du *Châtelet* n'étoit ni jeune ni jolie, mais elle ne manquoit pas de grace; elle étoit liante & familiere, & son esprit donnoit du prix à cette familiarité. Elle avoit ce goût de morale observatrice qui porte à étudier les hommes, & c'est d'elle en premiere origine que ce même goût m'est venu. Elle aimoit les romans de le *Sage*, & particuliérement Gil Blas; elle m'en parla, me le prêta, je le lus avec plaisir; mais je n'étois pas mûr encore pour ces sortes de lectures: il me falloit des romans à grands sentimens. Je passois ainsi mon tems à la grille de Mlle. du *Châtelet* avec autant de plaisir que de profit, & il est certain que les entretiens intéressans & sensés d'une femme de mérite sont plus propres à former un jeune homme que toute la pédantesque philosophie des livres. Je fis connoissance aux Chasottes avec d'autres pensionnaires & de leurs amies; entr'autres avec une jeune personne de quatorze ans, appellée Mlle. *Serre*, à laquelle je ne fis pas alors une grande attention; mais dont je me passionnai huit

ou neuf ans après, & avec raison ; car c'étoit une charmante fille.

Occupé de l'attente de revoir bientôt ma bonne Maman, je fis un peu de trêve à mes chimeres, & le bonheur réel qui m'attendoit me dispensa d'en chercher dans mes visions. Non-seulement je la retrouvois, mais je retrouvois près d'elle & par elle un état agréable ; car elle marquoit m'avoir trouvé une occupation qu'elle espéroit qui me conviendroit, & qui ne m'éloigneroit pas d'elle. Je m'épuisois en conjectures pour deviner quelle pouvoit être cette occupation, & il auroit fallu deviner en effet pour rencontrer juste. J'avois suffisamment d'argent pour faire commodément la route. Mlle. du *Châtelet* vouloit que je prisse un cheval ; je n'y pus consentir, & j'eus raison : j'aurois perdu le plaisir du dernier voyage pédestre que j'ai fait en ma vie ; car je ne peux donner ce nom aux excursions que je faisois souvent à mon voisinage, tandis que je demeurois à Motiers.

C'est une chose bien singuliere que mon imagination ne se monte jamais plus agréablement que quand mon état est le moins agréable ; & qu'au contraire elle est moins riante lorsque tout rit autour de moi. Ma mauvaise tête ne peut s'assujettir aux choses. Elle ne sauroit embellir, elle veut créer. Les objets réels s'y peignent tout au plus tels qu'ils sont ; elle ne sait parer que les objets imaginaires. Si je veux peindre le printems il faut que je sois en hiver ; si je veux décrire un beau paysage il faut que je sois dans des murs, & j'ai dit cent fois que si jamais j'étois mis à la Bastille, j'y ferois le tableau de la liberté. Je ne voyois en partant de Lyon, qu'un avenir agréa-

ble ; j'étois auſſi content & j'avois tout lieu de l'être , que je l'étois peu quand je partis de Paris. Cependant je n'eus point durant ce voyage ces rêveries délicieuſes qui m'avoient ſuivi dans l'autre. J'avois le cœur ſerein, mais c'étoit tout. Je me rapprochois avec attendriſſement de l'excellente amie que j'allois revoir. Je goûtois d'avance, mais ſans ivreſſe le plaiſir de vivre auprès d'elle : je m'y étois toujours attendu ; c'étoit comme s'il ne m'étoit rien arrivé de nouveau. Je m'inquiétois de ce que j'allois faire, comme ſi cela eût été fort inquiétant. Mes idées étoient paiſibles & douces, non céleſtes & raviſſantes. Les objets frapoient ma vue ; je donnois de l'attention aux payſages, je remarquois les arbres, les maiſons, les ruiſſeaux, je délibérois aux croiſées des chemins, j'avois peur de me perdre & je ne me perdois point. En un mot je n'étois plus dans l'Empirée, j'étois tantôt où j'étois, tantôt où j'allois, jamais plus loin.

Je ſuis en racontant mes voyages comme j'étois en les faiſant : je ne ſaurois arriver. Le cœur me battoit de joie en approchant de ma chere Maman & je n'en allois pas plus vite. J'aime à marcher à mon aiſe, & m'arrêter quand il me plait. La vie ambulante eſt celle qu'il me faut. Faire route à pied par un beau tems dans un beau pays, ſans être preſſé, & avoir pour terme de ma courſe un objet agréable ; voilà de toutes les manieres de vivre celle qui eſt le plus de mon goût. Au reſte on ſait déjà ce que j'entends par un beau pays. Jamais pays de plaine, quelque beau qu'il fût, ne parut tel à mes yeux. Il me faut des torrens, des rochers, des ſapins, des bois noirs, des montagnes, des chemins raboteux à monter & à

deſcendre,

defcendre, des précipices à mes côtés qui me faffent bien peur. J'eus ce plaifir, & je le goûtai dans tout fon charme en approchant de Chambéri. Non loin d'une montagne coupée qu'on appelle le Pas-de-l'Echelle, au-deffous du grand chemin taillé dans le roc, à l'endroit appellé Chailles, court & bouillonne dans des gouffres affreux une petite riviere qui paroît avoir mis à les creufer des milliers de fiecles. On a bordé le chemin d'un parapet pour prévenir les malheurs : cela faifoit que je pouvois contempler au fond & gagner des vertiges tout à mon aife ; car ce qu'il y a de plaifant dans mon goût pour les lieux efcarpés, eft qu'ils me font tourner la tête, & j'aime beaucoup ce tournoiement, pourvu que je fois en fureté. Bien appuyé fur le parapet, j'avançois le nez, & je reftois là des heures entieres, entrevoyant de tems en tems cette écume & cette eau bleue dont j'entendois le mugiffement à travers les cris des corbeaux & des oifeaux de proie qui voloient de roche en roche, & de brouffaille en brouffaille à cent toifes au-deffous de moi. Dans les endroits où la pente étoit affez unie, & la brouffaille affez claire pour laiffer paffer des cailloux, j'en allois chercher au loin d'auffi gros que je les pouvois porter, je les raffemblois fur le parapet en pile, puis les lançant l'un après l'autre, je me délectois à les voir rouler, bondir & voler en mille éclats avant que d'atteindre le fond du précipice.

Plus près de Chambéri j'eus un fpectacle femblable en fens contraire. Le chemin paffe au pied de la plus belle cafcade que je vis de mes jours. La montagne eft tellement efcarpée que l'eau fe détache net & tombe en arcade affez loin pour qu'on puiffe paffer entre la cafcade & la roche, quelquefois fans être

mouillé. Mais ſi l'on ne prend bien ſes meſures on y eſt aiſément trompé, comme je le fus : car à cauſe de l'extrême hauteur l'eau ſe diviſe & tombe en pouſſiere ; & lorſqu'on approche un peu trop de ce nuage, ſans s'appercevoir d'abord qu'on ſe mouille, à l'inſtant on eſt tout trempé.

J'arrive enfin, je la revois. Elle n'étoit pas ſeule. M. l'Intendant général étoit chez elle au moment que j'entrai. Sans me parler elle me prend par la main & me préſente à lui avec cette grace qui lui ouvroit tous les cœurs : le voilà, Monſieur, ce pauvre jeune homme ; daignez le protéger auſſi long-tems qu'il le méritera, je ne ſuis plus en peine de lui pour le reſte de ſa vie. Puis m'adreſſant la parole ; mon enfant me dit-elle, vous appartenez au Roi : remerciez M. l'Intendant qui vous donne du pain. J'ouvrois de grands yeux ſans rien dire, ſans ſavoir trop qu'imaginer : il s'en fallut peu que l'ambition naiſſante ne me tournât la tête, & que je ne fiſſe déjà le petit Intendant. Ma fortune ſe trouva moins brillante que ſur ce début je ne l'avois imaginée ; mais quant à préſent c'étoit aſſez pour vivre, & pour moi c'étoit beaucoup. Voici de quoi il s'agiſſoit.

Le roi Victor Amédée jugeant par le ſort des guerres précédentes, & par la poſition de l'ancien patrimoine de ſes peres qu'il lui échapperoit quelque jour, ne cherchoit qu'à l'épuiſer. Il y avoit peu d'années qu'ayant réſolu d'en mettre la Nobleſſe à la taille, il avoit ordonné un cadaſtre général de tout le pays afin que rendant l'impoſition réelle, on pût la répartir avec plus d'équité. Ce travail commencé ſous le pere fut achevé ſous le fils. Deux ou trois cents hommes, tant arpenteurs qu'on appelloit géometres, qu'écrivains qu'on

appelloit ſecrétaires, ſurent employés à cet ouvrage, & c'étoit parmi ces derniers que Maman m'avoit fait inſcrire. Le poſte ſans être fort lucratif donnoit de quoi vivre au large dans ce pays-là. Le mal étoit que cet emploi n'étoit qu'à tems, mais il mettoit en état de chercher & d'attendre, & c'étoit par prévoyance qu'elle tâchoit de m'obtenir de l'Intendant une protection particuliere pour pouvoir paſſer à quelque emploi plus ſolide quand le tems de celui-là ſeroit fini.

J'entrai en fonction peu de jours après mon arrivée. Il n'y avoit à ce travail rien de difficile & je fus bientot au fait. C'eſt ainſi qu'après quatre ou cinq ans de courſes, de folies, & de ſouffrances depuis ma ſortie de Geneve, je commençai pour la premiere fois de gagner mon pain avec honneur.

Ces longs détails de ma premiere jeuneſſe auront paru bien puériles & j'en ſuis fâché : quoique né homme à certains égards, j'ai été long-tems enfant & je le ſuis encore à beaucoup d'autres. Je n'ai pas promis d'offrir au public un grand perſonnage, j'ai promis de me peindre tel que je ſuis & pour me connoître dans mon âge avancé, il faut m'avoir bien connu dans ma jeuneſſe. Comme en général les objets font moins d'impreſſion ſur moi que leurs ſouvenirs & que toutes mes idées ſont en images, les premiers traits qui ſe ſont gravés dans ma tête y ſont demeurés, & ceux qui s'y ſont empreints dans la ſuite ſe ſont plutôt combinés avec eux qu'ils ne les ont effacés. Il y a une certaine ſucceſſion d'affections & d'idées qui modifient celles qui les ſuivent & qu'il faut connoître pour en bien juger. Je m'applique à bien développer par-tout les premieres cauſes pour faire ſentir l'enchaînement des effets. Je voudrois

pouvoir en quelque façon rendre mon ame tranſparente aux yeux du lecteur, & pour cela je cherche à la lui montrer ſous tous les points de vue, à l'éclairer par tous les jours, à faire en ſorte qu'il ne s'y paſſe pas un mouvement qu'il n'apperçoive, afin qu'il puiſſe juger par lui-même du principe qui les produit.

Si je me chargeois du réſultat & que je lui diſſe ; tel eſt mon caractere, il pourroit croire, ſinon que je le trompe, au moins que je me trompe. Mais en lui détaillant avec ſimplicité tout ce qui m'eſt arrivé, tout ce que j'ai fait, tout ce que j'ai penſé, tout ce que j'ai ſenti, je ne puis l'induire en erreur à moins que je ne le veuille, encore même en le voulant n'y parviendrois-je pas aiſément de cette façon. C'eſt à lui d'aſſembler ces élémens & de déterminer l'être qu'ils compoſent; le réſultat doit être ſon ouvrage, & s'il ſe trompe alors, toute l'erreur ſera de ſon fait. Or il ne ſuffit pas pour cette fin que mes récits ſoient fidelles, il faut auſſi qu'ils ſoient exacts. Ce n'eſt pas à moi de juger de l'importance des faits, je les dois tous dire, & lui laiſſer le ſoin de choiſir. C'eſt à quoi je me ſuis appliqué juſqu'ici de tout mon courage, & je ne me relâcherai pas dans la ſuite. Mais les ſouvenirs de l'âge moyen ſont toujours moins vifs que ceux de la premiere jeuneſſe. J'ai commencé par tirer de ceux-ci le meilleur parti qu'il m'étoit poſſible. Si les autres me reviennent avec la même force, des lecteurs impatiens s'ennuyeront peut-être, mais moi je ne ſerai pas mécontent de mon travail. Je n'ai qu'une choſe à craindre dans cette entrepriſe; ce n'eſt pas de trop dire ou de dire des menſonges; mais c'eſt de ne pas tout dire, & de taire des vérités.

Fin du quatrieme Livre.



LES CONFESSIONS DE J. J. ROUSSEAU.

LIVRE CINQUIEME.

CE fut, ce me semble, en 1732 que j'arrivai à Chambéri comme je viens de le dire, & que je commençai d'être employé au cadastre pour le service du Roi. J'avois vingt ans passés, près de vingt-un. J'étois assez formé pour mon âge du côté de l'esprit; mais le jugement ne l'étoit gueres, & j'avois grand besoin des mains dans lesquelles je tombai pour apprendre à me conduire. Car quelques années d'expérience n'avoient pu me guérir encore radicalement de mes visions romanesques, & malgré tous les maux que j'avois soufferts, je connoissois aussi peu le monde & les hommes que si je n'avois pas acheté ces instructions.

Je logeai chez moi, c'est-à-dire chez Maman; mais je ne retrouvai pas ma chambre d'Annecy. Plus de jardin, plus de ruisseau, plus de paysage. La maison qu'elle occupoit étoit sombre & triste, & ma chambre étoit la plus sombre & la plus triste de la maison. Un mur pour vue, un cul-de-sac pour

rue, peu d'air, peu de jour, peu d'efpace; des grillons, des rats, des planches pourries; tout cela ne faifoit pas une plaifante habitation. Mais j'étois chez elle, auprès d'elle, fans ceffe à mon bureau ou dans fa chambre, je m'appercevois peu de la laideur de la mienne, je n'avois pas le tems d'y rêver. Il paroîtra bizarre qu'elle fe fût fixée à Chambéri tout exprès pour habiter cette vilaine maifon: cela même fut un trait d'habileté de fa part que je ne dois pas taire. Elle alloit à Turin avec répugnance, fentant bien qu'après des révolutions toutes récentes & dans l'agitation où l'on étoit encore à la Cour, ce n'étoit pas le moment de s'y préfenter. Cependant fes affaires demandoient qu'elle s'y montrât; elle craignoit d'être oubliée ou deffervie. Elle favoit fur-tout que le Comte de ***. Intendant-Général des Finances, ne la favorifoit pas. Il avoit à Chambéri une maifon vieille, mal bâtie, & dans une fi vilaine pofition qu'elle reftoit toujours vide; elle la loua & s'y établit. Cela lui réuffit mieux qu'un voyage; fa penfion ne fut point fupprimée, & depuis lors le Comte de *** fut toujours de fes amis.

J'y trouvai fon ménage à-peu-près monté comme auparavant, & le fidelle Claude *Anet* toujours avec elle. C'étoit comme je crois l'avoir dit, un payfan de Moutru qui dans fon enfance herborifoit dans le Jura pour faire du thé de Suiffe, & qu'elle avoit pris à fon fervice à caufe de fes drogues, trouvant commode d'avoir un herborifte dans fon laquais. Il fe paffionna fi bien pour l'étude des plantes & elle favorifa fi bien fon goût qu'il devint un vrai botanifte, & que s'il ne fut mort jeune il fe feroit fait un nom dans cette

ſcience, comme il en méritoit un parmi les honnêtes gens. Comme il étoit ſérieux, même grave, & que j'étois plus jeune que lui, il devint pour moi une eſpece de gouverneur qui me ſauva beaucoup de folies ; car il m'en impoſoit, & je n'oſois m'oublier devant lui. Il en impoſoit même à ſa maîtreſſe qui connoiſſoit ſon grand ſens, ſa droiture, ſon inviolable attachement pour elle, & qui le lui rendoit bien. Claude *Anet* étoit ſans contredit un homme rare, & le ſeul même de ſon eſpece que j'aye jamais vu. Lent, poſé, réfléchi, circonſpect dans ſa conduite, froid dans ſes manieres, laconique & ſentencieux dans ſes propos, il étoit dans ſes paſſions d'une impétuoſité qu'il ne laiſſoit jamais paroître, mais qui le dévoroit en-dedans, & qui ne lui a fait faire en ſa vie qu'une ſottiſe, mais terrible ; c'eſt de s'être empoiſonné. Cette ſcene tragique ſe paſſa peu après mon arrivée, & il la falloit pour m'apprendre l'intimité de ce garçon avec ſa maitreſſe ; car ſi elle ne me l'eût dit elle-même, jamais je ne m'en ſerois douté. Aſſurément ſi l'attachement, le zele & la fidélité peuvent mériter une pareille récompenſe, elle lui étoit bien due, & ce qui prouve qu'il en étoit digne, il n'en abuſa jamais. Ils avoient rarement des querelles, & elles finiſſoient toujours bien. Il en vint pourtant une qui finit mal : ſa maitreſſe lui dit dans la colere un mot outrageant qu'il ne put digérer. Il ne conſulta que ſon déſeſpoir, & trouvant ſous ſa main une phiole de laudanum, il l'avala, puis fut ſe coucher tranquillement, comptant ne ſe réveiller jamais. Heureuſement Madame de *Warens* inquiete, agitée elle-même, errant dans ſa maiſon, trouva la phiole vide & devina le reſte. En volant à

ſon ſecours elle pouſſa des cris qui m'attirerent ; elle m'avoua tout, implora mon aſſiſtance, & parvint avec beaucoup de peine à lui faire vomir l'opium. Témoin de cette ſcene j'admirai ma bêtiſe de n'avoir jamais eu le moindre ſoupçon des liaiſons qu'elle m'apprenoit. Mais Claude *Anet* étoit ſi diſcret que de plus clairvoyans auroient pu s'y méprendre. Le raccommodement fut tel que j'en fus vivement touché moi-même, & depuis ce tems, ajoutant pour lui le reſpect à l'eſtime, je devins en quelque façon ſon éleve, & ne m'en trouvai pas plus mal.

Je n'appris pourtant pas ſans peine que quelqu'un pouvoit vivre avec elle dans une plus grande intimité que moi. Je n'avois pas ſongé même à deſirer pour moi cette place ; mais il m'étoit dur de la voir remplir par un autre ; cela étoit fort naturel. Cependant au lieu de prendre en averſion celui qui me l'avoit ſoufflée, je ſentis réellement s'étendre à lui l'attachement que j'avois pour elle. Je deſirois ſur toute choſe qu'elle fût heureuſe, & puiſqu'elle avoit beſoin de lui pour l'être, j'étois content qu'il fût heureux auſſi. De ſon côté il entroit parfaitement dans les vues de ſa maîtreſſe, & prit en ſincere amitié l'ami qu'elle s'étoit choiſi. Sans affecter avec moi l'autorité que ſon poſte le mettoit en droit de prendre, il prit naturellement celle que ſon jugement lui donnoit ſur le mien. Je n'oſois rien faire qu'il parût déſapprouver, & il ne déſapprouvoit que ce qui étoit mal. Nous vivions ainſi dans une union qui nous rendoit tous heureux, & que la mort ſeule a pu détruire. Une des preuves de l'excellence du caractere de cette aimable femme, eſt que tous ceux qui l'aimoient

s'aimoient

s'aimoient entr'eux. La jalousie, la rivalité même cédoit au sentiment dominant qu'elle inspiroit, & je n'ai vu jamais aucun de ceux qui l'entouroient se vouloir du mal l'un à l'autre. Que ceux qui me lisent suspendent un moment leur lecture à cet éloge, & s'ils trouvent en y pensant quelqu'autre femme dont ils puissent dire la même chose, qu'ils s'attachent à elle pour le repos de leur vie.

Ici commence depuis mon arrivée à Chambéri jusqu'à mon départ pour Paris en 1741, un intervalle de huit ou neuf ans, durant lequel j'aurai peu d'événemens à dire, parce que ma vie a été aussi simple que douce, & cette uniformité étoit précisément ce dont j'avois le plus grand besoin pour achever de former mon caractere, que des troubles continuels empêchoient de se fixer. C'est durant ce précieux intervalle que mon éducation mêlée & sans suite ayant pris de la consistance, m'a fait ce que je n'ai plus cessé d'être à travers les orages qui m'attendoient. Ce progrès fut insensible & lent, chargé de peu d'événemens mémorables; mais il mérite cependant d'être suivi & développé.

Au commencement je n'étois gueres occupé que de mon travail; la gêne du bureau ne me laissoit pas songer à autre chose. Le peu de tems que j'avois de libre se passoit auprès de la bonne Maman, & n'ayant pas même celui de lire, la fantaisie ne m'en prenoit pas. Mais quand ma besogne, devenue une espece de routine, occupa moins mon esprit, il reprit ses inquiétudes, la lecture me redevint nécessaire, & comme si ce goût se fût toujours irrité par la difficulté de m'y livrer, il seroit redevenu passion comme chez mon maître, si d'au-

tres goûts venus à la traverse n'eussent fait diversion à celui-là.

Quoiqu'il ne fallût pas à nos opérations une arithmétique bien transcendante, il en falloit assez pour m'embarrasser quelquefois. Pour vaincre cette difficulté j'achetai des livres d'arithmétique & je l'appris bien; car je l'appris seul. L'arithmétique pratique s'étend plus loin qu'on ne pense, quand on y veut mettre l'exacte précision. Il y a des opérations d'une longueur extrême, au milieu desquelles j'ai vu quelquefois de bons géometres s'égarer. La réflexion jointe à l'usage donne des idées nettes, & alors on trouve des méthodes abrégées dont l'invention flatte l'amour-propre, dont la justesse satisfait l'esprit, & qui font faire avec plaisir un travail ingrat par lui-même. Je m'y enfonçai si bien qu'il n'y avoit point de question soluble par les seuls chiffres qui m'embarrassât, & maintenant que tout ce que j'ai su s'efface journellement de ma mémoire, cet acquis y demeure encore en partie, au bout de trente ans d'interruption. Il y a quelques jours que dans un voyage que j'ai fait à Davenport chez mon hôte, assistant à la leçon d'arithmétique de ses enfans, j'ai fait sans faute avec un plaisir incroyable une opération des plus composées. Il me sembloit en posant mes chiffres, que j'étois encore à Chambéri dans mes heureux jours. C'étoit revenir de loin sur mes pas.

Le lavis des mappes de nos géometres m'avoit aussi rendu le goût du dessein. J'achetai des couleurs & je me mis à faire des fleurs & des paysages. C'est dommage que je me sois trouvé peu de talent pour cet art; l'inclination y étoit toute

entiere. Au milieu de mes crayons & de mes pinceaux j'aurois paſſé des mois entiers ſans ſortir. Cette occupation devenant pour moi trop attachante, on étoit obligé de m'en arracher. Il en eſt ainſi de tous les goûts auxquels je commence à me livrer, ils augmentent, deviennent paſſion, & bientôt je ne vois plus rien au monde que l'amuſement dont je ſuis occupé. L'âge ne m'a pas guéri de ce défaut; il ne l'a pas diminué même, & maintenant que j'écris ceci, me voilà comme un vieux radoteur, engoué d'une autre étude inutile où je n'entends rien, & que ceux même qui s'y ſont livrés dans leur jeuneſſe ſont forcés d'abandonner à l'âge où je la veux commencer.

C'étoit alors qu'elle eût été à ſa place. L'occaſion étoit belle, & j'eus quelque tentation d'en profiter. Le contentement que je voyois dans les yeux d'*Anet* revenant chargé de plantes nouvelles, me mit deux ou trois fois ſur le point d'aller herboriſer avec lui. Je ſuis preſque aſſuré que ſi j'y avois été une ſeule fois cela m'auroit gagné, & je ſerois peut-être aujourd'hui un grand botaniſte: car je ne connois point d'étude au monde qui s'aſſocie mieux avec mes goûts naturels que celle des plantes; & la vie que je mene depuis dix ans à la campagne n'eſt gueres qu'une herboriſation continuelle, à la vérité ſans objet & ſans progrès; mais n'ayant alors aucune idée de la botanique, je l'avois priſe en une ſorte de mépris & même de dégoût; je ne la regardois que comme une étude d'apothicaire. Maman, qui l'aimoit, n'en faiſoit pas elle-même un autre uſage; elle ne recherchoit que les plantes uſuelles pour les appliquer à ſes drogues. Ainſi la bo-

tanique, la chymie & l'anatomie, confondues dans mon esprit sous le nom de médecine, ne servoient qu'à me fournir des sarcasmes plaisans toute la journée, & à m'attirer des soufflets de tems en tems. D'ailleurs un goût différent & trop contraire à celui-là croissoit par degrés, & bientôt absorba tous les autres. Je parle de la musique. Il faut assurément que je sois né pour cet art, puisque j'ai commencé de l'aimer dès mon enfance, & qu'il est le seul que j'aye aimé constamment dans tous les tems. Ce qu'il y a d'étonnant, est qu'un art pour lequel j'étois né, m'ait néanmoins tant coûté de peine à apprendre, & avec des succès si lents, qu'après une pratique de toute ma vie, jamais je n'ai pu parvenir à chanter surement tout à livre ouvert. Ce qui me rendoit sur-tout alors cette étude agréable, étoit que je la pouvois faire avec Maman. Ayant des goûts d'ailleurs fort différens, la musique étoit pour nous un point de réunion dont j'aimois à faire usage. Elle ne s'y refusoit pas; j'étois alors à-peu-près aussi avancé qu'elle; en deux ou trois fois nous déchiffrions un air. Quelquefois la voyant empressée autour d'un fourneau, je lui disois : Maman, voici un duo charmant qui m'a bien l'air de faire sentir l'empyreume à vos drogues. Ah! par ma foi, me disoit-elle, si tu me les fais brûler, je te les ferai manger. Tout en disputant je l'entraînois à son clavecin : on s'y oublioit; l'extrait de geniévre ou d'absynthe étoit calciné, elle m'en barbouilloit le visage, & tout cela étoit délicieux.

On voit qu'avec peu de tems de reste, j'avois beaucoup de choses à quoi l'employer. Il me vint pourtant encore un amusement de plus, qui fit bien valoir tous les autres.

Nous occupions un cachot si étouffé, qu'on avoit besoin quelquefois d'aller prendre l'air sur la terre. *Anet* engagea Maman à louer dans un fauxbourg un jardin pour y mettre des plantes. A ce jardin étoit jointe une guinguette assez jolie qu'on meubla suivant l'ordonnance. On y mit un lit; nous allions souvent y dîner, & j'y couchois quelquefois. Insensiblement je m'engouai de cette petite retraite, j'y mis quelques livres, beaucoup d'estampes; je passois une partie de mon tems à l'orner & à y préparer à Maman quelque surprise agréable lorsqu'elle s'y venoit promener. Je la quittois pour venir m'occuper d'elle, pour y penser avec plus de plaisir; autre caprice que je n'excuse ni n'explique, mais que j'avoue, parce que la chose étoit ainsi. Je me souviens qu'une fois Madame de *Luxembourg* me parloit en raillant d'un homme qui quittoit sa maîtresse pour lui écrire. Je lui dis que j'aurois bien été cet homme-là, & j'aurois pu ajouter que je l'avois été quelquefois. Je n'ai pourtant jamais senti près de Maman ce besoin de m'éloigner d'elle pour l'aimer davantage; car tête-à-tête avec elle j'étois aussi parfaitement à mon aise que si j'eusse été seul, & cela ne m'est jamais arrivé près de personne autre, ni homme ni femme, quelque attachement que j'aye eu pour eux. Mais elle étoit si souvent entourée, & de gens qui me convenoient si peu, que le dépit & l'ennui me chassoient dans mon asyle, où je l'avois comme je la voulois, sans crainte que les importuns vinssent nous y suivre.

Tandis qu'ainsi partagé entre le travail, le plaisir & l'instruction, je vivois dans le plus doux repos, l'Europe n'étoit pas si tranquille que moi. La France & l'Empereur venoient

de s'entre-déclarer la guerre : le roi de Sardaigne étoit entré dans la querelle, & l'armée Françoise filoit en Piémont pour entrer dans le Milanois. Il en passa une colonne par Chambéri, & entr'autres le régiment de Champagne dont étoit Colonel M. le Duc de la *Trimouille*, auquel je fus présenté, qui me promit beaucoup de choses, & qui surement n'a jamais repensé à moi. Notre petit jardin étoit précisément au haut du fauxbourg par lequel entroient les troupes, de sorte que je me rassasiois du plaisir d'aller les voir passer, & je me passionnois pour le succès de cette guerre, comme s'il m'eût beaucoup intéressé. Jusques-là je ne m'étois pas encore avisé de songer aux affaires publiques, & je me mis à lire les gazettes pour la premiere fois, mais avec une telle partialité pour la France que le cœur me battoit de joie à ses moindres avantages, & que ses revers m'affligeoient comme s'ils fussent tombés sur moi. Si cette folie n'eût été que passagere, je ne daignerois pas en parler ; mais elle s'est tellement enracinée dans mon cœur sans aucune raison, que lorsque j'ai fait dans la suite à Paris l'anti-despote & le fier républicain, je sentois en dépit de moi-même une prédilection secrete pour cette même nation que je trouvois servile, & pour ce gouvernement que j'affectois de fronder. Ce qu'il y avoit de plaisant étoit qu'ayant honte d'un penchant si contraire à mes maximes, je n'osois l'avouer à personne, & je raillois les François de leurs défaites, tandis que le cœur m'en saignoit plus qu'à eux. Je suis surement le seul qui vivant chez une nation qui le traitoit bien & qu'il adoroit, se soit fait chez elle un faux air de la dédaigner. Enfin ce penchant s'est trouvé si désin-

téreſſé de ma part, ſi fort, ſi conſtant, ſi invincible, que même depuis ma ſortie du royaume, depuis que le Gouvernement, les Magiſtrats, les Auteurs, s'y ſont à l'envi déchaînés contre moi, depuis qu'il eſt devenu du bon air de m'accabler d'injuſtices & d'outrages, je n'ai pu me guérir de ma folie. Je les aime en dépit de moi quoiqu'ils me maltraitent.

J'ai cherché long-tems la cauſe de cette partialité, & je n'ai pu la trouver que dans l'occaſion qui la vit naître. Un goût croiſſant pour la littérature, m'attachoit aux livres François, aux Auteurs de ces livres, & au pays de ces Auteurs. Au moment même que défiloit ſous mes yeux l'armée Françoiſe, je liſois les grands Capitaines de Brantôme. J'avois la tête pleine des *Cliſſon*, des *Bayard*, des *Lautrec*, des *Coligny*, des *Montmorency*, des la *Trimouille*, & je m'affectionnois à leurs deſcendans comme aux héritiers de leur mérite & de leur courage. A chaque régiment qui paſſoit je croyois revoir ces fameuſes bandes noires qui jadis avoient tant fait d'exploits en Piémont. Enfin j'appliquois à ce que je voyois les idées que je puiſois dans les livres; mes lectures continuées & toujours tirées de la même nation nourriſſoient mon affection pour elle, & m'en firent enfin une paſſion aveugle que rien n'a pu ſurmonter. J'ai eu dans la ſuite occaſion de remarquer dans mes voyages que cette impreſſion ne m'étoit pas particuliere, & qu'agiſſant plus ou moins dans tous les pays ſur la partie de la nation qui aimoit la lecture & qui cultivoit les lettres, elle balançoit la haine générale qu'inſpire l'air avantageux des François. Les romans

plus que les hommes leur attachent les femmes de tous les pays, leurs chefs-d'œuvre dramatiques affectionnent la jeunesse à leurs théâtres. La célébrité de celui de Paris y attire des foules d'étrangers qui en reviennent enthousiastes. Enfin l'excellent goût de leur littérature leur soumet tous les esprits qui en ont, & dans la guerre si malheureuse dont ils sortent, j'ai vu leurs Auteurs & leurs Philosophes soutenir la gloire du nom François ternie par leurs Guerriers.

J'étois donc François ardent, & cela me rendit nouvelliste. J'allois avec la foule des gobes-mouches attendre sur la place l'arrivée des courriers, & plus bête que l'âne de la fable, je m'inquiétois beaucoup pour savoir de quel maître j'aurois l'honneur de porter le bât : car on prétendoit alors que nous appartiendrions à la France, & l'on faisoit de la Savoye un échange pour le Milanois. Il faut pourtant convenir que j'avois quelques sujets de crainte; car si cette guerre eût mal tourné pour les Alliés, la pension de Maman couroit un grand risque. Mais j'étois plein de confiance dans mes bons amis, & pour le coup, malgré la surprise de M. de *Broglie*, cette confiance ne fut pas trompée, graces au roi de Sardaigne à qui je n'avois pas pensé.

Tandis qu'on se battoit en Italie, on chantoit en France. Les Opéra de *Rameau* commençoient à faire du bruit & releverent ses ouvrages théoriques que leur obscurité laissoit à la portée de peu de gens. Par hasard, j'entendis parler de son traité de l'harmonie, & je n'eus point de repos que je n'eusse acquis ce livre. Par un autre hasard, je tombai malade. La maladie étoit inflammatoire; elle fut vive & courte; mais ma convalescence fut longue

&

& je ne fus d'un mois en état de sortir. Durant ce tems j'ébauchai, je dévorai mon traité de l'harmonie; mais il étoit si long, si diffus, si mal arrangé, que je sentis qu'il me falloit un tems considérable pour l'étudier & le débrouiller. Je suspendois mon application & je récréois mes yeux avec de la musique. Les cantates de *Bernier* sur lesquelles je m'exerçois ne me sortoient pas de l'esprit. J'en appris par cœur quatre ou cinq, entr'autres celle des *amours dormans*, que je n'ai pas revue depuis ce tems-là, & que je sais encore presque toute entiere, de même que *l'amour piqué par une abeille*, très-jolie cantate de *Clerambault*, que j'appris à-peu-près dans le même tems.

Pour m'achever il arriva de la Valdoste un jeune organiste appellé l'abbé *Palais*, bon musicien, bon homme, & qui accompagnoit très-bien du clavecin. Je fais connoissance avec lui; nous voilà inséparables. Il étoit éleve d'un moine Italien, grand organiste. Il me parloit de ses principes; je les comparois avec ceux de mon *Rameau*, je remplissois ma tête d'accompagnement, d'accords, d'harmonie. Il falloit se former l'oreille à tout cela: je proposai à Maman un petit concert tous les mois; elle y consentit. Me voilà si plein de ce concert, que ni jour ni nuit je ne m'occupois d'autre chose, & réellement cela m'occupoit, & beaucoup, pour rassembler la musique, les concertans, les instrumens, tirer les parties, &c. Maman chantoit, le Pere *Caton* dont j'ai déja parlé & dont j'ai à parler encore chantoit aussi; un maitre à danser appellé *Roche* & son fils jouoient du violon; *Canavas* musicien Piémontois qui travailloit au cadastre & qui depuis s'est marié

à Paris, jouoit du violoncelle ; l'abbé *Palais* accompagnoit du clavecin ; j'avois l'honneur de conduire la musique, sans oublier le bâton du bûcheron. On peut juger combien tout cela étoit beau ! Pas tout-à-fait comme chez M. de *Treytorens*, mais il ne s'en falloit gueres.

Le petit concert de Madame de *Warens* nouvelle convertie, & vivant, disoit-on, des charités du Roi, faisoit murmurer la sequelle dévote, mais c'étoit un amusement agréable pour plusieurs honnêtes gens. On ne devineroit pas qui je mets à leur tête en cette occasion? un moine ; mais un moine homme de mérite, & même aimable, dont les infortunes m'ont dans la suite bien vivement affecté, & dont la mémoire, liée à celle de mes beaux jours, m'est encore chere. Il s'agit du P. *Caton* cordelier, qui, conjointement avec le Comte d'*Ortan*, avoit fait saisir à Lyon la musique du pauvre petit-Chat, ce qui n'est pas le plus beau trait de sa vie. Il étoit Bachelier de Sorbonne : il avoit vécu long-tems à Paris dans le plus grand monde & très-faufilé sur-tout chez le Marquis d'*Antremont*, alors Ambassadeur de Sardaigne. C'étoit un grand homme bien fait, le visage plein, les yeux à fleur de tête, des cheveux noirs qui faisoient sans affectation le crochet à côté du front, l'air à la fois noble, ouvert, modeste, se présentant simplement & bien ; n'ayant ni le maintien caffard ou effronté des moines, ni l'abord cavalier d'un homme à la mode, quoiqu'il le fût, mais l'assurance d'un honnête homme qui sans rougir de sa robe s'honore lui-même & se sent toujours à sa place parmi les honnêtes gens. Quoique le P. *Caton* n'eût pas beaucoup d'étude pour un

Docteur, il en avoit beaucoup pour un homme du monde, & n'étant point preſſé de montrer ſon acquis, il le plaçoit ſi à propos qu'il en paroiſſoit davantage. Ayant beaucoup vécu dans la ſociété il s'étoit plus attaché aux talens agréables qu'à un ſolide ſavoir. Il avoit de l'eſprit, faiſoit des vers, parloit bien, chantoit mieux, avoit la voix belle, touchoit l'orgue & le clavecin. Il n'en falloit pas tant pour être recherché, auſſi l'étoit-il; mais cela lui fit ſi peu négliger les ſoins de ſon état, qu'il parvint, malgré des concurrens très-jaloux à être élu Définiteur de ſa province, ou comme on dit, un des grands colliers de l'Ordre.

Ce P. *Caton* fit connoiſſance avec Maman chez le Marquis d'*Antremont*. Il entendit parler de nos concerts, il en voulut être, il en fut, & les rendit brillans. Nous fûmes bientôt liés par notre goût commun pour la muſique, qui chez l'un & chez l'autre étoit une paſſion très-vive, avec cette différence qu'il étoit vraiment muſicien, & que je n'étois qu'un barbouillon. Nous allions avec *Canavas* & l'abbé *Palais* faire de la muſique dans ſa chambre, & quelquefois à ſon orgue les jours de fête. Nous dînions ſouvent à ſon petit couvert; car ce qu'il avoit encore d'étonnant pour un moine eſt qu'il étoit généreux, magnifique, & ſenſuel ſans groſſiéreté. Les jours de nos concerts il ſoupoit chez Maman. Ces ſoupers étoient très-gais, très-agréables; on y diſoit le mot & la choſe, on y chantoit des duo: j'étois à mon aiſe, j'avois de l'eſprit, des ſaillies; le P. *Caton* étoit charmant, Maman étoit adorable, l'abbé *Palais* avec ſa voix de bœuf étoit le plaſtron. Momens ſi doux de la folâtre jeuneſſe, qu'il y a de tems que vous êtes partis!

Comme je n'aurai plus à parler de ce pauvre P. *Caton*; que j'acheve ici en deux mots sa triste histoire. Les autres moines jaloux ou plutôt furieux de lui voir un mérite, une élégance de mœurs qui n'avoit rien de la crapule monastique le prirent en haine, parce qu'il n'étoit pas aussi haïssable qu'eux. Les chefs se liguerent contre lui & ameuterent les moinillons envieux de sa place, & qui n'osoient auparavant le regarder. On lui fit mille affronts, on le destitua, on lui ôta sa chambre qu'il avoit meublée avec goût quoiqu'avec simplicité, on le relégua je ne sais où; enfin ces misérables l'accablerent de tant d'outrages que son ame honnête, & fiere avec justice n'y put résister, & après avoir fait les délices des sociétés les plus aimables, il mourut de douleur sur un vil grabat, dans quelque fond de cellule ou de cachot, regretté, pleuré de tous les honnêtes gens dont il fut connu, & qui ne lui ont trouvé d'autre défaut que d'être moine.

Avec ce petit train de vie je fis si bien en très-peu de tems qu'absorbé tout entier par la musique, je me trouvai hors d'état de penser à autre chose. Je n'allois plus à mon bureau qu'à contre-cœur, la gêne & l'assiduité au travail m'en firent un supplice insupportable, & j'en vins enfin à vouloir quitter mon emploi pour me livrer totalement à la musique. On peut croire que cette folie ne passa pas sans opposition. Quitter un poste honnête & d'un revenu fixe pour courir après des écoliers incertains, étoit un parti trop peu sensé pour plaire à Maman. Même en supposant mes progrès futurs aussi grands que je me les figurois, c'étoit borner bien mo-

deſtement mon ambition que de me réduire pour la vie à l'état de muſicien. Elle qui ne formoit que des projets magnifiques & qui ne me prenoit plus tout-à-fait au mot de M. d'*Aubonne*, me voyoit avec peine occupé ſérieuſement d'un talent qu'elle trouvoit ſi frivole, & me répétoit ſouvent ce proverbe de province, un peu moins juſte à Paris, que *qui bien chante & bien danſe, fait un métier qui peu avance*. Elle me voyoit d'un autre côté entraîné par un goût irréſiſtible; ma paſſion de muſique devenoit une fureur, & il étoit à craindre que mon travail ſe ſentant de mes diſtractions, ne m'attirât un congé qu'il valoit beaucoup mieux prendre de moi-même. Je lui repréſentois encore que cet emploi n'avoit pas long-tems à durer, qu'il me falloit un talent pour vivre, & qu'il étoit plus ſûr d'achever d'acquérir par la pratique celui auquel mon goût me portoit & qu'elle m'avoit choiſi, que de me mettre à la merci des protections, ou de faire de nouveaux eſſais qui pouvoient mal réuſſir, & me laiſſer, après avoir paſſé l'âge d'apprendre, ſans reſſource pour gagner mon pain. Enfin j'extorquai ſon conſentement plus à force d'importunités & de careſſes, que de raiſons dont elle ſe contentât. Auſſi-tôt je courus remercier fiérement M. *Coccelli* Directeur-général du cadaſtre, comme ſi j'avois fait l'acte le plus héroïque, & je quittai volontairement mon emploi ſans ſujet, ſans raiſon, ſans prétexte, avec autant & plus de joie que je n'en avois eu à le prendre il n'y avoit pas deux ans.

Cette démarche toute folle qu'elle étoit, m'attira dans le pays une ſorte de conſidération qui me fut utile. Les uns me

ſuppoſerent des reſſources que je n'avois pas; d'autres me voyant livré tout-à-fait à la muſique, jugerent de mon talent par mon ſacrifice, & crurent qu'avec tant de paſſion pour cet art je devois le poſſéder ſupérieurement. Dans le royaume des aveugles les borgnes ſont rois ; je paſſai là pour un bon maître, parce qu'il n'y en avoit que de mauvais. Ne manquant pas, au reſte, d'un certain goût de chant, favoriſé d'ailleurs par mon âge & par ma figure, j'eus bientôt plus d'écolieres qu'il ne m'en falloit pour remplacer ma paye de ſecrétaire.

Il eſt certain que pour l'agrément de la vie on ne pouvoit paſſer plus rapidement d'une extrémité à l'autre. Au cadaſtre, occupé huit heures par jour du plus mauſſade travail avec des gens encore plus mauſſades, enfermé dans un triſte bureau empuanti de l'haleine & de la ſueur de tous ces manans, la plupart fort mal peignés & fort mal-propres, je me ſentois quelquefois accablé juſqu'au vertige par l'attention, l'odeur, la gêne & l'ennui. Au lieu de cela me voilà tout-à-coup jetté parmi le beau monde, admis, recherché dans les meilleures maiſons; par-tout un accueil gracieux, careſſant, un air de fête ; d'aimables Demoiſelles bien parées m'attendent, me reçoivent avec empreſſement; je ne vois que des objets charmans, je ne ſens que la roſe & la fleur d'orange ; on chante, on cauſe, on rit, on s'amuſe; je ne ſors de-là que pour aller ailleurs en faire autant : on conviendra qu'à égalité dans les avantages, il n'y avoit pas à balancer dans le choix. Auſſi me trouvai-je ſi bien du mien, qu'il ne m'eſt jamais arrivé de m'en repentir, & je ne m'en repens pas même en ce moment, où je peſe au poids de la raiſon les actions de ma vie, & où

je suis délivré des motifs peu sensés qui m'ont entraîné.

Voilà presque l'unique fois qu'en n'écoutant que mes penchans, je n'ai pas vu tromper mon attente. L'accueil aisé, l'esprit liant, l'humeur facile des habitans du pays me rendit le commerce du monde aimable; & le goût que j'y pris alors m'a bien prouvé que si je n'aime pas à vivre parmi les hommes, c'est moins ma faute que la leur.

C'est dommage que les Savoyards ne soient pas riches, ou peut-être seroit-ce dommage qu'ils le fussent; car tels qu'ils sont c'est le meilleur & le plus sociable peuple que je connoisse. S'il est une petite ville au monde où l'on goûte la douceur de la vie dans un commerce agréable & sûr, c'est Chambéri. La noblesse de la province qui s'y rassemble, n'a que ce qu'il faut de bien pour vivre, elle n'en a pas assez pour parvenir, & ne pouvant se livrer à l'ambition elle suit par nécessité le conseil de *Cynéas*. Elle dévoue sa jeunesse à l'état militaire, puis revient vieillir paisiblement chez soi. L'honneur & la raison président à ce partage. Les femmes sont belles & pourroient se passer de l'être; elles ont tout ce qui peut faire valoir la beauté, & même y suppléer. Il est singulier qu'appellé par mon état à voir beaucoup de jeunes filles, je ne me rappelle pas d'en avoir vu à Chambéri une seule qui ne fût pas charmante. On dira que j'étois disposé à les trouver telles, & l'on peut avoir raison; mais je n'avois pas besoin d'y mettre du mien pour cela. Je ne puis en vérité me rappeller sans plaisir le souvenir de mes jeunes écolieres. Que ne puis-je en nommant ici les plus aimables, les rappeller de même & moi avec elles, à l'âge heureux où nous étions, lors des momens aussi doux qu'innocens que j'ai passés

auprès d'elles ! La premiere fut Mlle. de *Mellarede* ma voisine, sœur de l'éleve de M. *Gaime*. C'étoit une brune très-vive, mais d'une vivacité careſſante, pleine de graces, & ſans étourderie. Elle étoit un peu maigre, comme ſont la plupart des filles à ſon âge ; mais ſes yeux brillans, ſa taille fine & ſon air attirant n'avoient pas beſoin d'embonpoint pour plaire. J'y allois le matin, & elle étoit encore ordinairement en déshabillé, ſans autre coiffure que ſes cheveux négligemment relevés, ornés de quelque fleur qu'on mettoit à mon arrivée & qu'on ôtoit à mon départ pour ſe coiffer. Je ne crains rien tant dans le monde qu'une jolie perſonne en déshabillé ; je la redouterois cent fois moins parée. Mlle. de *Menthon* chez qui j'allois l'après-midi l'étoit toujours & me faiſoit une impreſſion tout auſſi douce, mais différente. Ses cheveux étoient d'un blond cendré : elle étoit très-mignonne, très-timide & très-blanche ; une voix nette, juſte & flûtée, mais qui n'oſoit ſe développer. Elle avoit au ſein la cicatrice d'une brûlure d'eau bouillante qu'un fichu de chenille bleue ne cachoit pas extrêmement. Cette marque attiroit quelquefois de ce côté mon attention, qui bientôt n'étoit plus pour la cicatrice. Mlle. de *Challes*, une autre de mes voiſines, étoit une fille faite ; grande, belle quarrure, de l'embonpoint : elle avoit été très-bien. Ce n'étoit plus une beauté ; mais c'étoit une perſonne à citer pour la bonne grace, pour l'humeur égale, pour le bon naturel. Sa ſœur, Madame de *Charly*, la plus belle femme de Chamberi, n'apprenoit plus la muſique, mais elle la faiſoit apprendre à ſa fille toute jeune encore, mais dont la beauté naiſſante eût promis d'égaler celle de ſa mere, ſi malheureuſement elle n'eût

n'eût été un peu rouſſe. J'avois à la Viſitation une petite demoiſelle Françoiſe, dont j'ai oublié le nom, mais qui mérite une place dans la liſte de mes préférences. Elle avoit pris le ton lent & traînant des religieuſes, & ſur ce ton traînant elle diſoit des choſes très-ſaillantes, qui ne ſembloient pas aller avec ſon maintien. Au reſte elle étoit pareſſeuſe, n'aimoit pas à prendre la peine de montrer ſon eſprit, & c'étoit une faveur qu'elle n'accordoit pas à tout le monde. Ce ne fut qu'après un mois ou deux de leçons & de négligence, qu'elle s'aviſa de cet expédient pour me rendre plus aſſidu; car je n'ai jamais pu prendre ſur moi de l'être. Je me plaiſois à mes leçons quand j'y étois, mais je n'aimois pas être obligé de m'y rendre ni que l'heure me commandât : en toute choſe la gêne & l'aſſujettiſſement me ſont inſupportables; ils me feroient prendre en haine le plaiſir même. On dit que chez les Mahométans un homme paſſe au point du jour dans les rues pour ordonner aux maris de rendre le devoir à leurs femmes : je ſerois un mauvais Turc à ces heures-là.

J'avois quelques écolieres auſſi dans la Bourgeoiſie, & une entr'autres qui fut la cauſe indirecte d'un changement de relation dont j'ai à parler, puiſqu'enfin je dois tout dire. Elle étoit fille d'un Epicier & ſe nommoit Mlle. *L****. vrai modele d'une ſtatue grecque, & que je citerois pour la plus belle fille que j'ai jamais vue, s'il y avoit quelque véritable beauté ſans vie & ſans ame. Son indolence, ſa froideur, ſon inſenſibilité alloient à un point incroyable. Il étoit également impoſſible de lui plaire & de la fâcher, & je ſuis perſuadé que ſi l'on eût fait ſur elle quelque entrepriſe elle auroit laiſſé

faire, non par goût mais par ſtupidité. Sa mere qui n'en vouloit pas courir le riſque ne la quittoit pas d'un pas. En lui faiſant apprendre à chanter, en lui donnant un jeune maître, elle faiſoit tout de ſon mieux pour l'émouſtiller, mais cela ne réuſſit point. Tandis que le maître agaçoit la fille, la mere agaçoit le maître, & cela ne réuſſiſſoit pas beaucoup mieux. Madame *L****. ajoutoit à ſa vivacité naturelle toute celle que ſa fille auroit dû avoir. C'étoit un petit minois éveillé, chiffonné, marqué de petite vérole. Elle avoit de petits yeux très-ardens, & un peu rouges, parce qu'elle y avoit preſque toujours mal. Tous les matins quand j'arrivois je trouvois prêt mon café à la crême; & la mere ne manquoit jamais de m'accueillir par un baiſer bien appliqué ſur la bouche, & que par curioſité j'aurois voulu rendre à la fille, pour voir comment elle l'auroit pris. Au reſte tout cela ſe faiſoit ſi ſimplement & ſi fort ſans conſéquence que quand M. *L****. étoit là, les agaceries & les baiſers n'en alloient pas moins leur train. C'étoit une bonne pâte d'homme; le vrai pere de ſa fille, & que ſa femme ne trompoit pas, parce qu'il n'en étoit pas beſoin.

Je me prêtois à toutes ces careſſes avec ma balourdiſe ordinaire, les prenant tout bonnement pour des marques de pure amitié. J'en étois pourtant importuné quelquefois; car la vive Madame *L****. ne laiſſoit pas d'être exigeante, & ſi dans la journée j'avois paſſé devant la boutique ſans m'arrêter, il y auroit eu du bruit. Il falloit quand j'étois preſſé, que je priſſe un détour pour paſſer dans une autre rue, ſachant bien qu'il n'étoit pas auſſi aiſé de ſortir de chez elle que d'y entrer.

Madame *L****. s'occupoit trop de moi pour que je ne m'occupasse point d'elle. Ses attentions me touchoient beaucoup ; j'en parlois à Maman comme d'une chose sans mystere, & quand il y en auroit eu, je ne lui en aurois pas moins parlé ; car lui faire un secret de quoi que ce fût, ne m'eût pas été possible : mon cœur étoit ouvert devant elle comme devant Dieu. Elle ne prit pas tout-à-fait la chose avec la même simplicité que moi. Elle vit des avances où je n'avois vu que des amitiés ; elle jugea que Madame *L****. se faisant un point d'honneur de me laisser moins sot qu'elle ne m'avoit trouvé, parviendroit de maniere ou d'autre à se faire entendre, & outre qu'il n'étoit pas juste qu'une autre femme se chargeât de l'instruction de son éleve, elle avoit des motifs plus dignes d'elle pour me garantir des piéges auxquels mon âge & mon état m'exposoient. Dans le même tems on m'en tendit un d'une espece plus dangereuse auquel j'échappai ; mais qui lui fit sentir que les dangers qui me menaçoient sans cesse, rendoient nécessaires tous les préservatifs qu'elle y pouvoit apporter.

Madame la Comtesse de *M****. mere d'une de mes écolieres, étoit une femme de beaucoup d'esprit, & passoit pour n'avoir pas moins de méchanceté. Elle avoit été cause, à ce qu'on disoit, de bien des brouilleries, & d'une entr'autres qui avoit eu des suites fatales à la maison d'*A****. Maman avoit été assez liée avec elle pour connoître son caractere ; ayant très-innocemment inspiré du goût à quelqu'un sur qui Madame de *M****. avoit des prétentions, elle resta chargée auprès d'elle du crime de cette préférence, quoiqu'elle n'eût

été ni recherchée ni acceptée, & Madame de *M****. chercha depuis lors à jouer à sa rivale plusieurs tours dont aucun ne réussit. J'en rapporterai un des plus comiques par maniere d'échantillon. Elles étoient ensemble à la campagne avec plusieurs Gentilshommes du voisinage, & entr'autres l'aspirant en question. Madame de *M****. dit un jour à un de ces Messieurs que Madame de *Warens* n'étoit qu'une précieuse, qu'elle n'avoit point de goût, qu'elle se mettoit mal, qu'elle couvroit sa gorge comme une bourgeoise. Quant à ce dernier article, lui dit l'homme qui étoit un plaisant, elle a ses raisons, & je sais qu'elle a un gros vilain rat empreint sur le sein, mais si ressemblant qu'on diroit qu'il court. La haine ainsi que l'amour rend crédule. Madame de *M****. résolut de tirer parti de cette découverte, & un jour que Maman étoit au jeu avec l'ingrat favori de la Dame, celle-ci prit son tems pour passer derriere sa rivale, puis renversant à demi sa chaise elle découvrit adroitement son mouchoir. Mais au lieu du gros rat, le Monsieur ne vit qu'un objet fort différent qu'il n'étoit pas plus aisé d'oublier que de voir, & cela ne fit pas le compte de la Dame.

Je n'étois pas un personnage à occuper Madame de *M****. qui ne vouloit que des gens brillans autour d'elle. Cependant elle fit quelque attention à moi, non pour ma figure dont assurément elle ne se soucioit point du tout, mais pour l'esprit qu'on me supposoit & qui m'eût pu rendre utile à ses goûts. Elle en avoit un assez vif pour la satire. Elle aimoit à faire des chansons & des vers sur les gens qui lui déplaisoient. Si elle m'eût trouvé assez de talent pour lui aider à

tourner ses vers, & assez de complaisance pour les écrire, entr'elle & moi nous aurions bientôt mis Chambéri sens-dessus-dessous. On seroit remonté à la source de ces libelles; Madame de *M****. se seroit tirée d'affaire en me sacrifiant, & j'aurois été enfermé le reste de mes jours peut-être, pour m'apprendre à faire le Phœbus avec les Dames.

Heureusement rien de tout cela n'arriva. Madame de *M****. me retint à dîner deux ou trois fois pour me faire causer, & trouva que je n'étois qu'un sot. Je le sentois moi-même & j'en gémissois, enviant les talens de mon ami *Venture*, tandis que j'aurois dû remercier ma bêtise des périls dont elle me sauvoit. Je demeurai pour Madame de *M****. le maître à chanter de sa fille & rien de plus: mais je vécus tranquille & toujours bien-voulu dans Chambéri. Cela valoit mieux que d'être un bel esprit pour elle, & un serpent pour le reste du pays.

Quoi qu'il en soit, Maman vit que pour m'arracher aux périls de ma jeunesse, il étoit tems de me traiter en homme, & c'est ce qu'elle fit; mais de la façon la plus singuliere dont jamais femme se soit avisée en pareille occasion. Je lui trouvai l'air plus grave & le propos plus moral qu'à son ordinaire. A la gaîté folâtre dont elle entremêloit ordinairement ses instructions, succéda tout-à-coup un ton toujours soutenu qui n'étoit ni familier ni sévere; mais qui sembloit préparer une explication. Après avoir cherché vainement en moi-même la raison de ce changement, je la lui demandai; c'étoit ce qu'elle attendoit. Elle me proposa une promenade au petit jardin pour le lendemain: nous y fû-

mes dès le matin. Elle avoit pris ſes meſures pour qu'on nous laiſſât ſeuls toute la journée : elle l'employa à me préparer aux bontés qu'elle vouloit avoir pour moi, non comme une autre femme, par du manege & des agaceries; mais par des entretiens pleins de ſentiment & de raiſon, plus faits pour m'inſtruire que pour me ſéduire, & qui parloient plus à mon cœur qu'à mes ſens. Cependant quelque excellens & utiles que fuſſent les diſcours qu'elle me tint, & quoiqu'ils ne fuſſent rien moins que froids & triſtes, je n'y fis pas toute l'attention qu'ils méritoient, & je ne les gravai pas dans ma mémoire, comme j'aurois fait dans tout autre tems. Son début, cet air de préparatif m'avoit donné de l'inquiétude : tandis qu'elle parloit, rêveur & diſtrait malgré moi, j'étois moins occupé de ce qu'elle diſoit que de chercher à quoi elle en vouloit venir, & ſi-tôt que je l'eus compris, ce qui ne me fut pas facile, la nouveauté de cette idée qui depuis que je vivois auprès d'elle, ne m'étoit pas venue une ſeule fois dans l'eſprit, m'occupant alors tout entier, ne me laiſſa plus le maître de penſer à ce qu'elle me diſoit. Je ne penſois qu'à elle & je ne l'écoutois pas.

Vouloir rendre les jeunes gens attentifs à ce qu'on leur veut dire, en leur montrant au bout un objet très-intéreſſant pour eux, eſt un contre-ſens très-ordinaire aux inſtituteurs, & que je n'ai pas évité moi-même dans mon Emile. Le jeune homme frappé de l'objet qu'on lui préſente s'en occupe uniquement, & ſaute à pieds joints par-deſſus vos diſcours préliminaires pour aller d'abord où vous le menez

trop lentement à ſon gré. Quand on veut le rendre attentif il ne faut pas ſe laiſſer pénétrer d'avance, & c'eſt en quoi Maman fut mal-adroite. Par une ſingularité qui tenoit à ſon eſprit ſyſtématique, elle prit la précaution très-vaine de faire ſes conditions; mais ſi-tôt que j'en vis le prix, je ne les écoutai pas même, & je me dépêchai de conſentir à tout. Je doute même qu'en pareil cas il y ait ſur la terre entiere un homme aſſez franc ou aſſez courageux pour oſer marchander, & une ſeule femme qui pût pardonner de l'avoir fait. Par une ſuite de la même bizarrerie elle mit à cet accord les formalités les plus graves, & me donna pour y penſer huit jours dont je l'aſſurai fauſſement que je n'avois pas beſoin: car pour comble de ſingularité je fus très-aiſe de les avoir, tant la nouveauté de ces idées m'avoit frappé, & tant je ſentois un bouleverſement dans les miennes, qui me demandoit du tems pour les arranger!

On croira que ces huit jours me durerent huit ſiecles. Tout au contraire, j'aurois voulu qu'ils les euſſent durés en effet. Je ne ſais comment décrire l'état où je me trouvois, plein d'un certain effroi mêlé d'impatience, redoutant ce que je deſirois, juſqu'à chercher quelquefois tout de bon dans ma tête quelque honnête moyen d'éviter d'être heureux. Qu'on ſe repréſente mon tempérament ardent & laſcif, mon ſang enflammé, mon cœur enivré d'amour, ma vigueur, ma ſanté, mon âge; qu'on penſe que dans cet état, altéré de la ſoif des femmes je n'avois encore approché d'aucune, que l'imagination, le beſoin, la vanité, la curioſité ſe réuniſſoient pour me dévorer de l'ardent deſir d'être homme &

de le paroître. Qu'on ajoute ſur-tout, car c'eſt ce qu'il ne faut pas qu'on oublie, que mon vif & tendre attachement pour elle loin de s'attiédir, n'avoit fait qu'augmenter de jour en jour, que je n'étois bien qu'auprès d'elle, que je ne m'en éloignois que pour y penſer, que j'avois le cœur plein non-ſeulement de ſes bontés, de ſon caractere aimable, mais de ſon ſexe, de ſa figure, de ſa perſonne, d'elle; en un mot, par tous les rapports ſous leſquels elle pouvoit m'être chere; & qu'on n'imagine pas que pour dix ou douze ans que j'avois de moins qu'elle, elle fût vieillie ou me parût l'être. Depuis cinq ou ſix ans que j'avois éprouvé des tranſports ſi doux à ſa premiere vue, elle étoit réellement très-peu changée, & ne me le paroiſſoit point du tout. Elle a toujours été charmante pour moi, & l'étoit encore pour tout le monde. Sa taille ſeule avoit pris un peu plus de rondeur. Du reſte c'étoit le même œil, le même teint, le même ſein, les mêmes traits, les mêmes beaux cheveux blonds, la même gaité, tout juſqu'à la même voix, cette voix argentée de la jeuneſſe qui fit toujours ſur moi tant d'impreſſion, qu'encore aujourd'hui je ne puis entendre ſans émotion le ſon d'une jolie voix de fille.

Naturellement ce que j'avois à craindre dans l'attente de la poſſeſſion d'une perſonne ſi chérie, étoit de l'anticiper, & de ne pouvoir aſſez gouverner mes deſirs & mon imagination pour reſter maître de moi-même. On verra que dans un âge avancé, la ſeule idée de quelques légeres faveurs qui m'attendoient près de la perſonne aimée, allumoit mon ſang à tel point qu'il m'étoit impoſſible de faire impunément le

court

court trajet qui me séparoit d'elle. Comment, par quel prodige dans la fleur de ma jeunesse eus-je si peu d'empressement pour la premiere jouissance? Comment pus-je en voir approcher l'heure avec plus de peine que de plaisir? Comment au lieu des délices qui devoient m'enivrer, sentois-je presque de la répugnance & des craintes? Il n'y a point à douter que si j'avois pu me dérober à mon bonheur avec bienséance, je ne l'eusse fait de tout mon cœur. J'ai promis des bizarreries dans l'histoire de mon attachement pour elle! En voilà surement une à laquelle on ne s'attendoit pas.

Le lecteur déjà révolté juge qu'étant possédée par un autre homme elle se dégradoit à mes yeux en se partageant, & qu'un sentiment de mésestime attiédissoit ceux qu'elle m'avoit inspirés; il se trompe. Ce partage, il est vrai, me faisoit une cruelle peine, tant par une délicatesse fort naturelle, que parce qu'en effet je le trouvois peu digne d'elle & de moi; mais quant à mes sentimens pour elle il ne les altéroit point, & je peux jurer que jamais je ne l'aimai plus tendrement que quand je desirois si peu de la posséder. Je connoissois trop son cœur chaste & son tempérament de glace, pour croire un moment que le plaisir des sens eût aucune part à cet abandon d'elle-même: j'étois parfaitement sûr que le seul soin de m'arracher à des dangers autrement presqu'inévitables, & de me conserver tout entier à moi & à mes devoirs, lui en faisoit enfreindre un qu'elle ne regardoit pas du même œil que les autres femmes, comme il sera dit ci-après. Je la plaignois, & je me plaignois. J'aurois voulu lui dire; non Maman, il n'est pas nécessaire; je vous réponds de moi sans cela: mais je n'osois;

premiérement parce que ce n'étoit pas une chofe à dire, & puis parce qu'au fond je fentois que cela n'étoit pas vrai, & qu'en effet il n'y avoit qu'une femme qui pût me garantir des autres femmes & me mettre à l'épreuve des tentations. Sans defirer de la poffféder, j'étois bien aife qu'elle m'ôtât le defir d'en poffféder d'autres ; tant je regardois tout ce qui pouvoit me diftraire d'elle comme un malheur.

La longue habitude de vivre enfemble & d'y vivre innocemment, loin d'affoiblir mes fentimens pour elle, les avoit renforcés ; mais leur avoit en même tems donné une autre tournure qui les rendoit plus affectueux, plus tendres peut-être, mais moins fenfuels. A force de l'appeller Maman, à force d'ufer avec elle de la familiarité d'un fils, je m'étois accoutumé à me regarder comme tel. Je crois que voilà la véritable caufe du peu d'empreffement que j'eus de la poffféder, quoiqu'elle me fût fi chere. Je me fouviens très-bien que mes premiers fentimens fans être plus vifs étoient plus voluptueux. A Annecy j'étois dans l'ivreffe, à Chambéri je n'y étois plus. Je l'aimois toujours auffi paffionnément qu'il fut poffible; mais je l'aimois plus pour elle & moins pour moi, ou du moins je cherchois plus mon bonheur que mon plaifir auprès d'elle : elle étoit pour moi plus qu'une fœur, plus qu'une mere, plus qu'une amie, plus même qu'une maitreffe, & c'étoit pour cela qu'elle n'étoit pas une maitreffe. Enfin je l'aimois trop pour la convoiter : voilà ce qu'il y a de plus clair dans mes idées.

Ce jour, plutôt redouté qu'attendu, vint enfin. Je promis tout, & je ne mentis pas. Mon cœur confirmoit mes en-

gagemens sans en desirer le prix. Je l'obtins pourtant. Je me vis pour la premiere fois dans les bras d'une femme, & d'une femme que j'adorois. Fus-je heureux? non, je goûtai le plaisir. Je ne sais quelle invincible tristesse en empoisonnoit le charme. J'étois comme si j'avois commis un inceste. Deux ou trois fois en la pressant avec transport dans mes bras, j'inondai son sein de mes larmes. Pour elle, elle n'étoit ni triste ni vive; elle étoit caressante & tranquille. Comme elle étoit peu sensuelle & n'avoit point recherché la volupté, elle n'en eut pas les délices & n'en a jamais eu les remords.

Je le répete : toutes ses fautes lui vinrent de ses erreurs, jamais de ses passions. Elle étoit bien née, son cœur étoit pur, elle aimoit les choses honnêtes, ses penchans étoient droits & vertueux, son goût étoit délicat, elle étoit faite pour une élégance de mœurs qu'elle a toujours aimée & qu'elle n'a jamais suivie ; parce qu'au lieu d'écouter son cœur qui la menoit bien, elle écouta sa raison qui la menoit mal. Quand des principes faux l'ont égarée, ses vrais sentimens les ont toujours démentis : mais malheureusement elle se piquoit de philosophie, & la morale qu'elle s'étoit faite, gâta celle que son cœur lui dictoit.

M. de *Tavel* son premier amant fut son maître de philosophie, & les principes qu'il lui donna furent ceux dont il avoit besoin pour la séduire. La trouvant attachée à son mari, à ses devoirs, toujours froide, raisonnante & inattaquable par les sens, il l'attaqua par des sophismes, & parvint à lui montrer ses devoirs auxquels elle étoit si attachée, comme un bavardage de catéchisme, fait uniquement pour

amuser les enfans, l'union des sexes comme l'acte le plus indifférent en soi, la fidélité conjugale comme une apparence obligatoire dont toute la moralité regardoit l'opinion, le repos des maris comme la seule régle du devoir des femmes; en sorte que des infidélités ignorées, nulles pour celui qu'elles offensoient, l'étoient aussi pour la conscience; enfin il lui persuada que la chose en elle-même n'étoit rien, qu'elle ne prenoit d'existence que par le scandale, & que toute femme qui paroissoit sage, par cela seul l'étoit en effet. C'est ainsi que le malheureux parvint à son but en corrompant la raison d'un enfant dont il n'avoit pu corrompre le cœur. Il en fut puni par la plus dévorante jalousie, persuadé qu'elle le traitoit lui-même comme il lui avoit appris à traiter son mari. Je ne sais s'il se trompoit sur ce point. Le ministre P***. passa pour son successeur. Ce que je sais, c'est que le tempérament froid de cette jeune femme qui l'auroit dû garantir de ce systême, fut ce qui l'empêcha dans la suite d'y renoncer. Elle ne pouvoit concevoir qu'on donnât tant d'importance à ce qui n'en avoit point pour elle. Elle n'honora jamais du nom de vertu une abstinence qui lui coûtoit si peu.

Elle n'eût donc gueres abusé de ce faux principe pour elle-même; mais elle en abusa pour autrui, & cela par une autre maxime presque aussi fausse, mais plus d'accord avec la bonté de son cœur. Elle a toujours cru que rien n'attachoit tant un homme à une femme que la possession, & quoiqu'elle n'aimât ses amis que d'amitié, c'étoit d'une amitié si tendre qu'elle employoit tous les moyens qui dépendoient

d'elle pour se les attacher plus fortement. Ce qu'il y a d'extraordinaire est qu'elle a presque toujours réussi. Elle étoit si réellement aimable que, plus l'intimité dans laquelle on vivoit avec elle étoit grande, plus on y trouvoit de nouveaux sujets de l'aimer. Une autre chose digne de remarque, est qu'après sa premiere foiblesse elle n'a gueres favorisé que des malheureux; les gens brillans ont tous perdu leur peine auprès d'elle; mais il falloit qu'un homme qu'elle commençoit par plaindre, fût bien peu aimable si elle ne finissoit par l'aimer. Quand elle se fit des choix peu dignes d'elle, bien loin que ce fût par des inclinations basses qui n'approcherent jamais de son noble cœur, ce fut uniquement par son caractere trop généreux, trop humain, trop compatissant, trop sensible, qu'elle ne gouverna pas toujours avec assez de discernement.

Si quelques principes faux l'ont égarée, combien n'en avoit-elle pas d'admirables dont elle ne se départoit jamais? Par combien de vertus ne rachetoit-elle pas ses foiblesses, si l'on peut appeller de ce nom des erreurs où les sens avoient si peu de part? Ce même homme qui la trompa sur un point, l'instruisit excellemment sur mille autres; & ses passions qui n'étoient pas fougueuses, lui permettant de suivre toujours ses lumieres, elle alloit bien quand ses sophismes ne l'égaroient pas. Ses motifs étoient louables jusques dans ses fautes; en s'abusant elle pouvoit mal faire; mais elle ne pouvoit vouloir rien qui fût mal. Elle abhorroit la duplicité, le mensonge: elle étoit juste, équitable, humaine, désintéressée, fidelle à sa parole, à ses amis, à ses devoirs qu'elle re-

connoiſſoit pour tels, incapable de vengeance & de haine; & ne concevant pas même qu'il y eût le moindre mérite à pardonner. Enfin pour revenir à ce qu'elle avoit de moins excuſable, ſans eſtimer ſes faveurs ce qu'elles valoient, elle n'en fit jamais un vil commerce; elle les prodiguoit, mais elle ne les vendoit pas, quoiqu'elle fût ſans ceſſe aux expédiens pour vivre, & j'oſe dire que ſi *Socrate* put eſtimer *Aſpaſie*, il eût reſpecté Madame de *Warens*.

Je ſais d'avance qu'en lui donnant un caractere ſenſible & un tempérament froid, je ſerai accuſé de contradiction comme à l'ordinaire & avec autant de raiſon. Il ſe peut que la nature ait eu tort, & que cette combinaiſon n'ait pas dû être; je ſais ſeulement qu'elle a été. Tous ceux qui ont connu Madame de *Warens*, & dont un ſi grand nombre exiſte encore, ont pu ſavoir qu'elle étoit ainſi. J'oſe même ajouter qu'elle n'a connu qu'un ſeul vrai plaiſir au monde; c'étoit d'en faire à ceux qu'elle aimoit. Toutefois permis à chacun d'argumenter là-deſſus tout à ſon aiſe & de prouver doctement que cela n'eſt pas vrai. Ma fonction eſt de dire la vérité, mais non pas de la faire croire.

J'appris peu-à-peu tout ce que je viens de dire dans les entretiens qui ſuivirent notre union, & qui ſeuls la rendirent délicieuſe. Elle avoit eu raiſon d'eſpérer que ſa complaiſance me ſeroit utile; j'en tirai pour mon inſtruction de grands avantages. Elle m'avoit juſqu'alors parlé de moi ſeul comme à un enfant. Elle commença de me traiter en homme & me parla d'elle. Tout ce qu'elle me diſoit m'étoit ſi intéreſſant, je m'en ſentois ſi touché que, me repliant ſur moi-même, j'ap-

pliquois à mon profit ses confidences plus que je n'avois fait ses leçons. Quand on sent vraiment que le cœur parle, le nôtre s'ouvre pour recevoir ses épanchemens, & jamais toute la morale d'un pédagogue ne vaudra le bavardage affectueux & tendre d'une femme sensée pour qui l'on a de l'attachement.

L'intimité dans laquelle je vivois avec elle, l'ayant mise à portée de m'apprécier plus avantageusement qu'elle n'avoit fait, elle jugea que malgré mon air gauche je valois la peine d'être cultivé pour le monde, & que si je m'y montrois un jour sur un certain pied, je serois en état d'y faire mon chemin. Sur cette idée elle s'attachoit, non-seulement à former mon jugement, mais mon extérieur, mes manieres, à me rendre aimable autant qu'estimable, & s'il est vrai qu'on puisse allier les succès dans le monde avec la vertu, ce que pour moi je ne crois pas, je suis sûr au moins qu'il n'y a pour cela d'autre route que celle qu'elle avoit prise & qu'elle vouloit m'enseigner. Car Madame de *Warens* connoissoit les hommes & savoit supérieurement l'art de traiter avec eux sans mensonge & sans imprudence, sans les tromper & sans les fâcher. Mais cet art étoit dans son caractere bien plus que dans ses leçons, elle savoit mieux le mettre en pratique que l'enseigner, & j'étois l'homme du monde le moins propre à l'apprendre. Aussi tout ce qu'elle fit à cet égard, fut-il, peu s'en faut, peine perdue, de même que le soin qu'elle prit de me donner des maîtres pour la danse & pour les armes. Quoique leste & bien pris dans ma taille, je ne pus apprendre à danser un menuet. J'avois tellement pris à cause de mes cors

l'habitude de marcher du talon que *Roche* ne put me la faire perdre, & jamais avec l'air assez ingambe je n'ai pu sauter un médiocre fossé. Ce fut encore pis à la salle d'armes. Après trois mois de leçon je tirois encore à la muraille, hors d'état de faire assaut, & jamais je n'eus le poignet assez souple ou le bras assez ferme pour retenir mon fleuret quand il plaisoit au maître de le faire sauter. Ajoutez que j'avois un dégoût mortel pour cet exercice & pour le maître qui tâchoit de me l'enseigner. Je n'aurois jamais cru qu'on pût être si fier de l'art de tuer un homme. Pour mettre son vaste génie à ma portée, il ne s'exprimoit que par des comparaisons tirées de la musique qu'il ne savoit point. Il trouvoit des analogies frappantes entre les bottes de tierce & de quarte, & les intervalles musicaux du même nom. Quand il vouloit faire une feinte il me disoit de prendre garde à ce diese, parce qu'anciennement les dieses s'appelloient *des feintes* : quand il m'avoit fait sauter de la main mon fleuret, il disoit en ricanant que c'étoit *une pause.* Enfin je ne vis de ma vie un pédant plus insupportable que ce pauvre homme, avec son plumet & son plastron.

Je fis donc peu de progrès dans mes exercices que je quittai bientôt par pur dégoût ; mais j'en fis davantage dans un art plus utile, celui d'être content de mon sort & de n'en pas desirer un plus brillant, pour lequel je commençois à sentir que je n'étois pas né. Livré tout entier au desir de rendre à Maman la vie heureuse, je me plaisois toujours plus auprès d'elle, & quand il falloit m'en éloigner pour courir en ville, malgré ma passion pour la musique, je commençois à sentir la gêne de mes leçons. J'ignore

J'ignore si Claude *Anet* s'apperçut de l'intimité de notre commerce. J'ai lieu de croire qu'il ne lui fut pas caché. C'étoit un garçon très-clairvoyant mais très-discret, qui ne parloit jamais contre sa pensée mais qui ne la disoit pas toujours. Sans me faire le moindre semblant qu'il fût instruit, par sa conduite il paroissoit l'être, & cette conduite ne venoit surement pas de bassesse d'ame, mais de ce qu'étant entré dans les principes de sa maitresse, il ne pouvoit désapprouver qu'elle agit conséquemment. Quoiqu'aussi jeune qu'elle, il étoit si mûr & si grave, qu'il nous regardoit presque comme deux enfans dignes d'indulgence, & nous le regardions l'un & l'autre comme un homme respectable dont nous avions l'estime à ménager. Ce ne fut qu'après qu'elle lui fut infidelle que je connus bien tout l'attachement qu'elle avoit pour lui. Comme elle savoit que je ne pensois, ne sentois, ne respirois que par elle, elle me montroit combien elle l'aimoit afin que je l'aimasse de même, & elle appuyoit encore moins sur son amitié pour lui que sur son estime, parce que c'étoit le sentiment que je pouvois partager le plus pleinement. Combien de fois elle attendrit nos cœurs & nous fit embrasser avec larmes, en nous disant que nous étions nécessaires tous deux au bonheur de sa vie; & que les femmes qui liront ceci ne sourient pas malignement. Avec le tempérament qu'elle avoit, ce besoin n'étoit pas équivoque: c'étoit uniquement celui de son cœur.

Ainsi s'établit entre nous trois une société sans autre exemple peut-être sur la terre. Tous nos vœux, nos soins, nos cœurs étoient en commun. Rien n'en passoit au-delà de ce petit cercle. L'habitude de vivre ensemble & d'y vivre exclu-

ſivement devint ſi grande, que ſi dans nos repas un des trois manquoit ou qu'il vînt un quatrieme tout étoit dérangé, & malgré nos liaiſons particulieres les tête-à-têtes nous étoient moins doux que la réunion. Ce qui prévenoit entre nous la gêne étoit une extrême confiance réciproque, & ce qui prévenoit l'ennui étoit que nous étions tous fort occupés. Maman, toujours projettante & toujours agiſſante ne nous laiſſoit gueres oiſifs ni l'un ni l'autre, & nous avions encore chacun pour notre compte de quoi bien remplir notre tems. Selon moi, le déſœuvrement n'eſt pas moins le fléau de la ſociété que celui de la ſolitude. Rien ne rétrécit plus l'eſprit, rien n'engendre plus de riens, de rapports, de paquets, de tracaſſeries, de menſonges, que d'être éternellement renfermés vis-à-vis les uns des autres dans une chambre, réduits pour tout ouvrage à la néceſſité de babiller continuellement. Quand tout le monde eſt occupé l'on ne parle que quand on a quelque choſe à dire; mais quand on ne fait rien il faut abſolument parler toujours, & voilà de toutes les gênes la plus incommode & la plus dangereuſe. J'oſe même aller plus loin, & je ſoutiens que pour rendre un cercle vraiment agréable, il faut non-ſeulement que chacun y faſſe quelque choſe, mais quelque choſe qui demande un peu d'attention. Faire des nœuds c'eſt ne rien faire, & il faut tout autant de ſoin pour amuſer une femme qui fait des nœuds que celle qui tient les bras croiſés. Mais quand elle brode, c'eſt autre choſe; elle s'occupe aſſez pour remplir les intervalles du ſilence. Ce qu'il y a de choquant, de ridicule eſt de voir pendant ce tems une douzaine de flandrins ſe lever, s'aſſeoir, aller, venir, pirouetter ſur leurs

talons, retourner deux cents fois les magots de la cheminée, & fatiguer leur minerve à maintenir un intarissable flux de paroles : la belle occupation ! Ces gens-là, quoi qu'ils fassent seront toujours à charge aux autres & à eux-mêmes. Quand j'étois à Motiers j'allois faire des lacets chez mes voisines ; si je retournois dans le monde, j'aurois toujours dans ma poche un bilboquet, & j'en jouerois toute la journée pour me dispenser de parler quand je n'aurois rien à dire. Si chacun en faisoit autant les hommes deviendroient moins méchans, leur commerce deviendroit plus sûr, & je pense, plus agréable. Enfin que les plaisans rient s'ils veulent, mais je soutiens que la seule morale à la portée du présent siecle est la morale du bilboquet.

Au reste, on ne nous laissoit gueres le soin d'éviter l'ennui par nous-mêmes, & les importuns nous en donnoient trop par leur affluence, pour nous en laisser quand nous restions seuls. L'impatience qu'ils m'avoient donnée autrefois n'étoit pas diminuée, & toute la différence étoit que j'avois moins de tems pour m'y livrer. La pauvre Maman n'avoit point perdu son ancienne fantaisie d'entreprises & de systêmes. Au contraire, plus ses besoins domestiques devenoient pressans, plus pour y pourvoir elle se livroit à ses visions. Moins elle avoit de ressources présentes, plus elle s'en forgeoit dans l'avenir. Le progrès des ans ne faisoit qu'augmenter en elle cette manie, & à mesure qu'elle perdoit le goût des plaisirs du monde & de la jeunesse, elle le remplaçoit par celui des secrets & des projets. La maison ne désemplissoit pas de charlatans, de fabricans, de souffleurs, d'entrepreneurs de toute espece,

qui, distribuant par millions la fortune, finissoient par avoir besoin d'un écu. Aucun ne sortoit de chez elle à vide, & l'un de mes étonnemens est qu'elle ait pu suffire aussi long-tems à tant de profusions sans en épuiser la source, & sans lasser ses créanciers.

Le projet dont elle étoit le plus occupée au tems dont je parle, & qui n'étoit pas le plus déraisonnable qu'elle eût formé, étoit de faire établir à Chambéri un jardin royal de plantes avec un démonstrateur appointé, & l'on comprend d'avance à qui cette place étoit destinée. La position de cette ville au milieu des Alpes, étoit très-favorable à la Botanique, & Maman qui facilitoit toujours un projet par un autre, y joignoit celui d'un college de pharmacie, qui véritablement paroissoit très-utile dans un pays aussi pauvre, où les apothicaires sont presque les seuls médecins. La retraite du Proto-médecin *Grossi* à Chambéri, après la mort du roi Victor, lui parut favoriser beaucoup cette idée, & la lui suggéra peut-être. Quoi qu'il en soit, elle se mit à cajoler *Grossi*, qui pourtant n'étoit pas trop cajolable; car c'étoit bien le plus caustique & le plus brutal Monsieur que j'aye jamais connu. On en jugera par deux ou trois traits que je vais citer pour échantillon.

Un jour il étoit en consultation avec d'autres médecins, un entr'autres qu'on avoit fait venir d'Annecy & qui étoit le médecin ordinaire du malade. Ce jeune homme encore mal appris pour un médecin, osa n'être pas de l'avis de Monsieur le *Proto*, Celui-ci pour toute réponse lui demanda quand il s'en retournoit, par où il passoit, & quelle voiture il prenoit? L'autre après

l'avoir satisfait lui demande à son tour s'il y a quelque chose pour son service. Rien, rien, dit *Grossi*, sinon que je veux m'aller mettre à une fenêtre sur votre passage, pour avoir le plaisir de voir passer un âne à cheval. Il étoit aussi avare que riche & dur. Un de ses amis lui voulut un jour emprunter de l'argent avec de bonnes suretés. Mon ami, lui dit-il en lui serrant le bras & grinçant les dents; quand St. Pierre descendroit du Ciel pour m'emprunter dix pistoles, & qu'il me donneroit la Trinité pour caution, je ne les lui prêterois pas. Un jour invité à dîner chez M. le Comte *Picon* Gouverneur de Savoye & très-dévot, il arrive avant l'heure, & S. E. alors occupée à dire le rosaire, lui en propose l'amusement. Ne sachant trop que répondre, il fait une grimace affreuse & se met à genoux. Mais à peine avoit-il récité deux *Ave*, que n'y pouvant plus tenir, il se leve brusquement, prend sa canne & s'en va sans mot dire. Le Comte *Picon* court après, & lui crie : M. *Grossi*, *M. Grossi* restez donc; vous avez là-bas à la broche une excellente bartavelle! M. le Comte! lui répond l'autre en se retournant, vous me donneriez une ange rôti que je ne resterois pas. Voilà quel étoit M. le Proto-médecin *Grossi*, que Maman entreprit & vint à bout d'apprivoiser. Quoiqu'extrêmement occupé il s'accoutuma à venir très-souvent chez elle, prit *Anet* en amitié, marqua faire cas de ses connoissances, en parloit avec estime, &, ce qu'on n'auroit pas attendu d'un pareil ours, affectoit de le traiter avec considération pour effacer les impressions du passé. Car quoique *Anet* ne fut plus sur le pied d'un domestique, on savoit qu'il l'avoit été, & il ne falloit pas moins que l'exemple & l'au-

torité de M. le Proto-médecin, pour donner à ſon égard le ton qu'on n'auroit pas pris de tout autre. Claude *Anet* avec un habit noir, une perruque bien peignée, un maintien grave & décent, une conduite ſage & circonſpecte, des connoiſſances aſſez étendues en matiere médicale & en botanique, & la faveur du chef de la Faculté, pouvoit raiſonnablement eſpérer de remplir avec applaudiſſement la place de Démonſtrateur Royal des plantes, ſi l'établiſſement projetté avoit lieu, & réellement *Groſſi* en avoit goûté le plan, l'avoit adopté, & n'attendoit pour le propoſer à la Cour que le moment où la paix permettroit de ſonger aux choſes utiles, & laiſſeroit diſpoſer de quelque argent pour y pourvoir.

Mais ce projet dont l'exécution m'eût probablement jetté dans la botanique pour laquelle il me ſemble que j'étois né, manqua par un de ces coups inattendus qui renverſent les deſſeins les mieux concertés. J'étois deſtiné à devenir par degrés un exemple des miſeres humaines. On diroit que la Providence qui m'appelloit à ces grandes épreuves, écartoit de ſa main tout ce qui m'eût empêché d'y arriver. Dans une courſe qu'*Anet* avoit faite au haut des montagnes pour aller chercher du Génipi, plante rare qui ne croit que ſur les Alpes, & dont M. *Groſſi* avoit beſoin, ce pauvre garçon s'échauffa tellement qu'il gagna une pleuréſie dont le Génipi ne put le ſauver, quoiqu'il y ſoit, dit-on, ſpécifique; & malgré tout l'art de *Groſſi*, qui certainement étoit un très-habile homme, malgré les ſoins infinis que nous primes de lui ſa bonne maîtreſſe & moi, il mourut le cinquieme jour entre nos mains après la plus cruelle agonie, durant laquelle il n'eut d'autres



Chères et précieuses larmes! elles furent entendues et tombèrent toutes dans mon cœur

exhortations que les miennes, & je les lui prodiguai avec des élans de douleur & de zele qui, s'il étoit en état de m'entendre, devoient être de quelque consolation pour lui. Voilà comment je perdis le plus solide ami que j'eus en toute ma vie, homme estimable & rare en qui la nature tint lieu d'éducation, qui nourrit dans la servitude toutes les vertus des grands hommes, & à qui peut-être il ne manqua pour se montrer tel à tout le monde, que de vivre & d'être placé.

Le lendemain j'en parlois avec Maman dans l'affliction la plus vive & la plus sincere, & tout d'un coup au milieu de l'entretien j'eus la vile & indigne pensée que j'héritois de ses nippes, & sur-tout d'un bel habit noir qui m'avoit donné dans la vue. Je le pensai, par conséquent je le dis; car près d'elle c'étoit pour moi la même chose. Rien ne lui fit mieux sentir la perte qu'elle avoit faite, que ce lâche & odieux mot, le désintéressement & la noblesse d'ame étant des qualités que le défunt avoit éminemment possédées. La pauvre femme sans rien répondre se tourna de l'autre côté & se mit à pleurer. Cheres & précieuses larmes! Elles furent entendues, & coulerent toutes dans mon cœur; elles y laverent jusqu'aux dernieres traces d'un sentiment bas & mal-honnête; il n'y en est jamais entré depuis ce tems-là.

Cette perte causa à Maman autant de préjudice que de douleur. Depuis ce moment ses affaires ne cesserent d'aller en décadence. *Anet* étoit un garçon exact & rangé qui maintenoit l'ordre dans la maison de sa maitresse. On craignoit sa vigilance, & le gaspillage étoit moindre. Elle-même craignoit

ſa cenſure & ſe contenoit davantage dans ſes diſſipations. Ce n'étoit pas aſſez pour elle de ſon attachement, elle vouloit conſerver ſon eſtime, & elle redoutoit le juſte reproche qu'il oſoit quelquefois lui faire, qu'elle prodiguoit le bien d'autrui autant que le ſien. Je penſois comme lui, je le diſois même; mais je n'avois pas le même aſcendant ſur elle, & mes diſcours n'en impoſoient pas comme les ſiens. Quand il ne fut plus, je fus bien forcé de prendre ſa place, pour laquelle j'avois auſſi peu d'aptitude que de goût; je la remplis mal. J'étois peu ſoigneux, j'étois fort timide, tout en grondant à-part-moi, je laiſſois tout aller comme il alloit. D'ailleurs j'avois obtenu la même confiance, mais non pas la même autorité. Je voyois le déſordre, j'en gémiſſois, je m'en plaignois, & je n'étois pas écouté. J'étois trop jeune & trop vif pour avoir le droit d'être raiſonnable, & quand je voulois me mêler de faire le cenſeur, Maman me donnoit de petits ſoufflets de careſſes, m'appelloit ſon petit mentor, & me forçoit à reprendre le rôle qui me convenoit.

Le ſentiment profond de la détreſſe où ſes dépenſes peu meſurées devoient néceſſairement la jetter tôt ou tard, me fit une impreſſion d'autant plus forte, qu'étant devenu l'inſpecteur de ſa maiſon, je jugeois par moi-même de l'inégalité de la balance entre le *doit* & l'*avoir*. Je date de cette époque le penchant à l'avarice que je me ſuis toujours ſenti depuis ce tems-là. Je n'ai jamais été follement prodigue que par bouraſques; mais juſqu'alors je ne m'étois jamais beaucoup inquiété ſi j'avois peu ou beaucoup d'argent. Je commençai à faire cette attention, & à prendre du ſouci de ma bourſe. Je devenois

devenois vilain par un motif très-noble ; car en vérité je ne ſongeois qu'à ménager à Maman quelque reſſource dans la cataſtrophe que je prévoyois. Je craignois que ſes créanciers ne fiſſent ſaiſir ſa penſion, qu'elle ne fût tout-à-fait ſupprimée, & je m'imaginois, ſelon mes vues étroites, que mon petit magot lui ſeroit alors d'un grand ſecours. Mais pour le faire & ſur-tout pour le conſerver, il falloit me cacher d'elle ; car il n'eût pas convenu, tandis qu'elle étoit aux expédiens, qu'elle eût ſu que j'avois de l'argent mignon. J'allois donc cherchant par-ci par-là de petites caches où je fourrois quelques louis en dépôt, comptant augmenter ce dépôt ſans ceſſe juſqu'au moment de le mettre à ſes pieds. Mais j'étois ſi mal-adroit dans le choix de mes cachettes, qu'elle les éventoit toujours ; puis pour m'apprendre qu'elle les avoit trouvées, elle ôtoit l'or que j'y avois mis, & en mettoit davantage en autres eſpeces. Je venois tout honteux rapporter à la bourſe commune mon petit tréſor, & jamais elle ne manquoit de l'employer en nippes ou meubles à mon profit, comme épée d'argent, montre ou autre choſe pareille.

Bien convaincu qu'accumuler ne me réuſſiroit jamais & ſeroit pour elle une mince reſſource, je ſentis enfin que je n'en avois point d'autre contre le malheur que je craignois que de me mettre en état de pourvoir par moi-même à ſa ſubſiſtance, quand, ceſſant de pourvoir à la mienne, elle verroit le pain prêt à lui manquer. Malheureuſement jettant mes projets du côté de mes goûts, je m'obſtinois à chercher follement ma fortune dans la muſique, & ſentant naître des idées & des chants dans ma tête, je crus qu'auſſi-

tôt que je ſerois en état d'en tirer parti j'allois devenir un homme célébre, un Orphée moderne dont les ſons devoient attirer tout l'argent du Pérou. Ce dont il s'agiſſoit pour moi, commençant à lire paſſablement la muſique, étoit d'apprendre la compoſition. La difficulté étoit de trouver quelqu'un pour me l'enſeigner; car avec mon Rameau ſeul je n'eſpérois pas y parvenir par moi-même, & depuis le départ de M. le *Maître*, il n'y avoit perſonne en Savoye qui entendît rien à l'harmonie.

Ici l'on va voir encore une de ces inconſéquences dont ma vie eſt remplie, & qui m'ont fait ſi ſouvent aller contre mon but, lors même que j'y penſois tendre directement. *Venture* m'avoit beaucoup parlé de l'abbé *Blanchard* ſon maître de compoſition, homme de mérite & d'un grand talent, qui pour lors étoit maître de muſique de la cathédrale de Beſançon, & qui l'eſt maintenant de la chapelle de Verſailles. Je me mis en tête d'aller à Beſançon prendre leçon de l'abbé *Blanchard*, & cette idée me parut ſi raiſonnable que je parvins à la faire trouver telle à Maman. La voilà travaillant à mon petit équipage, & cela avec la profuſion qu'elle mettoit à toute choſe. Ainſi toujours avec le projet de prévenir une banqueroute & de réparer dans l'avenir l'ouvrage de ſa diſſipation, je commençai dans le moment même par lui cauſer une dépenſe de huit cents francs: j'accélérois ſa ruine pour me mettre en état d'y remédier. Quelque folle que fût cette conduite, l'illuſion étoit entiere de ma part & même de la ſienne. Nous étions perſuadés l'un & l'autre, moi que je travaillois utilement pour elle, elle que je travaillois utilement pour moi.

J'avois compté trouver *Venture* encore à Annecy & lui demander une lettre pour l'abbé *Blanchard*. Il n'y étoit plus. Il fallut pour tout renſeignement me contenter d'une Meſſe à quatre parties de ſa compoſition & de ſa main qu'il m'avoit laiſſée. Avec cette recommandation je vais à Beſançon paſſant par Geneve où je fus voir mes parens, & par Nion où je fus voir mon pere, qui me reçut comme à ſon ordinaire, & ſe chargea de me faire parvenir ma malle qui ne venoit qu'après moi, parce que j'étois à cheval. J'arrive à Beſançon. L'abbé *Blanchard* me reçoit bien, me promet ſes inſtructions & m'offre ſes ſervices. Nous étions prêts à commencer quand j'apprends par une lettre de mon pere que ma malle a été ſaiſie & confiſquée aux *Rouſſes*, Bureau de France ſur les frontieres de Suiſſe. Effrayé de cette nouvelle j'employe les connoiſſances que je m'étois faites à Beſançon pour ſavoir le motif de cette confiſcation; car bien ſûr de n'avoir point de contrebande, je ne pouvois concevoir ſur quel prétexte on l'avoit pu fonder. Je l'apprends enfin : il faut le dire, car c'eſt un fait curieux.

Je voyois à Chambéri un vieux Lyonnois, fort bon homme appellé M. *Duvivier*, qui avoit travaillé au *Viſa* ſous la régence, & qui faute d'emploi étoit venu travailler au cadaſtre. Il avoit vécu dans le monde; il avoit des talens, quelque ſavoir, de la douceur, de la politeſſe, il ſavoit la muſique, & comme j'étois de chambrée avec lui, nous nous étions liés de préférence au milieu des ours mal-léchés qui nous entouroient. Il avoit à Paris des correſpondances qui lui fourniſſoient ces petits riens, ces nouveautés éphémeres qui courent on

ne ſait pourquoi, qui meurent on ne ſait comment, ſans que jamais perſonne y repenſe quand on a ceſſé d'en parler. Comme je le menois quelquefois dîner chez Maman, il me faiſoit ſa cour en quelque ſorte, & pour ſe rendre agréable il tâchoit de me faire aimer ces fadaiſes, pour leſquelles j'eus toujours un tel dégoût qu'il ne m'eſt arrivé de la vie d'en lire une à moi ſeul. Malheureuſement un de ces maudits papiers reſta dans la poche de veſte d'un habit neuf que j'avois porté deux ou trois fois pour être en regle avec les Commis. Ce papier étoit une parodie Janſéniſte aſſez plate de la belle ſcene du Mitridate de *Racine*. Je n'en avois pas lu dix vers & l'avois laiſſé par oubli dans ma poche. Voilà ce qui fit confiſquer mon équipage. Les Commis firent à la tête de l'inventaire de cette malle un magnifique procès-verbal, où, ſuppoſant que cet écrit venoit de Geneve pour être imprimé & diſtribué en France, ils s'étendoient en ſaintes invectives contre les ennemis de Dieu & de l'Egliſe, & en éloges de leur pieuſe vigilance qui avoit arrêté l'exécution de ce projet infernal. Ils trouverent ſans doute que mes chemiſes ſentoient auſſi l'héréſie; car en vertu de ce terrible papier tout fut confiſqué, ſans que jamais j'aye eu ni raiſon ni nouvelle de ma pauvre pacotille. Les gens des fermes à qui l'on s'adreſſa demandoient tant d'inſtructions, de renſeignemens, de certificats, de mémoires, que me perdant mille fois dans ce labyrinthe, je fus contraint de tout abandonner. J'ai un vrai regret de n'avoir pas conſervé le procès-verbal du bureau des Rouſſes. C'étoit une piece à figurer avec diſtinction parmi celles dont le recueil doit accompagner cet écrit.

Cette perte me fit revenir à Chambéri tout de ſuite ſans avoir rien fait avec l'abbé *Blanchard*, & tout bien peſé, voyant le malheur me ſuivre dans toutes mes entrepriſes, je réſolus de m'attacher uniquement à Maman, de courir ſa fortune, & de ne plus m'inquiéter inutilement d'un avenir auquel je ne pouvois rien. Elle me reçut comme ſi j'avois rapporté des tréſors, remonta peu-à-peu ma petite garderobe, & mon malheur, aſſez grand pour l'un & pour l'autre, fut preſque auſſi-tôt oublié qu'arrivé.

Quoique ce malheur m'eût refroidi ſur mes projets de muſique, je ne laiſſois pas d'étudier toujours mon Rameau, & à force d'efforts je parvins enfin à l'entendre & à faire quelques petits eſſais de compoſition dont le ſuccès m'encouragea. Le Comte de *Bellegarde* fils du Marquis d'*Antremont*, étoit revenu de Dreſde après la mort du roi *Auguſte*. Il avoit vécu long-tems à Paris, il aimoit extrêmement la muſique, & avoit pris en paſſion celle de *Rameau*. Son frere le Comte de *Nangis* jouoit du violon, Madame la Comteſſe de *la Tour* leur ſœur chantoit un peu. Tout cela mit à Chambéri la muſique à la mode, & l'on établit une maniere de concert public, dont on voulut d'abord me donner la direction; mais on s'apperçut bientôt qu'elle paſſoit mes forces, & l'on s'arrangea autrement. Je ne laiſſois pas d'y donner quelques petits morceaux de ma façon, & entr'autres une cantate qui plût beaucoup. Ce n'étoit pas une piece bien faite, mais elle étoit pleine de chants nouveaux & de choſes d'effet, que l'on n'attendoit pas de moi. Ces Meſſieurs ne purent croire que liſant ſi mal la muſique, je fuſſe en état d'en compoſer de

paſſable, & ils ne douterent pas que je ne me fuſſe fait honneur du travail d'autrui. Pour vérifier la choſe, un matin M. de *Nangis* vint me trouver avec une cantate de *Clerambault* qu'il avoit tranſpoſée, diſoit-il, pour la commodité de la voix, & à laquelle il falloit faire une autre baſſe, la tranſpoſition rendant celle de *Clerambault* impraticable ſur l'inſtrument; je répondis que c'étoit un travail conſidérable & qui ne pouvoit être fait ſur-le-champ. Il crut que je cherchois une défaite & me preſſa de lui faire au moins la baſſe d'un récitatif. Je la fis donc, mal ſans doute, parce qu'en toute choſe il me faut pour bien faire, mes aiſes & la liberté; mais je la fis du moins dans les regles, & comme il étoit préſent, il ne put douter que je ne ſuſſe les élémens de la compoſition. Ainſi je ne perdis pas mes écoliers, mais je me refroidis un peu ſur la muſique, voyant qu'on faiſoit un concert & que l'on s'y paſſoit de moi.

Ce fut à-peu-près dans ce tems-là que, la paix étant faite, l'armée Françoiſe repaſſa les monts. Pluſieurs Officiers vinrent voir Maman; entr'autres M. le Comte de *Lautrec* colonel du régiment d'Orléans, depuis Plénipotentiaire à Geneve, & enfin Maréchal de France, auquel elle me préſenta. Sur ce qu'elle lui dit, il parut s'intéreſſer beaucoup à moi, & me promit beaucoup de choſes, dont il ne s'eſt ſouvenu que la derniere année de ſa vie, lorſque je n'avois plus beſoin de lui. Le jeune Marquis de *Sennecterre*, dont le pere étoit alors Ambaſſadeur à Turin, paſſa dans le même tems à Chamberi. Il dîna chez Madame de *Menthon*; j'y dînois auſſi ce jour-là. Après le dîné il fut queſtion de mu-

ſique ; il la ſavoit très-bien. L'opéra de Jephté étoit alors dans ſa nouveauté ; il en parla, on le fit apporter. Il me fit frémir en me propoſant d'exécuter à nous deux cet opéra, & tout en ouvrant le livre il tomba ſur ce morceau célebre à deux chœurs :

> La Terre, l'Enfer, le Ciel même,
> Tout tremble devant le Seigneur.

Il me dit ; combien voulez-vous faire de parties ? Je ferai pour ma part ces ſix-là. Je n'étois pas encore accoutumé à cette pétulance Françoiſe, & quoique j'euſſe quelquefois annoncé des partitions, je ne comprenois pas comment le même homme pouvoit faire en même tems ſix parties ni même deux. Rien ne m'a plus coûté dans l'exercice de la muſique que de ſauter ainſi légérement d'une partie à l'autre, & d'avoir l'œil à la fois ſur toute une partition. A la maniere dont je me tirai de cette entrepriſe, M. de *Sennecterre* dut être tenté de croire que je ne ſavois pas la muſique. Ce fut peut-être pour vérifier ce doute qu'il me propoſa de noter une chanſon qu'il vouloit donner à Mlle. de *Menthon*. Je ne pouvois m'en défendre. Il chanta la chanſon ; je l'écrivis, même ſans le faire beaucoup répéter. Il la lut enſuite, & trouva, comme il étoit vrai, qu'elle étoit très-correctement notée. Il avoit vu mon embarras, il prit plaiſir à faire valoir ce petit ſuccès. C'étoit pourtant une choſe très-ſimple. Au fond je ſavois fort bien la muſique, je ne manquois que de cette vivacité du premier coup-d'œil que je n'eus jamais ſur rien, & qui ne s'acquiert en muſique que par une pratique conſommée. Quoi qu'il en

ſoit je fus ſenſible à l'honnête ſoin qu'il prit d'effacer dans l'eſprit des autres & dans le mien la petite honte que j'avois eue ; & douze ou quinze ans après me rencontrant avec lui dans diverſes maiſons de Paris, je fus tenté pluſieurs fois de lui rappeller cette anecdote, & de lui montrer que j'en gardois le ſouvenir. Mais il avoit perdu les yeux depuis ce temslà. Je craignis de renouveller ſes regrets en lui rappellant l'uſage qu'il en avoit ſu faire, & je me tus.

Je touche au moment qui commence à lier mon exiſtence paſſée avec la préſente. Quelques amitiés de ce tems-là prolongées juſqu'à celui-ci me ſont devenues bien précieuſes. Elles m'ont ſouvent fait regretter cette heureuſe obſcurité où ceux qui ſe diſoient mes amis l'étoient & m'aimoient pour moi, par pure bienveillance, non par la vanité d'avoir des liaiſons avec un homme connu, ou par le deſir ſecret de trouver ainſi plus d'occaſions de lui nuire. C'eſt d'ici que je date ma premiere connoiſſance avec mon vieux ami *Gauſſecourt* qui m'eſt toujours reſté, malgré les efforts qu'on a faits pour me l'ôter. Toujours reſté ! non. Hélas ! je viens de le perdre. Mais il n'a ceſſé de m'aimer qu'en ceſſant de vivre, & notre amitié n'a fini qu'avec lui. M. de *Gauſſecourt* étoit un des hommes les plus aimables qui aient exiſté. Il étoit impoſſible de le voir ſans l'aimer, & de vivre avec lui ſans s'y attacher tout-à-fait. Je n'ai vu de ma vie une phyſionomie plus ouverte, plus careſſante, qui eût plus de ſérénité, qui marquât plus de ſentiment & d'eſprit, qui inſpirât plus de confiance. Quelque réſervé qu'on pût être on ne pouvoit dès la premiere vue ſe défendre d'être auſſi familier

avec

avec lui que si on l'eût connu depuis vingt ans, & moi qui avois tant de peine d'être à mon aise avec les nouveaux visages, j'y fus avec lui du premier moment. Son ton, son accent, son propos accompagnoient parfaitement sa physionomie. Le son de sa voix étoit net, plein, bien timbré; une belle voix de basse étoffée & mordante qui remplissoit l'oreille & sonnoit au cœur. Il est impossible d'avoir une gaîté plus égale & plus douce, des graces plus vraies & plus simples, des talens plus naturels & cultivés avec plus de goût. Joignez à cela un cœur aimant, mais aimant un peu trop tout le monde, un caractere officieux avec peu de choix, servant ses amis avec zele ou plutôt se faisant l'ami des gens qu'il pouvoit servir, & sachant faire très-adroitement ses propres affaires en faisant très-chaudement celles d'autrui. *Gauffecourt* étoit fils d'un simple horloger & avoit été horloger lui-même. Mais sa figure & son mérite l'appelloient dans une autre sphere où il ne tarda pas d'entrer. Il fit connoissance avec M. de la *Closure*, Résident de France à Geneve qui le prit en amitié. Il lui procura à Paris d'autres connoissances qui lui furent utiles, & par lesquelles il parvint à avoir la fourniture des sels du Valais, qui lui valoit vingt mille livres de rente. Sa fortune, assez belle, se borna là du côté des hommes, mais du côté des femmes la presse y étoit; il eut à choisir, & fit ce qu'il voulut. Ce qu'il y eut de plus rare, & de plus honorable pour lui fut qu'ayant des liaisons dans tous les états, il fut par-tout chéri, recherché de tout le monde sans jamais être envié ni haï de personne, & je crois qu'il est mort sans avoir eu de sa vie un seul ennemi.

Heureux homme ! Il venoit tous les ans aux bains d'Aix où se rassemble la bonne compagnie des pays voisins. Lié avec toute la noblesse de Savoye, il venoit d'Aix à Chambéri voir le Comte de *Bellegarde* & son pere le Marquis d'*Antremont*, chez qui Maman fit & me fit faire connoissance avec lui. Cette connoissance qui sembloit devoir n'aboutir à rien & fut nombre d'années interrompue se renouvella dans l'occasion que je dirai & devint un véritable attachement. C'est assez pour m'autoriser à parler d'un ami avec qui j'ai été si étroitement lié : mais quand je ne prendrois aucun intérêt personnel à sa mémoire, c'étoit un homme si aimable & si heureusement né que pour l'honneur de l'espece humaine je la croirois toujours bonne à conserver. Cet homme si charmant avoit pourtant ses défauts ainsi que les autres, comme on pourra voir ci-après ; mais s'il ne les eût pas eus peut-être eût-il été moins aimable. Pour le rendre intéressant autant qu'il pouvoit l'être, il falloit qu'on eût quelque chose à lui pardonner.

Une autre liaison du même tems n'est pas éteinte, & me leurre encore de cet espoir du bonheur temporel qui meurt si difficilement dans le cœur de l'homme. M. de *Conzié*, gentilhomme Savoyard, alors jeune & aimable eut la fantaisie d'apprendre la musique, ou plutôt de faire connoissance avec celui qui l'enseignoit. Avec de l'esprit, & du goût pour les belles connoissances, M. de *Conzié* avoit une douceur de caractere qui le rendoit très-liant, & je l'étois beaucoup moi-même pour les gens en qui je la trouvois. La liaison fut bientôt faite. Le germe de littérature & de philosophie qui commençoit à fermenter dans ma tête & qui n'attendoit qu'un peu de culture

& d'émulation pour se développer tout-à-fait, les trouvoit en lui. M. de *Conzié* avoit peu de disposition pour la musique ; ce fut un bien pour moi : les heures des leçons se passoient à toute autre chose qu'à solfier. Nous déjeûnions, nous causions, nous lisions quelques nouveautés, & pas un mot de musique. La correspondance de Voltaire avec le Prince Royal de Prusse faisoit du bruit alors ; nous nous entretenions souvent de ces deux hommes célebres dont l'un depuis peu sur le trône s'annonçoit déjà tel qu'il devoit dans peu se montrer, & dont l'autre, aussi décrié qu'il est admiré maintenant, nous faisoit plaindre sincérement le malheur qui sembloit le poursuivre, & qu'on voit si souvent être l'apanage des grands talens. Le Prince de Prusse avoit été peu heureux dans sa jeunesse, & Voltaire sembloit fait pour ne l'être jamais. L'intérêt que nous prenions à l'un & à l'autre s'étendoit à tout ce qui s'y rapportoit. Rien de tout ce qu'écrivoit Voltaire ne nous échappoit. Le goût que je pris à ces lectures m'inspira le desir d'apprendre à écrire avec élégance, & de tâcher d'imiter le beau coloris de cet Auteur dont j'étois enchanté. Quelque tems après parurent ses Lettres philosophiques ; quoiqu'elles ne soient assurément pas son meilleur ouvrage, ce fut celui qui m'attira le plus vers l'étude, & ce goût naissant ne s'éteignit plus depuis ce tems-là.

Mais le moment n'étoit pas venu de m'y livrer tout de bon. Il me restoit encore une humeur un peu volage, un desir d'aller & venir qui s'étoit plutôt borné qu'éteint, & que nourrissoit le train de la maison de Madame de *Warens*, trop bruyant pour mon humeur solitaire. Ce tas d'inconnus qui lui

affluoient journellement de toutes parts, & la perſuaſion où j'étois que ces gens-là ne cherchoient qu'à la duper chacun à ſa maniere, me faiſoient un vrai tourment de mon habitation. Depuis qu'ayant ſuccédé à Claude *Anet* dans la confidence de ſa maîtreſſe je ſuivois de plus près l'état de ſes affaires, j'y voyois un progrès en mal dont j'étois effrayé. J'avois cent fois remontré, prié, preſſé, conjuré, & toujours inutilement. Je m'étois jetté à ſes pieds, je lui avois fortement repréſenté la cataſtrophe qui la menaçoit, je l'avois vivement exhortée à réformer ſa dépenſe, à commencer par moi, à ſouffrir plutôt un peu tandis qu'elle étoit encore jeune, que, multipliant toujours ſes dettes & ſes créanciers, de s'expoſer ſur ſes vieux jours à leurs vexations & à la miſere. Senſible à la ſincérité de mon zele elle s'attendriſſoit avec moi, & me promettoit les plus belles choſes du monde. Un croquant arrivoit-il? à l'inſtant tout étoit oublié. Après mille épreuves de l'inutilité de mes remontrances, que me reſtoit-il à faire que de détourner les yeux du mal que je ne pouvois prévenir? je m'éloignois de la maiſon dont je ne pouvois garder la porte; je faiſois de petits voyages à Nion, à Geneve, à Lyon, qui m'étourdiſſant ſur ma peine ſecrete, en augmentoient en même tems le ſujet par ma dépenſe. Je puis jurer que j'en aurois ſouffert tous les retranchemens avec joie, ſi Maman eût vraiment profité de cette épargne, mais certain que ce que je me refuſois paſſoit à des fripons, j'abuſois de ſa facilité pour partager avec eux, & comme le chien qui revient de la boucherie, j'emportois mon lopin du morceau que je n'avois pu ſauver.

Les prétextes ne me manquoient pas pour tous ces voyages, & Maman seule m'en eut fourni de reste, tant elle avoit par-tout de liaisons, de négociations, d'affaires, de commissions à donner à quelqu'un de sûr. Elle ne demandoit qu'à m'envoyer, je ne demandois qu'à aller ; cela ne pouvoit manquer de faire une vie assez ambulante. Ces voyages me mirent à portée de faire quelques bonnes connoissances qui m'ont été dans la suite agréables ou utiles : entr'autres à Lyon celle de M. *Perrichon*, que je me reproche de n'avoir pas assez cultivé, vu les bontés qu'il a eues pour moi ; celle du bon *Parisot* dont je parlerai dans son tems : à Grenoble celle de Madame *Deybens* & de Madame la Présidente de *Bardonanche*, femme de beaucoup d'esprit, & qui m'eût pris en amitié si j'avois été à portée de la voir plus souvent : à Geneve celle de M. de la *Closure* Résident de France, qui me parloit souvent de ma mere dont malgré la mort & le tems, son cœur n'avoit pu se déprendre ; celle des deux *Barrillot*, dont le pere, qui m'appelloit son petit-fils, étoit d'une société très-aimable, & l'un des plus dignes hommes que j'aye jamais connus. Durant les troubles de la République, ces deux citoyens se jetterent dans les deux partis contraires ; le fils dans celui de la Bourgeoisie, le pere dans celui des Magistrats, & lorsqu'on prit les armes en 1737, je vis, étant à Geneve, le pere & le fils sortir armés de la même maison, l'un pour monter à l'hôtel-de-ville, l'autre pour se rendre à son quartier, surs de se trouver deux heures après l'un vis-à-vis de l'autre, exposés à s'entr'égorger. Ce spectacle affreux me fit une impression si vive que je jurai de ne

tremper jamais dans aucune guerre civile, & de ne soutenir jamais au-dedans la liberté par les armes, ni de ma personne ni de mon aveu, si jamais je rentrois dans mes droits de citoyen. Je me rends le témoignage d'avoir tenu ce serment dans une occasion délicate, & l'on trouvera, du moins je le pense, que cette modération fut de quelque prix.

Mais je n'en étois pas encore à cette premiere fermentation de patriotisme que Geneve en armes excita dans mon cœur. On jugera combien j'en étois loin par un fait très-grave à ma charge que j'ai oublié de mettre à sa place & qui ne doit pas être omis.

Mon oncle *Bernard* étoit depuis quelques années passé dans la Caroline pour y faire bâtir la ville de Charlestown dont il avoit donné le plan. Il y mourut peu après; mon pauvre cousin étoit aussi mort au service du roi de Prusse, & ma tante perdit ainsi son fils & son mari presque en même tems. Ces pertes réchaufferent un peu son amitié pour le plus proche parent qui lui restât & qui étoit moi. Quand j'allois à Geneve je logeois chez elle & je m'amusois à fureter & feuilleter les livres & papiers que mon oncle avoit laissés. J'y trouvai beaucoup de pieces curieuses & des lettres dont assurément on ne se douteroit pas. Ma tante qui faisoit peu de cas de ces paperasses, m'eût laissé tout emporter si j'avois voulu. Je me contentai de deux ou trois livres commentés de la main de mon grand-pere *Bernard* le ministre, & entr'autres les œuvres posthumes de *Rohault* in-quarto, dont les marges étoient pleines d'excellentes scholies qui me firent aimer les mathématiques. Ce livre est resté parmi ceux de Madame de *Warens*; j'ai

toujours été fâché de ne l'avoir pas gardé. A ces livres je joignis cinq ou six mémoires manuscrits, & un seul imprimé, qui étoit du fameux Micheli *Ducret*, homme d'un grand talent, savant, éclairé, mais trop remuant, traité bien cruellement par les magistrats de Geneve, & mort derniérement dans la forteresse d'Arberg où il étoit enfermé depuis longues années, pour avoir, disoit-on, trempé dans la conspiration de Berne.

Ce mémoire étoit une critique assez judicieuse de ce grand & ridicule plan de fortification qu'on a exécuté en partie à Geneve, à la grande risée des gens du métier qui ne savent pas le but secret qu'avoit le Conseil dans l'exécution de cette magnifique entreprise. M. *Micheli* ayant été exclu de la chambre des fortifications pour avoir blâmé ce plan, avoit cru, comme membre des Deux-Cents, & même comme citoyen, pouvoir en dire son avis plus au long, & c'étoit ce qu'il avoit fait par ce mémoire qu'il eut l'imprudence de faire imprimer, mais non pas publier; car il n'en fit tirer que le nombre d'exemplaires qu'il envoyoit aux Deux-Cents, & qui furent tous interceptés à la poste par ordre du Petit Conseil. Je trouvai ce mémoire parmi les papiers de mon oncle, avec la réponse qu'il avoit été chargé d'y faire, & j'emportai l'un & l'autre. J'avois fait ce voyage peu après ma sortie du Cadastre, & j'étois demeuré en quelque liaison avec l'avocat *Coccelli* qui en étoit le chef. Quelque tems après le directeur de la douane s'avisa de me prier de lui tenir un enfant, & me donna Madame *Coccelli* pour commere. Les honneurs me tournoient la tête, & fier d'appartenir de si près à M. l'Avocat, je tâ-

chois de faire l'important pour me montrer digne de cette gloire.

Dans cette idée je crus ne pouvoir rien faire de mieux que de lui faire voir mon mémoire imprimé de M. *Micheli*, qui réellement étoit une piece rare, pour lui prouver que j'appartenois à des notables de Geneve qui savoient les secrets de l'Etat. Cependant par une demi-réserve dont j'aurois peine à rendre raison, je ne lui montrai point la réponse de mon oncle à ce mémoire, peut-être parce qu'elle étoit manuscrite, & qu'il ne falloit à M. l'Avocat que du moulé. Il sentit pourtant si bien le prix de l'écrit que j'eus la bétise de lui confier, que je ne pus jamais le ravoir ni le revoir, & que bien convaincu de l'inutilité de mes efforts, je me fis un mérite de la chose & transformai ce vol en présent. Je ne doute pas un moment qu'il n'ait bien fait valoir à la Cour de Turin, cette piece, plus curieuse cependant qu'utile, & qu'il n'ait eu grand soin de se faire rembourser de maniere ou d'autre de l'argent qu'il lui en avoit dû coûter pour l'acquérir. Heureusement de tous les futurs contingens, un des moins probables est qu'un jour le roi de Sardaigne assiégera Geneve. Mais comme il n'y a pas d'impossibilité à la chose, j'aurai toujours à reprocher à ma sotte vanité d'avoir montré les plus grands défauts de cette place à son plus ancien ennemi.

Je passai deux ou trois ans de cette façon entre la musique, les magistéres, les projets, les voyages, flottant incessamment d'une chose à l'autre, cherchant à me fixer sans savoir à quoi, mais entraîné pourtant par degrés vers l'etude, voyant des gens de lettres, entendant parler de littérature, me mêlant quelquefois

quelquefois d'en parler moi-même, & prenant plutôt le jargon des livres que la connoiſſance de leur contenu. Dans mes voyages de Geneve j'allois de tems en tems voir en paſſant mon ancien bon ami M. *Simon*, qui fomentoit beaucoup mon émulation naiſſante par des nouvelles toutes fraiches de la République des Lettres tirées de Baillet ou de Colomiés. Je voyois auſſi beaucoup à Chambéri un Jacobin profeſſeur de Phyſique, bon homme de moine dont j'ai oublié le nom, & qui faiſoit ſouvent de petites expériences qui m'amuſoient extrêmement. Je voulus à ſon exemple faire de l'encre de ſympathie. Pour cet effet après avoir rempli une bouteille plus qu'à demi de chaux vive, d'orpiment & d'eau, je la bouchai bien. L'effervecence commença preſque à l'inſtant très-violemment. Je courus à la bouteille pour la déboucher mais je n'y fus pas à tems; elle me ſauta au viſage comme une bombe. J'avalai de l'orpiment, de la chaux, j'en faillis mourir. Je reſtai aveugle plus de ſix ſemaines, & j'appris ainſi à ne pas me mêler de Phyſique expérimentale ſans en ſavoir les élémens.

Cette aventure m'arriva mal-à-propos pour ma ſanté, qui depuis quelque tems s'altéroit ſenſiblement. Je ne ſais d'où venoit qu'étant bien conformé par le coffre & ne faiſant d'excès d'aucune eſpece, je déclinois à vue d'œil. J'ai une aſſez bonne quarrure, la poitrine large, mes poumons doivent y jouer à l'aiſe; cependant j'avois la courte haleine, je me ſentois oppreſſé: je ſoupirois involontairement, j'avois des palpitations, je crachois du ſang; la fievre lente ſurvint & je n'en ai jamais été bien quitte. Comment peut-on tomber

dans cet état à la fleur de l'âge, sans avoir aucun viscere vicié, sans avoir rien fait pour détruire sa santé?

L'épée use le fourreau, dit-on quelquefois. Voilà mon histoire. Mes passions m'ont fait vivre, & mes passions m'ont tué. Quelles passions dira-t-on? Des riens: les choses du monde les plus puériles; mais qui m'affectoient comme s'il se fût agi de la possession d'Hélene ou du trône de l'univers. D'abord les femmes. Quand j'en eus une, mes sens furent tranquilles, mais mon cœur ne le fut jamais. Les besoins de l'amour me dévoroient au sein de la jouissance. J'avois une tendre mere, une amie chérie, mais il me falloit une maîtresse. Je me la figurois à sa place; je me la créois de mille façons pour me donner le change à moi-même. Si j'avois cru tenir Maman dans mes bras quand je l'y tenois, mes étreintes n'auroient pas été moins vives, mais tous mes desirs se seroient éteints; j'aurois sanglotté de tendresse, mais je n'aurois pas joui. Jouir! Ce sort est-il fait pour l'homme? Ah si jamais une seule fois en ma vie j'avois goûté dans leur plénitude toutes les délices de l'amour, je n'imagine pas que ma frêle existence y eût pu suffire; je serois mort sur le fait.

J'étois donc brûlant d'amour sans objet, & c'est peut-être ainsi qu'il épuise le plus. J'étois inquiet, tourmenté du mauvais état des affaires de ma pauvre Maman & de son imprudente conduite, qui ne pouvoit manquer d'opérer sa ruine totale en peu de tems. Ma cruelle imagination qui va toujours au-devant des malheurs, me montroit celui-là sans cesse dans tout son excès & dans toutes ses suites. Je me voyois d'avance forcément séparé par la misere de celle à qui j'avois consacré ma

vie, & ſans qui je n'en pouvois jouir. Voilà comment j'avois toujours l'ame agitée. Les deſirs & les craintes me dévoroient alternativement.

La muſique étoit pour moi une autre paſſion moins fougueuſe mais non moins conſumante par l'ardeur avec laquelle je m'y livrois, par l'étude opiniâtre des obſcurs livres de Rameau, par mon invincible obſtination à vouloir en charger ma mémoire qui s'y refuſoit toûjours, par mes courſes continuelles, par les compilations immenſes que j'entaſſois, paſſant très-ſouvent à copier les nuits entieres. Et pourquoi m'arrêter aux choſes permanentes, tandis que toutes les folies qui paſſoient dans mon inconſtante tête, les goûts fugitifs d'un ſeul jour, un voyage, un concert, un ſoupé, une promenade à faire, un roman à lire, une comédie à voir, tout ce qui étoit le moins du monde prémédité dans mes plaiſirs ou dans mes affaires devenoit pour moi tout autant de paſſions violentes, qui dans leur impétuoſité ridicule me donnoient le plus vrai tourment. La lecture des malheurs imaginaires de *Cléveland*, faite avec fureur & ſouvent interrompue, m'a fait faire, je crois, plus de mauvais ſang que les miens.

Il y avoit un Genevois nommé M. *Bagueret*, lequel avoit été employé ſous Pierre-le-Grand à la Cour de Ruſſie; un des plus vilains hommes & des plus grands foux que j'aye jamais vus, toujours plein de projets auſſi foux que lui, qui faiſoit tomber les millions comme la pluie, & à qui les zéros ne coûtoient rien. Cet homme étant venu à Chambéri pour quelque procès au Sénat, s'empara de Maman comme de raiſon, & pour ſes tréſors de zéros qu'il lui prodiguoit gé-

néreusement, lui tiroit ses pauvres écus piece à piece. Je ne l'aimois point, il le voyoit; avec moi cela n'est pas difficile: il n'y avoit sorte de bassesse qu'il n'employât pour me cajoler. Il s'avisa de me proposer d'apprendre les échecs qu'il jouoit un peu. J'essayai presque malgré moi, & après avoir tant bien que mal appris la marche, mon progrès fut si rapide qu'avant la fin de la premiere séance je lui donnai la tour qu'il m'avoit donnée en commençant. Il ne m'en fallut pas davantage: me voilà forcené des échecs. J'achete un échiquier: j'achete le calabrois; je m'enferme dans ma chambre, j'y passe les jours & les nuits à vouloir apprendre par cœur toutes les parties, à les fourrer dans ma tête bon gré mal gré, à jouer seul sans relâche & sans fin. Après deux ou trois mois de ce beau travail & d'efforts inimaginables je vais au café, maigre, jaune, & presque hébêté. Je m'essaye, je rejoue avec M. *Bagueret*: il me bat une fois, deux fois, vingt fois; tant de combinaisons s'étoient brouillées dans ma tête, & mon imagination s'étoit si bien amortie, que je ne voyois plus qu'un nuage devant moi. Toutes les fois qu'avec le livre de *Philidor* ou celui de *Stamma* j'ai voulu m'exercer à étudier des parties, la même chose m'est arrivée, & après m'être épuisé de fatigue je me suis trouvé plus foible qu'auparavant. Du reste, que j'aye abandonné les échecs, ou qu'en jouant je me sois remis en haleine, je n'ai jamais avancé d'un cran depuis cette premiere séance, & je me suis toujours retrouvé au même point où j'étois en la finissant. Je m'exercerois des milliers de siecles que je finirois par pouvoir donner la tour à *Bagueret*, & rien de plus. Voilà du tems bien employé,

direz-vous ! & je n'y en ai pas employé peu. Je ne finis ce premier essai que quand je n'eus plus la force de continuer. Quand j'allai me montrer sortant de ma chambre j'avois l'air d'un déterré, & suivant le même train je n'aurois pas resté déterré long-tems. On conviendra qu'il est difficile, & sur-tout dans l'ardeur de la jeunesse, qu'une pareille tête laisse toujours le corps en santé.

L'altération de la mienne agit sur mon humeur, & tempéra l'ardeur de mes fantaisies. Me sentant affoiblir je devins plus tranquille & perdis un peu la fureur des voyages. Plus sédentaire, je fus pris, non de l'ennui, mais de la mélancolie ; les vapeurs succéderent aux passions ; ma langueur devint tristesse ; je pleurois & soupirois à propos de rien ; je sentois la vie m'échapper sans l'avoir goûtée ; je gémissois sur l'état où je laissois ma pauvre Maman, sur celui où je la voyois prête à tomber ; je puis dire que la quitter & la laisser à plaindre étoit mon unique regret. Enfin je tombai tout-à-fait malade. Elle me soigna comme jamais mere n'a soigné son enfant, & cela lui fit du bien à elle-même, en faisant diversion aux projets & tenant écartés les projetteurs. Quelle douce mort, si alors elle fût venue ! Si j'avois peu goûté les biens de la vie, j'en avois peu senti les malheurs. Mon ame paisible pouvoit partir sans le sentiment cruel de l'injustice des hommes qui empoisonne la vie & la mort. J'avois la consolation de me survivre dans la meilleure moitié de moi-même ; c'étoit à peine mourir. Sans les inquiétudes que j'avois sur son sort je serois mort comme j'aurois pu m'endormir, & ces inquiétudes mêmes avoient un objet affectueux & tendre qui en tem-

péroit l'amertume. Je lui disois : vous voilà dépositaire de tout mon être ; faites en sorte qu'il soit heureux. Deux ou trois fois quand j'étois le plus mal, il m'arriva de me lever dans la nuit & de me traîner à sa chambre, pour lui donner sur sa conduite des conseils, j'ose dire pleins de justesse & de sens, mais où l'intérêt que je prenois à son sort se marquoit mieux que toute autre chose. Comme si les pleurs étoient ma nourriture & mon remede, je me fortifiois de ceux que je versois auprès d'elle, avec elle, assis sur son lit, & tenant ses mains dans les miennes. Les heures couloient dans ces entretiens nocturnes, & je m'en retournois en meilleur état que je n'étois venu; content & calme dans les promesses qu'elle m'avoit faites, dans les espérances qu'elle m'avoit données, je m'endormois là-dessus avec la paix du cœur & la résignation à la Providence. Plaise à Dieu qu'après tant de sujets de haïr la vie, après tant d'orages qui ont agité la mienne & qui ne m'en font plus qu'un fardeau, la mort qui doit la terminer me soit aussi peu cruelle qu'elle me l'eût été dans ce moment-là!

A force de soins, de vigilance & d'incroyables peines, elle me sauva, & il est certain qu'elle seule pouvoit me sauver. J'ai peu de foi à la médecine des médecins, mais j'en ai beaucoup à celle des vrais amis; les choses dont notre bonheur dépend se font toujours beaucoup mieux que toutes les autres. S'il y a dans la vie un sentiment délicieux, c'est celui que nous éprouvâmes d'être rendus l'un à l'autre. Notre attachement mutuel n'en augmenta pas, cela n'étoit pas possible; mais il prit je ne sais quoi de plus intime, de plus touchant

dans sa grande simplicité. Je devenois tout-à-fait son œuvre, tout-à-fait son enfant, & plus que si elle eût été ma vraie mere. Nous commençâmes sans y songer à ne plus nous séparer l'un de l'autre, à mettre en quelque sorte toute notre existence en commun, & sentant que réciproquement nous nous étions non-seulement nécessaires, mais suffisans, nous nous accoutumâmes à ne plus penser à rien d'étranger à nous, à borner absolument notre bonheur & tous nos desirs à cette possession mutuelle & peut-être unique parmi les humains, qui n'étoit point, comme je l'ai dit, celle de l'amour, mais une possession plus essentielle qui sans tenir aux sens, au sexe, à l'âge, à la figure, tenoit à tout ce par quoi l'on est soi, & qu'on ne peut perdre qu'en cessant d'être.

A quoi tint-il que cette précieuse crise n'amenât le bonheur du reste de ses jours & des miens? Ce ne fut pas à moi, je m'en rends le consolant témoignage. Ce ne fut pas non plus à elle, du moins à sa volonté. Il étoit écrit que bientôt l'invincible naturel reprendroit son empire. Mais ce fatal retour ne se fit pas tout d'un coup. Il y eut, graces au Ciel, un intervalle; court & précieux intervalle! qui n'a pas fini par ma faute, & dont je ne me reprocherai pas d'avoir mal profité.

Quoique guéri de ma grande maladie, je n'avois pas repris ma vigueur. Ma poitrine n'étoit pas rétablie; un reste de fievre duroit toujours, & me tenoit en langueur. Je n'avois plus de goût à rien qu'à finir mes jours près de celle qui m'étoit chere, à la maintenir dans ses bonnes résolutions, à lui faire sentir en quoi consistoit le vrai charme d'une vie heureuse, à rendre la sienne telle autant qu'il dépendoit de moi. Mais je

voyois, je sentois même que dans une maison sombre & triste; la continuelle solitude du tête-à-tête deviendroit à la fin triste aussi. Le remede à cela se présenta comme de lui-même. Maman m'avoit ordonné le lait & vouloit que j'allasse le prendre à la campagne. J'y consentis, pourvu qu'elle y vînt avec moi. Il n'en fallut pas davantage pour la déterminer; il ne s'agit plus que du choix du lieu. Le jardin du fauxbourg n'étoit pas proprement à la campagne, entouré de maisons & d'autres jardins, il n'avoit point les attraits d'une retraite champêtre. D'ailleurs après la mort d'*Anet* nous avions quitté ce jardin pour raison d'économie, n'ayant plus à cœur d'y tenir des plantes, & d'autres vues nous faisant peu regretter ce réduit.

Profitant maintenant du dégoût que je lui trouvai pour la ville, je lui proposai de l'abandonner tout-à-fait, & de nous établir dans une solitude agréable, dans quelque petite maison assez éloignée pour dérouter les importuns. Elle l'eût fait, & ce parti que son bon ange & le mien me suggéroit, nous eût vraisemblablement assuré des jours heureux & tranquilles, jusqu'au moment où la mort devoit nous séparer. Mais cet état n'étoit pas celui où nous étions appellés. Maman devoit éprouver toutes les peines de l'indigence & du mal-être, après avoir passé sa vie dans l'abondance, pour la lui faire quitter avec moins de regret; & moi, par un assemblage de maux de toute espece, je devois être un jour en exemple à quiconque inspiré du seul amour du bien public & de la justice, ose, fort de sa seule innocence, dire ouvertement la vérité aux hommes sans s'étayer par des cabales, sans s'être fait des partis pour le protéger.

Une

Une malheureuſe crainte la retint. Elle n'oſa quitter ſa vilaine maiſon de peur de fâcher le propriétaire. Ton projet de retraite eſt charmant, me dit-elle, & fort de mon goût; mais dans cette retraite il faut vivre. En quittant ma priſon je riſque de perdre mon pain, & quand nous n'en aurons plus dans les bois il en faudra bien retourner chercher à la ville. Pour avoir moins beſoin d'y venir ne la quittons pas tout-à-fait. Payons cette petite penſion au Comte de ***. pour qu'il me laiſſe la mienne. Cherchons quelque réduit aſſez loin de la ville, pour vivre en paix, & aſſez près pour y revenir toutes les fois qu'il ſera néceſſaire. Ainſi fut fait. Après avoir un peu cherché, nous nous fixâmes aux Charmettes, une terre de M. de *Conzié* à la porte de Chambéri, mais retirée & ſolitaire comme ſi l'on étoit à cent lieues. Entre deux côteaux aſſez élevés eſt un petit vallon nord & ſud au fond duquel coule une rigole entre des cailloux & des arbres. Le long de ce vallon à mi-côte ſont quelques maiſons éparſes fort agréables pour quiconque aime un aſyle un peu ſauvage & retiré. Après avoir eſſayé deux ou trois de ces maiſons, nous choisîmes enfin la plus jolie, appartenant à un gentilhomme qui étoit au ſervice, appellé M. *Noiret*. La maiſon étoit très-logeable. Au-devant un jardin en terraſſe, une vigne au-deſſus, un verger au-deſſous, vis-à-vis un petit bois de Châtaigners, une fontaine à portée; plus haut dans la montagne des prés pour l'entretien du bétail; enfin tout ce qu'il falloit pour le petit ménage champêtre que nous y voulions établir. Autant que je puis me rappeller les tems & les dates, nous en prîmes poſſeſſion vers la fin de l'été de 1736. J'étois tranſporté, le pre-

mier jour que nous y couchâmes. O Maman ! dis-je à cette chere amie en l'embraſſant & l'inondant de larmes d'attendriſſement & de joie : ce ſéjour eſt celui du bonheur & de l'innocence. Si nous ne les trouvons pas ici l'un avec l'autre, il ne les faut chercher nulle part.

Fin du cinquieme Livre.



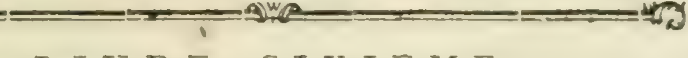


LES

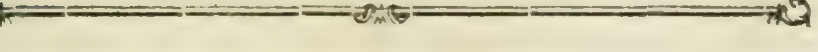
CONFESSIONS

DE

J. J. ROUSSEAU.



LIVRE SIXIEME.



Hoc erat in votis : modus agri non ità magnus,
Hortus ubi, & tecto vicinus aquæ fons ;
Et paululùm sylvæ super his foret.

JE ne puis pas ajouter : *auctiùs atque Dî meliùs fecere ;* mais n'importe, il ne m'en falloit pas davantage ; il ne m'en falloit pas même la propriété : c'étoit assez pour moi de la jouissance, & il y a long-tems que j'ai dit & senti que le propriétaire & le possesseur sont souvent deux personnes très-différentes ; même en laissant à part les maris & les amans.

Ici commence le court bonheur de ma vie ; ici viennent les paisibles, mais rapides momens qui m'ont donné le droit de dire que j'ai vécu. Momens précieux & si regrettés ! Ah ! recommencez pour moi votre aimable cours ; coulez plus lentement dans mon souvenir s'il est possible, que vous ne fites réellement dans votre fugitive succession. Comment ferai-je pour prolonger à mon gré ce récit si touchant & si simple ;

pour redire toujours les mêmes chofes & n'ennuyer pas plus mes lecteurs en les répétant que je ne m'ennuyois moi-même en les recommençant fans ceffe ? Encore fi tout cela confiftoit en faits, en actions, en paroles, je pourrois le décrire & le rendre, en quelque façon : mais comment dire ce qui n'étoit ni dit ni fait, ni penfé même, mais goûté, mais fenti, fans que je puiffe énoncer d'autre objet de mon bonheur que ce fentiment même. Je me levois avec le foleil & j'étois heureux, je me promenois & j'étois heureux, je voyois Maman & j'étois heureux, je la quittois & j'étois heureux, je parcourois les bois, les côteaux, j'errois dans les vallons, je lifois, j'étois oifif, je travaillois au jardin, je cueillois les fruits, j'aidois au ménage, & le bonheur me fuivoit par-tout; il n'étoit dans aucune chofe affignable, il étoit tout en moi-même, il ne pouvoit me quitter un feul inftant.

Rien de tout ce qui m'eft arrivé durant cette époque chérie, rien de ce que j'ai fait, dit & penfé tout le tems qu'elle a duré n'eft échappé de ma mémoire. Les tems qui précédent & qui fuivent me reviennent par intervalles. Je me les rappelle inégalement & confufément ; mais je me rappelle celui-là tout entier comme s'il duroit encore. Mon imagination, qui dans ma jeuneffe alloit toujours en avant & maintenant rétrograde, compenfe par ces doux fouvenirs l'efpoir que j'ai pour jamais perdu. Je ne vois plus rien dans l'avenir qui me tente ; les feuls retours du paffé peuvent me flatter, & ces retours fi vifs & fi vrais dans l'époque dont je parle, me font fouvent vivre heureux malgré mes malheurs.

Je donnerai de ces fouvenirs un feul exemple qui pourra

faire juger de leur force & de leur vérité. Le premier jour que nous allâmes coucher aux Charmettes, Maman étoit en chaise à porteurs, & je la suivois à pied. Le chemin monte, elle étoit assez pesante, & craignant de trop fatiguer ses porteurs, elle voulut descendre à-peu-près à moitié chemin pour faire le reste à pied. En marchant elle vit quelque chose de bleu dans la haie & me dit; voilà de la pervenche encore en fleur. Je n'avois jamais vu de la pervenche, je ne me baissai pas pour l'examiner, & j'ai la vue trop courte pour distinguer à terre les plantes de ma hauteur. Je jettai seulement en passant un coup d'œil sur celle-là, & près de trente ans se sont passés sans que j'aye revu de la pervenche, ou que j'y aye fait attention. En 1764 étant à Cressier avec mon ami M. *Du Peyrou*, nous montions une petite montagne au sommet de laquelle il a un joli salon qu'il appelle avec raison Bellevue. Je commençois alors d'herboriser un peu. En montant & regardant parmi les buissons, je pousse un cri de joie : *ah voilà de la pervenche !* & c'en étoit en effet. *Du Peyrou* s'apperçut du transport, mais il en ignoroit la cause ; il l'apprendra je l'espere, lorsqu'un jour il lira ceci. Le lecteur peut juger par l'impression d'un si petit objet de celle que m'ont fait tous ceux qui se rapportent à la même époque.

Cependant l'air de la campagne ne me rendit point ma premiere santé. J'étois languissant; je le devins davantage. Je ne pus supporter le lait, il fallut le quitter. C'étoit alors la mode de l'eau pour tout remede; je me mis à l'eau, & si peu discrétement qu'elle faillit me guerir, non de mes maux, mais de la vie. Tous les matins en me levant j'allois à la fontaine

avec un grand gobelet, & j'en buvois successivement en me promenant la valeur de deux bouteilles. Je quittai tout-à-fait le vin à mes repas. L'eau que je buvois étoit un peu crue & difficile à passer, comme sont la plupart des eaux des montagnes. Bref, je fis si bien qu'en moins de deux mois je me détruisis totalement l'estomac que j'avois eu très-bon jusqu'alors. Ne digérant plus, je compris qu'il ne falloit plus espérer de guérir. Dans ce même tems il m'arriva un accident aussi singulier par lui-même que par ses suites, qui ne finiront qu'avec moi.

Un matin que je n'étois pas plus mal qu'à l'ordinaire, en dressant une petite table sur son pied je sentis dans tout mon corps une révolution subite & presque inconcevable. Je ne saurois mieux la comparer qu'à une espece de tempête qui s'éleva dans mon sang & gagna dans l'instant tous mes membres. Mes arteres se mirent à battre d'une si grande force, que non-seulement je sentois leur battement, mais que je l'entendois même & sur-tout celui des carotides. Un grand bruit d'oreilles se joignit à cela, & ce bruit étoit triple ou plutôt quadruple, savoir : un bourdonnement grave & sourd, un murmure plus clair comme d'une eau courante, un sifflement très-aigu, & le battement que je viens de dire & dont je pouvois aisément compter les coups sans me tâter le pouls ni toucher mon corps de mes mains. Ce bruit interne étoit si grand qu'il m'ôta la finesse d'ouïe que j'avois auparavant, & me rendit, non tout-à-fait sourd, mais dur d'oreille, comme je le suis depuis ce tems-là.

On peut juger de ma surprise & de mon effroi. Je me crus

mort ; je me mis au lit ; le médecin fut appellé ; je lui contai mon cas en frémissant & le jugeant sans remede. Je crois qu'il en pensa de même, mais il fit son métier. Il m'enfila de longs raisonnemens où je ne compris rien du tout ; puis en conséquence de sa sublime théorie il commença *in animâ vili* la cure expérimentale qu'il lui plût de tenter. Elle étoit si pénible, si dégoûtante, & opéroit si peu que je m'en lassai bientôt, & au bout de quelques semaines voyant que je n'étois ni mieux ni pis, je quittai le lit & repris ma vie ordinaire, avec mon battement d'arteres & mes bourdonnemens, qui depuis ce tems-là, c'est-à-dire depuis trente ans, ne m'ont pas quitté une minute.

J'avois été jusqu'alors grand dormeur. La totale privation du sommeil qui se joignit à tous ces symptômes, & qui les a constamment accompagnés jusqu'ici, acheva de me persuader qu'il me restoit peu de tems à vivre. Cette persuasion me tranquillisa pour un tems sur le soin de guérir. Ne pouvant prolonger ma vie, je résolus de tirer du peu qu'il m'en restoit tout le parti qu'il étoit possible, & cela se pouvoit par une singuliere faveur de la nature, qui dans un état si funeste m'exemptoit des douleurs qu'il sembloit devoir m'attirer. J'étois importuné de ce bruit, mais je n'en souffrois pas : il n'étoit accompagné d'aucune autre incommodité habituelle que de l'insomnie durant les nuits, & en tout tems d'une courte haleine qui n'alloit pas jusqu'à l'asthme, & ne se faisoit sentir que quand je voulois courir ou agir un peu fortement.

Cet accident qui devoit tuer mon corps ne tua que mes passions, & j'en bénis le Ciel chaque jour par l'heureux effet

qu'il produisit sur mon ame. Je puis bien dire que je ne commençai de vivre que quand je me regardai comme un homme mort. Donnant leur véritable prix aux choses que j'allois quitter, je commençai de m'occuper de soins plus nobles, comme par anticipation sur ceux que j'aurois bientôt à remplir & que j'avois fort négligés jusqu'alors. J'avois souvent travesti la religion à ma mode, mais je n'avois jamais été tout-à-fait sans religion. Il m'en coûta moins de revenir à ce sujet si triste pour tant de gens, mais si doux pour qui s'en fait un objet de consolation & d'espoir. Maman me fut en cette occasion beaucoup plus utile que tous les théologiens ne me l'auroient été.

Elle qui mettoit toute chose en systême n'avoit pas manqué d'y mettre aussi la religion, & ce systême étoit composé d'idées très-disparates, les unes très-saines, les autres très-folles, de sentimens relatifs à son caractere, & de préjugés venus de son éducation. En général les croyans font Dieu comme ils sont eux-mêmes, les bons le font bon, les méchans le font méchant; les dévots haineux & bilieux ne voyent que l'enfer parce qu'ils voudroient damner tout le monde : les ames aimantes & douces n'y croyent gueres, & l'un des étonnemens dont je ne reviens point est de voir le bon *Fénelon* en parler dans son Télémaque, comme s'il y croyoit tout de bon : mais j'espere qu'il mentoit alors ; car enfin quelque véridique qu'on soit, il faut bien mentir quelquefois quand on est Evêque. Maman ne mentoit pas avec moi, & cette ame sans fiel qui ne pouvoit imaginer un Dieu vindicatif & toujours courroucé, ne voyoit que clémence & miséricorde où les dévots ne voyent

que

que justice & punition. Elle disoit souvent qu'il n'y auroit point de justice en Dieu d'être juste envers nous, parce que ne nous ayant pas donné ce qu'il faut pour l'être ce seroit redemander plus qu'il n'a donné. Ce qu'il y avoit de bizarre étoit que sans croire à l'enfer elle ne laissoit pas de croire au purgatoire. Cela venoit de ce qu'elle ne savoit que faire des ames des méchans, ne pouvant ni les damner ni les mettre avec les bons jusqu'à ce qu'ils le fussent devenus ; & il faut avouer qu'en effet & dans ce monde & dans l'autre, les méchans sont toujours bien embarrassans.

Autre bizarrerie. On voit que toute la doctrine du péché originel & de la rédemption est détruite par ce systême, que la base du Christianisme vulgaire en est ébranlée, & que le Catholicisme au moins ne peut subsister. Maman cependant étoit bonne catholique ou prétendoit l'être, & il est sûr qu'elle le prétendoit de très-bonne foi. Il lui sembloit qu'on expliquoit trop littéralement & trop durement l'Ecriture. Tout ce qu'on y lit des tourmens éternels lui paroissoit comminatoire ou figuré. La mort de Jésus-Christ lui paroissoit un exemple de charité vraiment divine pour apprendre aux hommes à aimer Dieu & à s'aimer entr'eux de même. En un mot, fidelle à la religion qu'elle avoit embrassée, elle en admettoit sincérement toute la profession de foi ; mais quand on venoit à la discussion de chaque article, il se trouvoit qu'elle croyoit tout autrement que l'Eglise, toujours en s'y soumettant. Elle avoit là-dessus une simplicité de cœur, une franchise plus éloquente que des ergoteries, & qui souvent embarrassoit jusqu'à son confesseur ; car elle ne lui déguisoit rien. Je suis bonne catholi-

que, lui disoit-elle, je veux toujours l'être; j'adopte de toutes les puissances de mon ame les décisions de Sainte Mere Eglise. Je ne suis pas maîtresse de ma foi, mais je le suis de ma volonté. Je la soumets sans réserve, & je veux tout croire. Que me demandez-vous de plus?

Quand il n'y auroit point eu de morale chrétienne, je crois qu'elle l'auroit suivie, tant elle s'adaptoit bien à son caractere. Elle faisoit tout ce qui étoit ordonné, mais elle l'eût fait de même quand il n'auroit pas été ordonné. Dans les choses indifférentes elle aimoit à obéir, & s'il ne lui eût pas été permis, prescrit même de faire gras, elle auroit fait maigre entre Dieu & elle, sans que la prudence eût eu besoin d'y entrer pour rien. Mais toute cette morale étoit subordonnée aux principes de M. de *Tavel*, ou plutôt elle prétendoit n'y rien voir de contraire. Elle eût couché tous les jours avec vingt hommes en repos de conscience, & sans même en avoir plus de scrupule que de desir. Je sais que force dévotes ne sont pas sur ce point plus scrupuleuses, mais la différence est qu'elles sont séduites par leurs passions, & qu'elle ne l'étoit que par ses sophismes. Dans les conversations les plus touchantes & j'ose dire les plus édifiantes elle fût tombée sur ce point sans changer ni d'air ni de ton, sans se croire en contradiction avec elle-même. Elle l'eût même interrompue au besoin pour le fait, & puis l'eût reprise avec la même sérénité qu'auparavant: tant elle étoit intimement persuadée que tout cela n'étoit qu'une maxime de police sociale, dont toute personne sensée pouvoit faire l'interprétation, l'application, l'exception selon l'esprit de la chose, sans le moindre risque d'offenser Dieu.

Quoique ſur ce point je ne fuſſe aſſurément pas de ſon avis, j'avoue que je n'oſois le combattre, honteux du rôle peu galant qu'il m'eût fallu faire pour cela. J'aurois bien cherché d'établir la regle pour les autres en tâchant de m'en excepter ; mais outre que ſon tempérament prévenoit aſſez l'abus de ſes principes, je ſais qu'elle n'étoit pas femme à prendre le change, & que reclamer l'exception pour moi c'étoit la lui laiſſer pour tous ceux qu'il lui plairoit. Au reſte, je compte ici par occaſion cette inconſéquence avec les autres, quoi qu'elle ait eu toujours peu d'effet dans ſa conduite & qu'alors elle n'en eût point du tout ; mais j'ai promis d'expoſer fidellement ſes principes, & je veux tenir cet engagement : je reviens à moi.

Trouvant en elle toutes les maximes dont j'avois beſoin pour garantir mon ame des terreurs de la mort & de ſes ſuites, je puiſois avec ſécurité dans cette ſource de confiance. Je m'attachois à elle plus que je n'avois jamais fait ; j'aurois voulu tranſporter toute en elle ma vie que je ſentois prête à m'abandonner. De ce redoublement d'attachement pour elle, de la perſuaſion qu'il me reſtoit peu de tems à vivre, de ma profonde ſécurité ſur mon ſort à venir, réſultoit un état habituel très-calme & ſenſuel même, en ce qu'amortiſſant toutes les paſſions qui portent au loin nos craintes & nos eſpérances, il me laiſſoit jouir ſans inquiétude & ſans trouble du peu de jours qui m'étoient laiſſés. Une choſe contribuoit à les rendre plus agréables ; c'étoit le ſoin de nourrir ſon goût pour la campagne par tous les amuſemens que j'y pouvois raſſembler. En lui faiſant aimer ſon jardin, ſa baſſe-cour, ſes pigeons, ſes vaches, je m'affectionnois moi-même à tout cela,

& ces petites occupations qui rempliſſoient ma journée ſans troubler ma tranquillité, me valurent mieux que le lait, & tous les remedes pour conſerver ma pauvre machine, & la rétablir même autant que cela ſe pouvoit.

Les vendanges, la récolte des fruits nous amuſerent le reſte de cette année, & nous attacherent de plus en plus à la vie ruſtique au milieu des bonnes gens dont nous étions entourés. Nous vîmes arriver l'hiver avec grand regret, & nous retournâmes à la ville comme nous ſerions allés en exil. Moi ſurtout qui doutant de revoir le printems croyois dire adieu pour toujours aux Charmettes. Je ne les quittai pas ſans baiſer la terre & les arbres, & ſans me retourner pluſieurs fois en m'en éloignant. Ayant quitté depuis long-tems mes écolieres, ayant perdu le goût des amuſemens & des ſociétés de la ville, je ne ſortois plus, je ne voyois plus perſonne, excepté Maman, & M. *Salomon* devenu depuis peu ſon médecin & le mien, honnête homme, homme d'eſprit, grand Cartéſien, qui parloit aſſez bien du ſyſtême du monde, & dont les entretiens agréables & inſtructifs me valurent mieux que toutes ſes ordonnances. Je n'ai jamais pu ſupporter ce ſot & niais rempliſſage des converſations ordinaires ; mais des converſations utiles & ſolides m'ont toujours fait grand plaiſir, & je ne m'y ſuis jamais refuſé. Je pris beaucoup de goût à celles de M. *Salomon* ; il me ſembloit que j'anticipois avec lui ſur ces hautes connoiſſances que mon ame alloit acquérir quand elle auroit perdu ſes entraves. Ce goût que j'avois pour lui s'étendit aux ſujets qu'il traitoit, & je commençai de rechercher les livres qui pouvoient m'aider à le mieux en-

tendre. Ceux qui mêloient la dévotion aux ſciences, m'étoient les plus convenables ; tels étoient particuliérement ceux de l'Oratoire & de Port-Royal. Je me mis à les lire ou plutôt à les dévorer. Il m'en tomba dans les mains un du pere *Lami* intitulé, *Entretiens ſur les Sciences*. C'étoit une eſpece d'introduction à la connoiſſance des livres qui en traitent. Je le lus & le relus cent fois ; je réſolus d'en faire mon guide. Enfin je me ſentis entraîné peu-à-peu malgré mon état, ou plutôt par mon état vers l'étude avec une force irréſiſtible, & tout en regardant chaque jour comme le dernier de mes jours, j'étudiois avec autant d'ardeur que ſi j'avois dû toujours vivre. On diſoit que cela me faiſoit du mal ; je crois, moi, que cela me fit du bien, & non-ſeulement à mon ame, mais à mon corps ; car cette application pour laquelle je me paſſionnois me devint ſi délicieuſe, que, ne penſant plus à mes maux, j'en étois beaucoup moins affecté. Il eſt pourtant vrai que rien ne me procuroit un ſoulagement réel ; mais n'ayant pas de douleurs vives, je m'accoutumois à languir, à ne pas dormir, à penſer au lieu d'agir, & enfin à regarder le dépériſſement ſucceſſif & lent de ma machine comme un progrès inévitable que la mort ſeule pouvoit arrêter.

Non-ſeulement cette opinion me détacha de tous les vains ſoins de la vie, mais elle me délivra de l'importunité des remedes, auxquels on m'avoit juſqu'alors ſoumis malgré moi. *Salomon* convaincu que ſes drogues ne pouvoient me ſauver, m'en épargna le déboire, & ſe contenta d'amuſer la douleur de ma pauvre Maman avec quelques-unes de ces ordonnances indifférentes qui leurrent l'eſpoir du malade, & maintiennent

le crédit du médecin. Je quittai l'étroit régime ; je repris l'usage du vin, & tout le train de vie d'un homme en ſanté ſelon la meſure de mes forces, ſobre ſur toute choſe, mais ne m'abſtenant de rien. Je ſortis même & recommençai d'aller voir mes connoiſſances, ſur-tout M. de *Conzié* dont le commerce me plaiſoit fort. Enfin, ſoit qu'il me parût beau d'apprendre juſqu'à ma derniere heure, ſoit qu'un reſte d'eſpoir de vivre ſe cachât au fond de mon cœur, l'attente de la mort loin de ralentir mon goût pour l'étude ſembloit l'animer, & je me preſſois d'amaſſer un peu d'acquis pour l'autre monde, comme ſi j'avois cru n'y avoir que celui que j'aurois emporté. Je pris en affection la boutique d'un libraire appellé *Bouchard* où ſe rendoient quelques gens de lettres, & le printems que j'avois cru ne pas revoir étant proche, je m'aſſortis de quelques livres pour les Charmettes, en cas que j'euſſe le bonheur d'y retourner.

J'eus ce bonheur, & j'en profitai de mon mieux. La joie avec laquelle je vis les premiers bourgeons eſt inexprimable. Revoir le printems étoit pour moi reſſuſciter en paradis. A peine les neiges commençoient à fondre que nous quittâmes notre cachot, & nous fûmes aſſez-tôt aux Charmettes pour y avoir les prémices du roſſignol. Dès-lors je ne crus plus mourir ; & réellement il eſt ſingulier que je n'ai jamais fait de grandes maladies à la campagne. J'y ai beaucoup ſouffert, mais je n'y ai jamais été alité. Souvent j'ai dit, me ſentant plus mal qu'à l'ordinaire : quand vous me verrez prêt à mourir, portez-moi à l'ombre d'un chêne ; je vous promets que j'en reviendrai.

Quoique foible je repris mes fonctions champêtres, mais d'une maniere proportionnée à mes forces. J'eus un vrai chagrin de ne pouvoir faire le jardin tout seul; mais quand j'avois donné six coups de bêche, j'étois hors d'haleine, la sueur me ruisseloit, je n'en pouvois plus. Quand j'étois baissé, mes battemens redoubloient, & le sang me montoit à la tête avec tant de force, qu'il falloit bien vîte me redresser. Contraint de me borner à des soins moins fatigans, je pris entr'autres celui du colombier, & je m'y affectionnai si fort que j'y passois souvent plusieurs heures de suite sans m'ennuyer un moment. Le pigeon est fort timide, & difficile à apprivoiser. Cependant je vins à bout d'inspirer aux miens tant de confiance, qu'ils me suivoient par-tout & se laissoient prendre quand je voulois. Je ne pouvois paroitre au jardin ni dans la cour sans en avoir à l'instant deux ou trois sur les bras, sur la tête, & enfin malgré le plaisir que j'y prenois, ce cortege me devint si incommode, que je fus obligé de leur ôter cette familiarité. J'ai toujours pris un singulier plaisir à apprivoiser les animaux, sur-tout ceux qui sont craintifs & sauvages. Il me paroissoit charmant de leur inspirer une confiance que je n'ai jamais trompée. Je voulois qu'ils m'aimassent en liberté.

J'ai dit que j'avois apporté des livres. J'en fis usage; mais d'une maniere moins propre à m'instruire qu'à m'accabler. La fausse idée que j'avois des choses, me persuadoit que pour lire un livre avec fruit il falloit avoir toutes les connoissances qu'il supposoit, bien éloigné de penser que souvent l'Auteur ne les avoit pas lui-même, & qu'il les pui-

ſoit dans d'autres livres à meſure qu'il en avoit beſoin. Avec cette folle idée j'étois arrêté à chaque inſtant, forcé de courir inceſſamment d'un livre à l'autre, & quelquefois avant d'être à la dixieme page de celui que je voulois étudier, il m'eût fallu épuiſer des bibliothéques. Cependant je m'obſtinai ſi bien à cette extravagante méthode, que j'y perdis un tems infini, & faillis à me brouiller la tête au point de ne pouvoir plus ni rien voir ni rien ſavoir. Heureuſement je m'apperçus que j'enfilois une fauſſe route qui m'égaroit dans un labyrinthe immenſe, & j'en ſortis avant d'y être tout-à-fait perdu.

Pour peu qu'on ait un vrai goût pour les ſciences, la premiere choſe qu'on ſent en s'y livrant c'eſt leur liaiſon qui fait qu'elles s'attirent, s'aident, s'éclairent mutuellement, & que l'une ne peut ſe paſſer de l'autre. Quoique l'eſprit humain ne puiſſe ſuffire à toutes, & qu'il en faille toujours préférer une comme la principale, ſi l'on n'a quelque notion des autres, dans la ſienne même on ſe trouve ſouvent dans l'obſcurité. Je ſentis que ce que j'avois entrepris étoit bon & utile en lui-même, qu'il n'y avoit que la méthode à changer. Prenant d'abord l'encyclopédie j'allois la diviſant dans ſes branches; je vis qu'il falloit faire tout le contraire; les prendre chacune ſéparément, & les pourſuivre chacune à part juſqu'au point où elles ſe reuniſſent. Ainſi je revins à la ſynthèſe ordinaire; mais j'y revins en homme qui ſait ce qu'il fait. La méditation me tenoit en cela lieu de connoiſſance, & une réflexion très-naturelle aidoit à me bien guider. Soit que je vécuſſe ou que je mouruſſe, je n'avois point de tems à perdre. Ne rien ſavoir à près de vingt-cinq ans & vouloir

tout

tout apprendre, c'eſt s'engager à bien mettre le tems à profit. Ne ſachant à quel point le ſort ou la mort pouvoit arrêter mon zele, je voulois à tout événement acquérir des idées de toutes choſes, tant pour ſonder mes diſpoſitions naturelles que pour juger par moi-même de ce qui méritoit le mieux d'être cultivé.

Je trouvai dans l'exécution de ce plan un autre avantage auquel je n'avois pas penſé ; celui de mettre beaucoup de tems à profit. Il faut que je ne ſois pas né pour l'étude ; car une longue application me fatigue à tel point qu'il m'eſt impoſſible de m'occuper demi-heure de ſuite avec force du même ſujet, ſur-tout en ſuivant les idées d'autrui ; car il m'eſt arrivé quelquefois de me livrer plus long-tems aux miennes & même avec aſſez de ſuccès. Quand j'ai ſuivi durant quelques pages un auteur qu'il faut lire avec application, mon eſprit l'abandonne & ſe perd dans les nuages. Si je m'obſtine, je m'épuiſe inutilement ; les éblouiſſemens me prennent, je ne vois plus rien. Mais que des ſujets différens ſe ſuccedent, même ſans interruption, l'un me délaſſe de l'autre, & ſans avoir beſoin de relâche je les ſuis plus aiſément. Je mis à profit cette obſervation dans mon plan d'études, & je les entremêlai tellement que je m'occupois tout le jour & ne me fatiguois jamais. Il eſt vrai que les ſoins champêtres & domeſtiques faiſoient des diverſions utiles ; mais dans ma ferveur croiſſante je trouvai bientôt le moyen d'en ménager encore le tems pour l'étude & de m'occuper à la fois de deux choſes, ſans ſonger que chacune en alloit moins bien.

Dans tant de menus détails qui me charment & dont j'ex-

cede ſouvent mon lecteur, je mets pourtant une diſcrétion dont il ne ſe douteroit gueres ſi je n'avois ſoin de l'en avertir. Ici par exemple je me rappelle avec délices tous les différens eſſais que je fis pour diſtribuer mon tems de façon que j'y trouvaſſe à la fois autant d'agrément & d'utilité qu'il étoit poſſible, & je puis dire que ce tems où je vivois dans la retraite & toujours malade fut celui de ma vie où je fus le moins oiſif & le moins ennuyé. Deux ou trois mois ſe paſſerent ainſi à tâter la pente de mon eſprit & à jouir dans la plus belle ſaiſon de l'année, & dans un lieu qu'elle rendoit enchanté, du charme de la vie dont je ſentois ſi bien le prix, de celui d'une ſociété auſſi libre que douce, ſi l'on peut donner le nom de ſociété à une auſſi parfaite union, & de celui des belles connoiſſances que je me propoſois d'acquérir ; car c'étoit pour moi comme ſi je les avois déjà poſſédées ; ou plutôt c'étoit mieux encore, puiſque le plaiſir d'apprendre entroit pour beaucoup dans mon bonheur.

Il faut paſſer ſur ces eſſais qui tous étoient pour moi des jouiſſances, mais trop ſimples pour pouvoir être expliquées. Encore un coup le vrai bonheur ne ſe décrit pas, il ſe ſent, & ſe ſent d'autant mieux qu'il peut le moins ſe décrire, parce qu'il ne réſulte pas d'un recueil de faits, mais qu'il eſt un état permanent. Je me répete ſouvent, mais je me répéterois bien davantage, ſi je diſois la même choſe autant de fois qu'elle me vient dans l'eſprit. Quand enfin mon train de vie ſouvent changé eût pris un cours uniforme, voici à-peu-près quelle en fut la diſtribution.

Je me levois tous les matins avant le ſoleil. Je montois par un verger voiſin dans un très-joli chemin qui étoit au-deſſus de la vigne & ſuivoit la côte juſqu'à Chambéri. Là, tout en me promenant je faiſois ma priere, qui ne conſiſtoit pas en un vain balbutiement de levres, mais dans une ſincere élévation de cœur à l'Auteur de cette aimable nature dont les beautés étoient ſous mes yeux. Je n'ai jamais aimé à prier dans la chambre : il me ſemble que les murs & tous ces petits ouvrages des hommes s'interpoſent entre Dieu & moi. J'aime à le contempler dans ſes œuvres, tandis que mon cœur s'éleve à lui. Mes prieres étoient pures, je puis le dire, & dignes par-là d'être exaucées. Je ne demandois pour moi & pour celle dont mes vœux ne me ſéparoient jamais, qu'une vie innocente & tranquille ; exempte du vice, de la douleur, des pénibles beſoins, la mort des juſtes & leur ſort dans l'avenir. Du reſte cet acte ſe paſſoit plus en admiration & en contemplation qu'en demandes, & je ſavois qu'auprès du Diſpenſateur des vrais biens, le meilleur moyen d'obtenir ceux qui nous ſont néceſſaires eſt moins de les demander que de les mériter. Je revenois en me promenant, par un aſſez grand tour, occupé à conſidérer avec intérêt & volupté les objets champêtres dont j'étois environné, les ſeuls dont l'œil & le cœur ne ſe laſſent jamais. Je regardois de loin s'il étoit jour chez Maman ; quand je voyois ſon contrevent ouvert, je treſſaillois de joie & j'accourois. S'il étoit fermé j'entrois au jardin en attendant qu'elle fût réveillée, m'amuſant à repaſſer ce que j'avois appris la veille ou à jardiner. Le contrevent s'ouvroit, j'allois l'embraſſer

dans son lit souvent encore à moitié endormie, & cet embrassement aussi pur que tendre tiroit de son innocence même un charme qui n'est jamais joint à la volupté des sens.

Nous déjeûnions ordinairement avec du café au lait. C'étoit le tems de la journée où nous étions le plus tranquilles, où nous causions le plus à notre aise. Ces séances, pour l'ordinaire assez longues, m'ont laissé un goût vif pour les déjeûnés & je préfere infiniment l'usage d'Angleterre & de Suisse, où le déjeûné est un vrai repas qui rassemble tout le monde, à celui de France où chacun déjeûne seul dans sa chambre, ou le plus souvent ne déjeûne point du tout. Après une heure ou deux de causerie, j'allois à mes livres jusqu'au dîné. Je commençois par quelque livre de philosophie, comme la logique de Port-Royal, l'Essai de Locke, Mallebranche, Leibnitz, Descartes, &c. Je m'apperçus bientôt que tous ces Auteurs étoient entr'eux en contradiction presque perpétuelle, & je formai le chimérique projet de les accorder, qui me fatigua beaucoup & me fit perdre bien du tems. Je me brouillois la tête, & je n'avançois point. Enfin renonçant encore à cette méthode j'en pris une infiniment meilleure, & à laquelle j'attribue tout le progrès que je puis avoir fait, malgré mon défaut de capacité; car il est certain que j'en eus toujours fort peu pour l'étude. En lisant chaque Auteur je me fis une loi d'adopter & suivre toutes ses idées sans y mêler les miennes ni celles d'un autre, & sans jamais disputer avec lui. Je me dis, commençons par me faire un magasin d'idées vraies ou fausses, mais nettes, en attendant que ma tête en soit assez fournie pour pouvoir les

comparer & choiſir. Cette méthode n'eſt pas ſans inconvéniens, je le ſais, mais elle m'a réuſſi dans l'objet de m'inſtruire. Au bout de quelques années paſſées à ne penſer exactement que d'après autrui, ſans réfléchir, pour ainſi dire, & preſque ſans raiſonner, je me ſuis trouvé un aſſez grand fonds d'acquis pour me ſuffire à moi-même & penſer ſans le ſecours d'autrui. Alors quand les voyages & les affaires m'ont ôté les moyens de conſulter les livres, je me ſuis amuſé à repaſſer & comparer ce que j'avois lu, à peſer chaque choſe à la balance de la raiſon, & à juger quelquefois mes maîtres. Pour avoir commencé tard à mettre en exercice ma faculté judiciaire, je n'ai pas trouvé qu'elle eût perdu ſa vigueur, & quand j'ai publié mes propres idées, on ne m'a pas accuſé d'être un diſciple ſervile, & de jurer *in verba magiſtri*.

Je paſſois de-là à la géométrie élémentaire; car je n'ai jamais été plus loin, m'obſtinant à vouloir vaincre mon peu de mémoire à force de revenir cent & cent fois ſur mes pas, & de recommencer inceſſamment la même marche. Je ne goûtai pas celle d'*Euclide* qui cherche plutôt la chaîne des démonſtrations que la liaiſon des idées; je préférai la géométrie du Pere *Lami* qui dès-lors devint un de mes Auteurs favoris, & dont je relis encore avec plaiſir les ouvrages. L'algebre ſuivoit, & ce fut toujours le Pere *Lami* que je pris pour guide; quand je fus plus avancé je pris la ſcience du calcul du Pere *Reynaud*, puis ſon analyſe démontrée que je n'ai fait qu'effleurer. Je n'ai jamais été aſſez loin pour bien ſentir l'application de l'algebre à la géométrie. Je n'aimois point cette maniere d'opérer ſans voir ce qu'on fait; & il me ſembloit que

réſoudre un problême de géométrie par les équations', c'étoit jouer un air en tournant une manivelle. La premiere fois que je trouvai par le calcul que le quarré d'un binome étoit composé du quarré de chacune de ſes parties & du double produit de l'une par l'autre, malgré la juſteſſe de ma multiplication, je n'en voulus rien croire juſqu'à ce que j'euſſe fait la figure. Ce n'étoit pas que je n'euſſe un grand goût pour l'algebre en n'y conſidérant que la quantité abſtraite; mais appliquée à l'étendue je voulois voir l'opération ſur les lignes, autrement je n'y comprenois plus rien.

Après cela venoit le latin. C'étoit mon étude la plus pénible, & dans laquelle je n'ai jamais fait de grands progrès. Je me mis d'abord à la méthode latine de Port-Royal, mais ſans fruit. Ces vers oſtrogots me faiſoient mal au cœur & ne pouvoient entrer dans mon oreille. Je me perdois dans ces foules de regles, & en apprenant la derniere, j'oubliois tout ce qui avoit précédé. Une étude de mots n'eſt pas ce qu'il faut à un homme ſans mémoire, & c'étoit préciſément pour forcer ma mémoire à prendre de la capacité, que je m'obſtinois à cette étude. Il fallut l'abandonner à la fin. J'entendois aſſez la conſtruction pour pouvoir lire un auteur facile, à l'aide d'un dictionnaire. Je ſuivis cette route, & je m'en trouvai bien. Je m'appliquai à la traduction, non par écrit, mais mentale, & je m'en tins là. A force de tems & d'exercice je ſuis parvenu à lire aſſez couramment les Auteurs latins, mais jamais à pouvoir ni parler ni écrire dans cette langue; ce qui m'a ſouvent mis dans l'embarras quand je me ſuis trouvé, je ne ſais comment, enrôlé parmi les gens de lettres. Un autre incon-

vénient conséquent à cette maniere d'apprendre, est que je n'ai jamais su la prosodie, encore moins les regles de la versification. Desirant pourtant de sentir l'harmonie de la langue en vers & en prose, j'ai fait bien des efforts pour y parvenir; mais je suis convaincu que sans maître cela est presque impossible. Ayant appris la composition du plus facile de tous les vers qui est l'hexamétre, j'eus la patience de scander presque tout Virgile, & d'y marquer les pieds & la quantité; puis quand j'étois en doute si une syllabe étoit longue ou breve, c'étoit mon Virgile que j'allois consulter. On sent que cela me faisoit faire bien des fautes, à cause des altérations permises par les regles de la versification. Mais s'il y a de l'avantage à étudier seul, il y a aussi de grands inconvéniens, & sur-tout une peine incroyable. Je sais cela mieux que qui que ce soit.

Avant midi je quittois mes livres, & si le dîné n'étoit pas prêt, j'allois faire visite à mes amis les pigeons, ou travailler au jardin en attendant l'heure. Quand je m'entendois appeller j'accourois fort content, & muni d'un grand appétit; car c'est encore une chose à noter, que quelque malade que je puisse être, l'appétit ne me manque jamais. Nous dînions très-agréablement, en causant de nos affaires, en attendant que Maman pût manger. Deux ou trois fois la semaine quand il faisoit beau, nous allions derriere la maison prendre le café dans un cabinet frais & touffu que j'avois garni de houblon, & qui nous faisoit grand plaisir durant la chaleur; nous passions là une petite heure à visiter nos légumes, nos fleurs, à des entretiens relatifs à notre maniere de vivre, & qui nous

en faiſoient mieux goûter la douceur. J'avois une autre petite famille au bout du jardin : c'étoient des abeilles. Je ne manquois gueres, & ſouvent Maman avec moi d'aller leur rendre viſite ; je m'intéreſſois beaucoup à leur ouvrage, je m'amuſois infiniment à les voir revenir de la picorée, leurs petites cuiſſes quelquefois ſi chargées qu'elles avoient peine à marcher. Les premiers jours la curioſité me rendit indiſcret, & elles me piquerent deux ou trois fois ; mais enſuite nous fîmes ſi bien connoiſſance, que quelque près que je vinſſe elles me laiſſoient faire, & quelques pleines que fuſſent les ruches, prêtes à jetter leur eſſaim, j'en étois quelquefois entouré, j'en avois ſur les mains, ſur le viſage, ſans qu'aucune me piquât jamais. Tous les animaux ſe défient de l'homme & n'ont pas tort ; mais ſont-ils ſurs une fois qu'il ne leur veut pas nuire, leur confiance devient ſi grande, qu'il faut être plus que barbare pour en abuſer.

Je retournois à mes livres : mais mes occupations de l'après-midi devoient moins porter le nom de travail & d'étude, que de récréations & d'amuſement. Je n'ai jamais pu ſupporter l'application du cabinet après mon dîné, & en général toute peine me coûte durant la chaleur du jour. Je m'occupois pourtant ; mais ſans gêne & preſque ſans regle, à lire ſans étudier. La choſe que je ſuivois le plus exactement étoit l'hiſtoire & la géographie, & comme cela ne demandoit point de contention d'eſprit, j'y fis autant de progrès que le permettoit mon peu de mémoire. Je voulus étudier le P. *Pétau* ; & je m'enfonçai dans les ténebres de la chronologie ; mais je me dégoûtai de la partie critique qui n'a ni fond ni rive,

&

& je m'affectionnai par préférence à l'exacte mesure des tems & à la marche des corps célestes. J'aurois même pris du goût pour l'astronomie si j'avois eu des instrumens ; mais il fallut me contenter de quelques élémens pris dans des livres, & de quelques observations grossieres faites avec une lunette d'approche, seulement pour connoître la situation générale du Ciel : car ma vue courte ne me permet pas de distinguer *à yeux nuds* assez nettement les astres. Je me rappelle à ce sujet une aventure dont le souvenir m'a souvent fait rire. J'avois acheté un planisphere céleste pour étudier les constellations. J'avois attaché ce planisphere sur un chassis, & les nuits où le Ciel étoit serein, j'allois dans le jardin poser mon chassis sur quatre piquets de ma hauteur, le planisphere tourné en-dessous, & pour l'éclairer sans que le vent soufflât ma chandelle, je la mis dans un seau à terre entre les quatre piquets ; puis regardant alternativement le planisphere avec mes yeux, & les astres avec ma lunette, je m'exerçois à connoître les étoiles & à discerner les constellations. Je crois avoir dit que le jardin de M. *Noiret* étoit en terrasse ; on voyoit du chemin tout ce qui s'y faisoit. Un soir des paysans passant assez tard, me virent dans un grotesque équipage, occupé à mon opération. La lueur qui donnoit sur mon planisphere & dont ils ne voyoient pas la cause, parce que la lumiere étoit cachée à leurs yeux par les bords du seau, ces quatre piquets, ce papier barbouillé de figures, ce cadre & le jeu de ma lunette qu'ils voyoient aller & venir, donnoient à cet objet un air de grimoire qui les effraya. Ma parure n'étoit pas propre à les rassurer : un chapeau clabaud par-dessus mon

bonnet, & un pet-en-l'air ouetté de Maman qu'elle m'avoit obligé de mettre, offroient à leurs yeux l'image d'un vrai sorcier, & comme il étoit près de minuit ils ne douterent point que ce ne fût le commencement du sabat. Peu curieux d'en voir davantage ils se sauverent très-alarmés, éveillerent leurs voisins pour leur conter leur vision, & l'histoire courut si bien que dès le lendemain chacun sut dans le voisinage que le sabat se tenoit chez M. *Noiret.* Je ne sais ce qu'eût produit enfin cette rumeur, si l'un des paysans témoin de mes conjurations n'en eût le même jour porté sa plainte à deux Jésuites qui venoient nous voir, & qui sans savoir de quoi il s'agissoit les désabuserent par provision. Ils nous conterent l'histoire, je leur en dis la cause, & nous rîmes beaucoup. Cependant il fut résolu, crainte de récidive que j'observerois désormais sans lumiere & que j'irois consulter le planisphere dans la maison. Ceux qui ont lu dans les *Lettres de la montagne* ma magie de Venise trouveront, je m'assure, que j'avois de longue main une grande vocation pour être sorcier.

Tel étoit mon train de vie aux Charmettes quand je n'étois occupé d'aucuns soins champêtres; car ils avoient toujours la préférence, & dans ce qui n'excédoit pas mes forces, je travaillois comme un paysan; mais il est vrai que mon extrême foiblesse ne me laissoit gueres alors sur cet article que le mérite de la bonne volonté. D'ailleurs, je voulois faire à la fois deux ouvrages, & par cette raison je n'en faisois bien aucun. Je m'étois mis dans la tête de me donner par force de la mémoire; je m'obstinois à vouloir beaucoup apprendre par cœur. Pour cela je portois toujours avec moi quelque livre qu'avec

une peine incroyable j'étudiois & repaſſois tout en travaillant. Je ne ſais pas comment l'opiniâtreté de ces vains & continuels efforts ne m'a pas enfin rendu ſtupide. Il faut que j'aye appris & rappris bien vingt fois les éclogues de Virgile, dont je ne ſais pas un ſeul mot. J'ai perdu ou dépareillé des multitudes de livres, par l'habitude que j'avois d'en porter par-tout avec moi, au colombier, au jardin, au verger, à la vigne. Occupé d'autre choſe je poſois mon livre au pied d'un arbre ou ſur la haie; par-tout j'oubliois de le reprendre, & ſouvent au bout de quinze jours je le retrouvois pourri ou rongé des fourmis & des limaçons. Cette ardeur d'apprendre devint une manie qui me rendoit comme hébêté, tout occupé que j'étois ſans ceſſe à marmoter quelque choſe entre mes dents.

Les écrits de Port-Royal & de l'Oratoire étant ceux que je liſois le plus fréquemment m'avoient rendu demi-Janſéniſte, & malgré toute ma confiance leur dure théologie m'épouvantoit quelquefois. La terreur de l'enfer, que juſques-là j'avois très-peu craint troubloit peu-à-peu ma ſécurité, & ſi Maman ne m'eût tranquilliſé l'ame, cette effrayante doctrine m'eût enfin tout-à-fait bouleverſé. Mon confeſſeur, qui étoit auſſi le ſien, contribuoit pour ſa part à me maintenir dans une bonne aſſiette. C'étoit le Pere *Hemet*, Jéſuite, bon & ſage vieillard dont la mémoire me ſera toujours en vénération. Quoique Jéſuite, il avoit la ſimplicité d'un enfant, & ſa morale moins relâchée que douce étoit préciſément ce qu'il me falloit pour balancer les triſtes impreſſions du Janſéniſme. Ce bon homme & ſon compagnon le pere *Coppier*, venoient

ſouvent nous voir aux Charmettes, quoique le chemin fût fort rude, & aſſez long pour des gens de leur âge. Leurs viſites me faiſoient grand bien : que Dieu veuille le rendre à leurs ames ; car ils étoient trop vieux alors pour que je les préſume en vie encore aujourd'hui. J'allois auſſi les voir à Chambéri, je me familiariſois peu-à-peu avec leur maiſon ; leur bibliothéque étoit à mon ſervice ; le ſouvenir de cet heureux tems ſe lie avec celui des Jéſuites, au point de me faire aimer l'un par l'autre, & quoique leur doctrine m'ait toujours paru dangereuſe, je n'ai jamais pu trouver en moi le pouvoir de les haïr ſincérement.

Je voudrois ſavoir s'il paſſe quelquefois dans les cœurs des autres hommes des puérilités pareilles à celles qui paſſent quelquefois dans le mien. Au milieu de mes études & d'une vie innocente autant qu'on la puiſſe mener, & malgré tout ce qu'on m'avoit pu dire, la peur de l'enfer m'agitoit encore ſouvent. Je me demandois : en quel état ſuis-je ? Si je mourois à l'inſtant-même, ſerois-je damné ? Selon mes Janſéniſtes la choſe étoit indubitable; mais ſelon ma conſcience il me paroiſſoit que non. Toujours craintif, & flottant dans cette cruelle incertitude j'avois recours pour en ſortir aux expédiens les plus riſibles, & pour leſquels je ferois volontiers enfermer un homme ſi je lui en voyois faire autant. Un jour rêvant à ce triſte ſujet je m'exerçois machinalement à lancer des pierres contre les troncs des arbres, & cela avec mon adreſſe ordinaire, c'eſt-à-dire, ſans preſque en toucher aucun. Tout au milieu de ce bel exercice, je m'aviſai de m'en faire une eſpece de pronoſtic pour calmer mon in-

quiétude. Je me dis, je m'en vais jetter cette pierre contre l'arbre qui est vis-à-vis de moi. Si je le touche, signe de salut; si je le manque, signe de damnation. Tout en disant ainsi je jette ma pierre d'une main tremblante & avec un horrible battement de cœur, mais si heureusement qu'elle va frapper au beau milieu de l'arbre; ce qui véritablement n'étoit pas difficile; car j'avois eu soin de le choisir fort gros & fort près. Depuis lors je n'ai plus douté de mon salut. Je ne sais en me rappellant ce trait si je dois rire ou gémir sur moi-même. Vous autres grands hommes qui riez surement, félicitez-vous, mais n'insultez pas à ma misere; car je vous jure que je la sens bien.

Au reste ces troubles, ces alarmes, inséparables peut-être de la dévotion, n'étoient pas un état permanent. Communément j'étois assez tranquille, & l'impression que l'idée d'une mort prochaine faisoit sur mon ame, étoit moins de la tristesse qu'une langueur paisible, & qui même avoit ses douceurs. Je viens de retrouver parmi de vieux papiers une espece d'exhortation que je me faisois à moi-même, & où je me félicitois de mourir à l'âge où l'on trouve assez de courage en soi pour envisager la mort, & sans avoir éprouvé de grands maux ni de corps ni d'esprit durant ma vie. Que j'avois bien raison! Un pressentiment me faisoit craindre de vivre pour souffrir. Il sembloit que je prévoyois le sort qui m'attendoit sur mes vieux jours. Je n'ai jamais été si près de la sagesse que durant cette heureuse époque. Sans grands remords sur le passé; délivré des soucis de l'avenir, le sentiment qui dominoit constamment dans mon ame étoit de jouir du présent.

Les dévots ont pour l'ordinaire une petite ſenſualité très-vive qui leur fait ſavourer avec délices les plaiſirs innocens qui leur ſont permis. Les mondains leur en font un crime, je ne ſais pourquoi, ou plutôt je le ſais bien. C'eſt qu'ils envient aux autres la jouiſſance des plaiſirs ſimples dont eux-mêmes ont perdu le goût. Je l'avois ce goût, & je trouvois charmant de le ſatisfaire en ſureté de conſcience. Mon cœur neuf encore ſe livroit à tout avec un plaiſir d'enfant, ou plutôt, ſi je l'oſe dire, avec une volupté d'ange : car en vérité ces tranquilles jouiſſances ont la ſérénité de celles du paradis. Des dînés faits ſur l'herbe à Montagnole, des ſoupés ſous le berceau, la récolte des fruits, les vendanges, les veillées à teiller avec nos gens, tout cela faiſoit pour nous autant de fêtes auxquelles Maman prenoit le même plaiſir que moi. Des promenades plus ſolitaires avoient un charme plus grand encore, parce que le cœur s'épanchoit plus en liberté. Nous en fîmes une entr'autres qui fait époque dans ma mémoire ; un jour de St. Louis, dont Maman portoit le nom. Nous partîmes enſemble & ſeuls de bon matin après la meſſe qu'un Carme étoit venu nous dire à la pointe du jour dans une chapelle attenante à la maiſon. J'avois propoſé d'aller parcourir la côte oppoſée à celle où nous étions, & que nous n'avions point viſitée encore. Nous avions envoyé nos proviſions d'avance, car la courſe devoit durer tout le jour. Maman, quoiqu'un peu ronde & graſſe ne marchoit pas mal ; nous allions de colline en colline & de bois en bois, quelquefois au ſoleil & ſouvent à l'ombre, nous repoſant de tems en tems, & nous oubliant des heures entieres ; cauſant de nous, de notre union, de la

douceur de notre ſort, & faiſant pour ſa durée des vœux qui ne furent pas exaucés. Tout ſembloit conſpirer au bonheur de cette journée. Il avoit plu depuis peu ; point de pouſſiere, & des ruiſſeaux bien courans. Un petit vent frais agitoit les feuilles; l'air étoit pur, l'horiſon ſans nuages ; la ſérénité régnoit au ciel comme dans nos cœurs. Notre dîné fut fait chez un payſan & partagé avec ſa famille qui nous béniſſoit de bon cœur. Ces pauvres Savoyards ſont ſi bonnes gens ! Après le dîné nous gagnâmes l'ombre ſous de grands arbres, où tandis que j'amaſſois des brins de bois ſec pour faire notre café, Maman s'amuſoit à herboriſer parmi les brouſſailles, & avec les fleurs du bouquet que chemin faiſant je lui avois ramaſſé, elle me fit remarquer dans leur ſtructure mille choſes curieuſes qui m'amuſerent beaucoup & qui devoient me donner du goût pour la botanique, mais le moment n'étoit pas venu ; j'étois diſtrait par trop d'autres études. Une idée qui vint me frapper fit diverſion aux fleurs & aux plantes. La ſituation d'ame où je me trouvois, tout ce que nous avions dit & fait ce jour-là, tous les objets qui m'avoient frappé me rappellerent l'eſpece de rêve que tout éveillé j'avois fait à Annecy ſept ou huit ans auparavant & dont j'ai rendu compte en ſon lieu. Les rapports en étoient ſi frappans qu'en y penſant j'en fus ému juſqu'aux larmes. Dans un tranſport d'attendriſſement j'embraſſai cette chere amie. Maman, Maman, lui dis-je avec paſſion, ce jour m'a été promis depuis long-tems, & je ne vois rien au-delà. Mon bonheur, grace à vous, eſt à ſon comble, puiſſe-t-il ne pas décliner déſormais ! Puiſſe-t-il durer auſſi long-tems que j'en conſerverai le goût ! il ne finira qu'avec moi.

Ainſi couloient mes jours heureux, & d'autant plus heureux que n'appercevant rien qui les dût troubler, je n'enviſageois en effet leur fin qu'avec la mienne. Ce n'étoit pas que la ſource de mes ſoucis fût abſolument tarie ; mais je lui voyois prendre un autre cours que je dirigeois de mon mieux ſur des objets utiles, afin qu'elle portât ſon remede avec elle. Maman aimoit naturellement la campagne, & ce goût ne s'attiédiſſoit pas avec moi. Peu-à-peu elle prit celui des ſoins champêtres ; elle aimoit à faire valoir les terres, & elle avoit ſur cela des connoiſſances dont elle faiſoit uſage avec plaiſir. Non contente de ce qui dépendoit de la maiſon qu'elle avoit priſe, elle louoit tantôt un champ, tantôt un pré. Enfin portant ſon humeur entreprenante ſur des objets d'agriculture, au lieu de reſter oiſive dans ſa maiſon, elle prenoit le train de devenir bientôt une groſſe fermiere. Je n'aimois pas trop à la voir ainſi s'étendre, & je m'y oppoſois tant que je pouvois ; bien ſûr qu'elle ſeroit toujours trompée, & que ſon humeur libérale & prodigue porteroit toujours la dépenſe au-delà du produit. Toutefois je me conſolois en penſant que ce produit du moins ne ſeroit pas nul & lui aideroit à vivre. De toutes les entrepriſes qu'elle pouvoit former, celle-là me paroiſſoit la moins ruineuſe, & ſans y enviſager comme elle un objet de profit, j'y enviſageois une occupation continuelle qui la garantiroit des mauvaiſes affaires & des eſcrocs. Dans cette idée je deſirois ardemment de recouvrer autant de force & de ſanté qu'il m'en falloit pour veiller à ſes affaires, pour être piqueur de ſes ouvriers ou ſon premier ouvrier, & naturellement l'exercice que cela me faiſoit faire, m'arrachant ſouvent

ſouvent à mes livres, & me diſtraiſant ſur mon état, devoit le rendre meilleur.

L'hiver ſuivant *Barillot* revenant d'Italie m'apporta quelques livres, entr'autres le Bontempi & la Cartella per muſica du P. *Banchieri* qui me donnerent du goût pour l'hiſtoire de la muſique & pour les recherches théoriques de ce bel art. *Barillot* reſta quelque tems avec nous, & comme j'étois majeur depuis pluſieurs mois, il fut convenu que j'irois le printems ſuivant à Geneve redemander le bien de ma mere ou du moins la part qui m'en revenoit, en attendant qu'on ſût ce que mon frere étoit devenu. Cela s'exécuta comme il avoit été réſolu. J'allai à Geneve, mon pere y vint de ſon côté. Depuis long-tems il y revenoit ſans qu'on lui cherchât querelle, quoiqu'il n'eût jamais purgé ſon décret : mais comme on avoit de l'eſtime pour ſon courage & du reſpect pour ſa probité, on feignoit d'avoir oublié ſon affaire, & les magiſtrats occupés du grand projet qui éclata peu après, ne vouloient pas effaroucher avant le tems la bourgeoiſie, en lui rappellant mal-à-propos leur ancienne partialité.

Je craignois qu'on ne me fît des difficultés ſur mon changement de religion; l'on n'en fit aucune. Les loix de Geneve ſont à cet égard moins dures que celles de Berne, où, quiconque change de religion, perd non-ſeulement ſon état mais ſon bien. Le mien ne me fut donc pas diſputé, mais ſe trouva, je ne ſais comment, réduit à fort peu de choſe. Quoiqu'on fût à-peu-près ſûr que mon frere étoit mort, on n'en avoit point de preuve juridique. Je manquois de titres ſuffiſans pour réclamer ſa part, & je la laiſſai ſans regret

pour aider à vivre à mon pere qui en a joui tant qu'il a vécu. Si-tôt que les formalités de justice furent faites, & que j'eus reçu mon argent, j'en mis quelque partie en livres & je volai porter le reste aux pieds de Maman. Le cœur me battoit de joie durant la route, & le moment où je déposai cet argent dans ses mains, me fut mille fois plus doux que celui où il entra dans les miennes. Elle le reçut avec cette simplicité des belles ames qui faisant ces choses-là sans effort, les voyent sans admiration. Cet argent fut employé presque tout entier à mon usage, & cela avec une égale simplicité. L'emploi en eût exactement été le même s'il lui fût venu d'autre part.

Cependant ma santé ne se rétablissoit point. Je dépérissois au contraire à vue d'œil. J'étois pâle comme un mort, & maigre comme un squelette. Mes battemens d'arteres étoient terribles, mes palpitations plus fréquentes, j'étois continuellement oppressé, & ma foiblesse enfin devint telle que j'avois peine à me mouvoir; je ne pouvois presser le pas sans étouffer, je ne pouvois me baisser sans avoir des vertiges, je ne pouvois soulever le plus léger fardeau; j'étois réduit à l'inaction la plus tourmentante pour un homme aussi remuant que moi. Il est certain qu'il se méloit à tout cela beaucoup de vapeurs. Les vapeurs sont les maladies des gens heureux; c'étoit la mienne : les pleurs que je versois souvent sans raison de pleurer, les frayeurs vives au bruit d'une feuille ou d'un oiseau; l'inégalité d'humeur dans le calme de la plus douce vie, tout cela marquoit cet ennui du bien-être qui fait pour ainsi dire extravaguer la sensibilité. Nous sommes si peu faits pour être heureux ici-bas qu'il faut nécessairement

que l'ame ou le corps souffrent quand ils ne souffrent pas tous les deux, & que le bon état de l'un fait presque toujours tort à l'autre. Quand j'aurois pu jouir délicieusement de la vie, ma machine en décadence m'en empêchoit, sans qu'on pût dire où la cause du mal avoit son vrai siége. Dans la suite, malgré le déclin des ans & des maux très-réels & très-graves, mon corps semble avoir repris des forces pour mieux sentir mes malheurs, & maintenant que j'écris ceci, infirme & presque sexagénaire, accablé de douleurs de toute espece, je me sens pour souffrir plus de vigueur & de vie que je n'en eus pour jouir à la fleur de mon âge & dans le sein du plus vrai bonheur.

Pour m'achever, ayant fait entrer un peu de physiologie dans mes lectures, je m'étois mis à étudier l'anatomie, & passant en revue la multitude & le jeu des pieces qui composoient ma machine, je m'attendois à sentir détraquer tout cela vingt fois le jour; loin d'être étonné de me trouver mourant, je l'étois que je pusse encore vivre, & je ne lisois pas la description d'une maladie que je ne crusse être la mienne. Je suis sûr que si je n'avois pas été malade je le serois devenu par cette fatale étude. Trouvant dans chaque maladie des symptômes de la mienne je croyois les avoir toutes, & j'en gagnai par-dessus une plus cruelle encore dont je m'étois cru délivré; la fantaisie de guérir : c'en est une difficile à éviter quand on se met à lire des livres de médecine. A force de chercher, de réfléchir, de comparer, j'allai m'imaginer que la base de mon mal étoit un polype au cœur, & *Salomon* lui-même parut frappé de cette idée. Raisonnable-

ment je devois partir de cette opinion pour me confirmer dans ma résolution précédente. Je ne fis point ainsi. Je tendis tous les ressorts de mon esprit pour chercher comment on pouvoit guérir d'un polype au cœur, résolu d'entreprendre cette merveilleuse cure. Dans un voyage qu'*Anet* avoit fait à Montpellier pour aller voir le jardin des plantes & le démonstrateur M. *Sauvages*, on lui avoit dit que M. *Fizes* avoit guéri un pareil polype. Maman s'en souvint & m'en parla. Il n'en fallut pas davantage pour m'inspirer le desir d'aller consulter M. *Fizes*. L'espoir de guérir me fait retrouver du courage & des forces pour entreprendre ce voyage. L'argent venu de Geneve en fournit le moyen. Maman loin de m'en détourner m'y exhorte; & me voilà parti pour Montpellier.

Je n'eus pas besoin d'aller si loin pour trouver le médecin qu'il me falloit. Le cheval me fatigant trop, j'avois pris une chaise à Grenoble. A Moirans cinq ou six autres chaises arriverent à la file après la mienne. Pour le coup c'étoit vraiment l'aventure des brancards. La plupart de ces chaises étoient le cortege d'une nouvelle mariée appellée Madame de***. Avec elle étoit une autre femme appellée Madame *N****, moins jeune & moins belle que Madame de***, mais non moins aimable, & qui de Romans où s'arrêtoit celle-ci devoit poursuivre sa route jusqu'au***. près le Pont du St. Esprit. Avec la timidité qu'on me connoit, on s'attend que la connoissance ne fut pas si-tôt faite avec des femmes brillantes & la suite qui les entouroit: mais enfin suivant la même route, logeant dans les mêmes auberges,

& ſous peine de paſſer pour un loup-garou, forcé de me préſenter à la même table, il falloit bien que cette connoiſſance ſe fît; elle ſe fit donc, & même plutôt que je n'aurois voulu; car tout ce fracas ne convenoit gueres à un malade & ſur-tout à un malade de mon humeur. Mais la curioſité rend ces coquines de femmes ſi inſinuantes, que pour parvenir à connoître un homme, elles commencent par lui faire tourner la tête. Ainſi arriva de moi. Madame de***. trop entourée de ſes jeunes roquets, n'avoit gueres le tems de m'agacer, & d'ailleurs ce n'en étoit pas la peine, puiſque nous allions nous quitter; mais Madame *N****, moins obſédée, avoit des proviſions à faire pour ſa route : voilà Madame *N****. qui m'entreprend, & adieu le pauvre *Jean-Jaques*, ou plutôt adieu la fievre, les vapeurs, le polype, tout part auprès d'elle, hors certaines palpitations qui me reſterent & dont elle ne vouloit pas me guérir. Le mauvais état de ma ſanté fut le premier texte de notre connoiſſance. On voyoit que j'étois malade, on ſavoit que j'allois à Montpellier, & il faut que mon air & mes manieres n'annonçaſſent pas un débauché; car il fut clair dans la ſuite, qu'on ne m'avoit pas ſoupçonné d'aller y faire un tour de caſſerolle. Quoique l'état de maladie ne ſoit pas pour un homme une grande recommandation près des Dames, il me rendit toutefois intéreſſant pour celles-ci. Le matin elles envoyoient ſavoir de mes nouvelles, & m'inviter à prendre le chocolat avec elles; elles s'informoient comment j'avois paſſé la nuit. Une fois, ſelon ma louable coutume de parler ſans penſer, je répondis que je ne ſavois pas. Cette réponſe

leur fit croire que j'étois fou ; elles m'examinerent davantage, & cet examen ne me nuisit pas. J'entendis une fois Madame de ***. dire à son amie : il manque de monde, mais il est aimable. Ce mot me rassura beaucoup, & fit que je le devins en effet.

En se familiarisant il falloit parler de soi, dire d'où l'on venoit, qui l'on étoit. Cela m'embarrassoit ; car je sentois très-bien que parmi la bonne compagnie, & avec des femmes galantes ce mot de nouveau converti m'alloit tuer. Je ne sais par quelle bizarrerie je m'avisai de passer pour Anglois. Je me donnai pour Jacobite, on me prit pour tel ; je m'appellai *Dudding*, & l'on m'appella M. *Dudding*. Un maudit Marquis de ***. qui étoit là, malade ainsi que moi, vieux au par-dessus, & d'assez mauvaise humeur, s'avisa de lier conversation avec M. *Dudding*. Il me parla du Roi Jaques, du Prétendant, de l'ancienne Cour de St. Germain. J'étois sur les épines. Je ne savois de tout cela que le peu que j'en avois lu dans le Comte Hamilton & dans les Gazettes ; cependant je fis de ce peu si bon usage que je me tirai d'affaire : heureux qu'on ne se fût pas avisé de me questionner sur la langue angloise dont je ne savois pas un seul mot.

Toute la compagnie se convenoit & voyoit à regret le moment de se quitter. Nous faisions des journées de limaçon. Nous nous trouvâmes un dimanche à St. Marcellin ; Madame *N****. voulut aller à la messe, j'y fus avec elle ; cela faillit à gâter mes affaires. Je me comportai comme j'ai toujours fait. Sur ma contenance modeste & recueillie, elle me crut dévot & prit de moi la plus mauvaise opinion du

monde, comme elle me l'avoua deux jours après. Il me fallut ensuite beaucoup de galanterie pour effacer cette mauvaise impression, ou plutôt Madame *N****. en femme d'expérience & qui ne se rebutoit pas aisément, voulut bien courir les risques de ses avances pour voir comment je m'en tirerois. Elle m'en fit beaucoup, & de telles, que bien éloigné de présumer de ma figure, je crus qu'elle se moquoit de moi. Sur cette folie il n'y eut sorte de bêtises que je ne fisse; c'étoit pis que le Marquis du *Legs*. Madame *N****. tint bon, me fit tant d'agaceries & me dit des choses si tendres, qu'un homme beaucoup moins sot eût eu bien de la peine à prendre tout cela sérieusement. Plus elle en faisoit, plus elle me confirmoit dans mon idée, & ce qui me tourmentoit davantage, étoit qu'à bon compte je me prenois d'amour tout de bon. Je me disois & je lui disois en soupirant: ah! que tout cela n'est-il vrai! je serois le plus heureux des hommes. Je crois que ma simplicité de novice ne fit qu'irriter sa fantaisie; elle n'en voulut pas avoir le démenti.

Nous avions laissé à Romans Madame de***. & sa suite. Nous continuions notre route le plus lentement & le plus agréablement du monde, Madame *N****. le Marquis de***. & moi. Le Marquis quoique malade & grondeur, étoit un assez bon homme, mais qui n'aimoit pas trop à manger son pain à la fumée du rôti. Madame *N****. cachoit si peu le goût qu'elle avoit pour moi, qu'il s'en apperçut plutôt que moi-même, & ses sarcasmes malins auroient dû me donner au moins la confiance que je n'osois prendre aux

bontés de la Dame, si par un travers d'esprit dont moi seul étois capable, je ne m'étois imaginé qu'ils s'entendoient pour me persiffler. Cette sotte idée acheva de me renverser la tête, & me fit faire le plus plat personnage, dans une situation où, mon cœur étant réellement pris m'en pouvoit dicter un assez brillant. Je ne conçois pas comment Madame *N****. ne se rebuta pas de ma maussaderie, & ne me congédia pas avec le dernier mépris. Mais c'étoit une femme d'esprit qui savoit discerner son monde, & qui voyoit bien qu'il y avoit plus de bêtise que de tiédeur dans mes procédés.

Elle parvint enfin à se faire entendre, & ce ne fut pas sans peine. A Valence nous étions arrivés pour dîner, & selon notre louable coutume nous y passâmes le reste du jour. Nous étions logés hors de la ville à St. Jaques, je me souviendrai toujours de cette auberge ainsi que de la chambre que Madame *N****. y occupoit. Après le dîné elle voulut se promener; elle savoit que le Marquis n'étoit pas allant: c'étoit le moyen de se ménager un tête-à-tête dont elle avoit bien résolu de tirer parti; car il n'y avoit plus de tems à perdre pour en avoir à mettre à profit. Nous nous promenions autour de la ville, le long des fossés. Là je repris la longue histoire de mes complaintes, auxquelles elle répondoit d'un ton si tendre, me pressant quelquefois contre son cœur le bras qu'elle tenoit, qu'il falloit une stupidité pareille à la mienne pour m'empêcher de vérifier si elle parloit sérieusement. Ce qu'il y avoit d'impayable étoit que j'étois moi-même excessivement ému. J'ai dit qu'elle étoit aimable; l'amour la rendoit charmante; il lui rendoit tout l'éclat de la premiere

jeunesse,

jeunesse, & elle ménageoit ses agaceries avec tant d'art qu'elle auroit séduit un homme à l'épreuve. J'étois donc fort mal à mon aise & toujours sur le point de m'émanciper. Mais la crainte d'offenser ou de déplaire ; la frayeur plus grande encore d'être hué, sifflé, berné, de fournir une histoire à table, & d'être complimenté sur mes entreprises par l'impitoyable Marquis, me retinrent au point d'être indigné moi-même de ma sotte honte, & de ne la pouvoir vaincre en me la reprochant. J'étois au supplice ; j'avois déjà quitté mes propos de Céladon dont je sentois tout le ridicule en si beau chemin ; ne sachant plus quelle contenance tenir ni que dire, je me taisois ; j'avois l'air boudeur ; enfin je faisois tout ce qu'il falloit pour m'attirer le traitement que j'avois redouté. Heureusement Madame *N****. prit un parti plus humain. Elle interrompit brusquement ce silence en passant un bras autour de mon cou, & dans l'instant sa bouche parla trop clairement sur la mienne pour me laisser mon erreur. La crise ne pouvoit se faire plus à propos. Je devins aimable. Il en étoit tems. Elle m'avoit donné cette confiance dont le défaut m'a presque toujours empêché d'être moi. Je le fus alors. Jamais mes yeux, mes sens, mon cœur & ma bouche n'ont si bien parlé ; jamais je n'ai si pleinement réparé mes torts, & si cette petite conquête avoit coûté des soins à Madame *N****. j'eus lieu de croire qu'elle n'y avoit pas regret.

Quand je vivrois cent ans je ne me rappellerois jamais sans plaisir le souvenir de cette charmante femme. Je dis charmante, quoiqu'elle ne fût ni belle ni jeune ; mais n'étant

non plus ni laide ni vieille, elle n'avoit rien dans sa figure qui empêchât son esprit & ses graces de faire tout leur effet. Tout au contraire des autres femmes, ce qu'elle avoit de moins frais étoit le visage, & je crois que le rouge le lui avoit gâté. Elle avoit ses raisons pour être facile : c'étoit le moyen de valoir tout son prix. On pouvoit la voir sans l'aimer, mais non pas la posséder sans l'adorer, & cela prouve, ce me semble, qu'elle n'étoit pas toujours aussi prodigue de ses bontés qu'elle le fut avec moi. Elle s'étoit prise d'un goût trop prompt & trop vif pour être excusable, mais où le cœur entroit du moins autant que les sens, & durant le tems court & délicieux que je passai auprès d'elle, j'eus lieu de croire aux ménagemens forcés qu'elle m'imposoit, que quoique sensuelle & voluptueuse elle aimoit encore mieux ma santé que ses plaisirs.

Notre intelligence n'échappa pas au Marquis. Il n'en tiroit pas moins sur moi : au contraire il me traitoit plus que jamais en pauvre amoureux transi, martyr des rigueurs de sa Dame. Il ne lui échappa jamais un mot, un sourire, un regard qui pût me faire soupçonner qu'il nous eût devinés, & je l'aurois cru notre dupe, si Madame *N****. qui voyoit mieux que moi ne m'eût dit qu'il ne l'étoit pas, mais qu'il étoit galant homme; & en effet on ne sauroit avoir des attentions plus honnêtes, ni se comporter plus poliment qu'il fit toujours même envers moi, sauf ses plaisanteries, sur-tout depuis mon succès : il m'en attribuoit l'honneur peut-être & me supposoit moins sot que je ne l'avois paru ; il se trompoit comme on a vu, mais n'importe ; je profitois de son

erreur, & il eſt vrai qu'alors les rieurs étant pour moi je prêtois le flanc de bon cœur & d'aſſez bonne grace à ſes épigrammes, & j'y ripoſtois quelquefois même aſſez heureuſement, tout fier de me faire honneur auprès de Madame *N****. de l'eſprit qu'elle m'avoit donné. Je n'étois plus le même homme.

Nous étions dans un pays & dans une ſaiſon de bonne chere. Nous la faiſions par-tout excellente, grace aux bons ſoins du Marquis. Je me ſerois pourtant paſſé qu'il les étendît juſqu'à nos chambres; mais il envoyoit devant ſon laquais pour les retenir, & le coquin, ſoit de ſon chef, ſoit par l'ordre de ſon maître, le logeoit toujours à côté de Madame *N****. & me fourroit à l'autre bout de la maiſon; mais cela ne m'embarraſſoit gueres, & nos rendez-vous n'en étoient que plus piquans. Cette vie délicieuſe dura quatre ou cinq jours pendant leſquels je m'enivrai des plus douces voluptés. Je les goûtai pures, vives, ſans aucun mélange de peines; ce ſont les premieres & les ſeules que j'aye ainſi goûtées, & je puis dire que je dois à Madame *N****. de ne pas mourir ſans avoir connu le plaiſir.

Si ce que je ſentois pour elle n'étoit pas précisément de l'amour, c'étoit du moins un retour ſi tendre pour celui qu'elle me témoignoit, c'étoit une ſenſualité ſi brûlante dans le plaiſir & une intimité ſi douce dans les entretiens, qu'elle avoit tout le charme de la paſſion ſans en avoir le délire qui tourne la tête & fait qu'on ne ſait pas jouir. Je n'ai ſenti l'amour vrai qu'une ſeule fois en ma vie, & ce ne fut pas auprès d'elle. Je ne l'aimois pas non plus comme j'avois

aimé & comme j'aimois Madame de *Warens* ; mais c'étoit pour cela même que je la possédois cent fois mieux. Près de Maman, mon plaisir étoit toujours troublé par un sentiment de tristesse, par un secret serrement de cœur que je ne surmontois pas sans peine ; au lieu de me féliciter de la posséder, je me reprochois de l'avilir. Près de Madame *N****. au contraire, fier d'être homme & d'être heureux, je me livrois à mes sens avec joie, avec confiance, je partageois l'impression que je faisois sur les siens ; j'étois assez à moi pour contempler avec autant de vanité que de volupté mon triomphe, & pour tirer de-là dequoi le redoubler.

Je ne me souviens pas de l'endroit où nous quitta le Marquis qui étoit du pays ; mais nous nous trouvâmes seuls avant d'arriver à Montelimar, & dès-lors Madame *N****. établit sa femme-de-chambre dans ma chaise, & je passai dans la sienne avec elle. Je puis assurer que la route ne nous ennuyoit pas de cette maniere, & j'aurois eu bien de la peine à dire comment le pays que nous parcourions étoit fait. A Montelimar elle eut des affaires qui l'y retinrent trois jours, durant lesquels elle ne me quitta pourtant qu'un quart-d'heure pour une visite qui lui attira des importunités désolantes & des invitations qu'elle n'eut garde d'accepter. Elle prétexta des incommodités qui ne nous empêcherent pourtant pas d'aller nous promener tous les jours tête-à-tête dans le plus beau pays & sous le plus beau ciel du monde. Oh, ces trois jours ! J'ai dû les regretter quelquefois ; il n'en est plus revenu de semblables.

Des amours de voyage ne sont pas faits pour durer. Il

fallut nous séparer, & j'avoue qu'il en étoit tems; non que je fusse rassasié ni prêt à l'être; je m'attachois chaque jour davantage; mais malgré toute la discrétion de la Dame, il ne me restoit gueres que la bonne volonté. Nous donnâmes le change à nos regrets par des projets pour notre réunion. Il fut décidé que puisque ce régime me faisoit du bien j'en userois, & que j'irois passer l'hiver au ***. sous la direction de Madame *N****. Je devois seulement rester à Montpellier cinq ou six semaines, pour lui laisser le tems de préparer les choses de maniere à prévenir les caquets. Elle me donna d'amples instructions sur ce que je devois savoir, sur ce que je devois dire, sur la maniere dont je devois me comporter. En attendant nous devions nous écrire. Elle me parla beaucoup & sérieusement du soin de ma santé; m'exhorta de consulter d'habiles gens, d'être très-attentif à tout ce qu'ils me prescriroient, & se chargea, quelque sévere que pût être leur ordonnance, de me la faire exécuter tandis que je serois auprès d'elle. Je crois qu'elle parloit sincérement, car elle m'aimoit: elle m'en donna mille preuves plus sures que des faveurs. Elle jugea par mon équipage, que je ne nageois pas dans l'opulence; quoiqu'elle ne fût pas riche elle-même, elle voulut à notre séparation me forcer de partager sa bourse qu'elle apportoit de Grenoble assez bien garnie, & j'eus beaucoup de peine à m'en défendre. Enfin je la quittai le cœur tout plein d'elle, & lui laissant, ce me semble, un véritable attachement pour moi.

J'achevois ma route en la recommençant dans mes souvenirs, & pour le coup très-content d'être dans une bonne

chaise pour y rêver plus à mon aise aux plaisirs que j'avois goûtés, & à ceux qui m'étoient promis. Je ne pensois qu'au***. & à la charmante vie qui m'y attendoit. Je ne voyois que Madame *N****. & ses entours. Tout le reste de l'univers n'étoit rien pour moi, Maman même étoit oubliée. Je m'occupois à combiner dans ma tête tous les détails dans lesquels Madame *N****. étoit entrée pour me faire d'avance une idée de sa demeure, de son voisinage, de ses sociétés, de toute sa maniere de vivre. Elle avoit une fille dont elle m'avoit parlé très-souvent en mere idolâtre. Cette fille avoit quinze ans passés ; elle étoit vive, charmante, & d'un caractere aimable. On m'avoit promis que j'en serois caressé, je n'avois pas oublié cette promesse, & j'étois fort curieux d'imaginer comment Mademoiselle *N****. traiteroit le bon ami de sa Maman. Tels furent les sujets de mes rêveries depuis le Pont St. Esprit jusqu'à Remoulin. On m'avoit dit d'aller voir le Pont-du-Gard ; je n'y manquai pas. Après un déjeûné d'excellentes figues, je pris un guide & j'allai voir le Pont-du-Gard. C'étoit le premier ouvrage des Romains que j'eusse vu. Je m'attendois à voir un monument digne des mains qui l'avoient construit. Pour le coup l'objet passa mon attente, & ce fut la seule fois en ma vie. Il n'appartenoit qu'aux Romains de produire cet effet. L'aspect de ce simple & noble ouvrage me frappa d'autant plus qu'il est au milieu d'un désert où le silence & la solitude rendent l'objet plus frappant & l'admiration plus vive ; car ce prétendu pont n'étoit qu'un aqueduc. On se demande quelle force a transporté ces pierres énormes si loin de toute carriere, & a réuni les bras de tant de

milliers d'hommes dans un lieu où il n'en habite aucun ? Je parcourus les trois étages de ce ſuperbe édifice que le reſpect m'empêchoit preſque d'oſer fouler ſous mes pieds. Le retentiſſement de mes pas ſous ces immenſes voûtes me faiſoit croire entendre la forte voix de ceux qui les avoient bâties. Je me perdois comme un inſecte dans cette immenſité. Je ſentois tout en me faiſant petit, je ne ſais quoi qui m'élevoit l'ame, & je me diſois en ſoupirant : que ne ſuis-je né Romain! Je reſtai là pluſieurs heures dans une contemplation raviſſante. Je m'en revins diſtrait & rêveur, & cette rêverie ne fut pas favorable à Madame *N****. Elle avoit bien ſongé à me prémunir contre les filles de Montpellier, mais non pas contre le Pont-du-Gard. On ne s'aviſe jamais de tout.

A Nîmes j'allai voir les Arênes ; c'eſt un ouvrage beaucoup plus magnifique que le Pont-du-Gard, & qui me fit beaucoup moins d'impreſſion, ſoit que mon admiration ſe fût épuiſée ſur le premier objet, ſoit que la ſituation de l'autre au milieu d'une ville fût moins propre à l'exciter. Ce vaſte & ſuperbe Cirque eſt entouré de vilaines petites maiſons, & d'autres maiſons plus petites & plus vilaines encore en rempliſſent l'Arêne, de ſorte que le tout ne produit qu'un effet diſparate & confus, où le regret & l'indignation étouffent le plaiſir & la ſurpriſe. J'ai vu depuis le Cirque de Vérone infiniment plus petit & moins beau que celui de Nîmes, mais entretenu & conſervé avec toute la décence & la propreté poſſibles, & qui par cela même me fit une impreſſion plus forte & plus agréable. Les François n'ont ſoin de rien & ne reſpectent aucun monument. Ils ſont tout feu pour

entreprendre & ne ſavent rien finir ni rien entretenir.

J'étois changé à tel point, & ma ſenſualité miſe en exercice s'étoit ſi bien éveillée que je m'arrêtai un jour au Pont-de-Lunel pour y faire bonne chere, avec de la compagnie qui s'y trouva. Ce cabaret le plus eſtimé de l'Europe, méritoit alors de l'être. Ceux qui le tenoient avoient ſu tirer parti de ſon heureuſe ſituation pour le tenir abondamment approviſionné & avec choix. C'étoit réellement une choſe curieuſe de trouver dans une maiſon ſeule & iſolée au milieu de la campagne, une table fournie en poiſſon de mer & d'eau douce, en gibier excellent, en vins fins, ſervie avec ces attentions & ces ſoins qu'on ne trouve que chez les grands & les riches, & tout cela pour vos trente-cinq ſous. Mais le Pont-de-Lunel ne reſta pas long-tems ſur ce pied, & à force d'uſer ſa réputation, il la perdit enfin tout-à-fait.

J'avois oublié durant ma route que j'étois malade; je m'en ſouvins en arrivant à Montpellier. Mes vapeurs étoient bien guéries, mais tous mes autres maux me reſtoient, & quoique l'habitude m'y rendît moins ſenſible, c'en étoit aſſez pour ſe croire mort à qui s'en trouveroit attaqué tout-d'un-coup. En effet ils étoient moins douloureux qu'effrayans, & faiſoient plus ſouffrir l'eſprit que le corps dont ils ſembloient annoncer la deſtruction. Cela faiſoit que diſtrait par des paſſions vives je ne ſongeois plus à mon état; mais comme il n'étoit pas imaginaire, je le ſentois ſi-tôt que j'étois de ſang-froid. Je ſongeai donc ſérieuſement aux conſeils de Madame *N****. & au but de mon voyage. J'allai conſulter les praticiens les plus illuſtres, ſur-tout M. *Fizes*, & pour ſurabondance de

précaution

précaution je me mis en penſion chez un médecin. C'étoit un Irlandois appellé *Fitz-Moris*, qui tenoit une table aſſez nombreuſe d'étudians en médecine, & il y avoit cela de commode pour un malade à s'y mettre, que M. *Fitz-Moris* ſe contentoit d'une penſion honnête pour la nourriture & ne prenoit rien de ſes penſionnaires pour ſes ſoins comme médecin. Il ſe chargea de l'exécution des ordonnances de M. *Fizes*, & de veiller ſur ma ſanté. Il s'acquitta fort bien de cet emploi quant au régime ; on ne gagnoit pas d'indigeſtions à cette penſion-là, & quoique je ne ſois pas fort ſenſible aux privations de cette eſpece, les objets de comparaiſon étoient ſi proches que je ne pouvois m'empêcher de trouver quelquefois en moi-même, que *M****. étoit un meilleur pourvoyeur que M. *Fitz-Moris*. Cependant comme on ne mouroit pas de faim, non plus, & que toute cette jeuneſſe étoit fort gaie, cette maniere de vivre me fit du bien réellement & m'empêcha de retomber dans mes langueurs. Je paſſois la matinée à prendre des drogues, ſur-tout, je ne ſais quelles eaux, je crois les eaux de Vals, & à écrire à Madame *N****. car la correſpondance alloit ſon train, & *Rouſſeau* ſe chargeoit de retirer les lettres de ſon ami *Dudding*. A midi j'allois faire un tour à la Canourgue avec quelqu'un de nos jeunes commençaux, qui tous étoient de très-bons enfans ; on ſe raſſembloit, on alloit dîner. Après dîné, une importante affaire occupoit la plupart d'entre nous juſqu'au ſoir : c'étoit d'aller hors de la ville jouer le goûté en deux ou trois parties de mail. Je ne jouois pas ; je n'en avois ni la force ni l'adreſſe, mais je pariois, & ſuivant avec l'in-

térêt du pari, nos joueurs & leurs boules à travers des chemins raboteux & pleins de pierres, je faifois un exercice agréable & falutaire qui me convenoit tout-à-fait. On goûtoit dans un cabaret hors de la ville. Je n'ai pas befoin de dire que ces goûtés étoient gais, mais j'ajouterai qu'ils étoient affez décens, quoique les filles du cabaret fuffent jolies. M. *Fitz-Moris* grand joueur de mail, étoit notre préfident, & je puis dire malgré la mauvaife réputation des étudians, que je trouvai plus de mœurs & d'honnêteté parmi toute cette jeuneffe, qu'il ne feroit aifé d'en trouver dans le même nombre d'hommes faits. Ils étoient plus bruyans que crapuleux, plus gais que libertins, & je me monte fi aifément à un train de vie quand il eft volontaire, que je n'aurois pas mieux demandé que de voir durer celui-là toujours. Il y avoit parmi ces étudians plufieurs Irlandois, avec lefquels je tâchois d'apprendre quelques mots d'Anglois par précaution pour le ***. car le tems approchoit de m'y rendre. Madame *N****. m'en preffoit chaque ordinaire, & je me préparois à lui obéir. Il étoit clair que mes médecins, qui n'avoient rien compris à mon mal, me regardoient comme un malade imaginaire & me traitoient fur ce pied, avec leur fquine, leurs eaux & leur petit-lait. Tout au contraire des théologiens, les médecins & les philofophes n'admettent pour vrai que ce qu'ils peuvent expliquer, & font de leur intelligence la mefure des poffibles. Ces Meffieurs ne connoiffoient rien à mon mal; donc je n'étois pas malade: car comment fuppofer que des Docteurs ne fuffent pas tout? Je vis qu'ils ne cherchoient qu'à m'amufer & me faire manger mon argent, & jugeant que leur fubftitut

du * * *. feroit cela tout auſſi bien qu'eux, mais plus agréablement, je réſolus de lui donner la preference, & je quittai Montpellier dans cette ſage intention.

Je partis vers la fin de Novembre après ſix ſemaines ou deux mois de ſéjour dans cette ville, où je laiſſai une douzaine de louis ſans aucun profit pour ma ſanté ni pour mon inſtruction, ſi ce n'eſt un cours d'anatomie commencé ſous M. *Fitz-Moris*, & que je fus obligé d'abandonner par l'horrible puanteur des cadavres qu'on diſſequoit, & qu'il me fut impoſſible de ſupporter.

Mal à mon aiſe au-dedans de moi ſur la réſolution que j'avois priſe, j'y réfléchiſſois en m'avançant toujours vers le Pont St. Eſprit, qui étoit également la route du * * *. & de Chambéri. Les ſouvenirs de Maman & ſes lettres, quoique moins fréquentes que celles de Madame *N* * * *. réveilloient dans mon cœur des remords que j'avois étouffés durant ma premiere route. Ils devinrent ſi vifs au retour que, balançant l'amour du plaiſir, ils me mirent en état d'écouter la raiſon ſeule. D'abord dans le rôle d'aventurier que j'allois recommencer je pouvois être moins heureux que la premiere fois; il ne falloit dans tout le * * *. qu'une ſeule perſonne qui eût été en Angleterre, qui connût les Anglois, ou qui ſût leur langue, pour me demaſquer. La famille de Madame *N* * * *. pouvoit ſe prendre de mauvaiſe humeur contre moi, & me traiter peu honnêtement. Sa fille à laquelle malgré moi je penſois plus qu'il n'eût fallu, m'inquiétoit encore. Je tremblois d'en devenir amoureux, & cette peur faiſoit déja la moitié de l'ouvrage. Allois-je donc pour prix des bontés de la mere,

chercher à corrompre ſa fille, à lier le plus déteſtable commerce, à mettre la diſſention, le déshonneur, le ſcandale & l'enfer dans ſa maiſon? Cette idée me fit horreur, je pris bien la ferme réſolution de me combattre & de me vaincre ſi ce malheureux penchant venoit à ſe déclarer. Mais pourquoi m'expoſer à ce combat? Quel miſérable état de vivre avec la mere dont je ſerois raſſaſié, & de brûler pour la fille ſans oſer lui montrer mon cœur? Quelle néceſſité d'aller chercher cet état, & m'expoſer aux malheurs, aux affronts, aux remords, pour des plaiſirs dont j'avois d'avance épuiſé le plus grand charme: car il eſt certain que ma fantaiſie avoit perdu ſa premiere vivacité. Le goût du plaiſir y étoit encore, mais la paſſion n'y étoit plus. A cela ſe mêloient des réflexions relatives à ma ſituation, à mes devoirs, à cette Maman ſi bonne, ſi généreuſe, qui déjà chargée de dettes, l'étoit encore de mes folles dépenſes, qui s'épuiſoit pour moi, & que je trompois ſi indignement. Ce reproche devint ſi vif qu'il l'emporta à la fin. En approchant du St. Eſprit, je pris la réſolution de brûler l'étape du * * *. & de paſſer tout droit. Je l'exécutai courageuſement, avec quelques ſoupirs, je l'avoue; mais auſſi avec cette ſatisfaction intérieure que je goûtois pour la premiere fois de ma vie de me dire, je mérite ma propre eſtime: je ſais préférer mon devoir à mon plaiſir. Voilà la premiere obligation véritable que j'aye à l'étude. C'étoit elle qui m'avoit appris à réfléchir, à comparer. Après les principes ſi purs que j'avois adoptés il y avoit peu de tems; après les regles de ſageſſe & de vertu que je m'étois faites & que je m'étois ſenti ſi fier de ſuivre; la honte d'être ſi peu conſéquent à moi-

méme, de démentir ſi-tôt & ſi haut mes propres maximes, l'emporta ſur la volupté : l'orgueil eut peut-être autant de part à ma réſolution que la vertu; mais ſi cet orgueil n'eſt pas la vertu méme, il a des effets ſi ſemblables qu'il eſt pardonnable de s'y tromper.

L'un des avantages des bonnes actions eſt d'élever l'ame & de la diſpoſer à en faire de meilleures : car telle eſt la foibleſſe humaine qu'on doit mettre au nombre des bonnes actions, l'abſtinence du mal qu'on eſt tenté de commettre. Sitôt que j'eus pris ma réſolution je devins un autre homme, ou plutôt je redevins celui que j'étois auparavant, & que ce moment d'ivreſſe avoit fait diſparoître. Plein de bons ſentimens & de bonnes réſolutions, je continuai ma route dans la bonne intention d'expier ma faute; ne penſant qu'à régler déſormais ma conduite ſur les loix de la vertu, à me conſacrer ſans réſerve au ſervice de la meilleure des meres, à lui vouer autant de fidélité que j'avois d'attachement pour elle, & à n'écouter plus d'autre amour que celui de mes devoirs. Hélas! La ſincérité de mon retour au bien ſembloit me promettre une autre deſtinée; mais la mienne étoit écrite & déjà commencée, & quand mon cœur plein d'amour pour les choſes bonnes & honnêtes, ne voyoit plus qu'innocence & bonheur dans la vie, je touchois au moment funeſte qui devoit traîner à ſa ſuite la longue chaine de mes malheurs.

L'empreſſement d'arriver me fit faire plus de diligence que je n'avois compté. Je lui avois annoncé de Valence le jour & l'heure de mon arrivée. Ayant gagné une demi-journée ſur mon calcul, je reſtai autant de tems à Chaparillan, afin d'ar-

river juſte au moment que j'avois marqué. Je voulois goûter dans tout ſon charme le plaiſir de la revoir. J'aimois mieux le différer un peu pour y joindre celui d'être attendu. Cette précaution m'avoit toujours réuſſi. J'avois vu toujours marquer mon arrivée par une eſpece de petite fête : je n'en attendois pas moins cette fois, & ces empreſſemens qui m'étoient ſi ſenſibles, valoient bien la peine d'être ménagés.

J'arrivai donc exactement à l'heure. De tout loin je regardois ſi je ne la verrois point ſur le chemin ; le cœur me battoit de plus en plus à meſure que j'approchois. J'arrive eſſoufflé ; car j'avois quitté ma voiture en ville : je ne vois perſonne dans la cour, ſur la porte, à la fenêtre ; je commence à me troubler ; je redoute quelque accident. J'entre ; tout eſt tranquille ; des ouvriers goûtoient dans la cuiſine ; du reſte aucun apprêt. La ſervante parut ſurpriſe de me voir ; elle ignoroit que je duſſe arriver. Je monte, je la vois enfin, cette chere Maman ſi tendrement, ſi vivement, ſi purement aimée ; j'accours, je m'élance à ſes pieds. Ah ! te voilà petit ! me dit-elle en m'embraſſant : as-tu fait bon voyage ? Comment te portes-tu ? Cet accueil m'interdit un peu. Je lui demandai ſi elle n'avoit pas reçu ma lettre ? Elle me dit qu'oui. J'aurois cru que non, lui dis-je ; & l'éclairciſſement finit là. Un jeune homme étoit avec elle. Je le connoiſſois pour l'avoir vu déjà dans la maiſon avant mon départ : mais cette fois il y paroiſſoit établi, il l'étoit. Bref, je trouvai ma place priſe.

Ce jeune homme étoit du Pays-de-Vaud, ſon pere appellé *Vintzenried*, étoit concierge, ou ſoi-diſant capitaine du château de Chillon. Le fils de Monſieur le capitaine étoit garçon

perruquier, & couroit le monde en cette qualité quand il vint se présenter à Madame de *Warens*, qui le reçut bien, comme elle faisoit tous les passans, & sur-tout ceux de son pays. C'étoit un grand fade blondin, assez bien fait, le visage plat, l'esprit de même, parlant comme le beau *Liandre*, mêlant tous les tons, tous les goûts de son état avec la longue histoire de ses bonnes fortunes; ne nommant que la moitié des Marquises avec lesquelles il avoit couché, & prétendant n'avoir point coiffé de jolies femmes, dont il n'eût aussi coiffé les maris. Vain, sot, ignorant, insolent; au demeurant le meilleur fils du monde. Tel fut le substitut qui me fut donné durant mon absence, & l'associé qui me fut offert après mon retour.

O! Si les ames dégagées de leurs terrestres entraves, voyent encore du sein de l'éternelle lumiere ce qui se passe chez les mortels, pardonnez, ombre chere & respectable, si je ne fais pas plus de grace à vos fautes qu'aux miennes, si je dévoile également les unes & les autres aux yeux des lecteurs! Je dois, je veux être vrai pour vous comme pour moi-même; vous y perdrez toujours beaucoup moins que moi. Eh! Combien votre aimable & doux caractere, votre inépuisable bonté de cœur, votre franchise & toutes vos excellentes vertus ne rachetent-elles pas de foiblesses, si l'on peut appeller ainsi les torts de votre seule raison? Vous eûtes des erreurs & non pas des vices; votre conduite fut répréhensible, mais votre cœur fut toujours pur.

Le nouveau venu s'étoit montré zélé, diligent, exact pour toutes ses petites commissions qui étoient toujours en grand

nombre; il s'étoit fait le piqueur de ses ouvriers. Aussi bruyant que je l'étois peu, il se faisoit voir & sur-tout entendre à la fois à la charrue, aux foins, au bois, à l'écurie, à la basse-cour. Il n'y avoit que le jardin qu'il négligeoit, parce que c'étoit un travail trop paisible & qui ne faisoit point de bruit. Son grand plaisir étoit de charger & charrier, de scier ou fendre du bois, on le voyoit toujours la hache ou la pioche à la main; on l'entendoit courir, coigner, crier à pleine tête. Je ne sais de combien d'hommes il faisoit le travail, mais il faisoit toujours le bruit de dix ou douze. Tout ce tintamare en imposa à ma pauvre Maman; elle crut ce jeune homme un trésor pour ses affaires. Voulant se l'attacher, elle employa pour cela tous les moyens qu'elle y crut propres, & n'oublia pas celui sur lequel elle comptoit le plus.

On a dû connoître mon cœur, ses sentimens les plus constans, les plus vrais, ceux sur-tout qui me ramenoient en ce moment auprès d'elle. Quel prompt & plein bouleversement dans tout mon être! Qu'on se mette à ma place pour en juger. En un moment je vis évanouir pour jamais tout l'avenir de félicité que je m'étois peint. Toutes les douces idées que je caressois si affectueusement disparurent; & moi qui depuis mon enfance ne savois voir mon existence qu'avec la sienne, je me vis seul pour la premiere fois. Ce moment fut affreux, ceux qui le suivirent furent toujours sombres. J'étois jeune encore: mais ce doux sentiment de jouissance & d'espérance qui vivifie la jeunesse me quitta pour jamais. Dès-lors l'être sensible fut mort à demi. Je ne vis plus devant moi que les tristes restes d'une vie insipide, & si quelquefois encore une image

de

de bonheur effleura mes deſirs, ce bonheur n'étoit plus celui qui m'étoit propre, je ſentois qu'en l'obtenant je ne ſerois pas vraiment heureux.

J'étois ſi bête & ma confiance étoit ſi pleine, que malgré le ton familier du nouveau venu, que je regardois comme un effet de cette facilité d'humeur de Maman, qui rapprochoit tout le monde d'elle, je ne me ſerois pas aviſé d'en ſoupçonner la véritable cauſe, ſi elle ne me l'eût dite elle-même; mais elle ſe preſſa de me faire cet aveu avec une franchiſe capable d'ajouter à ma rage, ſi mon cœur eût pu ſe tourner de ce côté-là; trouvant quant à elle la choſe toute ſimple, me reprochant ma négligence dans la maiſon, & m'alléguant mes fréquentes abſences, comme ſi elle eût été d'un tempérament fort preſſé d'en remplir les vides. Ah, Maman, lui dis-je, le cœur ſerré de douleur, qu'oſez-vous m'apprendre? Quel prix d'un attachement pareil au mien? Ne m'avez-vous tant de fois conſervé la vie que pour m'ôter tout ce qui me la rendoit chere? J'en mourrai, mais vous me regretterez. Elle me répondit d'un ton tranquille à me rendre fou, que j'étois un enfant, qu'on ne mouroit point de ces choſes-là; que je ne perdrois rien, que nous n'en ſerions pas moins bons amis, pas moins intimes dans tous les ſens, que ſon tendre attachement pour moi ne pouvoit ni diminuer ni finir qu'avec elle. Elle me fit entendre, en un mot, que tous mes droits demeuroient les mêmes, & qu'en les partageant avec un autre, je n'en étois pas privé pour cela.

Jamais la pureté, la vérité, la force de mes ſentimens pour elle; jamais la ſincérité, l'honnêteté de mon ame ne ſe firent

mieux ſentir à moi que dans ce moment. Je me précipitai à ſes pieds, j'embraſſai ſes genoux en verſant des torrens de larmes. Non, Maman, lui dis-je avec tranſport; je vous aime trop pour vous avilir; votre poſſeſſion m'eſt trop chere pour la partager : les regrets qui l'accompagnerent quand je l'acquis ſe ſont accrus avec mon amour; non, je ne la puis conſerver au même prix. Vous aurez toujours mes adorations; ſoyez-en toujours digne : il m'eſt plus néceſſaire encore de vous honorer que de vous poſſéder. C'eſt à vous, ô Maman, que je vous céde; c'eſt à l'union de nos cœurs que je ſacrifie tous mes plaiſirs. Puiſſai-je périr mille fois, avant d'en goûter qui dégradent ce que j'aime!

Je tins cette réſolution avec une conſtance digne, j'oſe le dire, du ſentiment qui me l'avoit fait former. Dès ce moment je ne vis plus cette Maman ſi chérie que des yeux d'un véritable fils; & il eſt à noter que, bien que ma réſolution n'eût point ſon approbation ſecrete, comme je m'en ſuis trop apperçu, elle n'employa jamais pour m'y faire renoncer, ni propos inſinuans, ni careſſes, ni aucune de ces adroites agaceries dont les femmes ſavent uſer ſans ſe commettre, & qui manquent rarement de leur réuſſir. Réduit à me chercher un ſort indépendant d'elle, & n'en pouvant même imaginer, je paſſai bientôt à l'autre extrémité & le cherchai tout en elle. Je l'y cherchai ſi parfaitement que je parvins preſque à m'oublier moi-même. L'ardent deſir de la voir heureuſe à quelque prix que ce fût, abſorboit toutes mes affections : elle avoit beau ſéparer ſon bonheur du mien, je le voyois mien, en dépit d'elle.

Ainſi commencerent à germer avec mes malheurs les vertus dont la ſemence étoit au fond de mon ame, que l'étude avoit cultivées & qui n'attendoient pour éclore que le ferment de l'adverſité. Le premier fruit de cette diſpoſition ſi déſintéreſſée, fut d'écarter de mon cœur tout ſentiment de haine & d'envie contre celui qui m'avoit ſupplanté. Je voulus au contraire, & je voulus ſincérement m'attacher à ce jeune homme, le former, travailler à ſon éducation, lui faire ſentir ſon bonheur, l'en rendre digne s'il étoit poſſible, & faire, en un mot, pour lui tout ce qu'*Anet* avoit fait pour moi dans une occaſion pareille. Mais la parité manquoit entre les perſonnes. Avec plus de douceur & de lumieres, je n'avois pas le ſang-froid & la fermeté d'*Anet*, ni cette force de caractere qui en impoſoit, & dont j'aurois eu beſoin pour réuſſir. Je trouvai encore moins dans le jeune homme les qualités qu'*Anet* avoit trouvées en moi; la docilité, l'attachement, la reconnoiſſance; ſur-tout le ſentiment du beſoin que j'avois de ſes ſoins & l'ardent deſir de les rendre utiles. Tout cela manquoit ici. Celui que je voulois former ne voyoit en moi qu'un pédant importun qui n'avoit que du babil. Au contraire, il s'admiroit lui-même comme un homme important dans la maiſon, & meſurant les ſervices qu'il y croyoit rendre ſur le bruit qu'il y faiſoit, il regardoit ſes haches & ſes pioches comme infiniment plus utiles que tous mes bouquins. A quelque égard il n'avoit pas tort; mais il partoit delà pour ſe donner des airs à faire mourir de rire. Il tranchoit avec les payſans du Gentilhomme campagnard, bientôt il en fit autant avec moi, & enfin avec Maman elle-même. Son

nom de *Vintzenried*, ne lui paroiſſant pas aſſez noble, il le quitta pour celui de Monſieur de *Courtilles*, & c'eſt ſous ce dernier nom qu'il a été connu depuis à Chambéri, & en Maurienne où il s'eſt marié.

Enfin tant fit l'illuſtre perſonnage qu'il fut tout dans la maiſon & moi rien. Comme lorſque j'avois le malheur de lui déplaire c'étoit Maman, & non pas moi qu'il grondoit, la crainte de l'expoſer à ſes brutalités me rendoit docile à tout ce qu'il deſiroit, & chaque fois qu'il fendoit du bois, emploi qu'il rempliſſoit avec une fierté ſans égale, il falloit que je fuſſe là ſpectateur oiſif & tranquille admirateur de ſa proueſſe. Ce garçon n'étoit pourtant pas abſolument d'un mauvais naturel; il aimoit Maman parce qu'il étoit impoſſible de ne la pas aimer: il n'avoit même pas pour moi de l'averſion, & quand les intervalles de ſes fougues permettoient de lui parler, il nous écoutoit quelquefois aſſez docilement, convenant franchement qu'il n'étoit qu'un ſot, après quoi il n'en faiſoit pas moins de nouvelles ſottiſes. Il avoit d'ailleurs une intelligence ſi bornée & des goûts ſi bas, qu'il étoit difficile de lui parler raiſon & preſque impoſſible de ſe plaire avec lui. A la poſſeſſion d'une femme pleine de charmes, il ajouta le ragoût d'une femme-de-chambre vieille, rouſſe, édentée, dont Maman avoit la patience d'endurer le dégoûtant ſervice, quoiqu'elle lui fît mal au cœur. Je m'apperçus de ce nouveau manége, & j'en fus outré d'indignation: mais je m'apperçus d'une autre choſe qui m'affecta bien plus vivement encore, & qui me jetta dans un plus profond découragement que tout ce qui s'étoit paſſé juſqu'alors. Ce fut le refroidiſſement de Maman envers moi.

La privation que je m'étois imposée, & qu'elle avoit fait semblant d'approuver, est une de ces choses que les femmes ne pardonnent point, quelque mine qu'elles fassent, moins par la privation qu'il en résulte pour elles-mêmes que par l'indifférence qu'elles y voient pour leur possession. Prenez la femme la plus sensée, la plus philosophe, la moins attachée à ses sens, le crime le plus irrémissible que l'homme dont au reste elle se soucie le moins, puisse commettre envers elle, est d'en pouvoir jouir & de n'en rien faire. Il faut bien que ceci soit sans exception, puisqu'une sympathie si naturelle & si forte fut altérée en elle par une abstinence qui n'avoit que des motifs de vertu, d'attachement & d'estime. Dès-lors je cessai de trouver en elle cette intimité des cœurs qui fit toujours la plus douce jouissance du mien. Elle ne s'épanchoit plus avec moi que quand elle avoit à se plaindre du nouveau venu; quand ils étoient bien ensemble, j'entrois peu dans ses confidences. Enfin elle prenoit peu-à-peu une maniere d'être dont je ne faisois plus partie. Ma présence lui faisoit plaisir encore, mais elle ne lui faisoit plus besoin, & j'aurois passé des jours entiers sans la voir, qu'elle ne s'en seroit pas apperçue.

Insensiblement je me sentis isolé & seul dans cette même maison dont auparavant j'étois l'ame, & où je vivois pour ainsi dire à double. Je m'accoutumai peu-à-peu à me séparer de tout ce qui s'y faisoit, de ceux mêmes qui l'habitoient, & pour m'épargner de continuels déchiremens, je m'enfermai avec mes livres ou bien j'allois soupirer & pleurer à mon aise au milieu des bois. Cette vie me devint bientôt tout-à-fait insupportable. Je sentis que la présence personnelle & l'éloigne-

ment de cœur d'une femme qui m'étoit si chere irritoient ma douleur, & qu'en cessant de la voir je m'en sentirois moins cruellement séparé. Je formai le projet de quitter sa maison; je le lui dis, & loin de s'y opposer elle le favorisa. Elle avoit à Grenoble une amie appellée Madame *Deybens*, dont le mari étoit ami de M. de *Mably* grand Prévôt à Lyon. M. *Deybens* me proposa l'éducation des enfans de M. de *Mably* : j'acceptai, & je partis pour Lyon sans laisser ni presque sentir le moindre regret d'une séparation, dont auparavant la seule idée nous eût donné les angoisses de la mort.

J'avois à-peu-près les connoissances nécessaires pour un Précepteur & j'en croyois avoir le talent. Durant un an que je passai chez M. de *Mably* j'eus le tems de me désabuser. La douceur de mon naturel m'eût rendu propre à ce métier si l'emportement n'y eût mêlé ses orages. Tant que tout alloit bien & que je voyois réussir mes soins & mes peines qu'alors je n'épargnois point, j'étois un ange. J'étois un diable quand les choses alloient de travers. Quand mes éleves ne m'entendoient pas j'extravaguois, & quand ils marquoient de la méchanceté je les aurois tués : ce n'étoit pas le moyen de les rendre savans & sages. J'en avois deux; ils étoient d'humeurs très-différentes. L'un de 8 à 9 ans appellé *Ste. Marie*, étoit d'une jolie figure, l'esprit assez ouvert, assez vif, étourdi, badin, malin, mais d'une malignité gaie. Le cadet appellé *Condillac* paroissoit presque stupide, musard, têtu comme une mule, & ne pouvant rien apprendre. On peut juger qu'entre ces deux sujets je n'avois pas besogne faite. Avec de la patience & du sang-froid peut-être aurois-je pu réussir; mais faute de

l'une & de l'autre je ne fis rien qui vaille, & mes éleves tournoient très-mal. Je ne manquois pas d'assiduité, mais je manquois d'égalité, sur-tout de prudence. Je ne savois employer auprès d'eux que trois instrumens, toujours inutiles & souvent pernicieux auprès des enfans; le sentiment, le raisonnement, la colere. Tantôt je m'attendrissois avec *Ste. Marie* jusqu'à pleurer, je voulois l'attendrir lui-même comme si l'enfant étoit susceptible d'une véritable émotion de cœur : tantôt je m'épuisois à lui parler raison comme s'il avoit pu m'entendre, & comme il me faisoit quelquefois des argumens très-subtils, je le prenois tout de bon pour raisonnable, parce qu'il étoit raisonneur. Le petit *Condillac* étoit encore plus embarrassant; parce que n'entendant rien, ne répondant rien, ne s'émouvant de rien, & d'une opiniâtreté à toute épreuve, il ne triomphoit jamais mieux de moi que quand il m'avoit mis en fureur; alors c'étoit lui qui étoit le sage & c'étoit moi qui étoit l'enfant. Je voyois toutes mes fautes, je les sentois; j'étudiois l'esprit de mes éleves, je les pénétrois très-bien, & je ne crois pas que jamais une seule fois j'aye été la dupe de leurs ruses : mais que me servoit de voir le mal, sans savoir appliquer le remede ? En pénétrant tout je n'empêchois rien, je ne réussissois à rien, & tout ce que je faisois étoit précisément ce qu'il ne falloit pas faire.

Je ne réussissois gueres mieux pour moi que pour mes éleves. J'avois été recommandé par Madame *Deybens* à Madame de *Mably*. Elle l'avoit priée de former mes manieres & de me donner le ton du monde; elle y prit quelques soins & voulut que j'apprisse à faire les honneurs de sa maison; mais

je m'y pris ſi gauchement, j'étois ſi honteux, ſi ſot qu'elle ſe rebuta & me planta là. Cela ne m'empêcha pas de devenir ſelon ma coutume amoureux d'elle. J'en fis aſſez pour qu'elle s'en apperçût, mais je n'oſai jamais me déclarer; elle ne ſe trouva pas d'humeur à faire les avances, & j'en fus pour mes lorgneries & mes ſoupirs, dont même je m'ennuyai bientôt voyant qu'ils n'aboutiſſoient à rien.

J'avois tout-à-fait perdu chez Maman le goût des petites friponneries, parce que tout étant à moi, je n'avois rien à voler. D'ailleurs, les principes élevés que je m'étois faits devoient me rendre déſormais bien ſupérieur à de telles baſſeſſes, & il eſt certain que depuis lors je l'ai d'ordinaire été: mais c'eſt moins pour avoir appris à vaincre mes tentations que pour en avoir coupé la racine, & j'aurois grand'peur de voler comme dans mon enfance ſi j'étois ſujet aux mêmes deſirs. J'eus la preuve de cela chez M. de *Mably*. Environné de petites choſes volables que je ne regardois même pas, je m'aviſai de convoiter un certain petit vin blanc d'Arbois très-joli, dont quelques verres que par-ci par-là je buvois à table m'avoient fort affriandé. Il étoit un peu louche; je croyois ſavoir bien coller le vin, je m'en vantai; on me confia celui-là; je le collai & le gâtai, mais aux yeux ſeulement. Il reſta toujours agréable à boire, & l'occaſion fit que je m'en accommodai de tems en tems de quelques bouteilles pour boire à mon aiſe en mon petit particulier. Malheureuſement je n'ai jamais pu boire ſans manger. Comment faire pour avoir du pain? Il m'étoit impoſſible d'en mettre en réſerve. En faire acheter par les laquais, c'étoit me déceler & preſque inſulter le

le maître de la maison. En acheter moi-même, je n'osai jamais. Un beau Monsieur l'épée au côté, aller chez un boulanger acheter un morceau de pain, cela se pouvoit-il? Enfin je me rappellai le pis-aller d'une grande Princesse à qui l'on disoit que les paysans n'avoient pas de pain, & qui repondit, qu'ils mangent de la brioche. Encore, que de façons pour en venir là! Sorti seul à ce dessein je parcourois quelquefois toute la ville & passois devant trente pâtissiers avant d'entrer chez aucun. Il falloit qu'il n'y eût qu'une seule personne dans la boutique, & que sa physionomie m'attirât beaucoup pour que j'osasse franchir le pas. Mais aussi quand j'avois une fois ma chere petite brioche, & que bien enfermé dans ma chambre j'allois trouver ma bouteille au fond d'une armoire, quelles bonnes petites buvettes je faisois-là tout seul en lisant quelques pages de roman. Car lire en mangeant fut toujours ma fantaisie au défaut d'un tête-à-tête. C'est le supplément de la société qui me manque. Je dévore alternativement une page & un morceau : c'est comme si mon livre dînoit avec moi.

Je n'ai jamais été dissolu ni crapuleux, & ne me suis enivré de ma vie. Ainsi mes petits vols n'étoient pas fort indiscrets : cependant ils se découvrirent; les bouteilles me decelerent. On ne m'en fit pas semblant; mais je n'eus plus la direction de la cave. En tout cela M. de *Mably* se conduisit honnêtement & prudemment. C'étoit un très-galant homme, qui sous un air aussi dur que son emploi avoit une véritable douceur de caractere & une rare bonté de cœur. Il étoit judicieux, équitable, &, ce qu'on n'attendroit pas d'un Officier de Maréchaussée, même très-humain. En sentant son indulgence je

lui en devins plus attaché, & cela me fit prolonger mon séjour dans sa maison plus que je n'aurois fait sans cela. Mais enfin dégoûté d'un métier auquel je n'étois pas propre & d'une situation très-gênante qui n'avoit rien d'agréable pour moi, après un an d'essai durant lequel je n'épargnai point mes soins, je me déterminai à quitter mes disciples, bien convaincu que je ne parviendrois jamais à les bien élever. M. de *Mably* lui-même voyoit cela tout aussi bien que moi. Cependant je crois qu'il n'eût jamais pris sur lui de me renvoyer si je ne lui en eusse épargné la peine, & cet excès de condescendance en pareil cas n'est assurément pas ce que j'approuve.

Ce qui me rendoit mon état plus insupportable, étoit la comparaison continuelle que j'en faisois avec celui que j'avois quitté : c'étoit le souvenir de mes cheres Charmettes, de mon jardin, de mes arbres, de ma fontaine, de mon verger, & sur-tout de celle pour qui j'étois né qui donnoit de l'ame à tout cela. En repensant à elle, à nos plaisirs, à notre innocente vie, il me prenoit des serremens de cœur, des étouffemens qui m'ôtoient le courage de rien faire. Cent fois j'ai été violemment tenté de partir à l'instant & à pied pour retourner auprès d'elle; pourvu que je la revisse encore une fois j'aurois été content de mourir à l'instant même. Enfin je ne pus résister à ces souvenirs si tendres qui me rappelloient auprès d'elle à quelque prix que ce fût. Je me disois que je n'avois pas été assez patient, assez complaisant, assez caressant, que je pouvois encore vivre heureux dans une amitié très-douce en y mettant du mien plus que je n'avois fait. Je forme les plus beaux projets du monde, je brûle de les exécuter. Je

quitte tout, je renonce à tout, je pars, je vole, j'arrive dans tous les mêmes transports de ma premiere jeunesse, & je me retrouve à ses pieds. Ah! j'y serois mort de joie si j'avois retrouvé dans son accueil, dans ses caresses, dans son cœur enfin, le quart de ce que j'y retrouvois autrefois, & que j'y reportois encore.

Affreuse illusion des choses humaines! Elle me reçut toujours avec son excellent cœur qui ne pouvoit mourir qu'avec elle: mais je venois rechercher le passé qui n'étoit plus & qui ne pouvoit renaître. A peine eus-je resté demi-heure avec elle que je sentis mon ancien bonheur mort pour toujours. Je me retrouvai dans la même situation désolante que j'avois été forcé de fuir, & cela, sans que je pusse dire qu'il y eût de la faute de personne; car au fond *Courtilles* n'étoit pas mauvais, & parut me revoir avec plus de plaisir que de chagrin. Mais comment me souffrir surnuméraire près de celle pour qui j'avois été tout, & qui ne pouvoit cesser d'être tout pour moi? Comment vivre étranger dans la maison dont j'étois l'enfant. L'aspect des objets témoins de mon bonheur passé me rendoit la comparaison plus cruelle. J'aurois moins souffert dans une autre habitation. Mais me voir rappeller incessamment tant de doux souvenirs, c'étoit irriter le sentiment de mes pertes. Consumé de vains regrets, livré à la plus noire mélancolie, je repris le train de rester seul hors les heures des repas. Enfermé avec mes livres j'y cherchois des distractions utiles, & sentant le péril imminent que j'avois tant craint autrefois, je me tourmentois derechef à chercher en moi-même les moyens d'y pourvoir quand Maman n'auroit plus de ressource. J'avois mis

les choses dans sa maison sur le pied d'aller sans empirer; mais depuis moi tout étoit changé. Son Econome étoit un dissipateur. Il vouloit briller : bon cheval, bon équipage; il aimoit à s'étaler noblement aux yeux des voisins; il faisoit des entreprises continuelles en choses où il n'entendoit rien. La pension se mangeoit d'avance, les quartiers en étoient engagés, les loyers étoient arriérés & les dettes alloient leur train. Je prévoyois que cette pension ne tarderoit pas d'être saisie & peut-être supprimée. Enfin je n'envisageois que ruine & désastres, & le moment m'en sembloit si proche que j'en sentois d'avance toutes les horreurs.

Mon cher cabinet étoit ma seule distraction. A force d'y chercher des remedes contre le trouble de mon ame, je m'avisai d'y en chercher contre les maux que je prévoyois, & revenant à mes anciennes idées, me voilà bâtissant de nouveaux châteaux en Espagne, pour tirer cette pauvre Maman des extrémités cruelles où je la voyois prête à tomber. Je ne me sentois pas assez savant & ne me croyois pas assez d'esprit pour briller dans la république des lettres, & faire une fortune par cette voie. Une nouvelle idée qui se présenta m'inspira la confiance que la médiocrité de mes talens ne pouvoit me donner. Je n'avois pas abandonné la musique en cessant de l'enseigner. Au contraire, j'en avois assez étudié la théorie pour pouvoir me regarder au moins comme savant en cette partie. En réfléchissant à la peine que j'avois eue d'apprendre à déchiffrer la note, & à celle que j'avois encore à chanter à livre ouvert, je vins à penser que cette difficulté pouvoit bien venir de la chose autant que de moi, sachant

ſur-tout qu'en général apprendre la muſique, n'étoit pour perſonne une choſe aiſée. En examinant la conſtitution des ſignes je les trouvois ſouvent fort mal inventés. Il y avoit long-tems que j'avois penſé à noter l'échelle par chiffres pour éviter d'avoir toujours à tracer des lignes & portées, lorſqu'il falloit noter le moindre petit air. J'avois été arrêté par les difficultés des octaves, & par celles de la meſure & des valeurs. Cette ancienne idée me revint dans l'eſprit, & je vis en y repenſant, que ces difficultés n'étoient pas inſurmontables. J'y rêvai avec ſuccès & je parvins à noter quelque muſique que ce fût par mes chiffres avec la plus grande exactitude, & je puis dire avec la plus grande ſimplicité. Dès ce moment je crus ma fortune faite, & dans l'ardeur de la partager avec celle à qui je devois tout, je ne ſongeai qu'à partir pour Paris, ne doutant pas qu'en préſentant mon projet à l'Académie je ne fiſſe une révolution. J'avois rapporté de Lyon quelque argent; je vendis mes livres. En quinze jours ma réſolution fut priſe & exécutée. Enfin plein des idées magnifiques qui me l'avoient inſpirée, & toujours le même dans tous les tems, je partis de Savoie avec mon ſyſtême de muſique, comme autrefois j'étois parti de Turin avec ma fontaine de Héron.

Telles ont été les erreurs & les fautes de ma jeuneſſe. J'en ai narré l'hiſtoire avec une fidélité dont mon cœur eſt content. Si dans la ſuite j'honorai mon âge mûr de quelques vertus, je les aurois dites avec la même franchiſe, & c'étoit mon deſſein. Mais il faut m'arrêter ici. Le tems peut lever

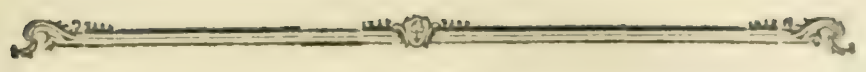
bien des voiles. Si ma mémoire parvient à la poſtérité, peut-être un jour elle apprendra ce que j'avois à dire. Alors on ſaura pourquoi je me tais.

Fin du ſixieme Livre.



LES
RÊVERIES
DU
PROMENEUR SOLITAIRE.

LES



LES RÊVERIES DU PROMENEUR SOLITAIRE.

PREMIERE PROMENADE.

ME voici donc ſeul ſur la terre, n'ayant plus de frere, de prochain, d'ami, de ſociété que moi-même. Le plus ſociable & le plus aimant des humains en a été proſcrit par un accord unanime. Ils ont cherché dans les raffinemens de leur haine quel tourment pouvoit être le plus cruel à mon ame ſenſible, & ils ont briſé violemment tous les liens qui m'attachoient à eux. J'aurois aimé les hommes en dépit d'eux-mêmes. Ils n'ont pu qu'en ceſſant de l'être ſe dérober à mon affection. Les voilà donc étrangers, inconnus, nuls enfin pour moi puiſqu'ils l'ont voulu. Mais moi, détaché d'eux & de tout, que ſuis-je moi-même? Voilà ce qui me reſte à chercher. Malheureuſement cette recherche doit être précédée d'un coup-d'œil ſur ma poſition. C'eſt une idée par laquelle il faut néceſſairement que je paſſe, pour arriver d'eux à moi.

Depuis quinze ans & plus que je ſuis dans cette étrange poſition, elle me paroît encore un rêve. Je m'imagine toujours qu'une indigeſtion me tourmente, que je dors d'un mauvais

ſommeil, & que je vais me réveiller bien ſoulagé de ma peine en me retrouvant avec mes amis. Oui, ſans doute, il faut que jaye fait ſans que je m'en apperçuſſe un ſaut de la veille au ſommeil, ou plutôt de la vie à la mort. Tiré je ne ſais comment de l'ordre des choſes, je me ſuis vu précipité dans un cahos incompréhenſible où je n'apperçois rien du tout; & plus je penſe à ma ſituation préſente, & moins je puis comprendre où je ſuis.

Eh! Comment aurois-je pu prévoir le deſtin qui m'attendoit? Comment le puis-je concevoir encore aujourd'hui que j'y ſuis livré? Pouvois-je dans mon bon ſens ſuppoſer qu'un jour, moi le même homme que j'étois, le même que je ſuis encore, je paſſerois, je ſerois tenu ſans le moindre doute pour un monſtre, un empoiſonneur, un aſſaſſin, que je deviendrois l'horreur de la race humaine, le jouet de la canaille, que toute la ſalutation que me feroient les paſſans ſeroit de cracher ſur moi; qu'une génération toute entiere s'amuſeroit d'un accord unanime à m'enterrer tout vivant? Quand cette étrange révolution ſe fit, pris au dépourvu, j'en fus d'abord bouleverſé. Mes agitations, mon indignation me plongerent dans un délire qui n'a pas eu trop de dix ans pour ſe calmer, & dans cet intervalle, tombé d'erreur en erreur, de faute en faute, de ſottiſe en ſottiſe, j'ai fourni par mes imprudences aux directeurs de ma deſtinée autant d'inſtrumens qu'ils ont habilement mis en œuvre pour la fixer ſans retour.

Je me ſuis débattu long-tems auſſi violemment que vainement. Sans adreſſe, ſans art, ſans diſſimulation, ſans prudence,

franc, ouvert, impatient, emporté, je n'ai fait en me débattant que m'enlacer davantage, & leur donner inceſſamment de nouvelles priſes qu'ils n'ont eu garde de négliger. Sentant enfin tous mes efforts inutiles & me tourmentant à pure perte, j'ai pris le ſeul parti qui me reſtoit à prendre, celui de me ſoumettre à ma deſtinée ſans plus regimber contre la néceſſité. J'ai trouvé dans cette réſignation le dédommagement de tous mes maux par la tranquillité qu'elle me procure, & qui ne pouvoit s'allier avec le travail continuel d'une réſiſtance auſſi pénible qu'infructueuſe.

Une autre choſe a contribué à cette tranquillité. Dans tous les raffinemens de leur haine, mes perſécuteurs en ont omis un que leur animoſité leur a fait oublier; c'étoit d'en graduer ſi bien les effets, qu'ils puſſent entretenir & renouveller mes douleurs ſans ceſſe, en me portant toujours quelque nouvelle atteinte. S'ils avoient eu l'adreſſe de me laiſſer quelque lueur d'eſpérance, ils me tiendroient encore par-là. Ils pourroient faire encore de moi leur jouet par quelque faux leurre, & me navrer enſuite d'un tourment toujours nouveau par mon attente déçue. Mais ils ont d'avance épuiſé toutes leurs reſſources; en ne me laiſſant rien ils ſe ſont tout ôté à eux-mêmes. La diffamation, la dépreſſion, la dériſion, l'opprobre dont ils m'ont couvert ne ſont pas plus ſuſceptibles d'augmentation que d'adouciſſement; nous ſommes également hors d'état, eux de les aggraver, & moi de m'y ſouſtraire. Ils ſe ſont tellement preſſés de porter à ſon comble la meſure de ma miſere, que toute la puiſſance humaine, aidée de toutes les ruſes de l'enfer, n'y ſauroit plus rien ajouter. La

douleur phyſique elle-même au lieu d'augmenter mes peines y feroit diverſion. En m'arrachant des cris, peut-être, elle m'épargneroit des gémiſſemens, & les déchiremens de mon corps ſuſpendroient ceux de mon cœur.

Qu'ai-je encore à craindre d'eux puiſque tout eſt fait ? Ne pouvant plus empirer mon état, ils ne ſauroient plus m'inſpirer d'alarmes. L'inquiétude & l'effroi ſont des maux dont ils m'ont pour jamais délivré : c'eſt toujours un ſoulagement. Les maux réels ont ſur moi peu de priſe ; je prends aiſément mon parti ſur ceux que j'éprouve, mais non pas ſur ceux que je crains. Mon imagination effarouchée les combine, les retourne, les étend & les augmente. Leur attente me tourmente cent fois plus que leur préſence, & la menace m'eſt plus terrible que le coup. Si-tôt qu'ils arrivent, l'événement leur ôtant tout ce qu'ils avoient d'imaginaire, les réduit à leur juſte valeur. Je les trouve alors beaucoup moindres que je ne me les étois figurés, & même au milieu de ma ſouffrance, je ne laiſſe pas de me ſentir ſoulagé. Dans cet état, affranchi de toute nouvelle crainte & délivré de l'inquiétude, de l'eſpérance, la ſeule habitude ſuffira pour me rendre de jour en jour plus inſupportable une ſituation que rien ne peut empirer, & à meſure que le ſentiment s'en émouſſe par la durée, ils n'ont plus de moyens pour le ranimer. Voilà le bien que m'ont fait mes perſécuteurs en épuiſant ſans meſure tous les traits de leur animoſité. Ils ſe ſont ôté ſur moi tout empire, & je puis déſormais me moquer d'eux.

Il n'y a pas deux mois encore qu'un plein calme eſt rétabli dans mon cœur. Depuis long-tems je ne craignois plus

rien ; mais j'efpérois encore, & cet efpoir tantôt bercé, tantôt fruftré, étoit une prife par laquelle mille paffions diverfes ne ceffoient de m'agiter. Un événement auffi trifte qu'imprévu vient enfin d'effacer de mon cœur ce foible rayon d'efpérance, & m'a fait voir ma deftinée fixée à jamais fans retour ici-bas. Dès-lors je me fuis réfigné fans réferve, & j'ai retrouvé la paix.

Si-tôt que j'ai commencé d'entrevoir la trame dans toute fon étendue, j'ai perdu pour jamais l'idée de ramener de mon vivant le public fur mon compte, & même ce retour ne pouvant plus être réciproque me feroit déformais bien inutile. Les hommes auroient beau revenir à moi, ils ne me retrouveroient plus. Avec le dédain qu'ils m'ont infpiré, leur commerce me feroit infipide & même à charge, & je fuis cent fois plus heureux dans ma folitude, que je ne pourrois l'être en vivant avec eux. Ils ont arraché de mon cœur toutes les douceurs de la fociété. Elles n'y pourroient plus germer derechef à mon âge ; il eft trop tard. Qu'ils me faffent déformais du bien ou du mal tout m'eft indifférent de leur part, & quoi qu'ils faffent, mes contemporains ne feront jamais rien pour moi.

Mais je comptois encore fur l'avenir, & j'efpérois qu'une génération meilleure, examinant mieux & les jugemens portés par celle-ci fur mon compte, & fa conduite avec moi, démêleroit aifément l'artifice de ceux qui la dirigent, & me verroit enfin tel que je fuis. C'eft cet efpoir qui m'a fait écrire mes Dialogues, & qui m'a fuggéré mille folles tentatives pour les faire paffer à la poftérité. Cet efpoir, quoiqu'éloi-

gné, tenoit mon ame dans la même agitation que quand je cherchois encore dans le ſiecle un cœur juſte, & mes eſpérances que j'avois beau jetter au loin me rendoient également le jouet des hommes d'aujourd'hui. J'ai dit dans mes Dialogues ſur quoi je fondois cette attente. Je me trompois. Je l'ai ſenti par bonheur aſſez à tems pour trouver encore avant ma derniere heure un intervalle de pleine quiétude, & de repos abſolu. Cet intervalle a commencé à l'époque dont je parle, & j'ai lieu de croire qu'il ne ſera plus interrompu.

Il ſe paſſe bien peu de jours que de nouvelles réflexions ne me confirment combien j'étois dans l'erreur de compter ſur le retour du public, même dans un autre âge; puiſqu'il eſt conduit dans ce qui me regarde par des guides qui ſe renouvellent ſans ceſſe dans les Corps qui m'ont pris en averſion. Les particuliers meurent; mais les Corps collectifs ne meurent point. Les mêmes paſſions s'y perpétuent, & leur haine ardente immortelle comme le démon qui l'inſpire, a toujours la même activité. Quand tous mes ennemis particuliers ſeront morts, les Médecins, les Oratoriens vivront encore, & quand je n'aurois pour perſécuteurs que ces deux Corps-là, je dois être ſûr qu'ils ne laiſſeront pas plus de paix à ma mémoire après ma mort, qu'ils n'en laiſſent à ma perſonne de mon vivant. Peut-être, par trait de tems, les Médecins que j'ai réellement offenſés pourroient-ils s'appaiſer: mais les Oratoriens que j'aimois, que j'eſtimois, en qui j'avois toute confiance & que je n'offenſai jamais, les Oratoriens gens d'égliſe & demi-moines, ſeront à jamais implacables, leur propre iniquité fait mon crime que leur amour-propre ne me

pardonnera jamais, & le public dont ils auront ſoin d'entretenir & ranimer l'animoſité ſans ceſſe, ne s'appaiſera pas plus qu'eux.

Tout eſt fini pour moi ſur la terre. On ne peut plus m'y faire ni bien ni mal. Il ne me reſte plus rien à eſpérer ni à craindre en ce monde, & m'y voilà tranquille au fond de l'abyme, pauvre mortel infortuné, mais impaſſible comme Dieu même.

Tout ce qui m'eſt extérieur, m'eſt étranger déſormais. Je n'ai plus en ce monde ni prochain, ni ſemblables, ni freres. Je ſuis ſur la terre comme dans une planete étrangere où je ſerois tombé de celle que j'habitois. Si je reconnois autour de moi quelque choſe, ce ne ſont que des objets affligeans & déchirans pour mon cœur, & je ne peux jetter les yeux ſur ce qui me touche & m'entoure ſans y trouver toujours quelque ſujet de dédain qui m'indigne, ou de douleur qui m'afflige. Ecartons donc de mon eſprit tous les pénibles objets dont je m'occuperois auſſi douloureuſement qu'inutilement. Seul pour le reſte de ma vie, puiſque je ne trouve qu'en moi la conſolation, l'eſpérance & la paix, je ne dois ni ne veux plus m'occuper que de moi. C'eſt dans cet état que je reprends la ſuite de l'examen ſévere & ſincere que j'appellai jadis mes Confeſſions. Je conſacre mes derniers jours à m'étudier moi-même & à préparer d'avance le compte que je ne tarderai pas à rendre de moi. Livrons-nous tout entier à la douceur de converſer avec mon ame, puiſqu'elle eſt la ſeule que les hommes ne puiſſent m'ôter. Si à force de réfléchir ſur mes diſpoſitions intérieures, je parviens à les

mettre en meilleur ordre & à corriger le mal qui peut y rester, mes méditations ne seront pas entiérement inutiles, & quoique je ne sois plus bon à rien sur la terre, je n'aurai pas tout-à-fait perdu mes derniers jours. Les loisirs de mes promenades journalieres ont souvent été remplis de contemplations charmantes, dont j'ai regret d'avoir perdu le souvenir. Je fixerai par l'écriture celles qui pourront me venir encore; chaque fois que je les relirai m'en rendra la jouissance. J'oublierai mes malheurs, mes persécuteurs, mes oppprobres, en songeant au prix qu'avoit mérité mon cœur.

Ces feuilles ne seront proprement qu'un informe journal de mes rêveries. Il y sera beaucoup question de moi, parce qu'un solitaire qui réfléchit s'occupe nécessairement beaucoup de lui-même. Du reste toutes les idées étrangeres qui me passent par la tête en me promenant, y trouveront également leur place. Je dirai ce que j'ai pensé tout comme il m'est venu, & avec aussi peu de liaison que les idées de la veille en ont d'ordinaire avec celles du lendemain. Mais il en résultera toujours une nouvelle connoissance de mon naturel & de mon humeur par celle des sentimens & des pensées, dont mon esprit fait sa pâture journaliere dans l'étrange état où je suis. Ces feuilles peuvent donc être regardées comme un appendice de mes Confessions, mais je ne leur en donne plus le titre, ne sentant plus rien à dire qui puisse le mériter. Mon cœur s'est purifié à la coupelle de l'adversité, & j'y trouve à peine en le sondant avec soin, quelque reste de penchant répréhensible. Qu'aurois-je encore à confesser quand toutes les affections terrestres en sont arrachées? Je n'ai pas plus à me

louer

louer qu'à me blâmer : je suis nul désormais parmi les hommes, & c'est tout ce que je puis être n'ayant plus avec eux de relation réelle, de véritable société. Ne pouvant plus faire aucun bien qui ne tourne à mal, ne pouvant plus agir sans nuire à autrui, ou à moi-même, m'abstenir est devenu mon unique devoir, & je le remplis autant qu'il est en moi. Mais dans ce désœuvrement du corps mon ame est encore active, elle produit encore des sentimens, des pensées, & sa vie interne & morale semble encore s'être accrue par la mort de tout intérêt terrestre & temporel. Mon corps n'est plus pour moi qu'un embarras, qu'un obstacle, & je m'en dégage d'avance autant que je puis.

Une situation si singuliere mérite assurément d'être examinée & décrite, & c'est à cet examen que je consacre mes derniers loisirs. Pour le faire avec succès il y faudroit procéder avec ordre & méthode : mais je suis incapable de ce travail & même il m'écarteroit de mon but qui est de me rendre compte des modifications de mon ame & de leurs successions. Je ferai sur moi à quelqu'égard, les opérations que font les physiciens sur l'air pour en connoître l'état journalier. J'appliquerai le barometre à mon ame, & ces opérations bien dirigées & long-tems répétées me pourroient fournir des résultats aussi surs que les leurs. Mais je n'étends pas jusques-là mon entreprise. Je me contenterai de tenir le régistre des operations, sans chercher à les réduire en systême. Je fais la même entreprise que Montagne, mais avec un but tout contraire au sien : car il n'écrivoit ses Essais que pour les autres, & je n'écris mes rêveries que

pour moi. Si dans mes plus vieux jours aux approches du départ, je reste, comme je l'espere, dans la même disposition où je suis, leur lecture me rappellera la douceur que je goûte à les écrire, & faisant renaître ainsi pour moi le tems passé, doublera pour ainsi dire mon existence. En dépit des hommes je saurai goûter encore le charme de la société, & je vivrai décrépit avec moi dans un autre âge, comme je vivrois avec un moins vieux ami.

J'écrivois mes premieres Confessions & mes Dialogues dans un souci continuel sur les moyens de les dérober aux mains rapaces de mes persécuteurs, pour les transmettre s'il étoit possible à d'autres générations. La même inquiétude ne me tourmente plus pour cet écrit, je sais qu'elle seroit inutile, & le desir d'être mieux connu des hommes s'étant éteint dans mon cœur, n'y laisse qu'une indifférence profonde sur le sort & de mes vrais écrits, & des monumens de mon innocence, qui déjà peut-être ont été tous pour jamais anéantis. Qu'on épie ce que je fais, qu'on s'inquiete de ces feuilles, qu'on s'en empare, qu'on les supprime, qu'on les falsifie, tout cela m'est égal desormais. Je ne les cache ni ne les montre. Si on me les enleve de mon vivant, on ne m'enlevera ni le plaisir de les avoir écrites, ni le souvenir de leur contenu, ni les méditations solitaires dont elles sont le fruit, & dont la source ne peut s'éteindre qu'avec mon ame. Si dès mes premieres calamités j'avois su ne point regimber contre ma destinée, & prendre le parti que je prends aujourd'hui, tous les efforts des hommes, toutes leurs épouvantables machines eussent été sur moi sans effet, & ils n'au-

roient pas plus troublé mon repos par toutes leurs trames, qu'ils ne peuvent le troubler déformais par tous leurs ſuccès ; qu'ils jouiſſent à leur gré de mon opprobre, ils ne m'empêcheront pas de jouir de mon innocence & d'achever mes jours en paix malgré eux.



DEUXIEME PROMENADE.

AYANT donc formé le projet de décrire l'état habituel de mon ame dans la plus étrange position où se puisse jamais trouver un mortel, je n'ai vu nulle maniere plus simple & plus sure d'exécuter cette entreprise, que de tenir un régistre fidelle de mes promenades solitaires & des rêveries qui les remplissent, quand je laisse ma tête entiérement libre, & mes idées suivre leur pente sans résistance & sans gêne. Ces heures de solitude & de méditation sont les seules de la journée, où je sois pleinement moi, & à moi sans diversion, sans obstacle, & où je puisse véritablement dire être ce que la nature a voulu.

J'ai bientôt senti que j'avois trop tardé d'exécuter ce projet. Mon imagination déjà moins vive, ne s'enflamme plus comme autrefois à la contemplation de l'objet qui l'anime, je m'enivre moins du délire de la rêverie; il y a plus de réminiscence que de création dans ce qu'elle produit désormais, un tiede allanguissement énerve toutes mes facultés, l'esprit de vie s'éteint en moi par degrés; mon ame ne s'élance plus qu'avec peine hors de sa caduque enveloppe, & sans l'espérance de l'état auquel j'aspire parce que je m'y sens avoir droit, je n'existerois plus que par des souvenirs. Ainsi pour me contempler moi-même avant mon déclin, il faut que je remonte au moins de quelques années au tems où perdant tout espoir ici-bas, & ne trouvant plus d'aliment pour mon cœur sur la terre, je m'accoutumois peu-à-peu à le

nourrir de ſa propre ſubſtance, & à chercher toute ſa pâture au-dedans de moi.

Cette reſſource, dont je m'aviſai trop tard, devint ſi féconde qu'elle ſuffit bientôt pour me dédommager de tout. L'habitude de rentrer en moi-même me fit perdre enfin le ſentiment & preſque le ſouvenir de mes maux, j'appris ainſi par ma propre expérience que la ſource du vrai bonheur eſt en nous, & qu'il ne dépend pas des hommes de rendre vraiment miſérable celui qui ſait vouloir être heureux. Depuis quatre ou cinq ans je goûtois habituellement ces délices internes que trouvent dans la contemplation les ames aimantes & douces. Ces raviſſemens, ces extaſes que j'éprouvois quelquefois en me promenant ainſi ſeul, étoient des jouiſſances que je devois à mes perſécuteurs : ſans eux, je n'aurois jamais trouvé ni connu les tréſors que je portois en moi-même. Au milieu de tant de richeſſes, comment en tenir un régiſtre fidelle? En voulant me rappeller tant de douces rêveries, au lieu de les décrire j'y retombois. C'eſt un état que ſon ſouvenir ramene, & qu'on ceſſeroit bientôt de connoître, en ceſſant tout-à-fait de le ſentir.

J'éprouvai bien cet effet dans les promenades qui ſuivirent le projet d'écrire la ſuite de mes Confeſſions, ſur-tout dans celle dont je vais parler, & dans laquelle un accident imprévu vint rompre le fil de mes idées, & leur donner pour quelque tems un autre cours.

Le jeudi 24 Octobre 1776, je ſuivis après dîné les boulevards juſqu'à la rue du Chemin-verd par laquelle je gagnois les hauteurs de Ménil-montant, & de-là, prenant les

ſentiers à travers les vignes & les prairies, je traverſai juſqu'à Charonne le riant payſage qui ſépare ces deux villages; puis je fis un détour pour revenir par les mêmes prairies en prenant un autre chemin. Je m'amuſois à les parcourir avec ce plaiſir & cet intérêt que m'ont toujours donné les ſites agréables, & marrêtant quelquefois à fixer des plantes dans la verdure. J'en apperçus deux que je voyois aſſez rarement autour de Paris, & que je trouvai très-abondantes dans ce canton-là. L'une eſt le *Picris hieracioïdes* de la famille des compoſées, & l'autre le *Bupleurum falcatum* de celles des ombelliferes. Cette découverte me réjouit & m'amuſa très-long-tems, & finit par celle d'une plante encore plus rare ſur-tout dans un pays élevé, ſavoir le *Ceraſtium aquaticum* que, malgré l'accident qui m'arriva le même jour, j'ai retrouvé dans un livre que j'avois ſur moi, & placé dans mon herbier.

Enfin après avoir parcouru en détail pluſieurs autres plantes que je voyois encore en fleurs, & dont l'aſpect & l'énumération qui m'étoit familiere me donnoit néanmoins toujours du plaiſir, je quittai peu-à-peu ces menues obſervations pour me livrer à l'impreſſion, non moins agréable, mais plus touchante que faiſoit ſur moi l'enſemble de tout cela. Depuis quelques jours on avoit achevé la vendange; les promeneurs de la ville s'étoient déjà retirés; les payſans auſſi quittoient les champs juſques aux travaux d'hiver. La campagne encore verte & riante, mais défeuillée en partie & déjà preſque déſerte, offroit par-tout l'image de la ſolitude & des approches de l'hiver. Il réſultoit de ſon aſpect un

mélange d'impreſſion douce & triſte, trop analogue à mon âge & à mon ſort, pour que je ne m'en fiſſe pas l'application. Je me voyois au déclin d'une vie innocente & infortunée, l'ame encore pleine de ſentimens vivaces & l'eſprit encore orné de quelques fleurs, mais déjà flétries par la triſteſſe & deſſéchées par les ennuis. Seul & délaiſſé je ſentois venir le froid des premieres glaces, & mon imagination tariſſante ne peuploit plus ma ſolitude d'êtres formés ſelon mon cœur. Je me diſois en ſoupirant : qu'ai-je fait ici-bas ? J'étois fait pour vivre, & je meurs ſans avoir vécu. Au moins ce n'a pas été ma faute, & je porterai à l'Auteur de mon être, ſinon l'offrande des bonnes œuvres qu'on ne m'a pas laiſſé faire, du moins un tribut de bonnes intentions fruſtrées, de ſentimens ſains mais rendus ſans effet, & d'une patience à l'épreuve des mépris des hommes. Je m'attendriſſois ſur ces réflexions, je récapitulois les mouvemens de mon ame dès ma jeuneſſe, & pendant mon âge mûr, & depuis qu'on m'a ſéqueſtré de la ſociété des hommes, & durant la longue retraite dans laquelle je dois achever mes jours. Je revenois avec complaiſance ſur toutes les affections de mon cœur, ſur ſes attachemens ſi tendres mais ſi aveugles, ſur les idées moins triſtes que conſolantes dont mon eſprit s'étoit nourri depuis quelques années, & je me préparois à les rappeller aſſez pour les décrire avec un plaiſir preſque égal à celui que j'avois pris à m'y livrer. Mon après-midi ſe paſſa dans ces paiſibles méditations, & je m'en revenois très-content de ma journée, quand au fort de ma rêverie, j'en fus tiré par l'événement qui me reſte à raconter.

J'étois ſur les ſix heures à la deſcente de Ménil-montant, preſque vis-à-vis du Galant Jardinier, quand des perſonnes qui marchoient devant moi, s'étant tout-à-coup bruſquement écartées, je vis fondre ſur moi un gros chien danois qui, s'élançant à toutes jambes devant un carroſſe, n'eut pas même le tems de retenir ſa courſe ou de ſe détourner quand il m'apperçut. Je jugeai que le ſeul moyen que j'avois d'éviter d'être jetté par terre, étoit de faire un grand ſaut ſi juſte, que le chien paſſât ſous moi tandis que je ſerois en l'air. Cette idée plus prompte que l'éclair, & que je n'eus le tems ni de raiſonner ni d'exécuter, fut la derniere avant mon accident. Je ne ſentis ni le coup ni la chûte, ni rien de ce qui s'enſuivit juſqu'au moment où je revins à moi.

Il étoit preſque nuit quand je repris connoiſſance. Je me trouvai entre les bras de trois ou quatre jeunes gens qui me raconterent ce qui venoit de m'arriver. Le chien danois n'ayant pu retenir ſon élan s'étoit précipité ſur mes deux jambes, & me choquant de ſa maſſe & de ſa vîteſſe, m'avoit fait tomber la tête en avant : la mâchoire ſupérieure portant tout le poids de mon corps, avoit frappé ſur un pavé très-raboteux, & la chûte avoit été d'autant plus violente qu'étant à la deſcente, ma tête avoit donné plus bas que mes pieds.

Le carroſſe auquel appartenoit le chien ſuivoit immédiatement, & m'auroit paſſé ſur le corps, ſi le cocher n'eût à l'inſtant retenu ſes chevaux. Voilà ce que j'appris par le recit de ceux qui m'avoient relevé, & qui me ſoutenoient encore lorſque je revins à moi. L'état auquel je me trouvai dans cet inſtant eſt trop ſingulier pour n'en pas faire ici la deſcription.

La

La nuit s'avançoit. J'apperçus le Ciel, quelques étoiles, & un peu de verdure. Cette premiere sensation fut un moment délicieux. Je ne me sentois encore que par là. Je naissois dans cet instant à la vie, & il me sembloit que je remplissois de ma légere existence tous les objets que j'appercevois. Tout entier au moment présent je ne me souvenois de rien; je n'avois nulle notion distincte de mon individu, pas la moindre idée de ce qui venoit de m'arriver; je ne savois ni qui j'étois, ni où j'étois; je ne sentois ni mal, ni crainte, ni inquiétude. Je voyois couler mon sang, comme j'aurois vu couler un ruisseau, sans songer seulement que ce sang m'appartînt en aucune sorte. Je sentois dans tout mon être un calme ravissant, auquel chaque fois que je me le rappelle je ne trouve rien de comparable dans toute l'activité des plaisirs connus.

On me demanda où je demeurois; il me fut impossible de le dire. Je demandai où j'étois; on me dit, *à la haute borne*; c'étoit comme si l'on m'eût dit *au mont Atlas*. Il fallut demander successivement le pays, la ville & le quartier où je me trouvois. Encore cela ne put-il suffire pour me reconnoître; il me fallut tout le trajet de-là jusqu'au boulevard pour me rappeller ma demeure & mon nom. Un Monsieur que je ne connoissois pas & qui eut la charité de m'accompagner quelque tems, apprenant que je demeurois si loin, me conseilla de prendre au Temple un fiacre pour me reconduire chez moi. Je marchois très-bien, très-légérement, sans sentir ni douleur ni blessure, quoique je crachasse toujours beaucoup de sang. Mais j'avois un frisson glacial qui faisoit claquer d'une façon très-incommode mes dents fracassées. Ar-

rivé au Temple, je pensai que puisque je marchois sans peine il valoit mieux continuer ainsi ma route à pied, que de m'exposer à périr de froid dans un fiacre. Je fis ainsi la demi-lieue qu'il y a du Temple à la rue Plâtriere, marchant sans peine, évitant les embarras, les voitures, choisissant & suivant mon chemin tout aussi-bien que j'aurois pu faire en pleine santé. J'arrive, j'ouvre le secret qu'on a fait mettre à la porte de la rue, je monte l'escalier dans l'obscurité, & j'entre enfin chez moi sans autre accident que ma chûte & ses suites, dont je ne m'appercevois pas même alors.

Les cris de ma femme en me voyant, me firent comprendre que j'étois plus maltraité que je ne pensois. Je passai la nuit sans connoître encore & sentir mon mal. Voici ce que je sentis & trouvai le lendemain. J'avois la levre supérieure fendue en-dedans jusqu'au nez, en-dehors la peau l'avoit mieux garantie, & empêchoit la totale séparation, quatre dents enfoncées à la mâchoire supérieure, toute la partie du visage qui la couvre extrêmement enflée & meurtrie, le pouce droit foulé & très-gros, le pouce gauche griévement blessé, le bras gauche foulé, le genou gauche aussi très-enflé & qu'une contusion forte & douloureuse empêchoit totalement de plier. Mais avec tout ce fracas, rien de brisé, pas même une dent, bonheur qui tient du prodige dans une chûte comme celle-là.

Voilà très-fidellement l'histoire de mon accident. En peu de jours cette histoire se répandit dans Paris tellement changée & défigurée qu'il étoit impossible d'y rien reconnoître. J'aurois dû compter d'avance sur cette métamorphose; mais

il s'y joignit tant de circonſtances bizarres ; tant de propos obſcurs & de réticences l'accompagnerent ; on m'en parloit d'un air ſi riſiblement diſcret que tous ces myſteres m'inquiéterent. J'ai toujours haï les ténebres, elles m'inſpirent naturellement une horreur que celles dont on m'environne depuis tant d'années n'ont pas dû diminuer. Parmi toutes les ſingularités de cette époque je n'en remarquerai qu'une, mais ſuffiſante pour faire juger des autres.

M. ***. avec lequel je n'avois eu jamais aucune relation, envoya ſon ſecrétaire s'informer de mes nouvelles, & me faire d'inſtantes offres de ſervice qui ne me parurent pas dans la circonſtance, d'une grande utilité pour mon ſoulagement. Son ſecrétaire ne laiſſa pas de me preſſer très-vivement de me prévaloir de ſes offres, juſqu'à me dire que ſi je ne me ſiois pas à lui, je pouvois écrire directement à M. ***. Ce grand empreſſement & l'air de confidence qu'il y joignit, me firent comprendre qu'il y avoit ſous tout cela quelque myſtere que je cherchois vainement à pénétrer. Il n'en falloit pas tant pour m'effaroucher, ſur-tout dans l'état d'agitation où mon accident & la fievre qui s'y étoit jointe avoit mis ma tête. Je me livrois à mille conjectures inquiétantes & triſtes, & je faiſois ſur tout ce qui ſe paſſoit autour de moi, des commentaires qui marquoient plutôt le délire de la fievre, que le ſang-froid d'un homme qui ne prend plus d'intérêt à rien.

Un autre événement vint achever de troubler ma tranquillité. Madame * * *. m'avoit recherché depuis quelques années, ſans que je puſſe deviner pourquoi. De petits cadeaux affectés, de fréquentes viſites ſans objet & ſans plaiſir, me mar-

quoient aſſez un but ſecret à tout cela, mais ne me le montroient pas. Elle m'avoit parlé d'un roman qu'elle vouloit faire pour le préſenter à la Reine. Je lui avois dis ce que je penſois des femmes auteurs. Elle m'avoit fait entendre que ce projet avoit pour but le rétabliſſement de ſa fortune, pour lequel elle avoit beſoin de protection ; je n'avois rien à répondre à cela. Elle me dit depuis que n'ayant pu avoir accès auprès de la Reine, elle étoit déterminée à donner ſon livre au public. Ce n'étoit plus le cas de lui donner des conſeils qu'elle ne me demandoit pas, & qu'elle n'auroit pas ſuivis. Elle m'avoit parlé de me montrer auparavant le manuſcrit. Je la priai de n'en rien faire, & elle n'en fit rien.

Un beau jour durant ma convaleſcence, je reçus de ſa part ce livre tout imprimé & même relié, & je vis dans la préface de ſi groſſes louanges de moi, ſi mauſſadement plaquées & avec tant d'affectation que j'en fus déſagréablement affecté. La rude flagornerie qui s'y faiſoit ſentir ne s'allia jamais avec la bienveillance ; mon cœur ne ſauroit ſe tromper là-deſſus.

Quelques jours après Madame * * *. me vint voir avec ſa fille. Elle m'apprit que ſon livre faiſoit le plus grand bruit à cauſe d'une note qui le lui attiroit ; j'avois à peine remarqué cette note en parcourant rapidement ce roman. Je la relus après le départ de Madame * * * ; j'en examinai la tournure, j'y crus trouver le motif de ſes viſites, de ſes cajoleries, des groſſes louanges de ſa préface, & je jugeai que tout cela n'avoit d'autre but que de diſpoſer le public à m'attribuer la note, & par conſéquent le blâme qu'elle pouvoit attirer à ſon auteur dans la circonſtance où elle étoit publiée.

Je n'avois aucun moyen de détruire ce bruit & l'impreſſion qu'il pouvoit faire, & tout ce qui dépendoit de moi étoit de ne pas l'entretenir, en ſouffrant la continuation des vaines & offenſives viſites de Madame ***. & de ſa fille. Voici pour cet effet, le billet que j'écrivis à la mere.

« *Rouſſeau* ne recevant chez lui aucun auteur, remercie » Madame ***. de ſes bontés, & la prie de ne plus l'ho- » norer de ſes viſites. »

Elle me répondit par une lettre honnête dans la forme; mais tournée comme toutes celles que l'on m'écrit en pareil cas. J'avois barbarement porté le poignard dans ſon cœur ſenſible, & je devois croire au ton de ſa lettre qu'ayant pour moi des ſentimens ſi vifs & ſi vrais, elle ne ſupporteroit point ſans mourir cette rupture. C'eſt ainſi que la droiture & la franchiſe en toute choſe, ſont des crimes affreux dans le monde, & je paroîtrois à mes contemporains méchant & féroce, quand je n'aurois à leurs yeux d'autre crime que de n'être pas faux & perfide comme eux.

J'étois déjà ſorti pluſieurs fois & je me promenois même aſſez ſouvent aux Thuilleries, quand je vis à l'étonnement de pluſieurs de ceux qui me rencontroient, qu'il y avoit encore à mon égard quelqu'autre nouvelle que j'ignorois. J'appris enfin que le bruit public étoit, que j'étois mort de ma chûte; & ce bruit ſe répandit ſi rapidement & ſi opiniâtrément que plus de quinze jours après que j'en fus inſtruit, l'on en parla à la Cour comme d'une choſe ſure. Le Courrier d'Avignon, à ce qu'on eut ſoin de m'écrire, annonçant cette heureuſe nouvelle, ne manqua pas d'anticiper à cette

occaſion ſur le tribut d'outrages & d'indignités qu'on prépare à ma mémoire après ma mort, en forme d'oraiſon funebre.

Cette nouvelle fut accompagnée d'une circonſtance encore plus ſinguliere que je n'appris que par haſard, & dont je n'ai pu ſavoir aucun détail. C'eſt qu'on avoit ouvert en même-tems une ſouſcription pour l'impreſſion des manuſcrits que l'on trouveroit chez moi. Je compris par là qu'on tenoit prêt un recueil d'écrits fabriqués tout exprès pour me les attribuer d'abord après ma mort : car de penſer qu'on imprimât fidellement aucun de ceux qu'on pourroit trouver en effet, c'étoit une bêtiſe qui ne pouvoit entrer dans l'eſprit d'un hõmme ſenſé, & dont quinze ans d'expérience ne m'ont que trop garanti.

Ces remarques, faites coup ſur coup & ſuivies de beaucoup d'autres qui n'étoient gueres moins étonnantes, effaroucherent derechef mon imagination que je croyois amortie, & ces noires ténebres qu'on renforçoit ſans relâche autour de moi, ranimerent toute l'horreur qu'elles m'inſpirent naturellement. Je me fatiguai à faire ſur tout cela mille commentaires, & à tâcher de comprendre des myſteres qu'on a rendus inexplicables pour moi. Le ſeul réſultat conſtant de tant d'énigmes fut la confirmation de toutes mes concluſions précédentes, ſavoir, que la deſtinée de ma perſonne, & celle de ma réputation ayant été fixées de concert par toute la génération préſente, nul effort de ma part ne pouvoit m'y ſouſtraire, puiſqu'il m'eſt de toute impoſſibilité de tranſmettre aucun dépôt à d'autres âges ſans le faire paſſer dans celui-ci par des mains intéreſſées à le ſupprimer.

Mais cette fois j'allai plus loin. L'amas de tant de circonstances fortuites, l'élévation de tous mes plus cruels ennemis, affectée pour ainsi dire par la fortune, tous ceux qui gouvernent l'Etat, tous ceux qui dirigent l'opinion publique, tous les gens en place, tous les hommes en crédit triés comme sur le volet parmi ceux qui ont contre moi quelque animosité secrete, pour concourir au commun complot, cet accord universel est trop extraordinaire pour être purement fortuit. Un seul homme qui eût refusé d'en être complice, un seul événement qui lui eût été contraire, une seule circonstance imprévue qui lui eût fait obstacle, suffisoit pour le faire échouer. Mais toutes les volontés, toutes les fatalités, la fortune, & toutes les révolutions ont affermi l'œuvre des hommes, & un concours si frappant qui tient du prodige, ne peut me laisser douter que son plein succès ne soit écrit dans les décrets éternels. Des foules d'observations particulieres, soit dans le passé, soit dans le présent, me confirment tellement dans cette opinion, que je ne puis m'empêcher de regarder désormais comme un de ces secrets du Ciel impénétrables à la raison humaine, la même œuvre que je n'envisageois jusqu'ici que comme un fruit de la méchanceté des hommes.

Cette idée loin de m'être cruelle & déchirante, me console, me tranquillise, & m'aide à me résigner. Je ne vais pas si loin que St. Augustin qui se fût consolé d'être damné si telle eût été la volonté de Dieu. Ma résignation vient d'une source moins désintéressée, il est vrai, mais non moins pure & plus digne à mon gré de l'Etre parfait que j'adore.

Dieu eſt juſte; il veut que je ſouffre; & il ſait que je ſuis innocent. Voilà le motif de ma confiance; mon cœur & ma raiſon me crient qu'elle ne me trompera pas. Laiſſons donc faire les hommes & la deſtinée; apprenons à ſouffrir ſans murmure; tout doit à la fin rentrer dans l'ordre, & mon tour viendra tôt ou tard.



TROISIEME

TROISIEME PROMENADE.

Je deviens vieux en apprenant toujours.

SOLON répétoit ſouvent ce vers dans ſa vieilleſſe. Il a un ſens dans lequel je pourrois le dire auſſi dans la mienne; mais c'eſt une bien triſte ſcience que celle que depuis vingt ans l'expérience m'a fait acquérir : l'ignorance eſt encore préférable. L'adverſité ſans doute eſt un grand maître; mais ce maître fait payer cher ſes leçons, & ſouvent le profit qu'on en retire ne vaut pas le prix qu'elles ont coûté. D'ailleurs avant qu'on ait obtenu tout cet acquis par des leçons ſi tardives, l'à-propos d'en uſer ſe paſſe. La jeuneſſe eſt le tems d'étudier la ſageſſe; la vieilleſſe eſt le tems de la pratiquer. L'expérience inſtruit toujours, je l'avoue; mais elle ne profite que pour l'eſpace qu'on a devant ſoi. Eſt-il tems au moment qu'il faudroit mourir d'apprendre comment on auroit dû vivre?

Eh que me ſervent des lumieres ſi tard & ſi douloureuſement acquiſes ſur ma deſtinée & ſur les paſſions d'autrui dont elle eſt l'œuvre! Je n'ai appris à mieux connoître les hommes que pour mieux ſentir la miſere où ils m'ont plongé, ſans que cette connoiſſance en me découvrant tous leurs piéges m'en ait pu faire éviter aucun. Que ne ſuis-je reſté toujours dans cette imbécille mais douce confiance qui me rendit durant tant d'années la proie & le jouet de mes bruyans amis, ſans qu'enveloppé de toutes leurs trames j'en euſſe même le moindre ſoupçon! J'étois leur dupe & leur victime, il

eſt vrai, mais je me croyois aimé d'eux, & mon cœur jouiſſoit de l'amitié qu'ils m'avoient inſpirée en leur en attribuant autant pour moi. Ces douces illuſions ſont détruites. La triſte vérité que le tems & la raiſon m'ont dévoilée, en me faiſant ſentir mon malheur, m'a fait voir qu'il étoit ſans remede & qu'il ne me reſtoit qu'à m'y réſigner. Ainſi toutes les expériences de mon âge ſont pour moi dans mon état ſans utilité préſente, & ſans profit pour l'avenir.

Nous entrons en lice à notre naiſſance, nous en ſortons à la mort. Que ſert d'apprendre à mieux conduire ſon char quand on eſt au bout de la carriere ? Il ne reſte plus à penſer alors que comment on en ſortira. L'étude d'un vieillard, s'il lui en reſte encore à faire, eſt uniquement d'apprendre à mourir, & c'eſt préciſément celle qu'on fait le moins à mon âge ; on y penſe à tout, hormis à cela. Tous les vieillards tiennent plus à la vie que les enfans, & en ſortent de plus mauvaiſe grace que les jeunes gens. C'eſt que tous leurs travaux ayant été pour cette vie, ils voyent à ſa fin qu'ils ont perdu leurs peines. Tous leurs ſoins, tous leurs biens, tous les fruits de leurs laborieuſes veilles, ils quittent tout quand ils s'en vont. Ils n'ont ſongé à rien acquérir durant leur vie qu'ils puſſent emporter à leur mort.

Je me ſuis dit tout cela quand il étoit tems de me le dire, & ſi je n'ai pas mieux ſu tirer parti de mes réflexions, ce n'eſt pas faute de les avoir faites à tems, & de les avoir bien digérées. Jetté dès mon enfance dans le tourbillon du monde, j'appris de bonne heure par l'expérience que je n'é-

tois pas fait pour y vivre, & que je n'y parviendrois jamais à l'état dont mon cœur sentoit le besoin. Cessant donc de chercher parmi les hommes le bonheur que je sentois n'y pouvoir trouver, mon ardente imagination sautoit déjà pardessus l'espace de ma vie à peine commencée, comme sur un terrain qui m'étoit étranger, pour se reposer sur une assiette tranquille où je pusse me fixer.

Ce sentiment nourri par l'éducation dès mon enfance & renforcé durant toute ma vie par ce long tissu de miseres & d'infortunes qui l'a remplie, m'a fait chercher dans tous les tems à connoître la nature & la destination de mon être avec plus d'intérêt & de soin que je n'en ai trouvé dans aucun autre homme. J'en ai beaucoup vu qui philosophoient bien plus doctement que moi, mais leur philosophie leur étoit pour ainsi dire étrangere. Voulant être plus savans que d'autres, ils étudioient l'univers pour savoir comment il étoit arrangé, comme ils auroient étudié quelque machine qu'ils auroient apperçue, par pure curiosité. Ils étudioient la nature humaine pour en pouvoir parler savamment, mais non pas pour se connoître; ils travailloient pour instruire les autres, mais non pas pour s'éclairer en-dedans. Plusieurs d'entr'eux ne vouloient que faire un livre, n'importoit quel, pourvu qu'il fût accueilli. Quand le leur étoit fait & publié, son contenu ne les intéressoit plus en aucune sorte, si ce n'est pour le faire adopter aux autres & pour le défendre au cas qu'il fût attaqué, mais du reste sans en rien tirer pour leur propre usage, sans s'embarrasser même que ce contenu fût faux ou vrai, pourvu qu'il ne fût pas réfuté. Pour moi quand

j'ai desiré d'apprendre, c'étoit pour savoir moi-même & non pas pour enseigner ; j'ai toujours cru qu'avant d'instruire les autres il falloit commencer par savoir assez pour soi, & de toutes les études que j'ai tâché de faire en ma vie au milieu des hommes, il n'y en a gueres que je n'eusse faite également seul dans une isle déserte où j'aurois été confiné pour le reste de mes jours. Ce qu'on doit faire dépend beaucoup de ce qu'on doit croire, & dans tout ce qui ne tient pas aux premiers besoins de la nature, nos opinions sont la regle de nos actions. Dans ce principe qui fut toujours le mien, j'ai cherché souvent & long-tems pour diriger l'emploi de ma vie, à connoître sa véritable fin, & je me suis bientôt consolé de mon peu d'aptitude à me conduire habilement dans ce monde, en sentant qu'il n'y falloit pas chercher cette fin.

Né dans une famille où régnoient les mœurs & la piété, élevé ensuite avec douceur chez un ministre plein de sagesse & de religion, j'avois reçu dès ma plus tendre enfance des principes, des maximes, d'autres diroient des préjugés, qui ne m'ont jamais tout-à-fait abandonné. Enfant encore, & livré à moi-même, alléché par des caresses, séduit par la vanité, leurré par l'espérance, forcé par la nécessité, je me fis catholique ; mais je demeurai toujours chrétien, & bientôt gagné par l'habitude mon cœur s'attacha sincérement à ma nouvelle religion. Les instructions, les exemples de Madame de *Warens* m'affermirent dans cet attachement. La solitude champêtre où j'ai passé la fleur de ma jeunesse, l'étude des bons livres à laquelle je me livrai tout entier, ren-

forcerent auprès d'elle mes diſpoſitions naturelles aux ſentimens affectueux, & me rendirent dévot preſque à la maniere de *Fénelon*. La méditation dans la retraite, l'étude de la nature, la contemplation de l'univers forcent un ſolitaire à s'élancer inceſſamment vers l'Auteur des choſes, & à chercher avec une douce inquiétude la fin de tout ce qu'il voit & la cauſe de tout ce qu'il ſent. Lorſque ma deſtinée me rejetta dans le torrent du monde, je n'y retrouvai plus rien qui pût flatter un moment mon cœur. Le regret de mes doux loiſirs me ſuivit par-tout, & jetta l'indifférence & le dégoût ſur tout ce qui pouvoit ſe trouver à ma portée, propre à mener à la fortune & aux honneurs. Incertain dans mes inquiets deſirs, j'eſpérois peu, j'obtins moins, & je ſentis dans des lueurs même de proſpérité que quand j'aurois obtenu tout ce que je croyois chercher, je n'y aurois point trouvé ce bonheur dont mon cœur étoit avide ſans en ſavoir démêler l'objet. Ainſi tout contribuoit à détacher mes affections de ce monde, même avant les malheurs qui devoient m'y rendre tout-à-fait étranger. Je parvins juſqu'à l'âge de quarante ans flottant entre l'indigence & la fortune, entre la ſageſſe & l'égarement, plein de vices d'habitude ſans aucun mauvais penchant dans le cœur, vivant au haſard ſans principes bien décidés par ma raiſon, & diſtrait ſur mes devoirs ſans les mépriſer, mais ſouvent ſans les bien connoître.

Dès ma jeuneſſe j'avois fixé cette époque de quarante ans comme le terme de mes efforts pour parvenir, & celui de mes prétentions en tout genre. Bien réſolu, dès cet âge atteint & dans quelque ſituation que je fuſſe, de ne plus me

débattre pour en ſortir, & de paſſer le reſte de mes jours à vivre au jour la journée ſans plus m'occuper de l'avenir. Le moment venu, j'exécutai ce projet ſans peine, & quoiqu'alors ma fortune ſemblât vouloir prendre une aſſiette plus fixe, j'y renonçai non-ſeulement ſans regret mais avec un plaiſir véritable. En me délivrant de tous ces leurres, de toutes ces vaines eſpérances, je me livrai pleinement à l'incurie & au repos d'eſprit qui fit toujours mon goût le plus dominant & mon penchant le plus durable. Je quittai le monde & ſes pompes, je renonçai à toutes parures, plus d'épée, plus de montre, plus de bas blancs, de dorure, de coiffure, une perruque toute ſimple, un bon gros habit de drap, & mieux que tout cela, je déracinai de mon cœur les cupidités & les convoitiſes qui donnent du prix à tout ce que je quittois. Je renonçai à la place que j'occupois alors, pour laquelle je n'étois nullement propre, & je me mis à copier de la muſique à tant la page, occupation pour laquelle j'avois eu toujours un goût décidé.

Je ne bornai pas ma réforme aux choſes extérieures. Je ſentis que celle-là même en exigeoit une autre plus pénible ſans doute, mais plus néceſſaire dans les opinions, & réſolu de n'en pas faire à deux fois, j'entrepris de ſoumettre mon intérieur à un examen ſévere qui le réglât pour le reſte de ma vie tel que je voulois le trouver à ma mort.

Une grande révolution qui venoit de ſe faire en moi, un autre monde moral qui ſe dévoiloit à mes regards, les inſenſés jugemens des hommes, dont ſans prévoir encore combien j'en ſerois la victime, je commençois à ſentir l'ab-

ſurdité, le beſoin toujours croiſſant d'un autre bien que la gloriole littéraire dont à peine la vapeur m'avoit atteint que j'en étois déjà dégoûté, le deſir enfin de tracer pour le reſte de ma carriere une route moins incertaine que celle dans laquelle j'en venois de paſſer la plus belle moitié, tout m'obligeoit à cette grande revue dont je ſentois depuis long-tems le beſoin. Je l'entrepris donc, & je ne négligeai rien de ce qui dépendoit de moi pour bien exécuter cette entrepriſe.

C'eſt de cette époque que je puis dater mon entier renoncement au monde, & ce goût vif pour la ſolitude, qui ne m'a plus quitté depuis ce tems-là. L'ouvrage que j'entreprenois ne pouvoit s'exécuter que dans une retraite abſolue; il demandoit de longues & paiſibles méditations que le tumulte de la ſociété ne ſouffre pas. Cela me força de prendre pour un tems une autre maniere de vivre dont enſuite je me trouvai ſi bien, que ne l'ayant interrompue depuis lors que par force & pour peu d'inſtans, je l'ai repriſe de tout mon cœur & m'y ſuis borné ſans peine, auſſi-tôt que je l'ai pu, & quand enſuite les hommes m'ont réduit à vivre ſeul, j'ai trouvé qu'en me ſéqueſtrant pour me rendre miſérable, ils avoient plus fait pour mon bonheur que je n'avois ſu faire moi-même.

Je me livrai au travail que j'avois entrepris avec un zele proportionné, & à l'importance de la choſe & au beſoin que je ſentois en avoir. Je vivois alors avec des philoſophes modernes qui ne reſſembloient gueres aux anciens: au lieu de lever mes doutes & de fixer mes irréſolutions, ils

avoient ébranlé toutes les certitudes que je croyois avoir ſur les points qu'il m'importoit le plus de connoître : car, ardens miſſionnaires d'athéïſme, & très-impérieux dogmatiques, ils n'enduroient point ſans colere, que ſur quelque point que ce pût être, on oſât penſer autrement qu'eux. Je m'étois défendu ſouvent aſſez foiblement par haine pour la diſpute, & par peu de talent pour la ſoutenir; mais jamais je n'adoptai leur déſolante doctrine, & cette réſiſtance, à des hommes auſſi intolérans, qui d'ailleurs avoient leurs vues, ne fut pas une des moindres cauſes qui attiſerent leur animoſité.

Ils ne m'avoient pas perſuadé, mais ils m'avoient inquiété. Leurs argumens m'avoient ébranlé, ſans m'avoir jamais convaincu; je n'y trouvois point de bonne réponſe, mais je ſentois qu'il y en devoit avoir. Je m'accuſois moins d'erreur, que d'ineptie, & mon cœur leur répondoit mieux que ma raiſon.

Je me dis enfin; me laiſſerai-je éternellement ballotter par les ſophiſmes des mieux diſans, dont je ne ſuis pas même ſûr que les opinions qu'ils prêchent & qu'ils ont tant d'ardeur à faire adopter aux autres ſoient bien les leurs à eux-mêmes? Leurs paſſions, qui gouvernent leur doctrine, leur intérêt de faire croire ceci ou cela, rendent impoſſible à pénétrer ce qu'ils croyent eux-mêmes. Peut-on chercher de la bonne foi dans des chefs de parti? Leur philoſophie eſt pour les autres; il m'en faudroit une pour moi. Cherchons-la de toutes mes forces tandis qu'il eſt tems encore, afin d'avoir une regle fixe de conduite pour le reſte de mes jours. Me voilà dans la maturité de l'âge, dans toute la force de l'entendement. Déjà je touche au déclin. Si j'attends

tends encore, je n'aurai plus dans ma délibération tardive l'usage de toutes mes forces; mes facultés intellectuelles auront déjà perdu de leur activité; je ferai moins bien ce que je puis faire aujourd'hui de mon mieux possible : saisissons ce moment favorable; il est l'époque de ma réforme externe & matérielle, qu'il soit aussi celle de ma réforme intellectuelle & morale. Fixons une bonne fois mes opinions, mes principes, & soyons pour le reste de ma vie ce que j'aurai trouvé devoir être après y avoir bien pensé.

J'exécutai ce projet lentement & à diverses reprises, mais avec tout l'effort & toute l'attention dont j'étois capable. Je sentois vivement que le repos du reste de mes jours & mon sort total en dépendoient. Je m'y trouvai d'abord dans un tel labyrinthe d'embarras, de difficultés, d'objections, de tortuosités, de ténebres que vingt fois tenté de tout abandonner, je fus prêt, renonçant à de vaines recherches, de m'en tenir dans mes délibérations, aux regles de la prudence commune, sans plus en chercher dans des principes que j'avois tant de peine à débrouiller. Mais cette prudence même m'étoit tellement étrangere, je me sentois si peu propre à l'acquérir, que la prendre pour mon guide, n'étoit autre chose que vouloir à travers les mers & les orages, chercher sans gouvernail, sans boussole, un fanal presque inaccessible, & qui ne m'indiquoit aucun port.

Je persistai : pour la premiere fois de ma vie j'eus du courage, & je dois à son succès d'avoir pu soutenir l'horrible destinée qui dès-lors commençoit à m'envelopper sans que j'en eusse le moindre soupçon. Après les recherches les plus

ardentes & les plus ſinceres qui jamais peut-être aient été faites par aucun mortel, je me décidai pour toute ma vie ſur tous les ſentimens qu'il m'importoit d'avoir, & ſi j'ai pu me tromper dans mes réſultats, je ſuis ſûr au moins que mon erreur ne peut m'être imputée à crime; car j'ai fait tous mes efforts pour m'en garantir. Je ne doute point, il eſt vrai, que les préjugés de l'enfance & les vœux ſecrets de mon cœur n'aient fait pencher la balance du côté le plus conſolant pour moi. On ſe défend difficilement de croire ce qu'on deſire avec tant d'ardeur, & qui peut douter que l'intérêt d'admettre ou rejetter les jugemens de l'autre vie ne détermine la foi de la plupart des hommes ſur leur eſpérance ou leur crainte. Tout cela pouvoit faſciner mon jugement, j'en conviens, mais non pas altérer ma bonne foi : car je craignois de me tromper ſur toute choſe. Si tout conſiſtoit dans l'uſage de cette vie il m'importoit de le ſavoir, pour en tirer du moins le meilleur parti qu'il dépendroit de moi tandis qu'il étoit encore tems & n'être pas tout-à-fait dupe. Mais ce que j'avois le plus à redouter au monde dans la diſpoſition où je me ſentois, étoit d'expoſer le ſort éternel de mon ame pour la jouiſſance des biens de ce monde, qui ne m'ont jamais paru d'un grand prix.

J'avoue encore que je ne levai pas toujours à ma ſatisfaction toutes ces difficultés qui m'avoient embarraſſé, & dont nos philoſophes avoient ſi ſouvent rebattu mes oreilles. Mais, réſolu de me décider enfin ſur des matieres où l'intelligence humaine a ſi peu de priſe, & trouvant de toutes parts des myſteres impénétrables & des objections inſolubles,

j'adoptai dans chaque question le sentiment qui me parut le mieux établi directement, le plus croyable en lui-même, sans m'arrêter aux objections que je ne pouvois résoudre, mais qui se retorquoient par d'autres objections non moins fortes dans le système opposé. Le ton dogmatique sur ces matieres ne convient qu'à des charlatans; mais il importe d'avoir un sentiment pour soi, & de le choisir avec toute la maturité de jugement qu'on y peut mettre. Si malgré cela nous tombons dans l'erreur, nous n'en saurions porter la peine en bonne justice, puisque nous n'en aurons point la coulpe. Voilà le principe inébranlable qui sert de base à ma sécurité.

Le résultat de mes pénibles recherches, fut tel à-peu-près que je l'ai consigné depuis dans la profession de foi du Vicaire Savoyard, ouvrage indignement prostitué & profané dans la génération présente, mais qui peut faire un jour révolution parmi les hommes, si jamais il y renaît du bon sens & de la bonne foi.

Depuis lors, resté tranquille dans les principes que j'avois adoptés après une méditation si longue & si réfléchie, j'en ai fait la regle immuable de ma conduite & de ma foi, sans plus m'inquiéter ni des objections que je n'avois pu prévoir, & qui se présentoient nouvellement de tems à autre à mon esprit. Elles m'ont inquiété quelquefois, mais elles ne m'ont jamais ébranlé. Je me suis toujours dit : tout cela ne sont que des arguties & des subtilités métaphysiques, qui ne sont d'aucun poids auprès des principes fondamentaux adoptés par ma raison, confirmés par mon cœur, & qui tous portent le sceau de l'assentiment intérieur dans le si-

lence des passions. Dans des matieres si supérieures à l'entendement humain, une objection que je ne puis résoudre, renversera-t-elle tout un corps de doctrine si solide, si bien liée, & formée avec tant de méditation & de soin, si bien appropriée à ma raison, à mon cœur, à tout mon être, & renforcée de l'assentiment intérieur que je sens manquer à toutes les autres? Non, de vaines argumentations ne détruiront jamais la convenance que j'apperçois entre ma nature immortelle & la constitution de ce monde, & l'ordre physique que j'y vois régner. J'y trouve dans l'ordre moral correspondant & dont le systéme est le résultat de mes recherches, les appuis dont j'ai besoin pour supporter les miseres de ma vie. Dans tout autre systême je vivrois sans ressource, & je mourrois sans espoir. Je serois la plus malheureuse des créatures. Tenons-nous en donc à celui qui seul suffit pour me rendre heureux en dépit de la fortune & des hommes.

Cette délibération & la conclusion que j'en tirai ne semblent-elles pas avoir été dictées par le Ciel même pour me préparer à la destinée qui m'attendoit, & me mettre en état de la soutenir? Que serois-je devenu, que deviendois-je encore dans les angoisses affreuses qui m'attendoient & dans l'incroyable situation où je suis réduit pour le reste de ma vie, si, resté sans asyle où je pusse échapper à mes implacables persécuteurs, sans dédommagement des opprobres qu'ils me font essuyer en ce monde, & sans espoir d'obtenir jamais la justice qui m'étoit due, je m'étois vu livré tout entier au plus horrible sort qu'ait éprouvé sur la terre aucun mortel?

Tandis que, tranquille dans mon innocence je n'imaginois qu'estime & bienveillance pour moi parmi les hommes; tandis que mon cœur ouvert & confiant s'épanchoit avec des amis & des freres, les traîtres m'enlaçoient en silence de rets forgés au fond des enfers. Surpris par les plus imprévus de tous les malheurs & les plus terribles pour une ame fiere, trainé dans la fange sans jamais savoir par qui ni pourquoi, plongé dans un abyme d'ignominie, enveloppé d'horribles ténebres à travers lesquelles je n'appercevois que de sinistres objets, à la premiere surprise je fus terrassé, & jamais je ne serois revenu de l'abattement où me jetta ce genre imprévu de malheurs, si je ne m'étois ménagé d'avance des forces pour me relever dans mes chûtes.

Ce ne fut qu'après des années d'agitations que, reprenant enfin mes esprits & commençant de rentrer en moi-même, je sentis le prix des ressources que je m'étois ménagées pour l'adversité. Décidé sur toutes les choses dont il m'importoit de juger, je vis, en comparant mes maximes à ma situation, que je donnois aux insensés jugemens des hommes, & aux petits événemens de cette courte vie, beaucoup plus d'importance qu'ils n'en avoient. Que cette vie n'étant qu'un état d'épreuves, il importoit peu que ces épreuves fussent de telle ou telle sorte pourvu qu'il en résultât l'effet auquel elles étoient destinées, & que par conséquent plus les épreuves étoient grandes, fortes, multipliées, plus il étoit avantageux de les savoir soutenir. Toutes les plus vives peines perdent leur force pour quiconque en voit le dédommagement grand & sûr; & la certitude de ce dédommagement étoit le principal

fruit que j'avois retiré de mes méditations précédentes. Il eſt vrai qu'au milieu des outrages ſans nombre & des indignités ſans meſure dont je me ſentois accablé de toutes parts, des intervalles d'inquiétude & de doutes venoient de tems à autre ébranler mon eſpérance & troubler ma tranquillité. Les puiſſantes objections que je n'avois pu réſoudre ſe préſentoient alors à mon eſprit avec plus de force, pour achever de m'abattre préciſément dans les momens, où ſurchargé du poids de ma deſtinée, j'étois prêt à tomber dans le découragement. Souvent des argumens nouveaux que j'entendois faire me revenoient dans l'eſprit à l'appui de ceux qui m'avoient déjà tourmenté. Ah ! me diſois-je alors dans des ſerremens de cœur prêts à m'étouffer, qui me garantira du déſeſpoir ſi dans l'horreur de mon ſort je ne vois plus que des chimeres dans les conſolations que me fourniſſoit ma raiſon? Si détruiſant ainſi ſon propre ouvrage, elle renverſe tout l'appui d'eſpérance & de confiance qu'elle m'avoit ménagé dans l'adverſité. Quel appui que des illuſions qui ne bercent que moi ſeul au monde? Toute la génération préſente ne voit qu'erreurs & préjugés dans les ſentimens dont je me nourris ſeul ; elle trouve la vérité, l'évidence dans le ſyſtême contraire au mien ; elle ſemble même ne pouvoir croire que je l'adopte de bonne foi, & moi-même en m'y livrant de toute ma volonté, j'y trouve des difficultés inſurmontables qu'il m'eſt impoſſible de réſoudre & qui ne m'empêchent pas d'y perſiſter. Suis-je donc ſeul ſage, ſeul éclairé parmi les mortels? Pour croire que les choſes ſont ainſi ſuffit-il qu'elles me conviennent? Puis-je prendre une

confiance éclairée en des apparences qui n'ont rien de solide aux yeux du reste des hommes, & qui me sembleroient illusoires à moi-même si mon cœur ne soutenoit pas ma raison ? N'eût-il pas mieux valu combattre mes persécuteurs à armes égales en adoptant leurs maximes, que de rester sur les chimeres des miennes en proie à leurs atteintes sans agir pour les repousser ? Je me crois sage, & je ne suis que dupe, victime & martyr d'une vaine erreur.

Combien de fois dans ces momens de doute & d'incertitude je fus prêt à m'abandonner au désespoir. Si jamais j'avois passé dans cet état un mois entier, c'étoit fait de ma vie & de moi. Mais ces crises, quoi qu'autrefois assez fréquentes ont toujours été courtes, & maintenant que je n'en suis pas délivré tout-à-fait encore, elles sont si rares & si rapides, qu'elles n'ont pas même la force de troubler mon repos. Ce sont de légeres inquiétudes qui n'affectent pas plus mon ame, qu'une plume qui tombe dans la riviere ne peut altérer le cours de l'eau. J'ai senti que remettre en délibération les mêmes points sur lesquels je m'étois ci-devant décidé, étoit me supposer de nouvelles lumieres ou le jugement plus formé, ou plus de zele pour la vérité que je n'avois lors de mes recherches, qu'aucun de ces cas n'étant ni ne pouvant être le mien, je ne pouvois préférer par aucune raison solide, des opinions qui dans l'accablement du désespoir ne me tentoient que pour augmenter ma misere, à des sentimens adoptés dans la vigueur de l'âge, dans toute la maturité de l'esprit, après l'examen le plus réfléchi, & dans des tems où le calme de ma vie ne me laissoit d'autre

intérêt dominant que celui de connoître la vérité. Aujourd'hui que mon cœur ſerré de détreſſe, mon ame affaiſſée par les ennuis, mon imagination effarouchée, ma tête troublée par tant d'affreux myſteres dont je ſuis environné, aujourd'hui que toutes mes facultés affoiblies par la vieilleſſe & les angoiſſes ont perdu tout leur reſſort, irai-je m'ôter à plaiſir toutes les reſſources que je m'étois ménagées, & donner plus de confiance à ma raiſon déclinante pour me rendre injuſtement malheureux, qu'à ma raiſon pleine & vigoureuſe pour me dédommager des maux que je ſouffre ſans les avoir mérités ? Non, je ne ſuis ni plus ſage, ni mieux inſtruit, ni de meilleure foi que quand je me décidai ſur ces grandes queſtions ; je n'ignorois pas alors les difficultés dont je me laiſſe troubler aujourd'hui ; elles ne m'arrêterent pas, & s'il s'en préſente quelques nouvelles dont on ne s'étoit pas encore aviſé, ce ſont les ſophiſmes d'une ſubtile métaphyſique qui ne ſauroient balancer les vérités éternelles admiſes de tous les tems, par tous les Sages, reconnues par toutes les nations, & gravées dans le cœur humain en caracteres ineffaçables. Je ſavois en méditant ſur ces matieres que l'entendement humain circonſcrit par les ſens, ne les pouvoit embraſſer dans toute leur étendue. Je m'en tins donc à ce qui étoit à ma portée ſans m'engager dans ce qui la paſſoit. Ce parti étoit raiſonnable, je l'embraſſai jadis & m'y tins avec l'aſſentiment de mon cœur & de ma raiſon. Sur quel fondement y renoncerois-je aujourd'hui que tant de puiſſans motifs m'y doivent tenir attaché ? Quel danger vois-je à le ſuivre ? Quel profit trouverois-je à l'abandonner ? En prenant

la

la doctrine de mes perſécuteurs prendrois-je auſſi leur morale ? Cette morale ſans racine & ſans fruit, qu'ils étalent pompeuſement dans des livres ou dans quelque action d'éclat ſur le théâtre, ſans qu'il en pénetre jamais rien dans le cœur ni dans la raiſon ; ou bien cette autre morale ſecrete & cruelle, doctrine intérieure de tous leurs initiés, à laquelle l'autre ne ſert que de maſque, qu'ils ſuivent ſeule dans leur conduite, & qu'ils ont ſi habilement pratiquée à mon égard. Cette morale purement offenſive, ne ſert point à la défenſe, & n'eſt bonne qu'à l'agreſſion. De quoi me ſerviroit-elle dans l'état où ils m'ont réduit ? Ma ſeule innocence me ſoutient dans les malheurs, & combien me rendrois-je plus malheureux encore, ſi m'ôtant cette unique mais puiſſante reſſource, j'y ſubſtituois la méchanceté ? Les atteindrois-je dans l'art de nuire, & quand j'y réuſſirois, de quel mal me ſoulageroit celui que je leur pourrois faire ? Je perdrois ma propre eſtime, & je ne gagnerois rien à la place.

C'eſt ainſi que raiſonnant avec moi-même je parvins à ne plus me laiſſer ébranler dans mes principes par des argumens captieux, par des objections inſolubles, & par des difficultés qui paſſoient ma portée & peut-être celle de l'eſprit humain. Le mien, reſtant dans la plus ſolide aſſiette que j'avois pu lui donner, s'accoutuma ſi bien à s'y repoſer à l'abri de ma conſcience, qu'aucune doctrine étrangere ancienne ou nouvelle ne peut plus l'émouvoir, ni troubler un inſtant mon repos. Tombé dans la langueur & l'appeſantiſſement d'eſprit, j'ai oublié juſqu'aux raiſonnemens ſur leſquels je fondois ma croyance & mes maximes ; mais je n'oublie-

rai jamais les conclusions que j'en ai tirées avec l'approbation de ma conscience & de ma raison, & je m'y tiens désormais. Que tous les philosophes viennent ergoter contre : ils perdront leur tems & leurs peines. Je me tiens pour le reste de ma vie en toute chose, au parti que j'ai pris quand j'étois plus en état de bien choisir.

Tranquille dans ces dispositions, j'y trouve avec le contentement de moi, l'espérance & les consolations dont j'ai besoin dans ma situation. Il n'est pas possible qu'une solitude aussi complete, aussi permanente, aussi triste en elle-même, l'animosité toujours sensible & toujours active de toute la génération présente, les indignités dont elle m'accable sans cesse, ne me jettent quelquefois dans l'abattement, l'espérance ébranlée, les doutes décourageans reviennent encore de tems à autre troubler mon ame & la remplir de tristesse. C'est alors qu'incapable des opérations de l'esprit nécessaires pour me rassurer moi-même, j'ai besoin de me rappeller mes anciennes résolutions, les soins, l'attention, la sincérité de cœur que j'ai mises à les prendre reviennent alors à mon souvenir & me rendent toute ma confiance. Je me refuse ainsi à toutes nouvelles idées comme à des erreurs funestes, qui n'ont qu'une fausse apparence, & ne sont bonnes qu'à troubler mon repos.

Ainsi retenu dans l'étroite sphere de mes anciennes connoissances, je n'ai pas, comme Solon, le bonheur de pouvoir m'instruire chaque jour en vieillissant, & je dois même me garantir du dangereux orgueil de vouloir apprendre ce que je suis désormais hors d'état de bien savoir. Mais s'il me

reſte peu d'acquiſitions à eſpérer du côté des lumieres utiles, il m'en reſte de bien importantes à faire du côté des vertus néceſſaires à mon état. C'eſt-là qu'il ſeroit tems d'enrichir & d'orner mon ame d'un acquis qu'elle pût emporter avec elle, lorſque délivrée de ce corps qui l'offuſque & l'aveugle, & voyant la vérité ſans voile, elle appercevra la miſere de toutes ces connoiſſances dont nos faux ſavans ſont ſi vains. Elle gémira des momens perdus en cette vie à les vouloir acquérir. Mais la patience, la douceur, la réſignation, l'intégrité, la juſtice impartiale, ſont un bien qu'on emporte avec ſoi, & dont on peut s'enrichir ſans ceſſe, ſans craindre que la mort même nous en faſſe perdre le prix. C'eſt à cette unique & utile étude que je conſacre le reſte de ma vieilleſſe. Heureux ſi par mes progrès ſur moi-même, j'apprends à ſortir de la vie, non meilleur, car cela n'eſt pas poſſible, mais plus vertueux que je n'y ſuis entré !



QUATRIEME PROMENADE.

DANS le petit nombre de livres que je lis quelquefois encore, Plutarque eſt celui qui m'attache & me profite le plus. Ce fut la premiere lecture de mon enfance, ce ſera la derniere de ma vieilleſſe; c'eſt preſque le ſeul Auteur que je n'ai jamais lu ſans en tirer quelque fruit. Avant-hier je liſois dans ſes œuvres morales le traité, *comment on pourra tirer utilité de ſes ennemis?* Le même jour en rangeant quelques brochures qui m'ont été envoyées par les Auteurs, je tombai ſur un des journaux de l'Abbé *R****. au titre duquel il avoit mis ces paroles *vitam vero impendenti*, *R****. Trop au fait des tournures de ces Meſſieurs, pour prendre le change ſur celle-là, je compris qu'il avoit cru ſous cet air de politeſſe me dire une cruelle contre-vérité: mais ſur quoi fondé? Pourquoi ce ſarcaſme? Quel ſujet y pouvois-je avoir donné? Pour mettre à profit les leçons du bon Plutarque, je réſolus d'employer à m'examiner ſur le menſonge, la promenade du lendemain, & j'y vins bien confirmé dans l'opinion déjà priſe que, le *connois-toi toi-même* du Temple de Delphes n'étoit pas une maxime ſi facile à ſuivre, que je l'avois cru dans mes Confeſſions.

Le lendemain m'étant mis en marche pour exécuter cette réſolution, la premiere idée qui me vint en commençant à me recueillir, fut celle d'un menſonge affreux fait dans ma premiere jeuneſſe dont le ſouvenir m'a troublé toute ma vie, & vient juſques dans ma vieilleſſe contriſter encore mon cœur

déjà navré de tant d'autres façons. Ce menſonge, qui fut un grand crime en lui-même, en dût être un plus grand encore par ſes effets que j'ai toujours ignorés, mais que le remords m'a fait ſuppoſer auſſi cruels qu'il étoit poſſible. Cependant à ne conſulter que la diſpoſition où j'étois en le faiſant, ce menſonge ne fut qu'un fruit de la mauvaiſe honte, & bien loin qu'il partît d'une intention de nuire à celle qui en fut la victime, je puis jurer à la face du Ciel qu'à l'inſtant même où cette honte invincible me l'arrachoit, j'aurois donné tout mon ſang avec joie pour en détourner l'effet ſur moi ſeul. C'eſt un délire que je ne puis expliquer, qu'en diſant comme je crois le ſentir, qu'en cet inſtant mon naturel timide ſubjugua tous les vœux de mon cœur.

Le ſouvenir de ce malheureux acte & les inextinguibles regrets qu'il m'a laiſſés, m'ont inſpiré pour le menſonge une horreur qui a dû garantir mon cœur de ce vice pour le reſte de ma vie. Lorſque je pris ma deviſe je me ſentois fait pour la mériter, & je ne doutois pas que je n'en fuſſe digne quand ſur le mot de l'Abbé *R* * * *. je commençai de m'examiner plus ſérieuſement.

Alors en m'épluchant avec plus de ſoin, je fus bien ſurpris du nombre de choſes de mon invention que je me rappellois avoir dites comme vraies dans le même tems où, fier en moi-même de mon amour pour la vérité, je lui ſacrifiois ma ſureté, mes intérêts, ma perſonne, avec une impartialité dont je ne connois nul autre exemple parmi les humains.

Ce qui me ſurprit le plus étoit qu'en me rappellant ces

choſes controuvées, je n'en ſentois aucun vrai repentir. Moi dont l'horreur pour la fauſſeté n'a rien dans mon cœur qui la balance, moi qui braverois les ſupplices s'il les falloit éviter par un menſonge, par quelle bizarre inconſéquence mentois-je ainſi de gaîté de cœur ſans néceſſité, ſans profit, & par quelle inconcevable contradiction n'en ſentois-je pas le moindre regret, moi que le remords d'un menſonge n'a ceſſé d'affliger pendant cinquante ans? Je ne me ſuis jamais endurci ſur mes fautes; l'inſtinct moral m'a toujours bien conduit, ma conſcience a gardé ſa premiere intégrité, & quand même elle ſe ſeroit altérée en ſe pliant à mes intérêts, comment, gardant toute ſa droiture dans les occaſions où l'homme forcé par ſes paſſions peut au moins s'excuſer ſur ſa foibleſſe, la perd-elle uniquement dans les choſes indifférentes où le vice n'a point d'excuſe? Je vis que de la ſolution de ce problême dépendoit la juſteſſe du jugement que j'avois à porter en ce point ſur moi-même, & après l'avoir bien examiné, voici de quelle maniere je parvins à me l'expliquer.

Je me ſouviens d'avoir lu dans un livre de philoſophie que mentir c'eſt cacher une vérité que l'on doit manifeſter. Il ſuit bien de cette définition que taire une vérité qu'on n'eſt pas obligé de dire n'eſt pas mentir : mais celui qui non content en pareil cas de ne pas dire la vérité dit le contraire, ment-il alors, ou ne ment-il pas? Selon la définition l'on ne ſauroit dire qu'il ment. Car s'il donne de la fauſſe monnoie à un homme auquel il ne doit rien, il trompe cet homme, ſans doute, mais il ne le vole pas.

Il ſe préſente ici deux queſtions à examiner, très-importan-

tes l'une & l'autre. La premiere, quand & comment on doit à autrui la vérité, puisqu'on ne la doit pas toujours. La seconde, s'il est des cas où l'on puisse tromper innocemment. Cette seconde question est très-décidée, je le sais bien; négativement dans les livres, où la plus austere morale ne coûte rien à l'Auteur, affirmativement dans la société où la morale des livres passe pour un bavardage impossible à pratiquer. Laissons donc ces autorités qui se contredisent, & cherchons par mes propres principes à résoudre pour moi ces questions.

La vérité générale & abstraite est le plus précieux de tous les biens. Sans elle l'homme est aveugle; elle est l'œil de la raison. C'est par elle que l'homme apprend à se conduire, à être ce qu'il doit être, à faire ce qu'il doit faire, à tendre à sa véritable fin. La vérité particuliere & individuelle n'est pas toujours un bien, elle est quelquefois un mal, très-souvent une chose indifférente. Les choses qu'il importe à un homme de savoir & dont la connoissance est nécessaire à son bonheur, ne sont peut-être pas en grand nombre, mais en quelque nombre qu'elles soient elles sont un bien qui lui appartient qu'il a droit de réclamer par-tout où il le trouve, & dont on ne peut le frustrer sans commettre le plus inique de tous les vols, puisqu'elle est de ces biens communs à tous, dont la communication n'en prive point celui qui le donne.

Quant aux vérités qui n'ont aucune sorte d'utilité, ni pour l'instruction ni dans la pratique, comment seroient-elles un bien dû, puisqu'elles ne sont pas même un bien, & puisque la propriété n'est fondée que sur l'utilité, où il n'y a point

d'utilité possible il ne peut y avoir de propriété. On peut réclamer un terrain quoique stérile, parce qu'on peut au moins habiter sur le sol : mais qu'un fait oiseux, indifférent à tous égards, & sans conséquence pour personne soit vrai ou faux, cela n'intéresse qui que ce soit. Dans l'ordre moral rien n'est inutile, non plus que dans l'ordre physique. Rien ne peut être dû de ce qui n'est bon à rien ; pour qu'une chose soit due il faut qu'elle soit, ou puisse être utile. Ainsi la vérité due est celle qui intéresse la justice, & c'est profaner ce nom sacré de vérité que de l'appliquer aux choses vaines dont l'existence est indifférente à tous, & dont la connoissance est inutile à tout. La vérité dépouillée de toute espece d'utilité même possible, ne peut donc pas être une chose due, & par conséquent celui qui la tait ou la déguise, ne ment point.

Mais est-il de ces vérités si parfaitement stériles qu'elles soient de tout point inutiles à tout ? c'est un autre article à discuter & auquel je reviendrai tout-à-l'heure. Quant à présent passons à la seconde question.

Ne pas dire ce qui est vrai, & dire ce qui est faux sont deux choses très-différentes ; mais dont peut néanmoins résulter le même effet ; car ce résultat est assurément bien le même toutes les fois que cet effet est nul. Par-tout où la vérité est indifférente, l'erreur contraire est indifférente aussi ; d'où il suit qu'en pareil cas celui qui trompe en disant le contraire de la vérité n'est pas plus injuste que celui qui trompe en ne la déclarant pas ; car en fait de vérités inutiles, l'erreur n'a rien de pire que l'ignorance. Que je croye le sable qui est au fond de la mer blanc ou rouge, cela ne m'importe

pas

pas plus que d'ignorer de quelle couleur il eſt. Comment pourroit-on être injuſte en ne nuiſant à perſonne, puiſque l'injuſtice ne conſiſte que dans le tort fait à autrui.

Mais ces queſtions ainſi ſommairement décidées ne ſauroient me fournir encore aucune application ſure pour la pratique, ſans beaucoup d'éclairciſſemens préalables néceſſaires pour faire avec juſteſſe cette application dans tous les cas qui peuvent ſe préſenter. Car ſi l'obligation de dire la vérité n'eſt fondée que ſur ſon utilité, comment me conſtituerai-je juge de cette utilité ? Très-ſouvent l'avantage de l'un fait le préjudice de l'autre, l'intérêt particulier eſt preſque toujours en oppoſition avec l'intérêt public. Comment ſe conduire en pareil cas ? Faut-il ſacrifier l'utilité de l'abſent à celle de la perſonne à qui l'on parle ? Faut-il taire ou dire la vérité qui profitant à l'un nuit à l'autre ? Faut-il peſer tout ce qu'on doit dire à l'unique balance du bien public, ou à celle de la juſtice diſtributive, & ſuis-je aſſuré de connoître aſſez tous les rapports de la choſe pour ne diſpenſer les lumieres dont je diſpoſe que ſur les regles de l'équité ? De plus, en examinant ce qu'on doit aux autres, ai-je examiné ſuffiſamment ce qu'on ſe doit à ſoi-même, ce qu'on doit à la vérité pour elle ſeule ? Si je ne fais aucun tort à un autre en le trompant, s'enſuit-il que je ne m'en faſſe point à moi-même, & ſuffit-il de n'être jamais injuſte pour être toujours innocent ?

Que d'embarraſſantes diſcuſſions dont il ſeroit aiſé de ſe tirer en ſe diſant, ſoyons toujours vrai au riſque de tout ce qui en peut arriver. La juſtice elle-même eſt dans la vérité des choſes ; le menſonge eſt toujours iniquité, l'erreur eſt

toujours impoſture, quand on donne ce qui n'eſt pas pour la regle de ce qu'on doit faire ou croire. Et quelqu'effet qui réſulte de la vérité on eſt toujours inculpable quand on l'a dite, parce qu'on n'y a rien mis du ſien.

Mais c'eſt-là trancher la queſtion ſans la réſoudre. Il ne s'agiſſoit pas de prononcer s'il ſeroit bon de dire toujours la vérité, mais ſi l'on y étoit toujours également obligé, & ſur la définition que j'examinois, ſuppoſant que non, de diſtinguer les cas où la vérité eſt rigoureuſement due, de ceux où l'on peut la taire ſans injuſtice & la déguiſer ſans menſonge : car j'ai trouvé que de tels cas exiſtoient réellement. Ce dont il s'agit eſt donc de chercher une regle ſure pour les connoître & les bien déterminer.

Mais d'où tirer cette regle & la preuve de ſon infaillibilité?..... Dans toutes les queſtions de morale difficiles comme celle-ci, je me ſuis toujours bien trouvé de les réſoudre par le dictamen de ma conſcience, plutôt que par les lumieres de ma raiſon. Jamais l'inſtinct moral ne m'a trompé : il a gardé juſqu'ici ſa pureté dans mon cœur aſſez pour que je puiſſe m'y confier, & s'il ſe tait quelquefois devant mes paſſions dans ma conduite, il reprend bien ſon empire ſur elles dans mes ſouvenirs. C'eſt-là que je me juge moi-même avec autant de ſévérité peut-être, que je ſerai jugé par le Souverain Juge après cette vie.

Juger des diſcours des hommes par les effets qu'ils produiſent, c'eſt ſouvent mal les apprécier. Outre que ces effets ne ſont pas toujours ſenſibles & faciles à connoître, ils varient à l'infini comme les circonſtances dans leſquelles ces diſcours

ſont tenus. Mais c'eſt uniquement l'intention de celui qui les tient qui les apprécie, & détermine leur degré de malice ou de bonté. Dire faux n'eſt mentir que par l'intention de tromper, & l'intention même de tromper loin d'être toujours jointe avec celle de nuire, a quelquefois un but tout contraire. Mais pour rendre un menſonge innocent il ne ſuffit pas que l'intention de nuire ne ſoit pas expreſſe, il faut de plus la certitude que l'erreur dans laquelle on jette ceux à qui l'on parle ne peut nuire à eux ni à perſonne en quelque façon que ce ſoit. Il eſt rare & difficile qu'on puiſſe avoir cette certitude; auſſi eſt-il difficile & rare qu'un menſonge ſoit parfaitement innocent. Mentir pour ſon avantage à ſoi-même eſt impoſture, mentir pour l'avantage d'autrui eſt fraude, mentir pour nuire eſt calomnie; c'eſt la pire eſpece de menſonge. Mentir ſans profit ni préjudice de ſoi ni d'autrui, n'eſt pas mentir: ce n'eſt pas menſonge, c'eſt fiction.

Les fictions qui ont un objet moral s'appellent apologues ou fables, & comme leur objet n'eſt ou ne doit être que d'envelopper des vérités utiles ſous des formes ſenſibles & agréables, en pareil cas on ne s'attache gueres à cacher le menſonge de fait qui n'eſt que l'habit de la vérité; & celui qui ne débite une fable que pour une fable, ne ment en aucune façon.

Il eſt d'autres fictions purement oiſeuſes, telles que ſont la plupart des contes & des romans qui, ſans renfermer aucune inſtruction véritable n'ont pour objet que l'amuſement. Celles-là, dépouillées de toute utilité morale ne peuvent s'apprécier que par l'intention de celui qui les invente, & lorſqu'il les

débite avec affirmation comme des vérités réelles, on ne peut gueres difconvenir qu'elles ne foient de vrais menfonges. Cependant, qui jamais s'eft fait un grand fcrupule de ces menfonges-là, & qui jamais en a fait un reproche grave à ceux qui les font? S'il y a par exemple quelque objet moral dans le Temple de Gnide, cet objet eft bien offufqué & gâté par les détails voluptueux & par les images lafcives. Qu'a fait l'Auteur pour couvrir cela d'un vernis de modeftie? Il a feint que fon ouvrage étoit la traduction d'un manufcrit Grec, & il a fait l'hiftoire de la découverte de ce manufcrit de la façon la plus propre à perfuader fes lecteurs de la vérité de fon récit. Si ce n'eft pas là un menfonge bien pofitif, qu'on me dife donc ce que c'eft que mentir? Cependant qui eft-ce qui s'eft avifé de faire à l'Auteur un crime de ce menfonge, & de le traiter pour cela d'impofteur?

On dira vainement que ce n'eft-là qu'une plaifanterie, que l'Auteur tout en affirmant ne vouloit perfuader perfonne, qu'il n'a perfuadé perfonne en effet, & que le public n'a pas douté un moment qu'il ne fût lui-même l'Auteur de l'ouvrage prétendu Grec dont il fe donnoit pour le traducteur. Je répondrai qu'une pareille plaifanterie fans aucun objet n'eût été qu'un bien fot enfantillage, qu'un menteur ne ment pas moins quand il affirme quoiqu'il ne perfuade pas, qu'il faut détacher du public inftruit des multitudes de lecteurs fimples & crédules à qui l'hiftoire du manufcrit narrée par un Auteur grave avec un air de bonne-foi en a réellement impofé, & qui ont bu fans crainte dans une coupe de forme antique, le poifon dont ils fe feroient au moins défiés s'il leur eût été préfenté dans un vafe moderne.

Que ces diſtinctions ſe trouvent ou non dans les livres, elles ne s'en font pas moins dans le cœur de tout homme de bonne-foi avec lui-même, qui ne veut rien ſe permettre que ſa conſcience puiſſe lui reprocher. Car dire une choſe fauſſe à ſon avantage, n'eſt pas moins mentir que ſi on la diſoit au préjudice d'autrui; quoique le menſonge ſoit moins criminel. Donner l'avantage à qui ne doit pas l'avoir, c'eſt troubler l'ordre de la juſtice; attribuer fauſſement à ſoi-même ou à autrui un acte d'où peut réſulter louange ou blâme, inculpation ou diſculpation, c'eſt faire une choſe injuſte; or, tout ce qui, contraire à la vérité, bleſſe la juſtice en quelque façon que ce ſoit, c'eſt menſonge. Voilà la limite exacte: mais tout ce qui, contraire à la vérité, n'intéreſſe la juſtice en aucune ſorte n'eſt que fiction, & j'avoue que quiconque ſe reproche une pure fiction comme un menſonge a la conſcience plus délicate que moi.

Ce qu'on appelle menſonges officieux ſont de vrais menſonges, parce qu'en impoſer à l'avantage ſoit d'autrui, ſoit de ſoi-même, n'eſt pas moins injuſte, que d'en impoſer à ſon détriment. Quiconque loue ou blâme contre la vérité, ment, dès qu'il s'agit d'une perſonne réelle. S'il s'agit d'un être imaginaire, il en peut dire tout ce qu'il veut ſans mentir, à moins qu'il ne juge ſur la moralité des faits qu'il invente, & qu'il n'en juge fauſſement: car alors s'il ne ment pas dans le fait, il ment contre la vérité morale, cent fois plus reſpectable que celle des faits.

J'ai vu de ces gens qu'on appelle vrais dans le monde. Toute leur véracité s'épuiſe dans les converſations oiſeuſes à citer fidel-

lement, les lieux, les tems, les perſonnes, à ne ſe permettre aucune fiction, à ne broder aucune circonſtance, à ne rien exagérer. En tout ce qui ne touche point à leur intérêt, ils ſont dans leurs narrations de la plus inviolable fidélité. Mais s'agit-il de traiter quelque affaire qui les regarde, de narrer quelque fait qui leur touche de près; toutes les couleurs ſont employées pour préſenter les choſes ſous le jour qui leur eſt le plus avantageux, & ſi le menſonge leur eſt utile & qu'ils s'abſtiennent de le dire eux-mêmes, ils le favoriſent avec adreſſe, & font en ſorte qu'on l'adopte ſans le leur pouvoir imputer. Ainſi le veut la prudence : adieu la véracité.

L'homme que j'appelle *vrai* fait tout le contraire. En choſes parfaitement indifférentes, la vérité qu'alors l'autre reſpecte ſi fort, le touche fort peu, & il ne ſe fera gueres de ſcrupule d'amuſer une compagnie par des faits controuvés, dont il ne réſulte aucun jugement injuſte, ni pour ni contre qui que ce ſoit vivant ou mort. Mais tout diſcours qui produit pour quelqu'un profit ou dommage, eſtime ou mépris, louange ou blâme contre la juſtice & la vérité, eſt un menſonge qui jamais n'approchera de ſon cœur, ni de ſa bouche, ni de ſa plume. Il eſt ſolidement *vrai*, même contre ſon intérêt, quoiqu'il ſe pique aſſez peu de l'être dans les converſations oiſeuſes. Il eſt *vrai* en ce qu'il ne cherche à tromper perſonne, qu'il eſt auſſi fidelle à la vérité qui l'accuſe, qu'à celle qui l'honore, & qu'il n'en impoſe jamais pour ſon avantage, ni pour nuire à ſon ennemi. La différence donc qu'il y a entre mon homme *vrai*, & l'autre, eſt que celui du monde eſt trés-rigoureuſement fidelle à toute vérité qui ne lui coûte rien,

mais pas au-delà, & que le mien ne la sert jamais si fidellement que quand il faut s'immoler pour elle.

Mais, diroit-on, comment accorder ce relâchement avec cet ardent amour pour la vérité dont je le glorifie? Cet amour est donc faux puisqu'il souffre tant d'alliage? Non, il est pur & vrai : mais il n'est qu'une émanation de l'amour de la justice, & ne veut jamais être faux, quoiqu'il soit souvent fabuleux. Justice & vérité sont dans son esprit deux mots synonymes qu'il prend l'un pour l'autre indifféremment. La sainte vérité que son cœur adore ne consiste point en faits indifférens, & en noms inutiles, mais à rendre fidellement à chacun ce qui lui est dû en choses qui sont véritablement siennes, en imputations bonnes ou mauvaises, en rétributions d'honneur ou de blâme, de louange & d'improbation. Il n'est faux ni contre autrui, parce que son équité l'en empêche & qu'il ne veut nuire à personne injustement; ni pour lui-même, parce que sa conscience l'en empêche, & qu'il ne sauroit s'approprier ce qui n'est pas à lui. C'est sur-tout de sa propre estime qu'il est jaloux; c'est le bien dont il peut le moins se passer, & il sentiroit une perte réelle d'acquérir celle des autres aux dépens de ce bien-là. Il mentira donc quelquefois en choses indifférentes, sans scrupule & sans croire mentir, jamais pour le dommage ou le profit d'autrui, ni de lui-même. En tout ce qui tient aux vérités historiques, en tout ce qui a trait à la conduite des hommes, à la justice, à la sociabilité, aux lumieres utiles, il garantira de l'erreur, & lui-même, & les autres autant qu'il dépendra de lui. Tout mensonge hors de-là, selon lui n'en est pas un. Si le Temple de Gnide est un

ouvrage utile, l'hiſtoire du manuſcrit Grec n'eſt qu'une fiction très-innocente; elle eſt un menſonge très-puniſſable, ſi l'ouvrage eſt dangereux.

Telles furent mes regles de conſcience ſur le menſonge & ſur la vérité. Mon cœur ſuivoit machinalement ces regles avant que ma raiſon les eût adoptées, & l'inſtinct moral en fit ſeul l'application. Le criminel menſonge dont la pauvre Marion fut la victime m'a laiſſé d'ineffaçables remords, qui m'ont garanti tout le reſte de ma vie non-ſeulement de tout menſonge de cette eſpece, mais de tous ceux qui de quelque façon que ce pût être pouvoient toucher l'intérêt & la réputation d'autrui. En généraliſant ainſi l'excluſion, je me ſuis diſpenſé de peſer exactement l'avantage, & le préjudice, & de marquer les limites préciſes du menſonge nuiſible, & du menſonge officieux; en regardant l'un & l'autre comme coupables, je me les ſuis interdits tous les deux.

En ceci comme en tout le reſte mon tempérament a beaucoup influé ſur mes maximes, ou plutôt ſur mes habitudes; car je n'ai gueres agi par regles, ou n'ai gueres ſuivi d'autres regles en toute choſe que les impulſions de mon naturel. Jamais menſonge prémédité n'approcha de ma penſée, jamais je n'ai menti pour mon intérêt; mais ſouvent j'ai menti par honte, pour me tirer d'embarras en choſes indifférentes, ou qui n'intéreſſoient tout au plus que moi ſeul, lors qu'ayant à ſoutenir un entretien la lenteur de mes idées, & l'aridité de ma converſation, me forçoient de recourir aux fictions pour avoir quelque choſe à dire. Quand il faut néceſſairement parler, & que des vérités amuſantes ne ſe préſentent pas aſſez-

tôt

tôt à mon esprit, je débite des fables pour ne pas demeurer muet; mais dans l'invention de ces fables, j'ai soin, tant que je puis, qu'elles ne soient pas des mensonges, c'est-à-dire, qu'elles ne blessent ni la justice ni la vérité due, & qu'elles ne soient que des fictions indifférentes à tout le monde & à moi. Mon desir seroit bien d'y substituer au moins à la vérité des faits une vérité morale; c'est-à-dire d'y bien représenter les affections naturelles au cœur humain, & d'en faire sortir toujours quelque instruction utile, d'en faire en un mot des contes moraux, des apologues; mais il faudroit plus de présence d'esprit que je n'en ai, & plus de facilité dans la parole pour savoir mettre à profit pour l'instruction, le babil de la conversation. Sa marche, plus rapide que celle de mes idées me forçant presque toujours de parler avant de penser, m'a souvent suggéré des sottises & des inepties, que ma raison désapprouvoit, & que mon cœur désavouoit à mesure qu'elles échappoient de ma bouche, mais qui précédant mon propre jugement, ne pouvoient plus être réformées par sa censure.

C'est encore par cette premiere, & irrésistible impulsion du tempérament, que dans des momens imprévus & rapides, la honte & la timidité m'arrachent souvent des mensonges, auxquels ma volonté n'a point de part; mais qui la précédent en quelque sorte par la nécessité de répondre à l'instant. L'impression profonde du souvenir de la pauvre Marion peut bien retenir toujours ceux qui pourroient être nuisibles à d'autres, mais non pas ceux qui peuvent servir à me tirer d'embarras quand il s'agit de moi seul, ce qui n'est pas moins

contre ma confcience & mes principes, que ceux qui peuvent influer fur le fort d'autrui.

J'attefte le Ciel que fi je pouvois l'inftant d'après retirer le menfonge qui m'excufe, & dire la vérité qui me charge fans me faire un nouvel affront en me rétractant, je le ferois de tout mon cœur; mais la honte de me prendre ainfi moi-même en faute me retient encore, & je me repens très-fincérement de ma faute, fans néanmoins l'ofer réparer. Un exemple expliquera mieux ce que je veux dire, & montrera que je ne mens ni par intérêt ni par amour-propre, encore moins par envie ou par malignité : mais uniquement par embarras & mauvaife honte, fachant même très-bien quelquefois que ce menfonge eft connu pour tel, & ne peut me fervir du tout à rien.

Il y a quelque tems que M. *F****. m'engagea contre mon ufage à aller avec ma femme, dîner en maniere de pic-nic avec lui & M. *B****. chez la Dame ***. reftauratrice, laquelle & fes deux filles dînerent auffi avec nous. Au milieu du dîné, l'aînée, qui eft mariée depuis peu & qui étoit groffe, s'avifa de me demander brufquement & en me fixant, fi j'avois eu des enfans. Je répondis en rougiffant jufqu'aux yeux que je n'avois pas eu ce bonheur. Elle fourit malignement en regardant la compagnie : tout cela n'étoit pas bien obfcur, même pour moi.

Il eft clair d'abord que cette réponfe n'eft point celle que j'aurois voulu faire, quand même j'aurois eu l'intention d'en impofer ; car dans la difpofition où je voyois les convives, j'étois bien für que ma réponfe ne changeoit rien à leur opi-

nion sur ce point. On s'attendoit à cette négative, on la provoquoit même pour jouir du plaisir de m'avoir fait mentir. Je n'étois pas assez bouché pour ne pas sentir cela. Deux minutes après, la réponse que j'aurois dû faire me vint d'elle-même. *Voilà une question peu discrete de la part d'une jeune femme, à un homme qui a vieilli garçon.* En parlant ainsi, sans mentir, sans avoir à rougir d'aucun aveu, je mettois les rieurs de mon côté, & je lui faisois une petite leçon qui naturellement devoit la rendre un peu moins impertinente à me questionner. Je ne fis rien de tout cela, je ne dis point ce qu'il falloit dire, je dis ce qu'il ne falloit pas & qui ne pouvoit me servir de rien. Il est donc certain que ni mon jugement ni ma volonté ne dicterent ma réponse, & qu'elle fut l'effet machinal de mon embarras. Autrefois je n'avois point cet embarras, & je faisois l'aveu de mes fautes avec plus de franchise que de honte, parce que je ne doutois pas qu'on ne vît ce qui les rachetoit & que je sentois au-dedans de moi; mais l'œil de la malignité me navre & me déconcerte; en devenant plus malheureux, je suis devenu plus timide, & jamais je n'ai menti que par timidité.

Je n'ai jamais mieux senti mon aversion naturelle pour le mensonge qu'en écrivant mes Confessions: car c'est là que les tentations auroient été fréquentes & fortes, pour peu que mon penchant m'eût porté de ce côté. Mais loin d'avoir rien tû, rien dissimulé qui fût à ma charge, par un tour d'esprit que j'ai peine à m'expliquer & qui vient peut-être d'éloignement pour toute imitation, je me sentois plutôt porté à mentir dans le sens contraire en m'accusant avec trop de sévé-

rité, qu'en m'excusant avec trop d'indulgence, & ma conscience m'assure qu'un jour je serai jugé moins sévérement que je ne me suis jugé moi-même. Oui je le dis & le sens avec une fiere élévation d'ame, j'ai porté dans cet écrit la bonne foi, la véracité, la franchise, aussi loin, plus loin même, au moins je le crois, que ne fit jamais aucun autre homme; sentant que le bien surpassoit le mal, j'avois mon intérêt à tout dire, & j'ai tout dit.

Je n'ai jamais dit moins, j'ai dit plus quelquefois, non dans les faits, mais dans les circonstances, & cette espece de mensonge fut plutôt l'effet du délire de l'imagination qu'un acte de volonté. J'ai tort même de l'appeller mensonge, car aucune de ces additions n'en fut un. J'écrivois mes Confessions déjà vieux, & dégoûté des vains plaisirs de la vie que j'avois tous effleurés, & dont mon cœur avoit bien senti le vide. Je les écrivois de mémoire; cette mémoire me manquoit souvent ou ne me fournissoit que des souvenirs imparfaits, & j'en remplissois les lacunes par des détails que j'imaginois en supplément de ces souvenirs, mais qui ne leur étoient jamais contraires. J'aimois à m'étendre sur les momens heureux de ma vie, & je les embellissois quelquefois des ornemens que de tendres regrets venoient me fournir. Je disois les choses que j'avois oubliées comme il me sembloit qu'elles avoient dû être, comme elles avoient été peut-être en effet, jamais au contraire de ce que je me rappellois qu'elles avoient été. Je prêtois quelquefois à la vérité des charmes étrangers, mais jamais je n'ai mis le mensonge à la place pour pallier mes vices, ou pour m'arroger des vertus.

Que si quelquefois sans y songer par un mouvement involontaire j'ai caché le côté difforme en me peignant de profil, ces réticences ont bien été compensées par d'autres réticences plus bizarres, qui m'ont souvent fait taire le bien plus soigneusement que le mal. Ceci est une singularité de mon naturel qu'il est fort pardonnable aux hommes de ne pas croire, mais qui tout incroyable qu'elle est n'en est pas moins réelle : j'ai souvent dit le mal dans toute sa turpitude, j'ai rarement dit le bien dans tout ce qu'il eut d'aimable, & souvent je l'ai tû tout-à-fait parce qu'il m'honoroit trop, & qu'en faisant mes Confessions j'aurois l'air d'avoir fait mon éloge. J'ai décrit mes jeunes ans sans me vanter des heureuses qualités dont mon cœur étoit doué, & même en supprimant les faits qui les mettoient trop en évidence. Je m'en rappelle ici deux de ma premiere enfance, qui tous deux sont bien venus à mon souvenir en écrivant, mais que j'ai rejettés l'un & l'autre par l'unique raison dont je viens de parler.

J'allois presque tous les dimanches passer la journée aux Pâquis chez M. *Fazy*, qui avoit épousé une de mes tantes & qui avoit là une fabrique d'indiennes. Un jour j'étois à l'étendage dans la chambre de la calandre & j'en regardois les rouleaux de fonte : leur luisant flattoit ma vue, je fus tenté d'y poser mes doigts & je les promenois avec plaisir sur le lissé du cylindre, quand le jeune *Fazy* s'étant mis dans la roue lui donna un demi-quart de tour si adroitement, qu'il n'y prit que le bout de mes deux plus longs doigts ; mais c'en fut assez pour qu'ils y fussent écrasés par le bout & que les deux ongles y restassent. Je fis un cri perçant, *Fazy* détourne à

l'inſtant la roue, mais les ongles ne reſterent pas moins au cylindre & le ſang ruiſſeloit de mes doigts. *Fazy* conſterné s'écrie, ſort de la roue, m'embraſſe & me conjure d'appaiſer mes cris, ajoutant qu'il étoit perdu. Au fort de ma douleur la ſienne me toucha, je me tus, nous fûmes à la carpiere, où il m'aida à laver mes doigts & à étancher mon ſang avec de la mouſſe. Il me ſupplia avec larmes de ne point l'accuſer; je le lui promis & le tins ſi bien, que plus de vingt ans après, perſonne ne ſavoit par quelle aventure j'avois deux de mes doigts cicatriſés; car ils le ſont demeurés toujours. Je fus détenu dans mon lit plus de trois ſemaines, & plus de deux mois hors d'état de me ſervir de ma main, diſant toujours qu'une groſſe pierre en tombant m'avoit écraſé mes doigts.

Magnanima menzôgna! or quando è il vero
Si bello che ſi poſſa à te preporre?

Cet accident me fut pourtant bien ſenſible par la circonſtance, car c'étoit le tems des exercices où l'on faiſoit manœuvrer la Bourgeoiſie, & nous avions fait un rang de trois autres enfans de mon âge avec leſquels je devois en uniforme faire l'exercice avec la compagnie de mon quartier. J'eus la douleur d'entendre le tambour de la compagnie paſſant ſous ma fenêtre avec mes trois camarades, tandis que j'étois dans mon lit.

Mon autre hiſtoire eſt toute ſemblable, mais d'un âge plus avancé.

Je jouois au mail à Plain-Palais avec un de mes camarades appellé *Plince*. Nous prîmes querelle au jeu, nous nous

battîmes, & durant le combat il me donna ſur la tête nue un coup de mail ſi bien appliqué que d'une main plus forte il m'eût fait ſauter la cervelle. Je tombe à l'inſtant. Je ne vis de ma vie une agitation pareille à celle de ce pauvre garçon, voyant mon ſang ruiſſeler dans mes cheveux. Il crut m'avoir tué. Il ſe précipite ſur moi, m'embraſſe, me ſerre étroitement en fondant en larmes & pouſſant des cris perçans. Je l'embraſſois auſſi de toute ma force en pleurant comme lui dans une émotion confuſe, qui n'étoit pas ſans quelque douceur. Enfin il ſe mit en devoir d'étancher mon ſang qui continuoit de couler, & voyant que nos deux mouchoirs n'y pouvoient ſuffire, il m'entraîna chez ſa mere qui avoit un petit jardin près de-là. Cette bonne Dame faillit à ſe trouver mal en me voyant dans cet état. Mais elle ſut conſerver des forces pour me panſer, & après avoir bien baſſiné ma plaie elle y appliqua des fleurs de lys macerées dans l'eau-de-vie, vulnéraire excellent & très-uſité dans notre pays. Ses larmes & celles de ſon fils pénétrerent mon cœur au point que long-tems je la regardois comme ma mere & ſon fils comme mon frere, juſqu'à ce qu'ayant perdu l'un & l'autre de vue, je les oubliai peu-à-peu.

Je gardai le même ſecret ſur cet accident que ſur l'autre, & il m'en eſt arrivé cent autres de pareille nature en ma vie, dont je n'ai pas même été tenté de parler dans mes Confeſſions, tant j'y cherchois peu l'art de faire valoir le bien que je ſentois dans mon caractere. Non, quand j'ai parlé contre la vérité qui m'étoit connue, ce n'a jamais été qu'en choſes indifférentes & plus, ou par l'embarras de parler ou pour le

plaisir d'écrire que par aucun motif d'intérêt pour moi, ni d'avantage ou de préjudice d'autrui. Et quiconque lira mes Confessions impartialement, si jamais cela arrive, sentira que les aveux que j'y fais sont plus humilians, plus pénibles à faire, que ceux d'un mal plus grand mais moins honteux à dire, & que je n'ai pas dit parce que je ne l'ai pas fait.

Il suit de toutes ces réflexions que la profession de véracité que je me suis faite, a plus son fondement sur des sentimens de droiture & d'équité que sur la réalité des choses, & que j'ai plus suivi dans la pratique, les directions morales de ma conscience, que les notions abstraites du vrai & du faux. J'ai souvent débité bien des fables, mais j'ai très-rarement menti. En suivant ces principes j'ai donné sur moi beaucoup de prises aux autres, mais je n'ai fait tort à qui que ce fût, & je ne me suis point attribué à moi-même plus d'avantage qu'il ne m'en étoit dû. C'est uniquement par-là, ce me semble, que la vérité est une vertu. A tout autre égard elle n'est pour nous qu'un être métaphysique, dont il ne résulte ni bien ni mal.

Je ne sens pourtant pas mon cœur assez content de ces distinctions pour me croire tout-à-fait irrépréhensible. En pesant avec tant de soin ce que je devois aux autres, ai-je assez examiné ce que je me devois à moi-même? S'il faut être juste pour autrui, il faut être vrai pour soi, c'est un hommage que l'honnête-homme doit rendre à sa propre dignité. Quand la stérilité de ma conversation me forçoit d'y suppléer par d'innocentes fictions, j'avois tort, parce qu'il ne faut point pour amuser autrui s'avilir soi-même; & quand, entraîné par

le

le plaisir d'écrire, j'ajoutois à des choses réelles des ornemens inventés, j'avois plus de tort encore parce que orner la vérité par des fables, c'est en effet la défigurer.

Mais ce qui me rend plus inexcusable est la devise que j'avois choisie. Cette devise m'obligeoit plus que tout autre homme à une profession plus étroite de la vérité, & il ne suffisoit pas que je lui sacrifiasse par-tout mon intérêt & mes penchans, il falloit lui sacrifier aussi ma foiblesse, & mon naturel timide. Il falloit avoir le courage & la force d'être vrai toujours en toute occasion, & qu'il ne sortît jamais ni fictions ni fables d'une bouche & d'une plume, qui s'étoit particuliérement consacrée à la vérité. Voilà ce que j'aurois dû me dire en prenant cette fiere devise, & me répéter sans cesse tant que j'osai la porter. Jamais la fausseté ne dicta mes mensonges, ils sont tous venus de foiblesse, mais cela m'excuse très-mal. Avec une ame foible on peut tout au plus se garantir du vice, mais c'est être arrogant & téméraire d'oser professer de grandes vertus.

Voilà des réflexions qui probablement ne me seroient jamais venues dans l'esprit si l'Abbé *R****. ne me les eût suggérées. Il est bien tard, sans doute, pour en faire usage ; mais il n'est pas trop tard au moins pour redresser mon erreur, & remettre ma volonté dans la regle : car c'est désormais tout ce qui dépend de moi. En ceci donc & en toutes choses semblables, la maxime de Solon est applicable à tous les âges, & il n'est jamais trop tard pour apprendre même de ses ennemis, à être sage, vrai, modeste, & à moins présumer de soi.

CINQUIEME PROMENADE.

DE toutes les habitations où j'ai demeuré (& j'en ai eu de charmantes,) aucune ne m'a rendu ſi véritablement heureux & ne m'a laiſſé de ſi tendres regrets que l'Iſle de St. Pierre au milieu du Lac de Bienne. Cette petite Iſle qu'on appelle à Neufchâtel l'Iſle de la Motte, eſt bien peu connue, même en Suiſſe. Aucun voyageur, que je ſache, n'en fait mention. Cependant elle eſt très-agréable & ſingulièrement ſituée pour le bonheur d'un homme qui aime à ſe circonſcrire; car quoique je ſois peut-être le ſeul au monde à qui ſa deſtinée en ait fait une loi, je ne puis croire être le ſeul qui ait un goût ſi naturel, quoique je ne l'aye trouvé juſqu'ici chez nul autre.

Les rives du Lac de Bienne ſont plus ſauvages & romantiques que celles du Lac de Geneve, parce que les rochers & les bois y bordent l'eau de plus près; mais elles ne ſont pas moins riantes. S'il y a moins de culture de champs & de vignes, moins de villes & de maiſons; il y a auſſi plus de verdure naturelle, plus de prairies, d'aſyles ombragés de bocages, des contraſtes plus fréquens & des accidens plus rapprochés. Comme il n'y a pas ſur ces heureux bords de grandes routes commodes pour les voitures, le pays eſt peu fréquenté par les voyageurs; mais il eſt intéreſſant pour des contemplatifs ſolitaires qui aiment à s'enivrer à loiſir des charmes de la nature, & à ſe recueillir dans un ſilence que ne trouble aucun autre bruit que le cri des aigles, le ramage

entrecoupé de quelques oiseaux, & le roulement des torrens qui tombent de la montagne. Ce beau bassin d'une forme presque ronde, enferme dans son milieu deux petites Isles, l'une habitée & cultivée d'environ une demi-lieue de tour, l'autre plus petite, déserte & en friche, & qui sera détruite à la fin par les transports de la terre qu'on en ôte sans cesse pour réparer les dégats que les vagues & les orages font à la grande. C'est ainsi que la substance du foible est toujours employée au profit du puissant.

Il n'y a dans l'Isle qu'une seule maison, mais grande, agréable & commode, qui appartient à l'hôpital de Berne ainsi que l'Isle, & où loge un Receveur avec sa famille & ses domestiques. Il y entretient une nombreuse basse-cour, une voliere, & des réservoirs pour le poisson. L'Isle dans sa petitesse est tellement variée dans ses terrains & ses aspects, qu'elle offre toutes sortes de sites, & souffre toutes sortes de cultures. On y trouve des champs, des vignes, des bois, des vergers, des gras pâturages ombragés de bosquets, & bordés d'arbrisseaux de toute espece dont le bord des eaux entretient la fraicheur; une haute terrasse plantée de deux rangs d'arbres borde l'isle dans sa longueur, & dans le milieu de cette terrasse on a bâti un joli salon où les habitans des rives voisines se rassemblent & viennent danser les dimanches durant les vendanges.

C'est dans cette Isle que je me réfugiai après la lapidation de Motiers. J'en trouvai le séjour si charmant, j'y menois une vie si convenable à mon humeur que, résolu d'y finir mes jours je n'avois d'autre inquiétude sinon qu'on ne me laissât pas

exécuter ce projet qui ne s'accordoit pas avec celui de m'entraîner en Angleterre dont je sentois déjà les premiers effets. Dans les pressentimens qui m'inquiétoient, j'aurois voulu qu'on m'eût fait de cet asyle une prison perpétuelle, qu'on m'y eût confiné pour toute ma vie, & qu'en m'ôtant toute puissance & tout espoir d'en sortir, on m'eût interdit toute espece de communication avec la terre ferme, de sorte qu'ignorant tout ce qui se faisoit dans le monde j'en eusse oublié l'existence, & qu'on y eût oublié la mienne aussi.

On ne m'a laissé passer gueres que deux mois dans cette Isle; mais j'y aurois passé deux ans, deux siecles, & toute l'éternité sans m'y ennuyer un moment, quoique je n'y eusse avec ma compagne, d'autre société que celle du Receveur, de sa femme & de ses domestiques, qui tous étoient à la vérité de très-bonnes gens, & rien de plus; mais c'étoit précisément ce qu'il me falloit. Je compte ces deux mois pour le tems le plus heureux de ma vie, & tellement heureux, qu'il m'eût suffi durant toute mon existence, sans laisser naître un seul instant dans mon ame le desir d'un autre état.

Quel étoit donc ce bonheur & en quoi consistoit sa jouissance? Je le donnerois à deviner à tous les hommes de ce siecle sur la description de la vie que j'y menois. Le précieux *far niente* fut la premiere & la principale de ces jouissances que je voulus savourer dans toute sa douceur, & tout ce que je fis durant mon séjour, ne fut en effet que l'occupation délicieuse & nécessaire d'un homme qui s'est dévoué à l'oisiveté.

L'espoir qu'on ne demanderoit pas mieux que de me laisser

dans ce séjour isolé où je m'étois enlacé de moi-même, dont il m'étoit impossible de sortir sans assistance & sans être bien apperçu, & où je ne pouvois avoir ni communication ni correspondance que par le concours des gens qui m'entouroient, cet espoir, dis-je, me donnoit celui d'y finir mes jours plus tranquillement que je ne les avois passés, & l'idée que j'aurois le tems de m'y arranger tout à loisir fit que je commençai par n'y faire aucun arrangement. Transporté là brusquement seul & nud, j'y fis venir successivement ma gouvernante, mes livres & mon petit équipage dont j'eus le plaisir de ne rien déballer, laissant mes caisses & mes malles comme elles étoient arrivées, & vivant dans l'habitation où je comptois achever mes jours comme dans une auberge dont j'aurois dû partir le lendemain. Toutes choses telles qu'elles étoient alloient si bien que vouloir les mieux ranger étoit y gâter quelque chose. Un de mes plus grands délices étoit sur-tout de laisser toujours mes livres bien encaissés & de n'avoir point d'écritoire. Quand de malheureuses lettres me forçoient de prendre la plume pour y répondre, j'empruntois en murmurant l'écritoire du Receveur, & je me hâtois de la rendre dans la vaine espérance de n'avoir plus besoin de la remprunter. Au lieu de ces tristes paperasses & de toute cette bouquinerie j'emplissois ma chambre de fleurs & de foin ; car j'étois alors dans ma premiere ferveur de Botanique, pour laquelle le docteur d'*Ivernois* m'avoit inspiré un goût qui bientôt devint passion. Ne voulant plus d'œuvre de travail, il m'en falloit une d'amusement qui me plût & qui ne me donnât de peine que celle qu'aime à prendre un paresseux. J'entrepris de faire

la *Flora petrinsularis* & de décrire toutes les plantes de l'Isle sans en omettre une seule avec un détail suffisant pour m'occuper le reste de mes jours. On dit qu'un Allemand a fait un livre sur un zest de citron, j'en aurois fait un sur chaque gramen des prés, sur chaque mousse des bois, sur chaque lichen qui tapisse les rochers; enfin je ne voulois pas laisser un poil d'herbe, pas un atome végétal qui ne fût amplement décrit. En conséquence de ce beau projet, tous les matins après le déjeûné, que nous faisions tous ensemble, j'allois, une loupe à la main & mon *systema naturæ* sous le bras, visiter un canton de l'Isle que j'avois pour cet effet divisée en petits quarrés, dans l'intention de les parcourir l'un après l'autre en chaque saison. Rien n'est plus singulier que les ravissemens, les extases que j'éprouvois à chaque observation que je faisois sur la structure & l'organisation végétale, & sur le jeu des parties sexuelles dans la fructification, dont le systême étoit alors tout-à-fait nouveau pour moi. La distinction des caracteres génériques, dont je n'avois pas auparavant la moindre idée m'enchantoit en les vérifiant sur les especes communes, en attendant qu'il s'en offrît à moi de plus rares. La fourchure des deux longues étamines de la Brunelle, le ressort de celles de l'Ortie & de la Pariétaire, l'explosion du fruit de la Balsamine & de la capsule du Buis, mille petits jeux de la fructification que j'observois pour la premiere fois me combloient de joie, & j'allois demandant si l'on avoit vu les cornes de la Brunelle comme La Fontaine demandoit si l'on avoit lu Habacuc. Au bout de deux ou trois heures je m'en revenois chargé d'une ample moisson, provision d'a-

musement pour l'après-dînée au logis en cas de pluie. J'employois le reste de la matinée à aller avec le Receveur, sa femme & Thérese visiter leurs ouvriers & leur récolte, mettant le plus souvent la main à l'œuvre avec eux, & souvent des Bernois qui me venoient voir m'ont trouvé juché sur de grands arbres ceint d'un sac que je remplissois de fruit, & que je dévallois ensuite à terre avec une corde. L'exercice que j'avois fait dans la matinée & la bonne humeur qui en est inséparable me rendoient le repos du dîné très-agréable ; mais quand il se prolongeoit trop & que le beau tems m'invitoit, je ne pouvois si long-tems attendre, & pendant qu'on étoit encore à table, je m'esquivois & j'allois me jetter seul dans un bateau que je conduisois au milieu du lac quand l'eau étoit calme, & là, m'étendant tout de mon long dans le bateau les yeux tournés vers le Ciel, je me laissois aller & dériver lentement au gré de l'eau, quelquefois pendant plusieurs heures, plongé dans mille rêveries confuses, mais délicieuses, & qui sans avoir aucun objet bien déterminé ni constant, ne laissoient pas d'être à mon gré cent fois préférables à tout ce que j'avois trouvé de plus doux dans ce qu'on appelle les plaisirs de la vie. Souvent averti par le baisser du soleil de l'heure de la retraite, je me trouvois si loin de l'Isle que j'étois forcé de travailler de toute ma force pour arriver avant la nuit close. D'autres fois, au lieu de m'écarter en pleine eau je me plaisois à côtoyer les verdoyantes rives de l'Isle dont les limpides eaux & les ombrages frais m'ont souvent engagé à m'y baigner. Mais une de mes navigations les plus fréquentes étoit d'aller de la grande à la petite Isle, d'y débarquer & d'y pas-

ſer l'après-dînée, tantôt à des promenades très-circonſcrites au milieu des marceaux, des bourdaines, des perſicaires, des arbriſſeaux de toute eſpece, & tantôt m'établiſſant au ſommet d'un tertre ſablonneux, couvert de gazon, de ſerpolet, de fleurs, même d'eſparcette, & de treffles qu'on y avoit vraiſemblablement ſemés autrefois, & très-propre à loger des lapins qui pouvoient là multiplier en paix ſans rien craindre, & ſans nuire à rien. Je donnai cette idée au Receveur qui fit venir de Neufchâtel des lapins mâles & femelles, & nous allâmes en grande pompe, ſa femme, une de ſes ſœurs, Thérefe & moi les établir dans la petite Iſle, où ils commençoient à peupler avant mon départ & où ils auront proſpéré ſans doute, s'ils ont pu ſoutenir la rigueur des hivers. La fondation de cette petite colonie fut une fête. Le pilote des Argonautes n'étoit pas plus fier que moi menant en triomphe la compagnie & les lapins de la grande Iſle à la petite, & je notois avec orgueil, que la Receveuſe qui redoutoit l'eau à l'excès & s'y trouvoit toujours mal, s'embarqua ſous ma conduite avec confiance, & ne montra nulle peur durant la traverſée.

Quand le lac agité ne me permettoit pas la navigation je paſſois mon après-midi à parcourir l'Iſle en herboriſant à droite & à gauche, m'aſſeyant tantôt dans les réduits les plus rians & les plus ſolitaires pour rêver à mon aiſe, tantôt ſur les terraſſes & les tertres, pour parcourir des yeux le ſuperbe & raviſſant coup-d'œil du lac & de ſes rivages, couronnés d'un côté par des montagnes prochaines, & de l'autre élargis en riches & fertiles plaines dans leſquelles la vue s'étendoit

doit jusqu'aux montagnes bleuâtres plus éloignées qui la bornoient.

Quand le soir approchoit, je descendois des cimes de l'Isle & j'allois volontiers m'asseoir au bord du lac sur la grève dans quelque asyle caché; là le bruit des vagues & l'agitation de l'eau fixant mes sens, & chassant de mon ame toute autre agitation, la plongeoient dans une rêverie délicieuse où la nuit me surprenoit souvent sans que je m'en fusse apperçu. Le flux & reflux de cette eau, son bruit continu mais renflé par intervalles frappant sans relâche mon oreille & mes yeux, suppléoient aux mouvemens internes que la rêverie éteignoit en moi, & suffisoient pour me faire sentir avec plaisir mon existence, sans prendre la peine de penser. De tems à autre naissoit quelque foible & courte réflexion sur l'instabilité des choses de ce monde dont la surface des eaux m'offroit l'image: mais bientôt ces impressions légeres s'effaçoient dans l'uniformité du mouvement continu qui me berçoit, & qui sans aucun concours actif de mon ame ne laissoit pas de m'attacher au point, qu'appellé par l'heure & par le signal convenu, je ne pouvois m'arracher de-là sans efforts.

Après le soupé, quand la soirée étoit belle, nous allions encore tous ensemble faire quelque tour de promenade sur la terrasse pour y respirer l'air du lac & la fraîcheur. On se reposoit dans le pavillon, on rioit, on causoit, on chantoit quelque vieille chanson qui valoit bien le tortillage moderne, & enfin l'on s'alloit coucher content de sa journée & n'en desirant qu'une semblable pour le lendemain.

Telle est, laissant à part les visites imprévues & impor-

tunes, la maniere dont j'ai paſſé mon tems dans cette Iſle durant le ſéjour que j'y ai fait. Qu'on me diſe à préſent ce qu'il y a là d'aſſez attrayant pour exciter dans mon cœur des regrets ſi vifs ſi tendres & ſi durables, qu'au bout de quinze ans il m'eſt impoſſible de ſonger à cette habitation chérie ſans m'y ſentir à chaque fois transporter encore par les élans du deſir.

J'ai remarqué dans les viciſſitudes d'une longue vie que les époques des plus douces jouiſſances & des plaiſirs les plus vifs ne ſont pourtant pas celles dont le ſouvenir m'attire & me touche le plus. Ces courts momens de délire & de paſſion, quelques vifs qu'ils puiſſent être ne ſont cependant & par leur vivacité même, que des points bien clair-ſemés dans la ligne de la vie. Ils ſont trop rares & trop rapides pour conſtituer un état, & le bonheur que mon cœur regrette n'eſt point compoſé d'inſtans fugitifs, mais un état ſimple & permanent, qui n'a rien de vif en lui-même, mais dont la durée accroit le charme au point d'y trouver enfin la ſuprême félicité.

Tout eſt dans un flux continuel ſur la terre. Rien n'y garde une forme conſtante & arrêtée, & nos affections qui s'attachent aux choſes extérieures paſſent & changent néceſſairement comme elles. Toujours en avant ou en arriere de nous, elles rappellent le paſſé qui n'eſt plus, ou préviennent l'avenir qui ſouvent ne doit point être : il n'y a rien là de ſolide à quoi le cœur ſe puiſſe attacher. Auſſi n'a-t-on gueres ici-bas que du plaiſir qui paſſe; pour le bonheur qui dure je doute qu'il y ſoit connu. A peine eſt-il dans nos plus vives jouiſſances un inſtant où le cœur puiſſe véritablement nous dire : *je vou-*

drois que cet inſtant durât toujours. Et comment peut-on appeller bonheur un état fugitif qui nous laiſſe encore le cœur inquiet & vide, qui nous fait regretter quelque choſe avant, ou deſirer encore quelque choſe après ?

Mais s'il eſt un état où l'ame trouve une aſſiette aſſez ſolide pour s'y repoſer toute entiere & raſſembler là tout ſon être, ſans avoir beſoin de rappeller le paſſé, ni d'enjamber ſur l'avenir; où le tems ne ſoit rien pour elle, où le préſent dure toujours ſans néanmoins marquer ſa durée & ſans aucune trace de ſucceſſion, ſans aucun autre ſentiment de privation ni de jouiſſance, de plaiſir ni de peine, de deſir ni de crainte que celui ſeul de notre exiſtence, & que ce ſentiment ſeul puiſſe la remplir toute entiere; tant que cet état dure, celui qui s'y trouve peut s'appeller heureux, non d'un bonheur imparfait, pauvre & relatif, tel que celui qu'on trouve dans les plaiſirs de la vie; mais d'un bonheur ſuffiſant, parfait & plein, qui ne laiſſe dans l'ame aucun vide qu'elle ſente le beſoin de remplir. Tel eſt l'état où je me ſuis trouvé ſouvent à l'iſle de St. Pierre dans mes rêveries ſolitaires, ſoit couché dans mon bateau que je laiſſois dériver au gré de l'eau, ſoit aſſis ſur les rives du lac agité, ſoit ailleurs au bord d'une belle riviere ou d'un ruiſſeau murmurant ſur le gravier.

De quoi jouit-on dans une pareille ſituation ? De rien d'extérieur à ſoi, de rien ſinon de ſoi-même & de ſa propre exiſtence; tant que cet état dure, on ſe ſuffit à ſoi-même, comme Dieu. Le ſentiment de l'exiſtence dépouillé de toute autre affection eſt par lui-même un ſentiment précieux de contentement & de paix, qui ſuffiroit ſeul pour rendre cette

existence chere & douce, à qui sauroit écarter de soi toutes les impressions sensuelles & terrestres qui viennent sans cesse nous en distraire & en troubler ici-bas la douceur. Mais la plupart des hommes agités de passions continuelles connoissent peu cet état, & ne l'ayant goûté qu'imparfaitement durant peu d'instans, n'en conservent qu'une idée obscure & confuse qui ne leur en fait pas sentir le charme. Il ne seroit pas même bon dans la présente constitution des choses, qu'avides de ces douces extases, ils s'y dégoûtassent de la vie active dont leurs besoins toujours renaissans leur prescrivent le devoir. Mais un infortuné qu'on a retranché de la société humaine, & qui ne peut plus rien faire ici-bas d'utile & de bon pour autrui ni pour soi, peut trouver dans cet état, à toutes les félicités humaines des dédommagemens que la fortune & les hommes ne lui sauroient ôter.

Il est vrai que ces dédommagemens ne peuvent être sentis par toutes les ames ni dans toutes les situations. Il faut que le cœur soit en paix & qu'aucune passion n'en vienne troubler le calme. Il y faut des dispositions de la part de celui qui les éprouve, il en faut dans le concours des objets environnans. Il n'y faut, ni un repos absolu, ni trop d'agitation, mais un mouvement uniforme & modéré qui n'ait ni secousses ni intervalles. Sans mouvement, la vie n'est qu'une léthargie. Si le mouvement est inégal ou trop fort il réveille; en nous rappellant aux objets environnans, il détruit le charme de la rêverie, & nous arrache d'au-dedans de nous, pour nous remettre à l'instant sous le joug de la fortune & des hommes, & nous rendre au sentiment de nos malheurs. Un silence

abſolu porte à la triſteſſe. Il offre une image de la mort. Alors le ſecours d'une imagination riante eſt néceſſaire & ſe préſente aſſez naturellement à ceux que le Ciel en a gratifiés. Le mouvement qui ne vient pas du dehors, ſe fait alors au-dedans de nous. Le repos eſt moindre, il eſt vrai, mais il eſt auſſi plus agréable, quand de légeres & douces idées, ſans agiter le fond de l'ame, ne font pour ainſi dire qu'en effleurer la ſurface. Il n'en faut qu'aſſez pour ſe ſouvenir de ſoi-même en oubliant tous ſes maux. Cette eſpece de rêverie peut ſe goûter par tout où l'on peut être tranquille, & j'ai ſouvent penſé qu'à la Baſtille, & même dans un cachot où nul objet n'eût frappé ma vue, j'aurois encore pu rêver agréablement.

Mais il faut avouer que cela ſe faiſoit bien mieux & plus agréablement dans une Iſle fertile & ſolitaire, naturellement circonſcrite & ſéparée du reſte du monde, où rien ne m'offroit que des images riantes, où rien ne me rappelloit des ſouvenirs attriſtans, où la ſociété du petit nombre d'habitans étoit liante & douce ſans être intéreſſante au point de m'occuper inceſſamment; où je pouvois enfin me livrer tout le jour ſans obſtacles & ſans ſoins aux occupations de mon goût, ou à la plus molle oiſiveté. L'occaſion ſans doute étoit belle pour un rêveur, qui, ſachant ſe nourrir d'agréables chimeres au milieu des objets les plus déplaiſans, pouvoit s'en raſſaſier à ſon aiſe en y faiſant concourir tout ce qui frappoit réellement ſes ſens. En ſortant d'une longue & douce rêverie, me voyant entouré de verdure, de fleurs, d'oiſeaux & laiſſant errer mes yeux au loin ſur les romaneſques rivages qui bordoient une vaſte étendue d'eau claire & criſtalline, j'aſſimilois à mes

fictions tous ces aimables objets, & me trouvant enfin ramené par degrés à moi-même & à ce qui m'entouroit, je ne pouvois marquer le point de séparation des fictions aux réalités; tant tout concouroit également à me rendre chere la vie recueillie & solitaire que je menois dans ce beau séjour. Que ne peut-elle renaître encore! Que ne puis-je aller finir mes jours dans cette Isle chérie sans en ressortir jamais, ni jamais y revoir aucun habitant du continent qui me rappellât le souvenir des calamités de toute espece qu'ils se plaisent à rassembler sur moi depuis tant d'années! Ils seroient bientôt oubliés pour jamais : sans doute ils ne m'oublieroient pas de même : mais que m'importeroit, pourvu qu'ils n'eussent aucun accès pour y venir troubler mon repos? Délivré de toutes les passions terrestres qu'engendre le tumulte de la vie sociale, mon ame s'élanceroit fréquemment au-dessus de cette atmosphere, & commerceroit d'avance avec les Intelligences célestes dont elle espere aller augmenter le nombre dans peu de tems. Les hommes se garderont, je le sais, de me rendre un si doux asyle où ils n'ont pas voulu me laisser. Mais ils ne m'empêcheront pas du moins de m'y transporter chaque jour sur les aîles de l'imagination, & d'y goûter durant quelques heures, le même plaisir que si je l'habitois encore. Ce que j'y ferois de plus doux feroit d'y rêver à mon aise. En rêvant que j'y suis ne fais-je pas la même chose? Je fais même plus; à l'attrait d'une rêverie abstraite & monotone, je joins des images charmantes qui la vivifient. Leurs objets échappoient souvent à mes sens dans mes extases, & maintenant, plus ma rêverie est profonde, plus elle me les peint vivement.

Je ſuis ſouvent plus au milieu d'eux, & plus agréablement encore, que quand j'y étois réellement. Le malheur eſt qu'à meſure que l'imagination s'attiédit, cela vient avec plus de peine & ne dure pas ſi long-tems. Hélas! c'eſt quand on commence à quitter ſa dépouille qu'on en eſt le plus offuſqué!



SIXIEME PROMENADE.

NOus n'avons gueres de mouvement machinal dont nous ne puſſions trouver la cauſe dans notre cœur, ſi nous ſavions bien l'y chercher.

Hier en paſſant ſur le nouveau boulevard pour aller herboriſer le long de la Biévre du côté de Gentilly, je fis le crochet à droite en approchant de la barriere d'enfer, & m'écartant dans la campagne j'allai par la route de Fontainebleau, gagner les hauteurs qui bordent cette petite riviere. Cette marche étoit fort indifférente en elle-même, mais en me rappellant que j'avois fait plusieurs fois machinalement le même détour, j'en recherchai la cauſe en moi-même, & je ne pus m'empêcher de rire quand je vins à la démêler,

Dans un coin du boulevard, à la ſortie de la barriere d'enfer, s'établit journellement en été une femme qui vend du fruit, de la tiſanne, & des petits pains. Cette femme a un petit garçon fort gentil, mais boîteux, qui, clopinant avec ſes béquilles s'en va d'aſſez bonne grace demandant l'aumône aux paſſans. J'avois fait une eſpece de connoiſſance avec ce petit bon homme; il ne manquoit pas chaque fois que je paſſois de venir me faire ſon petit compliment, toujours ſuivi de ma petite offrande. Les premieres fois je fus charmé de le voir, je lui donnois de très-bon cœur & je continuai quelque tems de le faire avec le même plaiſir, y joignant même le plus ſouvent celui d'exciter & d'écouter ſon petit babil que je trouvois agréable. Ce plaiſir devenu par

degrés

degrés habitude se trouva, je ne sais comment, transformé dans une espece de devoir dont je sentis bientôt la gêne; sur-tout à cause de la harangue préliminaire qu'il falloit écouter, & dans laquelle il ne manquoit jamais de m'appeller souvent M. *Rousseau*, pour montrer qu'il me connoissoit bien, ce qui m'apprenoit assez au contraire qu'il ne me connoissoit pas plus que ceux qui l'avoient instruit. Dès-lors je passois par-là moins volontiers, & enfin je pris machinalement l'habitude de faire le plus souvent un détour quand j'approchois de cette traverse.

Voilà ce que je découvris en y réfléchissant : car rien de tout cela ne s'étoit offert jusqu'alors distinctement à ma pensée. Cette observation m'en a rappellé successivement des multitudes d'autres qui m'ont bien confirmé que les vrais & premiers motifs de la plupart de mes actions ne me sont pas aussi clairs à moi-même que je me l'étois long-tems figuré. Je sais & je sens que faire du bien est le plus vrai bonheur que le cœur humain puisse goûter; mais il y a long-tems que ce bonheur a été mis hors de ma portée, & ce n'est pas dans un aussi misérable sort que le mien qu'on peut espérer de placer avec choix & avec fruit une seule action réellement bonne. Le plus grand soin de ceux qui réglent ma destinée ayant été que tout ne fût pour moi que fausse & trompeuse apparence, un motif de vertu n'est jamais qu'un leurre qu'on me présente pour m'attirer dans le piége où l'on veut m'enlacer. Je sais cela; je sais que le seul bien qui soit désormais en ma puissance est de m'abstenir d'agir, de peur de mal faire sans le vouloir & sans le savoir.

Mais il fut des tems plus heureux où ſuivant les mouvemens de mon cœur je pouvois quelquefois rendre un autre cœur content, & je me dois l'honorable témoignage que chaque fois que j'ai pu goûter ce plaiſir, je l'ai trouvé plus doux qu'aucun autre. Ce penchant fut vif, vrai, pur, & rien dans mon plus ſecret intérieur ne l'a jamais démenti. Cependant j'ai ſenti ſouvent le poids de mes propres bienfaits par la chaîne des devoirs qu'ils entraînoient à leur ſuite : alors le plaiſir a diſparu, & je n'ai plus trouvé dans la continuation des mêmes ſoins qui m'avoient d'abord charmé, qu'une gêne preſque inſupportable. Durant mes courtes proſpérités beaucoup de gens recouroient à moi, & jamais dans tous les ſervices que je pus leur rendre aucun d'eux ne fut éconduit. Mais de ces premiers bienfaits verſés avec effuſion de cœur, naiſſoient des chaînes d'engagemens ſucceſſifs que je n'avois pas prévus & dont je ne pouvois plus ſecouer le joug. Mes premiers ſervices n'étoient aux yeux de ceux qui les recevoient que les arrhes de ceux qui les devoient ſuivre ; & dès que quelque infortuné avoit jetté ſur moi le grappin d'un bienfait reçu, c'en étoit fait déſormais, & ce premier bienfait libre & volontaire devenoit un droit indéfini à tous ceux dont il pouvoit avoir beſoin dans la ſuite, ſans que l'impuiſſance même ſuffit pour m'en affranchir. Voilà comment des jouiſſances très-douces ſe transformoient pour moi dans la ſuite en d'onereux aſſujettiſſemens.

Ces chaînes cependant ne me parurent pas très-peſantes tant qu'ignoré du public, je vécus dans l'obſcurité. Mais quand une fois ma perſonne fut affichée par mes écrits, faute grave

ſans doute, mais plus qu'expiée par mes malheurs ; dès-lors je devins le bureau général d'adreſſe de tous les ſouffreteux ou ſoi-diſants tels, de tous les avanturiers qui cherchoient des dupes, de tous ceux qui ſous prétexte du grand crédit qu'ils feignoient de m'attribuer vouloient s'emparer de moi de maniere ou d'autre. C'eſt alors que j'eus lieu de connoître que tous les penchans de la nature, ſans excepter la bienfaiſance elle-même, portés ou ſuivis dans la ſociété ſans prudence & ſans choix changent de nature & deviennent ſouvent auſſi nuiſibles qu'ils étoient utiles dans leur premiere direction. Tant de cruelles expériences changerent peu-à-peu mes premieres diſpoſitions ou plutôt les renfermant enfin dans leurs véritables bornes, elles m'apprirent à ſuivre moins aveuglément mon penchant à bien faire, lorſqu'il ne ſervoit qu'à favoriſer la méchanceté d'autrui.

Mais je n'ai point regret à ces mêmes expériences, puiſqu'elles m'ont procuré par la réflexion de nouvelles lumieres ſur la connoiſſance de moi-même & ſur les vrais motifs de ma conduite en mille circonſtances ſur leſquelles je me ſuis ſi ſouvent fait illuſion. J'ai vu que pour bien faire avec plaiſir, il falloit que j'agiſſe librement, ſans contrainte, & que pour m'ôter toute la douceur d'une bonne œuvre il ſuffiſoit qu'elle devînt un devoir pour moi. Dès-lors le poids de l'obligation me fait un fardeau des plus douce jouiſſances, & comme je l'ai dit dans l'Emile, à ce que je crois, j'euſſe été chez les Turcs un mauvais mari à l'heure où le cri public les appelle à remplir les devoirs de leur état.

Voilà ce qui modifie beaucoup l'opinion que j'eus long-tems

de ma propre vertu ; car il n'y en a point à ſuivre ſes penchans, & à ſe donner, quand ils nous y portent, le plaiſir de bien faire : mais elle conſiſte à les vaincre quand le devoir le commande, pour faire ce qu'il nous preſcrit, & voilà ce que j'ai ſu moins faire qu'homme du monde. Né ſenſible & bon, portant la pitié juſqu'à la foibleſſe, & me ſentant exalter l'ame par tout ce qui tient à la générosité, je fus humain, bienfaiſant, ſecourable par goût, par paſſion même, tant qu'on n'intéreſſa que mon cœur; j'euſſe été le meilleur & le plus clément des hommes, ſi j'en avois été le plus puiſſant, & pour éteindre en moi tout deſir de vengeance, il m'eût ſuffi de pouvoir me venger. J'aurois même été juſte ſans peine contre mon propre intérêt, mais contre celui des perſonnes qui m'étoient cheres je n'aurois pu me réſoudre à l'être. Dès que mon devoir & mon cœur étoient en contradiction, le premier eut rarement la victoire, à moins qu'il ne fallût ſeulement que m'abſtenir; alors j'étois fort le plus ſouvent; mais agir contre mon penchant me fut toujours impoſſible. Que ce ſoit les hommes, le devoir ou même la néceſſité qui commande, quand mon cœur ſe tait, ma volonté reſte ſourde, & je ne ſaurois obéir. Je vois le mal qui me menace & je le laiſſe arriver plutôt que de m'agiter pour le prévenir. Je commence quelquefois avec effort, mais cet effort me laſſe & m'épuiſe bien vîte; je ne ſaurois continuer. En toute choſe imaginable ce que je ne fais pas avec plaiſir, m'eſt bientôt impoſſible à faire.

Il y a plus. La contrainte d'accord avec mon deſir ſuffit pour l'anéantir & le changer en répugnance, en averſion

même, pour peu qu'elle agiſſe trop fortement; & voilà ce qui me rend pénible la bonne œuvre qu'on exige & que je faiſois de moi-même, lorſqu'on ne l'exigeoit pas. Un bienfait purement gratuit eſt certainement une œuvre que j'aime à faire. Mais quand celui qui l'a reçu s'en fait un titre pour en exiger la continuation ſous peine de ſa haine, quand il me fait une loi d'être à jamais ſon bienfaiteur, pour avoir d'abord pris plaiſir à l'être, dès-lors la gêne commence, & le plaiſir s'évanouit. Ce que je fais alors quand je cede, eſt foibleſſe & mauvaiſe honte, mais la bonne volonté n'y eſt plus, & loin que je m'en applaudiſſe en moi-même, je me reproche en ma conſcience de bien faire à contre-cœur.

Je ſais qu'il y a une eſpece de contrat & même le plus ſaint de tous entre le bienfaiteur & l'obligé. C'eſt une ſorte de ſociété qu'ils forment l'un avec l'autre, plus étroite que celle qui unit les hommes en général, & ſi l'obligé s'engage tacitement à la reconnoiſſance, le bienfaiteur s'engage de même à conſerver à l'autre, tant qu'il ne s'en rendra pas indigne, la même bonne volonté qu'il vient de lui témoigner, & à lui en renouveller les actes toutes les fois qu'il le pourra & qu'il en ſera requis. Ce ne ſont pas là des conditions expreſſes, mais ce ſont des effets naturels de la relation qui vient de s'établir entr'eux. Celui qui la premiere fois refuſe un ſervice gratuit qu'on lui demande ne donne aucun droit de ſe plaindre à celui qu'il a refuſé; mais celui qui dans un cas ſemblable refuſe au même la même grace qu'il lui accorda ci-devant, fruſtre une eſpérance qu'il l'a autoriſé à concevoir; il trompe & dément une attente qu'il a fait naître. On ſent

dans ce refus je ne sais quoi d'injuste & de plus dur que dans l'autre, mais il n'en est pas moins l'effet d'une indépendance que le cœur aime, & à laquelle il ne renonce pas sans effort. Quand je paye une dette c'est un devoir que je remplis; quand je fais un don c'est un plaisir que je me donne. Or le plaisir de remplir ses devoirs est de ceux que la seule habitude de la vertu fait naître : ceux qui nous viennent immédiatement de la nature ne s'élevent pas si haut que cela.

Après tant de tristes expériences j'ai appris à prévoir de loin les conséquences de mes premiers mouvemens suivis, & je me suis souvent abstenu d'une bonne œuvre que j'avois le desir & le pouvoir de faire, effrayé de l'assujettissement auquel dans la suite je m'allois soumettre, si je m'y livrois inconsidérément. Je n'ai pas toujours senti cette crainte, au contraire dans ma jeunesse je m'attachois par mes propres bienfaits, & j'ai souvent éprouvé de même que ceux que j'obligeois s'affectionnoient à moi par reconnoissance encore plus que par intérêt. Mais les choses ont bien changé de face à cet égard comme à tout autre, aussi-tôt que mes malheurs ont commencé. J'ai vécu dès-lors dans une génération nouvelle qui ne ressembloit point à la premiere, & mes propres sentimens pour les autres ont souffert des changemens que j'ai trouvé dans les leurs. Les mêmes gens que j'ai vus successivement dans ces deux générations si différentes, se sont pour ainsi dire assimilés successivement à l'une & à l'autre. De vrais & francs qu'ils étoient d'abord, devenus ce qu'ils sont, ils ont fait comme tous les autres. Et par cela seul que les tems sont changés les hommes ont changé comme eux. Eh

comment pourrois-je garder les mêmes ſentimens pour ceux en qui je trouve le contraire de ce qui les fit naître ! Je ne les hais point, parce que je ne ſaurois haïr ; mais je ne puis me défendre du mépris qu'ils méritent ni m'abſtenir de le leur témoigner.

Peut-être ſans m'en appercevoir ai-je changé moi-même plus qu'il n'auroit fallu. Quel naturel réſiſteroit ſans s'altérer à une ſituation pareille à la mienne ? Convaincu par vingt ans d'expérience que tout ce que la nature a mis d'heureuſes diſpoſitions dans mon cœur eſt tourné par ma deſtinée & par ceux qui en diſpoſent, au préjudice de moi-même ou d'autrui, je ne puis plus regarder une bonne œuvre qu'on me préſente à faire que comme un piége qu'on me tend, & ſous lequel eſt caché quelque mal. Je ſais que quel que ſoit l'effet de l'œuvre je n'en aurai pas moins le mérite de ma bonne intention. Oui, ce mérite y eſt toujours ſans doute, mais le charme intérieur n'y eſt plus, & ſi-tôt que ce ſtimulant me manque, je ne ſens qu'indifférence & glace au-dedans de moi, & ſûr qu'au lieu de faire une action vraiment utile je ne fais qu'un acte de dupe, l'indignation de l'amour-propre jointe au déſaveu de la raiſon ne m'inſpire que répugnance & réſiſtance, où j'euſſe été plein d'ardeur & de zele dans mon état naturel.

Il eſt des ſortes d'adverſités qui élevent & renforcent l'ame, mais il en eſt qui l'abattent & la tuent ; telle eſt celle dont je ſuis la proie. Pour peu qu'il y eût eu quelque mauvais levain dans la mienne elle l'eût fait fermenter à l'excès, elle m'eût rendu frénetique ; mais elle ne m'a rendu que nul. Hors d'état

de bien faire & pour moi-même & pour autrui, je m'abftiens d'agir ; & cet état qui n'eft innocent que parce qu'il eft forcé, me fait trouver une forte de douceur à me livrer pleinement fans reproche à mon penchant naturel. Je vais trop loin fans doute, puifque j'évite les occafions d'agir, même où je ne vois que du bien à faire. Mais certain qu'on ne me laiffe pas voir les chofes comme elles font, je m'abftiens de juger fur les apparences qu'on leur donne, & de quelque leurre qu'on couvre les motifs d'agir, il fuffit que ces motifs foient laiffés à ma portée pour que je fois fûr qu'ils font trompeurs.

Ma deftinée femble avoir tendu dès mon enfance le premier piége qui m'a rendu long-tems fi facile à tomber dans tous les autres. Je fuis né le plus confiant des hommes, & durant quarante ans entiers jamais cette confiance ne fut trompée une feule fois. Tombé tout-d'un-coup dans un autre ordre de gens & de chofes, j'ai donné dans mille embûches fans jamais en appercevoir aucune, & vingt ans d'expérience ont à peine fuffi pour m'éclairer fur mon fort. Une fois convaincu qu'il n'y a que menfonge & fauffeté dans les démonftrations grimacieres qu'on me prodigue, j'ai paffé rapidement à l'autre extrémité : car quand on eft une fois forti de fon naturel, il n'y a plus de bornes qui nous retiennent. Dès-lors je me fuis dégoûté des hommes, & ma volonté concourant avec la leur à cet égard, me tient encore plus éloigné d'eux que ne font toutes leurs machines.

Ils ont beau faire, cette répugnance ne peut jamais aller jufqu'à l'averfion. En penfant à la dépendance où ils fe font

mis

mis de moi pour me tenir dans la leur, ils me font une pitié réelle. Si je ne fuis malheureux, ils le font eux-mêmes, & chaque fois que je rentre en moi, je les trouve toujours à plaindre. L'orgueil peut-être fe mêle encore à ces jugemens, je me fens trop au-deffus d'eux pour les haïr. Ils peuvent m'intéreffer tout au plus jufqu'au mépris, mais jamais jufqu'à la haine : enfin je m'aime trop moi-même, pour pouvoir haïr qui que ce foit. Ce feroit refferrer, comprimer mon exiftence, & je voudrois plutôt l'étendre fur tout l'univers.

J'aime mieux les fuir que les haïr. Leur afpect frappe mes fens, & par eux, mon cœur d'impreffions que mille regards cruels me rendent pénibles; mais le mal-aife ceffe auffi-tôt que l'objet qui le caufe a difparu. Je m'occupe d'eux, & bien malgré moi, par leur préfence, mais jamais par leur fouvenir. Quand je ne les vois plus, ils font pour moi comme s'ils n'exiftoient point.

Ils ne me font même indifférens qu'en ce qui fe rapporte à moi : car dans leurs rapports entre eux, ils peuvent encore m'intéreffer & m'émouvoir comme les perfonnages d'un drame que je verrois repréfenter. Il faudroit que mon être moral fût anéanti pour que la juftice me devînt indifférente. Le fpectacle de l'injuftice & de la méchanceté me fait encore bouillir le fang de colere; les actes de vertu où je ne vois ni forfanterie ni oftentation me font toujours treffaillir de joie, & m'arrachent encore de douces larmes. Mais il faut que je les voye & les apprécie moi-même; car après ma propre hiftoire, il faudroit que je fuffe infenfé pour adopter, fur quoi

que ce fût, le jugement des hommes, & pour croire aucune chose sur la foi d'autrui.

Si ma figure & mes traits étoient aussi parfaitement inconnus aux hommes que le sont mon caractere & mon naturel, je vivrois encore sans peine au milieu d'eux. Leur société même pourroit me plaire tant que je leur serois parfaitement étranger. Livré sans contrainte à mes inclinations naturelles, je les aimerois encore s'ils ne s'occupoient jamais de moi. J'exercerois sur eux une bienveillance universelle & parfaitement désintéressée : mais sans former jamais d'attachement particulier, & sans porter le joug d'aucun devoir, je ferois envers eux librement & de moi-même, tout ce qu'ils ont tant de peine à faire incités par leur amour-propre, & contraints par toutes leurs loix.

Si j'étois resté libre, obscur, isolé comme j'étois fait pour l'être, je n'aurois fait que du bien : car je n'ai dans le cœur le germe d'aucune passion nuisible. Si j'eusse été invisible & tout-puissant comme Dieu, j'aurois été bienfaisant & bon comme lui. C'est la force & la liberté qui font les excellens hommes. La foiblesse & l'esclavage n'ont jamais fait que des méchans. Si j'eusse été possesseur de l'anneau de Gygès il m'eût tiré de la dépendance des hommes & les eût mis dans la mienne. Je me suis souvent demandé dans mes châteaux en Espagne quel usage j'aurois fait de cet anneau ; car c'est bien là que la tentation d'abuser doit être près du pouvoir. Maître de contenter mes desirs, pouvant tout, sans pouvoir être trompé par personne, qu'aurois-je pu desirer avec quelque suite ? Une seule chose : c'eût été de voir tous les cœurs contens. L'aspect

de la félicité publique eût pu seul toucher mon cœur d'un sentiment permanent; & l'ardent desir d'y concourir eût été ma plus constante passion. Toujours juste sans partialité, & toujours bon sans foiblesse, je me serois également garanti des méfiances aveugles & des haines implacables, parce que voyant les hommes tels qu'ils sont, & lisant aisément au fond de leurs cœurs, j'en aurois peu trouvé d'assez aimables pour mériter toutes mes affections; peu d'assez odieux pour mériter toute ma haine, & que leur méchanceté même m'eût disposé à les plaindre, par la connoissance certaine du mal qu'ils se font à eux-mêmes, en voulant en faire à autrui. Peut-être aurois-je eu dans des momens de gaîté l'enfantillage d'opérer quelquefois des prodiges: mais parfaitement désintéressé pour moi-même, & n'ayant pour loi que mes inclinations naturelles, sur quelques actes de justice sévere, j'en aurois fait mille de clémence & d'équité. Ministre de la Providence & dispensateur de ses loix, selon mon pouvoir, j'aurois fait des miracles plus sages & plus utiles que ceux de la légende dorée, & du tombeau de Saint Médard.

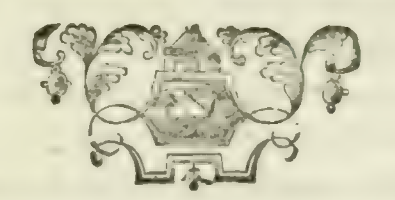
Il n'y a qu'un seul point sur lequel la faculté de pénétrer partout invisible m'eût pu faire chercher des tentations auxquelles j'aurois mal résisté, & une fois entré dans ces voies d'égarement où n'eussai-je point été conduit par elles? Ce seroit bien mal connoître la nature & moi-même que de me flatter que ces facilités ne m'auroient point séduit, ou que la raison m'auroit arrêté dans cette fatale pente. Sûr de moi sur tout autre article, j'étois perdu par celui-là seul. Celui que sa puissance met au-dessus de l'homme doit-être au-dessus des foiblesses de l'hu-

manité, ſans quoi, cet excès de force ne ſervira qu'à le mettre en effet au-deſſous des autres, & de ce qu'il eût été lui-même s'il fût reſté leur égal.

Tout bien conſidéré, je crois que je ferai mieux de jetter mon anneau magique avant qu'il m'ait fait faire quelque ſottiſe. Si les hommes s'obſtinent à me voir tout autre que je ne ſuis, & que mon aſpect irrite leur injuſtice, pour leur ôter cette vue il faut les fuir, mais non pas m'éclipſer au milieu d'eux. C'eſt à eux de ſe cacher devant moi, de me dérober leurs manœuvres, de fuir la lumiere du jour, de s'enfoncer en terre comme des taupes. Pour moi qu'ils me voyent s'ils peuvent, tant mieux, mais cela leur eſt impoſſible ; ils ne verront jamais à ma place que le J. J. qu'ils ſe ſont fait, & qu'ils ont fait ſelon leur cœur pour le haïr à leur aiſe. J'aurois donc tort de m'affecter de la façon dont ils me voyent : je n'y dois prendre aucun intérêt véritable, car ce n'eſt pas moi qu'ils voyent ainſi.

Le réſultat que je puis tirer de toutes ces réflexions eſt, que je n'ai jamais été vraiment propre à la ſociété civile où tout eſt gêne, obligation, devoir, & que mon naturel indépendant me rendit toujours incapable des aſſujettiſſemens néceſſaires à qui veut vivre avec les hommes. Tant que j'agis librement, je ſuis bon, & je ne fais que du bien ; mais ſitôt que je ſens le joug, ſoit de la néceſſité ſoit des hommes je deviens rebelle ou plutôt rétif, alors je ſuis nul. Lorſqu'il faut faire le contraire de ma volonté, je ne le fais point, quoi qu'il arrive ; je ne fais pas non plus ma volonté même, parce que je ſuis foible. Je m'abſtiens d'agir : car toute ma

foibleſſe eſt pour l'action, toute ma force eſt négative, & tous mes péchés ſont d'omiſſion, rarement de commiſſion. Je n'ai jamais cru que la liberté de l'homme conſiſtât à faire ce qu'il veut, mais bien à ne jamais faire ce qu'il ne veut pas, & voilà celle que j'ai toujours reclamée, ſouvent conſervée, & par qui j'ai été le plus en ſcandale à mes contemporains. Car pour eux, actifs, remuans, ambitieux, déteſtant la liberté dans les autres & n'en voulant point pour eux-mêmes, pourvu qu'ils faſſent quelquefois leur volonté, ou plutôt qu'ils dominent celle d'autrui, ils ſe gênent toute leur vie à faire ce qui leur répugne, & n'omettent rien de ſervile pour commander. Leur tort n'a donc pas été de m'écarter de la ſociété comme un membre inutile, mais de m'en proſcrire comme un membre pernicieux : car j'ai très-peu fait de bien, je l'avoue ; mais pour du mal, il n'en eſt entré dans ma volonté de ma vie, & je doute qu'il y ait aucun homme au monde qui en ait réellement moins fait que moi.



SEPTIEME PROMENADE.

LE recueil de mes longs rêves eſt à peine commencé, & déjà je ſens qu'il touche à ſa fin. Un autre amuſement lui ſuccéde, m'abſorbe, & m'ôte même le tems de rêver. Je m'y livre avec un engouement qui tient de l'extravagance & qui me fait rire moi-même quand j'y réfléchis; mais je ne m'y livre pas moins, parce que dans la ſituation où me voilà, je n'ai plus d'autre regle de conduite que de ſuivre en tout mon penchant ſans contrainte. Je ne peux rien à mon ſort, je n'ai que des inclinations innocentes, & tous les jugemens des hommes étant déſormais nuls pour moi, la ſageſſe même veut qu'en ce qui reſte à ma portée je faſſe tout ce qui me flatte, ſoit en public, ſoit à-part-moi, ſans autre regle que ma fantaiſie, & ſans autre meſure que le peu de force qui m'eſt reſté. Me voilà donc à mon foin pour toute nourriture, & à la Botanique pour toute occupation. Déjà vieux j'en avois pris la premiere teinture en Suiſſe auprès du Docteur d'*Ivernois*, & j'avois herboriſé aſſez heureuſement durant mes voyages pour prendre une connoiſſance paſſable du regne végétal. Mais devenu plus que ſexagénaire & ſédentaire à Paris, les forces commençant à me manquer pour les grandes herboriſations, & d'ailleurs aſſez livré à ma copie de muſique pour n'avoir pas beſoin d'autre occupation, j'avois abandonné cet amuſement qui ne m'étoit plus néceſſaire; j'avois rendu mon herbier, j'avois vendu mes livres, content de revoir quelquefois les plantes communes que je trouvois autour de Paris dans

mes promenades. Durant cet intervalle le peu que je ſavois s'eſt preſque entiérement effacé de ma mémoire & bien plus rapidement qu'il ne s'y étoit gravé.

Tout-d'un-coup, âgé de ſoixante-cinq ans paſſés, privé du peu de mémoire que j'avois & des forces qui me reſtoient pour courir la campagne, ſans guide, ſans livres, ſans jardin, ſans herbier, me voilà repris de cette folie, mais avec plus d'ardeur encore que je n'en eus en m'y livrant la premiere fois; me voilà ſérieuſement occupé du ſage projet d'apprendre par cœur tout le *regnum vegetabile* de Murray, & de connoître toutes les plantes connues ſur la terre. Hors d'état de racheter des livres de Botanique, je me ſuis mis en devoir de tranſcrire ceux qu'on m'a prêtés, & réſolu de refaire un herbier plus riche que le premier, en attendant que j'y mette toutes les plantes de la mer & des Alpes & de tous les arbres des Indes, je commence toujours à bon compte par le Mouron, le Cerfeuil, la Bourache & le Seneçon; j'herboriſe ſavamment ſur la cage de mes oiſeaux, & à chaque nouveau brin d'herbe que je rencontre, je me dis avec ſatisfaction, voilà toujours une plante de plus.

Je ne cherche pas à juſtifier le parti que je prends de ſuivre cette fantaiſie; je la trouve très-raiſonnable, perſuadé que dans la poſition où je ſuis, me livrer aux amuſemens qui me flattent, eſt une grande ſageſſe, & même une grande vertu: c'eſt le moyen de ne laiſſer germer dans mon cœur aucun levain de vengeance ou de haine, & pour trouver encore dans ma deſtinée du goût à quelque amuſement, il faut aſſurément avoir un naturel bien épuré de toutes paſſions iraſci-

bles. C'eſt me venger de mes perſécuteurs à ma maniere, je ne ſaurois les punir plus cruellement que d'être heureux malgré eux.

Oui, ſans doute, la raiſon me permet, me preſcrit même de me livrer à tout penchant qui m'attire & que rien ne m'empêche de ſuivre; mais elle ne m'apprend pas pourquoi ce penchant m'attire & quel attrait je puis trouver à une vaine étude, faite ſans profit, ſans progrès, & qui, vieux, radoteur, déjà caduque & peſant, ſans facilité, ſans mémoire, me ramene aux exercices de la jeuneſſe & aux leçons d'un écolier. Or, c'eſt une bizarrerie que je voudrois m'expliquer; il me ſemble que, bien éclaircie, elle pourroit jetter quelque nouveau jour ſur cette connoiſſance de moi-même, à l'acquiſition de laquelle j'ai conſacré mes derniers loiſirs.

J'ai penſé quelquefois aſſez profondément; mais rarement avec plaiſir, preſque toujours contre mon gré & comme par force: la rêverie me délaſſe & m'amuſe, la réflexion me fatigue & m'attriſte; penſer fut toujours pour moi une occupation pénible & ſans charme. Quelquefois mes rêveries finiſſent par la méditation, mais plus ſouvent mes méditations finiſſent par la rêverie, & durant ces égaremens, mon ame erre & plane dans l'univers ſur les aîles de l'imagination dans des extaſes qui paſſent toute autre jouiſſance.

Tant que je goûtai celle-là dans toute ſa pureté, toute autre occupation me fut toujours inſipide. Mais quand une fois, jetté dans la carriere littéraire par des impulſions étrangeres, je ſentis la fatigue du travail d'eſprit, & l'importunité d'une célébrité malheureuſe, je ſentis en même tems languir & s'attiédir

tiédir mes douces rêveries, & bientôt forcé de m'occuper malgré moi de ma triste situation, je ne pus plus retrouver que bien rarement ces cheres extases qui durant cinquante ans m'avoient tenu lieu de fortune & de gloire, & sans autre dépense que celle du tems, m'avoient rendu dans l'oisiveté le plus heureux des mortels.

J'avois même à craindre dans mes rêveries que mon imagination effarouchée par mes malheurs ne tournât enfin de ce côté son activité, & que le continuel sentiment de mes peines me resserrant le cœur par degrés, ne m'accablât enfin de leur poids. Dans cet état, un instinct qui m'est naturel, me faisant fuir toute idée attristante, imposa silence à mon imagination, & fixant mon attention sur les objets qui m'environnoient, me fit pour la premiere fois détailler le spectacle de la nature, que je n'avois gueres contemplé jusqu'alors qu'en masse, & dans son ensemble.

Les arbres, les arbrisseaux, les plantes sont la parure & le vêtement de la terre. Rien n'est si triste que l'aspect d'une campagne nue & pelée qui n'étale aux yeux que des pierres, du limon, & des sables. Mais vivifiée par la nature & revêtue de sa robe de noces au milieu du cours des eaux & du chant des oiseaux, la terre offre à l'homme dans l'harmonie des trois regnes, un spectacle plein de vie, d'intérêt & de charmes, le seul spectacle au monde dont ses yeux & son cœur ne se lassent jamais.

Plus un contemplateur a l'ame sensible, plus il se livre aux extases qu'excite en lui cet accord. Une rêverie douce & profonde s'empare alors de ses sens, & il se perd avec une dé-

licieuſe ivreſſe dans l'immenſité de ce beau ſyſtéme avec lequel il ſe ſent identifié. Alors tous les objets particuliers lui échappent ; il ne voit & ne ſent rien que dans le tout. Il faut que quelque circonſtance particuliere reſſerre ſes idées & circonſcrive ſon imagination pour qu'il puiſſe obſerver par partie cet univers qu'il s'efforçoit d'embraſſer.

C'eſt ce qui m'arriva naturellement quand mon cœur reſſerré par la détreſſe, rapprochoit & concentroit tous ſes mouvemens autour de lui pour conſerver ce reſte de chaleur prêt à s'évaporer & s'éteindre dans l'abattement où je tombois par degrés. J'errois nonchalamment dans les bois & dans les montagnes, n'oſant penſer de peur d'attiſer mes douleurs. Mon imagination qui ſe refuſe aux objets de peine laiſſoit mes ſens ſe livrer aux impreſſions légeres mais douces des objets environnans. Mes yeux ſe promenoient ſans ceſſe de l'un à l'autre, & il n'étoit pas poſſible que dans une variété ſi grande, il ne s'en trouvât qui les fixoient davantage, & les arrêtoient plus long-tems.

Je pris goût à cette récréation des yeux qui dans l'infortune repoſe, amuſe, diſtrait l'eſprit & ſuſpend le ſentiment des peines. La nature des objets aide beaucoup à cette diverſion & la rend plus ſéduiſante. Les odeurs ſuaves, les vives couleurs, les plus élégantes formes ſemblent ſe diſputer à l'envi le droit de fixer notre attention. Il ne faut qu'aimer le plaiſir pour ſe livrer à des ſenſations ſi douces, & ſi cet effet n'a pas lieu ſur tous ceux qui en ſont frappés, c'eſt dans les uns faute de ſenſibilité naturelle, & dans la plupart que leur eſprit trop occupé d'autres idées ne ſe livre qu'à la dérobée aux objets qui frappent leurs ſens.

Une autre chofe contribue encore à éloigner du regne végétal l'attention des gens de goût ; c'eft l'habitude de ne chercher dans les plantes que des drogues & des remedes. *Théophrafte* s'y étoit pris autrement, & l'on peut regarder ce philofophe comme le feul Botanifte de l'antiquité : auffi n'eft-il prefque point connu parmi nous ; mais grace à un certain Diofcoride grand compilateur de recettes, & à fes commentateurs, la médecine s'eft tellement emparée des plantes transformées en fimples qu'on n'y voit que ce qu'on n'y voit point ; favoir les prétendues vertus qu'il plaît au tiers & au quart de leur attribuer. On ne conçoit pas que l'organifation végétale puiffe par elle-même mériter quelque attention ; des gens qui paffent leur vie à arranger favamment des coquilles, fe moquent de la botanique comme d'une étude inutile quand on n'y joint pas comme ils difent celle des propriétés, c'eft-à-dire, quand on n'abandonne pas l'obfervation de la nature qui ne ment point & qui ne nous dit rien de tout cela, pour fe livrer uniquement à l'autorité des hommes qui font menteurs, & qui nous affirment beaucoup de chofes qu'il faut croire fur leur parole, fondée elle-même le plus fouvent fur l'autorité d'autrui. Arrêtez-vous dans une prairie émaillée à examiner fucceffivement les fleurs dont elle brille, ceux qui vous verront faire vous prenant pour un frater, vous demanderont des herbes pour guérir la rogne des enfans, la galle des hommes, ou la morve des chevaux.

Ce dégoûtant préjugé eft détruit en partie dans les autres pays & fur-tout en Angleterre, grace à Linnæus qui a un peu tiré la botanique des écoles de pharmacie pour la rendre

à l'hiſtoire naturelle & aux uſages économiques; mais en France où cette étude a moins pénétré chez les gens du monde, on eſt reſté ſur ce point tellement barbare, qu'un bel-eſprit de Paris voyant à Londres un jardin de curieux plein d'arbres & de plantes rares s'écria pour tout éloge ; *voilà un fort beau jardin d'Apothicaire !* A ce compte le premier Apothicaire fut Adam. Car il n'eſt pas aiſé d'imaginer un jardin mieux aſſorti de plantes que celui d'Eden.

Ces idées médicinales ne ſont aſſurément gueres propres à rendre agréable l'étude de la botanique, elles flétriſſent l'émail des prés, l'éclat des fleurs, deſſéchent la fraîcheur des bocages, rendent la verdure & les ombrages inſipides & dégoûtans ; toutes ces ſtructures charmantes & gracieuſes intéreſſent fort peu quiconque ne veut que piler tout cela dans un mortier, & l'on n'ira pas chercher des guirlandes pour les bergeres, parmi des herbes pour les lavemens.

Toute cette pharmacie ne ſouilloit point mes images champêtres, rien n'en étoit plus éloigné que des tiſannes, & des emplâtres. J'ai ſouvent penſé en regardant de près les champs, les vergers, les bois & leurs nombreux habitans, que le regne végétal étoit un magaſin d'alimens donnés par la nature à l'homme & aux animaux. Mais jamais il ne m'eſt venu à l'eſprit d'y chercher des drogues & des remedes. Je ne vois rien dans ces diverſes productions qui m'indique un pareil uſage, & elle nous auroit montré le choix, ſi elle nous l'avoit preſcrit, comme elle a fait pour les comeſtibles. Je ſens même que le plaiſir que je prends à parcourir les bocages ſeroit empoiſonné par le ſentiment des infirmités humaines, s'il me

laiſſoit penſer à la fievre, à la pierre, à la goutte, & au mal caduc. Du reſte je ne diſputerai point aux végétaux les grandes vertus qu'on leur attribue; je dirai ſeulement qu'en ſuppoſant ces vertus réelles, c'eſt malice pure aux malades de continuer à l'être; car de tant de maladies que les hommes ſe donnent il n'y en a pas une ſeule dont vingt ſortes d'herbes ne guériſſent radicalement.

Ces tournures d'eſprit qui rapportent toujours tout à notre intérêt matériel, qui font chercher par-tout du profit ou des remedes, & qui feroient regarder avec indifférence toute la nature ſi l'on ſe portoit toujours bien, n'ont jamais été les miennes. Je me ſens là-deſſus tout à rebours des autres hommes : tout ce qui tient au ſentiment de mes beſoins attriſte & gâte mes penſées, & jamais je n'ai trouvé de vrais charmes aux plaiſirs de l'eſprit qu'en perdant tout-à-fait de vue l'intérêt de mon corps. Ainſi quand même je croirois à la médecine, & quand même ſes remedes ſeroient agréables, je ne trouverois jamais à m'en occuper, ces délices que donne une contemplation pure & déſintéreſſée, & mon ame ne ſauroit s'exalter & planer ſur la nature, tant que je la ſens tenir aux liens de mon corps. D'ailleurs, ſans avoir eu jamais grande confiance à la médecine j'en ai eu beaucoup à des médecins que j'eſtimois, que j'aimois & à qui je laiſſois gouverner ma carcaſſe avec pleine autorité. Quinze ans d'expérience m'ont inſtruit à mes dépens; rentré maintenant ſous les ſeules loix de la nature, j'ai repris par elles ma premiere ſanté. Quand les médecins n'auroient point contre moi d'autres griefs, qui pourroit s'étonner de leur haine ? Je ſuis la preuve vivante de la vanité de leur art, & de l'inutilité de leurs ſoins.

Non rien de perſonnel, rien qui tienne à l'intérêt de mon corps ne peut occuper vraiment mon ame. Je ne médite, je ne rêve jamais plus délicieuſement que quand je m'oublie moi-même. Je ſens des extaſes, des raviſſemens ixexprimables à me fondre pour ainſi dire dans le ſyſtême des êtres, à m'identifier avec la nature entiere. Tant que les hommes furent mes freres je me faiſois des projets de félicité terreſtre; ces projets étant toujours relatifs au tout, je ne pouvois être heureux que de la félicité publique, & jamais l'idée d'un bonheur particulier n'a touché mon cœur que quand j'ai vu mes freres ne chercher le leur que dans ma miſere. Alors pour ne les pas haïr il a bien fallu les fuir; alors me réfugiant chez la mere commune, j'ai cherché dans ſes bras à me ſouſtraire aux atteintes de ſes enfans, je ſuis devenu ſolitaire, ou, comme ils diſent, inſociable & miſantrope, parce que la plus ſauvage ſolitude me paroît préférable à la ſociété des méchans qui ne ſe nourrit que de trahiſons & de haine.

Forcé de m'abſtenir de penſer, de peur de penſer à mes malheurs malgré moi; forcé de contenir les reſtes d'une imagination riante, mais languiſſante, que tant d'angoiſſes pourroient effaroucher à la fin; forcé de tâcher d'oublier les hommes, qui m'accablent d'ignominie & d'outrages, de peur que l'indignation ne m'aigrît enfin contr'eux, je ne puis cependant me concentrer tout entier en moi-même, parce que mon ame expanſive cherche malgré que j'en aye à étendre ſes ſentimens & ſon exiſtence ſur d'autres êtres, & je ne puis plus comme autrefois me jetter tête baiſſée dans ce vaſte océan de la nature, parce que mes facultés affoiblies & relâchées ne trou-

vent plus d'objets aſſez déterminés, aſſez fixes, aſſez à ma portée pour s'y attacher fortement, & que je ne me ſens plus aſſez de vigueur pour nager dans le cahos de mes anciennes extaſes. Mes idées ne ſont preſque plus que des ſenſations, & la ſphere de mon entendement ne paſſe pas les objets dont je ſuis immédiatement entouré.

Fuyant les hommes, cherchant la ſolitude, n'imaginant plus, penſant encore moins, & cependant doué d'un tempérament vif qui m'éloigne de l'apathie languiſſante & mélancolique, je commençai de m'occuper de tout ce qui m'entouroit, & par un inſtinct fort naturel, je donnai la préférence aux objets les plus agréables. Le regne minéral n'a rien en ſoi d'aimable & d'attrayant; ſes richeſſes enfermées dans le ſein de la terre ſemblent avoir été éloignées des regards des hommes pour ne pas tenter leur cupidité : elles ſont là comme en réſerve pour ſervir un jour de ſupplément aux véritables richeſſes qui ſont plus à ſa portée & dont il perd le goût à meſure qu'il ſe corrompt. Alors il faut qu'il appelle l'induſtrie, la peine & le travail au ſecours de ſes miſeres; il fouille les entrailles de la terre, il va chercher dans ſon centre aux riſques de ſa vie & aux dépens de ſa ſanté des biens imaginaires à la place des biens réels qu'elle lui offroit d'elle-même quand il ſavoit en jouir. Il fuit le ſoleil & le jour qu'il n'eſt plus digne de voir; il s'enterre tout vivant & fait bien, ne méritant plus de vivre à la lumiere du jour. Là des carrieres, des gouffres, des forges, des fourneaux, un appareil d'enclumes, de marteaux, de fumée & de feu, ſuccedent aux douces images des travaux champêtres. Les viſages hâves des

malheureux qui languiſſent dans les infectes vapeurs des mines, de noirs forgerons, de hideux cyclopes, ſont le ſpectacle que l'appareil des mines ſubſtitue au ſein de la terre, à celui de la verdure & des fleurs, du Ciel azuré, des bergers amoureux & des laboureurs robuſtes ſur ſa ſurface.

Il eſt aiſé, je l'avoue, d'aller ramaſſant du ſable & des pierres, d'en remplir ſes poches & ſon cabinet & de ſe donner avec cela les airs d'un naturaliſte : mais ceux qui s'attachent & ſe bornent à ces ſortes de collections ſont pour l'ordinaire de riches ignorans qui ne cherchent à cela que le plaiſir de l'étalage. Pour profiter dans l'étude des minéraux il faut être chymiſte & phyſicien ; il faut faire des expériences pénibles & coûteuſes, travailler dans des laboratoires, dépenſer beaucoup d'argent, & de tems parmi le charbon, les creuſets, les fourneaux, les cornues, dans la fumée, & les vapeurs étouffantes, toujours au riſque de ſa vie & ſouvent aux dépens de ſa ſanté. De tout ce triſte & fatigant travail réſulte pour l'ordinaire beaucoup moins de ſavoir que d'orgueil, & où eſt le plus médiocre chymiſte qui ne croye pas avoir pénétré toutes les grandes opérations de la nature, pour avoir trouvé par haſard peut-être quelques petites combinaiſons de l'art ?

Le regne animal eſt plus à notre portée & certainement mérite encore mieux d'être étudié ; mais enfin cette étude n'a-t-elle pas auſſi ſes difficultés, ſes embarras, ſes dégoûts & ſes peines ? ſur-tout pour un ſolitaire qui n'a ni dans ſes jeux, ni dans ſes travaux d'aſſiſtance à eſpérer de perſonne ; comment obſerver, diſſéquer, étudier, connoître les oiſeaux dans

les

les airs, les poiſſons dans les eaux, les quadrupedes plus légers que le vent, plus forts que l'homme & qui ne ſont pas plus diſpoſés à venir s'offrir à mes recherches, que moi de courir après eux pour les y ſoumettre de force? J'aurois donc pour reſſource des eſcargots, des vers, des mouches, & je paſſerois ma vie à me mettre hors d'haleine pour courir après des papillons, à empaler de pauvres inſectes, à diſſéquer des ſouris quand j'en pourrois prendre, ou les charognes des bêtes que par haſard je trouverois mortes. L'étude des animaux n'eſt rien ſans l'anatomie; c'eſt par elle qu'on apprend à les claſſer, à diſtinguer les genres, les eſpeces. Pour les étudier par leurs mœurs, par leurs caracteres, il faudroit avoir des volieres, des viviers, des ménageries; il faudroit les contraindre en quelque maniere que ce pût être à reſter raſſemblés autour de moi; je n'ai ni le goût ni les moyens de les tenir en captivité, ni l'agilité néceſſaire pour les ſuivre dans leurs allures quand ils ſont en liberté. Il faudra donc les étudier morts, les déchirer, les déſoſſer, fouiller à loiſir dans leurs entrailles palpitantes! Quel appareil affreux qu'un amphithéâtre anatomique, des cadavres puants, de baveuſes & livides chairs, du ſang, des inteſtins dégoûtans, des ſquelettes affreux, des vapeurs peſtilentielles! Ce n'eſt pas là, ſur ma parole, que J. J. ira chercher ſes amuſemens.

Brillantes fleurs, émail des prés, ombrages frais, ruiſſeaux, boſquets, verdure, venez purifier mon imagination ſalie par tous ces hideux objets. Mon ame morte à tous les grands mouvemens ne peut plus s'affecter que par des objets ſenſibles; je n'ai plus que des ſenſations, & ce n'eſt plus que

par elles que la peine ou le plaiſir peuvent m'atteindre ici-bas. Attiré par les rians objets qui m'entourent, je les conſidere, je les contemple, je les compare, j'apprends enfin à les claſſer, & me voilà tout d'un coup auſſi botaniſte qu'a beſoin de l'être celui qui ne veut étudier la nature que pour trouver ſans ceſſe de nouvelles raiſons de l'aimer.

Je ne cherche point à m'inſtruire : il eſt trop tard. D'ailleurs je n'ai jamais vu que tant de ſcience contribuât au bonheur de la vie; mais je cherche à me donner des amuſemens doux & ſimples que je puiſſe goûter ſans peine, & qui me diſtraiſent de mes malheurs. Je n'ai ni dépenſe à faire, ni peine à prendre pour errer nonchalamment d'herbe en herbe, de plante en plante, pour les examiner, pour comparer leurs divers caracteres, pour marquer leurs rapports & leurs différences, enfin pour obſerver l'organiſation végétale de maniere à ſuivre la marche & le jeu de ces machines vivantes, à chercher quelquefois avec ſuccès leurs loix générales, la raiſon & la fin de leurs ſtructures diverſes, & à me livrer aux charmes de l'admiration reconnoiſſante, pour la main qui me fait jouir de tout cela.

Les plantes ſemblent avoir été ſemées avec profuſion ſur la terre comme les étoiles dans le ciel pour inviter l'homme par l'attrait du plaiſir & de la curioſité à l'étude de la nature; mais les aſtres ſont placés loin de nous; il faut des connoiſſances préliminaires, des inſtrumens, des machines, de bien longues échelles pour les atteindre & les rapprocher à notre portée. Les plantes y ſont naturellement. Elles naiſſent ſous nos pieds, & dans nos mains pour ainſi dire, & ſi la petiteſſe

de leurs parties essentielles les dérobe quelquefois à la simple vue, les instrumens qui les y rendent sont d'un beaucoup plus facile usage que ceux de l'astronomie. La botanique est l'étude d'un oisif & paresseux solitaire : une pointe & une loupe sont tout l'appareil dont il a besoin pour les observer. Il se promene, il erre librement d'un objet à l'autre, il fait la revue de chaque fleur avec intérêt & curiosité, & si-tôt qu'il commence à saisir les loix de leur structure, il goûte à les observer un plaisir sans peine, aussi vif que s'il lui en coûtoit beaucoup. Il y a dans cette oiseuse occupation un charme qu'on ne sent que dans le plein calme des passions, mais qui suffit seul alors pour rendre la vie heureuse & douce : mais si-tôt qu'on y mêle un motif d'intérêt ou de vanité, soit pour remplir des places, ou pour faire des livres, si-tôt qu'on ne veut apprendre que pour instruire, qu'on n'herborise que pour devenir auteur, ou professeur, tout ce doux charme s'évanouit, on ne voit plus dans les plantes que des instrumens de nos passions, on ne trouve plus aucun vrai plaisir dans leur étude, on ne veut plus savoir, mais montrer qu'on sait, & dans les bois on n'est que sur le théâtre du monde, occupé du soin de s'y faire admirer; ou bien se bornant à la botanique de cabinet & de jardin tout au plus, au lieu d'observer les végétaux dans la nature, on ne s'occupe que de systêmes & de méthodes; matiere éternelle de dispute qui ne fait pas connoître une plante de plus, & ne jette aucune véritable lumiere sur l'histoire naturelle & le regne végétal. De-là les haines, les jalousies que la concurrence de célébrité excite chez les botanistes auteurs, autant & plus que chez

les autres ſavans. En dénaturant cette aimable étude, ils la tranſplantent au milieu des villes & des académies, où elle ne dégénere pas moins que les plantes exotiques dans les jardins des curieux.

Des diſpoſitions bien différentes ont fait pour moi de cette étude une eſpece de paſſion qui remplit le vide de toutes celles que je n'ai plus. Je gravis les rochers, les montagnes, je m'enfonce dans les vallons, dans les bois pour me dérober autant qu'il eſt poſſible au ſouvenir des hommes, & aux atteintes des méchans. Il me ſemble que ſous les ombrages d'une forêt, je ſuis oublié, libre & paiſible comme ſi je n'avois plus d'ennemis, ou que le feuillage des bois dût me garantir de leurs atteintes, comme il les éloigne de mon ſouvenir, & je m'imagine dans ma bêtiſe qu'en ne penſant point à eux ils ne penſeront point à moi. Je trouve une ſi grande douceur dans cette illuſion que je m'y livrerois tout entier ſi ma ſituation, ma foibleſſe & mes beſoins me le permettoient. Plus la ſolitude où je vis alors eſt profonde, plus il faut que quelque objet en rempliſſe le vide, & ceux que mon imagination me refuſe ou que ma mémoire repouſſe ſont ſuppléés par les productions ſpontanées que la terre non forcée par les hommes, offre à mes yeux de toutes parts. Le plaiſir d'aller dans un déſert chercher de nouvelles plantes couvre celui d'échapper à mes perſécuteurs, & parvenu dans des lieux où je ne vois nulles traces d'hommes, je reſpire plus à mon aiſe comme dans un aſyle où leur haine ne me pourſuit plus.

Je me rappellerai toute ma vie une herboriſation que je fis

un jour du côté de la Robaila montagne du justicier *Clerc*. J'étois seul, je m'enfonçai dans les anfractuosités de la montagne, & de bois en bois, de roche en roche, je parvins à un réduit si caché que je n'ai vu de ma vie un aspect plus sauvage. De noirs sapins entremêlés de hêtres prodigieux, dont plusieurs tombés de vieillesse & entrelacés les uns dans les autres, fermoient ce réduit de barrieres impénétrables, quelques intervalles que laissoit cette sombre enceinte n'offroient au-delà que des roches coupées à pic & d'horribles précipices que je n'osois regarder qu'en me couchant sur le ventre. Le Duc, la Chevêche & l'Orfraye faisoient entendre leurs cris dans les fentes de la montagne, quelques petits oiseaux rares mais familiers tempéroient cependant l'horreur de cette solitude, là je trouvai la Dentaire *heptaphyllos*, le *Ciclamen*, le *Nidus avis*, le grand *Laserpitium* & quelques autres plantes qui me charmerent & m'amuserent long-tems : mais insensiblement dominé par la forte impression des objets, j'oubliai la botanique & les plantes, je m'assis sur des oreillers de *Lycopodium* & de Mousses, & je me mis à rêver plus à mon aise en pensant que j'étois là dans un refuge ignoré de tout l'univers où les persécuteurs ne me déterreroient pas. Un mouvement d'orgueil se mêla bientôt à cette rêverie. Je me comparois à ces grands voyageurs qui découvrent une isle déserte, & je me disois avec complaisance, sans doute je suis le premier mortel qui ait pénétré jusqu'ici ; je me regardois presque comme un autre Colomb. Tandis que je me pavanois dans cette idée j'entendis peu loin de moi, un certain cliquetis que je crus reconnoitre ; j'écoute : le même bruit se

répete & se multiplie. Surpris & curieux, je me leve, je perce à travers un fourré de broussailles du côté d'où venoit le bruit, & dans une combe à vingt pas du lieu même où je croyois être parvenu le premier, j'apperçois une manufacture de bas.

Je ne saurois exprimer l'agitation confuse & contradictoire que je sentis dans mon cœur à cette découverte. Mon premier mouvement fut un sentiment de joie de me retrouver parmi des humains où je m'étois cru totalement seul : mais ce mouvement plus rapide que l'éclair, fit bientôt place à un sentiment douloureux plus durable, comme ne pouvant dans les antres mêmes des Alpes, échapper aux cruelles mains des hommes acharnés à me tourmenter. Car j'étois bien sûr qu'il n'y avoit peut-être pas deux hommes dans cette fabrique qui ne fussent initiés dans le complot dont le prédicant Montmollin s'étoit fait le chef, & qui tiroit de plus loin ses premiers mobiles. Je me hâtai d'écarter cette triste idée & je finis par rire en moi-même, & de ma vanité puérile & de la maniere comique dont j'en avois été puni.

Mais en effet, qui jamais eût dû s'attendre à trouver une manufacture dans un précipice! Il n'y a que la Suisse au monde qui présente ce mélange de la nature sauvage & de l'industrie humaine. La Suisse entiere n'est pour ainsi dire qu'une grande Ville dont les rues larges & longues plus que celles de St. Antoine, sont semées de forêts, coupées de montagnes, & dont les maisons éparses & isolées ne communiquent entr'elles que par des jardins anglois. Je me rappellai à ce sujet une autre herborisation que *Du Peyrou*, *Deschernay*, le colonel *Pury*, le justicier *Clerc* & moi avions faite il y avoit quelque

tems ſur la montagne de Chaſſeron, du ſommet de laquelle on découvre ſept lacs. On nous dit qu'il n'y avoit qu'une ſeule maiſon ſur cette montagne, & nous n'euſſions ſurement pas deviné la profeſſion de celui qui l'habitoit, ſi l'on n'eût ajouté que c'étoit un Libraire, & qui même faiſoit fort bien ſes affaires dans le pays (*). Il me ſemble qu'un ſeul fait de cette eſpece fait mieux connoitre la Suiſſe que toutes les deſcriptions des voyageurs.

En voici une autre de même nature, ou à peu près qui, ne fait pas moins connoitre un peuple fort différent. Durant mon ſejour à Grenoble je faiſois ſouvent de petites herboriſations hors la Ville avec le ſieur * * * avocat de ce pays-là, non pas qu'il aimât ni ſût la botanique, mais parce que s'étant fait mon garde de la manche, il ſe faiſoit, autant que la choſe étoit poſſible, une loi de ne pas me quitter d'un pas. Un jour nous nous promenions le long de l'Iſere, dans un lieu tout plein de ſaules épineux. Je vis ſur ces arbriſſeaux des fruits mûrs, j'eus la curioſité d'en goûter, & leur trouvant une petite acidité très-agréable, je me mis à manger de ces grains pour me rafraichir; le ſieur * * * ſe tenoit à côté de moi ſans m'imiter & ſans rien dire. Un de ſes amis ſurvint qui me voyant picorer ces grains, me dit: eh! Monſieur, que faites-vous là? ignorez-vous que ce fruit empoiſonne? Ce fruit empoiſonne, m'écriai-je tout ſurpris! Sans doute, reprit-il, & tout le monde ſait ſi bien cela, que per-

(*) C'eſt ſans doute la reſſemblance des noms qui a entraîné M. Rouſſeau à appliquer l'anecdote du Libraire, à *Chaſſeron*, au lieu de *Chaſſeral*, autre montagne très-élevée ſur les frontieres de la Principauté de Neufchatel.

ſonne dans le pays ne s'aviſe d'en goûter. Je regardois le ſieur * * * & je lui dis, pourquoi donc ne m'avertiſſiez-vous pas? Ah, Monſieur, me répondit-il d'un ton reſpectueux, je n'oſois pas prendre cette liberté. Je me mis à rire de cette humilité Dauphinoiſe, en diſcontinuant néanmoins ma petite collation. J'étois perſuadé, comme je le ſuis encore, que toute production naturelle agréable au goût, ne peut être nuiſible au corps, ou ne l'eſt du moins que par ſon excès. Cependant j'avoue que je m'écoutai un peu tout le reſte de la journée : mais j'en fus quitte pour un peu d'inquiétude; je ſoupai très-bien, dormis mieux & me levai le matin en parfaite ſanté, après avoir avalé la veille, quinze ou vingt grains de ce terrible *hyppophæe*, qui empoiſonne à très-petite doſe, à ce que tout le monde me dit à Grenoble le lendemain. Cette aventure me parut ſi plaiſante, que je ne me la rappelle jamais ſans rire de la ſinguliere diſcrétion de M. l'avocat * * *.

Toutes mes courſes de botanique, les diverſes impreſſions du local des objets qui m'ont frappé, les idées qu'il m'a fait naître, les incidens qui s'y ſont mêlés, tout cela m'a laiſſé des impreſſions qui ſe renouvellent par l'aſpect des plantes herboriſées dans ces mêmes lieux. Je ne reverrai plus ces beaux payſages, ces forêts, ces lacs, ces boſquets, ces rochers, ces montagnes dont l'aſpect a toujours touché mon cœur : mais maintenant que je ne peux plus courir ces heureuſes contrées, je n'ai qu'à ouvrir mon herbier, & bientôt il m'y tranſporte. Les fragmens des plantes que j'y ai cueillies ſuffiſent pour me rappeller tout ce magnifique ſpectacle. Cet herbier eſt pour moi un journal d'herboriſations, qui me les fait re-

commencer

commencer avec un nouveau charme, & produit l'effet d'un optique qui les peindroit derechef à mes yeux.

C'eſt la chaîne des idées acceſſoires qui m'attache à la botanique. Elle raſſemble & rappelle à mon imagination toutes les idées qui la flattent davantage, les prés, les eaux, les bois, la ſolitude, la paix ſur-tout, & le repos qu'on trouve au milieu de tout cela, ſon retracés par elle inceſſamment à ma mémoire. Elle me fait oublier les perſécutions des hommes, leur haine, leur mépris, leurs outrages & tous les maux dont ils ont payé mon tendre & ſincere attachement pour eux. Elle me tranſporte dans des habitations paiſibles, au milieu de gens ſimples & bons, tels que ceux avec qui j'ai vécu jadis. Elle me rappelle & mon jeune âge, & mes innocens plaiſirs, elle m'en fait jouir derechef, & me rend heureux bien ſouvent encore, au milieu du plus triſte ſort qu'ait ſubi jamais un mortel.



HUITIEME PROMENADE.

EN méditant ſur les diſpoſitions de mon ame dans toutes les ſituations de ma vie, je ſuis extrêmement frappé de voir ſi peu de proportion entre les diverſes combinaiſons de ma deſtinée, & les ſentimens habituels de bien ou mal-être dont elles m'ont affecté. Les divers intervalles de mes courtes proſpérités ne m'ont laiſſé preſqu'aucun ſouvenir agréable de la maniere intime & permanente dont elles m'ont affecté; & au contraire dans toutes les miſeres de ma vie, je me ſentois conſtamment rempli de ſentimens tendres, touchans, délicieux, qui verſant un baume ſalutaire ſur les bleſſures de mon cœur navré, ſembloient en convertir la douleur en volupté, & dont l'aimable ſouvenir me revient ſeul, dégagé de celui des maux que j'éprouvois en même tems. Il me ſemble que j'ai plus goûté la douceur de l'exiſtence; que j'ai réellement plus vécu quand mes ſentimens reſſerrés pour ainſi dire, autour de mon cœur par ma deſtinée, n'alloient point s'évaporant au-dehors, ſur tous les objets de l'eſtime des hommes qui en méritent ſi peu par eux-mêmes, & qui ſont l'unique occupation des gens que l'on croit heureux.

Quand tout étoit dans l'ordre autour de moi; quand j'étois content de tout ce qui m'entouroit & de la ſphere dans laquelle j'avois à vivre, je la rempliſſois de mes affections. Mon ame expanſive s'étendoit ſur d'autres objets. Et toujours attiré loin de moi par des goûts de mille eſpeces, par des attachemens aimables qui ſans ceſſe occupoient mon cœur, je

m'oublicis en quelque façon moi-même, j'étois tout entier à ce qui m'étoit étranger, & j'éprouvois dans la continuelle agitation de mon cœur, toute la vicissitude des choses humaines. Cette vie orageuse ne me laissoit ni paix au-dedans, ni repos au-dehors. Heureux en apparence, je n'avois pas un sentiment qui pût soutenir l'épreuve de la réflexion, & dans lequel je pusse vraiment me complaire. Jamais je n'étois parfaitement content ni d'autrui ni de moi-même. Le tumulte du monde m'étourdissoit, la solitude m'ennuyoit, j'avois sans cesse besoin de changer de place, & je n'étois bien nulle part. J'étois fêté pourtant, bien-voulu, bien reçu, caressé par-tout; je n'avois pas un ennemi, pas un malveillant, pas un envieux; comme on ne cherchoit qu'à m'obliger, j'avois souvent le plaisir d'obliger moi-même beaucoup de monde, & sans bien, sans emploi, sans fauteurs, sans grands talens bien développés ni bien connus, je jouissois des avantages attachés à tout cela, & je ne voyois personne dans aucun état dont le sort me parût préférable au mien. Que me manquoit-il donc pour être heureux? je l'ignore; mais je sais que je ne l'étois pas. Que me manque-t-il aujourd'hui pour être le plus infortuné des mortels? rien de tout ce que les hommes ont pu mettre du leur pour cela. Hé bien! dans cet état déplorable, je ne changerois pas encore d'être & de destinée contre le plus fortuné d'entr'eux, & j'aime encore mieux être moi dans toute ma misère, que d'être aucun de ces gens-là dans toute leur prospérité. Réduit à moi seul, je me nourris, il est vrai, de ma propre substance, mais elle ne s'épuise pas; je me suffis à moi-même, quoique je rumine, pour ainsi dire, à vide, &

que mon imagination tarie, & mes idées éteintes ne fournissent plus d'alimens à mon cœur. Mon ame offusquée, obstruée par mes organes s'affaisse de jour en jour, & sous le poids de ces lourdes masses n'a plus assez de vigueur, pour s'élancer comme autrefois hors de sa vieille enveloppe.

C'est à ce retour sur nous-mêmes, que nous force l'adversité; & c'est peut-être là ce qui la rend le plus insupportable à la plupart des hommes. Pour moi qui ne trouve à me reprocher que des fautes, j'en accuse ma foiblesse, & je me console, car jamais mal prémédité n'approcha de mon cœur.

Cependant à moins d'être stupide, comment contempler un moment ma situation, sans la voir aussi horrible qu'ils l'ont rendue, & sans périr de douleur & de désespoir. Loin de cela, moi le plus sensible des êtres, je la contemple & ne m'en émeus pas; & sans combats, sans efforts sur moi-même, je me vois presque avec indifférence dans un état dont nul autre homme peut-être ne supporteroit l'aspect sans effroi.

Comment en suis-je venu là? car j'étois bien loin de cette disposition paisible au premier soupçon du complot dont j'étois enlacé depuis long-tems sans m'en être aucunement apperçu. Cette découverte nouvelle me bouleversa. L'infamie & la trahison me surprirent au dépourvu. Quelle ame honnête est préparée à de tels genres de peines? Il faudroit les mériter pour les prévoir. Je tombai dans tous les piéges qu'on creusa sous mes pas. L'indignation, la fureur, le délire s'emparerent de moi: je perdis la tramontane. Ma tête se bouleversa, & dans les ténebres horribles où l'on n'a cessé de

me tenir plongé, je n'apperçus plus ni lueur pour me conduire, ni appui, ni prise où je pusse me tenir ferme, & résister au désespoir qui m'entraînoit.

Comment vivre heureux & tranquille dans cet état affreux? J'y suis pourtant encore & plus enfoncé que jamais, & j'y ai retrouvé le calme & la paix, & j'y vis heureux & tranquille, & j'y ris des incroyables tourmens que mes persécuteurs se donnent sans cesse, tandis que je reste en paix occupé de fleurs, d'étamines, & d'enfantillages, & que je ne songe pas même à eux.

Comment s'est fait ce passage? naturellement, insensiblement, & sans peine. La premiere surprise fut épouvantable. Moi qui me sentois digne d'amour & d'estime; moi qui me croyois honoré, chéri comme je méritois de l'être, je me vis travesti tout-d'un-coup en un monstre affreux tel qu'il n'en exista jamais. Je vois toute une génération se précipiter toute entiere dans cette étrange opinion, sans explication, sans doute, sans honte, & sans que je puisse parvenir à savoir jamais la cause de cette étrange révolution. Je me débattis avec violence & ne fis que mieux m'enlacer. Je voulus forcer mes persécuteurs à s'expliquer avec moi; ils n'avoient garde. Après m'être long-tems tourmenté sans succès, il fallut bien prendre haleine. Cependant j'espérois toujours, je me disois : un aveuglement si stupide, une si absurde prévention ne sauroit gagner tout le genre humain. Il y a des hommes de sens qui ne partagent pas le délire; il y a des ames justes qui detestent la fourberie & les traîtres. Cherchons, je trouverai peut-être enfin un homme; si je le trouve, ils sont confondus.

J'ai cherché vainement; je ne l'ai point trouvé. La ligue eſt univerſelle, ſans exception, ſans retour, & je ſuis ſûr d'achever mes jours dans cette affreuſe proſcription, ſans jamais en pénétrer le myſtere.

C'eſt dans cet état déplorable qu'après de longues angoiſſes, au lieu du déſeſpoir qui ſembloit devoir être enfin mon partage, j'ai retrouvé la ſérénité, la tranquillité, la paix, le bonheur même, puiſque chaque jour de ma vie me rappelle avec plaiſir celui de la veille, & que je n'en deſire point d'autre pour le lendemain.

D'où vient cette différence? d'une ſeule choſe; c'eſt que j'ai appris à porter le joug de la néceſſité ſans murmure. C'eſt que je m'efforçois de tenir encore à mille choſes, & que toutes ces priſes m'ayant ſucceſſivement échappé, réduit à moi ſeul, j'ai repris enfin mon aſſiette. Preſſé de tous côtés, je demeure en équilibre, parce que je ne m'attache plus à rien, je ne m'appuye que ſur moi.

Quand je m'élevois avec tant d'ardeur contre l'opinion, je portois encore ſon joug, ſans que je m'en apperçuſſe. On veut être eſtimé des gens qu'on eſtime, & tant que je pus juger avantageuſement des hommes ou du moins de quelques hommes, les jugemens qu'ils portoient de moi ne pouvoient m'être indifférens. Je voyois que ſouvent les jugemens du public ſont équitables; mais je ne voyois pas que cette équité même étoit l'effet du haſard, que les regles ſur leſquelles les hommes fondent leurs opinions ne ſont tirées que de leurs paſſions ou de leurs préjugés, qui en ſont l'ouvrage, & que lors même qu'ils jugent bien, ſouvent encore ces bons jugemens naiſſent

d'un mauvais principe, comme lorſqu'ils feignent d'honorer en quelque ſuccès le mérite d'un homme, non par eſprit de juſtice, mais pour ſe donner un air impartial, en calomniant tout à leur aiſe le même homme ſur d'autres points.

Mais quand après de ſi longues & vaines recherches, je les vis tous reſter ſans exception dans le plus inique & abſurde ſyſtême que l'eſprit infernal pût inventer ; quand je vis qu'à mon égard la raiſon étoit bannie de toutes les têtes, & l'équité de tous les cœurs ; quand je vis une génération frenétique ſe livrer toute entiere à l'aveugle fureur de ſes guides contre un infortuné qui jamais ne fit, ne voulut, ne rendit de mal à perſonne ; quand après avoir vainement cherché un homme, il fallut éteindre enfin ma lanterne, & m'écrier, il n'y en a plus ; alors je commençai à me voir ſeul ſur la terre, & je compris que mes contemporains n'étoient par rapport à moi, que des êtres méchaniques, qui n'agiſſoient que par impulſion, & dont je ne pouvois calculer l'action que par les loix du mouvement. Quelque intention, quelque paſſion que j'euſſe pu ſuppoſer dans leurs ames, elles n'auroient jamais expliqué leur conduite à mon égard, d'une façon que je puſſe entendre. C'eſt ainſi que leurs diſpoſitions intérieures ceſſèrent d'être quelque choſe pour moi. Je ne vis plus en eux que des maſſes différemment mues, dépourvues à mon égard de toute moralité.

Dans tous les maux qui nous arrivent, nous regardons plus à l'intention qu'à l'effet. Une tuile qui tombe d'un toit peut nous bleſſer davantage, mais ne nous navre pas tant qu'une pierre lancée à deſſein par une main malveillante. Le coup

porte à faux quelquefois, mais l'intention ne manque jamais son atteinte. La douleur matérielle est ce qu'on sent le moins dans les atteintes de la fortune, & quand les infortunés ne savent à qui s'en prendre de leurs malheurs, ils s'en prennent à la destinée qu'ils personnifient, & à laquelle ils prêtent des yeux & une intelligence pour les tourmenter à dessein. C'est ainsi qu'un joueur dépité par ses pertes, se met en fureur sans savoir contre qui. Il imagine un sort qui s'acharne à dessein contre lui pour le tourmenter, & trouvant un aliment à sa colere, il s'anime & s'enflamme contre l'ennemi qu'il s'est créé. L'homme sage qui ne voit dans tous les malheurs qui lui arrivent que les coups de l'aveugle nécessité, n'a point ces agitations insensées; il crie dans sa douleur, mais sans emportement, sans colere, il ne sent du mal dont il est la proie, que l'atteinte matérielle; & les coups qu'il reçoit ont beau blesser sa personne, pas un n'arrive jusqu'à son cœur.

C'est beaucoup que d'en être venu là, mais ce n'est pas tout. Si l'on s'arrête, c'est bien avoir coupé le mal, mais c'est avoir laissé la racine. Car cette racine n'est pas dans les êtres qui nous sont étrangers, elle est en nous mêmes, & c'est-là qu'il faut travailler pour l'arracher tout-à-fait. Voilà ce que je sentis parfaitement dès que je commençai de revenir à moi. Ma raison ne me montrant qu'absurdités dans toutes les explications que je cherchois à donner à ce qui m'arrive, je compris que les causes, les instrumens, les moyens de tout cela m'étant inconnus & inexplicables, devoient être nuls pour moi; que je devois regarder tous les détails de ma destinée, comme autant d'actes d'une pure fatalité, où je ne devois sup-

poser

poſer ni direction, ni intention, ni cauſe morale; qu'il falloit m'y ſoumettre ſans raiſonner & ſans regimber, parce que cela étoit inutile; que tout ce que j'avois à faire encore ſur la terre étant de m'y regarder comme un être purement paſſif, je ne devois point uſer à réſiſter inutilement à ma deſtinée, la force qui me reſtoit pour la ſupporter. Voilà ce que je me diſois; ma raiſon, mon cœur y acquieſçoient, & néanmoins je ſentois ce cœur murmurer encore. D'où venoit ce murmure? Je le cherchai, je le trouvai; il venoit de l'amour-propre qui après s'être indigné contre les hommes, ſe ſoulevoit encore contre la raiſon.

Cette découverte n'étoit pas ſi facile à faire qu'on pourroit croire, car un innocent perſécuté prend long-tems pour un pur amour de la juſtice l'orgueil de ſon petit individu. Mais auſſi la véritable ſource une fois bien connue, eſt facile à tarir ou du moins à détourner. L'eſtime de ſoi-même eſt le plus grand mobile des ames fieres, l'amour-propre fertile en illuſions ſe déguiſe & ſe fait prendre pour cette eſtime; mais quand la fraude enfin ſe découvre, & que l'amour-propre ne peut plus ſe cacher, dès-lors il n'eſt plus à craindre, & quoiqu'on l'étouffe avec peine, on le ſubjugue au moins aiſément.

Je n'eus jamais beaucoup de pente à l'amour-propre. Mais cette paſſion factice s'étoit exaltée en moi dans le monde, & ſur-tout quand je fus auteur; j'en avois peut-être encore moins qu'un autre, mais j'en avois prodigieuſement. Les terribles leçons que j'ai reçues l'ont bientôt renfermé dans ſes premieres bornes; il commença par ſe révolter contre l'injuſtice, mais il a fini par la dédaigner: en ſe repliant ſur mon ame,

en coupant les relations extérieures qui le rendent exigeant ; en renonçant aux comparaisons, aux préférences, il s'est contenté que je fusse bon pour moi ; alors redevenant amour de moi-même, il est rentré dans l'ordre de la nature, & m'a délivré du joug de l'opinion.

Dès-lors j'ai retrouvé la paix de l'ame, & presque la félicité. Car dans quelque situation qu'on se trouve, ce n'est que par lui qu'on est constamment malheureux. Quand il se taît, & que la raison parle, elle nous console enfin de tous les maux qu'il n'a pas dépendu de nous d'éviter. Elle les anéantit même autant qu'ils n'agissent pas immédiatement sur nous ; car on est sûr alors d'éviter leurs plus poignantes atteintes en cessant de s'en occuper. Ils ne sont rien pour celui qui n'y pense pas. Les offenses, les vengeances, les passe-droits, les outrages, les injustices ne sont rien pour celui qui ne voit dans les maux qu'il endure, que le mal même & non pas l'intention ; pour celui dont la place ne dépend pas dans sa propre estime de celle qu'il plaît aux autres de lui accorder. De quelque façon que les hommes veuillent me voir, ils ne sauroient changer mon être, & malgré leur puissance, & malgré toutes leurs sourdes intrigues, je continuerai, quoi qu'ils fassent, d'être en dépit d'eux ce que je suis. Il est vrai que leurs dispositions à mon égard influent sur ma situation réelle. La barriere qu'ils ont mise entr'eux & moi m'ôte toute ressource de subsistance & d'assistance dans ma vieillesse & mes besoins. Elle me rend l'argent même inutile, puisqu'il ne peut me procurer les services qui me sont nécessaires, il n'y a plus ni commerce ni secours réciproque, ni correspondance entre

eux & moi. Seul au milieu d'eux, je n'ai que moi seul pour ressource, & cette ressource est bien foible à mon âge & dans l'état où je suis. Ces maux sont grands, mais ils ont perdu sur moi toute leur force, depuis que j'ai su les supporter sans m'en irriter. Les points où le vrai besoin se fait sentir sont toujours rares. La prévoyance & l'imagination les multiplient, & c'est par cette continuité de sentimens qu'on s'inquiéte & qu'on se rend malheureux. Pour moi j'ai beau savoir que je souffrirai demain, il me suffit de ne pas souffrir aujourd'hui pour être tranquille. Je ne m'affecte point du mal que je prévois, mais seulement de celui que je sens, & cela le réduit à très-peu de chose. Seul, malade & délaissé dans mon lit, j'y peux mourir d'indigence, de froid & de faim, sans que personne s'en mette en peine. Mais qu'importe si je ne m'en mets pas en peine moi-même, & si je m'affecte aussi peu que les autres de mon destin quel qu'il soit. N'est-ce rien sur-tout à mon âge que d'avoir appris à voir la vie & la mort, la maladie & la santé, la richesse & la misere, la gloire & la diffamation avec la même indifférence? Tous les autres vieillards s'inquiétent de tout, moi je ne m'inquiéte de rien; quoi qu'il puisse arriver tout m'est indifférent, & cette indifférence n'est pas l'ouvrage de ma sagesse, elle est celui de mes ennemis; & devient une compensation des maux qu'ils me font. En me rendant insensible à l'adversité, ils m'ont fait plus de bien, que s'ils m'eussent épargné ses atteintes. En ne l'éprouvant pas je pouvois toujours la craindre, au lieu qu'en la subjuguant, je ne la crains plus.

Cette disposition me livre au milieu des traverses de ma

vie, à l'incurie de mon naturel, presqu'aussi pleinement que si je vivois dans la plus complette prospérité. Hors les courts momens où je suis rappellé par la présence des objets aux plus douloureuses inquiétudes, tout le reste du tems, livré par mes penchans aux affections qui m'attirent, mon cœur se nourrit encore des sentimens pour lesquels il étoit né, & j'en jouis avec les êtres imaginaires qui les produisent, & qui les partagent, comme si ces êtres existoient réellement. Ils existent pour moi qui les ai créés, & je ne crains ni qu'ils me trahissent ni qu'ils m'abandonnent. Ils dureront autant que mes malheurs mêmes & suffiront pour me les faire oublier.

Tout me ramene à la vie heureuse & douce pour laquelle j'étois né; je passe les trois quarts de ma vie, ou occupé d'objets instructifs & même agréables, auxquels je livre avec délices mon esprit & mes sens; ou avec les enfans de mes fantaisies que j'ai créés selon mon cœur, & dont le commerce en nourrit les sentimens, ou avec moi seul, content de moi-même & déjà plein du bonheur que je sens m'être dû. En tout ceci l'amour de moi-même fait toute l'œuvre, l'amour-propre n'y entre pour rien. Il n'en est pas ainsi des tristes momens que je passe encore au milieu des hommes, jouet de leurs caresses traîtresses, de leurs complimens empoulés & dérisoires, de leur mielleuse malignité. De quelque façon que je m'y suis pu prendre, l'amour-propre alors fait son jeu. La haine & l'animosité que je vois dans leurs cœurs, à travers cette grossiere enveloppe, déchirent le mien de douleur, & l'idée d'être ainsi sottement pris pour dupe ajoute encore à cette douleur un dépit très-puérile, fruit d'un sot amour-

propre dont je ſens toute la bêtiſe, mais que je ne puis ſubjuguer. Les efforts que j'ai faits pour m'aguerrir à ces regards inſultans & moqueurs, ſont incroyables. Cent fois j'ai paſſé par les promenades publiques & par les lieux les plus fréquentés, dans l'unique deſſein de m'exercer à ces cruelles luttes. Non-ſeulement je n'y ai pu parvenir, mais je n'ai même rien avancé, & tous mes pénibles mais vains efforts m'ont laiſſé tout auſſi facile à troubler, à navrer, & à indigner qu'auparavant.

Dominé par mes ſens, quoi que je puiſſe faire, je n'ai jamais ſu réſiſter à leurs impreſſions, & tant que l'objet agit ſur eux, mon cœur ne ceſſe d'en être affecté; mais ces affections paſſageres ne durent qu'autant que la ſenſation qui les cauſe. La préſence de l'homme haineux m'affecte violemment; mais ſi-tôt qu'il diſparoît, l'impreſſion ceſſe; à l'inſtant que je ne le vois plus, je n'y penſe plus. J'ai beau ſavoir qu'il va s'occuper de moi, je ne ſaurois m'occuper de lui. Le mal que je ne ſens point actuellement ne m'affecte en aucune ſorte, le perſécuteur que je ne vois point eſt nul pour moi. Je ſens l'avantage que cette poſition donne à ceux qui diſpoſent de ma deſtinée. Qu'ils en diſpoſent donc tout à leur aiſe. J'aime encore mieux qu'ils me tourmentent ſans réſiſtance, que d'être forcé de penſer à eux pour me garantir de leurs coups.

Cette action de mes ſens ſur mon cœur fait le ſeul tourment de ma vie. Les lieux où je ne vois perſonne, je ne penſe plus à ma deſtinée. Je ne la ſens plus, je ne ſouffre plus. Je ſuis heureux & content ſans diverſion, ſans obſtacle. Mais j'échappe rarement à quelque atteinte ſenſible, & lorſque

j'y pense le moins, un geste, un regard sinistre que j'apperçois, un mot envenimé que j'entends, un malveuillant que je rencontre suffit pour me bouleverser. Tout ce que je puis faire en pareil cas est d'oublier bien vîte & de fuir. Le trouble de mon cœur disparoît avec l'objet qui l'a causé, & je rentre dans le calme aussi-tôt que je suis seul. Ou si quelque chose m'inquiéte, c'est la crainte de rencontrer sur mon passage quelque nouveau sujet de douleur. C'est-là ma seule peine; mais elle suffit pour altérer mon bonheur. Je loge au milieu de Paris. En sortant de chez moi je soupire après la campagne & la solitude, mais il faut l'aller chercher si loin qu'avant de pouvoir respirer à mon aise, je trouve en mon chemin mille objets qui me serrent le cœur, & la moitié de la journée se passe en angoisses, avant que j'aye atteint l'asyle que je vais chercher. Heureux du moins quand on me laisse achever ma route! Le moment où j'échappe au cortege des méchans est délicieux, & si-tôt que je me vois sous les arbres, au milieu de la verdure, je crois me voir dans le paradis terrestre, & je goûte un plaisir interne aussi vif que si j'étois le plus heureux des mortels.

Je me souviens parfaitement que durant mes courtes prospérités, ces mêmes promenades solitaires qui me sont aujourd'hui si délicieuses, m'étoient insipides & ennuyeuses. Quand j'étois chez quelqu'un à la campagne, le besoin de faire de l'exercice & de respirer le grand air, me faisoit souvent sortir seul, & m'échappant comme un voleur, je m'allois promener dans le parc ou dans la campagne. Mais loin d'y trouver le calme heureux que j'y goûte aujourd'hui, j'y

portois l'agitation des vaines idées qui m'avoient occupé dans le salon ; le souvenir de la compagnie que j'y avois laissée m'y suivoit. Dans la solitude, les vapeurs de l'amour-propre & le tumulte du monde ternissoient à mes yeux la fraîcheur des bosquets, & troubloient la paix de la retraite. J'avois beau fuir au fond des bois, une foule importune m'y suivoit par-tout, & voiloit pour moi toute la nature. Ce n'est qu'après m'être détaché des passions sociales & de leur triste cortege que je l'ai retrouvée avec tous ses charmes.

Convaincu de l'impossibilité de contenir ces premiers mouvemens involontaires, j'ai cessé tous mes efforts pour cela. Je laisse à chaque atteinte, mon sang s'allumer, la colere & l'indignation s'emparer de mes sens ; je cede à la nature cette premiere explosion que toutes mes forces ne pourroient arrêter ni suspendre. Je tâche seulement d'en arrêter les suites avant qu'elle ait produit aucun effet. Les yeux étincelans, le feu du visage, le tremblement des membres, les suffocantes palpitations, tout cela tient au seul physique, & le raisonnement n'y peut rien. Mais après avoir laissé faire au naturel sa premiere explosion, l'on peut redevenir son propre maître en reprenant peu-à-peu ses sens ; c'est ce que j'ai tâché de faire long-tems sans succès, mais enfin plus heureusement ; & cessant d'employer ma force en vaine résistance, j'attends le moment de vaincre en laissant agir ma raison, car elle ne me parle que quand elle peut se faire écouter. Eh ! que dis-je, hélas ! ma raison? j'aurois grand tort encore de lui faire l'honneur de ce triomphe, car elle n'y a gueres de part ; tout vient également d'un tempérament versatile qu'un vent impé-

tueux agite, mais qui rentre dans le calme à l'inſtant que le vent ne ſouffle plus; c'eſt mon naturel ardent qui m'agite, c'eſt mon naturel indolent qui m'appaiſe. Je cede à toutes les impulſions préſentes, tout choc me donne un mouvement vif & court, ſi-tôt qu'il n'y a plus de choc, le mouvement ceſſe, rien de communiqué ne peut ſe prolonger en moi. Tous les événemens de la fortune, toutes les machines des hommes ont peu de priſe ſur un homme ainſi conſtitué. Pour m'affecter de peines durables, il faudroit que l'impreſſion ſe renouvellât à chaque inſtant. Car les intervalles quelque courts qu'ils ſoient, ſuffiſent pour me rendre à moi-même. Je ſuis ce qu'il plaît aux hommes tant qu'ils peuvent agir ſur mes ſens, mais au premier inſtant de relâche, je redeviens ce que la nature a voulu; c'eſt-là, quoi qu'on puiſſe faire, mon état le plus conſtant, & celui par lequel, en dépit de la deſtinée, je goûte un bonheur pour lequel je me ſens conſtitué. J'ai décrit cet état dans une de mes rêveries; il me convient ſi bien que je ne deſire autre choſe que ſa durée, & ne crains que de le voir troubler. Le mal que m'ont fait les hommes ne me touche en aucune ſorte; la crainte ſeule de celui qu'ils peuvent me faire encore eſt capable de m'agiter; mais certain qu'ils n'ont plus de nouvelle priſe par laquelle ils puiſſent m'affecter d'un ſentiment permanent, je me ris de toutes leurs trames, & je jouis de moi-même en dépit d'eux.

NEUVIEME PROMENADE.

LE bonheur eſt un état permanent qui ne ſemble pas fait ici-bas pour l'homme. Tout eſt ſur la terre dans un flux continuel qui ne permet à rien d'y prendre une forme conſtante. Tout change autour de nous. Nous changeons nous-mêmes, & nul ne peut s'aſſurer qu'il aimera demain ce qu'il aime aujourd'hui. Ainſi tous nos projets de félicité pour cette vie ſont des chimeres. Profitons du contentement d'eſprit quand il vient, gardons-nous de l'éloigner par notre faute, mais ne faiſons pas des projets pour l'enchaîner, car ces projets là ſont de pures folies. J'ai peu vu d'hommes heureux, peut-être point : mais j'ai ſouvent vu des cœurs contens, & de tous les objets qui m'ont frappé, c'eſt celui qui m'a le plus contenté moi-même. Je crois que c'eſt une ſuite naturelle du pouvoir des ſenſations ſur mes ſentimens internes. Le bonheur n'a point d'enſeigne extérieure ; pour le connoître il faudroit lire dans le cœur de l'homme heureux ; mais le contentement ſe lit dans les yeux, dans le maintien, dans l'accent, dans la démarche, & ſemble ſe communiquer à celui qui l'apperçoit. Eſt-il une jouiſſance plus douce que de voir un peuple entier ſe livrer à la joie un jour de fête, & tous les cœurs s'épanouir aux rayons expanſifs du plaiſir qui paſſe rapidement, mais vivement, à travers les nuages de la vie ? .

. . . .

Il y a trois jours que M. P. vint avec un empreſſement extraordinaire me montrer l'éloge de Madame Geoffrin par

M. D. La lecture fut précédée de longs & grands éclats de rire sur le ridicule néologisme de cette piece, & sur les badins jeux de mots dont il la disoit remplie. Il commença de lire en riant toujours. Je l'écoutois d'un sérieux qui le calma, & voyant que je ne l'imitois point, il cessa enfin de rire. L'article le plus long & le plus recherché de cette piece, rouloit sur le plaisir que prenoit Madame Geoffrin à voir les enfans & à les faire causer. L'auteur tiroit avec raison, de cette disposition, une preuve de bon naturel. Mais il ne s'arrêtoit pas là, & il accusoit décidément de mauvais naturel & de méchanceté, tous ceux qui n'avoient pas le même goût, au point de dire que si l'on interrogeoit là-dessus ceux qu'on mene au gibet ou à la roue, tous conviendroient qu'ils n'avoient pas aimé les enfans. Ces assertions faisoient un effet singulier dans la place où elles étoient. Supposant tout cela vrai, étoit-ce là l'occasion de le dire, & falloit-il souiller l'éloge d'une femme estimable des images de supplice & de malfaiteurs? Je compris aisément le motif de cette affectation vilaine, & quand M. P. eut fini de lire, en relevant ce qui m'avoit paru bien dans l'éloge, j'ajoutai que l'auteur en l'écrivant, avoit dans le cœur moins d'amitié que de haine.

Le lendemain le tems étant assez beau quoique froid, j'allai faire une course jusqu'à l'Ecole militaire, comptant d'y trouver des mousses en pleine fleur; en allant je rêvois sur la visite de la veille, & sur l'écrit de M. D., où je pensois bien que le placage épisodique n'avoit pas été mis sans dessein, & la seule affectation de m'apporter cette brochure, à moi, à qui l'on cache tout, m'apprenoit assez quel en étoit l'objet.

J'avois mis mes enfans aux enfans-trouvés. C'en étoit assez pour m'avoir travesti en pere dénaturé, & de-là en étendant & caressant cette idée on avoit peu-à-peu tiré la conséquence évidente que je haïssois les enfans; en suivant par la pensée la chaîne de ces gradations, j'admirois avec quel art l'industrie humaine sait changer les choses du blanc au noir. Car je ne crois pas que jamais homme ait plus aimé que moi à voir de petits bambins folâtrer & jouer ensemble, & souvent dans la rue & aux promenades je m'arrête à regarder leur espieglerie & leurs petits jeux, avec un intérêt que je ne vois partager à personne. Le jour même où vint M. P. une heure avant sa visite, j'avois eu celle des deux petits du Soussoi les plus jeunes enfans de mon hôte, dont l'aîné peut avoir sept ans. Ils étoient venus m'embrasser de si bon cœur, & je leur avois rendu si tendrement leurs caresses, que malgré la disparité des âges, ils avoient paru se plaire avec moi sincérement; & pour moi j'étois transporté d'aise de voir que ma vieille figure ne les avoit pas rebutés; le cadet même paroissoit venir à moi si volontiers que, plus enfant qu'eux, je me sentois attacher à lui déjà par préférence, & je le vis partir avec autant de regret que s'il m'eût appartenu.

Je comprends que le reproche d'avoir mis mes enfans aux enfans-trouvés a facilement dégénéré, avec un peu de tournure, en celui d'être un pere dénaturé & de haïr les enfans. Cependant il est sûr que c'est la crainte d'une destinée pour eux mille fois pire, & presque inévitable par toute autre voie, qui m'a le plus déterminé dans cette démarche. Plus indifférent sur ce qu'ils deviendroient, & hors d'état de les élever

moi-même, il auroit fallu dans ma ſituation, les laiſſer élever par leur mere qui les auroit gâtés, & par ſa famille qui en auroit fait des monſtres. Je frémis encore d'y penſer. Ce que Mahomet fit de Seïde n'eſt rien auprès de ce qu'on auroit fait d'eux à mon égard, & les piéges qu'on m'a tendus là-deſſus dans la ſuite, me confirment aſſez que le projet en avoit été formé. A la vérité j'étois bien éloigné de prévoir alors ces trames atroces : mais je ſavois que l'éducation pour eux la moins périlleuſe étoit celle des enfans-trouvés ; & je les y mis. Je le ferois encore, avec bien moins de doute auſſi, ſi la choſe étoit à faire, & je ſais bien que nul pere n'eſt plus tendre que je l'aurois été pour eux, pour peu que l'habitude eût aidé la nature.

Si j'ai fait quelque progrès dans la connoiſſance du cœur humain, c'eſt le plaiſir que j'avois à voir & obſerver les enfans qui m'a valu cette connoiſſance. Ce même plaiſir dans ma jeuneſſe y a mis une eſpece d'obſtacle, car je jouois avec les enfans ſi gaîment & de ſi bon cœur que je ne ſongeois gueres à les étudier. Mais quand en vieilliſſant j'ai vu que ma figure caduque les inquiétoit, je me ſuis abſtenu de les importuner ; j'ai mieux aimé me priver d'un plaiſir que de troubler leur joie, & content alors de me ſatisfaire en regardant leurs jeux, & tous leurs petits manéges, j'ai trouvé le dédommagement de mon ſacrifice dans les lumieres que ces obſervations m'ont fait acquérir ſur les premiers & vrais mouvemens de la nature, auxquels tous nos ſavans ne connoiſſent rien. J'ai conſigné dans mes écrits la preuve que je m'étois occupé de cette recherche trop ſoigneuſement pour ne l'avoir

pas faite avec plaisir, & ce seroit assurément la chose du monde la plus incroyable que l'Héloïse & l'Emile fussent l'ouvrage d'un homme qui n'aimoit pas les enfans.

Je n'eus jamais ni présence d'esprit ni facilité de parler; mais depuis mes malheurs ma langue & ma tête se sont de plus en plus embarrassées. L'idée & le mot propre m'échappent également, & rien n'exige un meilleur discernement & un choix d'expressions plus justes que les propos qu'on tient aux enfans. Ce qui augmente encore en moi cet embarras, est l'attention des écoutans, les interprétations & le poids qu'ils donnent à tout ce qui part d'un homme qui, ayant écrit expressément pour les enfans, est supposé ne devoir leur parler que par oracles. Cette gêne extrême & l'inaptitude que je me sens me trouble, me déconcerte, & je serois bien plus à mon aise devant un Monarque d'Asie que devant un bambin qu'il faut faire babiller.

Un autre inconvénient me tient maintenant plus éloigné d'eux, & depuis mes malheurs je les vois toujours avec le même plaisir, mais je n'ai plus avec eux la même familiarité. Les enfans n'aiment pas la vieillesse. L'aspect de la nature défaillante est hideux à leurs yeux. Leur répugnance que j'apperçois me navre, & j'aime mieux m'abstenir de les caresser que de leur donner de la gêne & du dégoût. Ce motif qui n'agit que sur les ames vraiment aimantes, est nul pour tous nos docteurs & doctoresses. Madame Geoffrin s'embarrassoit fort peu que les enfans eussent du plaisir avec elle, pourvu qu'elle en eût avec eux. Mais pour moi ce plaisir est pis que nul; il est négatif quand il n'est pas partagé, & je

ne ſuis plus dans la ſituation ni dans l'âge où je voyois le petit cœur d'un enfant s'épanouir avec le mien. Si cela pouvoit m'arriver encore, ce plaiſir devenu plus rare n'en ſeroit pour moi que plus vif; je l'éprouvois bien l'autre matin par celui que je prenois à careſſer les petits du Souſſoi, non-ſeulement parce que la Bonne qui les conduiſoit ne m'en impoſoit pas beaucoup, & que je ſentois moins le beſoin de m'écouter devant elle; mais encore parce que l'air jovial avec lequel ils m'aborderent ne les quitta point, & qu'ils ne parurent ni ſe déplaire ni s'ennuyer avec moi.

Oh! ſi j'avois encore quelques momens de pures careſſes qui vinſſent du cœur, ne fût-ce que d'un enfant encore en jaquette, ſi je pouvois voir encore dans quelques yeux la joie & le contentement d'être avec moi, de combien de maux & de peines ne me dédommageroient pas ces courts mais doux épanchemens de mon cœur? Ah! je ne ſerois pas obligé de chercher parmi les animaux le regard de la bienveillance qui m'eſt déſormais refuſé parmi les humains. J'en puis juger ſur bien peu d'exemples, mais toujours chers à mon ſouvenir. En voici un qu'en tout autre état j'aurois oublié preſque, & dont l'impreſſion qu'il a fait ſur moi peint bien toute ma miſere.

Il y a deux ans, que m'étant allé promener du côté de la nouvelle France, je pouſſai plus loin, puis tirant à gauche & voulant tourner autour de Montmartre, je traverſai le village de Clignancourt. Je marchois diſtrait & rêvant ſans regarder autour de moi, quand tout-à-coup je me ſentis ſaiſir les genoux. Je regarde, & je vois un petit enfant de cinq ou

ſix ans qui ſerroit mes genoux de toute ſa force, en me regardant d'un air ſi familier & ſi careſſant, que mes entrailles s'émurent. Je me diſois, c'eſt ainſi que j'aurois été traité des miens. Je pris l'enfant dans mes bras, je le baiſai pluſieurs fois dans une eſpece de tranſport, & puis je continuai mon chemin. Je ſentois en marchant qu'il me manquoit quelque choſe. Un beſoin naiſſant me ramenoit ſur mes pas. Je me reprochois d'avoir quitté ſi bruſquement cet enfant, je croyois voir dans ſon action, ſans cauſe apparente, une ſorte d'inſpiration qu'il ne falloit pas dédaigner. Enfin cédant à la tentation, je reviens ſur mes pas; je cours à l'enfant, je l'embraſſe de nouveau, & je lui donne de quoi acheter des petits pains de Nanterre, dont le marchand paſſoit là par haſard, & je commençai à le faire jaſer; je lui demandai qui étoit ſon pere? il me le montra qui relioit des tonneaux; j'étois prêt à quitter l'enfant pour aller lui parler, quand je vis que j'avois été prévenu par un homme de mauvaiſe mine, qui me parut être de ces mouches qu'on tient ſans ceſſe à mes trouſſes. Tandis que cet homme lui parloit à l'oreille, je vis les regards du tonnelier ſe fixer attentivement ſur moi d'un air qui n'avoit rien d'amical. Cet objet me reſſerra le cœur à l'inſtant, & je quittai le pere & l'enfant avec plus de promptitude encore que je n'en avois mis à revenir ſur mes pas, mais dans un trouble moins agréable qui changea toutes mes diſpoſitions. Je les ai pourtant ſenti renaître ſouvent depuis lors, je ſuis repaſſé pluſieurs fois par Clignancourt, dans l'eſpérance d'y revoir cet enfant, mais je n'ai plus revu ni lui ni le pere, & il ne m'eſt plus reſté de cette rencontre qu'un ſouvenir aſſez vif, mêlé

toujours de douceur & de tristesse, comme toutes les émotions qui pénétrent encore quelquefois jusques à mon cœur.

Il y a compensation à tout; si mes plaisirs sont rares & courts, je les goûte aussi plus vivement quand ils viennent, que s'ils m'étoient plus familiers; je les rumine, pour ainsi dire, par de fréquens souvenirs; & quelques rares qu'ils soient, s'ils étoient purs & sans mélange, je serois plus heureux, peut-être, que dans ma prospérité. Dans l'extrême misere, on se trouve riche de peu. Un gueux qui trouve un écu en est plus affecté que ne le seroit un riche en trouvant une bourse d'or. On riroit si l'on voyoit dans mon ame l'impression qu'y font les moindres plaisirs de cette espece, que je puis dérober à la vigilance de mes persécuteurs. Un des plus doux s'offrit il y a quatre ou cinq ans, que je ne me rappelle jamais, sans me sentir ravi d'aise d'en avoir si bien profité.

Un dimanche nous étions allés, ma femme & moi, dîner à la porte Maillot. Après le dîner nous traversâmes le bois de Boulogne jusqu'à la Muette. Là nous nous assîmes sur l'herbe à l'ombre en attendant que le soleil fût baissé, pour nous en retourner ensuite tout doucement par Passy. Une vingtaine de petites filles conduites par une maniere de religieuse, vinrent les unes s'asseoir, les autres folâtrer assez près de nous. Durant leurs jeux vint à passer un Oublieur avec son tambour & son tourniquet, qui cherchoit pratique. Je vis que les petites filles convoitoient fort les oublies, & deux ou trois d'entr'elles qui apparemment possédoient quelques liards, demanderent la permission de jouer. Tandis que la gouvernante hésitoit & disputoit, j'appellai l'Oublieur & je lui dis : faites

tirer



tirer toutes ces Demoiselles chacune à son tour & je vous payerai le tout. Ce mot répandit dans toute la troupe une joie qui seule eût plus que payé ma bourse, quand je l'aurois toute employée à cela.

Comme je vis qu'elles s'empressoient avec un peu de confusion, avec l'agrément de la gouvernante, je les fis ranger toutes d'un côté, & puis passer de l'autre côté l'une après l'autre, à mesure qu'elles avoient tiré. Quoiqu'il n'y eût point de billet blanc & qu'il revînt au moins une oublie à chacune de celles qui n'auroient rien, qu'aucune d'elles ne pouvoit donc être absolument mécontente; afin de rendre la fête encore plus gaie, je dis en secret à l'Oublieur d'user de son adresse ordinaire en sens contraire, en faisant tomber autant de bons lots qu'il pourroit & que je lui en tiendrois compte. Au moyen de cette prévoyance, il y eut près d'une centaine d'oublies distribuées, quoique les jeunes filles ne tirassent chacune qu'une seule fois; car là-dessus je fus inexorable, ne voulant ni favoriser des abus, ni marquer des préférences qui produiroient des mécontentemens. Ma femme insinua à celles qui avoient de bons lots d'en faire part à leurs camarades, au moyen de quoi le partage devint presque égal, & la joie plus générale.

Je priai la religieuse de tirer à son tour, craignant fort qu'elle ne rejettât dédaigneusement mon offre; elle l'accepta de bonne grace, tira comme les pensionnaires, & prit sans façon ce qui lui revint. Je lui en sus un gré infini, & je trouvai à cela une sorte de politesse qui me plut fort, & qui vaut bien, je crois, celle des simagrées. Pendant toute cette opé-

ration, il y eut des disputes qu'on porta devant mon tribunal, & ces petites filles venant plaider tour-à-tour leur cause me donnerent occasion de remarquer, que quoiqu'il n'y en eût aucune de jolie, la gentillesse de quelques-unes faisoit oublier leur laideur.

Nous nous quittâmes enfin très-contens les uns des autres, & cet après-midi fut un de ceux de ma vie dont je me rappelle le souvenir avec le plus de satisfaction. La fête au reste ne fut pas ruineuse. Pour trente sols qu'il m'en coûta tout au plus, il y eût pour plus de cent écus de contentement; tant il est vrai que le plaisir ne se mesure pas sur la dépense, & que la joie est plus amie des liards que des louis. Je suis revenu plusieurs autres fois à la même place, à la même heure, espérant d'y rencontrer encore la petite troupe; mais cela n'est plus arrivé.

Ceci me rappelle un autre amusement à-peu-près de même espece, dont le souvenir m'est resté de beaucoup plus loin. C'étoit dans le malheureux tems où faufilé parmi les riches & les gens de lettres, j'étois quelquefois réduit à partager leurs tristes plaisirs. J'étois à la Chevrette au tems de la fête du maître de la maison; toute sa famille s'étoit réunie pour la célébrer; & tout l'éclat des plaisirs bruyans fut mis en œuvre pour cet effet. Spectacles, festins, feux d'artifice, rien ne fut épargné. L'on n'avoit pas le tems de prendre haleine, & l'on s'étourdissoit au lieu de s'amuser. Après le dîner on alla prendre l'air dans l'avenue, où se tenoit une espece de foire. On dansoit; les Messieurs daignerent danser avec les paysannes, mais les Dames garderent leur dignité. On vendoit là des

pains d'épice. Un jeune homme de la compagnie s'avisa d'en acheter pour les lancer l'un après l'autre au milieu de la foule, & l'on prit tant de plaisir à voir tous ces manans se précipiter, se battre, se renverser pour en avoir, que tout le monde voulut se donner le même plaisir. Et pains d'épice de voler à droite & à gauche, & filles & garçons de courir, d'entasser, & s'estropier; cela paroissoit charmant à tout le monde. Je fis comme les autres par mauvaise honte, quoiqu'en dedans je ne m'amusasse pas autant qu'eux. Mais bientôt ennuyé de vider ma bourse pour faire écraser les gens, je laissai là la bonne compagnie, & je fus me promener seul dans la foire. La variété des objets m'amusa long-tems. J'apperçus entr'autres cinq ou six savoyards autour d'une petite fille qui avoit encore sur son inventaire, une douzaine de chétives pommes dont elle auroit bien voulu se débarrasser. Les savoyards de leur côté auroient bien voulu l'en débarrasser, mais ils n'avoient que deux ou trois liards à eux tous, & ce n'étoit pas de quoi faire une grande brêche aux pommes. Cet inventaire étoit pour eux le jardin des Hespérides, & la petite fille étoit le dragon qui les gardoit. Cette comédie m'amusa long-tems; j'en fis enfin le dénouement en payant les pommes à la petite fille, & les lui faisant distribuer aux petits garçons. J'eus alors un des plus doux spectacles qui puissent flatter un cœur d'homme, celui de voir la joie unie avec l'innocence de l'âge se répandre tout autour de moi. Car les spectateurs même en la voyant la partagerent, & moi qui partageois à si bon marché cette joie, j'avois de plus celle de sentir qu'elle étoit mon ouvrage.

En comparant cet amusement avec ceux que je venois de quitter, je sentois avec satisfaction la différence qu'il y a des goûts sains, & des plaisirs naturels, à ceux que fait naître l'opulence, & qui ne sont gueres que des plaisirs de moquerie, & des goûts exclusifs engendrés par le mépris. Car quelle sorte de plaisir pouvoit-on prendre à voir des troupeaux d'hommes avilis par la misere, s'entasser, s'étouffer, s'estropier brutalement pour s'arracher avidement quelques morceaux de pains d'épice foulés aux pieds & couverts de boue?

De mon côté quand j'ai bien réfléchi sur l'espece de volupté que je goûtois dans ces sortes d'occasions, j'ai trouvé qu'elle consistoit moins dans un sentiment de bienfaisance que dans le plaisir de voir des visages contens. Cet aspect a pour moi un charme qui, bien qu'il pénetre jusqu'à mon cœur, semble être uniquement de sensation. Si je ne vois la satisfaction que je cause, quand même j'en serois sûr, je n'en jouirois qu'à demi. C'est même pour moi un plaisir désintéressé qui ne dépend pas de la part que j'y puis avoir. Car dans les fêtes du peuple, celui de voir des visages gais m'a toujours vivement attiré. Cette attente a pourtant été souvent frustrée en France où, cette nation qui se prétend si gaie, montre peu cette gaîté dans ses jeux. Souvent j'allois jadis aux guinguettes pour y voir danser le menu peuple: mais ses danses étoient si maussades, son maintien si dolent, si gauche, que j'en sortois plutôt contristé que réjoui. Mais à Geneve & en Suisse, où le rire ne s'évapore pas sans cesse en folles malignités, tout respire le contentement & la gaîté dans les fêtes. La misere n'y porte point son hideux aspect. Le faste n'y montre pas non

plus ſon inſolence. Le bien-être, la fraternité, la concorde y diſpoſent les cœurs à s'épanouir, & ſouvent dans les tranſports d'une innocente joie, les inconnus s'accoſtent, s'embraſſent & s'invitent à jouir de concert des plaiſirs du jour. Pour jouir moi-même de ces aimables fêtes, je n'ai pas beſoin d'en être. Il me ſuffit de les voir; en les voyant je les partage; & parmi tant de viſages gais, je ſuis bien ſûr qu'il n'y a pas un cœur plus gai que le mien.

Quoique ce ne ſoit là qu'un plaiſir de ſenſation, il a certainement une cauſe morale, & la preuve en eſt, que ce même aſpect, au lieu de me flatter, de me plaire, peut me déchirer de douleur & d'indignation, quand je ſais que ces ſignes de plaiſir & de joie ſur les viſages des méchans ne ſont que des marques que leur malignité eſt ſatisfaite. La joie innocente eſt la ſeule dont les ſignes flattent mon cœur. Ceux de la cruelle & moqueuſe joie le navrent & l'affligent quoi qu'elle n'ait nul rapport à moi. Ces ſignes, ſans doute, ne ſauroient être exactement les mêmes, partans de principes ſi différens: mais enfin ce ſont également des ſignes de joie, & leurs différences ſenſibles ne ſont aſſurément pas proportionnelles à celles des mouvemens qu'ils excitent en moi.

Ceux de douleur & de peine me ſont encore plus ſenſibles; au point qu'il m'eſt impoſſible de les ſoutenir ſans être agité moi-même d'émotions peut-être encore plus vives que celles qu'ils repréſentent. L'imagination renforçant, la ſenſation m'identifie avec l'être ſouffrant, & me donne ſouvent plus d'angoiſſe qu'il n'en ſent lui-même. Un viſage mécontent eſt encore un ſpectacle qu'il m'eſt impoſſible de ſoutenir, ſur-tout

ſi j'ai lieu de penſer que ce mécontentement me regarde. Je ne ſaurois dire combien l'air grognard & mauſſade des valets qui ſervent en rechignant, m'a arraché d'écus dans les maiſons où j'avois autrefois la ſottiſe de me laiſſer entraîner, & où les domeſtiques m'ont toujours fait payer bien chérement l'hoſpitalité des maîtres. Toujours trop affecté des objets ſenſibles, & ſur-tout de ceux qui portent ſigne de plaiſir ou de peine, de bienveillance ou d'averſion, je me laiſſe entraîner par ces impreſſions extérieures, ſans pouvoir jamais m'y dérober autrement que par la fuite. Un ſigne, un geſte, un coup-d'œil d'un inconnu ſuffit pour troubler mes plaiſirs, ou calmer mes peines. Je ne ſuis à moi que quand je ſuis ſeul, hors de-là je ſuis le jouet de tous ceux qui m'entourent.

Je vivois jadis avec plaiſir dans le monde, quand je ne voyois dans tous les yeux que bienveillance, ou tout au pis indifférence dans ceux à qui j'étois inconnu ; mais aujourd'hui qu'on ne prend pas moins de peine à montrer mon viſage au peuple, qu'à lui maſquer mon naturel, je ne puis mettre le pied dans la rue ſans m'y voir entouré d'objets déchirans. Je me hâte de gagner à grands pas la campagne ; ſi-tôt que je vois la verdure, je commence à reſpirer. Faut-il s'étonner ſi j'aime la ſolitude. Je ne vois qu'animoſité ſur les viſages des hommes, & la nature me rit toujours.

Je ſens pourtant encore, il faut l'avouer, du plaiſir à vivre au milieu des hommes tant que mon viſage leur eſt inconnu. Mais c'eſt un plaiſir qu'on ne me laiſſe gueres. J'aimois encore, il y a quelques années à traverſer les villages, & à voir au matin les laboureurs raccommoder leurs fléaux ou les fem-

mes sur leur porte avec leurs enfans. Cette vue avoit je ne sais quoi qui touchoit mon cœur. Je m'arrêtois quelquefois, sans y prendre garde, à regarder les petits manéges de ces bonnes gens, & je me sentois soupirer sans savoir pourquoi. J'ignore si l'on m'a vu sensible à ce petit plaisir & si l'on a voulu me l'ôter encore; mais au changement que j'apperçois sur les physionomies à mon passage, & à l'air dont je suis regardé, je suis bien forcé de comprendre qu'on a pris grand soin de m'ôter cet incognito. La même chose m'est arrivée d'une façon plus marquée encore aux Invalides. Ce bel établissement m'a toujours intéressé. Je ne vois jamais sans attendrissement & vénération ces groupes de bons vieillards qui peuvent dire comme ceux de Lacédémone :

Nous avons été jadis
Jeunes, vaillans, & hardis.

Une de mes promenades favorites, étoit autour de l'Ecole militaire, & je rencontrois avec plaisir çà & là quelques Invalides qui, ayant conservé l'ancienne honnêteté militaire, me saluoient en passant. Ce salut que mon cœur leur rendoit au centuple, me flattoit & augmentoit le plaisir que j'avois à les voir. Comme je ne sais rien cacher de ce qui me touche, je parlois souvent des Invalides & de la façon dont leur aspect m'affectoit. Il n'en fallut pas davantage. Au bout de quelque tems je m'apperçus que je n'étois plus un inconnu pour eux, ou plutôt que je le leur étois bien davantage, puisqu'ils me voyoient du même œil que fait le public. Plus d'honnêteté, plus de salutations. Un air repoussant, un regard farouche avoit succédé à leur premiere urbanité. L'ancienne franchise de leur

métier ne leur laiſſant pas comme aux autres, couvrir leur animoſité d'un maſque ricaneur & traître, ils me montrent tout ouvertement la plus violente haine, & tel eſt l'excès de ma miſere que je ſuis forcé de diſtinguer dans mon eſtime ceux qui me déguiſent le moins leur fureur.

Depuis lors je me promene avec moins de plaiſir du côté des Invalides; cependant comme mes ſentimens pour eux ne dépendent pas des leurs pour moi, je ne vois jamais ſans reſpect & ſans intérêt ces anciens défenſeurs de leur patrie: mais il m'eſt bien dur de me voir ſi mal payé de leur part de la juſtice que je leur rends. Quand par haſard j'en rencontre quelqu'un qui a échappé aux inſtructions communes, ou qui ne connoiſſant pas ma figure ne me montre aucune averſion l'honnête ſalutation de ce ſeul-là me dédommage du maintien rébarbatif des autres. Je les oublie pour ne m'occuper que de lui, & je m'imagine qu'il a une de ces ames comme la mienne, où la haine ne ſauroit pénétrer. J'eus encore ce plaiſir l'année derniere en paſſant l'eau pour m'aller promener à l'iſle aux Cignes. Un pauvre vieux Invalide dans un bateau attendoit compagnie pour traverſer. Je me préſentai, je dis au batelier de partir. L'eau étoit forte & la traverſée fut longue. Je n'oſois preſque pas adreſſer la parole à l'Invalide de peur d'être rudoyé & rebuté comme à l'ordinaire; mais ſon air honnête me raſſura. Nous cauſâmes. Il me parut homme de ſens & de mœurs. Je fus ſurpris & charmé de ſon ton ouvert & affable. Je n'étois pas accoutumé à tant de faveur. Ma ſurpriſe ceſſa quand j'appris qu'il arrivoit tout nouvellement de province. Je compris qu'on ne lui avoit pas encore montré ma

figure

figure & donné ſes inſtructions. Je profitai de cet incognito pour converſer quelque moment avec un homme, & je ſentis à la douceur que j'y trouvois, combien la rareté des plaiſirs les plus communs eſt capable d'en augmenter le prix. En ſortant du bateau il préparoit ſes deux pauvres liards. Je payai le paſſage & le priai de les reſſerrer, en tremblant de le cabrer. Cela n'arriva point; au contraire il parut ſenſible à mon attention, & ſur-tout à celle que j'eus encore, comme il étoit plus vieux que moi, de lui aider à ſortir du bateau. Qui croiroit que je fus aſſez enfant pour en pleurer d'aiſe? Je mourois d'envie de lui mettre une piece de vingt-quatre ſols dans la main pour avoir du tabac; je n'oſai jamais. La même honte qui me retint, m'a ſouvent empêché de faire de bonnes actions qui m'auroient comblé de joie, & dont je ne me ſuis abſtenu qu'en déplorant mon imbécillité. Cette fois après avoir quitté mon vieux Invalide, je me conſolai bientôt en penſant que j'aurois, pour ainſi dire, agi contre mes propres principes, en mêlant aux choſes honnêtes un prix d'argent qui dégrade leur nobleſſe & ſouille leur déſintéreſſement. Il faut s'empreſſer de ſecourir ceux qui en ont beſoin; mais dans le commerce ordinaire de la vie, laiſſons la bienveillance naturelle & l'urbanité faire chacune leur œuvre, ſans que jamais rien de vénal & de mercantille oſe approcher d'une ſi pure ſource pour la corrompre ou pour l'altérer. On dit qu'en Hollande le peuple ſe fait payer pour vous dire l'heure & pour vous montrer le chemin. Ce doit être un bien mépriſable peuple que celui qui trafique ainſi des plus ſimples devoirs de l'humanité.

J'ai remarqué qu'il n'y a que l'Europe ſeule où l'on vende

l'hoſpitalité. Dans toute l'Aſie on vous loge gratuitement. Je comprends qu'on n'y trouve pas ſi bien toutes ſes aiſes. Mais n'eſt-ce rien que de ſe dire, je ſuis homme & reçu chez des humains? C'eſt l'humanité pure qui me donne le couvert. Les petites privations s'endurent ſans peine, quand le cœur eſt mieux traité que le corps.



DIXIEME PROMENADE.

AUJOURD'HUI jour de Pâques fleuries, il y a précisément cinquante ans de ma premiere connoissance avec Madame de *Warens*. Elle avoit vingt-huit ans alors, étant née avec le siecle. Je n'en avois pas encore dix-sept, & mon tempérament naissant, mais que j'ignorois encore, donnoit une nouvelle chaleur à un cœur naturellement plein de vie. S'il n'étoit pas étonnant qu'elle conçût de la bienveillance pour un jeune homme vif, mais doux & modeste, d'une figure assez agréable, il l'étoit encore moins qu'une femme charmante, pleine d'esprit & de graces, m'inspirât avec la reconnoissance, des sentimens plus tendres que je n'en distinguois pas. Mais ce qui est moins ordinaire, est que ce premier moment décida de moi pour toute ma vie, & produisit par un enchaînement inévitable le destin du reste de mes jours. Mon ame dont mes organes n'avoient point développé les plus précieuses facultés, n'avoit encore aucune forme déterminée. Elle attendoit dans une sorte d'impatience le moment qui devoit la lui donner, & ce moment accéléré par cette rencontre ne vint pourtant pas si-tôt; & dans la simplicité de mœurs que l'éducation m'avoit donnée, je vis long-tems prolonger pour moi cet état délicieux mais rapide, où l'amour & l'innocence habitent le même cœur. Elle m'avoit éloigné. Tout me rappelloit à elle. Il y fallut revenir. Ce retour fixa ma destinée, & long-tems encore avant de la posséder, je ne vivois plus qu'en elle & pour elle. Ah! si j'avois suffi à son cœur, comme elle suffisoit au mien! Quels paisibles & délicieux jours nous eussions coulés ensemble! Nous

en avons paſſés de tels, mais qu'ils ont été courts & rapides; & quel deſtin les a ſuivis ! Il n'y a pas de jours où je ne me rappelle avec joie & attendriſſement cet unique & court tems de ma vie où je fus moi pleinement, ſans mélange, & ſans obſtacle, & où je puis véritablement dire avoir vécu. Je puis dire, à-peu-près comme ce Préfet du Prétoire qui, diſgracié ſous Veſpaſien, s'en alla finir paiſiblement ſes jours à la campagne; *j'ai paſſé ſoixante & dix ans ſur la terre & j'en ai vécu ſept.* Sans ce court mais précieux eſpace je ſerois reſté peut-être incertain ſur moi; car tout le reſte de ma vie, facile & ſans réſiſtance, j'ai été tellement agité, ballotté, tiraillé par les paſſions d'autrui que, preſque paſſif dans une vie auſſi orageuſe, j'aurois peine à démêler ce qu'il y a du mien dans ma propre conduite, tant la dure néceſſité n'a ceſſé de s'appeſantir ſur moi. Mais durant ce petit nombre d'années, aimé d'une femme pleine de complaiſance & de douceur, je fis ce que je voulois faire, je fus ce que je voulois être, & par l'emploi que je fis de mes loiſirs, aidé de ſes leçons & de ſon exemple, je ſus donner à mon ame, encore ſimple & neuve, la forme qui lui convenoit davantage, & qu'elle a gardée toujours. Le goût de la ſolitude & de la contemplation naquit dans mon cœur avec les ſentimens expanſifs & tendres faits pour être ſon aliment. Le tumulte & le bruit les reſſerrent & les étouffent, le calme & la paix les raniment & les exaltent. J'ai beſoin de me recueillir pour aimer. J'engageai Maman à vivre à la campagne. Une maiſon iſolée au penchant d'un vallon fut notre aſyle, & c'eſt-là que dans l'eſpace de quatre ou cinq ans j'ai joui d'un ſiecle de vie, & d'un bonheur pur & plein qui couvre

de ſon charme tout ce que mon ſort préſent a d'affreux. J'avois beſoin d'une amie ſelon mon cœur, je la poſſédois. J'avois deſiré la campagne, je l'avois obtenue. Je ne pouvois ſouffrir l'aſſujettiſſement, j'étois parfaitement libre & mieux que libre, car aſſujetti par mes ſeuls attachemens, je ne faiſois que ce que je voulois faire. Tout mon tems étoit rempli par des ſoins affectueux ou par des occupations champêtres. Je ne deſirois rien que la continuation d'un état ſi doux ; ma ſeule peine étoit la crainte qu'il ne durât pas long-tems, & cette crainte née de la gêne de notre ſituation n'étoit pas ſans fondement. Dès-lors je ſongeai à me donner en même tems des diverſions ſur cette inquiétude, & des reſſources pour en prévenir l'effet. Je penſai qu'une proviſion de talens étoit la plus ſure reſſource contre la miſere, & je réſolus d'employer mes loiſirs à me mettre en état, s'il étoit poſſible, de rendre un jour à la meilleure des femmes, l'aſſiſtance que j'en avois reçue. . . .

. . . .

. . . .

F I N.



TABLE

DES DIFFÉRENTES PIECES

Contenues dans ce Volume.

LES CONFESSIONS.

LES RÊVERIES DU PROMENEUR SOLITAIRE.

Fin de la Table.





